Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture12pari

40 496

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

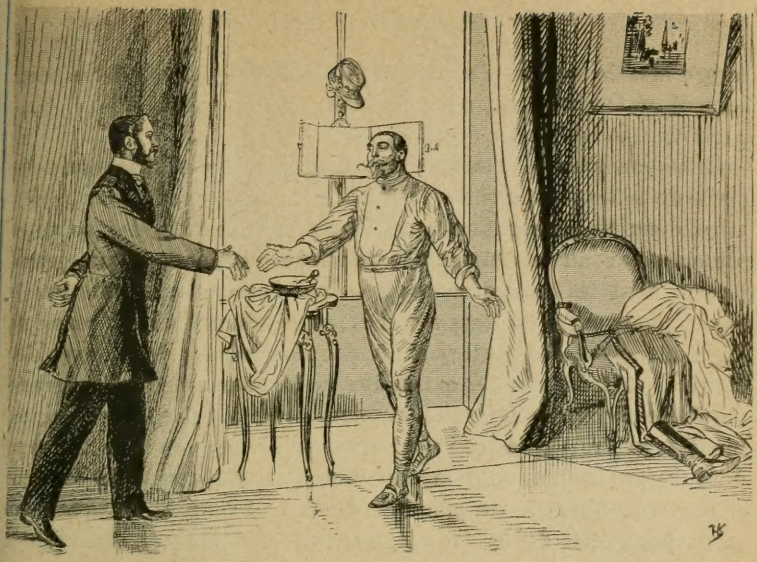
ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME DOUZIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
Sér. 3
t. 12



Le général reçut son homme d'affaires sans façon.

LES MONACH

I

Dans les derniers jours du mois de mars 1883, M. Le Fiot, l'homme d'affaires du général comte Martin d'Épagnes, se présenta un matin à l'hôtel du général.

C'était rue Saint-Dominique, au coin de la rue de Bourgogne, un des plus beaux hôtels anciens qui se voient encore à Paris.

Bâti vers le commencement du XVIIIe siècle pour le comte de La Tour d'Auvergne, colonel-général de la cavalerie légère de France, après avoir été successivement occupé par le cardinal de Tencin, le comte de Morville, intendant des postes, Séguin des Mares, conseiller au parlement, et un fermier-général nommé Baudu de Langle, l'hôtel avait été vendu, en 1809, par les héritiers Baudu au général comte Martin, grand-père du général, et payé sur la dot de sa femme, une demoiselle Maurel, fille d'un fournisseur des armées. Ce ne fut qu'au milieu de la Restauration que le général

comte Martin ajouta à son nom le nom d'Épagnes, d'une terre achetée en Champagne, près Sézanne, sa ville natale, d'où il était parti comme volontaire en 1796.

Cette construction était un des meilleurs types d'architecture civile de la fin du règne de Louis XIV : une grande cour circulaire, deux étages réguliers à neuf fenêtres de façade, des combles soutenus par un entablement à corniche, et, derrière, un grand jardin, dont les arbres se voyaient par-dessus les toits. Sur le jardin, deux corps de logis avancés, perpendiculaires au corps de logis principal. Ce qu'il y avait de plus remarquable, avec les écuries, était, à l'une des extrémités de la cour à droite, un grand vestibule décoré de pilastres, donnant issue à un escalier monumental construit après coup sur les dessins du chevalier Servandoni. Sur le fronton de la façade étaient sculptés en relief les trophées et les écussons du général comte de l'Empire, auxquels on avait joint l'écu de sa femme, qui, fille du marquis d'Andaine, sortait d'une bonne famille des environs de La Ferté-Macé.

Le général avait gardé pour lui le premier étage de son hôtel et loué jusqu'ici le rez-de-chaussée au comte de Gomerre.

Ces Gomerre étaient très comme il faut, connus sans être illustres, et furent même à la Cour au siècle dernier. Mme de Gomerre, parente éloignée de la générale, avait son château des Chênaies dans l'Orne, non loin de Domfront, à 10 lieues au plus de La Ferté-Macé et du château des Tourettes, qui était venu au général par sa femme. Le petit cousinage avec la générale, le voisinage des châteaux dans l'Orne, la location de Paris, avaient lié les deux familles. M. de Gomerre, fort à son aise, s'était trouvé compromis dans les affaires de la banque Bontoux et tout à coup à peu près ruiné. Après s'être épuisés, pendant un an, dans de vaines espérances sur l'issue du procès de l'Union générale, les Gomerre durent résilier leur bail malgré la bonne volonté de leur propriétaire, et abandonner Paris pour aller vivre aux Chênaies avec leurs jeunes enfants : deux garçons de neuf à dix ans et une fille, Hélène, mignonne et blonde fillette, qui avait un peu plus de quinze ans.

M. Le Fiot s'était occupé de trouver un nouveau locataire à la place des Gomerre et il venait faire des propositions.

Quand on introduisit l'homme d'affaires dans la chambre du général, celui-ci venait de descendre de cheval; il était en caleçon et achevait de se raser. Ses vêtements étaient jetés sur tous les

meubles, la culotte rouge à bande noire sur un bras de fauteuil, les bottes aux deux coins de la chambre, la pelisse sur un canapé, le képi accroché au piton de la glace à bascule. On eût dit la chambre d'un sous-lieutenant, à voir ce désordre qui témoignait de l'activité de ce petit homme un peu sanguin et replet, aux cheveux à peine grisonnants, à la moustache cirée.

Il reçut son homme d'affaires sans façon et avec bonne humeur, comme autrefois il recevait ses trésoriers à Limoges, où il commandait une brigade de dragons.

— Eh bien! monsieur Le Fiot, vous venez me parler de ma baraque? dit le général, qui tirait de son hôtel une certaine vanité.

— Monsieur le comte...

— Appelez-moi mon général si ça ne vous fait rien. Les gredins m'ont fendu l'oreille, mais la disponibilité ne m'ôte droit ni au titre ni à l'uniforme.

Il disait cela le dos tourné, en renfonçant sa chemise, qui bouffait hors du caleçon.

M. Le Fiot était répandu en une multitude d'affaires, fréquentait la Bourse, aimait les tableaux, les petits théâtres. C'était un bel homme à la main blanche, aux favoris peignés, tout rond et qui ne s'embarrassait de rien.

Il se mit au ton du général et expliqua vivement les avantages du bail qu'il proposait. Le nouveau locataire prenait les réparations à sa charge, entrait tout de suite en jouissance et signait pour neuf ans.

Les explications durèrent assez longtemps pour que le général s'aperçût lui-même qu'il n'écoutait pas.

— C'est bon, c'est bon... Combien louez-vous l'appartement?

— Vingt cinq mille francs, mon général.

— Huit mille francs de plus que les Gomerre ne payaient... c'est un bon prix.

— Je vous réservais cette surprise pour ma conclusion.

— A la bonne heure!... Et quel est donc l'imbécile qui paie aussi cher l'avantage de demeurer chez moi?

— Imbécile est beaucoup dire, mon général. Il a beaucoup d'argent... Savez-vous que j'ai eu sous les yeux les pièces qui constatent que, rien qu'en valeurs hypothécaires, il possède plus de six millions... Il a aussi, à ma connaissance, deux maisons à Paris... un château dans l'Oise... tout cela n'est pas d'un imbécile.

— Et il se nomme?...

— Monach.

— Monach ?

— Le baron Monach.

— Le baron Monach ? Je ne connais pas.

M. Le Fiot prit une figure assez étonnée.

— Le baron m'a dit pourtant qu'il vous connaissait.

— Monach !... Monach !... je ne me souviens pas.

— Le baron vous a été présenté au casino de Vichy... il y a deux ans.

— C'est possible.

— Un homme de quarante ans... avec des favoris châtain clair qui rejoignent la moustache...

— A l'autrichienne ?

— C'est cela... le nez en bec de corbin... car vous n'ignorez pas que le baron Monach est israélite ? ajouta l'homme d'affaires après une sorte d'hésitation.

— Oui, je vois ça... un nez en crochet à bouton. On rencontre depuis quelque temps dans le monde beaucoup de nez faits comme celui là... Mais pourquoi ne me disiez-vous pas que M. Monach était juif ?

— Parce que je croyais que vous le connaissiez.

— Mais je ne le connais pas du tout.

— Il connait aussi monsieur votre fils... Ils sont du même cercle.

— Monach !... Monach !... Et qu'est-ce que fait ce Monach ?

— Il est dans les affaires.

— Dans les affaires... à la Bourse ?

— Oui, mon général.

— C'est un sauteur alors !

— Pas du tout, mon général... Il a bonne réputation... est bien vu dans le monde... il a même des goûts artistiques et...

— Enfin vous m'en répondez, reprit tout de suite le général, qui était très satisfait du prix de la location.

— Tout à fait.

Après un moment de réflexion, le général ajouta, et non pas sans quelque inquiétude :

— Je ne crois pas que ma femme trouve une objection sérieuse dans cette différence de religion... et, bien que j'eusse préféré quelqu'un dans le genre des Gomerre... dame ! personne n'a plus le sou maintenant... je n'ai pas de préjugés... D'ailleurs nous en causerons à table avec ma femme... Vous déjeunez, n'est ce pas,

monsieur Le Fiot? Toute réflexion faite, je serai bien aise que vous soyez là.

M. Le Fiot s'inclina.

Le général passa une jaquette, examina l'ensemble de sa toilette,

L'abbé Glouvet présenta le papier ouvert à la générale.

de l'air d'un homme qui n'a pas renoncé à plaire, s'installa dans un fauteuil et alluma une cigarette.

— M. Monach est marié, je pense?

— Certainement, mon général; il vit avec sa mère, sa femme

et sa fille, des gens tranquilles. La mère ne fera pas grand bruit... c'est une vieille femme, attachée à sa religion... et qui...

— C'est bon, c'est bon... Sa femme est bien ?

— Entre deux ; mais sa fille est fort belle..., de l'avis unanime...

— A la bonne heure !... Un peu maigre, n'est-ce pas ?

— Bien prise et élancée.

— C'est ça, reprit le général.

Et, après avoir aspiré une longue bouffée, il raconta qu'étant sous-lieutenant au 9e chasseurs d'Afrique, à Tlemcen, ses camarades et lui avaient fait venir d'Oran une juive ; ils avaient été au-devant de la diligence l'attendre à trois heures de la ville, et, ayant forcé la belle de monter à cheval, ils l'avaient amenée en triomphe au milieu des allées de rosiers en fleurs, sous un ciel tout bleu, où, par-dessus les jardins, s'élevait le blanc minaret d'Agadir. Cette fille était brune, avec des seins noirs, des yeux de gazelle qui lui venaient jusqu'aux oreilles, la tête petite, les dents longues, la bouche si rouge qu'elle paraissait peinte, le teint mat, maigre de buste, tout en hanches, le jarret sec, la cuisse ferme.

— Dame ! je sais bien, ajouta-t il pour achever le portrait, les articulations étaient rouges, le ventre d'un vilain jaune, couleur safran, et, toute nue, au soleil, personne n'en aurait voulu... mais habillée d'oripeaux... avec des balancements de hanches et le diable à la peau, c'était autre chose !

Le général allait étendre encore ses réflexions sur la beauté des femmes d'Orient, quand on vint l'avertir que le déjeuner était servi.

On traversa le petit et le grand salon, où l'homme d'affaires vit de simples boiseries blanches, des meubles Louis XVI, grêles, à pieds droits, garnis de jolis bouquets en tapisserie de Beauvais. Le général trouvait bien cela élégant si l'on voulait, mais un peu mince pour son goût. C'était un héritage de sa femme, qui aimait les meubles de famille. Par égard pour elle, il n'avait point renouvelé ses salons, malgré son goût pour les meubles capitonnés et confortables. Il se contentait de dire de temps en temps que tout ce genre de mobilier était peu solide. Pour le prouver, d'ordinaire, il saisissait d'une main un fauteuil et l'inclinait en appuyant un des pieds sur le parquet. Il faisait alors craquer le meuble sans le briser, mais en le désarticulant assez pour compromettre sa solidité et se donner raison.

Il fit passer M. Le Fiot, dans la salle à manger, et, tandis que

les deux hommes entraient par une porte, la générale entrait par l'autre. Le général regarda sa montre ; c'était l'exactitude militaire. Il dit ce qui amenait l'homme d'affaires et on se mit à table.

Une quatrième place restait vide.

— Roger est encore en retard! dit le général avec humeur.

La mère sourit doucement et fit signe au domestique d'aller avertir son fils.

— Roger a été au bal, mon ami.

— Au cirque Frébaut sans doute, où ces enragés ont donné encore un bal de cocottes ?

La générale était délicieuse à regarder ; non point qu'elle fût ni belle ni jeune ; elle avait quarante-cinq ans passés et le nez un peu pointu, mais un charme était répandu sur toute sa personne. C'était une douceur infinie qui venait du fond de ses yeux bruns veloutés ; c'était, sur sa bouche, un sourire d'indulgence affable, dans son maintien, une modestie habituelle et, dans le ton, une grande simplicité. Coiffée avec des bandeaux unis, une seule mèche blanche se mêlait à ses cheveux châtains.

Elle avait toujours aimé son mari et s'était, sans effort, rendue agréable. Le général l'avait aimée d'abord avec violence, puis, peu à peu, ses sentiments s'étaient apaisés. De ce grand feu des premières années du mariage il restait une chaleur douce, une tiédeur pénétrante. Tout cet amour s'était changé en une affection profonde, mêlée de respect. Il l'appelait sa seule amie. Elle était, en effet, sa seule amie, attentive, discrète, bienfaisante, sensée et délicate. Certes, il y avait bien eu, depuis vingt-cinq ans, des points de conduite obscurs dans la vie du général et qu'il n'eût pas été consolant pour sa femme d'éclaircir. Mais elle ne tirait jamais aucune conséquence de certaines préoccupations passagères, de certaines absences inexplicables et de l'embarras de son mari à reprendre certains mots lâchés où il se compromettait par mégarde. Il devenait très rouge en ces occasions, balbutiait, venait prendre la main de sa femme, et avec des airs de malice si pitoyables que celle-ci se força, dans les commencements, à ignorer absolument ce qui l'aurait fait mourir si elle en avait eu une idée nette.

C'était aussi une femme extrêmement pieuse. Par devoir chrétien, aussi bien que pour se soutenir l'âme en soulageant les misères d'autrui, depuis deux ans qu'elle habitait Paris, régulièrement elle visitait les malades dans des quartiers horribles. Elle se répandait

en bonnes œuvres où son mari la laissait libre, d'autant mieux que, chez elle, la charité, tout en étant devenue une occupation journalière, n'était ni incommode ni tournée à la manie.

Roger, un peu souffrant, gardait la chambre.

— A vingt-cinq ans, j'étais plus solide que ça, et il n'y avait pas de bal qui me mît par terre... Enfin, c'est son affaire.

Le général pria M. Le Fiot de dire les conditions excellentes qu'il apportait.

La générale savait que son mari n'aimait pas à la voir dorloter son fils ; elle se tut, prêtant une attention distraite au discours de l'homme d'affaires.

Quand on en fut venu au point délicat, le général coupa brusquement la parole à M. Le Fiot. Il s'entendait mal aux choses de la religion, dit-il ; il y avait peut-être quelque défense, quelque prescription de l'Église, il ne savait quoi, qui pouvait éveiller les scrupules de sa femme et l'empêcher de recevoir les Monach sous son toit. Il se souvenait vaguement des quartiers juifs dans les villes, des chaines des rues du Ghetto de Rome. Il poussa même l'objection avec une certaine délicatesse et affirma qu'il ne voulait rien décider lui-même. Il insistait pour que sa femme parlât avec sincérité et dît franchement si ce voisinage ne lui serait pas désagréable : mais, en même temps, il montrait si bien que cette location avantageuse lui tenait à cœur que, malgré un mouvement d'hésitation instinctif, la générale donna son consentement de la meilleure grâce du monde. Ce n'était point non plus une pédante en religion. Et elle mettait de la discrétion à la défense des choses saintes, afin que ses pratiques passassent inaperçues.

Il n'aurait plus été question des Monach, si l'on n'eût pas annoncé l'abbé Glouvet, qui entra modestement et montra la figure d'un homme encore jeune, très soigné de sa personne, le regard ferme à la fois et soumis. Avec des idées variées et confuses, il passait dans le monde pour intelligent, mais pour un peu trop libéral et grand liseur de revues. Il était, depuis cinq ans, vicaire à Sainte-Clotilde et avait toute la confiance de son curé, un vieillard excellent que la générale vénérait pour sa piété simple et la patience de sa charité. Le vicaire aidait le curé dans ses bonnes œuvres. Spécialement chargé depuis deux ans de l'*Œuvre des pauvres infirmes des faubourgs*, dont la générale était présidente, il allait voir les dames patronnesses, les membres honoraires, les dames visitantes, et réveillait leur zèle.

L'abbé Glouvet approuva la générale.

— L'Église, dit il, ne commande de mépriser personne.

D'ailleurs tout se relâchait tellement dans l'état nouveau de la société, continua-t-il, que l'Église, qui ne redoute aucun progrès, abandonnait beaucoup de ses rigueurs par bon sens et par nécessité. Comment hésiter à accueillir les Monach? Il tira, entre autres, un argument de ce qu'il n'était plus précisément défendu aux catholiques d'aller à la synagogue, bien qu'ils semblassent ainsi donner leur adhésion aux cérémonies d'un culte auquel ils n'appartenaient pas. Il nomma beaucoup de grandes dames qui avaient assisté à des mariages israélites, il dit même en passant qu'il savait, d'après les récits, qu'on brisait un verre et que, sous un dais magnifique, le marié était le chapeau sur la tête et les épaules couvertes du *taleth*, écharpe de soie blanche rayée de bandes bleues aux extrémités.

— Les israélites, ajouta-t-il, sont généralement fort attachés à leurs usages; mais il serait injuste de ne pas reconnaître qu'ils font de grandes aumônes par nos mains, s'intéressent aux œuvres catholiques, sont dans beaucoup de nos fondations pieuses... Et, tenez... c'est ce que nous disions justement ce matin, avec M. le curé, à propos de cette lettre que j'apporte et qui a trait à l'œuvre dont madame la comtesse est présidente.

L'abbé Glouvet prit la lettre dans son bréviaire, la tira délicatement de son enveloppe, où un cachet rouge armorié apparaissait comme une tache superbe, s'assura qu'il ne se trompait pas et présenta le papier ouvert à la générale, qui, ayant la vue un peu basse, se pencha pour lire :

« Monsieur le curé,

« Je m'empresse de répondre à votre charitable appel et vous prie, en acceptant ma cotisation, de me compter, à partir de ce jour, au nombre des membres actifs de l'œuvre si éminemment humaine que vous acccomplissez avec tous les cœurs de bonne volonté.

« Baronne MONACH.

« 26 mars 1883. »

— Le cas est d'autant plus admirable, fit remarquer l'abbé Glouvet, que, si jusqu'ici nous avons eu des dames quêteuses pour

nos œuvres parmi les israélites, nous n'en avons pas encore eu qui poussent l'abnégation jusqu'à se mêler d'elles-mêmes à nos dames visitantes... Il y a là quelque chose de nouveau qui doit donner de grandes espérances pour la conversion des âmes.

Le plaisir que cette nouvelle adhésion fit à la générale l'empêcha d'abord de reconnaître la signature. Mais elle se souvint que ce nom pouvait bien être justement celui de leur nouveau locataire. Elle donna la lettre à M. Le Fiot pour qu'il vérifiât.

— Parfaitement, madame la comtesse; le nom est identique.

— Voilà des locataires qui tiennent à nous! s'écria le général en riant avec bonne humeur. Je vois tout de suite que ce sont de braves gens.

On se leva de table. Après avoir congédié l'homme d'affaires et l'abbé, le général se retira pour faire sa sieste, et la générale, ayant demandé si Roger ne dormait pas, alla voir son fils, qui prenait du thé dans son lit.

Couché, Roger paraissait encore plus grand qu'il n'était. C'était un grand diable, avec les cheveux bruns, une belle moustache, des yeux de myope et une physionomie engageante. Il était doué d'une force peu commune, mais qui n'apparaissait pas au premier coup d'œil, bien que, dès qu'il marchait, on vît sous ses vêtements bien faits le jeu des muscles de ses bras et de ses jambes.

Lorsque son père fut mis en disponibilité, Roger, qui était lieutenant au 9e cuirassiers, avait donné sa démission. Il revint à Paris, dégoûté des garnisons sans ressources, des rencontres hasardeuses, inquiet d'amusements et le cœur tracassé d'amour.

A son retour du régiment, il avait rencontré chez sa mère une jeune femme, Mme de Tresmes. Elle était fille d'un médecin homœopathe et avait épousé un veuf, M. Gibot de Tresmes, ou plus exactement M. Gibot, dont le père — l'illustration de la famille — fut préfet du département du Nord sous la monarchie de Juillet. Ce veuf, en épousant une femme jeune, n'avait pu se détacher d'une vieille maîtresse, ce qui le rendait soumis en ménage et facile à conduire. Mme de Tresmes était une demi-blonde de vingt-huit ans, évaporée, entêtée de monde, élégante, bien tournée, aimante, relâchée, sans méchanceté véritable ni aucune consistance. Elle eut pour Roger la grâce de la nouveauté. Ils s'aimèrent; cela durait déjà depuis deux ans.

La veille il y avait eu, en effet, bal costumé au cirque Frébault C'était un cirque particulier, installé avenue Kléber. Là se réunis

saient quelques jeunes gens de bonne famille, chez qui l'oisiveté, l'éloignement des emplois publics et la mode, qui est aux spectacles, développaient des goûts violents et une passion excessive pour les exercices physiques de toute espèce. Roger faisait partie du cirque, avec quelques-uns de ses amis, le comte de Baulny, le marquis de Courtaron et d'autres. Trois ou quatre fois par an, on y donnait des fêtes et des représentations où Roger se distinguait. Il préparait même pour l'hiver prochain, avec Baulny, un combat à cheval et en armure, sur lequel comptait beaucoup Frébault, leur chef, et de tous le plus endiablé.

Mme de Tresmes, qui voulait voir un bal de cocottes, avait absolument tenu à ce que Roger la conduisit au cirque. Bien qu'il trouvât cela d'un genre pitoyable, il avait cédé à son désir et était revenu de fort mauvaise humeur, avec un refroidissement qui lui donnait la fièvre.

Roger, naturellement, ne dit à sa mère ni où ni avec qui il avait passé la nuit. Il lui conta ce qu'il voulut et ils parlèrent entre autres choses d'une lettre de Mme de Gomerre, arrivée le matin des Chênaies. A propos des anciens locataires, on en vint aux nouveaux.

— Ton père en est enchanté, lui dit sa mère.

Et, tirant de sa poche la lettre de la baronne Monach, elle demanda à son fils s'il connaissait ce nom-là.

Il n'y avait pas longtemps que le baron Monach s'était fait recevoir au cercle des Petits Pannés, un cercle très nombreux, où Roger n'allait que pour jouer.

Monach passait pour un intrigant riche qui prenait position dans Paris.

Aux Petits Pannés, il était entouré d'un tas de « pontes » qui le flattaient pour en tirer, assez inutilement du reste, des renseignements de bourse ou d'affaires, et se frottaient à lui dans l'espérance de quelque chose. Les moins naïfs l'attendaient dans l'antichambre du cercle et, de temps en temps, lui demandaient tout bonnement dix louis pour se refaire.

Monach était piloté dans ce monde par le joli marquis de Courtaron.

Un jour, le marquis perdait au jeu; Monach lui offrit cent louis.

— Veuillez m'en donner deux cents, je vous prie, riposta Courtaron... Ah ça, Monach, prétendez-vous me taxer?

On citait ce trait.

Mais tous ceux qui entouraient Monach n'avaient point cette

familiarité impertinente. On ne savait ce qu'on devait le mieux admirer, de la vanité compliquée du baron ou de la platitude enjouée de tous ces messieurs.

Roger résuma son impression en peu de mots. La générale, par une sorte d'optimisme naturel, n'entreprenait pas de juger son prochain. Elle prit à peine garde à ce que lui disait son fils, qui, de son côté, n'attacha point d'importance à une affaire qui devait avoir pourtant des suites si imprévues. Sa mère lui recommanda de se soigner, de ne plus faire d'imprudences.

— Et que dit-on de Mme Monach? demanda-t-elle en se retirant.

— On dit que sa fille est jolie.

II

Le lendemain, Monach vint avec M. Le Fiot pour arrêter définitivement les clauses du bail. Il se fit reconnaître du général, qui l'avait rencontré effectivement à Vichy, fort malmené dans les salles du Casino par un grand Russe bizarre, un prince à longue barbe blanche. Celui-ci crachait en l'air en signe de mépris, appelait Monach *Moschka* (petit Moïse) et voulait payer un garçon de jeu pour le battre. Le général avait fait taire ce sauvage qui troublait sa partie et s'était attiré les remerciements du baron.

L'hôtel et le voisinage flattaient singulièrement la vanité du nouveau locataire. Il était à l'affût de tout ce qui « sentait la race », de tout ce qui avait une tournure « véritablement aristocratique ». Ces mots, dans leur banalité même, constituaient pour lui quelque chose de mystérieux et d'inattrapable.

Pourtant, avant de signer le bail, Monach souleva de petites difficultés auxquelles l'homme d'affaires n'avait point songé. Le général eut grand' peine à obtenir que les réparations faites par son locataire fussent entreprises par l'architecte ordinaire de l'hôtel. Ensuite, dans le cas où l'hôtel serait vendu, le baron se réservait un droit de préférence.

— Mais je ne veux pas vendre mon hôtel, dit le général.

— Certainement, monsieur le comte..., mais si cela arrivait?

— Cela n'arrivera pas, puisque je ne veux pas vendre.

— Je sais bien. Cela peut arriver cependant...

Il fut convenu aussi que le jardin serait en commun.

C'était une femme extrêmement pieuse : elle visitait régulièrement les malades dans des quartiers horribles. (P. 11.)

— Je n'y descendrai jamais, dit le général, mais je veux avoir le droit de m'y promener si bon me semble.

On rabattit mille francs de ce chef.

Le général ne fut pas du tout mécontent de Monach, qui l'avait désennuyé. Ces discussions lui rappelaient celles qu'il avait avec le génie militaire pour les quartiers de sa brigade.

— Vous aviez raison, monsieur Le Fiot, dit-il, voilà un gaillard très intelligent. Il ira loin.

A quelques jours de là, Monach revint avec sa femme et sa fille prendre des dispositions pour leur nouvelle installation. Le général de sa fenêtre ne fit d'abord qu'entrevoir « leur smala ». Il trouva à première vue la jeune Monach très attrayante. Il alla flâner aux écuries pour se faire voir. Il prit même de loin avec les palefreniers un ton de commandement pour se faire entendre. Monach le vit et l'entendit, l'alla chercher et le présenta à sa femme et à sa fille.

Le comte salua Mme et Mlle Monach de l'air le plus galant, leur demanda la permission de les accompagner, fit les honneurs de la maison. Il fut charmant.

On visita les salons de parade, du côté de la cour; et les appartements privés, du côté du jardin. On examina les boiseries dorées où étaient sculptés des attributs bucoliques; on remarqua les déesses casquées des corniches.

On se promena ensuite dans les jardins, où l'on admira les pelouses, les tilleuls, les lierres des murs, la serre, la volière vide de la petite Hélène de Gomerre, dont le général parla avec affection, la cabane où avait été sa chèvre, et les premières violettes à même le gazon. Le général en cueillit pour Mme Monach et Mlle Lia ; déjà il avait demandé à la jeune fille son petit nom.

Monach regrettait que le jardin fût dominé par les maisons voisines, sa femme comptait les arbres. Le général apprit à Lia à réchauffer les violettes dans ses mains dégantées. La jeune fille, les paumes jointes sous le nez et les yeux à demi fermés, respirait les fleurs en baissant la nuque, où voltigeaient des cheveux noirs sur une peau brune.

Mme Monach devait se présenter bientôt chez la générale. Elle avait vu l'abbé Glouvet. Elle voulait parler « de l'œuvre admirable » et était « tout acquise à une si belle idée ». Le général l'assura qu'elle serait la bienvenue.

Le surlendemain, qui était un mercredi, le jour de la comtesse

d'Épagnes. Mme Monach arriva avec sa fille. Un coupé à ressorts, attelé de deux chevaux à gourmettes sonnantes, les amena à l'hôtel. La voiture alla se ranger dans la cour, à la suite d'un étroit petit coupé bleu, le coupé de Mme de Tresmes, et d'une grande berline aux armes de la duchesse des Baux.

La duchesse était une aimable vieille; la bouche fine, l'œil infiniment spirituel, elle se tenait si droite sur les reins, qu'on s'apercevait à peine qu'elle était ridiculement petite et faite comme un paquet.

On parlait justement des Monach.

Mme de Tresmes trouvait à redire à ce qu'on eût admis Mme Monach à faire partie d'une œuvre si sérieuse.

— Mais que vous ont donc fait ces Monach? dit la duchesse à Mme de Tresmes avec une sécurité de noblesse que rien ne pouvait entamer. Quelle mouche vous pique?

— Vous ne songez pas, duchesse, que Mme Monach est israélite.

— Le beau mal! Qu'est ce que cela peut vous faire, si elle ne vous convertit pas?

La générale pensait comme la duchesse des Baux.

— Vous savez, dit elle, combien il faut de persévérance et de bonne volonté pour se mettre parmi les pauvres, pour prendre plaisir à les visiter chez eux, à les servir dans leurs lits, à les soigner, à les consoler...

— Et au milieu d'odeurs abominables, interrompit la duchesse... J'ai eu une vieille cancéreuse à peu près de mon âge... Elle tombait par pièces, c'était horrible!... Je n'y pus tenir... j'envoyai à ma place la sœur Adrienne... mais ma vieille me fit dire par son fils, un ivrogne, que le costume de la sœur la compromettait dans sa maison, qu'elle me priait de revenir moi-même, parce qu'avec moi ce n'était pas la même chose. Elle me faisait passer pour une de ses amies.

— Et je sais que vous y êtes retournée, dit en souriant la générale.

— Oui, reprit la duchesse... il le fallait bien... Mais je n'en puis plus, j'ai renoncé à mon quartier de Clignancourt, à mon concierge franc-maçon de la rue Oudot et à ma famille belge de la rue du Château-Montmartre... Ceux-là n'entendaient que le flamand... Je cède tout mon quartier à Mme Monach, si elle veut; elle est plus jeune que moi, et nos malades y gagneront certainement.

Mme Monach et sa fille entrèrent. On fit des cérémonies.

Mme Monach parla tout de suite de son amie, la marquise de Courtaron, une amie commune.

La mère du joli marquis de Courtaron était entièrement dominée par son fils. La pauvre femme n'avait plus à elle que les murs nus du château où son mari s'était ruiné. Il était mort depuis. La marquise tombait dans des attendrissements soudains sur ses splendeurs passées et aimait le luxe. Ce goût de bien-être et ses larmes lui retiraient un peu de sa dignité. Elle ne pouvait plus vivre agréablement que chez les autres. Elle voyait beaucoup les Monach, où son fils la prodiguait, y dînait, allait chez eux à la campagne, et cela commençait à se savoir :

La duchesse fut un peu dure pour le jeune Courtaron.

— Il est gentil et a de l'esprit, si l'on veut, mais, de mon temps, c'est ce qu'on appelait un écornifleur.

Mme Monach parla ensuite des cours qu'avait suivis Lia, et dont elle était très satisfaite. C'était le cours de Mlle Granet, rue des Mathurins, tout auprès de la chapelle expiatoire. Il y avait là des filles de sénateurs, de députés, de généraux, de gens « très bien »; les leçons étaient données par des professeurs de l'Université. Lia suivait maintenant les cours de la Sorbonne, et, dans un mois, allait passer son dernier examen d'aptitude et obtenir le brevet.

Mais la duchesse ramena la conversation sur l'œuvre et répéta à Mme Monach ce qu'elle avait dit à son sujet.

La baronne remercia avec effusion.

Elle avait les traits brouillés et un peu mous, de l'embonpoint plus qu'il n'en fallait, l'œil actif et une vivacité de femme entendue, mais qui ne se montrait jamais mieux que hors de la présence de son mari. Elle semblait ordinairement le craindre, à force d'être soumise.

La générale la trouva très renseignée sur leur œuvre; la baronne savait déjà par l'abbé Glouvet qu'il y avait eu, cette année, quatre-vingt-douze dames visitantes, trois mille sept cent vingt-deux malades, vingt-trois mille sept cent cinquante-deux visites faites, soixante-dix mariages, soixante-cinq enfants légitimés et cinquante-deux mille six cent-vingt francs distribués en bons de viande, de pain, de charbon, de sucre, paiement de loyers, habillements et secours divers dans les dix sections : c'est-à-dire à Ivry, aux Gobelins, à la Glacière, à la Maison-Blanche, à Montrouge.

à Plaisance, à Montmartre, à La Chapelle, à Clignancourt, à Belleville.

Mme Monach avait la mémoire des noms et des chiffres, et un don remarquable pour tout s'assimiler.

— Au point de vue social, dit-elle, avec un léger parler cosmopolite, quel bien inappréciable que ce rapprochement entre les hautes et les basses classes de la société, qui ne se haïssent peut-être que parce qu'elles ne se connaissent pas!

Elle ne faisait ici que répéter les paroles de l'abbé.

— Mais, dit-elle, en se mettant de plus en plus à l'aise, si beaucoup est fait, il y a encore beaucoup plus à faire; les ressources ne suffisent pas aux demandes.

Il y avait bien une vente annuelle de charité composée de vêtements pour les pauvres, de livres et d'objets de piété destinés à être distribués dans les écoles comme encouragement et récompense. C'était bien, mais ce n'était pas assez. On avait eu aussi le tort, selon elle, de vendre les objets offerts par les dames de l'œuvre au prix du commerce.

— On ne peut pourtant pas faire une bonne affaire et une bonne œuvre en même temps, continua-t-elle. Il faut prendre son parti et se laisser dépouiller, quand on veut faire le bien.

La générale, ayant sans doute plus qu'elle l'habitude des œuvres, objectait qu'il y en avait déjà un grand nombre à Paris, qu'il ne fallait pas fatiguer la bonne volonté des gens, ni forcer les aumônes, de peur de dégoûter des pauvres et de justifier les refus.

— Personne n'aime à donner, dit-elle, et, sans même parler ici des gens de peu de cœur, il n'y a pas de familles riches, à Paris, que les exigences de toute sorte ne mènent en de trop grandes dépenses et ne mettent réellement dans la gêne.

— Vous m'étonnez, dit Mme Monach avec un aplomb de femme nouvellement enrichie.

— Ce que je vous dis là est pourtant la vérité.

Mme Monach ne voulut rien entendre et fit la proposition de donner une grande fête de charité.

Elle mettrait justement à la disposition de l'œuvre le jardin de l'hôtel et son rez-de-chaussée encore vide.

La fête fut résolue en principe. Cependant Mme de Tresmes faisait d'assez méchants yeux à Lia, qui, en fille bien élevée, ne se mêlait pas à la conversation, mais montrait seulement qu'elle prenait part à tout ce qu'on disait. La duchesse était amusée de

voir les gens se remuer autour d'elle. Elle promit son concours.

— Quels yeux! s'écria-t-elle, quand Lia fut partie avec sa mère; je n'en ai jamais vu d'aussi grands de ma vie, ni d'aussi beaux. Ils ont au fond un point lumineux, comme de l'eau noire au fond d'un puits !

Mme de Tresmes n'osa point contredire une personne aussi importante que la duchesse, mais demeura froide.

Le général regretta de n'avoir pas été là pendant la visite. Il ne se lassait pas de vanter devant sa femme et devant Roger la beauté de Mlle Lia. Et ce goût ne fut peut-être pas étranger à l'approbation qu'il donna à cette fête incommode.

Mme Monach revint seule le lendemain. Sa fille préparait ses examens.

La générale eût voulu que la fête fût une matinée enfantine. Il y aurait eu des poneys, une voiture aux chèvres, un guignol, un bazar organisé par un marchand de ballons rouges qu'elle avait soigné autrefois. Le prix de tous ces divertissements ne dépasserait point 2 francs. Les gâteaux seraient à 50 centimes. Une belle poupée, avec trousseau et ameublement, serait mise en loterie.

Mais Mme Monach ne la laissa même pas achever.

— Vous doutez trop, dit-elle, de la générosité mondaine et du pouvoir que vous avez. Vous ne vous rendez pas compte de la valeur qu'ont sur les listes des noms tels que ceux de la duchesse des Baux et que le vôtre, Madame. Le parc Monceau, le faubourg Saint-Honoré, le boulevard Malesherbes viendront, si l'on fait de cette fête une journée de mode et de fashion. Il faut un programme très artistique et de la publicité dans les journaux.

Elle avait son programme. Elle se chargeait de tout. Elle connaissait des comédiens, des chanteurs, des peintres, des journalistes, qui, dans sa bouche, devenaient vite ses comédiens, ses chanteurs, ses peintres, ses journalistes.

— Ce sera superbe, et ça ne coûtera rien... Et puis on n'a pas non plus tous les jours à sa disposition un jardin comme celui que nous avons.

— Et s'il pleut ? dit la générale.

— On dressera dans la cour une tente, à tout événement.

A mesure que le plan se développait, la générale s'effrayait du tour mondain que prenait son œuvre ; elle pensait aussi que le résultat ne répondrait peut-être pas aux espérances, qu'il y aurait beaucoup de frais, qu'il ne fallait pas aller si vite.

— C'est trop beau, dit-elle.

— Rien n'est trop beau quand il s'agit de faire le bien.

Et Mme Monach y mettait une telle fureur que la générale, confondue par cent bonnes raisons dites à la fois, finit par penser elle-même qu'elle n'était peut-être point assez confiante ni assez hardie.

On était le 4 avril ; la fête fut fixée au 1er mai.

Mme Monach alla voir d'abord la duchesse des Baux, qui devait tenir un comptoir de chinoiseries. Mme de Tresmes vendrait des rafraîchissements et Lia, des fleurs. Elle trouva Mme de Tresmes très distinguée et « très correcte ». Elle avait toujours ce mot à la bouche depuis qu'elle lisait les journaux français. Il en était de même du mot « courtois », qu'elle appliquait surtout au comte d'Épagnes. Elle alla voir toutes les dames patronnesses, mais ne fut pas peu étonnée de trouver dans l'œuvre des bourgeoises, femmes d'anciens magistrats, de notaires cléricaux, de commerçants ou de pauvres vieilles demoiselles, toutes personnes fort simples pour la plupart, que le général appelait « boniches », on n'a jamais su pourquoi. Ces dames s'emploieraient de leur mieux.

Mais elle comptait surtout sur la duchesse, la vraie, la seule duchesse, et sur ce beau nom que, depuis quinze jours, elle remuait dans sa bouche avec délices.

Partout on trouvait la baronne aimable, très aisée dans ses manières. On avait pour elle la curiosité indulgente que tous les Parisiens ont d'abord pour les étrangers avant qu'ils s'en dégoûtent.

Dans le commencement, les dames de l'œuvre firent peu les renchéries, excepté Mme de Tresmes, qui déchirait Mme Monach, le dos tourné. L'abbé Glouvet disait partout que la baronne était une femme « essentielle ».

L'hôtel, la duchesse, tout Paris, étaient devenus la proie de Mme Monach.

Cependant on dépavait par endroits la cour de l'hôtel pour y enfoncer des mâts immenses ; on clouait des planches dans le jardin ; les ouvriers chantaient, sifflaient, se disputaient. C'était un bruit atroce.

Le général, dont la chambre donnait sur la cour, eut le jour bouché par un grand écusson, où se lisait en lettres d'or, sur un fond bleu : *Œuvre des pauvres infirmes*. Quand la toile de la tente

serait posée, il n'y verrait plus du tout. La cour était impraticable. Il fut obligé de louer, rue de Lille, une remise et une écurie pour ses chevaux et ses voitures. C'étaient de continuelles allées et venues. Le général en veston faisait la navette entre les deux rues. Il prenait assez bien ces petits embarras ; mais, par habitude, il se plaignait amèrement au directeur des travaux ; puis, en le quittant :

— Je sais bien que cet homme se fiche pas mal de ce que je lui dis, mais cela me soulage.

On bousculait le jardin. On installait de petits pavillons, des estrades ; on apportait des engins de toute sorte, des tourniquets, des jeux de courses, des toupies hollandaises, de petits billards ; on empilait des chaises et des banquettes sur la pelouse.

M. Romain donnait des leçons à ces messieurs.

La générale perdait la tête ; chaque jour on soumettait à son approbation les morceaux qu'on devait réciter ou chanter, le ces

tume des actrices, la moralité des lots. Elle admit avec beaucoup de peine qu'on chantât un air de l'*Œil crevé*. Elle dut s'assurer d'avance des convenances qu'observerait dans ses exercices un équilibriste, M. Romain. M. Romain donnait des leçons à ces messieurs du cirque Frébaut. C'était Courtaron qui l'avait indiqué.

Le temps était superbe. Tout s'annonçait bien.

Le 1er mai, dès 1 heure de l'après-midi, tout le monde était à son poste. La foule ne vint guère qu'à partir de 3 heures. L'abbé Glouvet se tenait chez la générale, dans le salon réservé aux dames patronnesses et aux amis intimes. L'affluence lui parut telle qu'il parlait déjà de 20 ou 25 mille francs de recette.

Partout dans la cour, le jardin et les appartements, c'était, au milieu des redingotes noires, un chatoiement de robes, de corsages de toutes les couleurs à la mode : lophophore, scarabée, aile de flamant, cou de paon, crevette, opale, flamme de punch, carotte au lait, ciel des Alpes, œil de chat, cristal de Venise, aile de colibri, fraise écrasée, rose effeuillée, vert-de-gris, piment, lune et azur, verjus, retour de Suresnes, chaudron, lac orageux. Et au-dessus de cette cohue nuancée, des chapeaux chargés de plumes, de fleurs, de fruits et d'oiseaux qui embellissaient les jolies femmes et donnaient de l'agrément aux laides et aux douteuses.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

L'ANNEAU

I

— Quelle est donc cette jolie personne? demanda Henri Trévins à son ami Mareuil, pendant que descendait, élégant dans une robe de la bonne faiseuse, un être gracieux, jeune femme ou jeune fille, que ce dernier venait de reconduire.

— C'est Mlle Josée Sildyn... Connaissez pas?... Une jeune fille élevée à l'américaine, c'est-à-dire pas élevée du tout. A la fois un délicieux camarade et une personne fort dangereuse.

— Dangereuse?

— Un peu. Quand on a le sourire de ces lèvres-là, la séduction d'un corps pareillement révélé par la robe, et qu'on vient librement demander au cercle ce bon Cartier, « Monsieur son parrain », pour avoir l'occasion d'y rencontrer Gaston qui entre ou Roger qui sort, avec lesquels on s'éternise sur un pan de trottoir à parler du dernier roman paru ou de la pièce corsée du jour; quand on fait de la bicyclette le matin et qu'on flirte le soir chez Mme Ambert ou chez Mme Destrelle avec ces mêmes jeunes gens déjà salués au Bois ou entrevus ici, on ne peut que chercher un homme : mari ou amant. Un mari, heu! heu! ce n'est pas le moyen de le trouver; car il faudrait être bien imprudent, ou bien épris, ce qui revient au même, pour épouser une femme à qui tant de gens ont dit d'une façon un peu compromettante qu'elle est jolie, et qui le sait trop. Un amant, c'est plus facile, Mais je crois que ça ne ferait pas son affaire. Et voilà pourquoi elle est dangereuse, parce qu'un de ces jours quelqu'un de votre trempe, un poète, se toquera de ces yeux-là et sera très malheureux.

Ils quittèrent l'antichambre, dont un valet referma la porte. Trévins, silencieux, regardait, sur l'épais tapis rouge qui tendait les salons, trembler de grandes ondes lumineuses. Des groupes d'hommes, sur des fauteuils jaunes ou debout contre les boiseries blanches, causaient, dans un brouhaha de voix, une fumée de

cigares qui voilait les glaces. C'était là une sorte de petit club élégant et sans pose, le lieu de réunion de tout ce qui avait un titre artistique ou simplement une réputation d'esprit, sorte de potinière que traversait par instants la jaquette d'un chroniqueur renseigné. Trévins était un nouveau venu dans ce milieu boulevardier. Un livre de poésies venait d'attirer sur lui l'attention, et cela l'avait décidé à sortir de son « repaire », ainsi qu'il nommait son cabinet de travail, pour se mêler un peu à la bruyante vie parisienne. Mareuil était son guide dans cette région pleine d'écueils et, déjà, le poète qui, pour la première fois, découvrait que s'habiller est un art, commençait à envier la mise recherchée de son ami, ses chapeaux aux huit reflets, ses gants impeccables, sa raie derrière la tête, ses façons élégantes où il y avait à la fois du mondain et de l'homme de sport Quoi qu'il fît, lui, pour atteindre ce chic, il portait toujours le veston de l'an dernier, et ses cols rabattus, ses cravates à plastron retardaient fort sur la mode. Il lui arrivait de ne pas être rasé du jour. Mais il avait des yeux très doux, quelque chose d'enfantin dans le rire, et, en sa nervosité, des manières brusques avec les hommes, câlines avec les femmes, qui n'étaient pas sans grâce.

Les femmes! Il y pensait justement, en se rappelant les paroles de Mareuil : « Quelqu'un de votre trempe se toquera de ces yeux-là ». A cette minute les femmes se trouvaient résumées par cette charmante personne qu'il venait de voir descendre l'escalier. Dangereuse, avait dit son ami. On le croyait donc toujours faible, à cause de cette jolie comédienne dont il avait été six mois le mélancolique amoureux? Mais la fraîcheur du cœur est comme celle des roses; elle ne résiste pas au premier contact trop rude. Et parce qu'il avait été un peu meurtri par cette capricieuse Léa Brun, on ne pouvait justement le tenir pour éternellement sensible et prêt à souffrir. Les vers gentiment tendres par lesquels, dans son livre, *Des Pleurs*, il avait relaté les étapes de ce premier amour, n'était ce pas pure poésie? Et cet amour lui-même ne trouvait-il pas son origine dans le jeune tourment d'une âme d'artiste qui s'ignorant, se révèle tout à coup? Non, non, plus rien à craindre aujourd'hui, cuirassé qu'il était contre tout pouvoir féminin. Et comme, tout en songeant ainsi, ses yeux fixaient, sans le voir, dans le salon de lecture, un petit homme ganté, le chapeau sur la tête, qui écrivait, fébrile, Mareuil qui suivait son regard, le nomma :

— Le dessinateur Rodans.

Mais la pensée de Trévins était loin de ce petit homme, et il demanda, révélant le sujet qui seul l'occupait :

— Cartier, dont vous me parliez tout à l'heure, n'est-ce pas le critique de l'*Actualité?*

— C'est lui-même... Il joue à la Bourse et donne, de temps à autre, à Josée, quelques renseignements qu'elle utilise. Car c'est une habitude de jouer dans la famille, et depuis qu'elle n'a plus son père, le banquier Sildyn, la petite, avec flair et prudence, se risque dans quelques menues opérations, parfois heureuses. Ça lui paie ses notes de couturière.

— Vous connaissez Mme Sildyn, la mère?

— Ah çà! mais c'est une véritable interview!

— Suis-je indiscret?

— Du tout. Et, puisque vous voulez tout savoir, sachez que la mère est encore jolie et même un peu coquette. Elle n'accuse pas plus de trente-cinq ans, bien que Josée en ait vingt et un déjà... Quoi encore? Ils vivent assez largement, installés de façon moderne, avenue Victor-Hugo, à la porte du Bois. Ils reçoivent, vont dans le monde, ce monde spécial de l'aristocratie des affaires. Là, êtes-vous renseigné? Je vois que Josée vous intéresse déjà.

— C'est vrai, dit Trévins; je lui trouve un charme particulier...

Il compléta sa phrase par un geste de peintre. Mareuil sourit.

— Méfiez-vous! vous voilà déjà emballé.

— Ne craignez rien. Et...

— Et?

— Et même, à l'occasion, présentez-moi, voulez-vous?

— Oh! c'est facile. Donnez-moi pour elle votre livre; elle voudra vous connaître. Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit : pour vous, très dangereuse.

— Laissez! je suis solide.

Henri rentra dîner, préoccupé de trouver la dédicace à la fois respectueuse et admirative qu'il écrirait sur l'exemplaire de Josée. Il n'avait aperçu d'elle qu'un profil d'une grâce orientale dans une chevelure très brune, brillante et légèrement crépelée, un corps jeune et tout épanoui déjà, où le buste fort, sur une taille d'une finesse extrême, et l'harmonieux développement des hanches avaient quelque chose de naturellement hardi et de sensuel presque. Il en gardait l'impression d'une merveille d'art, d'un objet animé dont émanerait une telle chaleur de séduction que ce

serait une volupté de seulement le voir. Elle n'avait rien qui fi rêver; elle était comme la matérialité rayonnante d'un chef d'œuvre de vie, et bien qu'il s'en voulût un peu de ce que cett jeune fille ne lui suggérât rien d'idéal, elle lui faisait l'effet d'u être uniquement, exclusivement et merveilleusement créé pou l'amour.

Il se disait : « Elle est charmante », mot vague qui n'exprimai rien, et il trouvait en lui, de l'avoir un instant regardée, comm la subtile trace que laisse après soi un parfum pénétrant. Ces sen sations se traduisaient par ces phrases qui se formaient dans so esprit et qu'il se proposait d'écrire, à l'intention de Josée, sur la première page de son livre :

« *A l'exquise fée Josée Sildyn* — il ne disait même pas Mademoiselle, — *toute parfumée de grâce et trop jolie peut-être, s'offrent, par sympathie, ces vers d'un petit camarade qui grandira.* »

Il marquait ainsi l'impression à la fois charmée et dégagée de poésie qu'elle lui avait causée, et son seul souci de travail, l'orgueil naïf de monter haut, d'être un grand poète, un jour.

C'était précisément sur cette réalité que rien d'elle ne parlait à son être sentimental, mais seulement à ses instincts d'homme épris de la beauté féminine, qu'il fondait sa confiance en soi, pendant qu'il se répétait : « Celle-là ne me prendra pas ; je suis solide ». Et, par un retour vers le passé, il évoquait le fin visage de Léa Brun, il évoquait cette femme fuyante dont il n'avait jamais pénétré la moindre intention, dont le silence était énigme, et le sourire mystère. Jamais il n'avait démêlé pourquoi elle le faisait souffrir, pourquoi, même, il l'aimait. Celle-là, certes, était dangereuse. Mais Josée !... Rien de moins énigmatique sans doute, comme rien de plus tangible. Elle ne devait pas posséder l'art compliqué de ces demi-aveux, de ces attitudes qu'il faut deviner, et devant lesquels il était, lui, comme un enfant rageur qu'on prive de lumière. Non, elle n'était qu'un parfum grisant. Or, un parfum vous prend les sens et non la pensée. Cette jeune fille déjà faite, déjà femme, n'éveillait en lui qu'une tentation de gestes, l'envie de câlineries et de caresses. L'ivresse qu'elle pouvait dégager l'étourdirait un instant ; mais il en serait d'elle comme de certains vins dont les vapeurs ne durent qu'un soir et se dissipent dans le sommeil.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que, trois jours après avoir remis son livre à Mareuil, un soir, au cercle, il vit son ami venir

lui et l'entraîner vers le petit salon de réception où l'attendait osée. Mareuil les présenta :

— Henri Trévins... Mademoiselle Sildyn.

— Monsieur, dit-elle en tendant au poète sa main gantée de blanc, je suis très contente de vous remercier de votre livre qui est charmant. Vos vers m'ont plu infiniment par le sentiment de tendresse que vous y avez mis...

Il ne ressentit rien de cette timidité qu'il appréhendait, s'inclina :

— Vous êtes trop bonne, Mademoiselle, et c'est moi qui suis heureux que votre regard, tombant sur mes pages, les ait si bien ensoleillées.

— Non, non, je l'ai dit à Mareuil, vous avez une jolie sensibilité. Et même, pour être franche, car je le suis toujours, je vous avouerai qu'en vous lisant je me suis dit : « C'est ce sentiment-là que je veux inspirer, si jamais j'en inspire ».

— C'est une déclaration, fit Mareuil.

Trévins dit :

— Rassurez-vous, je ne suis pas fat.

— Vous avez raison, fit-elle. J'ai dit cela sans intention.

Et comme si elle s'avisait tout à coup du sens dans lequel ses paroles avaient pu être interprétées, elle se mit à rire, d'un rire clair qui se prolongea, montrant la nacre fine de ses dents.

Trévins, pendant qu'elle riait, la regarda. Elle avait une robe marron, une petite veste fleurie, au revers, d'un bouquet de violettes et qui s'arrondissait sur sa gorge jeune et forte. Ses hanches, aussi larges que ses épaules, semblaient rendues plus amples encore par l'extrême finesse de la taille ; et, sous la chevelure de soie brillante et noire, le visage au nez menu et légèrement bombé, aux yeux d'or brun, était, de par la bouche vive où les dents claires un peu avancées apparaissaient au moindre mouvement des lèvres, façonné, semblait-il, tout exprès pour le sourire.

— C'est la journée des présentations, dit-elle. Tout à l'heure, à l'*Actualité*, où j'étais allée voir mon parrain Cartier, j'ai fait la connaissance d'un très gentil garçon, M. de Cervières.

— Cervières, tout court, rectifia Trévins.

— Vous le connaissez ?

— C'est un camarade de collège.

Elle refusa de s'asseoir, ainsi qu'Henri l'y invitait, demanda :

— Vous ne faites pas de bicyclette ?

Et, comme il faisait signe que non, elle raconta, en regardant tour à tour Mareuil et lui :

— Moi si, depuis hier. Oh ! vous n'avez pas idée de l'étonnement de ma mère quand elle m'a vue sur ma machine. J'avais pris des leçons au manège, en cachette, et hier, comme c'était ma première sortie, nous sommes passés, mon cousin et moi, tout près d'elle, au Bois. Mon cousin a salué ; elle a regardé, m'a reconnue. Oh ! j'ai été grondée !... Mais c'est passé, et je récidive. Non, vraiment, vous n'en faites pas ? Tant pis ! M. de Cervières en fait, lui, tous les matins. Nous nous rencontrerons. Ce sera très amusant.

Et, ayant regardé l'heure à la petite montre enchâssée dans la poignée de son ombrelle, elle parut pressée.

— Encore une fois, tous mes remerciements. On vous reverra, j'espère. A un de ces soirs !...

Quand elle les eut quittés, Mareuil mit les deux mains sur les épaules de Trévins.

— Vous, je vous ai prévenu. Vous vous brûlerez, vous verrez. Ces yeux-là, cette démarche-là... Vous êtes déjà tout songeur.

— Moi ! fit Trévins en riant, sans rien ajouter de plus.

— Après tout, c'est votre affaire. Moi, je me suis arrêté à temps ; j'ai vu que je m'emballais, je me suis dit : « Mon petit Mareuil, tu es un serin, tu vas faire des bêtises ». Alors j'ai enrayé, tout de suite. Je ne marche plus, j'ai les pieds en dentelle... Quant à vous, mon lascar...

Henri, sous le laisser-aller badin de cet argot du boulevard, le sentait sincère.

— Voyons, mon bon, dit-il, qu'entendez-vous par dangereuse ? Voulez-vous dire que c'est une rouée ?

— Non, je la crois parfaitement capable d'aimer son mari, si elle en trouve un.

— Alors ?

— C'est pourtant bien clair, saprelotte ! clair comme une règle d'algèbre. Pensez vous qu'un monsieur qui la rencontrant, ici ou ailleurs, parmi des hommes, se met à flirter avec elle, ait l'intention de l'épouser ? Non. Il se dit : « Tiens ! tiens ! voilà une jolie fille qui ferait bien mon affaire. De la ligne, des hanches, de la gorge, tout ce qu'il faut pour être une très agréable maîtresse ». Bien. Laissons de côté la question de scrupules ; il part, elle

amuse ou l'intrigue; il trouve que la partie est belle, s'émoustille, allume. Or, première hypothèse : Elle est assez fine pour deviner qu'on veut d'elle, assez forte pour ne pas perdre avec le premier venu la seule chance qu'elle ait de trouver sa place dans le monde. C'est toute sa dot d'être intacte, et elle n'a pas tort d'y tenir, n'est-ce pas? Une jolie femme comme celle-ci dégage un charme, une séduction dont le pouvoir s'exerce à la longue. On s'énerve, on se grise, on se débat, on perd pied, et, parti avec l'intention de ne pas épouser, il arrive qu'on finit...

— Pas toujours. Moi, le flirt m'apparait délicieux en lui-même et pour l'illusion de danger qu'il vous donne. Où vous mènera-t-il? On ne sait. Et c'est charmant. Il vous met dans une atmosphère de grâce féminine et de jolie sentimentalité. Le tout est de rester prudent. Faut-il défendre à table les vins capiteux? Buvons-en juste assez pour la verve qu'ils nous donnent. On meurt de dormir quelques heures avec les roses. Est-ce une raison pour ne pas se pencher une minute sur elles et laisser leur parfum vous enivrer d'aise?

— Ta, ta, ta. Il ne faut qu'une fois, vous savez. Remarquez que je ne vous donne pas là une mauvaise opinion de Josée : elle m'intéresse, au contraire. Et si je n'approuve pas l'extrême facilité de sa camaraderie, je ne puis l'en blâmer, car elle ne doit pas être heureuse chez elle et cherche à se distraire ailleurs. Or, seconde hypothèse : A son âge, s'il faut en croire sa nervosité, ses rires très hauts, elle se trouve sous l'influence des sens, et si elle y résiste encore, c'est à grand'peine; dans ce cas, elle aurait besoin d'être dirigée et non tentée. Pour ma part, quand j'ai vu que je m'emballais, je me suis dit : « Puisque tu n'épouses pas, arrête-toi ». Elle était bien partie de son côté, et j'aurais pu, je crois bien... enfin il est des choses qui vous font comprendre qu'une femme consent... Je n'ai pas voulu. Je lui ai dit : « Ma petite amie, n'allons pas plus loin et restons camarades; vous me saurez peut-être gré un jour d'avoir eu cette sagesse ». Eh bien! je suis peut-être un serin, mais il m'a semblé qu'une âme de femme valait tout de même qu'on ne l'aidât pas à se perdre.

— C'est très bien, fit le poète séduit.

En même temps, il ne put s'empêcher de constater :

— Alors elle n'est plus dangereuse?

— Pardon, fit Mareuil.

En révélant une autre face de sa pensée, un coin non apparu

encore et comme le tiroir secret de son égoïsme de garçon pond
et tranquille, il ajouta :

— Moi, vous savez, comme maîtresses je ne comprends que
demi-mondaines. Avec celles là, pas d'illusions ni de risques.
j'avais marché avec Josée, voyez-vous ma situation? La mê
avisée pouvait la mettre à la porte. Et que dites-vous de ce
charge sur mes bras? Pas dangereuse... vous êtes bon, vous! No
non, ni ma femme ni ma maîtresse. Camarade, ça, tant qu'
voudra!

Trévins, tout en paraissant l'approuver, se disait : « Au fait,
quoi tout ceci m'intéresse-t il? Je ne suis pas amoureux de Jose
moi ». Et il ajouta, à part lui, avec un geste qui écartait, catég
rique, tout doute possible à cet égard :

— Et je ne suis pas disposé à l'être!

II

Dans la rue François Ier, Henri Trévins se baissa pour rama
ser, sur un coin de trottoir, un petit moineau couché sur l'aile, l
pattes inertes, le bec ouvert. Il avait gelé la nuit précédente, -
l'hiver, en ce commencement d'octobre, s'annonçant proche. Hen
garda dans sa main l'oiseau dont il sentait le cœur s'agiter comm
un ressort. Bien qu'il fût en retard pour déjeuner, il rentrait
pied chez lui, trouvant agréable la marche après être resté ur
heure, debout, sur le seuil d'une église bondée de monde, où éta
célébré l'enterrement d'un grand écrivain, membre de l'Académ
française, dont la bienveillante amitié avait honoré le jeune poèt

De cette longue station méditative, Henri emportait l'impressio
mélancolique de l'égoïsme humain. A son âme de sentimental malgr
lui, le spectacle avait été pénible de ces gens illustres venus l
pour la parade, y gardant leurs préoccupations, donnant l'un à u
journaliste des détails sur l'ouvrage qu'il préparait, celui-ci s
lamentant sur ses rhumatismes, celui-là sur ses cors. Ce n'éta
donc rien que la disparition d'une haute intelligence? Il n'y ava
pas jusqu'aux discours prononcés dont la froide rhétorique ne d
l'indifférence, l'ennui d'une corvée à remplir. Comme un homme
quel qu'il fût, comptait peu ici-bas! En entrant dans le néant, o
entrait dans l'oubli. Et le mort célèbre qu'on venait d'enterrer n

manquerait pas plus au monde que ce petit oiseau qu'il réchauffait entre ses doigts.

Trévins habitait rue de la Faisanderie, à l'entrée du Bois de Boulogne, dans une maison neuve dont il occupait, avec sa mère, un étage divisé en un grand et un petit appartement. Mme Trévins, veuve depuis une dizaine d'années, s'était installée dans le grand et Henri dans le petit. De cette façon, tout en vivant auprès de sa mère, il conservait une complète indépendance d'action. Quand il la rejoignit pour déjeuner ce matin-là, elle se levait de table.

— Comme tu es en retard! dit-elle. Je ne t'attendais plus.

— J'ai voulu revenir à pied; ça m'a dégourdi les jambes. Tenez, Julie, prenez soin de ce petit oiseau; vous lui ferez boire quelques gouttes de vin pour le ranimer.

Et, servi sur un coin de nappe, il mangea vite, silencieusement, avec sa figure pensive des jours de travail, un pied posé sur le barreau d'une chaise proche. Mme Trévins, qui restait là, près de lui, se lamentait sur l'insécurité de ces temps, la baisse à la Bourse de toutes les valeurs, la difficulté de vivre devant les exigences du prolétariat, et Henri, habitué à ces discours, y prêtait une oreille distraite, hochant la tête, sans conviction.

— Est-ce que tu attends des visites aujourd'hui? demanda-t-il en nouant sa serviette.

— Non, au contraire, je dois aller au Louvre avec Mme Lamballe. C'est jour d'exposition; j'y trouverai de la soie pour tes tabourets.

Il lui tendit le front qu'elle baisa, rentra chez lui, pendant que Julie lui rapportait l'oiseau.

— Monsieur, il vient d'essayer de voler. Il est tout jeune; voyez comme ses ailes sont courtes!

Dans son « repaire », la pièce où il travaillait, meublée à la turque et tout attiédie par le feu de la cheminée, flottait encore l'odeur musquée d'une cigarette anglaise qu'il avait fumée le matin. Il déposa l'oiseau dans un angle du canapé et resta là à le regarder tout en roulant entre ses doigts une nouvelle cigarette. Ce repaire, dans un joli coloris d'étoffes souples, était un refuge douillet. Les sièges y étaient moelleux. Sur le tapis épais s'étendaient de blanches peaux de chèvre du Thibet où il aimait s'étendre. Pas un pan de cloison ne se découvrait, pas un angle n'était vide, car la nudité d'une pièce lui faisait froid et l'attristait. Le buste en marbre de sa mère, que dressait une colonne près de

la fenêtre, parut occuper ses yeux un instant; puis, s'étant à demi retourné, au mur, un clair pastel, un bras de Marne qu'il devait à un camarade de régiment, réveilla en lui le souvenir de promenades en canot, le dimanche matin, le courroux des pêcheurs quand, de ses avirons, il troublait l'onde trop près de leurs lignes, et il soupira comme s'il regrettait cette époque rude et saine, toute de dépense physique, sans soucis, sans rêves, sans rien dans le cœur.

Alors, sur une petite table de laque aux pieds de bambou, il vit près d'une bonbonnière, d'une petite glace de poche dans laquelle il se mirait souvent, un livre ouvert, *Son Excellence Eugène Rougon*, qu'il avait pris la veille pour le relire. Et s'étant assis, le livre entre ses doigts, il pensa à Josée.

Bien que Mareuil lui eût dit qu'elle avait besoin d'être conduite, il ne pouvait s'empêcher de la trouver très forte et de la considérer un peu comme une grande séductrice, une mangeuse d'hommes, une de ces femmes nées pour troubler les cœurs et tourner les têtes. Quand on était faite ainsi et qu'on dégageait un tel charme, on n'avait pas besoin d'être conduite, on ne pouvait qu'être souveraine et conduire les autres. Et il la comparait à Clorinde, cette royale aventurière du livre de Zola, ouvert sur ses genoux, à cette Clorinde, qui personnifiait pour lui toute la redoutable puissance féminine.

C'est que, dans le petit salon de réception du cercle, il avait revu plusieurs fois Josée et qu'ils avaient parlé. Elle l'étonnait par cette liberté, cette assurance avec laquelle elle traitait les hommes et cette façon, en même temps, de se réserver, de mettre comme une clôture entre elle et ses interlocuteurs. Elle avait flatté chez Henri la vanité un peu naïve de poète, en paraissant avoir grande confiance en son avenir. Jamais elle ne l'interrogea sur la femme qui avait inspiré les vers tendrement passionnés de son livre; seulement elle lui fit comprendre qu'elle devinait qu'il avait souffert. Elle lui confia avec des rires qu'elle aussi avait écrit, mais s'en cachait. Les hommes n'acceptaient pas sans raillerie qu'une femme écrivît. On dédaignait les bas-bleus. Pourtant il était des choses délicates, des nuances de sentiment que seule une femme savait comprendre et dire. Et elle lui laissa entendre qu'elle était heureuse d'avoir pour ami un homme d'une telle sensibilité d'âme, parce qu'elle-même au fond... Un jeune homme qui ne l'aimait pas et qui l'avait fait souffrir sans le savoir, tel était le court

roman que révélaient ses paroles, tout en paraissant le dissimuler. Ces sortes de confidences étaient coupées, interrompues par des poignées de main à des élégants qui venaient la saluer et quelquefois restaient là à causer, au grand ennui d'Henri. Un soir, comme elle le quittait, il lui demanda la permission de l'accompagner.

— Je suis votre voisin, j'habite rue de la Faisanderie.

Dehors, il ne put la décider à monter dans une voiture. Elle tint à prendre l'omnibus comme elle le faisait d'ordinaire quand le temps était sec, en personne économe et rangée.

— Nous serons très bien, dit-elle. Et puis, à moins d'aller à pied, c'est la seule façon convenable pour moi d'accepter votre compagnie.

Elle ajouta :

— Vous êtes comme Mareuil. Chaque fois qu'il me reconduit, nous nous querellons pour ça.

— A propos de Mareuil, vous savez qu'il m'a prévenu que vous étiez très dangereuse...

— Encore! fit-elle en riant. Il dit cela à tout le monde!

Et elle parla de lui avec un petit air amical et indulgent. Un si bon garçon! et si drôle! Il l'amusait, avec sa voix un peu enrouée; il aurait joué à merveille les comiques au Palais-Royal. Quand elle était triste, elle venait s'égayer auprès de lui.

— Le bon camarade! conclut-elle. Voilà un gentil camarade!

Elle semblait sous-entendre : « Vous aussi, vous serez un gentil camarade ». Tout cela dit sur la plate-forme, pendant que des voyageurs pressés les coudoyaient. Les mouvements de sa jolie bouche vive le charmaient, et, sous sa voilette, dans la pénombre, il discernait ses prunelles d'or brun fixées sur lui.

« Que pense-t-elle de moi? se demandait-il. Elle veut me conquérir, ce n'est pas douteux. Mais dans quel but?... Par coquetterie, tout simplement, comme on met une fleur à sa boutonnière. Ah! c'est le poète que tu veux, celui qui fait des vers pour se consoler de ses amours malheureuses? Va, ma petite, mets-toi en frais de séduction. Je suis solide... » Et ce jeu ne lui déplaisait pas puisqu'il restait clairvoyant.

Maintenant, son regard, tombant sur le livre qu'il tenait ouvert, ne s'en évada pas, toute son attention retenue par le chapitre qui commençait. Il en était à la scène des Tuileries où Rougon, calme et superbe, lit sa lettre de disgrâce devant Clorinde, dressée

devant lui, dans l'apogée de sa toute-puissance. Pas un trait de sa figure ne bouge devant cette femme qu'il a refusé d'épouser autrefois et qui, aujourd'hui, haussée jusqu'à l'empereur, prend sa revanche de son dédain. « Je n'avais que ma force, lui dit-il, et vous aviez... — J'avais autre chose », riposte-t-elle simplement, attestant ainsi tout ce dont une femme dispose pour la conquête du monde. Henri s'arrêta de lire ; il sentait passer un malaise en lui, comme s'il était Rougon à cette minute. Il se secoua, il referma le livre. Alors il s'étonna de ne plus voir sur le canapé l'oiseau qui, tout à l'heure dans le coin où il l'avait mis, reposait, son petit bec enfoui dans ses plumes, ayant quelque chose de gentil et d'étrange à cet endroit. Il le chercha, le retrouva sur le tapis où il se débattait, les ailes ouvertes, les yeux à demi disparus, et c'était si pitoyable et triste, les derniers efforts de cette bestiole dont la nature ne voulait plus, qu'il le reprit dans sa main. L'oiseau s'y agita encore, les points noirs de ses yeux disparurent tout à fait, son bec s'ouvrit tout grand, et le ressort de son cœur s'arrêtant brusquement, il ne fut plus qu'une petite chose inerte.

Dans le creux d'un mouchoir, sur un meuble, Henri pieusement le déposa et vint s'asseoir à sa table. L'impression de sa lecture et celle de cette mort d'oiseau, la chute de ce colosse, la fin de cet infiniment petit remuaient semblablement en lui une étrange et inexplicable pitié. Et il lui sembla qu'il se plaignait en les plaignant. Il n'avait pas la carrure de Rougon, certes, ni sa force, et il se dit mélancoliquement que si Josée voulait il serait frêle devant elle comme cette pincée de plumes. Cela était très vague en son esprit et absurde un peu. « On a beau se croire fort, se dit-il, la femme, quand elle sait vouloir, a bien vite raison de nous, et si elle ne nous asservit pas, elle nous brise. » Mais aussitôt il réagit : « Qu'est-ce que je chante là ? Est ce que je ne suis pas un peu timbré » ? Il contempla ses poings, se répéta : « Je suis solide, moi, et aucune femme ne me prendra, aucune » ! Est-ce que Rougon à la fin ne se relevait pas, est-ce que Clorinde ne lui disait pas : « Vous êtes tout de même d'une jolie force, vous » ? Il prit une feuille de papier, la froissa, en fit une boulette qu'il garda. « Le jeu me plaît, nous verrons bien si je suis un faible. Si elle croit que je donne dans la panneau quand elle me conte l'histoire bêbête et inventée de ce jeune homme qui ne l'aimait pas ! Elle, une sentimentale ? A d'autres ! Elle veut éprouver son charme. Ça l'amuse de m'attacher à ses jupes. Soyons, comme elle, insincère. Ah ! ça

l'amuse. Eh bien! moi aussi. A celui qui dupera l'autre! » Mais une voix aussitôt murmura : « Pourquoi la traites-tu en adversaire ? Elle a l'air simple avec toi. Qui te dit qu'elle joue un rôle ? Le plaisir qu'elle semble goûter à te voir ne peut-il être réel » ? Il la revit telle qu'elle était, la veille, venue au cercle demander à Cartier une loge au Gymnase pour le lendemain. Cartier était absent. Et elle était restée un instant à causer :

— Savez-vous ce que j'ai fait ce matin, par ce vilain temps qui m'empêchait de sortir ? J'ai relu votre livre. Il y a des vers que je sais par cœur. Comment faites-vous pour écrire de si jolies choses ?

Et comme il l'écoutait, incrédule :

— Même vous m'avez inspiré le goût du travail. Ne vous moquez pas de moi ; je me suis remise à écrire.

Il l'approuva, fit allusion à cette courte idylle qu'elle lui avait contée, ce jeune homme...

— Êtes-vous guérie ?

— Il me semble.

— Pas tout à fait ? Eh bien! guérissez-vous en écrivant. C'est l'oisiveté qui ouvre la porte aux peines de cœur. Le travail est un gardien vigilant qui les chasse.

Sur ces entrefaites, un tiers était survenu, puis d'autres camarades. Des shake-hand, des rires, des papotages, et Josée était partie avec une légèreté qui contrastait avec le ton mélancolique de ses confidences. Ah ! les femmes ! qui déterminerait à quel degré elles sont sincères aux instants où elles paraissent l'être le plus ?

Comme il se posait cette insoluble question, Henri aperçut dans sa main la boulette de papier qu'il avait roulée. Il la jeta pour prendre sa plume. Et il commença d'écrire, sans savoir encore s'il l'enverrait à Josée, cet un peu incohérent billet :

« Puisque vous aimez lire, ma chère camarade, ce qui décèle heureusement chez vous des facultés d'émotion qui sont comme le naturel parfum d'une âme fine et éprise d'art, permettez-moi de vous envoyer ce roman que j'ai choisi tout exprès, parce que vous y ferez connaissance avec un personnage féminin qui, dégagé de ce qu'il a de trop libre et de trop bohème, a quelques liens d'affinité avec vous, du moins par la force que je vous suppose dans la poursuite d'un but et la conduite de votre vie.

« Maintenant, laissez-moi vous dire que vous êtes partie un peu

vite hier. Frout! un bruit de jupes et plus rien, vite comme tout ce qui est agréable à l'âme et doux à l'esprit. Car c'était doux à l'esprit, ce que vous me disiez avec le charme que savent ajouter aux paroles le sourire d'un joli visage et cette impalpable et magique chose qui est de la grâce de femme.

« Il n'y a pas de petits chagrins. Ce que vous avez ressenti, il faut l'écrire. De tout ce qui, un instant, a ému ou fait souffrir, peut sortir un beau poème. Et, pour ma part, j'éprouve, en ce moment, devant un petit moineau des rues, trouvé, tout à l'heure, transi de froid, sur un coin de trottoir, et qui, maintenant, sur le dos, le bec ouvert, ne bouge plus dans le mouchoir où je l'ai mis, autant d'infinie tristesse et d'inexprimable stupeur que devant la mort d'un géant. Rien n'est petit, rien n'est grand devant l'âme attendrie, et la poignée de main d'un être cher, la fuite d'une robe, un pleur dans de jolis yeux sont autant de subtiles choses qui veulent être contées. Écrire console. Or, c'est bien doux souvent et bien délicieusement mélancolique d'être consolé de la sorte.

« Dans le roman que vous allez lire, rien de tout cela, rien de sentimental. Vous y verrez peut-être que la force vaut mieux que tout. En tout cas, votre impression ne pourra être que curieuse à connaître. Et tenez, si vous étiez tout aimable, ce livre, vous passeriez au cercle le prendre demain soir. Est-il trop indiscret de vous le demander?

« Car vous me plaisez beaucoup, Mademoiselle.

« Henri Trévins. »

(A suivre.) Louis de Robert.

TRILBY

I

« Mimi Pinson est une blonde
Une blonde que l'on connait.
Elle n'a qu'une robe au monde!
Landérirette, et qu'un bonnet! »

C'était une de ces belles matinées ensoleillées qu'avril ramène à Paris et que de tièdes ondées embaument de leurs senteurs troublantes.

La grande fenêtre entr'ouverte laissait pénétrer une brise légère dans l'atelier encore dans tout le désordre de son installation. Un grand piano de Broadwood avait été expédié d'Angleterre, un demi-queue qui, fraichement accordé, reposait déjà contre le mur. Une panoplie de fleurets, masque et gants d'escrime, lui faisait face. A une grosse poutre du plafond pendaient un trapèze, une corde à nœuds et des anneaux.

Mimi Pinson est une blonde!

Des moules de plâtres ; bras, jambes, mains, pieds, une face de Dante, l'alto-relievo de Léda et le cygne de Michel-Ange, un centaure et Lapith d'après les marbres d'Elgin, sur lesquels la poussière n'avait pas encore eu le temps de se poser, relevaient la teinte un peu sombre des murs tapissés de papier grenat. Des études à l'huile, nudités copiées du Titien, de Rembrandt, Vélasquez, Rubens, Tintoret, Léonard de Vinci — aucune de l'école de Botticelli ou de Montegna, deux maitres encore ignorés du public.

Une large planche courait, le long des murs, supportant d'autres modèles en plâtre, en terre cuite ou en imitation de bronze ; un Thésée, une Vénus de Milo, un petit discobole ; un homme

flagellé et menaçant le ciel, un lion et un sanglier par Barye; un squelette de cheval, avec trois pattes seulement et pas d'oreilles; plus loin, une tête de cheval, également sans oreilles, copie d'un fragment du fronton du Parthénon, et le buste de Clytie, avec son remarquable front, son doux regard, ses épaules merveilleuses, sa gorge adorable, nid divin où l'homme aimerait abriter ses désirs.

Dans le fond de la pièce, près du poêle, étaient suspendus des ustensiles de cuisine. Tout contre, dans un buffet vitré, un service de table très modeste, mais très propre.

Sur le plancher soigneusement ciré, étaient étendus une peau de cheetah et un grand tapis persan dont la moitié (sous le trapèze jusqu'au delà de la table à modèles) était recouverte d'un épais paillasson destiné aux assauts d'escrime et de boxe.

Deux fenêtres avec des volets et d'épais rideaux de serge s'ouvraient l'une au levant, l'autre au couchant.

Outre une grande alcôve, il y avait dans tous les coins de la pièce des enfoncements destinés à être garnis, avec le temps, de petits meubles et de bibelots, de tous ces menus objets auxquels on s'attache malgré soi et qu'on revoit toujours comme des êtres sympathiques et familiers.

Un immense divan moelleux faisait face aux deux fenêtres. Il était assez long et large pour permettre à trois hommes de s'y allonger confortablement sans se gêner les uns les autres et d'y fumer paresseusement leurs pipes, ce qui arrivait fort souvent à nos héros...

Le premier des locataires de l'atelier que nous venons de décrire, était un nommé Taffy Whynn.

Issu d'une famille du Yorkshire, c'était le gentilhomme de la bande — on le disait parent éloigné d'un baronnet. — Bras nus et en manches de chemise, il faisait tournoyer énergiquement une paire de massues autour de sa tête. Son visage, aux traits réguliers, rougi par la violence de l'exercice, et tout en sueur, avait une singulière expression de fierté.

C'était un homme très grand, blond, avec des yeux bleus vivaces; ses bras étaient ceux d'un athlète.

Pendant trois ans, il avait servi dans l'armée, et était revenu de la campagne de Crimée sans une égratignure. Il eût été un des célèbres « six cents » dans la fameuse charge de Balaklava, s'il n'avait été alors cloué à l'hôpital par une foulure attrapée en jouant à saut de mouton dans les tranchées.

Ainsi, il n'avait pu être ni à la gloire ni à la mort; cette fâcheuse

aventure, dont il ne s'était jamais entièrement consolé, l'avait dégoûté du métier militaire.

C'est alors que, se sentant une réelle vocation pour les arts, il avait donné sa démission, et était venu s'installer à Paris, dans l'atelier où nous le rencontrons.

Il portait d'épaisses moustaches et de longs favoris châtains, autrefois appelés " Piccadilly pleureurs " et adoptés par Mr Sothern dans *lord Drundeary*. Cette mode était, à ce moment, une furie parmi la jeunesse dorée et — on aura peine à le croire aujourd'hui où même les gardes de la reine sont rasés comme des acteurs — l'estime qu'on avait pour ces favoris croissait avec leur longueur.

" What's become of all the gold that used to hang and brush their bosoms?... "

Le deuxième compagnon, Sandy Le Laird, vêtu, lui aussi, très sommairement, était assis devant son chevalet, travaillant à un petit toréador qui donnait une sénérade en plein jour, sous le balcon d'une belle Espagnole. Le Laird n'avait jamais mis les pieds en Espagne, ce qui ne l'empêchait pas de posséder une guitare et un costume complet de toréador, le tout acheté au Temple.

Sandy avait dans la bouche une pipe éteinte, dont la tête renversée répandait des cendres qui couvraient son pantalon.

Son visage bon enfant respirait la plus franche gaieté.

Il se mit tout d'un coup à entonner la *Ballade de la Bouillabaisse*.

" A street there is in Paris famous
" For which no rhyme our language yields
" Roo Neuve day Petty shong its name is — (rue Neuve-des-Petits-Champs)
" The New Street of the little fields... "

Fils d'un brave et simple avoué, il était né à Dundee; se sentant très peu de disposition pour succéder un jour à son père, il avait pris le parti de faire de la peinture, et était venu à Paris où il s'était fait une spécialité de *toréadors*.

Agenouillé sur le divan, les coudes appuyés sur le bord de la fenêtre, se tenait un troisième personnage, beaucoup plus jeune que les deux autres. Celui-ci était Little Billee. Il avait levé la jalousie verte et par-dessus les toits contemplait le panorama de Paris, tout en croquant un savoureux petit pâté à l'ail. Ayant été toute la matinée à l'atelier de Carrel occupé à faire de l'académie, il avait grand faim et mangeait de fort bon appétit.

Little Billee était à peine majeur ; petit, mince, les traits fins, le front droit et blanc, les yeux bleu foncé, le nez légèrement arqué à la façon des juifs, les cheveux d'un noir d'ébène, les mains et les pieds très petits, il était gracieux, bien fait de sa personne et habillé avec une correction irréprochable, qui jurait étrangement avec le débraillé de ses amis.

Taffy était le gentilhomme de la bande.

Little Billee, tout en dévorant son pâté, fixait attentivement, place Saint-André-des-Arts, les antiques maisons d'en face que l'on démolissait au moment où elles allaient tomber en ruines.

Par de larges brèches il voyait des vieux murs sombres, délabrés, avec des fenêtres mystérieuses et des balcons de fer rouillé qui le faisaient rêver à je ne sais quels crimes terribles du Paris d'autrefois... Une ouverture pratiquée juste au milieu du bloc, permettait d'apercevoir la Seine, la cité et la Morgue.

Sur la droite, les vieilles tours de Notre-Dame se découpaient nettement sur le ciel bleu très clair.

Avec l'aide de son imagination, Little Billee se figurait voir se dérouler devant lui la ville tout entière, et le regard avide de cette chose nouvelle qui avait longtemps hanté son cerveau, excité sa curiosité, en silence, il contemplait ce Paris! Paris!! Paris!!! dont le seul nom avait toujours eu le don de l'ensorceler. Et voilà

Sandy Le Laird travaillait à un petit toréador.

qu'il se trouvait dans ce Paris convoité! qu'il y habitait, qu'il allait y vivre et travailler à devenir le grand artiste qu'il voulait être.

Le pâté achevé, il alluma sa pipe, se jeta de tout son long sur le divan et laissa échapper un profond soupir de contentement.

Little Billee.

En effet, il ne s'était jamais senti si heureux; c'est à peine s'il eût osé prétendre à un semblable bonheur. Et pourtant sa vie jusque là s'était écoulée douce et facile. Il était jeune et tendre, Little Billee, il n'avait jamais été à l'école : il ignorait le monde et ses misères, les mœurs de Paris en général et du quartier Latin en particulier. Il avait été élevé à la maison, avait passé son enfance à Londres, entre sa mère et sa sœur, gens peu aisés qui demeuraient en Devonshire.

Son père, un ancien employé à la Trésorerie, était mort depuis de longues années.

Deux hommes entrèrent.

Little Billee et ses deux camarades, Taffy et Le Laird, venus à Paris ensemble pour tenter la fortune, s'étaient réunis pour louer l'atelier. Le Laird couchait dans un cabinet contigu, Taffy avait une chambre à l'*Hôtel de Seine*, dans la rue de ce nom.

Little Billee habitait à l'*Hôtel Corneille*, place de l'Odéon.

Maintenant il regardait ses deux fidèles compagnons, et se demandait si jamais être humain avait possédé une paire d'amis aussi fidèles et aussi dévoués que les siens.

Il les aimait mieux que des frères, et ne leur trouvait que des vertus. Eux, de leur côté, raffolaient du gamin.

Sa confiance aveugle en tout ce qu'ils faisaient et disaient les touchait d'autant plus qu'ils s'en sentaient peu dignes. La grande

pureté de son âme les amusait tout en les charmant, et ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour la conserver intacte (ce qui n'était point une sinécure, pour des habitués du quartier Latin !...)

Ils l'aimaient pour son esprit avisé, ses drôleries naïves, et ils l'admiraient beaucoup plus qu'ils ne le lui avouaient, car ils reconnaissaient en lui une vivacité, une délicatesse, une finesse d'observation, une conception de l'esthétique, une sensation juste des beautés de la nature, et un pouvoir prodigieux à les reproduire, qui ne leur avait pas été accordé à eux-mêmes, et qui, comme ils l'admettaient sans basse envie, tenait du génie.

Quand un des membres qui forment le cercle de notre intimité est ainsi doué, selon les dispositions de notre caractère nous l'adorons ou nous le haïssons, en proportion de ses dons.

Cependant, Little Billee, comme tout le monde, avait ses défauts. Par exemple, il ne s'intéressait jamais aux tableaux des autres. Il ne semblait faire aucune attention au petit toréador joueur de guitare de Le Laird, ni à la dame à laquelle la sérénade s'adressait.

A vrai dire, quand les trois amis allaient au musée du Louvre, Little Billee traitait avec la même indifférence le Titien, Rembrandt, Vélasquez, Rubens, Véronèse, Léonard de Vinci.

Cette égalité dans le mépris pouvait à la rigueur consoler les deux autres.

Le jeune garçon étudiait plus les gens qui regardaient les tableaux que les tableaux eux-mêmes; surtout les jeunes femmes artistes qui travaillaient là ; elles lui paraissaient toutes charmantes.

Little Billee après avoir repris la suite de la *Ballade de la Bouillabaisse*, se mit à faire de vagues projets d'avenir.

Un coup violent à la porte l'interrompit brusquement.

Deux hommes entrèrent.

Le premier, un grand diable maigre, au type juif, auquel il eût été difficile de donner un âge exact, entre trente et quarante-cinq ans, portait un béret rouge, des vêtements sales et usés, recouverts d'un grand collet de velours attaché au cou par un fermoir en métal. Sur ses épaules tombaient des cheveux noirs, longs, mous et gras. Il avait des yeux sombres, hardis et brillants, ombrés de cils épais ; son visage creusé et tourmenté avait quelque chose de sinistre et disparaissait sous une barbe très foncée, sur laquelle

d'immenses moustaches de teinte plus claire tombaient en longues spirales. Il était Allemand, et s'appelait Svengali, parlait le français couramment mais avec un fort accent. Sa voix éraillée et dure se cassait par moment en un désagréable fausset.

Son compagnon, aussi misérablement vêtu, était un petit Bohémien basané dont les yeux marrons, longs, doux et caressants, comme ceux d'un épagneul, éclairaient un visage défiguré par des marques de petite vérole.

Dans ses mains courtes et nerveuses, aux ongles rongés, il tenait un violon et un archet sans étui.

— Ponchour, mes envants, dit Svengali. Che fous amène mon ami Cheko, qui choue du violon comme un anche !

Little Billee, qui adorait la musique, se leva d'un bond et dans son plus pur français — qui laissait encore beaucoup à désirer, — fit à Gecko un accueil empressé.

— Ha ! le biano ! fit Svengali, jetant son béret et son collet sur le plancher. J'espère qu'il est pon et pien t'accord !

Et ouvrant le piano il commença à faire courir ses doigts sur les touches avec cette sûreté d'exécution, cette aisance qui révèlent le maître.

Puis il exécuta l'*Impromptu* de Chopin en *la* bémol avec un tel brio que le cœur de Little Billee était prêt à se rompre. Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait entendu jouer du Chopin, à peine dans de petites soirées de province, avait-il entendu d'innocentes balivernes inventées pour mettre la compagnie à l'aise et encourager les gens timides et les pauvres causeurs.

Jamais Little Billee ne devait oublier cet *Impromptu*, qu'il était destiné, d'ailleurs, à entendre de nouveau, et dans quelles circonstances !

Ensemble, Svengali et Gecko firent un concert divin : petits morceaux courts, mélodies, fragments, des bribes, des riens mais pleins de force et de sentiments, faits pour charmer, attendrir, attrister ou affoler, — czardas, danses bohémiennes, plaintes d'amour hongroises, qui provoquèrent chez Taffy et le Le Laird un enthousiasme presque égal à celui qui secouait Little Billee.

Quand ces grands artistes s'arrêtèrent pour fumer une pipe, les autres trop émus pour rien oser dire, restèrent immobiles et silencieux.

Brusquement le marteau de la porte retentit à nouveau, bruyamment, et une voix claire, chaude, très particulière, qui eût pu

appartenir à un homme aussi bien qu'à une femme ou à un ange, lança le cri du marchand de lait en Angleterre.

— *Milk below !* Et avant que personne eût le temps de dire « Entrez », la porte s'était ouverte et un curieux personnage apparut, encadré dans l'obscurité de la petite antichambre.

C'était une jeune fille, très grande et très développée, affublée d'une large capote de fantassin couvrant à demi un jupon rayé et court qui laissait voir deux pieds d'une blancheur et d'une forme

Ensemble. Svengali et Gecko firent un concert divin.

impeccables, aux talons rosés, ronds, menus et lisses comme la lame d'un rasoir.

Elle était chaussée d'énormes pantoufles d'homme qu'elle traînait nonchalamment en marchant. Elle avait l'allure aisée, la grâce simple, d'une femme aux nerfs équilibrés et à l'humeur gaie qui a l'habitude de vivre dans une atmosphère masculine et s'y trouve bien.

Le visage jeune et sain, entouré de cheveux courts et épais qui l'élevaient en ondes brunes, les yeux trop éloignés l'un de l'autre, sa bouche très grande, le menton large et la peau couverte de taches de rousseur ne constituaient pas un ensemble précisément joli au premier abord (d'ailleurs il est impossible de juger de la beauté

ou de la laideur d'une femme avant d'avoir fait son portrait. Mais le collet déboutonné de la capote laissait voir un cou d'une blancheur éblouissante comme l'ont rarement les Anglaises, et jamais les Françaises. Le front était beau et intelligent, les sourcils long et soyeux, plus foncés que les cheveux, le nez court et bien dessiné, et les joues admirablement modelées.

C'était une jeune fille très grande.

Son regard s'arrêta sans embarras sur la compagnie assemblée, qu'elle salua d'un large sourire bienveillant et ouvert, d'une irrésistible douceur qui découvrit de larges dents positivement étincelantes. Plantée devant les cinq hommes, elle les fixait tous avec une hardiesse et une absolue confiance trahissant au premier coup d'œil une créature au-dessus de l'ordinaire, simple, loyale, bonne et habituée à être accueillie en amie partout où elle se présentât.

Puis, fermant vivement la porte derrière elle, la tête de côté, les poings sur les hanches, elle s'écria :

— Tous des étrangers, hein ?... J'ai entendu la musique et me v'là pour un petit moment. Ça ne vous gêne pas au moins. Je m'appelle Trilby..., Trilby O'Ferral.

« Le fac-similé en plâtre de ce pied provoquera toujours l'émerveillement. »

Elle avait dit cela en anglais avec un accent étranger et des intonations françaises, d'une voix riche et profonde de ténor.

Quand on la voyait pour la première fois l'impression que l'on ressentait était le regret qu'elle ne fût pas un garçon, car elle eût fait un bien joyeux compagnon :

— Enchantés ! au contraire, répondait Little Billee en lui avançant une chaise.

— Oh ! ne vous occupez pas de moi ; continuez votre musique, dit-elle en s'asseyant en tailleur près du piano.

Sans s'apercevoir de la surprise mélangée de curiosité et d'embarras qu'elle provoquait, elle tira de la poche de sa capote un paquet enveloppé de gros papier, et dit :

— Je vais déjeuner, si vous le permettez. Je suis modèle, vous savez, et midi vient de sonner — la récréation. — Je pose pour l'ensemble chez Durien le sculpteur, à l'étage au-dessous.

— L'ensemble ? fit Little Billee, tout saisi.

— Oui... l'ensemble, tête, mains, pieds, tout... les pieds spécialement.

Jetant en l'air sa pantoufle et allongeant la jambe droite, elle continua :

— V'là mon pied, le plus joli de tout Paris !... Il n'y en a qu'un qui puisse rivaliser avec lui, et c'est celui-là... Et éclatant d'un rire qui donnait l'idée d'une giboulée de perles, elle avança son autre jambe.

De fait, ces pieds aux courbes gracieuse, aux lignes parfaites, avaient la chair transparente et rose des bébés, et étaient d'une forme aussi harmonieuse que ceux des plus beaux morceaux de sculpture ou de peinture.

Alors Little Billee, qui, par un don divin, connaissait la forme et la couleur idéales de tout membre humain (si différentes de celles que nous voyons chaque jour), fut complètement transporté à la vue de ce pied réel, bien vivant, et pourtant d'une perfection si irréprochable. Il jugea qu'un tel piédestal prêtait une olympique et antique dignité à cette créature qui, un instant auparavant, apparaissait presque grotesque avec son épaisse capote militaire, son jupon court pour tout vêtement.

Le fac-similé en plâtre de ce pied, mince, ni grand, ni petit, survit encore.

Bien des ateliers d'un bout à l'autre du monde le possèdent sur leurs planches, où il provoquera encore et toujours l'émerveillement des artistes présents et à venir.

Et le pied d'une femme peut être un chef-d'œuvre comme la main, plus, peut être ; mais il possède rarement toute sa beauté, déformé qu'il est par la chaussure. Fâcheux effet de la civilisation ! Il est vrai qu'il peut être parfois, de par la nature, la plus vilaine chose du monde, même chez la créature la plus séraphiquement belle, et alors il arrive que cette disgrâce physique peut suffire à refroidir, à tuer même la plus vive des passions, à dissiper les jeunes rêves d'amour, et à navrer le cœur...

Trilby avait toujours pris le plus grand soin du don que Dame Nature lui avait fait, et n'avait jamais porté de souliers ni de bottines en cuir.

Ses pieds étaient sa grande coquetterie, sa seule vanité.

Gecko, son archet dans une main et son violon dans l'autre, regardait l'étrange fille avec surprise et ravissement.

Elle, continuait de manger son sandwich de biscuit de soldat et de fromage à la crème, avec une parfaite insouciance.

Quand elle eut fini, elle lécha le bout de ses doigts roses et fouillant dans l'autre poche de sa capote, en sortit une petite blague à tabac, roula une cigarette, l'alluma et aspira la fumée en larges bouffées qu'elle lâcha par les narines avec un air de profonde béatitude.

Svengali tout en jouant *Rosemond* de Schubert, ne la quittait pas des yeux. Mais elle ne le regardait pas. Elle regardait Little Billee, le Grand Taffy et Le Laird; elle regardait les moules en plâtre et les modèles; elle regardait le ciel, les tuyaux de cheminée et les tours de Notre-Dame que l'on apercevait là-bas de la place où elle était assise.

Quand elle eut fini sa cigarette, elle s'écria :

— *Maiie aie* ! c'est rudement bien tapé c'te musique-là! Seulement, c'est pas gai, vous savez ! Comment qu'ça s'appelle ?

C'est la *Rosemond* de Schubert, Matemoisselle, répondit Svengali.

— Et qu'est-ce que c'est que cette Rosemond?

— Rosemonte était une brincesse de Cypre, Matemoisselle, et Cypre est une île.

— Ah! et Schubert alors, où est-ce?

— Schubert n'est pas une île, Matemoisselle, Schubert était un de mes gombatriotes qui gombosait te la mussique et chouait tu biano gomme moi.

— Ah! Schubert était un monsieur, alors. Connais pas, n'ai jamais entendu son nom.

— C'est tommage, Matemoisselle. Il avait tu dalent.

Et massacrant le piano, ses doigts osseux frappant vigoureusement la basse, Svengali ajouta :

— Fous aimez peut être mieux cela?

« Messieurs les étudiants
S'en font à la chaumière,
Pour y tanser le gangan. »...

Quand il eut fini son odieuse bastringue, Trilby répondit :

— Oui, j'aime mieux ça. C'est plus gai. Est-ce aussi une composition d'un de vos compatriotes?

— Tieu veuille que non, Matemoisselle.

Mais le drôle de l'affaire c'est que Trilby était d'une absolue bonne foi.

— Vous aimez la musique? demanda Little Billee.

— J'te crois! fit-elle. Mon père chantait comme un ange. C'était un gentleman et un homme instruit. Il s'appelait Patrick Michael O'Ferral et était élève de l'université de Cambridge. Il chantait *Ben Bolt*, connaissez-vous *Ben Bolt*?

— Oh oui, parfaitement, c'est une très jolie chanson.

— Je la sais. Voulez-vous que je vous la chante?

— Oh! certainement. Vous nous ferez plaisir.

Elle posa aussitôt ses mains sur ses genoux et éloignant les coudes du corps, fixant le plafond avec un sourire tendre et sentimental, elle commença la chanson touchante.

« Oh, don't you remember
Sweet Alice, Ben Bolt?
Sweet Alice, witch hair so brown! etc., etc.

Comme il y a des sujets trop tristes pour faire pleurer, il en est qui sont trop grotesques pour faire rire.

De ces derniers était *Ben Bolt*, chanté par miss O'Ferral.

De sa grande bouche s'échappaient des sons bas, profonds et vibrants qui emplissaient tout.

Elle manquait absolument d'oreille, à en juger par les notes dissonantes qu'elle émettait et qui semblaient ne pouvoir être jamais dans le ton.

Quand elle se tut, il se fit un silence gênant. On ne savait trop si elle était sérieuse ou si elle ne prenait pas tout simplement sa revanche de l'impertinence de Svengali avec « Messieurs les étudiants ».

Si telle était sa pensée, elle avait bien atteint son but, car une lueur mauvaise étincela dans la prunelle roussâtre de Svengali, dont le caractère était susceptible.

Ce fut Little Billee qui rompit la glace :

— Merci! miss O Ferral; c'est très joli.

— N'est-ce pas? malheureusement je ne sais rien d'autre. Mon père chantait *Ben Bolt* tout à fait comme ça quand il se sentait en verve après un grog chaud. Il faisait pleurer l'assistance et pleurait

souvent lui-même. Moi, ça ne me fait pas pleurer... Il y a des gens qui disent que je ne peux pas chanter une note, mais ce que je sais, c'est qu'il m'a souvent fallu chanter *Ben Bolt* six ou sept fois de suite dans des tas d'ateliers ; je varie, voyez-vous, pas les paroles, mais le ton. Il n'y a pas longtemps, d'ailleurs, que je me suis mise à la musique. Connaissez-vous Litolff, le grand compositeur ? Eh bien, il est arrivé chez Durien l'autre jour comme je chantais et il a dit que la grande Alboni ne pouvait ni monter si haut, ni descendre si bas que moi, et que sa voix n'était pas moitié si puissante que la mienne. Il m'en a donné sa parole d'honneur et il a ajouté que je respirais aussi également qu'un enfant et que j'avais seulement besoin de régler un peu ma voix.

— Qu'est-ce qu'elle tit ? demanda Svengali.

Alors, elle répéta en français et en très bon français, tout ce qu'elle venait de dire.

Son ton n'était point, il est vrai, celui qu'on a coutume d'entendre à la Comédie-Française ou au faubourg Saint-Germain, mais il n'avait rien de vulgaire ni même de commun : un français original et expressif, drôle sans être canaille.

« Mon père chantait *Ben Bolt* », dit Trilby

— Barpleu ! il a raison, Litolff, dit Svengali. Je vous assure, Matemoisselle, que je n'ai jamais endentu un foix qui puisse égaler la fôtre ; vous afez une dalent tout à fait exceptionnel.

Elle eut un éblouissement de joie, tandis que les autres, dans leur for intérieur, traitaient Svengali et Litolff de brutes pour avoir abusé ainsi de la crédulité de la petite. Celle-ci se leva, secoua les miettes de pain dont elle était couverte et dit en anglais :

— Il faut que je m'en aille. La vie n'est pas faite de plaisir, mais qu'est-ce que ça fait si on a le cœur content.

En s'éloignant, elle s'arrêta devant la peinture de Taffy — un chiffonnier, la lanterne à la main, scrutant un tas d'ordure. Car Taffy était, ou se croyait être alors un passionné réaliste. Depuis, il changea et ne peignit plus que des rois Arthur, des Lancelot, et des Ladies of Shallot.

— La hotte n'est pas assez haute, fit-elle remarquer. Comme le chiffonnier pourrait-il taper sa pique contre le bord et laisse tomber les chiffons dedans si elle était accrochée à mi-dos ? Et les sabots sont mal faits, et la lanterne aussi, et tout le reste...

— Eh ! mon Dieu ! répliqua Taffy, qui était devenu très rouge, vous avez l'air de vous y entendre merveilleusement. Quel malheur que vous ne soyez pas peintre ?

— Allons bon, vous v'la fâché maintenant ! Y a pas d'quoi.

Elle se dirigea vers la porte, et jetant aux trois amis un dernier regard sympathique :

— Quelles belles dents vous avez tous les trois : c'est parce que vous êtes Anglais, bien sûr, et que vous les lavez deux fois par jour... Comme moi...

Puis faisant une révérence comique, elle ajouta :

— Trilby O'Ferral, 48, rue des Pousse-Cailloux ! pose pour l'ensemble, quand ça l'amuse ! Va-t-en ville, et fait tout ce qui concerne son état ! n'oubliez pas. " Thanks tous, et good bye "

— En f'là une orichinale, dit Svengali.

Elle est délicieuse, — fit le jeune et tendre Little Billee. — Ciel ! quel pied !... c'est triste de penser qu'elle pose pour l'ensemble.

Cinq minutes après, Little Billee, avec la pointe d'un compas, traçait en blanc sur le mur rouge un trois quarts du pied gauche de Trilby qui était peut-être le plus parfait de ces deux poèmes.

Cette esquisse, bien que jetée à la hâte, rendait exactement la particularité de l'original, trahissait la forte impression éprouvée par l'artiste et était déjà le morceau d'un maître. C'était le pied de Trilby et non celui d'aucune autre, et Little Billee était le seul qui eût pu en rendre ainsi la ressemblance.

Qu'est-ce que c'est, *Ben Bolt* ? questionna Gecko.

A la demande de Taffy, Little Billee se mit au piano et commença à chanter en s'accompagnant. Il avait une jolie voix de baryton qu'il menait adroitement.

C'était uniquement pour jouir des talents de Little Billee qu'on avait fait venir de Londres le piano qui avait appartenu à la mère de Taffy.

(*A suivre.*) GEORGES DU MAURIER.
(Traduction de Th. Bathedat).

EN HOLLANDE [1]

C'était en l'année où la France organisa une Exposition universelle à Amsterdam. Quand je dis « la France », c'est une façon de parler. C'était une compagnie française qui s'était mise à la tête de l'entreprise. On avait invité quelques personnes marquantes de la presse parisienne à venir assister aux fêtes de l'inauguration. M. Dietz-Monin m'avait prié d'être du voyage. Je n'avais jamais vu la Hollande; j'acceptai avec plaisir. Vous savez que nous ne ne pouvons rien faire, nous autres journalistes, sans l'annoncer, à sons de trompe *urbi* et *orbi*. Mon nom s'étala dans tous les journaux, avec ceux de mes camarades, et l'heure de notre départ, et la réception que l'on nous ménageait là-bas.

Quelques jours avant celui de mon départ, je reçus une lettre timbrée d'Amsterdam. Un Hollandais, qui se disait mon confrère, m'écrivait pour me dire qu'il avait vu dans les journaux que je ferais partie de l'expédition; il m'offrait l'hospitalité chez lui, s'excusant de la liberté grande; il me proposait d'être pour moi un guide et un cicerone à travers les curiosités de la ville. La lettre était signée Van Hall. Elle était fort joliment tournée, cette lettre, toute pleine de bonhomie et d'agrément. Mais quand on est Parisien et de plus journaliste, on en a tant vu de toutes les couleurs qu'on a de la méfiance : peut-être était-ce là une simple fumisterie; peut-être encore ce Hollandais hospitalier était-il un de ces terribles raseurs qui une fois qu'ils ont jeté le grappin sur une victime ne lâchent non plus leur proie que l'avare Achéron. A l'idée que j'allais me mettre entre des mains inconnues dont je ne pourrais plus me tirer, je frémis de la tête aux pieds. Je répondis au signataire

(1) Le « Congrès de la Paix qui se tient à La Haye reporte l'attention de l'Europe sur ce petit coin de terre, d'où s'éleva le premier cri contre les grands égorgements.

Il était curieux d'exhumer, à ce propos, l'opinion d'un maître qui vient de mourir, M. Francisque Sarcey, opinion qu'il exprima sur les Hollandais d'une façon humouristique, dans *Les Souvenirs d'âge mûr*.

que je regrettais de ne pouvoir accepter son invitation, mais que nous partions en bande et que nous nous étions engagés à ne point nous séparer les uns des autres.

Le voyage fut très gai, et nous nous installâmes tous en effet dans le même hôtel, où l'on nous avait retenu des chambres. Le lendemain de mon arrivée, le garçon de l'hôtel m'apporta la carte d'un monsieur qui demandait à me voir. Je la pris et je lus : Van Hall.

— Fichtre! mon raseur!

Je donnai ordre qu'on l'introduisît. Je vis entrer un homme de visage aimable. de manières aisées, qui parlait le français avec une pureté extraordinaire et sans ombre d'accent, avec qui je me sentis tout de suite en confiance. Il me proposa de faire un tour dans la ville; nous causâmes de bonne amitié, et je fus stupéfait, ravi en même temps, de découvrir, sous ce Hollandats, un Parisien d'esprit alerte, très au courant de notre littérature, sachant le boulevard sur le bout de son doigt, et, comme nous disons, « dans le train ». Il m'invita à dîner pour le soir.

J'allai chez lui; je trouvai là une famille charmante qui m'accueillit avec la simplicité la plus cordiale. Il me sembla, au bout d'une heure que j'étais chez des amis de vingt ans. Après le diner, je montai au cabinet de travail de mon hôte. J'en admirai la bibliothèque, où nos poètes contemporains occupaient une si large place. M. Van Hall était grand admirateur de Coppée, dont il avait traduit quelques poèmes en hollandais. Toute une moitié de cette bibliothèque appartenait à la littérature allemande; car les Hollandais, outre leur langue natale, parlent tous, au moins dans la classe aisée, l'allemand et le français avec la même facilité. J'avais quelque honte de notre ignorance, en voyant ce même homme qui causait avec moi de la dernière comédie de Meilhac, me donner des renseignements sur le mouvement littéraire en Allemagne, sur le théâtre de Berlin ou de Vienne. J'étais confondu de cette curiosité agile, de ce goût d'information exacte, de cette ouverture d'esprit, de cette bonne grâce souriante.

— Eh bien! me dit mon hôte, quand je pris congé de lui pour retourner à mon hôtel, êtes-vous rassuré maintenant? Oh! j'ai bien compris que votre excuse n'était qu'une défaite. Vous aviez peur, avouez-le?

— Dame! mettez-vous à ma place.

Il ouvrit une porte :

— Voici votre chambre, me dit-il; elle vous attend. Demain, je ferai prendre votre malle, et vous serez ici chez vous.

Je passai chez ce galant homme huit jours délicieux, dont je garderai toute ma vie le plus vif et le plus charmant souvenir. Il fut naturellement question, dans les longs entretiens que nous eûmes ensemble, de la conférence et des conférenciers. M. Van Hall me conta que Coppée avait fait quelques années auparavant une tournée de lectures en Hollande, et que son succès y avait été immense. On se l'était arraché : il avait dit, en poète, ses meilleures poésies, et toutes les femmes avaient raffolé et des vers et de celui qui les lisait.

— Voulez-vous essayer l'an prochain? me demanda-t-il. C'est moi qui suis chargé d'organiser, au nom du Cercle artistique, les soirées de gala littéraires. Je vous arrangerai la même tournée que Coppée a faite : Amsterdam, Leyde, La Haye, Utrecht... Vous verrez comme vous serez reçu partout.

Je fis quelques objections : j'avais été si meurtri de mes chutes récentes en Belgique, que j'en étais encore tout moulu, et je tremblais à l'idée d'affronter un public nouveau, un public qui ne me connaissait guère que de nom, si même il me connaissait; tandis qu'en Belgique, j'étais, grâce à la campagne anti-cléricale que j'avais menée au *XIX*e *Siècle*, presque populaire, quand je me décidai à y parler en public. M. Van Hall me rassura de son mieux, et la vérité est que je ne demandais qu'à être convaincu. L'idée de revenir, de serrer une fois de plus ces mains amies, de me retrouver dans ce milieu paisible et accueillant, me souriait et m'attirait. Je promis. Il fut convenu que je retournerais à Amsterdam vers les premiers jours de mai. Plus tard je n'aurais pas eu d'auditeurs, la bonne compagnie d'Amsterdam émigrant en villégiature; plus tôt, il m'eût fallu subir les rigueurs du froid, qui est âpre en Hollande. M. Van Hall me contait plaisamment les imprécations de ce pauvre Coppée, qui est en effet très frileux, contre le climat du pays. Le malheureux grelottait, sous l'énorme pelisse fourrée dont il était enveloppé des pieds à la tête; il jetait des regards éperdus sur la neige ; son visage disparaissait sous les foulards qu'il nouait l'un par-dessus l'autre autour de son cou. Il n'y a, me disait-il un jour, de chaud dans ce pays-là que le cœur des gens.

Comme on m'avait dit que les Hollandais ont l'esprit naturellement très sérieux, j'avais pensé que le mieux serait, pour leur

plaire, de choisir mes sujets dans le théâtre classique et de les entretenir plutôt des austères chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Je pris donc *Polyeucte*, *Horace*, *Athalie*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, et subsidiairement le *Barbier de Séville* ou le *Mariage de Figaro*, priant par lettre M. Van Hall, qui devait être mon guide en cette affaire, de désigner lui-même les pièces qui lui paraitraient le plus propres à toucher un public hollandais. J'ai su depuis qu'il eût de beaucoup préféré des sujets plus actuels et moins graves; mais il ne m'en dit rien, craignant de me gêner, et m'assura que l'on m'écouterait avec plaisir, quel que fût le thème de la conférence. Je m'arrêtai donc à *Polyeucte* et au *Mariage de Figaro*.

J'avais inauguré, pour parler des chefs-d'œuvre du théâtre classique, une méthode qui est courante aujourd'hui, mais qui en ce temps-là était tout à fait nouvelle, et qui portait même avec soi comme un parfum de scandale.

Cette méthode reposait sur une idée très juste.

Corneille et Racine, s'étudiant à peindre le cœur humain, avaient mis en scène les passions générales et, par cela même, éternelles, de l'humanité. Oreste, Phèdre, Agrippine, Polyeucte, Horace portaient sans doute un costume différent du nôtre et s'exprimaient dans une langue que nous ne parlons plus, mais ils sentaient comme nous; ils aimaient, haïssaient, souffraient, pleuraient et riaient tout comme nous faisons aujourd'hui.

Pour bien comprendre et goûter les œuvres classiques, il fallait donc, sous la phraséologie poétique du XVIIe siècle, retrouver les passions qui agitent les âmes du nôtre. Il fallait, si j'ose me servir de cette comparaison, transposer l'œuvre antique, comme on joue dans un autre ton un morceau de piano; il fallait la rejeter dans le courant de la vie contemporaine.

Ce n'est pas moi, comme bien vous pensez, qui avais eu le premier cette idée. On n'invente rien en critique. Mais une idée théorique, qu'on ne tire point du domaine de la spéculation pour en faire une application pratique, ne frappe guère les imaginations, elle est comme si elle n'existait pas. Dire en général, par exemple, qu'Agrippine est une mère jalouse de l'autorité qu'elle exerce sur son fils, et qu'il y a toujours eu, comme il y aura toujours, des mères jalouses et autoritaires, c'est ne pas dire grand'chose et ne rien apprendre à personne.

Le curieux, le difficile, c'est de prendre l'action et les person-

nages d'une œuvre classique, de les transporter hardiment dans un milieu moderne et de montrer dans la Pauline de *Polyeucte* ou dans l'Hermione d'*Andromaque* la femme avec qui vous avez dîné la veille et à qui vous avez envoyé un bouquet le lendemain. C'est de remettre les discours que Corneille et Racine prêtent à leurs héros en prose familière et contemporaine, en y laissant par-ci par-là traîner quelques vers du texte original, de façon que la ressemblance et le contraste éclatent soudain à tous les yeux.

C'est un procédé, je le veux bien ; mais il paraît que ce procédé-là n'est pas commode à manier, car, depuis que j'en ai donné la formule et l'exemple, j'ai vu quelques-uns de mes confrères s'y essayer timidement ; ils y ont échoué d'une façon piteuse. Il y faut un doigté d'une sûreté, d'une adresse et même d'une délicatesse à laquelle il est fort difficile d'atteindre.

L'orateur qui exécute cette transposition doit tout le temps laisser à travers sa traduction transparaître l'œuvre originale et s'arranger de façon que cette traduction très familière, presque triviale d'un texte héroïque, paraisse si vraie, si profondément vraie, qu'elle ne choque point les préjugés d'un public lettré ; il doit encore l'exécuter avec assez de prestesse et de bonne humeur pour que l'auditoire n'ait pas le temps de se reconnaître et de chicaner. Il va sans dire que quelques-uns de ces rapprochements entre l'œuvre antique et la vie contemporaine seront forcés ; c'est un inconvénient du genre, on ne saurait l'éviter. Il faut donc subjuguer le public, l'avoir pour complice, l'emporter en quelque sorte dans le tourbillon de la parole.

Toutes les tragédies de l'ancien temps ne se prêtent pas à ces transpositions ; ainsi il n'y aurait pas moyen de moderniser le *Cid* ou, si on le faisait, ce ne serait qu'un jeu d'esprit puéril. Mais j'ai ainsi transposé, et parfois avec un succès prodigieux, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Mithridate*, *Athalie*, *Britannicus*, d'autres encore. J'ai écrit quelques-unes de ces conférences et j'en ai fait des « lundis » du *Temps*. Les amateurs de théâtre se rappellent peut-être les trois feuilletons où je me suis amusé à tirer *Athalie* du milieu où l'avait placée Racine et à la jeter en plein XIXe siècle. Ils ont beaucoup amusé mes lecteurs, et j'ai eu le plaisir de retrouver plus tard, dans toutes les éditions classiques que l'on a données d'*Athalie*, quelques-uns de ces rapprochements, ingénieux et suggestifs tout ensemble, cités avec commentaires par les professeurs de la grave Université.

Je n'ai pas besoin de vous dire que personne à Amsterdam ne soupçonnait ce procédé d'analyse ni les effets de surprise et de rire qu'on en pouvait tirer. Et ce fut un bonheur pour moi. J'ai eu plusieurs fois, déjà, à vous conter combien l'ignorance où j'étais des sentiments secrets de mon public m'avait été fâcheuse. Il n'était que trop juste que cette même ignorance se tournât une fois en ma faveur et me rendît service.

Sur le vu de l'affiche, tous les Hollandais (ces détails m'ont été donnés plus tard) s'étaient dit qu'ils allaient s'ennuyer correctement à écouter le panégyrique d'une œuvre austère et classique. Le nom de *Polyeucte* n'avait pu éveiller en leur esprit des images folâtres ; ils s'étaient résignés à une heure d'attention que leur imposaient les bienséances mondaines. Beaucoup de mes auditrices avaient relu la veille la tragédie de Corneille, elles y avaient bâillé tout bas. Mais il eût été indécent de marquer qu'on ne goûtait pas pleinement une œuvre consacrée par l'admiration des siècles et réputée chef-d'œuvre.

Je montai sur l'estrade ; en quelques minutes j'avais expédié la partie théorique du discours, qui eut l'air de piquer la curiosité de mes auditeurs. Le hasard fit que ce soir-là j'étais très en verve, très maître de moi et à mon aise. J'arrivai à ce qui était l'essentiel de la conférence, à ce qui était aussi le danger. Je pris Pauline, je supposai que c'était une des jeunes Hollandaises qui se trouvaient là, devant moi, et alors...

Je n'ai pas à vous reproduire ici cette conférence, que j'ai refaite d'ailleurs il y a deux ou trois ans, à l'Odéon, devant une salle comble qui a paru y prendre un plaisir extrême. Je ne veux que vous conter les impressions du public de là-bas. Il y eut d'abord quelque hésitation et quelque étonnement : la dissemblance entre ce qu'on s'était promis d'une étude sur *Polyeucte* et ce que je donnais était si forte que l'auditoire, déconcerté et flottant, ne savait s'il devait s'amuser franchement ou s'il n'était pas plus convenable de se fâcher ; car, enfin, avec mes audaces d'irrespectueuse familiarité, je ressemblais à cet iconoclaste de Polyeucte, qui brisait les idoles vénérées, et cela ne se pouvait souffrir.

J'avais heureusement parmi mes auditeurs, sans compter M. Van Hall lui-même, quelques professeurs de l'Université, et, parmi eux, un homme, qui, par son grand savoir et son goût, jouissait dans la ville d'une autorité incontestable. Il passait pour grave, pour très grave, s'étant livré toute sa vie à des travaux d'érudition,

il l'était en effet. Mais il avait de l'esprit, et il vit tout de suite, travers les exagérations voulues de ces rapprochements et de ces ontrastes, combien l'idée fondamentale était juste, et qu'il fallait. our la suivre ainsi, scène à scène, et la rendre sensible aux yeux, ne virtuosité rare d'analyse et d'orateur. Il donna le signal des plaudissements; il voulut bien sourire à quelques traits heureux; public tout entier se mit à battre des mains derrière lui et à rire tout son cœur. Les femmes, enchantées de ne pas s'ennuyer, sèrent témoigner qu'elles s'amusaient, et une fois débridées et ncées, elles ne s'arrêtèrent plus. Jamais Polyeucte ne s'était vu pareille fête en Hollande ni sans doute autre part.

Le lendemain, le public se ressaisit, et quelques objections se rent jour. Est ce que ce n'était pas trahir Corneille que de lui fliger cette traduction, qui n'était qu'un travestissement.

— Mon Dieu! disais-je aux personnes qui me parlaient ainsi, on sans un chagrin sincère, vous pensez bien que je n'ignore pas e qu'il y a d'excessif et même de faux dans ces transpositions. Mais remarquez : si j'avais prononcé, de façon plus ou moins brilante, le panégyrique que l'on attendait de moi, tout le monde n'eût applaudi et loué, et personne, le lendemain, n'eût songé à *Polyeucte* non plus que s'il n'eût jamais existé. Vous avouez vous-même que vous avez passé votre journée à relire l'œuvre du vieux maître, que les femmes elles-mêmes s'en sont inquiétées, qu'elle est, depuis vingt-quatre heures, dans toute la ville, un sujet de conversation et même de querelle. C'est donc moi qui ai raison; car 'ai, pour une heure, rendu l'animation et le mouvement à une tragédie figée, depuis deux siècles, dans une admiration immobile.

Il y aurait eu beaucoup à répondre à ces raisons; mais vous avez qu'il n'y a rien qui réussit comme le succès. J'avais tout le monde pour moi, même ceux qui grondaient par respect pour la radition légèrement bousculée. J'étais très heureux d'avoir si bien réussi, pour moi d'abord dont j'apprenais ainsi le nom à la Hollande; pour mon hôte, M. Van Hall, qui avait répondu de moi, et qui n'était pas sans inquiétude sur l'issue de l'entreprise. Car orsqu'un conférencier qu'on fait venir de si loin échoue, c'est toujours à l'organisateur qu'on s'en prend. Le conférencier s'en va, mais l'organisateur reste, et c'est lui qui subit les reproches et les nauvaises plaisanteries.

J'allai, dans cette campagne, porté par le bruit de ce premier succès, de triomphe en triomphe. J'eus le plaisir de parler, dans

une des villes de la Hollande, à Leyde, devant un public comp uniquement d'étudiants. Les étudiants là-bas forment une va association, qui est extrêmement riche. Elle s'est fait bâtir et p sède une manière d'hôtel ou de palais, où ses membres se réun sent pour lire, pour boire, pour jouer. Il y a des salles de bib thèque, des salles de billard, un café, et enfin, ce qui me touch le plus dans la circonstance, une salle de conférence ou de sp tacle, qui était magnifique et confortablement aménagée. Rien plus cordial et de plus aimable que la façon dont ces jeunes g nous ont reçus, M. Van Hall et moi. Je sens quelque pudeur à r peler les attentions délicates dont j'ai été comblé, les éloges et compliments que j'ai reçus. Ce qui me charmait davantage, c' qu'en moi (et l'on ne s'en cachait pas), on fêtait la France et langue française. C'est là, en effet, la joie et aussi le péril de expéditions sur une terre étrangère. On a beau se rendre comp qu'on n'est pas grand'chose, on sent tout de même qu'à quelq degré que ce soit, on représente la patrie, et que si on lâche u sottise, c'est elle qui en souffre, comme elle est relevée dans l' time des gens chez qui l'on se trouve si l'on a la chance de le plaire.

Je rentrai à Paris exténué et n'en pouvant plus. J'avais pas huit jours à parler presque tous les soirs, ce qui ne serait pas enco une grande fatigue, mais à prendre part aux soupers de gala q suivaient les conférences, toujours en représentation, causant toastant. J'eus quelque peine à me remettre de cet excès de fatigu et quand, l'année suivante, M. Van Hall me pressa affectueus ment de revenir à Amsterdam, me disant que tout le monde m redemandait, je lui répondis que je serais heureux de revoir s foyer, de m'asseoir encore sous cette véranda d'où l'on découvra au loin un si frais moutonnement de verdure, mais que j'entenda ne point quitter Amsterdam : j'y ferais deux conférences, trois a plus, coupées chacune d'un jour de repos.

C'est ainsi que les choses furent arrangées.

J'eus pourtant là, cette année-là, mon petit four; car il était d que j'en aurais partout. Oh! bien petit, cette fois, et qui ne prit pa les désastreuses proportions de celui que j'avais subi à Bruxelles à Anvers. Si je le conte, c'est qu'il sera une nouvelle preuve d cette vérité sur laquelle j'ai si souvent insisté déjà dans une longu étude autobiographique sur l'art de la conférence : il faut, avant d s'adresser à un public, s'enquérir très exactement de ce qu'il atten

ce qu'il désire, de ce qu'il craint; il faut flairer ses goûts, il faut, un mot, observer les mœurs oratoires.

Vous vous rappelez cette conférence que j'avais faites à Londres r l'organisation et l'histoire de la Comédie-Française. Je m'ima nai, je ne sais pourquoi, que le sujet plairait en Hollande. Je le ssédais parfaitement, et je puis dire que j'en étais plein. Je ne 'inquiétai point des développements à préparer, sûr qu'au jour t ils se présenteraient en foule à mon esprit. Sur ce point, je ne e trompai pas. La conférence fut abondante et solide, et même r ci par-là, assez égayée de trouvailles ingénieuses. Elle ne fit ucun effet; le public resta morne.

Je le constatai, non sans étonnement; car il ne me semblait pas tte fois que j'eusse été au-dessous de moi-même. Mais j'eus bien- t l'explication du mystère. Les Hollandais, quand ils avaient lu affiche, que je leur parlerais de la Comédie Française, s'étaient it tous: Un homme qui nous a tant amusés avec un sujet aussi évère que l'était *Polyeucte*, va être désopilant en nous ouvrant les ystères du théâtre qu'il connaît si intimement et pratique depuis nt d'années. Ils étaient venus avec l'idée que j'allais leur donner es portraits d'artistes, leur conter des anecdotes, les mettre au cou- ant de la cuisine théâtrale. Ils s'attendaient à être émoustillés et di- ertis. J'aurais dû me méfier : ce sentiment était chez eux si naturel!

Mais non; j'apportais une dissertation, curieuse assurément, nais très sévère de ton et d'allure, sur l'organisation de la Co- médie, sur le décret de Moscou et les accrocs qu'il avait reçus; ien de tout cela n'était fort gai, et, il faut bien le dire, rien de out cela n'avait grand intérêt pour les habitants d'Amsterdam, qui ne connaissent de la Comédie-Française que sa gloire, et n'ont cure de la façon dont elle se gouverne. J'aurais eu sans loute avec cette conférence, à Paris, salle des Capucines, ou chez Bodinier au Cercle d'application, un succès assez vif; j'aurais été out au moins écouté avec intérêt et sympathie; j'ennuyai les Hol- andais, et c'était ma faute.

Il est vrai qu'une fois averti de mon erreur et de ses causes, je pris deux revanches éclatantes. Je fis notamment, devant un public exclusivement masculin, le public d'un cercle qui m'avait nvité expressément à parler, une conférence sur la passion du jeu au théâtre, qui est parmi les meilleures dont j'aie gardé le sou- venir, et j'ai des raisons de croire qu'on ne l'a pas encore oubliée à Amsterdam.

Le bruit de l'accueil toujours aimable, parfois enthousiaste, qu j'avais reçu en Hollande, s'était répandu à Paris, dans notre peti monde de conférenciers. Beaucoup de ceux qui se piquent d'e être étaient venus chez moi s'informer des conditions pécuniaire faites aux orateurs, et, comme elles étaient fort belles, car la Hol lande est plus large et plus généreuse que la Belgique, ils m'avaien prié de m'entremettre près de Van Hall. Je le fis : tous ne réussi rent point. Je les avais pourtant, de façon très discrète, autan qu'il m'était permis de le faire, à moi qui étais de la partie e qu'on pouvait soupçonner de mettre par jalousie des bâtons dans les roues, je les avais prévenus que le public d'Amsterdam, comme celui de La Haye, de Leyde et d'Utrecht, était un public très courtois, sans doute, mais très instruit, très intelligent, difficile délicat même, à qui il fallait absolument donner du solide et du bon, qu'il n'était pas permis de traiter par-dessous la jambe.

Mais que voulez-vous? Ces jeunes gens ont je ne sais quel penchant à croire que les peuples étrangers sont trop heureux de voir un Parisien, de lui faire la haie, de l'écouter, et de recueillir bouche bée toute parole qui sort de sa bouche. Il y eut quelques mécomptes. Ces mécomptes ont eu malheureusement cet effet de refroidir les Hollandais pour la conférence.

M. Van Hall m'écrivait que les choses en étaient venues à ce point qu'il n'y avait plus guère que mon nom ou celui de quelque personnalité éclatante, comme eût été, par exemple, celle d'Émile Zola ou d'Alphonse Daudet, qui fût capable de grouper un public nombreux dans une salle de conférences. Il y avait eu trop de déceptions, et des déceptions trop cruelles. Les Hollandais s'étaient promis de ne plus jamais aller entendre un conférencier parisien, à moins que ce ne fût une illustration de premier ordre.

FRANCISQUE SARCEY.

Mon domestique introduisit un visiteur.

LE CRIME D'UN AUTRE

Nous étions quelques intimes qui nous reposions des fatigues 'une journée de chasse en causant sans façon, improvisant des aradoxes et racontant des histoires.

— Eh bien ! que pensez-vous du personnage... ? demanda le ernier narrateur qui venait de conter par le menu un scandale arisien dans lequel un homme connu jouait un rôle odieux.

— Mon Dieu ! mon cher, répliqua l'un de nous, il n'y a pas à 'étonner... L'homme, après tout, n'est pas plus méchant que les nimaux sauvages qui, lorsqu'ils ont assouvi leurs besoins, sont aisibles et inoffensifs... Mais voilà... l'homme a beaucoup plus e besoins que les animaux.

— Et par besoins humains, reprit un autre invité, il faut ntendre les appétits... les appétits terribles d'égoïsme, de vanité, e luxure, de convoitise, d'ambition...

— Ah ! c'est bien vrai ce que vous dites là...! s'exclama le docteur aliéniste Touchet. Puis, après un court silence, il ajouta : Tenez, à l'appui de cette vérité, je vais vous conter une histoire authentique en tous points...

— Il y a de cela cinq ans environ... je venais de transférer à Auteuil ma maison de santé, quand le matin même de l'inauguration, mon domestique introduisit dans mon cabinet un visiteur dont je tairai le nom et que, si vous voulez bien, nous appellerons M. Dupont... C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, de mise élégante, de manières distinguées, mais un peu sèches.. ou plutôt un peu trop sèchement correctes. Malgré cette allure de froide correction, j'agis avec lui comme j'ai l'habitude d'agir avec tous mes clients, m'ingéniant à le mettre, de prime-abord, dans une atmosphère de cordialité et de bonhomie. Car l'expérience m'a enseigné que presque toutes les personnes qui viennent me consulter empruntent un maintien et se plaquent un masque au visage. Et le meilleur moyen de percer à jour ce masque, tout au moins de le soulever afin de diagnostiquer avec plus de certitude, est d'être cordial et brave homme. Cette manière d'agir, qui n'est pas une hypocrisie de la part du médecin aliéniste, mais une nécessité professionnelle, donne de l'aplomb aux timides, inspire de la confiance aux gens simples et provoque, parfois, un mouvement de franchise chez les roublards et les natures fermées... Mon visiteur appartenait à cette dernière catégorie : c'était un masqué et un fort... Fort, il l'était moins par les facultés de l'intelligence que par une opiniâtre volonté et aussi par la ruse et la roublardise... Ce qui me donna tout d'abord le pressentiment de cette roublardise fut le geste d'aisance qu'il eut pour déplacer son fauteuil de l'immuable place affectée aux clients, afin de s'asseoir à contre-jour et ainsi me moins livrer sa physionomie. Ce simple geste éveilla ma défiance, et immédiatement j'eus l'intuition d'avoir affaire à un homme que la pleine lumière gênait et qui évitait cette gêne avec une désinvolture dénotant à la fois de l'entregent mondain et beaucoup d'aplomb. Quant à sa force morale, elle m'était révélée par l'examen de sa physionomie et surtout l'expression de sa bouche et de ses yeux... des yeux qui devaient être... qui étaient de souples instruments, les réflecteurs des mirages, des mensonges de son âme, des caprices de sa volonté... Lovelace devait avoir de ces yeux-là... des yeux d'homme sans cœur, et dont la force est d'être sans cœur... Remarquez, du reste, que

cette force est celle de tous les roués. Ils ont le cœur froid, l'œil chaud et la lèvre sardonique du satyre souriant à sa proie. Aussi, si vous voulez connaître la valeur d'une déclaration d'amour, n'écoutez pas les yeux, examinez la bouche... Mais laissons ces réflexions sur la physionomie et revenons à mon visiteur... Je viens de vous dire que, d'après mes impressions, ce devait être un homme faux, maître de soi, puissant de volonté, sans cœur et inflexible — un tempérament de bourreau et de Lovelace... Oh ! ce ne fut pas tout de suite, d'un coup d'œil, que j'arrivai à ces déductions, mais peu à peu, en l'examinant tandis qu'il m'exposait le but de sa visite.

Il venait me soumettre le cas d'un de ses parents qui était sur le point de commettre une folie, disait-il. Ce parent, que je nommerai M. Durand, et qui était alors âgé de quarante-cinq ans, s'était épris éperdument d'une jeune fille de vingt-neuf ans, dont il devait demander incessamment la main. Or, dans la famille de M. Durand, la plupart des membres, à de rares exceptions depuis un siècle, étaient morts fous... et, particularité étrange, c'était de trente-cinq à quarante ans que la folie survenait, brouillant les facultés, non par gradation, mais brusquement, dans un accès subit de démence furieuse, qui faisait conduire au cabanon les malheureux ligotés dans la camisole de force... A l'appui de ses révélations, M. Dupont me soumit divers papiers et des lettres du médecin en chef de la maison de santé où avait été soigné et où était mort le père de M. Durand. Je lus ces lettres, j'examinai ces papiers et je conclus que, dans cette infortunée famille, la folie était bien héréditaire, mais que chaque membre n'en était pas atteint puisque, jusqu'ici, ceux qui avaient dépassé la quarantaine en avaient été préservés... entre autres le frère aîné de M. Durand, mort à cinquante-quatre ans d'un accident de cheval. Je dis encore à M. Dupont, qui sollicitait mon opinion, qu'il serait certainement préférable que son parent ne se mariât pas, afin de ne pas courir le risque de procréer des êtres ataviquement condamnés, mais que, d'un autre côté, la loi ne mettait aucun obstacle à ce mariage puisque M. Durand jouissait de toutes ses facultés, qu'aucun trouble cérébral ne les avait ébranlées jusqu'alors et qu'enfin il avait passé l'âge où ses ascendants étaient frappés de démence... Toutefois, sur l'insistance de M. Dupont, j'acceptai une invitation chez lui à une prochaine soirée, et lui promis de causer durant une partie de cette soirée avec son parent et de l'examiner sans

lui donner l'éveil, consentant à me faire présenter sous mon pseudonyme d'écrivain scientifique. Je lui promis, en outre, d'avertir la famille de la jeune fille au cas où je remarquerais chez le fiancé quelques symptômes de dérangement cérébral... A cette promesse un rayon de joie alluma le regard de M. Dupont — ce fut un rien, un imperceptible craquement dans son masque... Aussitôt, cependant, j'eus le pressentiment que cet homme, qui demandait mon assistance pour empêcher le mariage d'un parent, devait agir, non pas dans l'intérêt de ce parent, mais dans le sien propre. Alors, soudainement, mais avec insouciance et comme n'attachant pas d'importance à mes paroles, je dis : « M. Durand est probablement orphelin ?... et il doit ne plus avoir de frère ou d'oncles pour que vous, qui êtes un parent éloigné, interveniez auprès de moi ?

— Effectivement, me répondit mon interlocuteur — M. Durand est seul au monde, et bien que je sois son cousin par alliance, je suis son parent le plus proche... et d'ailleurs l'unique qui lui reste...

J'étais fixé... Il était le parent unique, partant l'unique héritier, et sa sollicitude n'était que le masque de sa convoitise, car si M. Durand se mariait, son héritage échappait au cousin... Cependant, pour me confirmer dans mes présomptions, je lui demandai quelques détails sur la fortune de son parent. Il m'apprit qu'il était fort riche et qu'au contraire sa fiancée se trouvait dans une très modeste situation de fortune. « Mais qu'importe ! — commenta-t-il — puisque mon cousin possède une fortune colossale !... Ah ! le pauvre homme, que je le plains, car il est à ce point épris que les plus grands ménagements sont à prendre pour rompre les fiançailles !... »

Agacé par cette pantalonnade, ressentant une sourde antipathie pour l'individu, et, en outre, irrité en mon for intérieur par ses impudents calculs que je perçais à jour, je voulus verser un filet de vinaigre sur son froid égoïsme et lui dis sur le ton de la conviction que c'était à lui, plutôt qu'à toute autre personne, d'avertir la famille de la jeune fille, si réellement il existait quelque danger, comme il semblait le croire... Il se récria vivement, ainsi que je m'y attendais, prétextant qu'il n'avait pas l'autorité nécessaire et que cette autorité, un médecin seul la possédait... qu'enfin étant l'unique parent, l'unique héritier, une pareille démarche de sa part pourrait paraître intéressée.

Le grand mot *héritier* était lâché... J'avais décidément pres-
enti juste... l'héritage hantait cet homme ; et il aurait pu ajouter
ue non seulement une démarche de sa part paraîtrait intéressée,
nais qu'il serait irrémissiblement déshérité si le mariage de son
ousin était rompu, grâce à ses révélations .. Toutefois, je me
ardai bien de lui faire part de mes réflexions ; je me rendis, au
ontraire, à son argument. j'acquiesçai, j'abondai dans son sens
vec une bonhomie qui n'était de ma part qu'une invite, une
morce à d'autres confidences. Mais, au lieu d'entrer dans de nou-
eaux détails, il changea la conversation, me parla de médecine et
n'apprit qu'il était un quasi confrère, car il s'occupait beaucoup
e magnétisme et d'hypnotisme... A cette révélation, il m'échappa
resque inconsciemment un : « Je m'en doutais », qui l'arrêta net
ans un léger haut le-corps d'étonnement et le mit sur la réserve
vec une interrogation du regard... Je m'aperçus que je venais de
ommettre une bévue. En effet, lui dire que j'avais deviné qu'il
tait un magnétiseur, c'était implicitement avouer que j'avais
emarqué en sa physionomie une force de volonté et une puissance
e suggestion... Ainsi, par une parole d'inadvertance, je perdais
non avantage... C'était vraiment une maladresse... J'essayai de la
éparer, mais n'y réussis qu'à demi, car presque aussitôt M. Du-
ont prit congé avec une empreinte d'ennui sur la physionomie...
h ! une presque imperceptible empreinte, étant trop maître de soi
our trahir un sentiment.

Le docteur s'interrompit, et, après avoir bu une gorgée de fine
hampagne, reprit :

— Si je vous conte tout cela, et j'entre dans d'aussi minutieux
étails, c'est que je voudrais vous faire éprouver les impressions
que j'éprouvai moi-même durant la visite de cet homme, de cet
nconnu, afin de savoir si, dans les circonstances qui vont suivre,
ous auriez pensé comme j'ai pensé et agi comme j'ai agi... Main-
enant je continue... Je vous ai dit, n'est-ce pas ? que j'avais
romis à M. Dupont d'assister à une de ses soirées et d'y saisir
'occasion d'examiner son parent sans lui donner l'éveil... Dès ce
remier examen, je jugeai M. Durand la vivante antithèse de son
ousin.

C'était un brave homme, bon et faible, doux, simple, très droit,
rès franc, et de prime-abord sympathique par l'absence complète
le pose... Comme je lui avais été présenté sous mon pseudonyme,
e n'eus garde de dire qui j'étais ; mais il l'apprit par hasard

d'un de mes amis qui se trouvait être des invités... Alors, de soi-même, il s'ouvrit à moi avec une cordiale simplicité, mais dans un mouvement si spontané — comme une subite détente nerveuse — que j'en aurais déduit un besoin maladif d'épanchement et un symptôme de faiblesse intellectuelle, si lui-même ne m'avait appris qu'il avait l'intention de venir me consulter et qu'il était très heureux que le hasard lui fit faire ma connaissance... D'ailleurs, l'occasion était propice, car le fumoir venait d'être déserté pour la salle de bal et nous y étions seuls... Au cours de cette confession, il m'avoua que depuis l'âge de vingt ans il s'observait et que jamais il ne s'était aperçu d'aucun trouble. Puis, il me conta l'histoire touchante de ses amours. Il avait aimé la jeune fille, à laquelle il était actuellement fiancé, pendant près de dix années sans lui avouer cette affection, sans qu'elle s'en doutât, et chaque matin il se réveillait avec l'oppressante appréhension d'apprendre que peut-être *Elle* avait agréé quelque prétendant... Et s'il avait, pendant si longtemps, retenu l'aveu de son cœur ; c'est qu'il ne voulait demander la main de Mlle F... que lorsqu'il aurait de plusieurs années dépassé la quarantaine — cette quarantaine fatale à sa famille, cet âge guetté par la folie... Par scrupule, pour augmenter les chances de l'*impunité,* il avait volontairement prolongé son calvaire jusqu'à sa quarante-cinquième année... Ah ! qu'elle existence il avait menée durant ces dix années de géhenne peuplée d'affres terrifiantes, d'angoisses d'affolement qu'il combattait par des exercices violents, un surmenage physique qui, chaque soir, le jetait plus harassé qu'un portefaix sur son lit où il s'annihilait dans un sommeil pesant sinon réparateur ! Et maintenant il commençait seulement à vivre, s'évadant de son *in pace* de tourments, et à l'âge où les hommes sont sceptiques et désabusés, il avait, ce fils et petit-fils de fou, une âme en fleur, sensible et assoiffée... C'était un homme-enfant à la barbe et aux cheveux tout blancs — prématurément blanchis — mais au visage juvénile, sans masque de blasé, sans stigmate, et dont l'œil avait la limpidité de celui d'un adolescent... Ah ! le brave homme ! Le charmant homme ! Avec quelle sympathie je lui serrai la main et avec quelle conviction je l'engageai à se marier et à refouler tout scrupule et toute crainte !... Mes paroles agirent comme un coup de bâton magique, l'auréolant de rayonnement, faisant flamber de l'allégresse dans ses regards, transfigurant ses traits, les baignant littéralement dans la joie... Et, tout vibrant d'émotion, il me dit en

me serrant la main dans une ferveur de reconnaissance : « Merci, docteur, vous venez de me faire éprouver le plus grand bonheur de mon existence... de m'alléger le cœur de vingt-cinq années de tristesse... Puis, la voix teintée de gravité, et sa flambée de bonheur nuagée de mélancolie, il ajouta dans un sourire doux : « Revenez quand même me voir... *me surveiller*... je suis un faible de caractère qui n'ai eu d'énergie que pour me fatiguer le corps au bénéfice de l'imagination... Mais qui sait ? le bonheur en bouleversant ma vie, peut m'être fatal... » Je le rassurai et lui promis de revenir le voir en ami. Mais en mon for intime j'étais heureux de cette invite, car, à notre insu, la médecine fait de nous des dilettanti scientifiques, comme la littérature fait des dilettanti littéraires... et je n'étais pas fâché d'avoir à expérimenter à mon gré sur un sujet aussi exceptionnel, bien que selon toutes les apparences, M. Durant fût sain de cerveau... Mais l'aliénation mentale est si bizarre !... si déroutante !... En tous cas, j'avais agi selon mes convictions, et la pensée que je soulageais et faisais du bien sans qu'il m'en coutât un mensonge ou un faux-fuyant m'épanouissait la conscience... J'étais heureux d'avoir brisé cette affolante épée de Damoclès qu'est la crainte de la folie et de permettre à un honnête et brave homme de respirer la vie sans plus d'oppression... Car, voyez-vous, l'homme a beau être un vilain animal, ça lui est bon de secourir son semblable.

Et s'interrompant de nouveau, le docteur cueillait notre approbation de son regard fin et profond de philanthrope qui hait l'humanité, mais plaint les hommes...

— Et le cousin ?... demanda un impatient auditeur.

— Le cousin ! j'allai le retrouver, et avec une cruauté de taquin féroce je lui dis de se rassurer et d'être heureux, son parent ne me paraissant nullement débile du cerveau... J'ajoutai que je ne voyais aucun inconvénient à ce qu'il se mariât et, qu'au contraire, je le lui avais conseillé...

Il me remercia avec effusion ; mais son sourire eut cette contrainte appelée le rire jaune, lequel n'est qu'une grimace des muscles qui, n'obéissant pas à l'élan spontané de la pensée, n'exécutent qu'une contraction factice sans harmonie ni souplesse... Mais prestement, d'un tour de phrase, il se ressaisit, hyperbolant sur sa joie : « Son cher cousin allait enfin jouir de la vie... ! Le pauvre infortuné avait-il payé assez durement sa quiétude depuis vingt-cinq ans qu'il luttait contre le fléau invisible et héréditaire... Mais, Dieu

merci! le fantôme n'était plus à craindre...! Ah! quelle bonne nouvelle...! Quel contentement il en éprouvait...! Que je vous suis reconnaissant, docteur!... » Et patati et patata...! Je l'écoutai, amusé par la perfection de son masque, songeant à part moi combien l'hypocrisie humaine est profonde et combien est affiné l'art

Mme Durand avait été assassinée pendant la nuit...

de cacher ses sentiments et de dire tout le contraire de ce que l'on pense!...

Maintenant que vous connaissez les personnages, les commentaires deviennent superflus et je vais aller aux faits... Le mariage eut lieu environ un mois après la soirée dont je viens de vous parler et dès la cérémonie terminée les nouveaux mariés partaient pour le traditionnel voyage qui dura six semaines. A leur retour, je reçus une charmante lettre de M. Durand m'invitant à renouer nos relations. Je me rendis à sa cordiale invitation, et peu à peu,

pris de sympathie pour l'homme et aussi — avouons-le — par curiosité scientifique, j'allai de temps à autre dîner ou passer la soirée chez lui. Ces relations m'étaient, du reste, d'autant plus commodes que M. et Mme Durand étaient venus habiter à Auteuil un hôtel situé à trois minutes de mon installation. Et puis, ils étaient bien le plus charmant ménage que j'eusse connu. Ils s'adoraient, et si ingénûment, si juvénilement, presque candidement avec de subtiles et mutuelles délicatesses et une fraîcheur de sentiments qu'on ne ressent guère qu'à vingt ans. Et encore...! Combien, en effet, à cet âge, éprouvent des sentiments de vieux!...

Sa main raya l'espace d'un trait...

Pendant huit mois ils vécurent une existence de délices sans que je remarquasse chez M. Durand le moindre trouble ou même le moindre symptôme d'insanité. Et puis un matin, à l'improviste, Désiré, le valet de chambre, vint affolé me chercher, me racontant que Mme Durand avait été assassinée pendant la nuit et que son mari était fou... qu'il dansait en chantant devant le cadavre de sa femme... Pendant le court trajet de chez moi à l'hôtel, il m'apprit encore que, vers midi, inquiet de ne pas avoir été sonné et n'entendant aucun bruit dans la chambre, il y était entré et c'est alors qu'il avait aperçu le corps livide et maculé de sang de Mme Durand, et à côté son mari dormait *tout trempé de rouge*, suivant son ex-

pression. Au cri que le domestique poussa, M. Durand s'était éveillé. Mais que se passa-t-il... ? Désiré l'ignorait, s'étant sauvé... Quelques instants après, cependant, étant revenu avec les autres domestiques, il avait aperçu son maître qui, en chemise et un poignard à la main, dansait et chantait en faisant des grimaces... Il avait aussitôt fermé la porte à clé et était accouru me chercher...

Par précaution, j'emmenai avec moi deux de mes infirmiers, deux solides gaillards rompus à leur triste besogne, et je pénétrai avec eux dans la chambre... Ah ! l'épouvantable spectacle...! Sur les draps moites de sang gisait Mme Durand, le visage exsangue, mais intact, sans une crispation, sans une grimace de terreur. Elle avait dû succomber tuée sous le choc d'un coup savant de praticien qui, après avoir choisi la place, aurait enfoncé l'arme avec sûreté et sans défaillance... Lui était méconnaissable et démoniaque. Les membres éclaboussés de sang, la face révulsée, le teint aussi blême qu'un mal blanc, et vêtu seulement de sa chemise qui paraissait imbibée de teinture rouge, il se trémoussait épileptiquement en fantastique pantin mû par des nerfs en trépidation et faisant fonction de ficelles, tandis que sa bouche, savonnée d'une légère écume, bêlait une chanson... Mais ce qui était le plus terrifiant, ce qui vous coulait un frisson de froid dans la chair, c'étaient ses regards évidés de raison, délogés par deux foyers de feu consumant les orbites et qui donnaient l'illusion que son âme flambait à travers ces deux trous. J'essayai de me faire reconnaître... je l'essayai vainement et par acquit de conscience. Mais comme à mon approche il devint furieux, je fus obligé de le faire désarmer par mes infirmiers et de l'emmener à ma maison de santé. Aussitôt chez moi, je prévins télégraphiquement la famille de Mme Durand et le cousin qui arriva le premier. Je fus frappé de sa pâleur et de son expression de terreur devant le cadavre et aussi de l'hésitation de sa parole, un instant coupée par l'oppression.

Mais sur le moment, je ne m'arrêtai pas à ces troubles, angoissé que j'étais moi-même par un malaise de conscience, une sorte de remords... N'étais-je pas, en somme, la cause indirecte de ce meurtre, puisque c'était moi qui avais conseillé le mariage ? Cependant, le lendemain, à la réflexion, une telle intensité d'émotion me parut bien étrange chez un homme aussi maître de soi et surtout aussi peu sensible aux commotions, aux mouvements instinctifs de l'âme qu'était M. Dupont... Je me rappelai alors que la veille même du meurtre, M. Durand avait passé la soirée chez son

cousin qui, vers minuit, l'avait reconduit en voiture jusqu'à son hôtel. Cette soirée passée hors de chez soi était un fait extraordinaire, presque invraisemblable, car M. Durand consacrait toutes ses soirées à sa femme, retenue dans son intérieur par sa position intéressante et du reste assez souffrante depuis quelque temps. Précisément, ce soir-là, elle s'était couchée de fort bonne heure sans vouloir toucher au dîner. Ces détails, je les connus par le valet de chambre qui m'apprit également que M. Durand était sorti vers 10 heures d'assez maussade humeur et en maugréant contre la nécessité de sortir. C'était donc bien urgent ce que M. Dupont avait à communiquer à son parent. A défaut du cousin, dont je me défiais, j'interrogeai les domestiques; mais ils ne purent me donner aucun éclaircissement. Désiré me dit seulement qu'en rentrant, M. Durand paraissait ensommeillé... et il sembla au cocher qu'il était « *comme un homme qui aurait bu* ». « Il marchait, me dit-il, tout droit avec des mouvements rigides d'une personne qui veut conserver l'équilibre... » La femme de chambre m'apprit encore que, presque dès son retour, il avait demandé une tasse de tisane pour sa femme. Effectivement, je trouvai sur la table de nuit une tasse de lilleul aux trois quarts vidée. En en buvant quelques gouttes j'y dégustai un goût d'amertume si prononcé que j'emportai la tasse chez moi pour analyser son contenu. Je reconnus alors qu'un narcotique avait été mélangé à la tisane... Un narcotique!... Pourquoi un narcotique?... Vraisemblablement ce ne pouvait être un médecin qui l'eût ordonné — les médecins prescrivent des potions calmantes et non pas des sommifères d'une telle puissance et d'un goût aussi désagréable... Etait-ce M. Durand qui avait lui-même et de son propre mouvement mélangé ce soporifique à la tisane?... C'était peu probable... Dans la folie furieuse et sanguinaire, les déments agissent en automates, se souillent de sang impudiquement et bestialement; mais précisément parce que ce sont des bêtes déchainées ils n'ont ni raffinement, ni subtilité, ni, en général, de précautions...

Un instant, je songeai à M. Dupont... Si c'était lui le meurtrier?... Mais il avait un alibi, ayant quitté son cousin à minuit à la porte de l'hôtel... Je songeai alors à la complicité d'un domestique... Mais pour quel mobile cette complicité? La cupidité? Peut-être!... Et dans quel but ce complice aurait il plombé le sommeil de Mme Durand?... Afin qu'elle ne puisse ni voir, ni entendre?... Entendre et voir quoi ou qui...? le cousin introduit par

le complice... ? le cousin qui aurait, au préalable, grisé le mari et aurait lui-même frappé la femme, certain à l'avance qu'à son réveil M. Durand se croirait le meurtrier et que, du coup, sa raison sauterait, que la folie en ferait sa proie éternellement, jusqu'au tombeau... et ainsi lui, Dupont, deviendrait, à la fois, tuteur et héritier ?... Je m'arrêtai quelque temps à cette hypothèse et j'y inclinai d'autant plus volontiers que Mme Durand, étant sur le point d'être mère, cette infernale combinaison eût avorté, en partie au moins, deux mois plus tard, l'enfant devenant l'héritier naturel de ses parents... Mais bientôt une autre découverte m'ouvrit tout un horizon. Le poignard dont s'était servi le meurtrier était une dague persane de grande valeur que M. Dupont avait offerte à son cousin il y avait environ un mois. C'était une arme terrible, à double tranchant affilé en rasoir, et qui, à la moindre pression, devait découper les chairs d'une entaille meurtrière irréparable. Pourquoi l'assassin s'était-il servi de cette arme implacable... ? Pourquoi son cousin la lui avait-il offerte ?... Il est vrai que M. Durand l'avait beaucoup admirée et avait même manifesté le désir d'en acquérir une semblable... Mais ce désir était extraordinaire de sa part, car jamais il n'avait eu d'armes en sa possession, en ayant une appréhension presque répulsive depuis qu'il avait appris que son grand-père avait lardé une gouvernante de coups de couteau dans un accès subit de folie furieuse... Etait-ce l'atavisme — si capricieux, si insondable — qui, sautant deux générations, armait le bras du petit fils, pour ainsi dire, *psychiquement*, lui faisant répéter les gestes de l'aïeul assassin ?... Ce caprice de l'atavisme était possible... tout est possible... mais il était invraisemblable... Et je cherchai autre chose, je m'ingéniai à déduire... Mais je me perdis en hypothèses, et je revenais à celle du complice, quand, soudainement, une observation me mit sur une nouvelle piste... M. Dupont, je vous l'ai déjà dit, s'occupait de magnétisme et d'hypnotisme... Il avait même une puissance de volonté surprenante que j'avais remarquée bien souvent en assistant à ses expériences. Et autant il était maître de cette volonté de fer, implacablement tenace, despotiquement *voulante* et qu'il vrillait dans le cerveau d'autrui, autant le pauvre Durand était faible... Je me rappelais ses paroles de mélancolie la première fois qu'il me confessa cette faiblesse à la soirée de son cousin : « Revenez quand même me voir... *me surveiller*... Je n'ai eu jusqu'ici de l'énergie que pour me fatiguer le corps au bénéfice de l'imagination... »

Mais alors, me dis-je, tout s'explique... Dupont a abusé de la faiblesse de son parent pour l'hypnotiser... et c'est sous l'influence de l'hypnotisme que l'infortuné a commis son assassinat... Ce fort avait dû manier à son gré ce faible... Tout d'abord, il avait dû expérimenter, procéder par essais, puis, peu à peu, l'accaparer, le vider de volonté, éteindre son libre arbitre, faire du pauvre homme faible et bon un esclave aveugle et inconscient qui obéissait automatiquement en reflétant une volonté impérative et qui paralysait ses facultés... Il n'y avait plus de doute!... Et ainsi s'expliquait pourquoi Durand avait quitté sa femme bien qu'il la sût souffrante et contrairement à ses habitudes. Du reste, en la quittant, souvenez-vous, qu'il était de mauvaise humeur... Il maugréait à la façon des enfants, bougonnant derrière le dos des grandes personnes qu'ils craignent... La grande personne, l'invisible grande personne, à qui il obéissait en rechignant, était son cousin qui avait ordonné de tout quitter pour le venir voir... Et alors que s'était-il passé? Dupont avait dû le suggestionner, le griser d'hypnotisme... Le cocher n'avait-il pas remarqué qu'en rentrant, son maître paraissait ivre?... Selon son expression, *il était comme un homme qui aurait bu*... Avoir bu, lui, le pauvre garçon, qui était la sobriété même!... Du reste, tout concordait à accabler Dupont. Le narcotique, il avait dû le fournir lui-même à son cousin, en lui recommandant de le verser dans la tisane, afin que Mme Durand, ensevelie dans la torpeur, ne pût crier, ni appeler au secours, ni voir, ni entendre. Il n'était pas jusqu'au poignard qui ne fût une nouvelle preuve. N'était-ce pas Dupont qui en avait fait cadeau à son parent?... ou plutôt, il avait dû suggérer à Durand la convoitise de ce cadeau?... Et pourquoi lui mettait-il entre les mains une telle arme...? aussi dangereuse, aussi implacable, sinon pour que le coup ne pût être *raté*... Et voyez combien cet homme avait mûri son projet... Il avait eu soin de choisir une lame empoisonnée... ou de l'empoisonner lui-même... de sorte que si ce n'eût été par la blessure, c'eût été par le poison que la victime fût morte... Est-ce effroyable de précaution? Et la machination était-elle assez diabolique?... Qui, en effet, pouvait un instant soupçonner que Durand ne fût pas le meurtrier?... Est-ce que la plupart des ascendants de ce fils et petit-fils de fou n'étaient pas morts au cabanon...? et est-ce que leur folie, ataviquement identique, n'éclatait pas subitement, comme sous l'influence de quelque occulte maléfice...? Qui eût pu concevoir un doute?

Et remarquez avec quelle logique Dupont avait combiné son plan infernal... Il hypnotise ce pauvre Durand qui, son crime inconsciemment accompli, se couche en androïde sourd et aveugle aux côtés de sa femme, dans le sang tout chaud, mais qu'il ne sent pas, et qui le souille, l'inonde, lui fait un bain avec le bouillonnement continu de la blessure... Ah! oui, qu'à ce moment, il est insensible comme un automate!... Ils sont deux cadavres couchés côte à côte : la morte et le vivant qui n'a plus ni conscience, ni cerveau et n'a d'humain que l'enveloppe de chair... Mais imaginez-vous le réveil de cet homme!... de cet homme, si bon, si tendre, qui, la veille, rêvait à son bonheur à *Elle*, à eux deux, bientôt à eux trois... qui, depuis huit mois, vit célestement auprès de cette compagne qu'il a désirée et attendue dix ans... à laquelle il s'est donné en entier, qu'il aime de toutes ses facultés, de toute la puissance d'affection de son être et dont il est adoré...! Figurez-vous le réveil de cet homme qui, chaque matin, doucement, amoureusement, épiait l'éveil de l'aimée et demeurait penché à la contempler endormie, lui souriant dans son rêve...! Et ce matin était comme les autres matins... Au cri poussé par son valet de chambre terrifié, il s'était éveillé, la tête encore lourde, peut-être, mais sans plus de suggestion, dégrisé d'hypnotisme... Et soudainement, il aperçoit le cadavre..., le couteau ensanglanté..., la plaie ouverte... et du sang... du sang partout, sa chemise, son visage et ses membres en sont comme teints, car, toute la nuit, le flot incessant de la blessure a coulé et il s'y est roulé inconsciemment.

Ah! quel coup...! Pauvre, pauvre ami...! Et comme sa raison a dû sombrer devant l'épouvantable vision...! devant l'effroi de la terreur — l'effroi de *savoir*... d'être CONVAINCU qu'il était l'assassin, que, comme son père et son grand-père il avait été frappé d'un soudain accès de démence...! Et l'autre, le cousin, avait bien prévu la catastrophe, il pressentait bien que la folie n'épargnerait pas le malheureux devant l'effroyable spectacle de sa femme poignardée et ruisselante de sang... Ah! le misérable!...

— C'était donc vraiment lui le coupable ?... s'écria quelqu'un.

— Si c'était lui !... Vous en doutiez donc ?... Et pour m'en convaincre, je me suis fait charlatan... Oui, charlatan... Je me suis mis à m'occuper de magnétisme et d'hypnotisme, et à plusieurs reprises j'ai invité Dupont à mes expériences, lui demandant des conseils pour le sonder, le pressentir, le mieux connaître... Puis,

orsque j'eus reconstitué dans tous les détails sa machination l'enfer, lorsque je fus certain que pendant des mois il *s'était ntrainé* à hypnotiser son cousin... qu'il en avait fait sa chose, son me damnée... lorsque je fus certain de ces faits... moralement ertain, car toutes mes déductions venaient du hasard qui m'avait ait goûter au restant de tisane laissée par Mme Durand... et aussi lu hasard qui m'avait fait remarquer la pâleur du misérable le natin de l'assassinat... Lorsque donc je fus moralement convaincu le sa culpabilité, je prétendis avoir découvert un sujet merveilleux qui, sous l'influence hypnotique, *voyait* dans le passé et pouvait reconstituer telle ou telle période d'une existence, car je prétenlais que les faits de cette période se décalquaient, se daguerréoypaient pour ainsi dire devant sa double vue de voyante inconsiente, de visionnaire hystérique... Bien entendu, j'avais tout simlement fait la leçon à mon prétendu phénomène... Mais, comme ous le voyez, pousser le charlatanisme à ce point, était scabreux... C'était presque jouer ma réputation, d'autant plus que j'avais nvité à mon expérience des sommités médicales et des membres lu parquet de mes amis à qui j'avais assuré que Mlle D***, mon ujet extra-lucide, choisirait au hasard dans l'assistance une personne et en reconstituerait l'existence de tel jour à tel jour.

Je commençai la séance par quelques brèves explications, puis e feignis de magnétiser mon sujet, et je lui demandai si, parmi es personnes présentes, il n'en distinguait pas une qui eût commis ou fait commettre un crime... « Oui, j'en distingue une... » répondit-il. — Ici présente? demandai-je de nouveau. — Ici présente..., affirma-t-il. — Eh bien! reportez-vous au jour du crime et dites ce que vous voyez... » Et Mlle D*** commença à répéter sa leçon : « Dans une chambre située à tel étage, meublée de telle façon... etc., etc. » Et à mesure qu'elle évoquait les faits, Dupont blêmissait ; de lourdes gouttes de sueur lui suintaient aux joues et aux tempes, et l'effroi figeait ses traits. Et pour tous les assistants il était visible, il était *indéniable* que cet homme était l'abominable gredin, cruel et cupide, dont ils écoutaient l'histoire... Et dans le silence tombal c'était un spectacle terrifiant de voir toutes les prunelles de ces faces blêmies d'émotion, fixer le bandit... le contempler défaillir, car le coup avait été si subit, si inattendu, et ces révélations paraissaient si surnaturelles, qu'en dépit de sa force, de sa ruse, de la profondeur de sa dissimulation, il s'était trahi — muettement par son intensité d'émotion, et sa lividité... comme

déjà il s'était trahi en présence du cadavre de sa victime... Autour de lui ses voisins s'étaient reculés, frappés par cette inconsciente terreur humaine dont la source est l'instinct de la conservation, et qui fait qu'à l'aspect d'une vipère, les plus vaillants blêmissent... Cet homme nous produisait à tous l'impression d'effroi irraisonné qu'on éprouve à l'apparition d'une bête malfaisante. Nous écoutions muets et pâles, mais nous sachant hors de l'atteinte de ses maléfices, il se mêlait à notre horreur de la curiosité et aussi cet abominable sentiment humain: la cruauté... Nous jouissions de l'épouvantable torture de cet être qui avait été si fort, et qui, en quelques minutes, était anéanti au point qu'il nous apparaissait comme la vision magique d'une pétrification humaine... Ses pupilles, largement dilatées, demeuraient fixes, effrayantes de néant, et pareilles à des yeux de verre, derrière lesquels eût brûlé une flamme ardente — si ardente que le bleu de l'émail semblait comme liquéfié... Son corps n'avait pas un mouvement, ses traits pas un sursaut, ses bras et ses jambes étaient rigides, les muscles et les nerfs raidissant la chair, tendant la peau comme du métal... Mais soudainement, nous eûmes la vision d'un geste rapide, sa main raya l'espace d'un trait — de sa poche à son front... Nous entendîmes une détonation, et avec un bruit de pierre, un bruit de statue qu'on déboulonne, il tomba, demeurant sur le parquet raide et allongé tout d'une pièce... Je me précipitai..., je le palpai..., je l'interrogeai... Mais rien, pas un mot ne sortit d'entre ses lèvres crispées... Le coup de revolver avait été foudroyant, et entre les deux yeux restés ouverts, effroyables par leur expression de regards de porcelaine, bouillonnait le sang du cerveau...

HENRI CONTI.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

Le hasard d'une noce les avait accouplés à la suite des mariés.

LE POINT D'HONNEUR

Elle était bonne à tout faire, il était garçon coiffeur.

Le hasard d'une noce amie les avait accouplés à la suite des nariés, elle, grande, forte, musclée, de large encolure et de croupe aillante, un vrai cheval de labour ; lui, petit, mince, gringalet, si xigu dans sa taille que, tout de suite, par habitude des mots, et ans rien connaître de leur origine, elle l'avait nommé, sans le lui lire, le général Tom-Pouce.

Il lui arrivait à peine à l'épaule, et le couple qu'ils formaient, ui, en habit trop long, loué pour la journée, elle, en robe trop ourte, faite d'une soie si verte que les épinards auraient contracté le la jalousie à la considérer, touchait de très près au comique. Néanmoins, ils s'entendirent à merveille. Après un moment d'inquiétude et d'embarras, il s'était accoutumé à sa compagne et redressait la tête, tout fier d'offrir le bras à une aussi vaste personne. Servir d'appui à une telle créature n'était-ce point grandir noralement?

De son côté l'initial dédain évanoui, elle s'attendrit.

Il lui apparut que ses fonctions, quant à son cavalier, devenaien presque maternelles, et que, de protégée, ainsi que le formula son sexe, elle se haussait à l'état de protectrice.

Chacun, à part soi, en conçut de l'orgueil.

Le lendemain, à Rueil, dans la maison de campagne (jardi anglais devant, jardin potager derrière), où elle était employé elle rêva, un peu lasse, les yeux chauds, les membres lourds, to en faisant les cuivres.

Elle songeait qu'il serait doux de suivre le cours d'une paisib existence auprès d'un si petit homme, d'un homme enfant, et apr avoir subi le commandement des autres, de commander à son to dans son ménage, car elle n'imaginait point qu'un être, aussi m deste dans ses proportions, pût contenir de la volonté.

A Argenteuil, d'autre part, le garçon coiffeur joignait à u bouche d'acajou, compliquée de mal aux cheveux, un incontestab vague à l'âme.

Ce triple malaise le rendit de main douteuse, de ciseaux ince tains et de rasoir tremblant. Des éraflures s'ensuivirent à des me tons, à des joues, à des lèvres, et une oreille saigna, ce qui l valut, pour ses débuts dans le sentiment, d'être traité tour à tou en un crescendo délicat, de maladroit, de butor et d'imbécile.

Mais il ne prit point garde aux propos de ses clients. Sa fier n'était point là; elle rôdait autour des charmes abondants de demoiselle d'honneur qu'on avait confiée la veille à sa grêle pe sonne. Ah! conserver toute la vie cette même confiance, devenir maître de tant de chair, de tant de muscles, de tant d'os de femm Quelle gloire pour son chétif individu!

Des semaines durant, ils s'entretinrent dans leurs idées de dom nation réciproque, elle en balayant les escaliers ou en préparant u bœuf à la mode, lui en fignolant une barbe Henri III au secrétai de la mairie ou en soignant une taille à la Capoul, vigoureuseme cosmétiquée, au premier garçon de la boucherie voisine.

Un mois plus tard, quand au jour de sortie de la domestique i se rejoignirent chez leurs amis en un dîner commémoratif, i étaient sur la voie des mutuels aveux.

Pour eux, ce fut un chemin de traverse. Point habitués au complications psychologiques, ignorants des subtilités du la gage, ils allèrent bon train, et Héloïse Bougnot apprenait p après à ses maîtres qu'elle était fiancée à Victor Baudu et qu'i devaient sous peu s'enquérir d'une autre servante, cependant q

Victor Baudu avisait son patron que, près d'épouser Héloïse Bouignot, il entendait raser désormais à son compte.

*
* *

A présent, il venait la voir régulièrement chaque dimanche dans l'après-midi. Peu à peu joviale de sa nature et d'une franchise qui ne s'embarrassait pas de paralysantes délicatesses, elle s'était laissée aller à plaisanter son futur mari sur sa petite taille et ne se gênait plus pour l'appeler Tom Pouce. « Mon petit Tom Pouce » représentait dans ses manières d'expression le maximum de la tendresse.

Lui, s'en trouvait blessé dans sa dignité d'homme, froissé dans son amour-propre de fiancé, mais n'osait protester encore, et par amitié la laissait dire.

Toutefois, quoiqu'il se fût promis de ne réformer ces façons qu'après le mariage, il devait s'en expliquer avec elle plus tôt.

Un dimanche, au moment où l'heure des adieux était proche, il entendit Héloïse demander à sa maîtresse :

— Madame veut-elle me permettre de reconduire Tom Pouce à la gare ?

C'en était trop. Entre eux, bien que cela lui déplût, il pouvait tolérer provisoirement qu'elle le désignât ainsi, mais devant les autres, il n'était guère d'humeur à l'admettre.

Dehors, au long du petit bois qui borde la voie, elle énumérait les plats sucrés et les entremets savants qu'elle possédait dans le livre de cuisine de son cœur.

— Tu verras, mon petit Tom Pouce, tu verras comme ton Héloïse sait cuisiner. Quand on sera mariés tous les deux, tu m'en diras des nouvelles. Tu te rappelles le soufflé au fromage, l'autre soir, chez nos amis, et aussi la mousse au chocolat? Eh bien ! c'est moi qui avais fait tout cela. Et pour qui, hein? pour qui qu'elle avait fait des chatteries, Héloïse? Pour son petit Tom Pouce.

C'étaient leurs souvenirs d'amour, ces friandises-là. Le soufflé au fromage, il l'avait caressé de la langue et du palais, en regardant sa fiancée, la mousse au chocolat, il l'avait savourée en attouchant sous la table, du cuir épais de ses brodequins, la peau plus souple des souliers à barrettes de « madame » qu'Héloïse chaussait en second pied.

Pourtant, il ne répondait point, absorbé dans la contemplation de la haie du chemin de fer, du gazon pelé du talus et des acacias étiques entre lesquels des cordes tendues figuraient des balançoires occupées par des fillettes mal peignées et bruyantes.

Héloïse protesta contre ce mutisme.

— Tu ne dis rien? réclama-t-elle.

Résolu, les yeux levés vers les yeux de son amie, il répliqua :

— Si.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça?

— Parce que j'ai quelque chose de très sérieux à te dire.

— De très sérieux?

— Oui.

— Quoi donc?

— Je ne veux plus que tu m'appelles Tom Pouce.

— Tu ne veux plus que...

— Non. C'est à prendre ou à laisser. Voilà.

Des larmes montaient sous les paupières de la grosse fille. Elle avait les yeux prompts aux pleurs, ce qui donnait à croire que son âme était sensible. Elle murmura :

— Moi qui disais cela pour te faire plaisir.

— Drôle de plaisir. Sais-tu seulement ce que c'était que Tom Pouce?

— Je sais que papa appelait mon frère comme ça parce qu'il était petit. On disait, quand il revenait des champs : « Tiens, v'la l'général Tom Pouce ». Lui, il riait; alors je n'avais pas cru que ça pourrait te faire de la peine.

Il se tut un instant pour donner plus de poids à ses révélations. Puis il articula :

— C'était un nain, un saltimbanque.

— Tu crois?

— Je me suis renseigné. On le montrait dans les cirques habillé en général, comme un singe savant, et les gamins se moquaient de lui quand il se promenait tout seul dans les rues.

D'une voix encore plus faible que tout à l'heure, Hélène s'excusa :

— Je ne savais pas, dit-elle.

Et les larmes, endiguées jusqu'alors par-delà les cils roulèrent en cataractes sur les joues luisantes de la bonne à tout faire.

Afin de témoigner pratiquement qu'il était un homme, le garçon coiffeur demeura inflexible, refusant de s'apercevoir que sa fiancée se désolait.

Tandis que Victor Baudu prenait son ticket, Héloïse Bougnot e reprocha sa faiblesse. Après tout, puisqu'elle n'avait pas eu 'intention de le fâcher, elle était bien bête de se tourmenter.

Et pour ce qu'il s'était montré aimable quand elle avait pleuré!...

Sur le quai, il ajouta à cette impression en disant :

— J'ai beau être petit comme le général Tom Pouce et toi rande comme une jument de cuirassier, il y a des choses, tout de même, que tu n'oserais pas faire et que je ferai, moi, parce que je uis un homme.

Aussi répliqua-t-elle :

— Allons donc, des femmes comme moi, ça vaut six hommes omme toi.

Le train arrivait. Victor Baudu, ayant pris place dans un compartiment, se contenta de jeter sur un ton de mystère et de menace :

— C'est ce que nous verrons.

Ils se quittèrent, ce jour-là, sans échanger le baiser d'attente.

* * *

Le samedi qui suivit, les maîtres d'Héloïse achevaient leur potage quand la bonne pénétra, en cyclone, dans la salle à manger.

Les traits bouleversés, la poitrine houleuse, les mains agitées, elle se laissa choir sur une chaise et se lamenta :

— Ah! Monsieur! ah! Madame!

— Qu'avez-vous, Héloïse s'enquit monsieur.

— Qu'est-ce que vous avez encore cassé? gronda madame!

— Ah! Monsieur! ah! Madame! V'là-t-il pas une affaire! V'là-t-l pas une affaire!

— Expliquez-vous! dit monsieur.

— Allons, parlez! commanda madame.

— Quelle affaire! quelle affaire! mon Dieu, quelle affaire!

Elle avait tiré une lettre de sa poche.

— C'est rapport à mon fiancé.

— Il est malade? demanda monsieur.

— Il ne veut plus de vous! s'exclama madame.

— Ah! je ne saurais dire, je ne saurais point, bien sûr. Tenez, isez plutôt.

Monsieur tendit la main, madame s'empara de la lettre.

Voilà ce qu'elle contenait :

« Ma chère Héloïse,

« Je prends la plume pour vous écrire que ces mots sont peut être les derniers que vous lirez tracés de ma main.

« Demain à 2 heures précises, sur la grande place d'Argenteuil, je rase chez les fauves.

« C'est un grand danger que je vais courir, car il y a, dans la ménagerie, un vieux lion qui est très méchant. Il a déjà mangé le bras d'un élève du dompteur.

« J'espère que vous voudrez bien assister à la cérémonie.

« A mon défaut, le camarade chez qui je vous ai connue vous attendra à la gare.

« Votre fiancé pour la vie.

« VICTOR BAUDU. »

— C'est ridicule, affirma madame, un peu troublée.

— C'est condamnable, surenchérit monsieur tout à fait prud hommesque.

— Voyez vous, Héloïse, si votre fiancé allait être dévoré ?

— Oh ! Madame !

— Cela s'est vu, pontifia monsieur.

Une petite bise d'émotion passa sur les deux femmes. Monsieur insista :

— Je ne comprends pas, ma fille, que ce Victor Baudu se permette une semblable fanfaronnade, alors qu'il est notoirement engagé vis à-vis de vous. Il n'a point le droit, du reste, de risquer son existence, si ce n'est pour la défense de son honneur, de sa famille ou de sa patrie. Or, je ne vois point que la patrie, la famille ou l'honneur de votre futur époux soient engagés dans cette pitrerie macabre, et je compte sur vous, Héloïse, au nom du respect que nous devons tous à la vie humaine, cette vie fût-elle celle des autres, pour empêcher cet écervelé d'accomplir son coupable je dirais volontiers son criminel projet.

— C'est ça, Héloïse, empêchez-le d'entrer dans la cage aux lions.

— J'essaierai, Madame, j'essaierai, Monsieur. Ah ! mon Dieu quelle affaire ! A-t on idée d'une affaire pareille ?

Et elle sortit de la salle à manger, toute secouée par une tempête de sanglots.

— Vous pouvez servir le veau, dit madame.

— N'oubliez pas les carottes ! dit monsieur.

***

A midi et 10 minutes, le dimanche, et sans avoir déjeuné, car, ainsi qu'elle l'avait expliqué à madame, elle avait « une barre sur l'estomac », Héloïse Bougnot s'embarquait, en station de Rueil, à destination d'Argenteuil, — changement de train à la Garenne, dix minutes d'escale, puis à Asnières cinquante minutes d'arrêt.

La première partie du parcours ne parut point trop pénible à la grosse fille. Tandis que le train filait au milieu de la plaine plate, entre les tas de gadoues fumantes où les débris de porcelaines et les rognures de boîtes à conserves mettaient des taches de lumière sous les feux du soleil, elle s'intéressait passionnément au déshabillage d'un jeune citoyen de treize à quinze mois que sa mère changeait de langes à la suite d'un accident assez commun aux jeunes hommes et même aux jeunes filles de cet âge sans pudeur.

A la Garenne, elle monta dans un wagon où se trouvaient déjà un artilleur en tenue, un ouvrier zingueur également en tenue, et un brave homme ventripotent et d'allure débonnaire qui, entre deux bouffées de fumée, tirées d'une pipe en terre, se prétendait anarchiste.

— Oui, oui, achevait-il, tout ça c'est des histoires. Et si vous aviez pour deux ronds d'culot, toi comme lui, lui comme toi, vous prendriez modèle sur le lion d'hier qu'a mangé son dompteur..

— Où ça ? réclamèrent ensemble le discipliné du jour et celui de la veille.

— A Neuilly.

— T'es sûr ?

— J'te crois, un vieux lion qu'était là depuis longtemps ; il en a eu assez c'te bête. L'dompteur, au jour d'aujourd'hui, y domptera plus personne ; il a crapsé. On peut voir.

L'anarchiste avait sorti le *Petit Journal* de sa poche, et du doigt, à la première page, signalait le fait-divers sensationnel.

— C'est exact, fit le soldat après avoir lu.

— C'est égal, faut être courageux tout de même, dit l'ouvrier.

— Tu parles ! conclut l'anarchiste, ils finissent presque tous comme ça, ces gens-là.

Au long des portières une voix annonçait :

— Asnières! Les voyageurs pour les lignes de Versailles et d'Argenteuil changent de train.

Héloïse sursauta.

L'énoncé du tragique épisode lui avait fait oublier où elle était et ce qu'elle y faisait.

Quand elle descendit le train était en marche.

Elle se précipita vers le kiosque à gazettes.

— Le *Petit Journal*, vite, s'il vous plaît.

Elle le déplia et aperçut, en gros caractères : *Le*

Ils achevaient leur potage quand Héloïse entra en cyclone.

drame de Neuilly et au-dessous : *Un dompteur dévoré par ses fauves.*

A présent, elle ne pouvait plus douter. Et, tout de suite, une résolution lui vint : empêcher coûte que coûte son fiancé d'être dévoré par les lions. Entrer dans la cage à présent c'était, à son sens, se faire certainement dévorer.

N'y avait-il pas, là-bas, comme à Neuilly, un lion méchant, un vieux lion qui déjà une fois avait eu le goût du sang ?

Non, non, décidément, il n'entrerait pas.

Près de la sortie, à Argenteuil, l'ami, annoncé par Victor Baudu, attendait Héloïse Bougnot.

Au dernier moment une idée lui avait traversé la cervelle.

Elle l'exprima.

— C'est une farce, n'est ce pas? Il ne rase pas chez les lions.

— Une farce! eh bien! vous allez voir.

— Ah!... Alors c'est vrai?

— Trop vrai.

— Mais, pourquoi fait-il cela?

— C'est une autre affaire. Vous pouvez le lui demander. Vous verrez ce qu'il répondra. Nous, nous l'avons tourné, retourné. Il n'a rien voulu dire. Et pourtant...

— Et pourtant?...

Baudu ne perdait rien de son flegme.

— Bien sûr qu'il a son idée.

Puis il déclara :

— C'est égal, faut être courageux tout de même.

Il disait comme l'autre, comme l'autre du wagon. Elle en fut très frappée, tellement qu'elle pensa tout haut, répondant à une objection qui ne se précisa point :

— N'importe. Je vais lui parler, moi!

* * *

Au pied de l'estrade, où la cacophonie de l'endroit faisait rage à grands coups de cuivres, proche d'un escalier de planches sur lequel s'adaptait un tapis jadis rouge, Victor Baudu attendait sa fiancée.

Dès qu'il la vit apparaître, il bomba son torse maigre et arma ses yeux d'un regard vainqueur. Pour elle, sans se mettre en peine d'attitudes, elle courut à lui.

— Tu ne vas pas entrer là-dedans, dit-elle.

Elle l'étreignait de ses bras vigoureux, voulait l'entraîner. Nerveusement, il se dégagea.

— Allons, pas de bêtises. Ce qui est dit est dit. Il y a une place retenue pour toi, au premier rang. Je vais t'y conduire.

Il était si calme, si décidé, si sûr de soi qu'elle se sentit faible devant ce petit homme et que, ses beaux discours envolés, elle prit, tout émue, le bras qu'il lui tendait et qui ne tremblait point.

Quand il fallut gravir les marches que le pas des spectateurs commençait de marteler, elle s'arrêta, défaillante.

— Je n'oserai jamais, souffla-t-elle.

— Femmelette!

— Je ne peux pas, je t'assure, Victor, je ne peux pas.

Sur un ton d'autorité qu'elle ne lui savait point, il arrêta :

— Écoute, il y va de mon honneur d'homme. Mon nom est sur l'affiche, la foule est là qui m'attend. Eh bien ! si tu n'entres pas...

Il prit un temps.

— Si je n'entre pas?...

— Je ne rase pas.

C'était cela que rêvait d'obtenir la grosse fille, qu'elle prétendait imposer, même, s'il le fallait. Elle regarda le petit homme au fond des yeux. Il ne broncha pas. Alors elle dit simplement :

— C'est bon. Entrons.

L'ayant conduite jusqu'à sa chaise, il lui tendit la main.

— A tout à l'heure.

Cependant qu'il se dirigeait vers la sortie, elle eut la sensation que la foule s'émouvait. Il se fit un bruissement de cous frottant l'empois du linge et virant parmi des étoffes. Tout le monde avait tourné la tête, deux petits mots ayant déchaîné un vent de curiosité sur l'assistance :

— C'est lui !

Héloïse éprouva de la fierté, qui s'accrut encore quand elle entendit proférer par une bouche anonyme :

— C'est égal ! faut être courageux tout de même.

La sensation de ce courage que chacun proclamait et qu'elle entendait affirmer pour la troisième fois, la pénétra et son inquiétude s'en trouva diminuée.

Des applaudissements éclataient.

Elle regarda. Dans la cage centrale, un homme venait d'entrer, grand, bien découplé, avec une tête de gravure de modes pour tailleur du boulevard de la Villette. Son thorax puissant remplissait une veste rouge à brandebourgs jaunes et ses jambes musclées à la manière des bras de lutteurs tendaient la bourre de soie d'un maillot gris perle, qui se perdait dans ses bottes à l'écuyère.

Derrière le dompteur venait un être tout étriqué dans son gilet noir, les manches de sa chemise relevées au moyen d'élastiques : Victor Baudu en tenue de travail.

Victor Baudu contempla de haut Héloïse Bougnot; le regard d'Héloïse Bougnot se fit servile pour atteindre jusqu'à Victor Baudu.

Deux grilles se levèrent; les fauves intervinrent dans l'aventure. Tigres, panthères, jaguars, lions, arrivaient là, paresseusement, s'étirant avec des manières de grands chats mal réveillés.

Cette entrée n'avait rien de tragique. Au reste, elle ne troublait point apparemment le barbier, qui préparait tout aussi paisiblement que dans sa boutique, la poudre de savon, y versait de l'eau tiède, agitait le mélange, aiguisait son rasoir, nouait une serviette au cou du dompteur et lui disposait sur l'épaule le petit carré de toile réglementaire.

Un rugissement ébranla la baraque.

C'était un lion, un vieux lion, *le* vieux lion, celui qui, une fois déjà, s'était nourri de chair humaine, qui donnait de la voix.

La salle frémit, seul Victor Baudu, qui avait pâli imperceptiblement, ne perdit rien de son flegme. Dans un hérissement de toute sa chair, avec un frisson qui courait au long de ses vertèbres et lui resserrait le cerveau sous le crâne, Héloïse Bougnot ferma les yeux.

Tout, en elle s'anéantit. Elle ne percevait plus qu'un bruit vague, roulement confus, tumulte de marée lointaine, gisant dans sa tête éperdue. Mais le fracas s'accrut, se rapprocha, se précisa.

Des mains battaient l'une contre l'autre, des cannes frappaient le plancher en cadence; des voix criaient, tapageaient, réclamaient :

— Baudu! Baudu! Baudu!

Héloïse ouvrit les yeux. La « scène » était vide.

Enfin, comme les cris persistaient, le « figaro » d'Argenteuil, donnant la main au dompteur, réintégra la cage et salua le public.

Ce fut un tonnerre de bravos, d'acclamations, de vivats : un triomphe. Alors Héloïse se leva et, avec un grand orgueil qui la faisait légère, cria par deux fois, dans le bruit :

— C'est mon homme! C'est mon homme!

*
* *

A présent, toute brisée, ayant abandonné ses espoirs dominateurs, elle le regardait avec des yeux de soumission après avoir sangloté dans ses bras.

Et tout ce qu'il y avait d'obscur en lui se dégagea, et dans sa supériorité reconquise, il affirma doucement :

— Eh bien! tu vois, on a beau être petit, on est un homme tout de même.

Alors elle comprit; la scène du dimanche précédent lui revint en mémoire et les derniers mots aussi qu'il lui avait jetés sur un ton de menace : « C'est ce que nous verrons. » C'était pour elle qu'il avait fait cela. Dans un sincère enthousiasme, dans un immense attendrissement, dans une fierté profonde, elle répondit à celui qui, pareil aux chevaliers d'autrefois, venait de risquer sa vie pour conquérir « sa dame » :

— Ah! pour sûr que t'es un homme, *mon grand.*

Et personne ne songe à rire.

HENRI DE WEINDEL.

LES NONNARELLES

Des horizons perdus, gardés dans la mémoire
Avec le souvenir d'un seul, qui fut l'aimé,
Le décor s'agrandit, par l'âme transformé,
Ressuscitant des jours la splendeur illusoire.

Dans les bois d'orangers s'ouvre la fleur d'ivoire,
Le rythme sourd des flots s'écrase au roc fermé ;
Sur les îles, s'étend, glorieux et pâmé
L'ardent soleil qui flambe au lointain promontoire.

Du cratère au repos sort le métal fumant.
Le silence apaisé du large ciel dormant
S'effare, aux oliviers, d'un vol de tourterelles.

La brise aux mols parfums glisse sur les roseaux ;
Les femmes rêvent, et, caressant les fuseaux,
Jettent dans l'air léger le chant des Nonnarelles (1).

LÉONTINE DE NITTIS.

(1) Berceuses Napolitaines.

TRILBY [1]

(*Suite.*)

Avant que Little Billee eût fini le second couplet Svengali s'écria :

— Mais c'est tout à fait chentil ! Allons, Checko, chouez-nous ça !

Posant ses mains sur le clavier, il poussa Little Billee, installa son grand corps décharné à sa place, et préluda avec une maëstria qui contrastait singulièrement avec le doux tic-tic de Little Billee.

Gecko, étreignant amoureusement son violon et levant ses yeux clos, joua la mélodie enfantine, avec une ferveur presque religieuse.

Il fit des variations en majeur, mineur, adagio, andante, allegretto, scherzo ; ses mains courant, s'entrecroisant d'un bout à l'autre de l'instrument, en tiraient tour à tour des grondements effroyables, semblables au rugissement du lion, des murmures légers comme le chuchotement d'un ruisseau.

Les trois artistes écoutaient bouche bée, comme saisis de vertige, exaltés jusqu'à la frénésie par cette musique, par ce jeu plein de virtuosité fantastique.

L'impérieux « Ben Bolt » et sa trop tendre amoureuse, et ses deux humbles amis, et son généreux maître d'école, et ses vieux copains, et le porche rustique et le moulin, et la pierre sépulcrale de granit sombre.

« And the dear little nook
« By the clear running brook. »

Tout avait pris de la grandeur, atteint un degré de magnificence étrange, poétique, surhumaine à laquelle ne pensait guère l'auteur de cette romance quand il la composa, dans sa simplicité naïve.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 17 juin.

— Sagrepleu ! il choue pien, le Checko, hein ? — dit Svengali
ıand ils eurent terminé leur fantastique duo. — C'est mon élèfe !
ıe le fais chander sur mon fiolon, c'est gomme si c'était moi qui
andais ! ach ! si ch'avais pour teux sous te foix, che serais le
emier chandeur tu monte !

L'accent de Svengali consistait simplement en une transposition
dicieuse du « p » en « b » du « t » en « d », de « f » en « v », du
g » en « k », bref, à faire de la plus harmonieuse des langues
ıelque chose d'atroce qui raclait les oreilles et les nerfs dou-
ureusement.

Il continua :

— Je ne beux bas chander ni chouer tu fiolon, mais je buis
ıseigner, he Checko ? Et j'ai un élèfe, hé Checko ? la betite
onorine.

Puis, lançant autour de lui une œillade de démoniaque :

— Le monte endendra parler te la betite Honorine quelque
ıour, he Checko ? Ecoudez tous, voilà gomment j'enseigne la betite
onorine. Checko, chou moi un accompagnement en bizzigado.

Tirant de sa poche une espèce de flageolet flexible (de son inven-
on sans doute) dont il vissa ensemble les morceaux, il le mit à sa
ouche et joua *Ben Bolt* tandis que Gecko l'accompagnait sur son
iolon dont il se servait comme d'une guitare, en attachant sur son
ıaître un regard de respectueuse adoration. Il serait impossible
'exprimer avec quelle puissance d'éloquente passion, cet artiste,
ui était vraiment un génie, interpréta la pauvre petite chanson
ur son sifflet d'un sou (car ce n'était guère autre chose) duquel il
ouait avec une surprenante *maëstria,* le faisant vibrer en des cris
'angoisse et de tendresse plus humains que la voix humaine, et
vec lequel il épuisa en un instant toutes les beautés de l'art
nusical : un vrai délice instrumental dont la fin, d'une magnifique
envolée, était simplement sublime.

Alors les larmes qui s'étaient d'abord amassées sous les pau-
ıières gonflées de Little Billee glissèrent des cils et coulèrent len-
ement le long des joues. Vite, il les chassa de son petit doigt,
andis que le menton dans la main il s'éraillait la gorge avec une
oux sèche et âpre, pour se donner une contenance.

Pendant qu'il écoutait cette musique divine, il lui semblait qu'il
voyait plus clairement la beauté, la profondeur et aussi la tristesse
les choses, et d'un nouvel œil, il lui semblait qu'il percevait
usque dans l'éternité, bien au-delà du voile, une vision vague qui

s'évanouit quand la musique cessa, mais lui laissait une impression ineffaçable et un désir passionné d'exprimer lui aussi un jour ces sublimités à l'aide de son art.

Quand Svengali se tut, il lorgna de nouveau son auditoire frappé d'admiration muette, et dit :

— Voilà gomment j'abrends à la petite Honorine à chander, voilà gomment j'abrends à Checko à chouer du fiolon, voilà gomment j'enseigne *il bel canto*, qui était perdu mais que ch'ai redrouvé tans un rêve — moi, et bersonne d'autre, moi... Svengali... moi! moi!! moi!!! Mais foilà assez te musique, faisons autre chose, faisons tes armes.

Les trois artistes écoutaient bouche bée.

Et saisissant un fleuret, il le ploya contre la muraille :

— Fenez ici, Little Pillee et je fais fous montrer quelque chose que vous n'avez chamais vu.

Little Billee ôta sa veste, mit un masque, des gants et tous deux s'escrimèrent. L'Allemand était un bon tireur, quoique violent et un peu désordonné, et il eut facilement raison de son jeune adversaire.

Ce fut ensuite le tour de Le Laird qui fut battu, lui aussi mais Taffy prit le fleuret et, en hussard de noble race, racheta l'honneur de la Grande-Bretagne, car, grâce à des aptitudes spéciales et à un entraînement suivi dans la première salle de Paris, il était de force à rivaliser avec n'importe quel maître d'armes français.

Cependant, il était temps de cesser les jeux et de se mettre au travail; mais des amis entraient et ce fut dès lors un va et vient croissant, qui anima l'atelier jusqu'à la fin de l'après midi : Français, Anglais, Suisses, Allemands, Américains, Grecs; on tira les rideaux, on ouvrit les fenêtres et la lumière d'or ruisselant d'un ciel où le soleil mourait, inonda l'atelier.

Le reste de la journée se passa à faire des exercices de gymnastique et des sports athlétiques de toutes sortes. Mais Little Billee,

que tant d'efforts avaient brisé, s'amusa à parfaire le pied de Trilby de crainte d'en perdre les contours qu'il avait gardés fixés dans sa mémoire.

Durien s'avança pour regarder par-dessus l'épaule du jeune homme et s'écria :

— Tiens! le pied de Trilby! vous avez fait ça d'après nature?

— Non!

— De mémoire, alors?

— Oui!

— Je vous en fais mon compliment! Vous avez eu la main heureuse. Je voudrais bien avoir fait ça, moi!

Des amis entraient, ce fut un va-et-vient incessant.

C'est un petit chef-d'œuvre que vous avez dessiné là, tout bonnement, mon cher! mais, je vous en prie, n'y touchez plus, vous allez tout gâter.

Little Billee laissa son dessin. Ces paroles l'avaient ému et flatté, car il savait que Durien était à la fois un grand sculpteur, et un juge sincère.

*
* *

Les jours s'écoulaient ainsi semblables les uns aux autres. Quand la pendule sonnait 6 heures, on se mettait en route vers le *Restaurant de la Couronne*, tenu par le père Trin (dans la rue

Monsieur) qui vous servait pour 20 sous son meilleur vin et sa plus fine popote : soupe, omelette, lentilles, haricots blancs et rouges, viande assaisonnée de façon à ce qu'on ne pût reconnaître si c'était du bœuf ou du mouton... ou autre chose, fricassée de poulet, harengs — bons ou mauvais, — car la qualité était un détail secondaire — salade et fromage, tout aussi bons qu'aux *Trois Frères Provençaux*. Et pour faire couler le tout, du vin généreux dans des bocks — vin qui faisait une tache d'un joli bleu quand on le répandait sur la nappe d'une propreté douteuse.

Là on trinquait avec des modèles, hommes et femmes, étudiants en droit ou en médecine, peintres, sculpteurs, ouvriers, et surtout avec des blanchisseuses et des grisettes avec lesquelles on apprenait le français... et même quelquefois les bonnes manières.

Puis, on allait terminer la soirée innocemment, au *café du Luxembourg*, en face, où on jouait au billard, aux cartes ou aux dominos; d'autres fois, on allait au théâtre du Luxembourg, dans la rue Madame où l'on donnait de si drôles de farces avec de l'anglais à se tordre; ou, mieux, à la *Closerie des Lilas* regarder les étudiants danser le cancan, peut-être même le danser soi-même, ce qui n'est pas si facile qu'on pourrait l'imaginer; ou mieux encore, au théâtre de l'Odéon, voir quelque pièce du répertoire classique.

Si le temps était particulièrement beau et que ce fût un dimanche, Le Laird mettait une cravate propre, et bras-dessus, bras-dessous, lui et Little Billee se rendaient le matin à l'hôtel où demeurait Taffy, rue de Seine, et attendaient à la porte jusqu'à ce que celui-ci eût achevé sa toilette (Little Billee, lui, était toujours présentable), alors, toujours bras-dessus, bras-dessous, le gros Taffy au milieu, ils descendaient la rue de Seine, traversaient un des ponts et allaient jeter un coup d'œil à la Morgue. Ensuite, ils revenaient sur la rive gauche par le Pont-Neuf, poursuivant leur chemin vers l'ouest, et s'arrêtant devant les devantures et les boutiques de bric-à-brac, feuilletant ou marchandant les livres d'occasion étalés le long des quais.

Ils s'arrêtaient souvent sur le pont des Arts et contemplaient le tableau qui s'étendait devant eux : les Tuileries, le Louvre, la longue file des quais bordés de vieux hôtels, la Chambre des députés, la Seine luisante, serpentant comme un long ruban sous les arches des ponts.

Ils gagnaient, ensuite, par l'allée des Feuillants, la place de la

Concorde, où, en voyant défiler les équipages retour du Bois, les trois camarades devisaient sur les vanités de ce monde, sur la lassitude des plaisirs qui deviennent un labeur et une corvée.

La journée se terminait par un diner tout à fait britannique aux environs de la Madeleine, dans un *English and american Bar*.

En passant par les grands boulevards, Le Laird et Little Billee reconduisaient Taffy à la porte de son hôtel, à moins que ce ne fût celui-ci qui reconduisît ses camarades.

Si, au confraire, il faisait mauvais temps, et que Paris apparût sale et triste à travers les carreaux de l'atelier, avec les ardoises de ses toits luisant sous un ciel gris de plomb, que le vent soufflât et gémît dans la cheminée, on dinait à l'atelier et on y passait tranquillement la soirée ensemble.

Alors, Little Billee avec 3 francs en poche (et même 4 quelquefois) partait aux provisions, achetait un pain frais bien doré sur le dessus, un filet de bœuf, un litre de vin, des pommes de terre et des oignons, du beurre, un boudin, de la laitue, sans oublier les fines herbes et une gousse d'ail.

Taffy mettait le couvert à l'anglaise, et ayant, comme tout le monde, une recette spéciale merveilleuse (le vinaigre d'abord, et l'huile ensuite), il faisait la salade qu'il réussissait, il est vrai, aussi bien qu'un autre, tandis que Le Laird se chargeait du ragoût, dont il faisait un tel gâchis qu'il était impossible de distinguer le bœuf des oignons ni même les oignons de l'ail!... ce qui n'empêchait pas les convives de faire un diner meilleur que chez le père Trin, meilleur que dans le « restaurant anglais » de la rue de la Madeleine, meilleur que partout enfin.

Après le diner on prenait le café, que l'on avait moulu soi-même, et on fumait des cigarettes d'un sou à la douce clarté de trois lampes garnies de grands abats-jour ; et sans souci de la pluie qui faisait rage, du vent qui mugissait, s'engouffrant dans les tours branlantes du coin de la rue Vieille-des-Trois-Mauvais-Ladres, à la flamme des bûches qui crépitaient joyeusement dans le poêle, on devisait de peinture, de littérature, ou d'autres sujets.

Et toujours les mêmes discussions revenaient, à propos de Thackerey et Dickens ou de Tennyson, ou de Byron, ou encore à propos du Titien, de Velasquez et du jeune Millais d'Holman Hunt, à peine célèbre ; souvent aussi, c'étaient les artistes français M. Ingres et M. Delacroix, Balzac, Stendhal ou Georges Sand et le bon Dumas, qui étaient sur la sellette ; plus souvent encore

Puis on allait terminer la soirée .. à la *Closerie des Lilas*, regarder les étudiants danser le cancan.

c'était Edgar Poë; et les gloires de la Grèce et les grandeurs de Rome.

Heureux jours et heureuses nuits! Heureux temps d'insouciance, de santé, de jeunesse, de force et de liberté; avec tout Paris pour cour de récréation, et pour champ d'études et pour *home* le vieux cher quartier Latin!

Et jusqu'à présent, par un miracle, aucune aventure d'amour n'était venue gâter cette existence exquise, et troubler la charmante intimité des trois camarades.

***

Deux jours après les incidents racontés plus haut, une après-midi, que les assauts d'armes, la boxe, la gymnastique allaient leur train, le *Milk below* de Trilby retentit à la porte, et elle apparut portant cette fois un costume d'ouvrière qui laissait voir les harmonieux contours de sa gorge ronde et ferme.

Little Billee, avec 3 francs en poche, partait aux provisions.

Little Billee, dont le regard s'était immédiatement dirigé sur les pieds de la jeune fille, remarqua avec un frisson que ces pieds ennoblissaient des souliers déformés et usés, aussi sûrement que l'eussent fait les plus impec-

ables embauchoirs, et les rendaient aussi élégants qu'un gant de eau fine recouvrant une petite main de femme. Levant ses yeux ouilleurs sur le visage de Trilby, il rencontra son sourire qui le fit rissonner de nouveau, mais cette fois, dans sa chair. Et avec un de es éclairs d'intuition qui lui étaient particuliers il lut par-delà ce isage, dans ces yeux riants et gais que reflétaient sa petite image out entière. Il lut un abîme de douceur et de bonté ; un trésor de énéreuse compassion et d'amour du prochain ; mais, hélas, il y it, aussi tout au fond, une légère empreinte de douleur et d'opprobre... Un nuage passa devant ses yeux, andis qu'une motion violente, faite de itié et de déir chevaleresque de venir à 'aide de la jeune fille s'empara ait de lui et secouait de la tête ux pieds son corps nerveux t sensible. Il ut tiré de ce rouble par les cris de bienvenue qui s'élevaient de tous côtés, accueillant la nouvelle arrivée.

Des dames en cheveux ou en bonnet donnaient du « Mademoiselle », à Trilby.

— Tiens ! c'est la grande Trilby ! — s'écria Jules Guinot. — Comment t'es déjà debout après hier soir ? Avons-nous assez rigolé chez Mathieu, hein ? Crénom d'un nom, quelle noce ! V'la une crémaillère qui peut se vanter d'être diantrement bien pendue, j'espère ! Et la petite santé ce matin ?

— Hé, hé, mon vieux — répondit Trilby, — ça boulotte apparemment ! Et toi ? et Victorine ? Comment qu'à s'porte à c't heure ? Elle avait un fier coup d'chasselas ! c'est y jobard, hein ? de s'fich paf, comme ça d'vant l'monde ! Tiens v'là, Gontran ! ça marche-t-y Gontran, zouzou d'mon cœur ?

— Comme sur des roulettes, ma biche ! — répondit Gontran

l'zouzou, ex-caporal de zouaves — mais tu t'es donc mise chiffonnière à présent? t'as fait banqueroute? (Car Trilby, nous verrons bientôt pourquoi, portait un panier de chiffonnier attaché à ses épaules par de larges courroies, et avait une lanterne et un crochet dans les mains.)

Elle répondit :

— Mais-z oui, mon bon! Dame! pas d'veine hier soir! t'as bien vu! dans la dèche jusqu'aux omoplates, mon pauv' caporal sous-off! nom d'un canon! faut bien vivre, s'pas?

Little Billee se sentait mal à l'aise pendant cet échange de courtoisies dont il ne comprit pas un mot et qu'il soupçonna avec raison, être fait en argot, chose qu'il avait en horreur. Le désir de ne pouvoir comprendre ces plaisanteries, l'exaspérait.

Bonjour monsieur Taffy, — dit Trilby en anglais, — je vous ai apporté ces objets d'art et de vertu pour faire la paix. Je les ai empruntés au père Martin, chiffonnier en gros et en détail, grand officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut *et cœtera*, 13 *bis*, rue du Puits-d'Amour, rez-de-chaussée, au fond de la cour, vis-à-vis le Mont-de-Piété! C'est un de mes amis intimes et...

— Quoi? Un chiffonnier votre ami intime! — s'écria l'honnête Taffy, complètement désorienté.

— Mais oui! Pourquoi pas? Je ne blague jamais; d'ailleurs le père Martin n'est pas fier pour un sou — répliqua Trilby gouailleuse. Vous vous en apercevriez bien vite si vous le connaissiez.

Puis, indiquant la hotte elle ajouta :

— C'est comme ça que ça se porte, voyez-vous? Si vous voulez la mettre sur votre dos je vous l'attacherai et vous montrerai comment tenir la lanterne et le crochet-pique. Peut-être en arriverez-vous là un jour, vous savez. Il ne faut jurer de rien! Père Martin qui est généralement libre dans l'après-midi, poserait volontiers pour vous, si ça vous fait plaisir. Il est pauvre mais honnête, gentil et propre par-dessus le marché, un vrai gentleman! Il aime beaucoup les artistes, surtout les artistes anglais qui payent bien. Sa femme tient une boutique de bric-à-brac et de vieux maîtres des Rembrandt depuis 2 fr. 50. Mon filleul, un amour de gosse, est en nourrice chez eux.

— Vous parlez français, sans doute?

— Un peu, balbutia Taffy qui, interloqué, ne savait quelle contenance faire.

Trilby se débarrassa de son attirail qu'elle déposa dans un coin

— Et maintenant, dit-elle, le temps d'en griller une et je me re des pieds. On m'attend à l'ambassade d'Autriche. Et puis, nt ! Allez toujours, mes enfants. En avant, la boxe !

S'asseyant sur la table à modèles elle se mit en devoir de rouler ne cigarette tout en regardant les boxeurs. Little Billee lui avança ivilement une chaise qu'elle refusa ; alors il s'assit près d'elle, s bras croisés et commença de l'entretenir gentiment du temps, u dernier ouvrage de Verdi (qu'il n'avait jamais entendu), des eautés de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (qu'il n'avait as lue), du charme mystérieux du sourire de la « Lisa del Gio- onde » de Léonard de Vinci (qu'il n'avait pas vue), et il parlait e tout cela à Trilby comme il eût parlé à toute autre jeune demoi- elle rencontrée dans le salon de sa mère, avec une grâce et un act qui touchèrent vivement Trilby tout en l'embarrassant.

De son côté, Taffy offrit à Trilby une tasse de café et lui parla ans son meilleur français, correctement prononcé et Le Laird ssaya de l'imiter.

Le français de Le Laird était si comique qu'il eût déridé, même a plus sévère assemblée anglaise, et ses manières toutes aimables t simples séduisaient au premier abord.

* * *

Dans l'atelier, chaque jour, de 5 à 6, ce furent des allées et venues continuelles ; toujours la même bande cosmopolite venant des ateliers voisins : des « dames » en cheveux ou en bonnet, dont quelques-unes connaissaient Trilby et la tutoyaient familièrement, tandis que d'autres lui donnaient du « Mademoiselle » avec une extrême politesse qui leur était, d'ailleurs, rendue, et c'étaient des « Chère Madame », « Chère Mademoiselle », qui donnaient à l'atelier des airs d'être à « l'ambassade d'Autriche, » comme disait Trilby, avec un clignement d'œil qui n'avait rien du protocole !

* * *

Un jour, Svengali entra et se mit immédiatement à jouer quelques-uns de ces brillants morceaux qui étaient perdus pour Trilby comme un feu d'artifice pour un aveugle, bien que tout le

temps que durait la musique elle fit de louables efforts pour s taire.

Mais les armes, la gymnastique et la boxe étaient plus dans s goûts. Taffy, un fleuret à la main se fendant, déployant toute s force souple et jeune, l'intéressait beaucoup plus que Svenga faisant flamboyer ses gros yeux et dirigeant de l'un à l'aut un sourire mielleux comme pour dire : « N'est-ce bas qu che suis peau ? N'est-ce pas que ch'ai du chénie ? N'est-ce ba que che suis suplime enfin ?... »

Elle eût pu vivre dans le luxe

Puis, ce fut Durien, l sculpteur, auquel on ava offert une baignoire à l Porte-Saint-Martin et qu venait inviter Trilby une de ces demoiselles dîner avec lui « au caba ret » et à partager s loge, pour voir jouer l *Dame aux Camélias.*

Little Billee, qui plai santa à ce propos Trilby n'avait pourtant guèr envie de s'amuser ! Un tristesse profonde, un dé senchantement pénibl s'étaient emparés de lui. Comme il se le disait intérieuremen avec douleur :

A feeling of sadness and longing
That is not aching to pain
And ressembles sorrow only
As the mist ressembles the rain.

Cette tristesse et ce désenchantement provenaient de ce qu cette adorable jeune femme au doux visage, à la gorge idéale, au attaches de déesse ne fût point pure autant qu'elle était belle ; e Little Billee faisait en ce moment le rêve insensé que Trilby fû par une baguette magique transformée en une fillette qui serai l'amie de sa sœur, demeurerait dans un petit village du Devon shire — la fille du clergyman, par exemple, — y ferait le caté chisme aux enfants le dimanche. Car il aimait la piété chez la

Mimi posait chez Carrel et chantait tout en posant (P. 111.)

femme bien qu'il ne fût nullement dévot lui même. Il s'interrogeait dans le trouble de ses idées vagues, mais si élevées, s'efforçant de dissiper les ténèbres des grands mystères de l'âme humaine. Son cerveau toujours en travail, le tourmentait sans cesse, roulant des pensées profondes sur la vie et la mort et lui suscitait des thèses positives contre la foi chrétienne.

Cependant Little Billee était timide et discret et avant tout respectueux des illusions des autres qu'il eût été désolé de détruire et d'ébranler, et il gardait pour lui le secret de son âme incroyante.

Comme pour compenser cet esprit rêveur fort étrange de la part d'un garçon si jeune et si timide, Little Billee était l'esclave de superstitions absolument enfantines. C'est ainsi qu'il n'eût jamais consenti, par exemple, à passer sous une échelle ni à s'asseoir à une table où il y aurait eu déjà douze convives, ni à se faire couper les cheveux le vendredi, et n'eût pas dormi en repos s'il avait par malheur aperçu la lune à travers les vitres.

Il aimait à assister à la grand'messe dans quelque vieille et sombre cathédrale, à jouir dans le plus complet recueillement, des sons pathétiques de la musique sacrée et des parfums enivrants de l'encens.

Sa foi en l'infaillibilité de la classe bourgeoise, dont il faisait partie comme tous ses amis, était absolue. Il ne croyait qu'en ceux qui étaient nés parmi les simples et les travailleurs, et professait un mépris démocratique pour les lords, les ducs et même les pauvres inoffensifs baronnets, en un mot pour tout ce qui était socialement au-dessus de lui et de la moyenne des hommes.

Croyance bienfaisante pour celui qui sait la conserver toute la vie en dépit de l'expérience et de désillusions, et qui, en tout cas, lui est une sauvegarde, en le tenant éloigné de la mauvaise compagnie que l'on est exposé à rencontrer dans les hautes et dans les basses classes. *In medio tutissimus ibis !*

Little Billee n'était plus heureux... Ses yeux trop amoureux de la forme restaient aveuglés par l'éblouissement de la vision féminine *aux pieds d'ange*, et s'emplissaient de mélancolie. Plus d'un d'entre nous, en contemplant les formes adorables d'une jolie femme, a deviné derrière elles une belle âme. L'instinct qui nous guide en pareil cas nous trompe rarement. Mais souvent, hélas ! ce corps de femme qui nous ravit, est un terrible danger sur cette terre pleine de tentations ! Surtout s'il s'agit d'une humble et igno-

rante fille du peuple dont la nature ardente et loyale est inclinée à l'amour et à la confiance.

Mais ceci est une vérité si rebattue qu'elle n'a plus besoin d'être énoncée.

La pauvre Trilby possédait toutes les vertus, à l'exception d'une seule ; et par malheur, cette vertu est précisément celle que dans son égoïsme, l'homme a décrété indispensable chez une jeune fille.

Et ceci est cause que cette histoire ne pourra être mise entre les mains des jeunes filles.

Je le regrette bien sincèrement, car j'avais longtemps caressé le rêve, dès le début de ma carrière littéraire, de ne jamais rien dire, de ne jamais écrire un mot qu'une maman ne pût lire à sa candide et chaste fillette...

La Destinée en a décidé autrement.

Ce n'était pas l'amour des vanités qui avait conduit Trilby au péché (que ce soit une circonstance atténuante ou aggravante, c'est une question qu'il n'y a pas lieu d'étudier ici), mais le résultat de l'ignorance, des mauvais conseils de tous, même de sa mère. Elle eût pu, si elle l'eût voulu, vivre au milieu des splendeurs du luxe, mais elle méprisait les richesses et gagnait, par son métier, plus qu'il ne lui en fallait pour satisfaire ses goûts simples.

Elle s'était donnée, en jouant, par légèreté de cœur, et aussi par générosité de nature, ne sachant pas résister à une prière éplorée. Elle se donnait à l'Amour comme elle se fût livrée à l'Art, si la nature l'avait faite homme, et comme un amateur, trop fier pour vendre ses tableaux, fait de temps en temps le cadeau de l'un d'eux à un ami bien cher, et digne d'en apprécier la valeur.

Bien qu'il n'y eût pas place en son cœur pour plus d'une passion à la fois (ce qui dans le quartier Latin, foyer des cœurs larges, est un fait digne de remarque) mais il contenait quantité de chaudes et sincères affections ; et Trilby était la plus dévouée, la plus secourable, la plus compatissante, la plus tendre des amies ; infiniment plus sérieuse et fidèle en amitié qu'en amour.

On eût pu dire de son cœur qu'il était vierge tant elle était ignorante des joies de l'amour, de ses tourments et de la jalousie, car les caresses superficielles ne lui laissaient qu'une agitation légère et passagère.

* * *

.e père de Trilby, ainsi qu'elle-même le disait, était un gentle-
n, le fils d'un célèbre médecin de Dublin, et l'ami de Georges IV.
était entré dans les ordres, mais il avait un vice qui fut sa
ne : il buvait. Bientôt il déserta l'Eglise, et se mit à enseigner;
encore, le vice qui se développait chaque jour, le jeta à la honte.
alla à Paris, parvint à y trouver quelques élèves qu'il perdit.
de misère en misère il tomba jusqu'au dernier échelon. La
e de ces misères se présenta en la personne d'une fille de bras-
ie rencontrée aux *Montagnards Ecossais*, rue de Paradis-
issonnière (paradis qui n'avait rien de céleste, je vous prie de
croire !)

l épousa cette fille de rue. Remarquablement belle, elle parvint
ntretenir son mari, qui accepta avec la plus sereine inconscience
te situation.

ls eurent une fille qui fut élevée à la grâce de Dieu !

Après quinze années de sa honteuse existence de parasite,
trick O'Ferrall mourut laissant un enfant posthume né *dix mois
rès la mort de son père*, et dont la naissance coûta la vie à la
re. Alors Trilby se fit blanchisseuse de fin ; au bout de deux
nées d'apprentissage, elle commit une faute à laquelle l'entraina
e confiance malheureuse en un ami qu'elle avait rencontré chez
mère. Alors elle se fit modèle, pour gagner sa vie et celle de
n petit frère, dont elle raffolait.

* * *

Au moment où commence cette histoire, la pauvre épave — un
i garçonnet espiègle et gentil, qui avait alors cinq ans — était
nourrice chez le père Martin, le chiffonnier, et sa femme, la
endeuse de « vieux maitres à bon marché ». Il s'était fait adorer
tous les habitants de la rue du Puits-d'Amour.

Trilby, par fantaisie, s'amusait à l'appeler son filleul et à le
e petit-fils du père et de la mère Martin, si bien que les braves
isins en étaient arrivés à le croire.

Presque tout le monde, en dépit de la jeunesse de Trilby, pre nait le petit pour son fils, et elle ne s'en fâchait pas, tant so amour pour l'enfant était grand.

L'enfant eût pu tomber plus mal que dans ce pauvre logis.

La mère Martin, au contraire de son mari, était très pieuse tous deux étaient également honnêtes et bons et quoique ignoran et grossiers possédaient cette grande vertu et ce grand charme qu est la charité.

Et, si dans l'autre monde, les hommes sont jugés par leu œuvres, cet honorable couple jouit sans doute à présent de la fél cité due à ceux qui ont lutté honorablement pour la vie terrestre

*
* *

Mais retournons à Trilby que nous retrouvons à la Porte-Sain Martin, la main dans celle de Durien, auquel cependant elle n songeait pas. Sa pensée la ramenait obstinément à l'atelier. Ell voyait le grand Taffy dans son attitude conquérante, se dressan fleuret en main, pour laisser galamment à son adversaire le temp de reprendre haleine. Little Billee était là aussi devant elle ave son joli visage aux yeux doux et son extrême courtoisie. Tout coup, en un élan d'irrésistible sympathie, son cœur s'en alla vers cet amusant Écossais, Le Laird, qui à tout moment lança en français les plus effroyables jurons de la terre (et cela en pr sence des dames) sans se douter d'ailleurs le moins du monde d ce qu'il disait, car le Laird avait l'oreille prompte à saisir l choses entendues, la rage de parler français et croyait employ des idiotismes, alors qu'il parlait argot. Ses « gaffes » étaie nombreuses et parfois assez gênantes pour les oreilles de l'aud toire.

La représentation était finie.

Trilby n'avait prêté aucune attention à Mme Doche qui inte prétait avec toute son âme le rôle de *La Dame aux Camélia* prétextant un violent mal de tête, elle prit congé de Durien, e un peu triste, sans savoir pourquoi, regagna toute seulette s pauvre bicoque de la rue des Pousse-Cailloux.

II

Dieu qu'il fait bon la regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grands biens qui sont en elle
Chacun est prêt à la louer.

'ersonne ne savait exactement comment, où et de quoi vivait ngali. Il habitait rue Tire-Liard, une soupente délabrée avec, r tout mobilier, un lit, une toilette et un piano. Il était pauvre en dépit de son talent, il n'avait pas pu encore se faire une ation à Paris. Et cet insuccès était dû surtout à son caractère ses manières, tantôt obséquieuses ou brutales et parfois d'une ssière impertinence.

'e n'était point une pauvreté honorable ni intéressante que la ne, car il recevait du fond de l'Autriche de constants subsides lui envoyaient ses parents, braves gens, modestes, travailleurs tigables, dont il était le *chéri* en même temps que la ruine.

)n ne lui avait connu que deux amis : Checko, qui demeurait dans coin de grenier près de l'impasse des Ramoneurs, était second lon à l'orchestre du Gymnase et partageait ses modestes appoinhents avec son maître auquel il devait un grand talent encore oré du public. L'autre avait été plutôt une élève qu'une amie; mystérieuse Honorine, dont il se vantait d'avoir fait la conquête, nant à entendre qu'elle était une femme du monde. Rien tait plus faux cependant, car Mlle Honorine Cahen (mieux nue dans le quartier Latin sous le nom de *Mimi*), était une oble petite juive, coureuse de profession, modèle pour l'enble et de naissance plutôt vulgaire... Au demeurant, un véritable ut-en-train et douée d'une voix si douce qu'elle charmait malgré accent canaille. Elle posait chez Carrel et chantait tout en sant. La première fois que Little Billee entendit sa voix vraint agréable, pleine d'allégresse, de jeunesse, de joie de vivre, il retta d'autant plus qu'elle fût un modèle. Il ressentait toujours e impression pénible devant un modèle féminin, car il avait une nde vénération, un amour ingénu pour les femmes, surtout ur celles qui chantaient, et si la voix était un contralto, alors te vénération et cet amour étaient sans bornes.

Il eût été une proie facile aux harmonieuses sirènes. Tout di paraissait pour lu sous le charme de voix : le rossign éclipsait l'oiseau paradis.

Svengali habitait une soupente délabrée.

Mimi ignora l'art de chanter cette ignorance m me était le princip attrait de sa voix.

Elle chantait d chansons de Béra ger : *Grand'mère Parlez-nous de lu* ou, *T'en souviens-t disait un capitain* ou bien encore, *E fants, c'est moi qui suis Lisette*! et beaucoup d'autres billevesée

Mais elle chantait aussi des chansons qui n'étaient point de Béranger : refrains de bas-étage que Little Billee ne pouvait comprendre, mais dont il devinait la grivoiserie vulgaire dans le gros rire qu'elles provoquaient chez les rapins, bien que la voix conservât sa suavité. Et cela lui faisait du mal.

Il la flanqua à la porte.

Svengali avait ramassé Mlle Honorine à la brasserie des Porcherons, rue du Crapaud-Volant; il l'avait emmenée dans sa mansarde, et là, à grands coups d'œillades de ses gros yeux enflammés qu'il enfonçait dans ceux de son élève, il s'était mis à la dresser; elle, immédiatement, avait été fascinée par ce spécimen de sa propre race, à ce point, que sa vilaine petite âme sordide et merce-

re était pleine de lui, conservait les traits de son visage, le son ses paroles, et qu'il était pour elle le prophète envoyé par le u d'Israël — David et Saül à la fois!

Les leçons commençaient généralement avec douceur et patience la part du maitre qui donnait à son élève de petits noms mitié. Sa « Rose te Sharon », sa « Berle de Papylone », sa Petite alouette te Chérussalem », et lui déclarait qu'elle serait jour la reine des rossignols.

Avant de lui inculquer l'art de chanter, il eut à lui faire apprendre tout ce qu'elle savait; sa manière de respirer, de iger sa voix, prononcer, t était détes- le. Elle tra- llait sans re- he pour plai- à son maitre, réussit bien- t à oublier ites les peti- ruses de ix et de dic- n qui étaient ur elle tout rt du chant. Bien qu'elle t une oreille erveilleuse, le n'avait pas l'intelligence musicale, aucune intelligence d'ail- urs, excepté celle des sous et des centimes... Elle était bête mme une oie, et sa voix était comme sa beauté — du diable...

Puis il fit des passes et contrepasses sur le front.

Cependant, Mlle Mimi étudiait avec fureur, en perdait boire et le manger. Lui, à bout de patience et découragé, ne mprenant pas une voix pour la première fois, devenait de ur en jour plus froid, plus sévère et plus dur, ce qui naturelle- ent, lui attira de la part de sa victime un redoublement de ndresse.

La nervosité d'Honorine croissait en proportion de son amour, sa maladresse en proportion de sa nervosité. De mal en pis, sa oix dégénéra en un sifflet de grive, puis se cassa en un craque-

ment sinistre, et ses tentatives de chant ne furent plus qu'une cho pitoyable, innomable, douloureuse à entendre — genre Trilby

Alors Svengali devint terrible de rage, écrasa la malheureu de gros mots et de coups de ses mains osseuses, lui fit subir l pires traitements et finit par lui emprunter de l'argent : d pièces de 50 centimes, de 20 sous, voire même de 100 sou qu'il ne lui rendit qu'en dûretés, enfin la tortura de toutes manières imaginables et inimaginables jusqu'à ce qu'elle dev follement, éperdument, désespérément amoureuse, au point qu'e se fût jetée par la fenêtre du sixième étage pour procurer à s amant un instant de plaisir !

Il ne lui demanda point de se livrer à ce sport excessif, qui lui eût apporté nulle satisfaction, mais par un matin de b dimanche, il la saisit par la peau du cou et la flanqua à la porte son taudis, lui déclarant que si jamais elle osait y remontrer nez, il la dénoncerait à la police, terrible menace, hélas! p la pauvre Mimi! car toutes ces pièces de 10, 20, et 100 so avec lesquelles avaient été payées ces pitoyables leçons de musi ne provenaient sûrement pas toutes des séances de pose c Carrel, hé?

Alors, la « Rose te Sharon », la « berle te Papylone » « betite alouette te Chérussalem » n'ayant plus en fait de voix le pépiage d'un moineau, s'en retourna d'où elle venait, à la r perdit ses ailes, son entrain, resta dans le ruisseau comme vieille savate qu'on jette.

Le lendemain de ce jour orageux, Svengali se réveilla, déci faire la noce.

A l'aide de ses grands bras de poulpe, il ramassa sa culot son gilet qui trainaient affalés sur le plancher et vida le con des poches sur la couverture déguenillée de son grabat ; cette là, comme beaucoup d'autres, l'or et l'argent brillaient par absence, quelques sous seulement, à peine de quoi se paye maigre premier déjeuner !

La veille, Svengali avait dépouillé Checko et dépensé le fru son butin (10 francs, au moins) dans une nuit faite de toute orgies : orgies que Cheko avait été invité à ne point partager. M tenant, les seules personnes auxquelles il pouvait s'adre étaient Taffy, Le Laird et Little Billee qu'il avait négligé de t depuis un certain temps.

Svengali enfila ses habits, se regarda dans ce qui restait

oir accroché à la muraille, et constata que si son front était à igueur suffisamment propre, ses yeux et ses tempes ne l'étaient idément pas assez ; alors il versa un petit peu du contenu d'un à eau minuscule dans une cuvette liliputienne, y trempa déli ement le bout de son second doigt qu'il entortilla dans le coin n mouchoir de poche et en frotta sa face barbouillée de suie.

Ses mains, pensa-t-il, feraient l'affaire pour un ou deux jours ore ; il les passa dans sa crinière noire et emmêlée qu'il rejeta derrière ses oreilles, lui donnant ainsi l'allure qu'il aimait et détestait si fort ceux chez lesquels ils se rendait. Puis, il mit son et, son collet de velours, et partit à travers les rues blanches de eil, et animées de cette gaieté éclatante, particulière aux mati- s des dimanches de mai à Paris.

l trouva Little Billee dans son tub, éponge et savon en mains, cette vue l'égaya si fort qu'il en oublia un moment le but de sa ite.

— *Himmel* ! Que tiable faites-vous là-dedans ? s'écria-t-il. dans n français allemand hébraïque.

— Ce que je fais ? demanda Little Billee dans son français de atford-atte-Bowe.

— Oui, assis dans ce baquet à jouer avec une éponge et un orceau de savon !

— Eh bien, mais je me nettoie, je suppose !

— Et gomment tiable avez-vous pu fous salir ?

A ceci Little Billee, ne trouvant rien à répondre, continua en ence ses ablutions, se frottant énergiquement, s'aspergeant à ands coups d'eau, selon la manière anglaise, tandis que Svengali sclaffait de rire devant le spectacle de ce petit englishman se nettoyant » !

Quant Little Billee fut hors du bain, Svengali lui demanda 0 francs et reçut une pièce de 100 sous.

Satisfait de ce petit merle, faute de grives qu'il venait chercher, demanda à Little Billee quand il se nettoierait de nouveau, car aimerait à revenir le voir alors.

— Demaing matting, à votre service, répondit Little Billee en nclinant courtoisement.

— Quoi ! le lundi aussi ! *Gott in Himmel !* vous vous nettoyez us les jours ?

Puis, il partit d'un nouveau rire, formidable cette fois, et qui tentit à travers la maison, place de l'Odéon, rue de Seine, tout

le long du chemin qu'il fit se rendant chez Taffy pour lui emprunte une pièce de 5 francs, peut-être deux.

Il trouva celui-ci dans son tub également, et redoubla d'hilarité se tordit littéralement, montrant Taffy du bout de son doigt croch et crasseux.

Un flot de colère monta brusquement à la face de Taffy, d'un voix tonnante il gronda :

— Ah ça ! qu'est-ce que vous fichez-là, à vous désopiler comm ça ? Vilaine tête de cochon que vous êtes ! Est-ce que vous voul que je vous flanque dans la rue par la fenêtre ? sale juif ! Attend une minute et vous allez voir si je ne décrasse pas d'importan votre puante carcasse !

Et sautant hors de son tub, il s'élança sur Svengali qui, sai d'épouvante, s'enfuit, dégringola l'escalier quatre à quatre, ma dissant la brutalité et le mauvais caractère britanniques.

En bas du troisième étage il s'arrêta pour souffler et se deman s'il irait chez l'Écossais, place Saint-André-des-Arts, pour cet pièce après laquelle il courait ? Il décida d'attendre une aut heure, laquelle, pensait-il, donnerait, à Le Laird le temps d'av fini les nettoyages auxquels il était évidemment en train de livrer comme les autres.

Il alla déjeuner à la crèmerie Souchet, rue Clopin-Clopant et remettant petit à petit de sa frayeur, se reprit à rire jusqu'à s' rompre les côtes. Imaginez deux pontes nus comme la main nettoyant.... ! Et il se pâmait toujours et davantage tant il trouv cela drôle. Il pensait qu'une propreté poussée à ce point, ét superflue et insupportable.

Son déjeuner terminé, il se rendit chez Le Laird, rue de Sein Au moment où il allait frapper à la porte, Trilby apparut, sorta de chez Durien. Les yeux rouges, bouffis de larmes et entour d'un large cercle noir, toute pâle, elle était presque méco naissable.

— Fous avez tu chacrin, Matemoisselle ? demanda Svengali.

Elle lui dit qu'elle avait une névralgie dans l'œil, qu'elle ét sujette à ce mal qui était quelquefois intolérable et durait ordin rement vingt-quatre heures.

— Beut-être buis je vous guérir. Endrez avec moi.

Les ablutions de Le Laird, s'il y en avait eues, étaient termin Il était en train de prendre son déjeuner composé d'un petit p beurré et d'une tasse de café de sa fabrication ; il fut désolé de v

lby dans un pareil état, et lui offrit du café et de l'eau-de-vie, elle ne toucha pas.

Alors Svengali la fit asseoir sur le divan, s'assit en face d'elle et dit :

— Recartez moi pien tans le planc tes yeux.

Puis il fit des passes et contre-passes sur le front, les tempes, joues, le cou de la jeune fille, dont les paupières s'abaissèrent à peu jusqu'à se rejoindre tandis que son visage révélait une pression d'excessive placidité.

Au bout d'un quart d'heure environ, il lui demanda si elle souf-t encore.

— Oh ! presque plus, Monsieur. C'est le ciel !...

Quelques minutes plus tard, il demanda à Le Laird s'il savait lemand.

— Assez pour le comprendre, répondit celui ci, qui avait passé e année à Dusseldorf. Alors Svengali continua en allemand :

— Voyez, elle ne dort pas, mais elle n'ouvrira pas les yeux. errogez-la.

— Dormez-vous, Miss Trilby ? questionna Le Laird.

— Non.

— Alors, ouvrez les yeux et regardez-moi.

Elle essaya de lever les paupières, mais dit qu'elle ne pouvait y rvenir.

— Elle n'ouvrira pas la bouche. Demandez-le lui, reprit engali.

— Pourquoi ne pouvez vous pas ouvrir vos yeux, Miss Trilby ?

La jeune fille essaya de parler, mais en vain.

— Elle ne se lèvera pas du divan. Demandez-le lui ?

Mais Trilby subissait le charme et ne fit aucun mouvement.

— Maintenant je vais lui rendre l'usage de ses facultés, dit engali, en faisant de nouveau des passes.

Alors Trilby sauta sur ses pieds précipitamment, agitant ses as en l'air joyeusement, et criant :

— Vive la Prusse ! me v'là guérie !...

Dans le feu de sa reconnaissance elle saisit la main de son sau-ur et l'embrassa à plusieurs reprises, tandis que lui, montrant s grandes dents sales et le blanc de ses gros yeux ronds, ricanait faisait entendre un sifflement de triomphe.

Trilby reprit :

— Maintenant, il me faut aller poser chez Durien. Comment

puis-je vous remercier, Monsieur ? Vous m'avez délivrée de mo mal.

— Oui, Matemoisselle. C'est moi qui l'ai maindenant ; là tar mon bras, mais je ne m'en blains bas puisqu'il vient de vou Guand vous souffrirez, vous fiendrez chez moi, 22, rue Tire-Liar sixième étage au-dessus de l'entresol, et je vous quérirai encore e faisant basser la touleur en moi...

— Oh ! que vous êtes bon !

Et dans l'accès de sa joie, Trilby hurla un monstrueux *mill below* qui fit trembler les poutres de la vieille pièce.

— Qu'est-ce que vous dites, Matemoiselle ?

— Oh ! c'est le cri des marchands de lait en Angleterre.

— Quel gri magnivique, Matemoisselle, *wunderschon !* un g qui s'échabbe de l'âme, fleurit sur les lèvres comme la foix Mme Alboni et fous touche en blein cœur.

Le visage de Trilby s'empourpra d'orgueil.

— Oui, Matemoiselle, je n'ai chamais gonnu dans le mon entier qu'une seule bersonne qui pût brolonger ainsi sa foix aus longtemps que vous.

— Est-ce vous, Monsieur ?

— Crand Tieu, non, Matemoiselle ! Je n'ai bas ce brivilèch n'ayant, malheureusement aucun foix à broloncher. Je feux barl d'un carçon au café de la Rotonde, au Palais-Royal. Quand vo commandez un café, il crie : « Boum ! » c'est phénoménal ! c'e gomme un éternel et formitable goup de ganon — un coup ganon à une crande rebercussion, vous safez, Matemoiselle. carçon est payé mille francs par an barce qu'il attire tes clients la Rotonde, où le café n'est pas très pon, quoiqu'il coûte trois so la tasse ; plus cher qu'au café Larsouille, rue Flamberge-au-Ven Guand il mourra, ils feront le tour te la France pour droufer s pareil, et ensuite le tour te l'Allemagne, le bays tes pons carçon — et tes pons ganons — mais ils ne le droufront pas, et le café la Rotonde fera pancroute... à moins que vous ne gonsentiez remblacer cet ingombaraple carçon.

S'approchant de Trilby, il ajouta :

— Foulez-vous me bermettre te regarter dans fotre pouch Matemoisselle.

(A suivre.) GEORGES DU MAURIER.
(Traduction de Th. Bathedat).

L'ANNEAU [1]

(Suite.)

S'étant relu, il fit porter la lettre à la poste. Et il fut tranquille pour tout le reste de la journée, fredonna, parut, au diner, de bonne humeur et se leva, le lendemain, dans d'excellentes dispositions de travail. « Tout est parfait, se disait-il émerveillé. Je ne me suis jamais senti aussi libre, aussi maître de moi, aussi heureux. Et Mareuil qui me disait : Prenez garde ! — Il a du flair ! » Le soir, au cercle, il flâna dans les salons, autour des tables de jeu. Il ne touchait jamais une carte, venait là pour bavarder, apprendre les potins du jour, se plonger, une heure, dans la vie du boulevard, qui est par essence celle de Paris. Quand on vint lui dire qu'on le demandait au téléphone, il pensa : « C'est elle », et fut déçu, à l'appareil, d'entendre une voix d'homme.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— C'est moi, Laret.

— Ah ! c'est toi, mon vieux. Et où es-tu ?

Son ami Laret, lieutenant au 67e, dont il était sans nouvelles depuis trois mois, lui téléphonait, de Soissons, qu'il comptait venir prochainement en permission à Paris.

— C'est ça, arrive-nous pour quelques jours. On tâchera d'être gai.

— Ta mère va bien ?

— Très bien, je te remercie.

— A Paris, quel temps fait-il ?

— Très beau.

— Ici, il pleut. Tu n'as pas idée de ce que c'est folichon. Et avec ça pas de femmes ! J'espère qu'à Paris tu vas me présenter le dessus du panier.

— On verra.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 17 juin.

— Alors, dans une semaine. Au revoir!

Henri refermait la cabine qui donnait dans l'antichambre. Une voix claire prononça derrière lui :

— Bonjour!

Il se retourna et vit Josée.

— J'ai entendu que vous causiez, dit-elle, et je vous ai attendu. Merci de votre jolie lettre. Tenez, je l'ai encore dans mon gant.

Il lui prit la main. Entre la paume et le gant était la lettre. Il dit :

— C'est vous qui êtes charmante d'être venue. Vous me faites grand plaisir.

Ils n'ajoutèrent rien, restèrent silencieux soudain, sans aucune gêne pourtant. Josée marcha vers l'escalier, à petits pas.

— Vous n'êtes pas pressée de repartir?

— Non, j'ai cinq minutes.

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui?

— D'abord, j'ai fait de la bicyclette, ce matin, avec M. Cervières et son frère; puis, cet après-midi, j'ai été en visites avec ma mère, et je viens de la quitter à côté, rue Cambon, où je dois la rejoindre dans un instant.

— Très bien. Et ça vous amuse toujours, la bicyclette?

— Beaucoup.

— Et Cervières?

— Quoi?

— Est-ce qu'il ne vous fait pas un peu la cour?

— Pourquoi me demandez-vous ça?

— Pour savoir.

— Monsieur de la Palisse! Eh bien! je veux être franche : oui et non. Mais l'un ou l'autre, ça revient au même.

Elle se mit à rire, s'accoudant à la rampe, et ajouta :

— Ça me fait penser qu'il est jaloux un peu de mon cousin Bébé. Vous ne connaissez pas Bébé? Nous nous sommes connus hauts comme ça. Mais si vous voyiez les yeux que me fait Cervières quand j'arrive avec Bébé le matin!...

— Alors il vous fait la cour?

— Puisque je vous dis que ça m'est indifférent.

— Oh! vous dites cela!...

Elle mit une main sur sa veste toute bombée, sans un pli, par sa poitrine ferme :

— Tenez, je vais vous faire un aveu : je n'aime pas les blonds. Ne le lui dites pas!

Et se remettant à rire :

— Vous n'êtes pas blond au moins? C'est que ça m'est arrivé ne fois de commettre cette gaffe... Allons! donnez-moi mon livre ue je me sauve.

— Si vite!

— Oui, oui. Déjà 6 heures, je serai grondée.

Elle prit le livre, lui tendit la main et descendit en s'écriant :

— Bonjour à Mareuil!

Henri revint, dans les lumières, se mêler aux groupes. Il causa, ut bruyant; Mareuil lui dit :

— Vous êtes bien gai, ce soir.

— Moi! Pas plus que de coutume.

Et cette constatation le rendit silencieux soudain. Pourquoi serait-il plus gai aujourd'hui que les autres jours? Il chercha un fauteuil et s'isola dans un coin, en parcourant, distrait, les feuilles du soir.

Les jours suivants, il ne vit pas Josée et ne pensa pas à elle, très absorbé par un acte en vers qu'il écrivait et qu'il avait des chances de faire recevoir à l'Odéon. Mais un matin il descendit vers le Bois sans qu'il pût se déclarer en toute sincérité qu'il n'y allait point dans l'espoir de l'y rencontrer. Le temps était doux, bien que novembre approchât; mais cette molle matinée sentait l'humidité, l'hiver. Des cyclistes passaient, hommes et jeunes femmes qu'il suivit du regard sans, parmi eux, la reconnaître. Puis, ayant longé les Acacias, comme il revenait sur ses pas, il vit s'approcher, grandir et prendre forme trois points noirs surgis du fond de l'allée. Au milieu, il reconnut sa silhouette gracieuse, sa petite veste-tailleur serrée à la taille. Elle avait, à sa droite, Cervières, l'aîné; à gauche, le cadet, Edmond. Elle allait passer sans le voir, surveillant la route, ses petits gants blancs sur le guidon, quand d'un grand salut, il lui fit détourner la tête.

— Tiens, monsieur Trévins!

Elle mit pied à terre et les deux Cervières, qui continuaient de pédaler après un signe amical à Henri, durent l'imiter.

— Eh bien! dit-elle en riant, tout en tenant d'une main sa machine, vous êtes gentil de m'avoir comparée à ce monstre de Clorinde! Car c'est un vrai monstre.

Il l'écoutait, regardant, ravi, ses jambes d'une admirable finesse, le pantalon bouffant en forme de jupe qui retombait un peu plus bas que les genoux.

— Ah ! la comparaison était flatteuse ! déclara Cervières en les rejoignant. Tu en as de bonnes, toi !

Très grand, bien découplé, avec une fine moustache blonde, il avait cette élégance du coquet maréchal des logis, fils de famille, qui fait fantaisie. Henri n'aurait pu dire pourquoi son ami lui déplut tant ce matin. Il portait avec aisance le costume de cycliste, sans affectation de chic, avec juste ce qu'il en fallait pour produire son petit effet. Edmond, son frère, grandi vite, avec une tête trop grosse, avait quelque chose de simiesque, une laideur intelligente et drôle.

— Tu sais qu'*on* ne nous parle que de toi, reprit Cervières. Il parait que tu écris des lettres pleines de bons conseils. C'est qu'il est très sérieux ! Monsieur fait son petit Dumas.

Et comme une ombre passait sur le visage d'Henri.

— Regardez la sensitive. Il est vexé. On lui fait des compliments et voilà comme il les reçoit.

— Il a probablement mal dormi, fit Edmond.

Et lui passant la main dans le dos :

— A quelle heure qu'on t'a couché hier, dis, chéri ?

Henri se sentit sans ressort pour répondre à leurs railleries. Il félicita Josée sur son costume :

— Vous êtes ravissante. On ne peut avoir meilleure façon sur une machine. Vous réhabilitez pour moi la bicyclette. Quand je vous ai vus venir de loin, je me suis dit : « Qu'est-ce donc qui éclaire l'avenue là-bas ? » La moustache de Cervières était toute dorée, comme celle d'un jeune premier qui se penche sur la rampe.

Edmond plaisanta :

— Avoue-le, tu t'es levé tôt pour nous voir passer ce matin Depuis combien de temps étais-tu là à nous attendre ?

— Allons ! en route ! fit Cervières qui, déjà remonté sur sa selle s'écartait.

— A un de ces soirs ! cria Josée.

Il les vit s'éloigner. Elle, de ses jambes fines, gentiment et sans effort, pédalait. Il l'entendit qui riait de son rire clair, sans doute à un dernier trait que lui décochait son ami. Alors il s'en voulut de s'être montré si inférieur. Il avait l'âme trouble et tumultueuse comme un ciel d'orage. Et brusquement il se demanda inquiet :

— Ah çà mais !... qu'est-ce que j'ai donc ?

III

Mareuil avait dit vrai : Josée n'était pas heureuse chez elle, epuis que son père, le banquier Sildyn, ruiné par l'échec d'une ntreprise trop hardie, s'était, dans sa maison de banque, au ilieu de ses employés, fait sauter bravement, avec cette énergie écisive du vaincu qui ne veut pas subir une honteuse capitula- on. La fin tragique de ce beau joueur, dont l'incroyable chance tait jusque-là légendaire à la Bourse, fit grande impression sur le onde de la finance et n'est pas encore oubliée aujourd'hui. Mme Sildyn, garantie par le régime dotal, put continuer un train e vie aisée. Mais Josée se trouva sans dot, sa mère n'ayant pas ésité, pour augmenter ses revenus, à placer tout ce qui lui restait e sa fortune en viager. Jamais d'ailleurs, comme en ces dernières nnées où le foyer était vide de son chef, la jeune fille n'avait senti ar quelque chose d'indéfinissable dans le ton, le regard, la façon l'être de Mme Sildyn, toute la froideur et toute l'indifférence de elle-ci à son endroit. Elle avait la sensation d'être si seule à côté e cette mère qui ne s'occupait pas d'elle, que souvent, réfugiée ans sa chambre, elle s'était surprise à sangloter, puis, nerveuse, rire, en s'écriant :

— Josée, tu es une petite fille malade ! Il faut te soigner, ma onne !

Et comme elle était très fière, elle ne laissa rien soupçonner de es émois, de ces détresses morales qu'elle étourdissait par une aieté factice. Qui aurait pu démêler une sensibilité aiguë en cette personne jolie dont le rire était si cristallin, et qui semblait avoir, uand elle ne riait pas, la belle impassibilité d'un objet d'art ? Mareuil seul avait vu clair. Elle cherchait à se distraire, et là tait l'explication de sa camaraderie facile, de ses façons d'ex- rême amabilité avec les hommes. Rester à la maison n'était pas possible, tant elle avait à souffrir du caractère ombrageux de sa mère qui, très adulée autrefois, ne pouvait se défendre aujourd'hui, vis-à-vis d'elle, de cette éternelle jalousie de l'astre qui tombe pour l'astre qui se lève, de la femme qui s'en va pour la femme qui vient. Encore toute svelte, avec ses trente-huit ans qui en paraissaient trente-cinq à peine, sa coquetterie redoublait, maintenant qu'elle en arrivait presque à douter d'elle-même. Elle continuait à

recevoir beaucoup, sachant qu'aux lumières son teint de créole, tempéré par la poudre, restait éclatant, et qu'elle n'était pas encore une ex-jolie femme. Les hommes qui fréquentaient chez elle lui témoignaient le même empressement galant qu'aux jours passés où il lui suffisait de se montrer dans un salon pour y exercer aussitôt une sorte de dictature de beauté. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que la seule présence de Josée la reculait dans l'ombre, et que, devant la jeunesse rayonnante de ce corps épanoui, l'empressement de ses invités trahissait un effort, ou devenait distrait. Elle comprit que tous leurs hommages allaient à Josée, que cette petite lui volait sa place dans sa propre maison. Alors commença entre les deux femmes une lutte de rivale à rivale, une guerre sournoise, guerre de ruses dont la jeune fille subit, patiente, les escarmouches perfides. Peu à peu éloignée, tenue à l'écart, exclue des réceptions de sa mère, elle dut, quand il y avait soirée, se retirer dans sa chambre après le diner. Bientôt des scènes éclatèrent à propos de tout et de rien.

— Va donc, lui disait sa mère, retrouver ces hommes dont tu emportes l'odeur de tabac jusque dans ta robe. Est-ce que l'un d'eux ne va pas bientôt me débarrasser de toi?

A ces attaques elle opposait un mutisme fier ; elle s'en allait ; ne rentrait qu'au soir, quand sa mère, calmée, affectait de se cantonner dans une tranquille indifférence.

Mais un jour Mme Sildyn décida que la chambre claire de la jeune fille serait transformée en petit salon et que Josée occuperait une pièce incommode et obscure, jusque-là inutilisée. Ce jour-là comme elle répétait, prête à sortir : « Qui donc me débarrassera de toi ? » Josée, toute raidie de révoltée, répliqua :

— Ce sera peut-être plus tôt que vous ne le pensez. Que je me marie et je ne vous embarrasserai plus longtemps.

— Te marier ! s'écria la mère. Est ce qu'on voudrait de toi ? Qui est-ce qui voudrait d'une...

— D'une ? fit Josée avec défi.

Le mot ne fut pas dit. Mme Sildyn se contenta de hausser les épaules et sortit en faisant claquer les portes.

Restée seule, Josée vint voir la pièce qui lui était désormais attribuée. Dans cette pièce, où l'on n'entrait jamais, étaient relégués les meubles encombrants, un grand bahut qu'on n'avait pas pu caser ailleurs et le bureau d'acajou à incrustations de cuivre du banquier Sildyn, où, petite fille, elle était venue écrire de petits

billets pour rappeler à son père des cadeaux promis. Il s'exhale des vieilles choses que nous avons connues une tristesse d'oublié qui nous émeut soudain. Les souvenirs qui dorment dans ces choses dorment aussi dans notre âme, et en même temps qu'ils prennent une forme sous nos yeux, nous les sentons remuer en nous. C'est avec un attendrissement sans paroles que la jeune fille regardait cette tablette recouverte de poussière et qu'elle prit, pour le tirer, le bouton d'un tiroir. Le tiroir résista. A ce moment, elle se rappela que, lorsqu'ils avaient quitté leur appartement des Champs-Élysées pour s'installer dans celui-ci, elle avait trouvé, au lendemain du déménagement, un trousseau de clefs dont sa mère lui avait dit, tout en le jetant négligemment dans son chiffonnier :

— Ce sont les clefs du bureau de ton père.

Peut-être y étaient-elles encore. En effet, ayant pénétré dans la chambre de Mme Sildyn elle les découvrit sans peine, oublia de refermer le chiffonnier et revint.

Maintenant, un à un, les tiroirs cédaient, montrant leur contenu, des factures, des lettres d'affaires, bouleversées après la mort du banquier et qui dormaient, pêle-mêle, depuis des années. Mais, dans ce désordre, un acte sur papier timbré qu'elle déplia et où elle vit son nom la retint toute saisie. Elle lisait :

Extrait du registre des actes de naissance du huitième arrondissement de Paris pour l'année mil huit cent soixante-quatorze.

Du mardi vingt et un juin mil huit cent soixante quatorze.

Acte de naissance de Josée que nous avons reconnue pour être du sexe féminin, née le vingt du courant à six heures du soir au domicile de Mme Sagerret, sage-femme, rue d'Anjou, n° 71, de père et mère inconnus.

Les témoins ont été MM. Jean-André Desnoyers, sans profession, demeurant rue du Faubourg-Saint-Honoré, 83, et Hippolyte-Octave Pradin, publiciste, demeurant rue d'Anjou, 74.

Sur la déclaration à nous faite par M. Joseph-André Cerbelin, docteur en médecine et accoucheur, demeurant à Paris, rue du Mont-Thabor, 35, lequel a signé avec les témoins et avec nous Étienne-François Fortier, maire-adjoint, après lecture faite.

Josée demeura le papier à la main, chancelante, ayant peine à comprendre. Son regard erra sur les tiroirs ouverts, se posa sur l'acte, revit son nom. C'était d'elle qu'il s'agissait, c'était là son acte de naissance.

— Père et mère inconnus !

Elle prononça ces mots tout haut pendant que sous ses doigts

machinalement remués, d'autres papiers s'ouvraient, des lettres, une correspondance dont la lecture l'éclaira.

Elle y reconstruisit son histoire. Le banquier Sildyn l'avait eue de la femme d'un ingénieur roumain installée à Paris durant quelques années. L'ingénieur, au moment de sa naissance, était occupé au Japon à construire une ligne de chemin de fer. Puis, de retour, il avait emmené sa femme à Constantinople où des intérêts l'appelaient. Les lettres disaient ces choses ; mais ce qu'elles ne disaient pas, c'est pourquoi son père ne lui avait pas donné son nom. Père et mère inconnus ! Pourquoi ?

Et soudain elle se souvint d'avoir lu dans un livre que la loi ne permet pas aux époux de reconnaître les enfants nés en dehors du mariage. Elle inclina la tête plusieurs fois comme pour marquer qu'elle comprenait ; elle était pâlie et encore tout hébétée de ce qu'elle venait d'apprendre. Ainsi Mme Sildyn n'était pas sa mère. Comment avait-elle accepté de recevoir à son foyer une enfant née d'une autre femme ? Ce point était obscur, et d'ailleurs qu'importait ? Mme Sildyn n'était pas sa mère. Cette réalité l'emplissait de stupeur. Alors, comment était elle, cette mère inconnue ? Vivait-elle encore ? Elle songea confusément qu'un jour, elle avait huit ans, son père l'avait menée dans un hôtel, pour rendre visite à une dame étrangère, de passage à Paris. Et, brusquement elle revit nettement le salon rouge d'hôtel, la femme petite et forte qui l'avait embrassée avec mollesse, lui avait donné des jouets. Puis, comme une ombre tomba sur cette vision fugitive. Les papiers se succédèrent sous ses yeux. Elle apprit que la femme était morte. Une lettre de l'ingénieur au banquier relatait en quelques lignes ses derniers instants. Cette nouvelle venait au milieu de préoccupations d'intérêt, parmi des chiffres. Ainsi disparaissait dans l'indifférence, dans l'affairement d'une maison d'employés, cette femme indolente qui ne l'avait pas aimée, qui n'avait eu, quand elle l'avait vue, aucun de ces élans fougueux de mère à fille. Nulle pitié ne remuait la stupeur de Josée. Elle remit les papiers dans les tiroirs qu'elle referma, garda le trousseau de clefs, traversa l'appartement. Rien n'avait bougé ; les pièces étaient tranquilles ; seulement, dans un bourdonnement continu sonnait à son oreille :

— Père et mère inconnus ! Père et mère inconnus !

Elle gagna sa chambre claire dont toutes choses, les objets aimés lui avaient menti en l'entretenant dans l'illusion d'un foyer qui n'existait pas. Elle était une étrangère, une passante dans ce

milieu menteur, dont le silence tout à coup l'épouvantait. Et l'énergie de ses nerfs raidis céda, le trousseau de clefs tomba sur le tapis avec un bruit clair, tandis qu'écroulée sur un siège elle fondait en larmes. Tout ce qu'elle avait cru, tout ce qui la faisait confiante, l'orgueil de se savoir jolie et de séduire, s'effondrait.

Elle n'était plus cette jeune fille du monde qu'on respectait tout en la convoitant, tant elle savait demeurer hautaine avec ses airs libres, ses façons émancipées. La façade trompeuse se fendait, et, du coup, elle se découvrait hors la loi, déchue de ses privilèges, hors de cette serre mondaine où chaque plante a son nom, sa race, ses origines nommables; elle n'était plus dans l'enceinte réservée de la bonne société, mais sur les bas-côtés, avec ceux qui n'ont que des demi-droits, les douteux, les irréguliers, ceux qui ne sont pas encore dehors, dans la tourbe, mais tout près et sur le point d'y tomber.

Alors Josée cessa de pleurer. Elle pensa à Mme Sildyn. Cette femme n'était pas sa mère, n'était rien pour elle. Elle s'expliquait maintenant l'absence de tendresse dont elle avait souffert auprès d'elle. Au même instant, elle se dit qu'elle n'avait plus personne, qu'elle était seule au monde, et elle tordit ses bras de désespoir. Mon Dieu! qu'avait-elle donc fait pour être si éprouvée? Déjà, sans dot, elle n'attirait pas les maris. Maintenant elle était définitivement condamnée. Qui voudrait d'elle? Il faudrait qu'elle devînt la maîtresse d'un de ces hommes, dans l'impossibilité où elle était de gagner sa vie. Car si les seuls arts d'agrément qu'elle avait abordés lui permettaient de faire bonne figure dans un salon, elle était inapte à les enseigner à d'autres. Femme du monde ou femme galante; s'habiller, danser, flirter, ce qu'on lui avait appris ne la préparait qu'à l'oisiveté luxueuse d'une de ces deux fonctions.

— Mon Dieu! répéta-t-elle avec détresse.

Et elle aperçut sur la cheminée, encadré de peluche bleue, le portrait de son père. Ce père auquel elle avait toujours gardé une piété tendre, c'était lui qui l'avait condamnée ainsi en la faisant naître. Elle aurait voulu proférer des imprécations, le haïr. Mais ayant pris le portrait elle ne put que balbutier en sanglotant :

— Ah! mon cher papa!

C'est qu'il l'avait aimée, sa Josée, et qu'elle se rappelait, dans les derniers temps, quand le souci de sa ruine ravageait sa figure, quelle expression d'infinie pitié il avait pour elle, tout en écartant

sur son front ses cheveux pour l'embrasser. Et elle baisa le portrait dans un besoin de consolation, de tendresse, d'oubli :

— Ah! cher papa! cher papa!

Maintenant elle ne se sentait plus souffrir. Elle le savait, elle ne se marierait pas. Partie cette illusion, fini ce rêve. Elle n'avait plus de sanglots et s'essuya les yeux. A la glace, elle se vit un peu pâle, mais plus jolie peut-être, avec quelque chose de plus grave, de décidé, de farouche. Il y avait des hommes qui la désiraient : eh bien! elle se donnerait, elle se donnerait. Elle répéta cela avec exaltation. Elle subissait cette folie vertigineuse qui emporte la raison dans un tourbillon, vous fait sauter dans le gouffre rencontré, cette folie de rouler en bas, de briser tout ce qu'on a cru, de s'avilir, de se perdre, pour se venger de souffrir, comme si c'était là se venger! Et c'était avec une frénésie intérieure qu'elle se redisait, pendant que ses lèvres bougeaient à peine et que ses mains épinglaient son chapeau pour sortir :

— Je me donnerai! Je me donnerai! Je me donnerai!

A qui? Elle n'aurait que l'embarras du choix. Elle vit défiler des figures rencontrées au bal, rencontrées au Bois, rencontrées ailleurs. Une seule resta, celle de Mareuil. Mareuil lui plaisait. Et, à cette minute où elle se voyait seule, où elle regardait autour d'elle, désespérée, cherchant un secours, un appui, elle songeait à lui. Dans le vide où elle se débattait, il se dressait. Il prenait soudain une place considérable dans sa vie. Elle allait à lui. Les paroles qui la consoleraient ne pouvaient sortir que de ses lèvres. Elle arpentait sa chambre, sans se décider à sortir encore. Elle se répétait: « Mareuil! Mareuil! » Elle eût voulu qu'il fût là, pour se jeter dans ses bras. Elle eût voulu qu'il l'embrassât, qu'il eût des mots câlins, qu'il lui dit : « Ma petite Josée », en la tenant serrée contre lui.

Elle s'arrêta frémissante. Mareuil ne l'aimait pas. Elle se rappelait cette circonstance, un soir où, seule avec lui, elle s'était sentie toute faible, comme il voulait l'embrasser. C'est depuis ce moment que, jugeant le flirt dangereux, il avait changé d'attitude. Pourquoi?

Elle était jolie, plus jolie que la plupart de ces femmes qu'il lui préférait. Qu'avaient-elles, ces femmes, actrices ou filles de joie, qu'avaient-elles de plus qu'elle, de mieux qu'elle? Elle finit par se dire : « Ce sont des femmes ». Ce mot la retint songeuse. C'étaient des femmes. Elle n'était qu'une jeune fille. Il y avait un secret, un

rt d'aimer et d'être aimée qu'elle ne savait pas. Ce qu'elle avait ırpris dans des conversations ou dans des lectures était si rudi- ıentaire que souvent, quand elle avait l'air, comme ça, d'être au ›urant, d'être informée et compétente, c'était un ton qu'elle se onnait, sans se douter, du reste, qu'elle se faisait ainsi le plus rand tort. Au fond, c'était une ignorante. Or, voici que, cherchant démêler les raisons de cette retraite de Mareuil, soudain elle evina qu'ayant envisagé la possibilité de la prendre il s'était érobé devant les responsabilités morales de cette prise d'une ierge. Car il n'avait pas été, avec son expérience d'homme, sans emarquer qu'elle était vierge. Cette idée l'illumina. Elle fut umiliée, à cet instant, de ne pas être une femme. Elle en conçut ne colère rageuse. Elle se dit : « Si j'avais eu un amant avant lui u des amants, comme ces femmes, comme celle dont on racontait, l y a quelques mois, qu'il était épris, il viendrait à moi, et il 'hésiterait pas, et je le garderais ». Alors, dans le désordre de ses ›ensées, son désarroi moral, cette folie de perte, ce vertige qu'elle ubissait, une idée germa, monstrueuse et folle, une idée qui ne ›ouvait pousser que dans une pauvre cervelle malade. Elle ne 'approfondit pas. Elle ne la pesa pas. Elle s'y accrocha. Il fallait ıue quelqu'un, n'importe qui, le premier venu, la fît femme pour ıu'elle pût ensuite aller trouver Mareuil et lui dire : « Vous pouvez ne prendre. N'ayez aucune crainte. J'ai déjà eu un amant. »

Vers 5 heures, Henri, en arrivant au cercle, la rencontra sous e porche, comme elle entrait.

— Bonjour, Mademoiselle!

Elle se retourna vers lui. Elle était sans voilette, et sa main, qui ›ortait du manchon, n'était pas gantée.

— Vous êtes toute pâle, dit-il. Vous avez quelque chose.

— Non, du tout, fit-elle en souriant, du tout.

— Ça vous va à merveille, d'ailleurs. Et puis, je n'avais pas remarqué ce petit grain de beauté, là, sous votre lèvre. C'est très gentil.

Ils montaient, arrivaient au seuil de l'anti-chambre.

— Est-ce que Mareuil est là? demanda-t-elle.

— Il doit y être. Vous voulez le voir?

— Oui, je veux qu'il me fasse rire.

— Vous êtes donc triste?

— Je ne sais pas. J'ai de drôles d'idées.

— Dites-les-moi.

Elle remua négativement la tête. Et, comme il voulait la faire entrer dans le salon de réception, elle refusa.

— Nous ne sommes pas bien là, insista-t-il! entrez donc!

— Si, si, au contraire, nous sommes très bien.

Des hommes montaient en chantonnant; ils saluèrent Josée. Henri reprit :

— J'ai pensé à vous cet après-midi.

Elle demanda, distraite :

— Et qu'avez-vous pensé?

— Je vais être franc. Excusez-moi si je vous déplais. Mais il me semble qu'un ami a le droit de parler comme je vais le faire. Voilà : je vous trouve trop aimable avec tous. Ce n'est pas une faveur que d'être admis à respirer votre grâce; c'est chose permise à tous les gens qui vous rencontrent au seuil d'un cercle comme celui-ci ou dans une salle de rédaction comme celle de l'*Actualité*. Votre charme de séduction y perd. Et cela s'explique. Un joli marbre que vous avez sur votre cheminée vous plaira moins si vous retrouvez le même chez votre voisin. Ce qui est rare, seul, a de la valeur. Tenez, vous vous êtes fâchée parce que je vous ai comparée à Clorinde : vous avez eu tort. Ne voyez en Clorinde que la femme de volonté. Suivez son exemple. Donnez-vous un but et ne dispersez pas votre effort. Songez à la puissance que vous auriez si toute la grâce que vous émiettez en une journée auprès de tant d'hommes, vous la réserviez pour un seul. Votre grâce est une fleur qui s'effeuille. Qu'en reste-t-il le soir?

Elle paraissait attentive, mais elle ne l'écoutait pas. Comme il fallait répondre, elle dit :

— Vous n'êtes pas comme les autres, vous!

Et, soudain :

— J'ai à téléphoner.

— C'est facile, fit Henri qui vint ouvrir la cabine téléphonique.

Que de petits drames de la vie seraient détruits dans leur embryon si, à certains instants comme celui-ci, un être pouvait pénétrer l'intention d'un autre être, voir clair au fond d'une pensée! Henri ne devait jamais se douter qu'à cette minute où il ouvrait cette porte, se préparait un acte irréparable dont tous deux allaient souffrir ensuite. Il vint se promener dans l'antichambre pendant que Josée, ayant demandé l'*Actualité*, et s'étant fait mettre en communication avec Cervières, disait :

— C'est vous, monsieur Cervières? C'est moi, Josée.

— Oui, je reconnais votre voix. Qu'y a-t-il?

— Il y a que demain je vous attendrai à 10 heures au chalet du ycle. Quelque temps qu'il fasse, venez.

— Entendu!

Elle raccrocha le récepteur, ouvrit la porte, songeuse, retrouva Henri. Et ils restèrent silencieux, comme s'ils sentaient sans se expliquer, que quelque chose de grave se passait entre eux. Puis Henri proposa :

— Descendons, voulez-vous?

— Non, pas encore.

Il s'étonna :

— Cet endroit est incommode; tout le monde y passe. Descendons.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que j'attends Mareuil.

Il fit :

— Ah!

Et, malgré lui, demanda :

— Pourquoi?

Il eut sur lui la tranquillité fixe de ses prunelles d'or. Elle lui lit avec l'étrange mélancolie de sa voix devenue très grave :

— Parce que j'ai besoin de lui parler.

Il fit : « Ah! » encore, se tut.

Puis :

— Mareuil est un bon ami pour vous.

— Oui, un bon ami.

A ce moment, la voix de Mareuil retentit derrière :

— Alors, c'est une habitude. Toujours dans les petits coins.

Il sortait, un chrysanthème blanc au revers de son pardessus clair, et il se gantait, la canne sous le bras.

— Bonjour, fit Josée souriante, en s'avançant vers lui.

Elle ajouta :

— Je vous attendais.

— Et vous ne vous embêtiez pas avec Trévins. Mes félicitations.

— Puisque vous êtes là, dit Josée, vous allez me reconduire.

— Impossible, j'ai du monde à dîner. Je vous laisse dans les bras de Trévins.

Elle répliqua spontanément, oubliant la présence d'Henri :

— J'aime mieux les vôtres.

— C'est flatteur, dit Mareuil.

Henri se sentit gêné et triste aussi. Il voulut se retirer, comprenant qu'il n'avait plus rien à faire là. Mareuil demanda :

— Vous venez avec nous?

— Non, excusez-moi.

Il se sentit absurde, craignit qu'on ne s'avisât de son trouble et ut retenu par son ami.

— Allons! accompagnez-nous chez le pâtissier. Vous comprenez bien que nous ne pouvons convenablement y aller seuls.

Alors il se laissa entraîner, pour qu'on ne pût croire à du dépit de sa part. Ils descendirent. Mareuil prit le bras de Josée. Henri parla, se jugea bête, se tut. Tout au fond du magasin clair et vide du pâtissier, où des glaces les répétèrent sans fin, ils vinrent s'asseoir autour d'une petite table de marbre. Henri ne voulut rien prendre, de même que Josée. Ils étaient, pour des raisons différentes, silencieux l'un et l'autre. Et Mareuil les accusa de manquer d'estomac, tout en dévorant à belles dents, avec une faim jeune et gourmande, une assiettée de petits gâteaux. Jamais le poète n'avait subi comme à cet instant la supériorité physique de son ami, une supériorité de taille, de gestes et de tenue. Jusque dans son laisser-aller, Mareuil restait gentleman. Sans être beau garçon, il était viril, lustré, élégant. Son chapeau qu'il avait incliné en arrière lui donnait un air déluré qui n'avait pas mauvais ton. Rien de trivial dans sa façon de renverser sa chaise et de croiser les jambes, tant ses manières étaient naturelles aisées. Ses fines bottines étaient du bon bottier et sa cravate du bon chemisier. Par contraste, Henri, incurvé sur son siège, se trouva mauvais genre. Il n'avait pas appris à se bien tenir; il sentit que s'il bougeait il serait gauche. Ses chaussures lacées lui déplurent et aussi l'étoffe de son pantalon, la bosse qu'y faisait son trousseau de clefs à l'endroit de la poche, et jusqu'au pli tombant de sa moustache qu'il aperçut dans une glace. Alors comme il arrêtait son attention sur Josée, il eut encore une contrariété, une petite peine même en la voyant tremper ses lèvres dans le verre de porto qu'on venait de servir à Mareuil. Il y avait une intention évidente d'intimité dans ce petit acte condamnable. Henri feignit de n'avoir rien vu et se mit à fredonner, en battant de sa canne le sol dallé. Puis, quand ils sortirent, à la porte du magasin, il les quitta après un grand salut et partit très droit avec, malgré lui, une si visible raideur que Mareuil dit à Josée

— Ce pauvre Trévins ! Il a l'air fâché.

Elle eut un geste détaché qui exprimait son indifférence.

Comme il avait fait stopper un fiacre et qu'ils y étaient montés, ls ne dirent rien d'abord. Elle l'examinait dans la demi-obscurité es rues où ils roulaient, et elle se persuadait, peu à peu, qu'elle vait le cœur tout gonflé de tendresse pour lui.

— Vous n'êtes pas gaie, ce soir, dit-il.

Il était tout contre elle et jouait avec son manchon. Elle lui aissa passer un bras derrière sa nuque, poser la main sur son paule, d'un geste familier et en même temps protecteur.

— A quoi pensez-vous ? dit-il.

— Je pense, fit-elle avec le plus d'enjouement qu'elle put, que ous étions bien amis autrefois. Vous souvenez-vous ? Puis, brusquement, il s'est fait comme un écart entre nous. Est-ce que vrainent vous auriez eu peur de moi ? C'est que vous dites à tout le nonde que je suis dangereuse.

— C'est mon sentiment. Il ne faut pas vous voir trop souvent, être trop près de vous. Est-ce que cela ne vaut pas mieux d'être camarades comme nous le sommes ? Je vous suis très attaché et 'ai le mérite ainsi de ne pas vous ennuyer.

— Vous ne m'avez jamais ennuyée, dit-elle, toute grave.

Maintenant, près de lui, elle ressentait le besoin de s'assurer qu'elle ne se trompait pas, que ce qu'elle avait deviné de ses scrupules n'était pas imaginaire. Elle reprit :

— Répondez-moi franchement, Mareuil : si vous vous êtes un peu éloigné, c'est que vous aviez peur de m'aimer ?

Il tenta de plaisanter :

— Heu ! C'est bien sérieux, tout ça.

— Ne rions pas. Est-ce vrai ?

— Mon Dieu, oui. C'est un peu ça.

— Et si vous aviez peur de m'aimer, c'est que vous n'auriez pas consenti à être mon mari ? Eh bien ! si je vous disais aujourd'hui : « Je ne songe plus à me marier. Voulez-vous que je sois votre maîtresse ? » Que répondriez-vous ?

— Je répondrais que vous déraisonnez.

— Très bien. Je m'y attendais. Je vous devine. Ecoutez-moi : j'ai bien réfléchi et j'ai toute ma raison : dans huit jours, je vous poserai la même question, et vous n'aurez plus cette fois aucune raison de scrupule ; vous me comprenez ? aucune.

Il riposta :

— Allons donc ! Vous dites des bêtises, ma petite amie. Demain matin, vous n'y penserez plus, et moi, de mon côté, je vous promets de les oublier. Plus tard, vous me remercierez, ma bonne Josée. Du calme et de la raison, sacrebleu !

Et, comme ils traversaient la place de l'Étoile, il fit arrêter la voiture.

— Ça ne serait pas convenable que je vous arrête à votre porte. Un domestique pourrait vous voir. Vous êtes à deux pas...

Sans qu'elle ajoutât rien, il ouvrit la portière, baisa sa main, la vit descendre, en se disant : « Ah ! ces petites filles, quand ça les prend !... Elle me tiendra pour un jobard, c'est certain. Mais j'aime encore mieux ça ! » Il donna au cocher son adresse, se rassit, murmurant encore, apitoyé :

— Pauvre petite !

Cependant Josée s'en allait vite, les mains dans son manchon. « Il ne me croit pas. Il verra bien », se disait-elle résolument, avec de brefs mouvements de tête. Elle se représentait cette solution comme nécessaire, comme la seule à laquelle devaient fatalement aboutir tous ses raisonnements. « Je serai une fille perdue », pensa-t-elle. Elle répéta avec une sorte de jouissance rageuse : « Une fille perdue, une fille perdue ! » Et c'était par révolte contre ce qu'elle avait cru et ce qui l'avait trompée, par bravade contre ce monde dont elle s'était crue et dont elle n'était pas, contre ce monde fermé pour elle, qu'elle poursuivait : « J'aurai un amant ! un amant ! » Elle pensa que toutes ces femmes altières de la bonne société en avaient un ou plusieurs. Seulement elles étaient mariées, et dès lors c'était un usage, presque un droit. Seule, une jeune fille, n'ayant personne à tromper, n'avait pas le droit de se donner. Eh bien ! elle le prendrait, ce droit ; et puisqu'elle était sur les bas côtés, parmi les douteux, elle se jetterait bravement dehors tout à fait, dans la tourbe, dans le ruisseau.

Elle revit l'appartement paisible. Mme Sildyn qui avait trouvé son chiffonnier ouvert et le trousseau de clefs sur le tapis, dans la chambre de la jeune fille, lui demanda :

— Tu as ouvert le bureau de ton père ?

Elle fit « oui » de la tête, et ce oui indiquait si bien qu'elle n'avait plus rien à apprendre qu'elles se comprirent et que Mme Sildyn, par son attitude, exprima : « Allons ! tant mieux ! J'aime autant qu'elle l'ait appris ainsi ». Durant le dîner, elles ne parlèrent plus. Josée ayant à peine touché aux plats, absente d'es-

prit, se retira dans sa chambre, s'occupa de revoir de menus objets, des cahiers d'écriture, des rubans, ses petites affaires de jeune fille. Elle relut de vieilles lettres. Celle toute récente d'Henri tomba sous ses yeux. Elle sourit nerveusement en pensant à Clorinde, cette femme forte, cette aventurière à laquelle il la comparait. Puis, relisant le passage où il lui conseillait d'écrire, elle répéta : « Écrire console » et resta songeuse. Est-ce qu'on pouvait écrire des choses comme celle-là ? Quoi de plus banal et de plus romanesque à la fois ? Comme c'était invraisemblable et bête ! La vie était ainsi souvent. Elle dormit mal cette nuit-là, tout agitée, subissant un étrange sommeil qui la faisait presque lucide par instants. Et le matin, dès 6 heures, elle perçut les premiers bruits dans la maison, les volets ouverts, les pas dans l'escalier, l'entrée des domestiques dans l'office. Il faisait un jour gris et sale; elle vit qu'il pleuvait quand la femme de chambre vint écarter les rideaux. Elle demanda l'heure, apprit qu'il était 9 heures passées, se leva, preste, mit son costume de bicyclette et trouva dans la remise, à sa place, sa machine. La pluie était tenace et pénétrante. Mais elle avait dit à Cervières : « Venez, quelque temps qu'il fasse », et elle partit, prit l'allée des Acacias, arriva au rendez-vous toute ruisselée sous l'ondée fine. Dans la salle commune où quelques cyclistes attendaient une éclaircie, elle ne le vit pas et vint se sécher près du grand poêle. Ses gants blancs étaient traversés par l'eau et ses mains mouillées. Alors, comme elle était là, tournant le dos à l'entrée, Cervières arriva :

— Vous en avez des idées de faire venir les gens par un temps pareil !

Il était transpercé ; des gouttes tombaient de sa casquette d'étoffe ; sa moustache blonde était tout emperlée.

— Vous le regrettez ? fit-elle.

Il la vit toute fraîche et provocante ; elle lui plut.

— Ça vous va bien d'être mouillée, fit-il.

Ils s'assirent. Il pensait avec sa fatuité naturelle de garçon à bonnes fortunes : « Voilà une petite femme qui a un caprice pour moi. Ça l'a prise tout d'un coup. Ah ! les femmes ! » A la vérité, il lui attribuait quelques aventures, et c'est ainsi qu'il se formulait à lui-même son opinion : « La petite a déjà marché, c'est sûr ». Il ajouta : « C'est à moi de faire ». Et il s'avoua qu'elle en valait bien la peine.

Il lui dit :

— Vous venez déjeuner avec moi?

— Non, fit elle, je ne peux pas, mais je serai libre de bonne heure et j'irai vous voir vers 2 heures.

— Soit.

Et avec ses façons nettes d'homme qui ne se gêne pas avec les femmes :

— Vous savez, ne vous étonnez pas si vous me trouvez étendu sur mon divan. Comme je me couche très tard, j'ai l'habitude de faire la sieste après déjeuner.

Elle ne se sentit même pas blessée d'être traitée sans ménagements. Elle semblait ne pas l'écouter. Comme il ne pleuvait plus, ils en profitèrent pour repartir et se quittèrent à la porte du Bois. Cervières rentra chez lui. Il habitait rue de la Bienfaisance un rez-de-chaussée dont, grâce au goût artiste de son frère, il avait fait une coquette et jolie garçonnière. S'étant déshabillé, il se vêtit de flanelle souple, se mit à table avec Edmond qu'il congédia aussitôt après le déjeuner, et il eut alors l'attention de faire disposer des fleurs dans le petit salon, sur le canapé duquel il vint s'étendre.

Vers 2 heures, un coup de timbre retentit, et la bonne, qui avait reçu des ordres, introduisit Josée. Il la vit entrer lentement, retirer son chapeau qu'elle déposa sur un meuble. Elle était très pâle quand elle s'assit près de lui. Il n'avait pas bougé, ne lui avait pas tendu la main. Ils ne s'étaient rien dit. Et le silence était presque solennel, comme aux minutes qui précèdent tout ce qui doit se passer de grave, de décisif, d'irrémédiable. Cervières était trop accoutumé à sentir entre ses bras chanceler la vertu des femmes pour avoir l'intuition que dans ce fait si simple, un invisible drame allait se dérouler, que, dans cet acte usuel de sa vie, il allait être l'instrument de l'agonie d'une âme. Il restait persuadé, selon sa brutale expression, que « la petite avait déjà marché ». Bientôt, soulevé un peu, il lui parla de choses indifférentes, tout en lui retirant une broche de perles fines épinglée au velours vert de son col, pendant qu'elle se laissait faire, docile. Et tous deux sentaient si bien que les paroles, à ce moment, ne pouvaient avoir de sens et servaient seulement à combler le vide du silence qu'elle ne l'écoutait pas et qu'il ne s'écoutait pas lui-même. Alors il brusqua les choses, lui renversa la tête sur son bras, voulut toucher ses lèvres. Elle lui dit doucement :

— Non, pas ça.

Il remarqua : « Elle n'est pas très en train », se mit debout, développant son torse de beau garçon, lui prit le bras en continuant de causer et la conduisit dans sa chambre. Un de ses principes, en abrégeant les préliminaires, était de distraire la pensée des femmes pour masquer ce qui aurait pu, dans sa rapidité d'action, les choquer instinctivement. Mais, ici, rien ne pouvait choquer Josée qui, dans l'état moral où elle se trouvait, cette sorte de demi-inconscience qui suivait l'exaltation d'âme et la frénésie de résolution de la veille, n'avait la perception nette d'aucun détail. Une seule chose, pourtant, la frappa tout de suite quand elle entra avec lui dans sa chambre, ce fut le lit, le lit préparé, ouvert. Elle lui demanda de la laisser seule un instant et il obéit, ayant pour habitude, en ces circonstances, de s'incliner devant tous les caprices.

Il pensait qu'elle voulait se dévêtir seule et qu'elle l'appellerait. Dix minutes s'écoulèrent, et comme elle ne l'appelait pas il revint, la trouva immobile et tout habillée sur un fauteuil. S'étant approché, il la gronda familièrement; elle eut l'air de s'éveiller et se mit à dégrafer son corsage. Il restait là sans l'aider, la vit retirer une à une les pièces de son costume; elle faisait cela automatiquement, sans effort, comme elle était venue là, en quelque sorte somnambulique et subissant ce phénomène courant de s'être suggestionnée elle-même. Cervières, qui ne démêlait pas ce qui se passait en elle, ne put qu'être étonné, malgré l'expérience qu'il avait des femmes, de sa naïveté d'impudeur. Comment eût-il su qu'il n'était rien pour elle, à cet instant, qu'un moyen, et qu'elle ne sentait même pas ses yeux d'homme fixés sur elle avec désir? Quand il la prit dans ses bras, elle n'eut aucun émoi physique, aucune répulsion à son contact, ce qui le confirma dans sa conviction qu'elle n'était pas ignorante. Ceci, elle le devina, et ce fut le seul éclair de lucidité qui traversa son esprit. « Il me croit déjà femme, se disait-elle. Il va être bien surpris. » En effet, la surprise de Cervières fut grande quand il s'aperçut qu'elle était vierge, qu'elle pleurait, qu'il l'avait eue vierge.

Maintenant, au sortir de ce lit, de cette chambre, elle tombait, déchue, hors le droit chemin. Elle venait de rompre avec ses scrupules d'honnêteté, avec son passé de fierté, de briser ces lois morales dont la société entoure chaque être; elle devenait l'irrégulière qu'elle avait voulu être. C'était fait, et elle en restait tout étourdie, gardant de cette chose qu'elle ne trouvait même pas sale ni laide, mais simplement douloureuse, l'impression physique d'un

accident. Elle avait eu mal, et debout, maintenant, en se rhabillan elle s'étonnait de retrouver le jeu de ses membres, de bouge d'agir. Il venait de se passer quelque chose de considérable qu'a cun mot ne lui semblait définir ; et sa fièvre tombée, ses ner détendus, sortant de cette sorte d'inconscience somnambulique q l'avait fait se prêter automatiquement à cet acte irréparable, sentiment qui dominait en elle était celui de la stupeur, devant que rien désormais ne rachèterait. Car rien ne pouvait faire q cela ne fût pas, rien n'effacerait cela, jamais. Alors, elle se sent envahie d'une détresse profonde, immense, infinie. Elle était tou vêtue, elle vint dans le salon remettre son chapeau, hâtivemen Sa tête était lourde et trouble, et elle n'aspirait qu'à sortir, sa savoir où elle irait, pour ne plus être là, pour que l'air du deho la dégrisât.

Et Cervières, l'ayant reconduite, referma la porte, songeur.

— Drôle de fille!...

Il n'avait pas de scrupules, se disant qu'en somme elle s'éta jetée à sa tête. Seulement, tout en tirant son étui à cigarettes, ajouta, dans un besoin de définir ce qui était obscur, de se donn à lui-même une explication dont il se contenterait, pour n'y pl penser ensuite :

— Bah!... C'est une toquée.

(A suivre.) LOUIS DE ROBERT.

LES MONACH [1]

(Suite.)

On entendait des boniments, des coups de pistolet où Courtaron tait merveilleux, des bouts d'airs dans les notes aiguës, les into-ations forcées des acteurs et sur tout cela un murmure confus de oix, à peine interrompu de temps à autre par de faibles applau-issements. Tout allait à la fois. Dans le jardin, M. Romain équilibriste faisait des miracles sur une estrade. Un maillot noir, ne grande collerette blanche et un haut toupet de clown égale-nent blanc. Il était si souple, si adroit, si poli, qu'il mettait de aisance et de la gaieté dans tous les esprits et sur tous les visages. 'antôt il souriait, en faisant tourner une boule de cuivre sur le out du doigt, tantôt il retenait sur une canne des chapeaux dans outes les positions. Frébault, Courtaron et les copains du cirque ui faisaient une grande réclame. Un prestidigitateur qui devait le emplacer sur l'estrade laissait passer dans son sourire une expres-ion ignoble de jalousie.

On avait installé une somnambule dans la cabane où avait été a chèvre de la petite Hélène de Gomerre. La générale avait d'abord ensé qu'il n'était peut-être pas convenable de laisser prédire 'avenir dans une fête de charité.

— Bast ! cela amusera les hommes, avait répondu la duchesse.

L'abbé Glouvet, consulté, dit « de laisser faire, que c'était encore lu spiritualisme ».

On se demandait les uns aux autres si la somnambule était jolie t l'on riait en voyant remuer la toile qui bouchait l'entrée.

Un peintre, ami des Monach, montrait le tableau qu'il avait onné à la tombola, et disait avoir refusé 10.000 francs de cette oile. M. Le Fiot, adressant la parole à beaucoup de gens, se arrait.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 17 juin.

Cependant un petit jeune homme se faisait remarquer entre tous les *pschutteux* par sa redingote ajustée, ses galons de satin, ses souliers pointus, ses petites bagues, sa cravate bleu pâle, son col rabattu sous une pomme d'Adam saillante, son sourire veule, ses grosses lèvres, sa petite moustache où il manquait des poils par place, sa voix rauque et ses gestes menus. C'était le petit Raphaël, le fils d'un frère de Monach, qui s'était fixé à Oran en 1871, dès que le décret de M. Crémieux eut donné aux israélites d'Algérie les mêmes droits civils qu'aux Français. Monach employait ce jeune parent dans sa banque, il l'avait en particulière estime, car il citait en riant ce trait, qu'au collège, Raphaël mettait en loterie les gâteaux que lui apportait sa mère.

Roger allait et venait de tous côtés, souriant, parlant, saluant, faisant des signes, se donnant ou se dérobant suivant la rencontre, mais finissant toujours par revenir assez fidèlement au comptoir de Mme de Tresmes.

On arrêtait Roger pour lui demander qui étaient Lia et ce Monach. Ses camarades lui faisaient compliment d'être le propriétaire d'une si jolie fille.

Mme Monach admirait avec orgueil cette foule qui était venue chez elle, en somme. Elle vit au travers quelques grandes dames de sa religion : celles-ci aimables et se tenant sur une extrême réserve. Être du monde est un luxe qu'on permet peu à la vanité des derniers venus.

Monach s'empressait autour de la mère de Courtaron. Il lui demandait les noms des gens qu'il voyait passer et se faisait présenter aux personnages. Sa face s'éclairait en dessous. Cent sortes de convoitises couraient sous la peau de son visage. Quand il ne se sentait pas observé, il promenait des regards très durs sur cette foule élégante où il connaissait peu de monde et entendait peu de choses.

Lia, pour sa première entrée dans le monde, avait un succès fou.

Elle portait une robe de satin blanc tout semé de petits bouquets de violettes naturelles, très habilement attachés de tous côtés. La mère fit même la remarque que cette robe originale ne pouvait être mise qu'une fois. On assiégeait le pavillon des fleurs. Elle se tenait debout dans cette toilette parfumée, souriait de bonne grâce et semblait si belle et si bien formée qu'on était un peu intimidé devant elle. Elle mettait, à vendre ses fleurs, tant de sérieux, de

ropos et de séduction naturelle, qu'il paraissait à chacun qu'en btenant d'elle une fleur, il obtenait une faveur particulière. Elle vait en toute sa personne ce don merveilleux qu'ont certaines omédiennes, de poser devant la foule d'une telle façon, que le lus humble des spectateurs s'imagine que c'est lui précisément ue ces yeux regardent, lui que ces sourires viennent chercher, ue c'est pour lui enfin que cette poitrine doucement soulevée espire. Une puissance émanait d'elle et prenait tout ce qu'elle encontrait d'attention.

La foule qui tendait vers elle ne tarissait point. Tous les hommes a trouvaient belle, mais d'une façon différente, comme si elle eût u dans sa beauté de quoi plaire à tous à la fois. Un air d'ennui tait mêlé à toutes ses attitudes et lui donnait une sorte de non-halance qui sollicitait. Les femmes, ou bien se récriaient et 'admiraient de toute leur force, ou bien ne lui accordaient rien.

Le général était dans le comptoir. Il se trémoussait auprès 'elle, faisant très mal des bouquets de trois fleurs et les rangeant nsuite comme il pouvait. On ne le trouvait point à sa place. Mais a duchesse des Baux le défendait, disant que c'était pure jalousie; t très emmitouflée dans ses châles, se levant à demi dans son omptoir, elle déclarait, en lorgnant avec son binocle, que cette eune fille était de tout point superbe.

Mme de Tresmes voyait bien que l'affluence se portait vers Lia. lle concevait de l'humeur, trouvait à Lia le regard bête, les heveux gros, la peau sale :

— Cette petite pue l'argent, dit-elle.

— Elle n'est point petite du tout, reprit Roger, et si l'argent vait une odeur, ce deviendrait bien vite une odeur à la mode.

— Et voyez-vous ce nez de bélier et ces oreilles pointues?

— Où voyez-vous cela?

— Des oreilles pointues comme celles de son père. Et comme ette bouche avance d'un air de sauvage! et ces épaules remontées.

— Ah! pour le coup, je ne vois pas.

— Je les vois, moi.

— Ces épaules sont très droites.

— Je les vois remontées, moi, non pas peut-être telles qu'elles ont, mais telles qu'elles seront, cela revient au même. Elle sera horrible à vingt ans, comme toutes ses pareilles; vieillie, fripée et contournée. Je la vois d'ici, votre petite locataire... Vous verrez un peu quand le type sera sorti!

— Je la vois telle qu'elle est et fort belle.

— A votre aise, Roger! vous êtes libre, dit-elle, en baissant l voix.

La jeune femme se sentait terriblement piquée.

Roger avait encore pour Mme de Tresmes autant d'amour qu': en fallait pour s'animer, mais point assez pour se troubler dan son repos. Afin de la piquer davantage, et par une méchancet naturelle à tous les amants aimés, il alla à dessein s'installer, côté de son père, dans le comptoir de Mlle Monach, pendant qu Courtaron, au courant de tout, le remplaçait auprès de Mme d Tresmes et faisait de son mieux pour irriter cette jalousi naissante.

La journée finissait. Le soleil à son déclin éclairait encore le dernières branches des tilleuls, couverts des tendres feuilles d printemps. Des toits mollement dorés par le couchant, des vitre rouges comme des fournaises, tombait une lumière diffuse, qu dans l'atmosphère déjà humide et bleue, ressemblait à de l'ea dans un aquarium. Cette clarté fluide, qui venait faussement, pa reflet, donnait une grande vigueur aux traits arrêtés de Mlle Mo nach. Sa beauté en parut plus ferme encore et plus réelle, s' était possible.

Elle avait des fidèles qui ne quittaient point son pavillon. El leur souriait pour les retenir, mais elle s'aperçut tout à coup qu les fleurs manquaient. Le général fit des signaux de détresse au domestiques disposés de place en place dans la fête, et Rog partait déjà pour chercher lui-même des fleurs nouvelles, quan Lia eut tout à coup une bonne idée.

Elle arracha un des bouquets de violettes de sa robe et l'offrit la première main qui se tendit. C'est autour d'elle un cri d'entho siasme. Le général veut qu'on vende ces bouquets plus cher qu les autres. Dans le désordre final, on se presse plus fort autour d comptoir. C'est à qui aura de ces fleurs. Le général prend d ciseaux et coupe les bouquets que Lia ne peut elle-même détache Roger trouve d'autres ciseaux et, avec des précautions infinie travaille à la dépouiller.

— Puis je prendre ce bouquet, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur.

— Et celui-là?

— Oui, Monsieur.

— Il faut donc tout prendre?

— Certainement, Monsieur.

— Je ne vous pique point ?

— Du tout, Monsieur. »

Roger fait son office autour de cette belle personne. Il cueille les bouquets dans le dos, près du cou, autour de la taille, pendant que le général, à genoux, s'occupe délicatement de la jupe.

Vous êtes bien bonne de vous laisser ainsi faire, Mademoiselle.

— C'est bien naturel, Monsieur.

De petites taches brunes apparaissent à mesure sur le satin blanc de la robe. Lia se tient droite et presque immobile, un peu confuse, les yeux baissés. Mais sa timidité même demande l'attention. On se ruine autour d'elle à payer ces fleurs encore tièdes et un peu fanées.

On trouve que Roger est un heureux gaillard. Mme de Tresmes, très pâle, dit qu'il a l'air de la déshabiller. Elle trouve cela de la dernière inconvenance et se moque pas mal des intérêts de l'œuvre.

Le marquis de Courtaron, cependant, regardait sans aucune bienveillance le manège de Roger. Quoiqu'il eût assez de vanité pour ne craindre personne, il pensait que peut-être le temps était venu d'assurer ses projets commencés.

Quand il n'y eut plus de bouquets, le général offrit son bras à Lia et la ramena en triomphe dans le salon réservé, montrant le dégât avec admiration. Il couvrit ensuite lui-même les épaules de Lia avec un grand châle des Indes, qu'il fit prendre chez sa femme.

Mme Monach, brisée par l'émotion que lui causait l'ensemble de cette journée, fondit en larmes et demanda à la générale la permission de l'embrasser.

III

Lia allait avoir dix-sept ans.

C'était surtout à la mère du baron qu'il paraissait singulier que Lia ne fût point encore mariée. Cette vieille femme ne reprochait rien ouvertement ; mais elle songeait qu'à treize ans elle-même s'était mariée, suivant la coutume ancienne, qui recommande d'unir les enfants pubères.

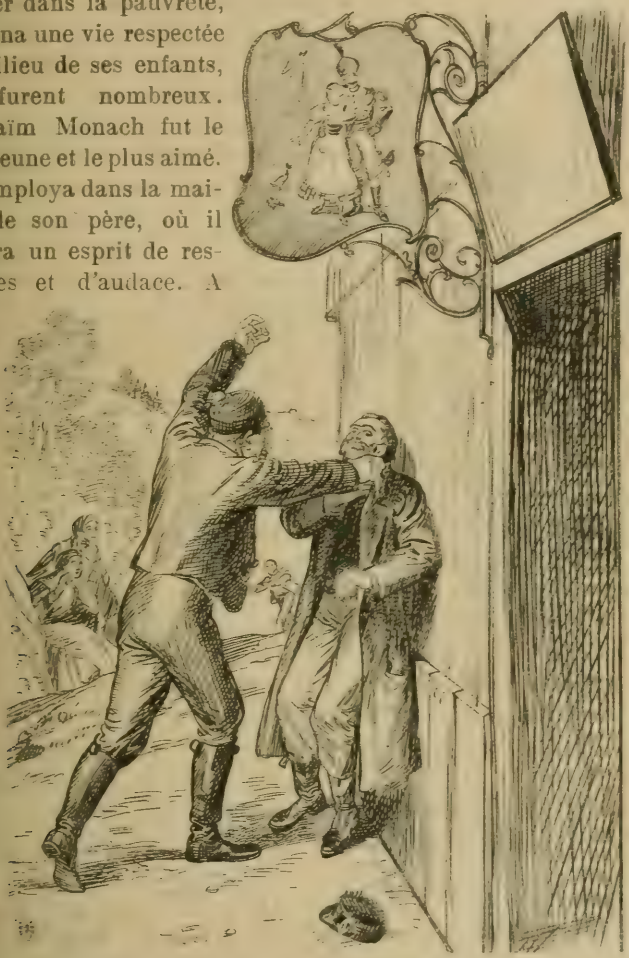
Son père, Rebb Itzig, avait eu une ferme d'eau-de-vie et une

distillerie dans les environs de Cracovie. Pendant l'été d l'année 1826, Itzig avait mené sa fille aux eaux de Tœplitz, statio fort à la mode, où beaucoup de familles israélites d'Allemagne e de Galicie se rencontraient. C'est là qu'elle vit le père de Monach qui la demanda en mariag Les Monach faisaient le cha ge à Francfort, dans une ru voisine de l Zeil. Le ma riage eu lieu dan cette ville fut célébré la vieille sy nagogue que la mè du baro préféra tou jours à nouvell malgré style orien tal, l'aspe identique traditionn qu'on a do né au nouv édifice.

Lia portait une robe de satin blanc tout semé de petits bouquets de violettes naturelles.

Pendan quarant ans, elle d meura enfe mée dans maison d Francfort, maison d'un autre âge, petite, sale, sordide, un jud dans la porte et une lourde serrure, des ouvertures étroites et gri lagées, mais qui n'avait que l'apparence de la misère. Elle véc là, partagée entre ses devoirs domestiques, qui sont presque tou la religion de la femme israélite, et des observances pieuses. El ne franchissait guère le seuil de la maison que pour se rendre à

synagogue les jours de fête, n'ayant jamais été assez riche encore pour les célébrer chez elle avec la pompe et le nombre d'hommes suffisants. Elle subit des chances diverses, mais sans jamais tomber dans la pauvreté, et mena une vie respectée au milieu de ses enfants, qui furent nombreux. Ephraïm Monach fut le plus jeune et le plus aimé. Il s'employa dans la maison de son père, où il montra un esprit de ressources et d'audace. A



Elles virent, à la porte du cabaret, l'oncle Itzig aux prises avec un jeune paysan.

dix-huit ans, il épousa la fille d'un marchand de rubans de Darmstadt, avec qui on était en affaires, et vécut chez ses parents à Francfort. Il y était encore en 1870.

Quand la guerre fut déclarée, il y eut une grande panique dans

la ville. On crut que les Français allaient venir et tout piller. La mère de Monach se résolut à emmener sa bru et sa petite-fille chez un de ses frères, Simon Itzig, qui habitait aux environs de Cracovie. On partit par une chaude journée d'août. Le wagon où elles montèrent était plein de femmes et d'enfants. Lia avait quatre ans. Tout le long de la route, qui dura cinq jours jusqu'à Munich, elle vit passer confusément, devant ses yeux de bébé étonné, des faces mornes de grands soldats à barbe blonde, des canons montés sur des trucs, des chevaux en licol sur les quais d'embarquement, des têtes de bœufs enwagonnés qui glissaient lentement tout près d'elle, le mufle appuyé, l'œil doux ; puis, à partir de Saltzbourg, ce furent de hautes montagnes, les neiges du Tyrol, des forêts de sapins, des trains plus rapides et plus rares.

Arrivées à Cracovie, elles passèrent la nuit chez un parent qui tenait une boutique obscure, au fond du quartier juif. Vêtu d'une longue souquenille noire, coiffé d'un chapeau haut de forme luisant de graisse, des papillottes descendant le long des joues, la barbe malpropre, les mains déformées, il vendait des choses brillantes, des boutons, des étoffes, des instruments de musique, des curiosités. Au moment où elles entrèrent, leur parent baisait le pan de la robe d'un acheteur qui venait de disperser à coups de canne une bande de petits juifs aux cheveux frisottés. Le soir, au repas de famille, il se lamenta, disant que les dames nobles de la ville demandaient pour leurs œuvres trop d'argent aux israélites riches ; mais que ceux-ci n'osaient pas refuser, de peur qu'on ne les tînt pour des ennemis publics.

Le lendemain, elles prirent une voiture et se mirent en route avec leurs bagages. Le village où elles allaient était situé à plusieurs lieues de la ville. L'oncle Itzig tenait là un cabaret, le seul bien qui fût resté de la fortune du père, après qu'on eut brulé la distillerie par malveillance, ce dont il était mort de chagrin.

Le long du chemin, elles rencontrèrent des paysans qui revenaient des champs avec leurs bottes sur l'épaule, attachées à un bâton en manière d'ornement. Ils avaient la mine fière et de noble attitudes, comme il convient à des gens pour qui « la terre est une noblesse ». Quelques-uns passaient, avec des plaques de pèlerinages accrochées tout autour d'eux, et faisaient, en marchant, un bruit de cuivre et de coquilles. Ils s'abordaient en disant : « Que Jésus-Christ soit loué ! » Les autres répondaient : « Dans l

iècles des siècles. » Et, de quelque rang qu'ils fussent, ils se par-aient en liberté.

Arrivées au village, elles virent à la porte du cabaret l'oncle tzig aux prises avec un jeune paysan, long et fort, qui le serrait à a gorge :

— Je t'ai offert du fromage, de la farine et des œufs, fils de chien, lisait-il, pour les bottes que tu m'as vendues et l'eau-de-vie que 'ai bue chez toi... Je t'en aurais ainsi donné trois mois durant... Eh non ! fils de chien... tu n'as pas voulu faire raisonnablement es choses, tu as refusé d'échanger avec moi la seule marchandise ont je sois riche... Tu as voulu de l'argent et tu m'as fait signer n papier... et maintenant tu vas me prendre ma maison et mon hamp... Ah ! fils de chien !

— O lumière de mes jours ! râlait l'autre en suppliant.

Et il s'échappa à demi étranglé.

Le cabaret était une grande maison de bois, blanchie à la chaux, elon la mode du pays. Sur l'enseigne, peinte en rouge, on voyait n soldat autrichien, à longues moustaches, faisant la cour à une paysanne en corsage blanc, soutaché de rose.

Les femmes s'étaient accroupies dans un coin afin de ne point tre vues tout de suite par l'oncle, toujours prêt à se venger sur les emmes des injures du dehors. Mais elles avaient quelque argent t cela lui parut bon.

Pendant huit mois, elles demeurèrent chez cet homme irritable. Tous les vendredis soirs, au coucher du soleil, la grand'mère de Lia llumait les sept becs de la lampe et tout ce qu'il y avait de umières à la maison. Puis l'oncle, la tête couverte d'un bonnet le peau de loup, lisait les prières et « proclamait Dieu unique réateur du monde ». Pendant les longues soirées, Lia apprenait lire l'hébreu, et sa grand'mère lui fit épeler : *Aleph*, *beth*, *himel*, et prononcer *laïn* et non point *gnaïn*, comme les israélites ortugais. Le samedi soir, elle lui imposait les mains en récitant a formule : « Que Dieu te bénisse comme Lia, Rachel et Ré-ecca ! Puisse l'ange qui m'a délivrée de tout malheur regarder l'un œil favorable cette enfant qui doit perpétuer le nom de mes ères ! » Plusieurs fois, à la veillée, on raconta comment l'aïeul Zacharie Itzig, vieillard pieux et de grande vertu, était allé mou-ir à Jérusalem pour ressusciter, avec les rois et les patriarches, ans la vallée de Josaphat. A pied, reçu de communauté en ommunauté par des gens de sa croyance, il avait dépassé Léo-

pol, longé la mer d'Azof, contourné la Mer Noire, pénétré dans l'Arménie et descendu des montagnes jusqu'en Palestine. Un prince polonais, leur voisin, avait rencontré à Jérusalem Zacharie, qui priait le long de la grande muraille du temple ruiné. Le prince, touché de tant de constance et de piété, rapporta au village des nouvelles du vieillard. Pendant ce récit, Lia essayait de se figurer le prince, et, dans sa tête d'enfant, le voyait tout semblable au soldat autrichien de l'enseigne.

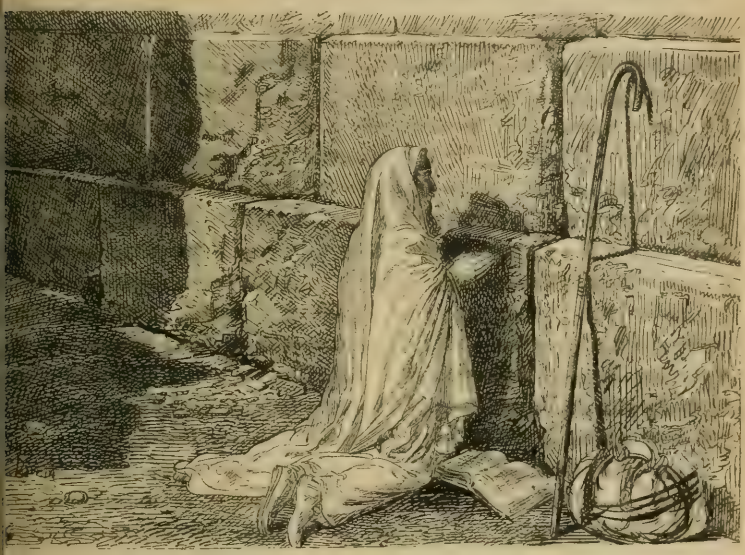
Après la guerre, Monach vint chercher sa mère, sa femme et son enfant. Sa mère retourna à Francfort, auprès de son mari tandis qu'il s'installait à Vienne pour tenter de rétablir leur fortune compromise dans des affaires d'alimentation militaire où l'état-major allemand n'avait mis aucune complaisance.

Il y avait en ce moment à Vienne de grands mouvements financiers et de l'affolement. On fondait de tous côtés des banques hypothécaires; on nommait de grands conseils d'administration pour des lignes qui n'avaient pas 5 kilomètres de parcours; des sociétés particulières fabriquaient des wagons qu'elles louaient aux compagnies dépourvues de matériel. C'était un chaos inextricable, où l'on voyait des princes insolvables, des chanoines et des évêques de Hongrie endettés, engageant leurs terres et leur récoltes de vin pour plusieurs années d'avance, tout cela au profit des prêteurs intelligents. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser. Monach s'enrichit vite et mena grand train à Vienne. Il demeura près du Graben, reçut, s'entoura d'artistes, donna des fêtes. Un jour, il offrit à ses invités du vin de Tokay, qu'il prétendit être un envoi gracieux du prince Esterhazy.

Monach fit même d'assez bons coups pour pouvoir fonder un petit hôpital militaire de trente lits, et il eut pour 1,200 florins un titre de baron. Cette splendeur dura deux ans. Monach, qui avait quelque chose d'immodéré dans l'esprit, alla trop loin et se laissa prendre dans le krach de Vienne, en 1873. Il avait mené un train dans cette ville, qu'il eût souffert d'y demeurer pauvre. Il laissa l'hôpital inachevé, vendit ses meubles et vint chercher fortune à Paris. Il prit un petit appartement, rue Sainte-Anne, et se mit à la coulisse de la Bourse.

A Vienne, Lia avait eu des bonnes anglaises et françaises. Par économie, et pour satisfaire les juifs orthodoxes, auxquels il était recommandé par sa mère, à Paris, et qui furent pendant quelques mois ses seules relations, Monach plaça d'abord sa fille dans un

pension israélite de la rue de Nazareth, tenue par Mme Salomon, femme d'un rabbin venu depuis peu des environs de Metz. Grosse, pâle et ronde, cette femme faisait enseigner chez elle l'instruction religieuse, la tenue des livres, les langues étrangères, le piano, le chant et le dessin. Son état continuel de parturition lui échauffait le sang et mettait en mouvement son humeur acariâtre. Elle prenait du café noir toute la journée, méprisait les chrétiennes et disait beaucoup de mal de ses coreligionnaires. Son mari, vieil



Zacharie priait le long de la grande muraille du temple.

homme malin et industrieux, avait un diplôme de rabbin, mais n'exerçait plus le ministère. Ce *rabb* était au rabbin ce qu'un avocat sans cause est à l'avocat. Le diplôme de rabbin n'étant d'ailleurs incompatible avec aucune profession, M. Salomon plaçait des vins de Cette dans le quartier du Marais, où habitent un grand nombre d'israélites. Il donnait des certificats pour ses vins. Il commanditait aussi, dans la rue Turbigo, une petite boulangerie où l'on voyait écrit en hébreu, avec la traduction :

BOULANGERIE ISRAÉLITE

Pains azymes ordinaires et de fantaisie.

Il avait enfin des intérêts dans une librairie israélite logée au

quatrième étage de la rue Rambuteau. M. Salomon regrettait que le rite allemand ne fût point le seul, se plaignait du rite portugais et de la concurrence. Ce juif blond, cet *achkenaz*, faisait peu de cas des *sephardim*, les juifs bruns, qui venaient de Bayonne ou de Bordeaux, prétendant qu'ils étaient tous baptisés par des nourrices basques fanatiques, qui, au moindre rhume, versaient en secret de l'eau sur la tête de leurs nourrissons.

Mme Monach avait demandé à Mme Salomon qu'on insistât sur les arts d'agrément et l'étude des langues, où Lia était déjà très instruite. Cependant, au milieu des murs nus où étaient peintes en lettres noires des sentences hébraïques, on lui apprit la connaissance de Dieu et de ses attributs, les règles suivant lesquelles Dieu veut être adoré, la suite de l'histoire sainte jusqu'au retour de l'exil de Babylone et la construction du second temple de Jérusalem. On lui enseigna sommairement que le Talmud est la loi orale, transmise de génération en génération et rédigée par les docteurs ; que l'époque de la venue du Messie serait marquée par le règne de la vérité et de la justice ; que les lois contenues dans le Pentateuque sont au nombre de six cent treize, dont deux cent quarante-huit positives et trois cent soixante-cinq négatives ; que certaines de ces lois ne sont obligatoires qu'en Palestine ; que d'autres ont pour condition l'existence du temple, telles que les lois qui concernent le sol et les cérémonies des sacrifices, etc.

On ne lui laissa pas oublier que l'année 1875, où elle entra en pension, était l'an 5635 du calendrier israélite et commençait au 1er tsiri (12 septembre), pour finir le 29 éloul (29 septembre). Lia qui eut un prix de piano à la fin de sa troisième année, reçut en prix les Cantiques de Ricci, l'édition de Varsovie, cartonnée, avec traduction allemande. Le mari de Mme Salomon écoulait ainsi le fonds de la librairie de la rue Rambuteau en faveur des filles dont les parents lui donnaient l'espoir d'un appui ultérieur.

Cependant Monach se lançait.

Sa hardiesse et son énergie le servirent mal d'abord. Il perdit ce qui lui restait et dut recourir à son frère, le père du petit Raphaël qui faisait à Oran le commerce des laines et des biens et avait une banque prospère.

Celui-ci ne refusa pas à son frère de l'aider, mais désira le voir. Monach alla en Algérie pour prendre des arrangements. Afin d'utiliser sa présence, son frère l'envoya conclure une grosse affaire d'alfa dans le Sud. Monach partit. Dans les environs de

aïda, il fut attaqué par des cavaliers marocains soudoyés, dit-on, ır un chef arabe, que les prêts usuraires du frère de Monach 'aient habilement ruiné. Monach s'était cru perdu dans cette ncontre. Ce fut toute une histoire. Dans un premier élan de 'ainte, il promit à Dieu, s'il échappait à la mort, de vivre désor- ais suivant sa loi. Monach était autant incroyant que superstieux, ce qui se trouve ensemble chez beaucoup de gens. Il oublia promesse et changea son nom d'Éphraïm en celui de Jacob afin e tromper la vengeance divine. Mais son père étant mort peu de mps après, et sa mère ayant manifesté le désir de venir chez son ls, à Paris, pour remettre la maison sous une ferme discipline, il 'ut que son vœu le poursuivait et alla chercher sa mère à Franc- rt.

Ceci se passait vers 1878.

Ses affaires ne reprirent le dessus que pendant les années suiantes, après un ensemble de spéculations heureuses sur le Suez, Gaz et la *Länderbank*. Il établit ses bureaux rue Louis-lerand, loua un grand appartement rue Saint-Honoré; mais il ne enrichit définitivement qu'en 1881, après l'affaire de l'Union énérale. Acheteur d'actions nouvelles de l'Union, il prévit à temps ue, par suite des opérations irrégulières auxquelles on se livrait, ette nouvelle émission pouvait être annulée. Aussitôt « changeant on fusil d'épaule », comme il dit, il vendit à découvert une énorme uantité d'actions anciennes qui, à cette époque, atteignaient leur lus haut cours. Les actions anciennes tombèrent à rien quand s nouvelles furent annulées. Etle tour fut joué.

Monach ne s'était pas encore fait sa place quand sa mère vint à aris.

Cependant, à mesure qu'il rebâtissait sa fortune et que son train ses relations augmentaient, toutes ses ardeurs le reprirent. Il oulut mener à Paris mieux encore que son train de Vienne. 'orthodoxie de sa mère lui créait déjà mille sortes d'embarras u'il souffrait respectueusement, mais non point sans une grande ontrainte. Les inconvénients de race et de nationalité qui le éparaient du monde se trouvaient aggravés par l'air singulier de a maison et par des pratiques extraordinaires pour l'israélite ıoderne, l'israélite sceptique et parisien qu'il ambitionnait d'être.

Et quel parti prendre ? Que faire et que changer ? Comment oncilier la présence de sa mère avec les facilités que se donnent Paris les israélites à la mode? Sa conduite ambiguë et tour-

mentée choquait de mille façons la pauvre femme, et pourtant il faisait beaucoup pour elle. Il lui concédait d'ouvrir et d'éteindre le sabbat en sa présence, dinait tous les vendredis avec elle en famille, changeant même l'heure de ce repas, selon que la première étoile se levait. Pendant le reste de la semaine, il est vrai que sa mère mangeait seule dans son appartement; mais n'avait-il pas du moins chez lui à peu près la même cuisine qu'elle? Le samedi, on n'attelait point ses voitures; ce jour-là, Lia ne jouait pas du piano, cachait ses plumes et son encrier et portait des gants sans boutons. Il remplissait aussi ses devoirs de chef religieux aux fêtes, à la Pâque et pendant la série des grandes fêtes d'automne. Mais pouvait-il s'astreindre à venir faire comme autrefois ses *tephilines*, dans la chambre de sa mère, s'appliquer au front et au bras gauche les bandes de cuir où pend l'étui qui contient les versets, songer pieusement à la délivrance d'Égypte et à la reconstruction du Temple?

Il fut attaqué par des cavaliers marocains.

Monach ne parvenait pas à tromper sa mère. Ce fils qu'elle aimait, ce fils auquel elle eût voulu restituer son héritage de croyances, vivait mal ; il oubliait ses devoirs, malgré les apparences qu'il essayait de garder, il négligeait ses exemples, ne

La jalousie de ses compagnes de classe accrut leur antipathie.

tournait point son cœur vers les choses anciennes. Il avait permis à sa femme de laisser repousser ses cheveux, se répandait en dépenses folles, vivait avec les *goïms*, les étrangers ennemis de sa race. Il ornait sa maison au lieu d'en bâtir solidement les murs. Elle s'enfermait dans un silence obstiné, ne blâmant rien de toutes

les nouveautés qu'elle voyait, de peur d'attirer la malédiction du ciel sur sa demeure. Sa bru aussi vivait mal et sa petite-fille était passée en d'autres mains. Mais pour ces femmes, les manquements n'avaient point à ses yeux, bien qu'elle en souffrît cruellement, la même importance que ceux de son fils, parce que la loi astreint les femmes à peu d'obligations strictes et que celles-ci, n'ayant ni circoncision, ni initiation religieuse traditionnelle, ni même de place dans la nef du Temple, n'ont pas pour ainsi dire de religion régulière.

Sans y mettre d'ostentation, le baron avait enlevé peu à peu Lia à l'influence religieuse de sa grand'mère.

« On ne sait ce qui peut arriver, se disait-il, et il sera peut-être avantageux un jour qu'elle choisisse une religion. »

D'ailleurs le silence de sa mère accommodait bien des choses.

Dès que ses affaires eurent pris un meilleur tour et qu'il se fut un peu dégagé des liaisons que lui avaient imposées les recommandations de Francfort, il retira Lia de la pension Salomon pour lui faire suivre trois fois par semaine les cours de la jeune Mlle Granet. Ces cours, auxquels s'intéressait un sous-secrétaire d'État, avaient été indiqués à Mme Monach par Mme Fraisse, la femme d'un sénateur d'Algérie, homme finaud, besogneux, administrateur des compagnies, qui faisait de la politique avancée et avec qui Monach s'était lié après l'affaire d'Oran.

Chez Mlle Granet, on enseignait les nouveaux programmes et tout ce qu'il faut pour obtenir le *certificat d'aptitude pédagogique à la direction des études maternelles*. Lia eut aussi des professeurs particuliers, et, pour la conduire au cours, une institutrice anglaise qu'on appelait Miss.

A treize ans, Lia était déjà une petite femme. Sa beauté hâtive fit d'abord au cours de Mlle Granet l'admiration et le sujet de tous les entretiens ; mais bientôt les dix ou douze petites compagnes qu'elle eut dans sa classe perdirent ce premier feu, et leur jalousie ne fit qu'accroître l'antipathie naturelle et l'espèce de malaise que leur causait toute la personne de la petite étrangère.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

LE DERNIER ROMAN D'ALPHONSE KARR

C'était peu d'années avant qu'il s'endormit du dernier sommeil. Il vivait loin de Paris, retiré de la littérature et du monde.

Sous la sérénité du ciel de Provence, la culture des fleurs, les sensations de la mer et de la nature, les douceurs de la solitude ombreuse ou les calmes échanges de la vie de famille suffisaient à remplir ses jours et sa pensée. Sans qu'il y prit garde ou songeât à réagir contre cette lente montée d'ombre, autour de son nom s'épaississaient l'isolement et l'oubli. Tout tranquillement, l'opinion publique se préparait à cette belle indifférence au milieu de laquelle elle laissa s'éteindre l'une des intelligences qui exercèrent en leur temps l'action la plus vive sur l'âme des jeunes gens et des femmes... Il ne devait pas, en effet, peser lourd dans les articles nécrologiques, ce brillant Alphonse Karr, dont la venue dans le roman, en 1832, avait été saluée comme l'aurore d'un Sterne français ! On sait ce qu'il en fut. C'est à peine si quelques plumes hâtives se trouvèrent prêtes à rafraîchir la vieille légende de « l'esprit » et du « bon sens » de l'auteur des *Guêpes*.

Depuis un assez long cours d'années, il n'appartenait plus guère au présent. Quant aux chances réparatrices de l'avenir, il semblait ne s'en point soucier. En cet harmonieux fourré de « Maison close » où ne parvenait à son oreille que le murmure des plages voisines, l'homme de lettres avait tout à fait disparu. Son œuvre, maintenant, c'était son jardin, c'était ce monde végétal qu'il aimait en jaloux.

Une fois, cependant, si j'en crois une certaine correspondance intime, en ce moment éparse sous mes yeux, le poète avait failli revivre. Sa main, durcie à l'exercice de la rame, voulut de nouveau s'assouplir au maniement de la plume. C'est que, dans son vieux cœur, s'était levé, comme un tardif soleil d'hiver, un sentiment imprévu, vif et tendre. Ce cœur en avait été réchauffé tout de

suite. Le sang alourdi dans les veines s'était pressé plus rapide e plus chaud à la porte des artères. Des idées fraîches émaillèrer son cerveau. Ce fut la dernière flambée d'une imagination souda nement ragaillardie.

Impression de femme. Visite inopinée rendue dans sa bastid par une certaine après-midi, où la belle nature méridionale se fa sait plus particulièrement douce et pénétrante. Une fée inattendu venait recréer autour de lui le charme de vivre. Il l'avait vue, reçu et ne l'avait plus oubliée. C'était, chez l'inconnue, un compos parfait de grâce, d'esprit et de bonté. Les dons de la fortune s'ajou taient à son prestige. Elle avait laissé tomber, au hasard de l conversation, comme un vague désir de se bâtir là tout près un demeure de repos et de bien-être, un nid de saison. Alphonse Ka s'était porté au devant de cette fantaisie avec une chaleur d'âm extraordinaire. Il demandait à être son guide, son architecte e par-dessus tout, son jardinier. Il ne cessa plus de lui en écrire.

Un roman fut il ébauché ? On se plaît à le croire. On se l'ima gine aisément, se déroulant en ce radieux décor des collines bo sées qui abritent, à l'est de Saint-Raphaël, tant de ravissante villas. Ce fut tout au moins un doux commerce de lettres.

Elles sont curieuses à parcourir, ces lettres. Nous ne pouvon ici que les effleurer. — peu soucieux de nous exposer, comme en fut naguère pour nos révélations valmoriennes (1), au reproch vite formulé d'indiscrétion et de profanation. Que cherchons-nou là, d'ailleurs ? Rien d'autre qu'une occasion de rafraîchir agréable ment, à propos d'un épisode sentimental, la mémoire d'un écrivai dont l'actualité se ressaisira bientôt, quand les efforts de Jean Aicar et de son comité auront abouti à faire surgir du sol provençal l monument promis à sa gloire.

Le caractère général de cette très intime correspondance est d trahir, chez Alphonse Karr, chez ce railleur obstiné, dont le piqûres lancinantes blessèrent tant d'amours-propres, un fond d sentimentalité naïve, dont il ne se débarrassa jamais, du moin à l'égard des femmes. Ce sont des protestations d'une ardeur si gulière, des accès d'humeur et de jalousie, des transports et de exigences qu'on n'imaginerait pas. Il s'y révèle crédule, efferve cent, impétueux et insatiable, comme on l'est à vingt ans.

Au temps où il adressait à la comtesse de L*** ces épitre

(1) « Le roman de Marceline », dans la *Revue des Revues*, 1er mars 189

enflammées, il avait beaucoup perdu de ses avantages, le romancier, qu'une multitude de femmes, aux alentours de 1832, aimèrent idéalement dans les amours de Stéphen et de Magdeleine. Il avait de longue date abdiqué toute prétention à l'élégance, avec son accoutrement habituel de pêcheur, de canotier ou de jardinier, sa chemise ouverte sur la poitrine et son large chapeau déchiqueté par le vent. Mais l'illusion est facile aux tempéraments poétiques ; et Alphonse Karr s'y pouvait laisser séduire d'autant plus commodément que, depuis des années, par une coquetterie bizarre, ennuyé de voir sa figure plus vieille que lui, il avait proscrit de sa maison toute espèce de miroir. Hélas ! on n'échappe jamais complètement aux retours de la réalité. Il avait parfois des réveils brusques et qui l'irritaient fort, si nous en jugeons d'après ces doléances :

« J'ai fait une grande faute. Il y a des mois et des mois, irrité des contrastes de mon cœur, de mon imagination et de ma figure, j'ai expulsé tout miroir de ma maison. Il y a plusieurs années que je ne me suis vu, que je ne me vois plus. Ma cravate en est parfois un peu plus mal mise; mais je puis me livrer à la poétique et ravissante impression que me cause une femme dont je vois la beauté et dont je devine le reste, une femme dont tout me plait... Je puis m'y livrer d'abord... Mais pour un temps. Il suffit que quelqu'un mette au bas d'une lettre qu'il m'adresse :

« Votre respectueux serviteur »,

pour que je voie ma « peau d'âne » et m'écrie : Ah ! le coquin ! Ah ! le traître ! J'avais bien besoin de ses respects. J'avais oublié qu'on peut croire que des respects me sont dûs ou que, du moins, on croit devoir m'en témoigner.

« Ah ! trop tard ! et je me sens retomber de si haut que j'en reste meurtri et étourdi.

« Quelle douce impression j'ai ressentie, quand je vous ai comparée à l'édelweiss venant fleurir dans la neige de ma vie ! Quel ravissement ! Quelle reconnaissance ! J'avais envie de vous crier : la neige est sur les sommets ; elle est en haut ; dans cette neige est un cœur élevé et digne de vous...

« Ah ! et ma peau d'âne ?

« La belle princesse a pu l'ôter, quand elle a aimé. Est-ce que d'être aimé ne transfigurerait pas ? Est-ce que l'esprit, le cœur, l'imagination n'ont pas aussi de voluptueuses et enivrantes caresses à donner et à recevoir ? Est ce qu'il n'est pas parfaitement raison-

nable de rechercher, de désirer ce qui est beau, intelligent, attirant? Est-ce que c'est être fou que de vous aimer?

« Ah! ma belle amie qu'allez-vous penser de votre jardinier? J'en ai encore bien d'autres sur le cœur. La verveine vous dira le reste. »

Il naviguait en plein rêve. Il ressentait en son imagination toujours alerte la fougue des jeunes années; c'étaient les mêmes élans, la même fougue d'expressions; et les ressources de cet âge heureux, il croyait aussi les avoir. Lui-même s'en étonnait un peu, quand la fièvre était passée, surtout quand une remarque légèrement ironique de son aimable correspondante l'avait rappelé à la juste notion des choses. Alors, il apaisait la flamme trop montée. Sur un ton assagi, le « fidèle jardinier », comme il aimait à s'appeler, tressait pour sa « belle amie » quelque madrigal en forme de bouquet, ou s'en remettait, pour symboliser à ses yeux des sentiments qu'il comprimait à grand'peine, au discret langage des fleurs. Ne respirait-il pas sans cesse dans un Éden fleuri? La verveine était son interprète de prédilection. Il en détaillait ainsi les vertus :

« La verveine était une plante sacrée chez les Gaulois; elle détruisait tous les maléfices. Les Grecs l'appelaient herbe sacrée. Horace dit qu'il faut en offrir à Vénus pour se la rendre favorable. Couronné de verveine ou en tenant un rameau à la main, on était certain de se faire aimer de la beauté qu'on a aimée soi-même. Celle que je vous envoie est probablement une variété de celle que les Gaulois coupaient sous le gui avec une faucille d'or. Elle vient du Chili et ne vivrait pas sous le climat de Paris. »

Une autre fois, il a envoyé des amaryllis :

« J'espère lui dit-il, que ces fleurs brillantes ne vous feront point dédaigner l'humble verveine, qui vous est consacrée, et, en conséquence, cesse d'être humble. Je donne à la branche qui renferme cette fleur quelques commissions pour vous. Dites-moi ce que vous lui aurez demandé. »

Il se plait à ces marivaudages. Il en amuse sa pensée. De temps en temps, pour répondre à des questions particulières et pressantes, il retourne au souvenir de quelques-uns de ses livres; et les détails qu'il en donne sont les plus intéressants pour nous de ce roman épistolaire. Alphonse Karr vient d'adresser à la comtesse de Labadye un exemplaire du fameux duo d'amour *Sous les Tilleuls :*

« Voici ce livre, lui dit-il. Il est peu de femmes qui ne l'aient pas

lu. Je n'ai osé le relire qu'une seule fois. Je craignais de ne le trouver pas digne de son succès.

« Quand j'y ai jeté les yeux une seconde fois, c'était à la demande des libraires, qui en faisaient une nouvelle édition et sollicitaient une préface. Cette préface est ainsi conçue :

« Je viens de lire pour la première fois : *Sous les Tilleuls;* je n'y ai fait aucune correction, aucun changement. Aujourd'hui, après vingt ans, je le ferai moins mal et pas si bien. »

C'est qu'en effet, il n'est guère sage de remettre à l'épreuve auteur ou lecteur, les émotions d'antan. Justes ou non, ces impressions de la première jeunesse doivent rester sacrées dans le souvenir. Elles ressemblent au premier amour; il faut les ensevelir au plus profond de soi-même, tout embaumées, et n'y toucher plus, ne les regarder même plus, si l'on veut continuer à les voir telles qu'elles apparurent à nos rêves d'autrefois, c'est-à-dire naïves, sincères et pures. Alphonse Karr avait longuement vécu, beaucoup observé, critiqué, raillé les gens et les choses. En relisant son œuvre de 1830, il n'eût pas échappé à la décevante impression de sentir l'amour d'Edgard pour Magdeleine moins poignant et les pages sur Beethoven moins saintes.

Il ajoute au cours de la même lettre :

« Je suis heureux que vous lisiez mes livres, parce que plus qu'aucun écrivain peut-être je suis dans mes livres et ceux-ci sont en moi. Voilà comment nous nous trouvons un peu ensemble, vous et moi.»

Ailleurs, il lui fait hommage du roman de *Pénélope,* et lui avoue que là sont encloses quelques-unes de ses pages préférées. Mais il n'insistait que le moins possible sur le sujet littéraire. Il préférait s'abandonner à la chère obsession de cette idylle du cœur éternellement reverdissante :

« Vous aimer beaucoup; être un peu aimé de vous donne à mon esprit et à mon être une disposition, une facilité toutes neuves aux impressions douces et heureuses. »

Il se plaint à elle, maintes fois, de la prolongation d'une absence qui menace de durer toujours. La famille du châtelain de *Maison close* l'a pour un moment quitté. On est aux eaux.

« Je suis donc seul avec vous. Je dis bonjour et bonsoir aux gracieuses images. Je vais rêver sur les bancs où nous pûmes causer. C'est très beau ici. Les lauriers-roses sont en fleurs. Les buissons sont couverts de nénuphars blancs, roses, jaunes. Les myrtes

embaument l'air. Mais il se mêle de la tristesse à ce plaisir. Je ne le partage pas avec ma belle amie. Je n'aurais pas cru qu'une absente occupât tant de place. »

Et toujours en post-scriptum :

« La verveine vous dira le reste. »

Il se donne infiniment de peine et d'agitation pour louer un terrain voisin du sien, pour acquérir, à l'intention de la comtesse, une propriété dont il surveillerait et dirigerait le jardinage.

« Dans ce jardin, s'écrie-t-il, je mettrais tout ce qu'il vous a plu, tout ce qui vous plairait dans le mien ; et, chez moi, vous viendriez attendre et voir ce que deviendraient plus tard vos plantations. »

Il entrevoit de délicieuses communions de sentiments à travers l'espérance d'un voisinage... qui ne se réalisera jamais.

« Il y a tant de choses, tant d'impressions, de sensations, qu'il serait doux de partager : soleil, ombre, aspects, parfums, rêveries ! »

Pour l'attirer et la fixer, au moins une partie de l'an, en cet adorable climat, il reprend par instant sa plume des meilleurs jours et lui trace, sur des paysages environnants, des tableaux enchanteurs.

C'est en de telles pages (il faudrait les citer au long) que nous retrouvons réellement le poète, l'écrivain. Nous oublions à leur lecture, ces enfantillages d'âme un peu tardifs sur lesquels nous avons glissé, ces effervescences trop prodigues d'une flamme d'arrière-saison, qui, parfois, prêteraient à sourire, s'il n'était pas injuste d'envelopper d'ironie l'un des sentiments les plus profonds qui soient en chacun de nous : la permanence des impressions de cœur survivant aux métamorphoses de l'âge. Et nous ne voyons plus en lui que le fervent amoureux de la nature. Tel était, en effet, le véritable Alphonse Karr, en n'importe quelle phase de sa longue existence, tel était cet homme de beaucoup d'imagination et d'esprit, qui, bien vite, laissait là ses paradoxes, ses fantaisies, ses boutades, et retrouvait toute l'ardeur des juvéniles illusions, dès qu'il se reprenait à célébrer la joie des rayons de soleil, les enchantements du ciel bleu, la fraîcheur des eaux, ou les odorants messages des mimosas en fleur.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

Arc de triomphe dressé par les Malgaches sur le passage du général.
(Dessin d'après nature de J. Engel.)

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI ET SON ŒUVRE

Dans notre belle et lumineuse Gaule, amoureuse de bruit et de chamarre, il est difficile de concevoir l'arrivée d'un général victorieux autrement que sur un beau cheval hennissant clair, et escorté d'officiers aux chatoyants uniformes.

Aussi, les Parisiens accourus pour saluer le général Galliéni, à la gare de Lyon, n'ont-ils pas été peu surpris d'apercevoir le pacificateur de Madagascar en appareil des plus simples, c'est-à-dire vêtu d'un costume de voyage gris-bleu, et coiffé d'un chapeau de paille.

Loin de lui tenir rigueur de cette rentrée à la Cincinnatus, mes excellents compatriotes ont, très discrètement, mais très sincèrement, manifesté au général, d'abord, l'admiration ressentie par tous les Français pour l'œuvre à laquelle son nom est désormais attaché, ensuite, la joie de le revoir.

Le général Galliéni, que nous avons eu l'honneur de saluer, est un homme d'une cinquantaine d'années, de haute taille. De l'homme se dégage un parfum de dignité et de bienveillance, comme d'un portrait de Catinat légué par le grand siècle.

L'œil est doux, scrutateur, sans fixité agaçante, et profond comme celui d'un penseur.

Par plus d'un côté, au moral surtout, Galliéni que d'aucuns ont quelquefois comparé, à cause de sa légendaire affabilité, au vainqueur de Staffarde, ressemble beaucoup à Dupleix. Même persévérance dans le but poursuivi, même science de général et d'administrateur.

Bien que l'un de nos plus jeunes divisionnaires, Galliéni est un vieux colonial. Il a promené ou suivi le drapeau tricolore dans toutes les parties de nos possessions d'outre-mer.

Parlez aux coolies parcheminés ou aux africains du plus beau noir, de Galliéni, ils vous diront qu'il ne fait pas bon plaisanter avec le général, et cependant ils ne se plaindront jamais de son administration paternelle. C'est que si son nom est synonyme de fermeté et de prévoyance, il veut dire aussi douceur et bienveillance.

Ses connaissances spéciales, ses hautes capacités militaires et son talent d'organisateur lui ont valu un sobriquet significatif : on l'appelle communément le *médecin des colonies malades.*

C'est à la science de ce médecin que le gouvernement a fait appel lorsqu'il le chargea de rétablir notre situation compromise dans nos nouvelles conquêtes : au Soudan en 1886, au Tonkin et sur nos frontières de Chine en 1892, enfin à Madagascar en 1896.

La carrière du général a été particulièrement rapide : sorti de Saint-Cyr en 1872, le sous-lieutenant Galliéni partit pour les colonies.

C'est sous le soleil africain qu'il fait ses premières armes. Le grand problème était alors de pénétrer au Soudan. En 1880, Galliéni est chargé de dessiner notre grand mouvement de pénétration. Il y réussit au-delà de toute espérance. Faut-il parler des efforts inouïs qu'il dut faire pour triompher des hommes et du climat, des combats qu'il dut livrer, des fatigues endurées... ce serait faire l'histoire de cette merveilleuse campagne, histoire intéressante d'ailleurs, mais que la place qui nous est étroitement mesurée ne nous permet même pas d'esquisser.

Prisonnier du sultan Ahmadou, Galliéni, diplomate autant que

soldat, parvient à amadouer... qu'on nous pardonne ce *mot* involontaire, le tyranneau, et revient au bout d'un an de captivité avec un traité plaçant sous notre protectorat tout le pays du haut Niger.

C'était se signaler par un coup de maître.

En 1886, le futur gouverneur général de Madagascar retourne au Soudan, bat et réduit le marabout Mahmadou Lamine qui se permettait depuis quelque temps des incursions dans nos possessions du haut Sénégal et rejette le fameux Samory, capturé depuis par le capitaine Gouraud, sur la rive droite du Niger.

C'est alors que, sous les yeux étonnés des indigènes, on envoya les premières canonnières françaises à Tombouctou.

A cette même époque, et grâce à l'infatigable énergie de Galliéni, on poussa le chemin de fer du Soudan jusqu'à Bafoulabé.

Le lieutenant colonel Galliéni revient alors du Soudan, sa mission heureusement accomplie, et, pour se reposer de ses fatigues, consacre son temps, en France, à la préparation de son brevet de chef d'état-major qu'il reçoit avec la mention *très bien*, ce qui lui vaut les fonctions de chef d'état-major du corps d'armée de la marine.

Au lieu de se reposer sur ses lauriers si chèrement conquis, le colonel Galliéni, que la vie aventureuse des colonies séduit pardessus tout, quitte encore la France et se rend au Tonkin.

A cette époque (1892) notre colonie d'Extrême-Orient était en proie à des troubles profonds, les Pavillons-Noirs désolaient la campagne, et il fallait triompher de leur audace. Galliéni était tout indiqué pour occuper ce poste dangereux. Il reçoit le commandement de nos régions frontières, limitrophes des provinces chinoises du Kouang-Si et du Kouang-Ton, combat pendant quatre ans les mandarins chinois, ou négocie, selon que la résistance s'affirme par la violence ou l'hypocrisie.

Les pirates, les éternels pirates chinois, fantômes malfaisants que la conquête a fini par faire disparaître, reculent devant le merveilleux plan de campagne arrêté par le colonel, et dont le développement est marqué par de nombreux succès pour nos armes.

Vaincre un ennemi est œuvre de soldat, mais cela ne suffit pas; et notre colonel est, on le sait, un administrateur hors ligne.

Il s'occupe donc, aussitôt que le sort des armes lui a été favorable, de terminer le chemin de fer de Lang-Son, puis de régler la situation des colons en favorisant leurs entreprises.

On l'a vu, prisonnier d'un chef soudanais, obtenir de son geôlier un traité favorable aux intérêts de France.

Au Tonkin, les fonctionnaires qu'il a vaincus, lui deviennent dévoués, et quand il quitte la colonie, quelques-uns d'entre eux fondent en larmes et cherchent à le retenir.

Ces deux traits disent assez quel charmeur est le général Galliéni et quel ascendant il sait prendre sur tous ceux qui l'approchent.

Rentré en France dans les premiers mois de 1896, Galliéni estime qu'il a assez de gloire pour aspirer au repos. Mais le gouvernement ne l'entend pas ainsi. Les événements, à Madagascar,

Tananarive. — Le quartier général, vu de la place Andolialo.
(Dessin d'après nature de J. Engel.)

prennent une mauvaise tournure; les Anglais qui convoitent la grande île de l'océan Indien, encouragent la résistance de la reine, il faut, pour rétablir notre prestige menacé, un homme d'une forte trempe, capable de vaincre la rébellion qui gronde, en évitant cependant d'entrer en conflit ouvert avec une puissance amie.

Naturellement le choix se porte encore sur Galliéni; notre colonel reçoit les étoiles, et part *soigner la colonie malade.*

Le 10 août 1896, il s'embarque et arrive au milieu de la plus grande effervescence. Tout le plateau central était en insurrection, les Sakalaves qui nous sont dévoués étaient persécutés par les Hovas, et nos compatriotes même, étaient cernés jusque dans Tananarive. L'audace des insurgés était telle que le nouveau

général en allant prendre possession de la résidence, fut attaqué dans la forêt d'Anamalazoatra.

L'heure n'est pas aux mesures de clémence, la situation est grave, il faut frapper un coup décisif. Le général n'hésite pas; il fait passer en jugement et exécuter le ministre de l'Intérieur Ranandriamanpandry et l'oncle de la reine, le prince Rassimamanga, les deux plus mortels ennemis de notre influence.

Ces deux fonctionnaires, encouragés ouvertement par la reine Ranavalo, étaient les instigateurs de la révolte qui venait de coûter la vie à nombre de nos protégés.

Cette exécution sommaire paralyse le mouvement insurrection-

Les danseuses Sakalaves allant au-devant du général Galliéni.
(Dessin d'après nature de J. Engel.)

nel, mais ne suffit pas pour empêcher un retour offensif des éternels conspirateurs excités par nos ennemis. Il fait mieux encore, et décidé à en finir une bonne fois, le général exile la reine, dont la présence empêche l'œuvre de pacification. A ce sujet, il adresse aux Malgaches une de ces proclamations vibrantes de patriotisme dont il a le secret. A ses avis sages, à cet appel au bon sens, à la loyauté, au respect des traités, la population se rend sans peine. Les déshérités, les esclaves surtout, tous ceux qui depuis longtemps souffrent du despotisme et de la tyrannie des favoris de la reine, accourent en foule, et se mettent à la disposition du nouveau gouvernement.

Le général met à profit les divisions de castes, se sert des uns contre les autres pour arriver à dompter toute velléité de résistance.

Il divise ensuite l'île en territoires et en cercles militaires, et cette organisation terminée, s'efforce de faire revenir à lui les populations égarées par les conseils intéressés d'hypocrites ennemis.

Le soldat cède alors le pas au diplomate, les dernières résistances sont vaincues, l'heure du pardon a sonné. Dès le mois de juin 1897, les chefs insurgés comprenant que leurs efforts sont vains, qu'ils ont tout à gagner à une soumission que commandent les circonstances, se rendent au grand Palais pour se remettre à la discrétion du général.

En ennemi généreux, Galliéni les accueille avec bonté, s'informe des besoins de leur peuple, et leur fait distribuer des vêtements et des vivres.

Ce traitement humain et habile tout à la fois lui gagne tous les cœurs, les rancunes s'éteignent, les rivalités s'apaisent. La pacification est achevée !

Mais cette longue campagne demande un autre résultat. Il s'agit, maintenant que l'œuvre d'apaisement est terminée, de mettre en valeur la conquête, de tirer parti de ces immenses territoires acquis par la valeur de nos armes. Alors le grand mouvement de pénétration commence et voilà bientôt nos soldats au cœur des vastes régions inconnues de l'île.

Un autre ennemi, beaucoup plus redoutable que le malgache, se lève devant nous : le climat, et aussi les fièvres, les fièvres telluriques qui jaillissent du pic des pionniers. Nos braves pioupious, malgré l'humanité du général, tombent sous les coups de ces ennemis surnaturels, mais les routes se poursuivent, les défrichements se font savamment, rapidement. On sent qu'une main énergique dirige tout, qu'une âme forte inspire tout.

Aujourd'hui, l'autorité de la France, grâce au général Galliéni, s'étend sur une partie certainement la plus considérable de cette merveilleuse possession africaine.

* * *

On refuse généralement de reconnaître à notre race les aptitudes particulières qui distinguent les anglo-saxons, merveilleux colonisateurs, sans se rappeler que c'est nous qui avons presque toujours, dans les pays neufs, ouvert les voies à la civilisation.

Dans l'Inde, au Canada, dans les États de l'Union, en Afrique,

c'est le drapeau fleurdelisé, après lui les trois couleurs, qui ont marqué les étapes de l'émigration.

Dire d'un pays qui a donné à l'humanité, Cabot, Cartier, Dupleix, et, plus près de nous, Binger, Brazza, Mizon, Galliéni, Marchand, etc., qu'il manque d'hommes et de moyens pour coloniser; c'est volontairement le calomnier !

A Madagascar, Galliéni a donné la mesure de ce qu'on pouvait attendre d'un général français élevé à l'école des guerres coloniales.

Laissant au temps le soin de panser les blessures récentes, comme Kitchener au Caire, Galliéni à Madagascar crée des écoles. C'est à l'enfant que le colonisateur s'adresse, c'est l'enfant qu'il veut façonner à l'image des petits élèves de la Métropole. Il essaie de faire pénétrer dans les jeunes cerveaux, l'amour et l'admiration qu'il ressent pour sa patrie. Sa chaleur communicative fait fondre les objections, les résistances, et bientôt les petits moricauds de l'Ile apprennent à lire, à parler, et ce qui est plus, à penser en Français.

On leur dit, à ces petits anges noirs, que leur terre natale est le patrimoine d'une autre terre, non moins belle, mais plus puissante, plus élevée surtout dans l'ordre de la civilisation. Ils écoutent ce que leur disent leurs maîtres blancs, comme on prête l'oreille aux histoires féeriques, avec une confiance naïve qui se change en certitude, lorsqu'en grandissant, ils peuvent comprendre les manifestations visibles de la puissance de la mère patrie.

Galliéni ne s'en remet à personne du soin de surveiller l'éducation et l'instruction des jeunes Malgaches; c'est lui qui inspecte, interroge, fait les distributions d'étoffes, d'argent, de vivres.

Il encourage les pauvres surtout, comme faisait Vincent de Paul, car c'est chez ceux auxquels la fortune refuse de sourire, qu'on trouve encore l'application et l'amour du travail.

Les programmes scolaires sont étudiés avec soin. Un savant éclectisme y préside pour éviter l'uniformité qui, chacun le sait, donne naissance à l'ennui.

Les écoles professionnelles ne sont pas davantage négligées. Le général, avec raison, ne veut pas élever un peuple de clercs, il faut créer des charpentiers habiles, des menuisiers adroits, des serruriers, des agriculteurs, des mécaniciens, enfin, produire une génération capable d'aider efficacement nos futurs colons. C'est en quelque sorte une armée d'auxiliaires qu'on élève pour l'avenir,

auxiliaires précieux qui détruiront les derniers ferments de désordres subsistant encore dans l'île.

Ce qu'il a essayé aussi heureusement pour l'industrie, il le tente non moins heureusement pour l'agriculture et fonde un jardin d'essai, une école d'agriculture à Tananarive, et d'autres établissements similaires.

Le colonel Galliéni au Tonkin.

Les indigènes s'intéressent aux concours agricoles, auxquels ils sont adroitement conviés, et la charrue mord enfin et sillonne, comme chez nous, le sol généreux qui ne demande qu'à produire.

Ces jardins d'essai permettent d'exposer les végétaux utiles du pays.

A côté de ces créations, le général, pour compléter l'œuvre de civilisation, fonde l'École normale (École Le Myre de Vilers), l'École de médecine où les jeunes Malgaches, délaissant les vertus du gri-gri, apprennent à soigner sinon à guérir leurs compatriotes. Enfin, il inaugure des hôpitaux, des hospices, et de nombreux établissements de bienfaisance.

Le travail bien ordonné, intelligemment distribué, et rétribué convenablement, contribue à la prospérité naissante de l'île.

C'est que sous ces latitudes, la population aveulie et ignorante a besoin d'un puissant stimulant pour jouer son rôle, dans cette transformation radicale ; il lui faut non seulement l'encouragement présent, mais encore le miroitement d'un avenir réparateur.

Aussi les kabarys sont-ils nombreux. Dans ces assemblées qui

rappellent par plus d'un côté les réunions galloises, le gouverneur qui reste constamment en contact avec ses administrés, paie de sa personne, les harangue, les invite à persévérer dans leur attitude pleine de respect et de mâle énergie. Il suffit de lire quelques uns de ces kabarys, entre autres celui adressé en octobre 1897 aux habitants du Betsileo, devant plus de 50.000 personnes pour se

Le général Galliéni à sa table de travail au quartier général de Tananarive.

rendre compte de l'énorme prestige exercé par le général. Un des plus grands titres à la reconnaissance de tous les citoyens, c'est l'extrême facilité avec laquelle on peut s'adresser à Galliéni.

Un négociant a-t-il besoin de se renseigner sur les produits que contient l'île ou sur les débouchés que peuvent trouver ses marchandises, il n'a qu'à écrire à la Résidence, il est sûr de recevoir des renseignements soigneusement contrôlés et qui faciliteront par leur exactitude, la tâche qu'il s'est assignée.

Le reproche que l'on adresse assez souvent à nos fonctionnaires coloniaux, c'est d'être rebelles aux entreprises commerciales, de s'en désintéresser au grand détriment du commerçant et de l'industriel Français. Alors que les résidents anglais s'ingénient à renseigner leurs nationaux sur les affaires possibles, les notres se renferment dans un mutisme hautain, qui naturellement désespère les meilleures volontés; si bien qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les colonies françaises de nombreux comptoirs étrangers, et à peine quelques maisons françaises. J'ajouterai même que, dans quelques-unes de nos colonies africaines, la langue parlée par les indigènes et les colons est la langue anglaise.

Cette anomalie qui frappe tous les coloniaux a décidé Galliéni à rompre en visière avec les traditions de ses prédécesseurs. Pour peu que l'entreprise soit honnête, intelligente, et contribue à asseoir notre domination, elle trouve toujours un protecteur dans le général. Dans cet ordre d'idées le *Journal officiel* de la colonie publie sous la rubrique *Notes et explorations* des renseignements relatifs au pays, aux habitants, au commerce. Bien plus, il a fait publier un *Guide de l'émigrant*, dont la lecture est d'un indiscutable intérêt pour tous ceux qui essaieront de s'établir à Madagascar.

Les Anglais, je reviens toujours sur ce peuple parce qu'à Madagascar il est notre concurrent naturel, les Anglais, dis-je, ne négligent rien pour battre en brèche notre influence. Des organes spéciaux ont été créés dans le but de louer les marchandises anglaises au détriment de notre industrie nationale.

Le journal malgache le *Vawao* y a répondu victorieusement en éclairant les indigènes sur nos moyens de productions.

On se souvient du conflit qui faillit naître entre le gouvernement de la reine et le gouvernement de la République à ce sujet.

Le droit du général français fut bien vite reconnu, et les Anglais après avoir reçu un semblant de satisfaction, durent s'incliner devant tant d'énergie mise au service de cette intelligence d'élite.

A l'heure actuelle, le général se repose de ses multiples fatigues dans sa villa de Saint-Raphaël, mais sa présence sera bien vite nécessaire là-bas où il a laissé d'unanimes regrets.

Le médecin des *colonies malades* peut bien jouir un peu auprès de l'une de ses *patientes* qu'il a si joliment sauvée, de cette gloire que nul d'ailleurs ne cherche à lui disputer.

JEAN CARMANT.

LES MONACH[1]

(Suite.)

Ce fut au moment du renouvellement des premières communions que leurs sentiments se montrèrent le mieux. On ne l'embrassa plus avec la même gentillesse, on se sépara d'elle, on ne causa plus avec elle que par contrainte, on se retira dans les coins avec des regards méfiants pour parler de la bonté du directeur, d'une instruction touchante, du grand jour, de la robe blanche. Une des renouvelantes s'imagina un jour de découper un petit morceau de drap, le barbouilla avec un bouchon enfumé, et l'ayant adroitement lancé sur Lia, on rit de voir apparaitre un petit cochon noir sur la robe claire de la juive.

Mme Monach avait recommandé à sa fille de se lier le plus possible avec ses camarades ; celle-ci avait fait jusqu'ici ce qu'elle pouvait, offrant avec des sourires du chocolat, des pastilles, des odeurs.

Mais un soir, en pleurant, Lia dit à sa mère :

— Mère, mère, je ne puis plus... je ne puis plus... elles ne veulent pas m'aimer !

Monach demanda brusquement pourquoi Lia avait les yeux rouges. Mme Monach, qui avait perdu trois enfants en bas âge et disait volontiers « quelle aimait mieux son mari que ses enfants », la consola comme une femme distraite qui a peu de temps à elle, gronda Miss, porta plainte à Mlle Granet, et pria Mme Fraisse de veiller sur sa fille.

Mme Fraisse prit entièrement Lia sous sa protection. Elle réprimanda vertement ses deux filles, qui étaient à peu près du même âge.

Lia passa pour une rapporteuse.

Devant les parents des élèves, Mme Fraisse grossissait encore la

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

fortune du baron. Elle ajoutait qu'il était très honnête en affaires, répétant pour l'avoir entendu dire à des gens autorisés que, lorsque les juifs s'en mêlaient, ils étaient « les plus nobles commerçants » qui fussent. Son mari avait trouvé d'heureuses issues avec Monach, et le train du sénateur s'en ressentait. Elle vantait aussi l'amabilité de la baronne.

— Elle n'est pas encore habituée à Paris, disait-elle, mais nous la formerons.

A mesure que Lia grandissait dans une situation de plus en plus brillante, la mise en valeur de ses richesses physiques et des ressources de son intelligence se montrait davantage. Ayant vu tant de choses différentes, elle avait une grande facilité à se mouvoir dans la vie. Rien qu'à la voir descendre du coupé qui, pendant trois ou quatre ans, l'emmena deux fois par jour au cours, et s'avancer comme une petite reine au théâtre, on était émerveillé. Et, à l'Opéra et aux Français, où on la conduisit de très bonne heure, en cachette de sa grand'mère, elle se posait si sûrement dans la loge, ajustait si droit la jumelle d'écaille incrustée d'or et de diamants, s'emparait de la salle si instinctivement, qu'elle s'attirait l'admiration des moins attentifs.

Ses petites compagnes lui en voulaient de tout : du coupé, dont Mme Fraisse usait et abusait, des loges aux théâtres, de sa beauté supérieure, de ses toilettes, de ses bijoux, de son ostentation à ne point mettre de tablier comme elles, pour épargner leurs robes, du papier de ses devoirs, dont le format était plus grand que tout autre, des faveurs dorées qu'elle y nouait par coquetterie, des yeux suppliants qu'elle lançait au professeur pour être interrogée quand elle savait, de sa curiosité hardie, de ses inventions littéraires et des réponses surprenantes qu'elle faisait tout à coup.

Elle était souvent la première : « C'est parce qu'elle est jolie ! » disait-on ; ou : « Je crois bien ! elle a des répétiteurs », et pour l'allemand : « Elle est Prussienne ! »

La première fois que l'on sut que Lia avait paru aux Français avec les Fraisse, dans la loge du ministre, parents et élèves crevèrent de dépit.

Cependant, en croissant en âge, ses compagnes prenaient de plus en plus des idées raisonnables et conformes aux sentiments ordinaires que le monde a pour les gens riches. Leur admiration naïve, aussi bien que leur aversion désintéressée, se dénatura avec les années. Beaucoup eurent une sorte de plaisir et d'orgueil à

raconter à leurs amies qu'elles avaient une camarade belle et prodigieusement riche. Elles semblèrent tirer de ce voisinage du bien-être et de la considération. Leurs pensées se mitigèrent. Elles eurent plus de souplesse, se rapprochèrent d'elle, regrettèrent d'avoir jadis repoussé ses avances. Les parents blâmèrent se Fraisse d'accaparer les Monach, envièrent les avantages et les douceurs qu'ils obtenaient de ces juifs. Au cours de Mlle Granet, on était déjà pour Lia comme on fut pour Monach aux Petits Pannés. On avait devant ce luxe un peu brutal une soumission involontaire et toutes les petites lâchetés qu'on a devant l'argent.

Oh! comme au fond du cœur Lia apprit à détester ces petites filles, à jouir de leur secrète humiliation!... Et ces demoiselles Fraisse, quel mépris pour leurs amitiés contrefaites, et comme elle haïssait les soucis éplorés de leur mère à son sujet!

Parmi ses compagnes il n'y en avait qu'une, une seule qui lui eût témoigné un intérêt véritable et qui l'eût toujours embrassée du même cœur que le premier jour : c'était la plus jeune des quatre filles du général Daphis. Elle se nommait Blanche et était la bonté même. Les yeux très doux, portant de petites robes simples, elle était si réservée et si discrète qu'avec elle seulement Lia regrettait quelquefois d'être mise avec trop d'éclat. Mais la bonté de Blanche et sa douceur étaient venues sans doute de la pitié que Lia lui inspirait. Blanche lui avait dit un jour en l'embrassant : « Pauvre Lia! Pauvre Lia! » Pourquoi la plaignait-on? N'était-elle point belle, heureuse, riche, enviable? Lia ne voulut pas non plus de cette amitié-là, se défia, se raidit contre ses bons sentiments. Elle ne pleura plus jamais que lorsqu'elle eut les nerfs malades, souriant en public, avisée, engageante, obséquieuse même, mais gardant au fond une humeur farouche.

Quand elles furent en première, vers l'âge de seize ans, Lia et les demoiselles Fraisse négligèrent le cours de Mlle Granet pour ceux de la Sorbonne. Les étudiants et les élèves externes du lycée Saint-Louis faisaient la haie, rue Gerson, pour voir entrer les demoiselles au cours. Lia retrouva là, dans le plein jour de la rue, le succès qu'elle avait depuis quelque temps au théâtre, à l'Élysée et dans les salons ministériels, où Mme Fraisse et sa bonne amie, la baronne Monach, se montraient ensemble avec leurs filles.

Cependant, M. Fraisse n'ayant point été réélu aux élections partielles de 1882, les relations se refroidirent peu à peu, finirent par cesser.

Monach cassait un échelon à chaque degré qu'il montait. D'ailleurs le monde officiel, auquel il avait cru par suite des idées hiérarchiques qu'il apportait d'Allemagne et dont il se servait encore pour ses affaires, ne suffisait plus au baron, piqué de plus hautes vanités mondaines. Il était persuadé en même temps qu'une grande situation dans le monde sert encore à attirer la confiance et à s'enrichir davantage. Tout s'arrangeait selon ses desseins. Il avait étudié ses relations, ménagé son entrée aux Petits Pannés, fait la connaissance du marquis de Courtaron, acheté le château des Coqs, loué chez le général d'Épagnes, pris possession de l'hôtel, au vu et au su de tout Paris.

Il avait ensuite exactement compris, par le succès de Lia à la fête de charité, tout le parti qu'il pouvait tirer d'elle, qu'elle était faite pour plaire, qu'elle saurait manier habilement sa beauté.

Et le baron rêvait qu'il allait enfin se hausser jusqu'au rang des israélites privilégiés que le monde admet et qui admettent le monde.

IV

Le lendemain de la fête donnée à l'hôtel d'Épagnes, les journaux firent des comptes rendus éclatants.

On décrivit « les longues files d'équipages à panneaux armoriés », l'aspect « vraiment féerique » du jardin, « le brio des vaillants artistes », « les églogues de mousseline de laine et les idylles de toile de Jouy ». On énuméra les noms avec une emphase incohérente, les plus beaux et les plus véritables pêle-mêle avec les plus aventureux et les plus fabriqués. On cita la « ravissante duchesse des Baux », ce qui la fit beaucoup rire. « Ravissante aussi la vicomtesse de Tresmes, en son costume *Rose et Babet*, couleur de tourterelle amoureuse ». Dans leur enthousiasme héraldique, les reporters avaient donné de la vicomté à Mme de Tresmes. Elle en fut un peu embarrassée, sans tout à fait s'y déplaire. On racontait aussi comment « la charmante baronne Monach, femme du financier bien connu, allait quitter son bel appartement de la rue Saint-Honoré pour venir se mettre dans un quartier où elle avait ses principales relations. » Mais « parmi les [illegible] l'adorable Mlle Monach » fut la mieux louée. Sa

robe à bouquets de violettes naturelles était « d'une indiscutable fantaisie », un « rêve original et de bon ton à faire rêver le tout crème parisien ». Enfin on regardait la distribution inattendue des bouquets de la robe « comme une des plus heureuses innovations de la saison. » On célébra sa beauté, on dit son âge et la couleur de ses cheveux.

Mlle Monach était lancée.

Le monde fut plus sévère. Certains lots de la tombola, dus à l'activité de Mme Monach, choquèrent quelques personnes : le bon pour une coiffure de soirée, le repas offert par un restaurateur à la mode, la boite « eau et pommade vivifiques », les photographies gratuites furent peu goûtés.

— Mais qui donc connaît-elle? disait-on.

Ceux qui s'occupaient de politique reprochaient le buste de Victor Hugo; on n'aurait pas dû non plus accepter les *Œuvres de Molière* et le *Dictionnaire siamois*, donné par l'Imprimerie nationale. Il était immoral d'associer un gouvernement athée à une œuvre catholique. Et on accusait Mme Monach d'avoir tous ses amis dans le gouvernement.

L'importance qu'elle s'était donnée excita contre elle; elle mettait la générale sous le boisseau. On se moqua quand on sut que tous frais payés, la fête avait rapporté mille francs de moins que les années précédentes.

Il y a trop peu d'intimité à Paris pour qu'on s'emporte bien longtemps à médire des mêmes gens. Au bout de huit jours, il n'était plus guère question des Monach. En tout cas, la réclame des journaux, qui agit sur ceux-là mêmes qu'elle fâche le plus, les avait fait prendre en considération.

Après l'aventure des violettes, Roger eut à s'expliquer très vivement avec Mme de Tresmes, et il se fâcha presque tout de bon.

Depuis, Mme de Tresmes était devenue douce, soumise, accommodante. Il semblait qu'elle ne voulût plus rien perdre de cet amour qui s'échappait, comme à travers les doigts l'eau qu'on veut retenir, en arrondissant les mains, et boire jusqu'à la dernière goutte.

Elle s'était bien promis de ne plus parler de Lia. Cependant les préparatifs qu'elle voyait faire dans l'hôtel pour installer les Monach, l'idée aussi qu'elle allait bientôt se séparer de Roger et suivre son mari en Touraine, où il avait ses propriétés, la tranquillité même de Roger, son propre silence, tout l'exaspérait.

Elle se serait contenue pourtant. Mais un beau jour, sans y prendre garde, Roger ne s'imagina-t-il pas de dire que Lia lui paraissait « très intelligente !... » Mme de Tresmes éclata.

— Seriez-vous amoureux de cette petite vaniteuse ? lui dit-elle en se redressant. D'une autre, à la bonne heure ! mais non pas de celle-là.

Roger se leva impatienté.

— Oh ! ce n'est pas la jalousie qui me fait parler, reprit-elle ; je ne serais jalouse que d'une femme que vous pourriez épouser... Ce que je vous en dis est pour vous empêcher d'être ridicule et de poursuivre une chimère.

— Que me chantez-vous là ?

— Dites-moi alors que vous ne l'aimez pas.

— Prenez garde, ma chère, qu'à force de me parler d'elle, vous m'y fassiez songer plus que je ne voudrais.

— Vous voyez que vous l'aimez ! Quond on pense à une femme, on l'aime.

— Vous êtes folle.

— Non pas ! non pas ! Je vois bien que je ne suis plus dans vos pensées et que c'est elle que vous aimez... Oh ! ne m'interrompez pas, Roger, reprit-elle en s'animant de plus en plus... Je ne sais encore ni où ni comment cela arrivera, mais je sens qu'elle fera votre malheur. Je puis vous paraître privée de raison... mais tout ce que je vous dis est vrai... Vous ne m'aimez plus, Roger, vous ne m'aimez plus depuis le jour où vous avez pris des fleurs sur elle... Je vous ai vu... Vous étiez auprès d'elle, comme le premier jour où nous nous sommes connus, timide, empressé, que sais-je ?... Cela se voyait, vous n'osiez pas seulement respirer... O Roger, Roger, vous ne m'aimez plus !...

Et, dans le salon du petit appartement qu'il louait pour leurs rendez-vous, Mme de Tresmes tomba en pleurant sur le tapis, appuyant sa tête sur un fauteuil garni de sa housse d'été. Les rideaux enveloppés, les tableaux cachés avec des journaux donnaient une idée triste de départ et d'abandon. Assise à ses pieds, elle levait vers lui des yeux humides, des yeux touchants et bien désolés. Mais elle eut une attaque de nerfs, ce qui est affreux à supporter. Il fallut employer l'eau, le vinaigre ; et ce furent les cheveux collés sur le front et les tempes, le corsage dégrafé, les douces paroles faites pour ranimer une femme amoureuse.

Pendant les derniers jours qu'il demeura à Paris, Roger eut l'occasion de rencontrer Lia souvent. Ils se saluèrent, elle lui sourit. (P. 186).

Si Roger eût pu rompre tout à coup, il en eût éprouvé sans doute
ı grand soulagement.

Mais il n'était pas bien adroit en amour. Il était jeune et subis-
it toujours les séductions immédiates de Mme de Tresmes. Il
ait aussi de cette politesse d'âme qui, au moment d'agir, fait
urner en faiblesse les meilleures résolutions et invite un amant
ıx rassurants mensonges.

Tout le mois de mai, cependant, le joli marquis de Courtaron
t à l'hôtel d'Épagnes, où il présida à l'installation des Monach.
était là pour redresser les écarts de goût du baron. C'est que
ourtaron avait un goût fin et rare. Quand il tenait un bel objet, il
i courait dans les mains un petit tremblement très caractéris-
que, c'était avec un plaisir véritable qu'il faisait placer devant
i les meubles, disposer les objets qu'il avait choisis et procurés,
il mettait à tous ces soins beaucoup plus de spontanéité qu'en
ute autre chose. Il y était même désintéressé, bien qu'il y trouvât
eut-être aussi son compte.

Le baron se félicitait d'avoir un tel homme à son service.

C'était vraiment un fort joli homme que Courtaron, la taille bien
rise, élégant sans tapage, séduisant et calme dans tous ses mou-
ements. Brun, il avait les cheveux gris, comme poudrés, de ces
heveux gris qui ne vieillissent pas un jeune homme et font, au
ontraire, durer la jeunesse, l'œil assoupi, le regard clairvoyant,
nez en avant, le sourire tranquille, la bouche un peu dédai-
neuse, des paroles lentes et mesurées. Il plaisait aux femmes et
e parlait jamais de ses aventures. Les hommes n'osaient rien
enser publiquement de lui. Il en imposait aux imbéciles, qu'il
aitait avec insolence, et déconcertait les autres. Plus âgé que
oger d'une dizaine d'années, il avait pour lui du prestige.

Venant tous les jours, et souvent de très bonne heure, surveiller
s travaux, le marquis n'était pas fâché de déjeuner quelquefois
ez les d'Épagnes. Comme le mauvais état de ses affaires lui nui-
ait, en dépit de tout, dans l'esprit du baron, il trouvait avantageux
e lui montrer qu'il avait des relations et était intimement reçu là
ù Monach, lui, ne faisait que passer.

A table, le marquis se répandait en mille propos sur le baron.
Ionach le désolait par ses goûts extravagants. N'avait-il pas eu
n moment l'idée de tapisser les boiseries du grand salon ?

— Passe encore pour les boiseries des chambres, qui n'ont rien
e très intéressant, mais pour les autres, qui sont d'un bon

moment !... Il est fou, continuait Courtaron. Il voulait aussi qu'o mît des tablettes garnies de peluche sur le marbre des cheminées Il avait commandé pour la chambre de sa femme des tenture noires avec des bouquets de lilas... Je vous demande un peu !. un homme comme cela est abominable. Et pour la chambre de s fille... vous ne devineriez jamais ce qu'il avait choisi ?... Un chambre tendue et meublée de satin cerise à boutons d'or... S fille, que j'ai avertie, l'a heureusement détourné de cette idée...

— Eh ! eh ! interrompit le général, satin cerise et boutons d'o ça n'est déjà pas si mal... mais autre part que dans la chambr d'une jeune fille, j'en conviens.

— Et malgré cela, reprenait le marquis, cet animal a un certai flair de la valeur des choses ; il sait très bien dire devant un objet « Cela vaut tant » ; il ne se trompe pas et, d'une certaine façon, distingue ce qui est bon de ce qui ne vaut rien... mais il ne faut pa que ce soit pour son propre usage. Il se façonne au goût des autre mais n'en a pas pour lui. Ce ne sera jamais, malgré sa prétentio qu'un brocanteur sans initiative.

Et s'animant, — c'était le seul sujet qui émût un peu ce ca culateur :

— Les gens de sa race ne sont pas des artistes... Voyez leu peintres, qui nous viennent de tous les pays : ils ne savent pa mettre un tableau dans son atmosphère ; ils font très propreme de l'art courant, mais ils ne risquent jamais rien, n'ont jamais le sûretés d'un goût hardi ni rien de généreux... et en tout de même

— Il nous assomme avec sa peinture, disait le général, quand l marquis était parti. Il pose... il veut nous épater.

Courtaron donnait à tout ce qu'il disait des Monach un tou fâcheux, très capable de dégoûter à l'occasion Roger et ses parent Il parlait, en passant, de spéculations louches, amenait la conve sation sur l'affaire de la banque Bontoux, où la monarchie et l'Égli avaient été compromises, et nommait à propos les Gomerre. l s'amusait à montrer aussi l'extrême dispersion de la famille Monac mêlant le faux et le vrai.

Le baron avait pour mère une Polonaise, disait-il, ancienn cabaretière ; un de ses frères, le père du petit Raphël, achetait de femmes pour le sultan du Maroc. Il avait des cousins qui vendaie à Paris des pommes de terre d'Alsace et une nièce très connue d personnel diplomatique, fort belle, qui avait passé par Londres Berlin, et vivait à présent à Hambourg.

D'où venait Monach ? Les uns disaient de Vienne, les autres de Constantinople. En tout cas, il était de Francfort, bien que son nom de Monach fût le nom modifié de la ville de Munich.

Le marquis promenait ses auditeurs ahuris aux quatre coins de l'Europe, bouleversait ces têtes françaises, que l'idée des voyages effraye. Il remuait ensuite très doucement les fibres patriotiques, se demandant où était Monach pendant la guerre et plaisantant l'accent d'outre-Rhin qui faisait prononcer au baron *luigh* d'or pour louis d'or et *kò* pour coq. Il ne tombait jamais trop dans l'excès. Quand on le poussait un peu, il avouait ne rien savoir de précis, de l'air d'un homme qui en sait long.

Mais il ne parlait point seulement de Monach, il s'en prenait aussi aux israélites en général, disant qu'ils ne fondaient point d'industries, ne s'enrichissaient que par des combinaisons financières, ne travaillaient pas comme les autres, ne tenaient pas au pays, se croyaient quelque chose de plus que Français. « Un chèque sur Londres ou sur Berlin, disait-il, et ils ont mis la mer entre eux et nous. » Il citait souvent le mot connu d'un banquier israélite : « Je ne sais pas dans vingt ans comment les chrétiens feront pour vivre. » Ces gens étaient ensuite vaniteux à l'excès, n'avaient aucun tact et seulement les apparences de la politesse. Mille autres choses encore leur manquaient. Le marquis avait même le mauvais goût de leur reprocher d'être tous cagneux, bossus et scrofuleux.

— Ils valent un tas de chrétiens de ma connaissance, qui sont autant qu'eux cagneux, grippe-sous, vaniteux, malsains et malappris, repartait le général agacé... et s'ils sont plus forts que nous, tant pis pour nous !

— Oui... mais c'est tout de même autre chose, répondait Courtaron.

Il disait tout cela petit à petit, sans empressement, sans avoir l'air d'y toucher, soit après le déjeuner, en fumant un cigare, soit en allant avec Roger à leur cirque.

Roger avait fini par s'amuser de tous ces cancans. Il demanda un jour si Mlle Monach avait du goût.

— Heuh ! heuh ! répondit le marquis.

— Et quelle femme est-ce ?

— On verra.

La générale pensait que Courtaron n'aurait pas dû parler ainsi de gens avec qui sa mère et lui vivaient sur un grand pied d'inti-

mité. Le général se contenait, mais il était très mécontent d'entendre critiquer ses locataires.

— Courtaron en a toujours sur eux, disait-il... il m'ennuie, à la fin... on ne lui en demande pas si long, que diable !

Mais, par un retour d'humeur, le général, qui ne demeurait pas longtemps dans les mêmes idées, s'accrochait tout à coup à une plaisanterie quelconque du marquis et se mettait à rire, d'autant plus qu'il inspectait tous les jours l'emménagement des Monach et que plusieurs choses l'y surprenaient.

Le matin du jour où ceux-ci s'installèrent, on amena entre autres choses une vache dans les écuries.

— Qu'est-ce que c'est que-ça? demanda-t-il à Courtaron, qui se trouvait là pour les derniers arrangements.

— La mère du baron est très sévère sur les rites, répondit le marquis en souriant; elle ne boit que du lait absolument pur de tout mélange et de tout contact... Cela va si loin qu'on enferme le lait dans une armoire fermée à clef... Cette vache est pour elle.

— Ça n'est pas bête du tout. Mais cette vache me va tout gâter, reprit avec découragement le général, qui, ayant à son château des Tourettes une « petite jumenterie de famille », s'occupait de perfectionnements et venait d'essayer justement dans l'écurie de Monach un nouveau système de plancher pour l'écoulement du purin... car une vache, ajouta-t-il, n'a pas les mêmes excrétions qu'un cheval, et cela change les conditions de l'expérience... c'est clair.

Ce jour-là, le marquis resta à déjeuner.

Vers 2 heures de l'après-midi, on vit entrer dans la cour de l'hôtel un grand landau aux volets fermés, attelé de chevaux superbes.

Le général, Roger et Courtaron, qui guettaient l'emménagement à travers les vitres, s'empressèrent en curieux dans la cour en faisant mine de se diriger vers les écuries.

D'abord, ils virent descendre de la voiture Monach, qui n'alla pas à la Bourse ce jour-là, puis Lia. Le père et la fille se placèrent de chaque côté de la portière et soutinrent par les bras une grande vieille aux traits magnifiques, curieusement accoutrée.

— La mère de Monach! dit Courtaron.

Elle avait un nez d'aigle qui rejoignait les lèvres, les yeux creux, l'orbite de la couleur de l'ivoire, les sourcils très rapprochés du nez, le menton large. Deux faux bandeaux noirs enca-

draient son front jaune et ridé. La tête était prise dans un petit bonnet de drap violet, orné de perles et de filigranes d'argent, tel qu'en portent encore les juives de Galicie. Sa longue robe de soie noire était montante et tout unie, avec un grand fichu de dentelle blanche. Ses mains rudes, qui semblaient avoir travaillé, étaient chargées de bagues. Elle s'appuya sur l'épaule de son fils et de sa petite-fille et monta ainsi les marches du perron avec majesté. C'était la vivante image de la femme forte choisie pour compagne et qui, selon le précepte de la loi, avait eu soin de la maison, tissé le lin, rempli les armoires de toiles, allaité les enfants et enseigné la crainte du Seigneur.

Le regard de cette vieille était profondément triste.

Monach et sa fille conduisaient leur mère avec une si respectueuse gravité et paraissaient si peu disposés à accueillir personne, que les trois hommes se contentèrent de saluer de loin.

— Regardez-la, dit le marquis en baissant la voix, vous n'aurez pas souvent l'occasion de la voir ausi bien; elle vit enfermée comme une idole... ne se montre jamais.

Un coupé suivit de près le grand landau. Mme Monach en descendit, précédée d'un homme jeune encore, qui avait une jolie coupe de figure, la barbe jaune comme du tabac turc et des yeux pétillants d'esprit.

— Qu'est-ce que celui-là encore? demanda Roger un peu déconcerté de tout ce qu'il voyait.

— Celui-là, dit le marquis, est un personnage très important dans la famille Monach... C'est M. Deutz.

— Comment dites-vous? demanda le général.

— Deutz.

— Un Allemand?

— Non, un Alsacien. C'est le petit-neveu du rabbin de Strasbourg, le plus pieux des rabbins de toute l'Alsace... Il demeure chez les Monach... et fait les prières avec la vieille.

— Ah! bah! dit le général en ouvrant de grands yeux.

M. Deutz était un *chazan*, un chantre, un récitateur de litanies que Monach avait engagé à son service pour soulager ses pratiques religieuses, mais ce n'était point un récitateur de litanies ordinaire, comme il en est beaucoup, qui ne comprennent point ce qu'ils récitent. Il avait de grandes connaissances en hébreu, des amitiés à l'Institut et, avec cela, une nature de vaudevilliste. Il écrivit quelque temps dans les journaux, mais trouva plus d'avan-

tage à demeurer dans une famille riche où il était bien rétribué. Très sceptique, il regardait la religion judaïque comme un lien de race plutôt qu'un lien religieux, admettait que, pour des gens cultivés, leur croyance ne se soutenait guère, et que c'était la seule d'ailleurs qui pût s'accommoder au matérialisme contemporain. C'était une hygiène morale et physique, plutôt qu'une religion, une intéressante tradition qu'il ne fallait pas perdre et dont il vivait d'ailleurs. Mais il mettait aussi dans ses pratiques un sentiment de fierté aristocratique, assez analogue à celui qui fait qu'on tient chez nous à des titres nobiliaires qui n'apportent plus avec eux de privilèges effectifs. Il discutait souvent avec Monach, qui était plus grossièrement irréligieux que lui, mais il n'usait pas de tous ses avantages, de peur de blesser un homme dont il dépendait et qui l'estimait peu parce qu'il le payait.

Laissant M. Deutz, le marquis montra alors d'un coup d'œil un long juif en paletot noir et à barbe rousse, qui se glissait le long du mur :

— Le cuisinier, dit-il..., un autre personnage d'importance... un Hollandais... Il n'y a plus qu'en Hollande, paraît-il, que l'on trouve des cuisiniers assez instruits des rites pour rassurer la grand'mère.

— Singulières gens! dit Roger.

— Et pas un domestique qui demeure ou mange chez eux, reprit le général, en haussant les épaules de pitié. Les cochers, les valets de pied et le groom ne viennent chez eux que pour leur emploi... le genre américain... le service à la tâche, comme m'a dit Monach...

Mais le général se fâcha quand Courtaron en revint sur la cuisine et raconta que le bœuf était salé pendant cinq heures et lavé, la viande cuite sans lait ni beurre, que le lait et le beurre ne devaient même pas toucher les plats ni les assiettes où l'on mange, que cela allait si loin qu'il y avait deux cuisines séparées, l'une pour le café au lait du matin, l'autre pour les viandes. On ne prenait non plus une bouchée de pain sans se laver les doigts et dire une prière. On ne voyait jamais de fromage sur la table, aux principaux repas. On ne mangeait point de lièvre, parce que cet animal n'a pas le pied fendu, ni d'anguille, parce que ce poisson n'a pas d'écailles.

— Allons donc !... vous nous en contez, mon cher, dit le général, que les pratiques religieuses offusquaient chez les étrangers et qui,

d'ailleurs, chez lui avalait sans bonne humeur le chocolat à l'eau et les haricots sans beurre du vendredi saint... Tout cela ne se fait plus.

— Pardon, général!... Monach carotte, mais cela se fait chez sa mère, reprit le marquis, de même que chez la plupart des juifs pauvres de la campagne et des villes...

— Ça se saurait... et comment alors Monach donne-t-il à dîner? Car enfin dans sa position...

Elle s'attendrissait devant un coucher de soleil.

— D'abord on peut donner un grand dîner suivant le rite, sans que les invités s'en aperçoivent.

— Voyons, je m'apercevrais bien toujours que je n'ai pas de fromage à mon dîner... C'est absurde!

— Aussi, Monach n'invite-t-il guère qu'au restaurant.

— Dame! vous m'avez l'air de savoir votre affaire... vous m'en direz tant!... Et, en terminant, il reprit gaiement :

— Enfin, si c'est le régime qui lui a fait faire la fille qu'il a, je lui en fais mon compliment. N'est-ce pas, Roger ?

Roger ne répondit pas.

Monach avait poussé les travaux avec l'activité d'un impresario qui commande des décors; le soin raisonnable qu'il donnait à ses

affaires lui avait fait hâter l'emménagement d'abord pour éviter un double loyer. Sa mère aussi avait désiré que tout fût terminé avant le mois du *tamouz* (juillet), consacré aux souvenirs de la prise de Jérusalem, époque funeste pendant laquelle toute nouvelle entreprise paraît dangereuse.

La saison déjà fort avancée et le grand prix couru, la comtesse d'Épagnes était dans l'Orne, Mme de Tresmes en Touraine, les Monach prêts à partir pour leur château des Coqs, Roger et son père sur le point d'aller rejoindre la générale aux Tourettes.

Pendant les derniers jours qu'il demeura à Paris, Roger eut l'occasion de rencontrer Lia souvent. Ils se saluèrent, elle lui sourit.

Les fureurs de Mme de Tresmes n'avaient fait qu'attirer l'attention de Roger sur Mlle Monach.

Un soir que Lia revenait de l'Opéra, il regarda, par distraction les fenêtres doucement éclairées au rez-de-chaussée du pavillon situé vis-à-vis de celui qu'il habitait sur le jardin. Il chercha à découvrir quelque chose, vit les mouvements d'une ombre indécise, ouvrit sa croisée, pour prendre l'air.

Il songea alors à l'aventure des violettes. Ce souvenir lui fut agréable, et, le cœur dispos, respirant l'air tiède de la nuit, il regarda la lune miroiter entre les feuilles des arbres immobiles et les étoiles hautes qui brillaient dans un ciel plus pur, au-dessus des brumes et des fauves réverbérations de Paris éclairé.

V

Roger était aux Tourettes, ne sachant pas encore comment il arrangerait son été, chez quels amis il irait, quelles eaux il choisirait. Il s'était assez mal quitté avec Mme de Tresmes. Tous les deux jours, celle-ci lui écrivait des lettres pleines d'amour et de prières. Elle lui demandait avec instance de venir en Touraine chez son mari, comme il avait fait l'été dernier. Mais il repoussait tout de suite cette idée. Il n'en était plus à faire le galopin.

Sur ces entrefaites, sa mère reçut une lettre de Mme de Gomerre qui réclamait Roger aux Chênaies. Celle-ci le prônait sans cesse, ne trouvant que lui d'aimable et de décent, et machinait toutes sortes d'éloges.

— Il faut croire, dit Roger, que les gens vous aiment à l'envers
e l'amitié qu'on leur porte. Je n'ai jamais connu chipie plus
supportable que cette sèche Mme de Gomerre.

— Le fait est, dit le général, qu'elle est à dégoûter des femmes,
e la religion et des légitimistes de tous les environs.

Et son fils et lui plaignirent le comte et la petite Hélène.

Le général avait toujours marqué une sorte de tendresse pour
élène. Il regrettait de n'avoir point de fille et gâtait cette gamine.
a générale défendit mollement Mme de Gomerre et l'on en resta
.

Le château des Tourettes était un long corps de logis avec deux
urelles aux coins. Le général ne s'y déplaisait pas, occupé qu'il
ait de sa « petite jumenterie de famille ». La comtesse d'Épagnes
enait là une vie simple, très conforme à ses goûts. Quand son
s était auprès d'elle à la campagne, rien ne lui manquait plus.
lle le possédait à elle toute seule, tandis qu'à Paris les distrac-
ons le lui enlevaient à toute heure. Mais là c'était après les repas,
us les jours, dans le salon, un petit traintrain de causerie intime.
ssise dans un grand fauteuil flamand, la générale faisait son
rré pour le tapis de la chapelle de Chambord, des tabliers, des
onnets pour les enfants du village. Et, tout en travaillant, elle
contait des histoires de famille, débrouillait les parentés, disait
e ces choses douces et insignifiantes qui reposent l'esprit et ont
u charme quand elles viennent de certaines personnes. Quelque-
is elle parlait à Roger de son avenir, de l'arrangement de sa vie.
lle lui demandait s'il ne songeait point à se marier. Roger
ecouait la tête en souriant.

— Il faudrait pourtant y songer disait-elle. Et elle embrassait
on fils avec la satisfaction inavouée de le garder ainsi plus long-
mps auprès d'elle.

Le matin, en vue du cirque, Roger faisait des exercices de vol-
ge dans le petit manège, derrière les écuries, et montait à cheval
endant l'après-midi. Vers la fin de la journée, il accompagnait sa
ère, qui aimait à marcher. Ils poussaient leur promenade hors
u parc et s'en allaient dans la campagne. Ils longeaient d'abord
es enclos où les poulains du général faisaient des sauts inattendus
t drôles autour des juments pacifiques, et ils s'enfonçaient tous
eux dans les champs encore couverts de moissons. Ils prenaient
ouvent pour but un grand peuplier de Hollande, isolé dans la
laine, sur une petite éminence. Ils se reposaient sous son feuil-

lage argenté, et la générale, doucement remuée, suivait des yeu l'ombre des nuages qui couraient sur les champs d'avoine, écouta la musique des insectes, la rumeur caressante des épis, les beu glements lointains, le bruit des cloches qui venait des clocher qu'on apercevait tout bleus dans le ciel rose. Elle s'attendrissa devant un coucher de soleil, devant une fleur des champs, et, dan la magnificence de la nature, elle admirait la grandeur de Dieu « Que Dieu est bon, mon cher Roger ! » disait-elle en appuyar son bras sur le sien.

Roger demeurait un peu troublé. Ses premières croyances cor servaient bien leur effet, dans ses façons générales de voir et d sentir, mais n'avaient plus assez de force pour régler le détail d sa vie. Sa mère cependant ne s'embarrassait point de ses réponse Pouvait-il méconnaître la vérité ! Elle avait la même confiance e son mari qu'en son fils, ce qui était moins explicable.

Roger ne s'amusait pas aux Tourettes.

Cependant Mme de Gomerre récrivit. La générale fit observer son fils qu'il ne devait peut-être point refuser cette fois d'aller che leurs voisins, qu'autrement on semblerait les abandonner depui qu'ils avaient réduit leur train et que leur maison était moin animée.

— Je ne m'y suis jamais amusé, dit Roger.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi ; tu y faisais autrefois, ave ton père, des chasses très agréables. Il faut être juste.

Roger consentit d'aller aux Chênaies, pour faire plaisir à s mère.

Il partit vers le milieu de juillet. En descendant à La Barroche la station la plus voisine des Chênaies, il vit avec quelque sur prise Hélène seule, qui l'attendait à la gare. La bravoure d'Hé lène forçait un peu les usages.

Elle avait des cheveux blonds nuancés et de grands yeux bleus les yeux de son père.

— Comme te voilà grande, depuis six mois que je ne t'ai vue dit Roger, égayé par ce frais visage. Et il l'embrassa.

— N'est-ce pas ? répondit Hélène en le regardant avec joie.

Le domestique prit la valise, et ils montèrent dans un peti panier attelé d'un poney alezan, qu'on appelait Brûlot. C'était u cadeau du général.

— Vous reconnaissez Brûlot, dit Hélène... Je l'attelle main tenant... Savez-vous que maman m'a permis de venir vous cher

cher moi-même... et vous me laisserez conduire, n'est-ce pas ?... Mais que je suis donc heureuse de vous revoir !

Elle assura sur le tablier ses pieds chaussés de bonnes bottines de campagne, rabattit sa jupe, prit le fouet et les rênes... Hop ! hop ! et ils étaient partis. Il y avait une petite lieue de La Barroche aux Chênaies.

Hélène demanda à Roger des nouvelles de ses parents.

— Ils ont toujours été si bons pour moi ! dit-elle... Et vous, comment allez-vous ? Nous avons eu de vos nouvelles par le journal... Il paraît qu'il y a eu une grande fête dans notre ancien jardin de Paris... Maman en a été d'une humeur massacrante... Ne lui en parlez pas.

— Et ton père ? dit Roger.

— Il est toujours triste, bien triste... vous savez comment tout va chez nous depuis l'affaire ?... Mais vous, Roger, vous ne vous ennuyez pas depuis que vous avez donné votre démission ?... Vous savez que maman a trouvé cela très bien et que vous avez bien fait ; « pour les principes ». C'est dommage, pourtant ! Je m'étais habituée à vous voir en soldat... Vous rappelez-vous quand vous me mettiez à cheval... et que vous me recommandiez de me tenir droite sans raideur ?... et le jour où le cheval a fait un écart ?

— Tu es une brave petite fille.

Hélène se câlina sous l'éloge, de l'air de dire : « Je ferais bien autre chose encore s'il le fallait ! »

— Et quand vous étiez à Saint-Cyr, reprit-elle, et que vous êtes venu chez nous, un dimanche, vous m'avez fait sauter sur vos genoux et vous m'avez appris avant dîner l'histoire de Jean des Pois Verts.

Et elle raconta comment Jean des Pois Verts avait mis sur son dos une peau de vache, avec la tête et les cornes, et comment il était monté dans la fourche du plus gros chêne de la forêt ; trois voleurs venaient au pied de l'arbre pour partager l'argent, et le chef disait : « Voilà ta part !... voilà ta part !... voilà ma part !... — Et m'part ! » criait d'en haut Jean des Pois Verts... Le chef recomptait... « Voilà ta part... voilà ta part... voilà ma part !... — Et m'part... » Et cela recommençait jusqu'à ce que Jean des Pois Verts interrompit enfin d'une voix terrible en remuant ses cornes : « Le diable en aura sa part ! » Et les voleurs se sauvaient.

— Quelle mémoire tu as ! dit Roger qui se mit à rire.

Elle n'osa pas lui dire qu'un jour elle avait pleuré en apprenant

qu'il était aux arrêts à Saumur et qu'elle avait été porter son dessert à sa chèvre : « On est si bête quand on est petite! » pensait-elle. Elle ne lui dit pas non plus qu'elle avait conservé une lettre de lui. Il y avait surtout ce passage : « Dis au général que je représente l'ennemi aux manœuvres. J'aurai vingt hommes armés de lances et je serai leur colonel. »

Elle trouvait cela héroïque et beau. Elle voyait Roger vêtu comme un chevalier et gagnant des batailles.

Aux Chênaies, elle fit bien attention pour faire une belle arrivée et amena la voiture au ras du perron, où le comte et la comtesse les attendaient. Mme de Gomerre se récria quand Roger lui dit qu'il ne pouvait rester que trois jours. M. de Gomerre s'était encore courbé depuis que Roger ne l'avait vu; ses yeux semblaient fixés intérieurement sur une pensée unique. Hélène fit taire ses deux petits frères, que la venue de Roger mettait en mouvement.

Le château était une grande maison Louis XV. Sur les fenêtres, une coquille alternait avec un masque de femme. Il y fallait autrefois de nombreux domestiques. Le seul qui fût resté conduisit Roger dans sa chambre.

En s'habillant pour le diner, il vit de ses fenêtres l'herbe qui poussait dans les allées du parc, et beaucoup d'arbres coupés. Sur le bois en pile et tiré au cordeau, un paon, laissant trainer sa queue magnifique et dressant son cou bleu dans le ciel, poussait des cris lamentables. Là-bas, c'était la pièce d'eau, où les cygnes immobiles remuaient seulement leur queue en reniflant. Dans sa chambre, tendue de cretonne, il retrouvait les profils d'Henri IV et d'Henri V, juxtaposés dans une même pétrification, le portrait de Charles X, roi de France et de Navarre, dédié aux gardes nationales de France, et, dans le cabinet de toilette, entre *La route de Saint-Cloud* et *La route de Poissy*, de Carle Vernet, l'*Antigone française*, du comte de Paroy. — Parmi des sapins couverts de neige, Louis XVIII à pied, en culotte, avec la croix de Saint-Louis, était soutenu par la duchesse d'Angoulême. Celle-ci avait des yeux touchants, quelque chose de gracieux et de plaintif. Un petit chien, la queue en l'air, regardait sa maitresse au milieu de cette solitude.

En traversant les corridors pour aller diner, il revit au rez-de-chaussée les plans de la propriété, avec une vue cavalière du château peint sur toile, et dans le billard, au-dessus du marquoir, il relut cette inscription gravée au XVIIIe siècle, et qui faisait tou-

jours rire le général : « Messieurs les gentilshommes sont priés de ne pas blanchir leurs queues au plafond. »

Mme de Gomerre demanda incidemment qui étaient ces nouveaux locataires, dont on publiait les noms dans les journaux ; mais Roger détourna la conversation. Elle parla ensuite de la maladie du comte de Chambord, mais elle ne croyait point qu'il mourût « parce que sa vie était nécessaire à la France ». D'ailleurs, elle n'était point embarrassée ; en cas de malheur, don Carlos renoncerait au bénéfice du traité d'Utrecht et abdiquerait en faveur de don Jaime. Mme de Gomerre en vint aussi à déplorer hautement les ménagements que Léon XIII croyait devoir apporter dans ses relations avec la République. Elle savait d'ailleurs que Pie IX n'avait jamais aimé le cardinal Pecci. Sans tomber elle-même dans des exagérations ouvertes, il ne lui semblait pas très mauvais que quelques personnes de son voisinage fissent dire des messes en secret pour la conversion du nouveau pape.

Elle était terrible.

Chaque fois que son mari avait un mouvement d'expansion, elle l'arrêtait par un regard sévère et en prenant ses grandes façons. Tout en elle reprochait les écuries vides, les arbres du parc abattus, les terres hypothéquées, Paris abandonné.

— Ah ! si vous m'aviez écoutée, disait-elle souvent... mais vous n'avez voulu en faire qu'à votre tête !

Les choses, avec le temps, s'étaient si bien transformées dans son cerveau, qu'elle oubliait que c'était elle qui s'était jetée avec une ardeur folle en des spéculations où l'idée de propagande et de régénération sociale se mêlait à un sentiment moins désintéressé. Le coup avait été si violent que les idées de M. de Gomerre s'étaient brouillées ; il en venait à croire qu'il était cause de tout le mal ; que, sans lui, rien ne serait arrivé ; il s'affaissait de jour en jour. La ruine était d'autant plus complète que Mme de Gomerre, animée d'un sentiment de probité hautain, ne fit pas comme beaucoup de ses amies, qui se prévalurent de l'exception de jeu ; elle ne voulut pas non plus demander à temps la séparation de biens ; sa fortune personnelle avait été apportée tout entière à la liquidation.

M. de Gomerre ne trouvait de consolation qu'en sa fille, mais il semblait que la comtesse prît un plaisir involontaire à se mettre entre eux et à les séparer. Le père et la fille se pressaient furtivement les mains dans les corridors, et, quand personne ne les pou-

vait voir, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre et versaient d larmes. C'étaient d'heureux moments. Chaque soir, M. de G merre s'occupait tout entier à regarder sa fille. Il se mettait da l'ombre de l'abat-jour afin de ne point donner prise à sa femm et, par une sorte de ruse et d'hypocrisie, il prenait, en regarda Hélène, l'air d'un homme hébété qui fixe machinalement un poi quelconque, sans intérêt.

Après le diner, Mme de Gomerre essaya de nouveau de parl des Monach, mais ne put faire sortir Roger des banalités. Il cachait pour bâiller. Il s'assit à la grande table ronde, où *L'Uni* s'empilait avec ses bandes jaunes intactes. Il prit un *Figa* déplié ; on recevait ce journal avec dédain, mais on avait tr longtemps habité Paris pour ne plus s'y abonner. Il feuille ensuite un album de photographies. Il vit le roi et la reine Naples avec leurs signatures autographes aux bas des portraits, prince de Hohenlohe, prêtre mort en odeur de sainteté, et le po trait du comte de Montalembert, retourné pour témoigner qu' n'approuvait point ses idées. Puis, au milieu de parents et d'am de toutes les façons, de photographies jaunies, passées, démodée un peu ridicules, c'étaient Mme de Gomerre jeune et non moi sèche ; M. de Gomerre souriant ; le général, en costume de colone la moustache en l'air ; la générale en robe de bal ; Roger, écuyer, avec le chapeau en bataille, et la petite Hélène à cheva Cette photographie équestre, faite au bois de Boulogne, avait é une invention du général.

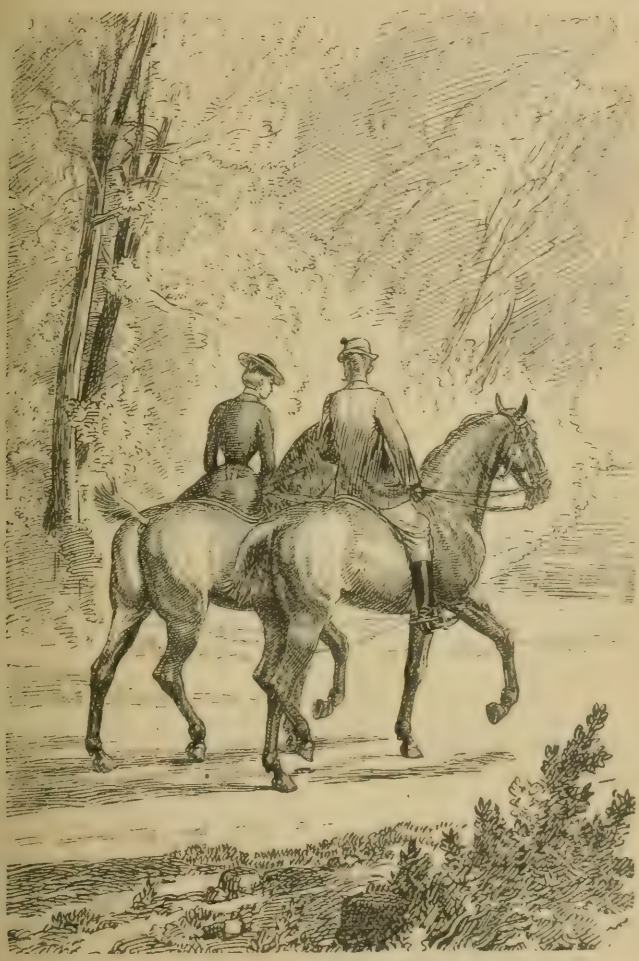
Hélène alla coucher ses petits frères, revint, rangea leurs cahie de devoirs et se mit à coudre. Inclinée sur son ouvrage, elle rega dait de temps en temps Roger en souriant. Heureuse et rassur en sa présence, une tranquillité charmante remplissait son âme ses yeux.

On prit le thé et on se sépara après que Roger fut convenu av Hélène d'une promenade à cheval pour le lendemain.

Le lendemain matin, le domestique apporta à Roger dans chambre une lettre et une dépêche que sa mère lui retournait d Tourettes. La dépêche était de Frébault ; il était avec Courtaron les Monach à Luchon ; il préparait de grandes choses pour le cirq et désirait voir Roger. La lettre était de Mme de Tresmes. El insistait encore pour que Roger vint en Touraine. Il froissa lettre et se leva.

Il trouvait que Mme de Tresmes manquait décidément de co

duite et de tact. On n'attirait pas ainsi son amant chez son mari. Il lui en voulait aussi de l'avoir connue chez sa mère et de l'y rencontrer. Cette situation était intolérable et toujours sur le point



Ils gagnèrent les bois par un chemin de traverse.

d'amener un éclat, d'autant plus que Mme de Tresmes était imprudente, autant par goût que par nature. Il lui demandait maintenant une pudeur et des délicatesses auxquelles lui même n'avait jamais songé auparavant et se détachait d'elle de plus en plus.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'il entendit une voix fluette qui appelait sous ses fenêtres :

— Roger! Roger! Les chevaux sont prêts.

Il ouvrit la croisée et vit Hélène qui, en amazone, lui parut encore plus petite.

— Bonjour, Hélène!... Je descends, dit-il.

Le cheval de Roger n'était pas beau, un cheval pris à la ferme. Mme de Gomerre, qui était venue sur le perron comme pour consacrer leur départ, s'excusa de ne pouvoir donner au jeune homme une monture digne de lui et un domestique pour leur commodité.

Le soleil était cuisant sur la route; ils gagnèrent les bois par un chemin de traverse. Ils allaient; des ronds de soleil se plaquaient sur leurs fronts et sur leurs joues, tandis qu'ils avançaient dans les petites allées.

Hélène évitait en riant les toiles d'araignées, qui retenaient encore quelques gouttes de la rosée du matin, sans que Roger répondît à ses rires.

Le poney d'Hélène se mit à hennir.

— Ne m'avez-vous pas dit, Roger, demanda-t-elle, pour ramener la conversation, qu'un cheval qui hennit n'est pas bon à avoir en campagne?

Roger dit oui de l'air le plus distrait du monde.

— Ah! mon pauvre Brûlot, tu ne vaudrais rien pour faire la guerre! s'écria Hélène.

Et elle lui donna une tape sur l'encolure.

— Et comment trouvez-vous papa? reprit-elle après un moment de silence.

— Bien, dit Roger sans prendre garde.

Hélène essaya de le faire parler, dit qu'un cygne avait manqué de casser le bras à la jardinière, demanda si l'on avait mis des oiseaux dans sa volière de Paris, ce qu'on faisait du kiosque, eut un petit soupir de regret. Roger répondit à peine à toutes ces questions.

S'apercevant alors qu'elle avait oublié sa cravache, elle le pria de lui couper une branche de noisetier. Ils s'arrêtèrent. Roger fit une baguette et la lui donna avec un geste brusque. Hélène eût pu se méprendre, mais elle vit bien qu'il était absorbé en de fâcheuses pensées et que cette mauvaise humeur n'était pas pour elle.

Voyant bien cependant qu'il n'y avait rien à faire, elle se mit au trot, puis passa bientôt devant au galop. En la suivant machinale-

ment, Roger songeait que sa liaison avec Mme de Tresmes ne pouvait toujours durer, que son cas n'était pas unique, et qu'il y avait des façons de s'en tirer. Il était décidé à rompre avec cette femme jalouse. Il lui écrirait, ou plutôt, non, il laisserait ses lettres sans réponse. Il s'embarrassait au milieu de ses restes d'amour avec une maladresse chagrine.

— Ah! si jamais l'on m'y reprend! se dit-il.

Et il pensait à Lia.

Ils coururent ainsi longtemps. Arrivés dans une clairière, Hélène remit son cheval au pas.

La chaleur devenait accablante. Les oiseaux s'étaient tus; une saine odeur de thym parfumait l'air immobile; les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes côte à côte. Roger était si bien enfoncé dans ses réflexions, qu'il ne s'en aperçut pas. Son visage exprimait le trouble et l'inquiétude. Hélène, le trouvant triste, se souleva doucement sur l'étrier et, se haussant jusqu'à lui, elle l'embrassa.

Il revint à lui, regarda Hélène non sans étonnement ni quelque émotion.

— Hélène, lui dit-il, tu es maintenant trop grande pour embrasser.

— Oh! ce n'est rien, répondit-elle en baissant les yeux.

Ce ne fut rien, en effet, car le lendemain Roger quittait les Chênaies; puis, rentré aux Tourettes, il se disposa à partir pour Luchon.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

L'ANNEAU [1]

(Suite.)

IV

Après son grand salut à la porte du pâtissier, Henri était parti très droit. Il ressentait comme un bouillonnement intérieur, un tumulte, un trouble qu'il connaissait bien. C'était une prise de possession subite, l'envahissement de son être par un mal dont il avait déjà souffert. Il en reconnaissait les symptômes, comparables dans l'ordre moral à ceux de certaines fièvres dans l'ordre physique. Ce n'est rien d'abord, qu'un malaise léger, puis après quelques minutes le malaise s'étend. On est pris, à la fois, à la gorge, aux jambes, aux entrailles. Cela circule avec le sang, pénètre dans tout l'organisme. Et il n'y a rien à faire. On peut crier, se débattre : c'est en vain. On se voit avec effroi vaincu d'avance ; on assiste en quelque sorte à sa propre agonie. Henri savait qu'il n'y avait pas à lutter contre cette force aveugle qui l'étreignait. Il se dit : « Allons! je suis pris cette fois, je suis bien pris ». Et il mit seulement toute son énergie à ne pas paraître changé, à conserver une figure tranquille. Il devait ce soir-là dîner avec le grand Réal chez un ami commun, le docteur Poncet, et il retourna au cercle pour y chercher son camarade. Tout en montant l'escalier, il pensait : « Comme c'est bête! Il a suffi qu'elle me préfère Mareuil pour que je souffre. J'étais tranquille, il y a une heure. Je suis malheureux à présent. Ah! non, c'est trop bête! » Et la morsure de la jalousie fut si douloureuse à son cœur qu'il dut se retenir à la rampe de toutes ses forces.

— Eh bien! dit Réal en l'apercevant, tu as déjà quitté ta petite amie?

Il eut envie de répondre : « Ne parlons pas de ça », et se contenta de hocher la tête comme pour marquer que c'était là une relation sans importance.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin

Mais l'autre continua :

— Mes félicitations... quoique, au fond, tu sais, ce ne soit pas précisément mon type.

— Merci de me le dire. Mais je t'assure que tu te trompes bien sur mon compte.

— Allons donc!

— Je te l'affirme.

— Vraiment? Comme si ce n'était pas visible qu'elle vient ici pour toi tous les soirs!

Pour lui! Ah! oui! Il pensa, avec amertume, qu'il savait bien pour qui elle venait, et il eut un mouvement d'humeur : « Allons! les femmes n'aiment que les êtres bien nuls, mais beaux, le beau physique! » C'est qu'il n'était pas séduisant, lui, oh! non! avec son dos courbé déjà, ses épaules effacées, sa débilité causée par les veilles, le travail acharné, dans un rêve naïf de gloire! Il se dit : « Qu'importe le talent à ces êtres frivoles? » Puis : « Allons! assez pensé à elle! » Et il s'efforça brusquement de passer à un autre ordre d'idées, comme on tire un rideau sur un spectacle qu'on ne veut plus voir. Mais, malgré lui, il resta absorbé, distrait, si bien que chez le docteur, à table, Mme Poncet, une grande jeune femme rieuse, ne put s'empêcher de remarquer :

— Monsieur Trévins est bien silencieux ce soir.

Il n'entendit pas la phrase, resta le nez dans son assiette et fut soudain gêné en s'avisant que tous les yeux étaient fixés sur lui.

— Il songe à sa bonne amie, dit Réal.

— Ah! ça vous reprend? s'écria Mme Poncet qui était, par ses vers, au courant de sa première aventure.

Il se défendit :

— Du tout, du tout; si vous l'écoutez!...

— Est-elle jolie, au moins? demanda-t-elle à Réal, en femme qui n'écarte pas ainsi de la causerie un sujet qui l'amuse.

— Jolie? Je vous avoue franchement que je la trouve un peu commune. Une femme qui a des hanches comme ceci, une poitrine comme ça, qui se serre épouvantablement et qui met des robes collantes. C'est indécent.

— Tu lui reproches, riposta Henri, d'avoir des lignes riches. Moi, je la trouve royale. Elle a un charme extraordinaire, et une grâce de séduction, et une finesse d'extrémités!... Je voudrais que vous puissiez en juger, Madame.

— Les extrémités, parlons-en! s'écria Réal. Elle a des mains horribles, des mains aux doigts carrés. Ah! elle manque de race, c'est certain.

— Je n'ai pas remarqué.

Mme Poncet riait aux éclats de la discussion ; elle observa

— Comme vous la défendez!

— Avec la même chaleur qu'il met à l'attaquer, et d'une façon bien désintéressée, je vous prie de croire.

— Nous ne vous demandons pas de confidences, dit finement le docteur.

Henri se tut, mécontent. A quoi lui servait de vouloir convaincre ces gens, et que lui importait, en somme, qu'on la trouvât commune? Pourtant il lui semblait si exorbitant qu'on pût soutenir une telle opinion qu'il accusa Réal d'en parler avec le dépit d'un fat dont on aurait omis de remarquer qu'il était beau garçon. Ainsi Josée continua toute la soirée d'occuper son esprit, et plus tard, en rentrant chez lui, à pied, par les rues vides, bien qu'il se répétât : « Je ne veux plus y penser », il éprouvait un charme étrange, comme une sorte de souffrance aimée, à se rappeler, avec une minutie puérile de détails, la brève causerie qu'il avait eue avec elle, au seuil du cercle, tout contre la rampe de l'escalier. Il la revoyait, sans voilette, un peu pâle, avec un petit grain noir qu'il n'avait jamais aperçu encore au coin de sa lèvre, à droite. Elle lui disait qu'elle avait de drôles d'idées, ce qui signifiait qu'elle avait des idées tristes. Il lui parlait, découvrant dans l'immobilité inaccoutumée de son visage quelque chose d'indéfinissable qui la lui faisait chère sans qu'il sût pourquoi. Qui dira le secret de ces mystérieuses intuitions d'âme? Elle ne lui paraissait plus la mangeuse d'hommes qu'il redoutait, devenait plus accessible dans sa mélancolie. Elle n'était donc pas pétrie d'une autre matière que lui; elle était son égale, ayant aussi ses peines. Adossée à la rampe, les mains dans son manchon de loutre, des reflets bleus couraient dans la nuit fluide de sa chevelure, et il avait tout contre lui la rondeur ferme de sa poitrine, sur laquelle se tendait boutonnée sa veste de drap marron. Il l'entendait lui dire : « Vous n'êtes pas comme les autres, vous! » Elle disait cela sans y attacher d'importance sans doute; mais comme cette phrase lui plaisait, caressant sa vanité ingénue de poète! Il n'était pas comme les autres : cela signifiait qu'il valait mieux. Puis, pourquoi, dès cet instant où il avait vu sa jupe disparaître dans la

cabine téléphonique, avait-elle été toute changée? Pourquoi, à son retour, avait-il deviné sous son front une idée qui l'éloignait de lui, l'intervention d'il ne savait quoi d'inconnu où il pressentait confusément un danger? Cette sensation, l'avait-il eue vraiment, et ne lui venait-elle pas seulement après coup? Il n'était sûr de rien, et déjà sa mémoire, suivant fidèlement l'ordre de ces faits minuscules, lui montrait Josée revenue dans l'escalier et s'obstinant à ne pas descendre, attendant Mareuil. « Pourquoi ? » insistait-il. « Parce que j'ai besoin de lui parler. » Elle disait cela d'une voix grave en fixant sur lui ses prunelles d'or qui étaient douces et tristes. Ah! ne rien pouvoir pour pénétrer ces intentions de femme! Il eut une colère contre lui-même, contre son impuissance, et de sa canne chassa les cailloux de l'avenue du Bois dans laquelle il était arrivé.

Il approchait de sa maison et il n'avait cessé de penser à Josée. Il dit :

— Maintenant, c'est assez, c'est assez !

Toutefois il ne put s'empêcher de revoir encore, dans la boutique du pâtissier, Mareuil mangeant des gâteaux, et Josée prenant son verre pour y tremper ses lèvres. Mais il se fâcha : « Que m'importe qu'elle l'aime, qu'elle soit partie avec lui. Tant mieux si ça leur plait. Est-ce que leurs affaires me regardent ?... » Pour éprouver sa volonté, il décida : « Jusqu'à la maison, je m'interdis d'y repenser. » Alors il s'efforça d'évoquer sa soirée chez le docteur, les théories du grand Réal sur le devoir et les scrupules de l'époux la nuit de noces, et la grande discussion qu'elles avaient provoquée avec Mme Poncet. Il se fatigua l'esprit, le tortura pour en chasser la pensée de Josée. Pourtant, il la sentait, cette pensée, bourdonner comme une mouche importune, et pour en être maître il dut appeler toutes les préoccupations quotidiennes, celle de la page interrompue, des rendez-vous forcés, des lettres à écrire. Cela lui entrait dans la tête comme un fluide, faisait des ondes. Il semblait qu'il ouvrît tout grands des robinets, emplit son crâne à le faire déborder, et que la mouche entraînée, étouffât, se débattit encore à la surface, mais de moins en moins, prête à choir au fond, noyée.

Le lendemain, en s'éveillant, il eut la satisfaction de se trouver très calme. Il raisonna. Le danger, en amour, est de songer sans cesse à l'objet aimé, d'ouvrir la porte pour qu'il entre, pénètre dans la maison, s'y implante, et, détruisant votre autorité, vous

conduise à la pire des déchéances morales. A force de regarder un point unique, le paysage environnant s'abolit, l'horizon disparait, l'univers visible se dépare, devient néant. Ce même phénomène s'opère chez l'amoureux qui s'isole pour évoquer à loisir la figure chère. Peu à peu, il élimine dans ses pensées tout ce qui n'a pas un rapport avec elle ; et chaque jour un peu plus il se détache ainsi de son décor, de son milieu, des siens, jusqu'au moment où, voulant se reprendre, il tourne les yeux autour de lui, se voit dans un désert où, nulle part, ses mains tendues ne trouveront à s'accrocher. Le remède était simple. Il fallait réagir dès le début. C'est ce qu'il avait fait la veille et il s'en félicitait. Certes, cela n'avait pas été sans peine, et, rentré chez lui, le sommeil n'était pas venu tout de suite.

Il avait dû, par un procédé inverse à celui employé en route, vider sa tête au lieu de l'emplir. Il s'était répété, ramassant toute l'énergie nerveuse dont il était capable : « Je veux m'endormir. Je le veux ! Je le veux ! » Et, graduellement, en effet, il avait eu la sensation que sa tête se vidait, que l'oreiller se creusait, qu'il tombait dans un gouffre de ténèbres, et il s'était endormi.

Il s'habilla, constata avec plaisir que depuis une heure qu'il était éveillé, à peine une ou deux fois, furtivement, le souvenir de Josée avait traversé son esprit, immédiatement évanoui. « Allons ! pensa-t-il, ce ne sera rien. J'en serai quitte pour la peur. » Il passa la journée chez lui, se trouva très lucide, travailla facilement ; et le soir, au cercle, les tempes rafraichies par une promenade à l'air vif, il parcourait, dans le salon de lecture, un article de revue, quand, ayant levé les yeux, par la porte restée ouverte sur l'antichambre, il vit émerger de l'escalier le chapeau, puis la figure, puis la taille, toute Josée. Il pensa ne pas bouger, mais au même instant l'idée qu'elle pourrait croire à du dépit de sa part, le fit se lever et la rejoindre.

— Bonsoir, Mademoiselle !

— Bonsoir ! dit-elle d'une voix basse qu'il crut essoufflée.

— Faites voir votre main. On m'a dit que vous aviez une vilaine main.

La main, qui se montra hors du manchon, lui parut hésitante. Car c'était en effet le seul léger défaut de sa séduisante personne, cette main pourtant menue et fine, mais aux doigts courts, un peu carrés du bout. Aussitôt, il eut le regret de l'avoir humiliée peut-être, et il s'empressa d'ajouter :

— Moi, elle me plaît ainsi, et ceux qui ne sont pas de mon avis ont des sots.

Et comme, en même temps, il la serrait dans les siennes, il la entit toute glacée et tremblante. Alors il s'avisa que Josée était pâle, plus que la veille encore, et que ses yeux semblaient garés.

— Oh ! mais qu'avez-vous ? Vous êtes souffrante ?

Elle sourit, d'un pauvre sourire qui avait l'air de pleurer :

— Non, je n'ai rien..., je n'ai rien...

Elle était venue là, par habitude, par instinct, après avoir erré lans les rues au sortir de chez Cervières. Et elle se rappela soulain devant Henri qu'il avait eu l'air peiné, la veille, en la quitant. Cela se révélait à elle comme le fait lointain d'une existence ntérieure. Était-ce possible que ce fût la veille ? Quel événement, lepuis, s'était produit dans sa vie ? Elle sentit qu'elle s'attendrissait. En cette crise qu'elle traversait, son âme désemparée s'accrochait à celui-là qui semblait bon et sincère ; elle eut envie de lui rier : « Je suis malheureuse, si vous saviez ! si vous saviez ! » et le sangloter dans ses bras. Elle dit simplement :

— Je vous ai fait de la peine hier soir.

— A moi ? Pourquoi ? Je n'ai pas le droit d'avoir de la peine votre sujet.

— Ne vous en défendez pas ; je l'ai bien vu, dit-elle.

Et, avançant de nouveau la main, pendant que ses yeux preaient, dans leur tristesse sombre, une expression de câlinerie bien éminine :

— Voulez-vous me pardonner ?

Cela disait : « Je ne suis pas méchante ; je suis une grande fille nal élevée, qu'il faut aimer telle qu'elle est et qui ne demande pas nieux que de suivre les conseils d'un ami. »

Il fut touché profondément, porta la main à ses lèvres, dit tout bas :

— Merci.

Et ils comprirent à cette minute qu'ils étaient désormais plus hers l'un à l'autre. Elle lui dit :

— Allez mettre votre chapeau et votre pardessus. Je ferai un our avec vous avant de rentrer.

Il la retrouva au bas de l'escalier. Il ne s'expliquait pas ce brusque revirement et sa docilité présente. Il pensa : « Comme 'est bizarre une femme. Les choses les plus simples, il faut qu'elle

les complique. Pourquoi m'a-t-elle rendu jaloux hier? Qui définira jamais le mécanisme étrange de ces petites cervelles? » Dehors, il lui prit le bras, comme Mareuil avait fait la veille, et il ne put s'empêcher de lui demander :

— Puisque vous avez pensé que vous me faisiez de la peine, pourquoi êtes-vous partie avec Mareuil, hier? Il vous a dit en plaisantant et avec un peu trop de liberté peut-être : « Je vous laisse dans les bras d'Henri ». Et vous avez répondu : « J'aime mieux les vôtres ». Puis, chez le pâtissier, vous avez bu dans son verre.

Elle parut étonnée, comme si elle ignorait ces choses et qu'il les lui apprît. Elle dit :

— Est-ce que je sais?...

— J'ai cru, reprit-il, que vous l'aimiez; et c'était vraisemblable en somme.

Il eut une seconde d'anxiété en parlant; il sentait qu'un « oui » à sa question lui serait douloureux. Mais elle balança la tête.

— Je n'aime personne. Seulement je m'ennuyais et je croyais qu'il me ferait rire.

A la forme de la phrase, il devina qu'il ne l'avait pas fait rire. Il n'osa insister et prononça :

— C'est un bon camarade.

Elle approuva vaguement. Elle avait l'air songeur et las. Maintenant il ne doutait plus qu'un chagrin secret rongeât cette merveille de vie, cet être si joli qu'il semblait créé pour tous les triomphes. Il dit ému :

— Tenez, je vois bien qu'il se passe en vous quelque chose que je ne sais pas; je sens bien que vous êtes changée depuis deux jours. Vous avez des peines. Mon Dieu! que je voudrais être assez votre ami pour que vous me les disiez! Oh! ne vous en défendez pas, votre figure, votre silence, vos yeux tristes ne me tromperont pas. Vous-même m'avez parlé d'ennuis.

— Je suis si seule! murmura-t-elle.

Ils marchaient très lentement, et c'était infiniment doux, cette promenade mélancolique dans le silence d'un endroit désert. Ils étaient arrivés sur la place de la Bourse et faisaient le tour du monument endormi dans sa haute colonnade sombre. Les grilles les séparaient de la vie extérieure, de la vie remuante des rues lumineuses, leur donnaient l'impression d'être dans un lieu réservé, un lieu à eux, propice aux confidences. Henri eut un élan :

— Vous ne me connaissez pas, vons ne pouvez avoir confiance
ı moi. Pourtant vous pourriez mettre ma discrétion à l'épreuve ;
ous êtes fine et trouveriez facilement... Et alors, quand vous
riez sûre de moi... Mais je dis des bêtises. C'est qu'il me semble
ue vous avez besoin d'un compagnon intime, de quelqu'un qui
uisse partager votre peine, et ici le mot partager a bien sa signifi-
ation. Votre peine, une fois confiée, vous pèserait moins ; ce ne
rait plus, en quelque sorte, qu'une demi peine puisque ce quel-
u'un en aurait pris la moitié. Tenez, ce n'est pas en vain que tout
re qui souffre cherche autour de lui un parent, un ami à qui dire
souffrance. Car l'instinct ne trompe pas qui vous fait espérer un
ulagement dans la confession à autrui d'un mal qui vous étouffe.
t c'est l'éternel privilège des êtres très aimés de pouvoir comme
viser, éparpiller autour d'eux les chagrins qui les frappent, pour
en plus avoir qu'une toute petite fraction.

Tout cela n'eût pas eu de prise sur elle en toute autre circons-
nce, et voici qu'il se trouvait que c'était précisément ce qu'elle
ait besoin d'entendre. Après la sensation d'écrasement qu'elle
ait eue au sortir de chez Cervières, les paroles d'Henri l'avaient
u à peu fait sortir de son hébétude ; elle s'était attendrie dès les
emières, et maintenant, tout endolorie, comme une malade qui
veille et espère revenir à la santé, elle se laissait aller à l'écouter,
ndant qu'il disait :

— Qu'avez-vous pour amis ? Des camarades qui vous font rire.
ous leur apportez votre grâce ; ils vous apportent leur gaieté. Et
est tout. En sorte que, le jour où votre cœur, trop plein, voulant
épancher, vous allez à eux, leur gaieté vous paraît stupide, et
us vous arrêtez soudain avec l'intuition que ces gens-là sont des
différents, sont des étrangers, et qu'ils ne vous comprendraient
int. Que de fois je me suis dit, en vous voyant au milieu de ces
mmes : « Comme cela doit l'attrister souvent d'être seule ! Qui
défendrait si un malotru lui manquait de respect ? » Eh bien !
voudrais être celui qui vous défendrait. Oh ! je n'irais pas
uffleter le malotru, parce que ce serait enfantin d'abord,
que ce serait ensuite le plus sûr moyen de vous compro-
ettre. Mais, soyez tranquille, il me trouverait sur son chemin
la première occasion. Songez à cela, Mademoiselle, que je
dirais pas à d'autres, de peur de paraître un peu ridicule,
uis à vous, parce que vous avez toutes les sensibilités et
utes les compréhensions d'une âme délicate. Dans la vie

nos situations changeront : je ferai mon œuvre; vous vous marierez...

Elle eut, à son bras, un sursaut nerveux qui l'arrêta. Se marier ? Comme cette pensée était lointaine, enfuie d'elle, disparue dans la nuit! Le mariage... elle s'en faisait l'idée d'une chose hier encore permise, aujourd'hui impossible. Et c'était, pour elle, un étonnement de le constater. L'être qu'on vient d'amputer d'un membre garde longtemps ainsi la surprise de ce vide, de ce membre qui lui manque. Mais Henri, qui ne pouvait démêler ce qui se passait en elle, reprit :

— Sans doute, vous vous marierez. Vous êtes sans dot?... Je le sais. Mareuil me l'a dit... Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? Est-ce qu'il ne se trouvera pas un homme trop heureux encore de parer sa vie de votre présence? Votre miroir vous dit chaque matin ce que vous valez. Il me semble à moi que vous valez plus encore par l'âme... Donc, vous vous marierez. Vous serez assez bonne pour vous réjouir de mes succès littéraires : je me réjouirai de vos succès mondains. Mais auparavant soyez forte, acceptez que je vous aide de tout mon dévouement. Ah ! que je voudrais disposer du bonheur pour vous le donner tout de suite !

— Vous l'avez peut-être... Qui sait?... dit-elle d'une voix qui laissa songeur.

Ils avaient dépassé les grilles. Elle fit signe à l'un des cochers à la station de voitures. Elle pensait, troublée : « Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé ainsi hier? Aujourd'hui il est trop tard. » Et elle avait besoin d'être seule pour définir clairement ce qu'elle éprouvait. Henri demandait :

— Vous ne voulez pas que je vous reconduise?

— Non, non, dit-elle, très vite.

Elle donna son adresse, monta, et, tandis qu'il refermait la portière avec l'ennui de la quitter déjà, de ne pas connaître l'impression qu'elle emportait de lui, elle lui dit :

— A un de ces soirs.

Longtemps il garda la vision de son sourire dans l'ombre de la voiture, de son sourire énigmatique. Quoi d'invisible s'agitait dans la nuit de son regard? Quel sentiment remuait dans les profondeurs obscures de son âme? Comme ce sourire contenait de choses mystérieuses et mélancoliques! Et lui même, comme ce qu'il ressentait était complexe : pitié, tendresse, regret, espoir! Qu'était devenue sa ferme résolution de ne plus s'occuper d'elle?

V

— Tu sais, s'écriait, au cercle, le grand Réal, il n'est qu'un uit ici : c'est que tu compromets Josée.

Henri fut choqué d'être ainsi interpellé. Un groupe se formait itour d'eux. Il se demanda s'il n'y avait pas une intention agres-ve dans les paroles de son camarade, dont l'insistance sur ce jet l'avait déjà contrarié, l'autre soir, chez le docteur; et comme vit que l'autre continuait de plaisanter simplement, il se contenta répondre avec froideur :

— Ah! bah!

— On va même plus loin; on dit que...

— On dit? trancha Henri.

Et son ton fut si net, si visible sa mauvaise humeur, que Réal poursuivit pas et se mit à rire. Au même instant, le poète tonna de son irritation subite. Il avait eu, une seconde, l'envie gifler Réal, et, calmé par son rire, il se mit à rire aussi, pour ontrer qu'en somme il avait bon caractère. Devant la galerie tentive, Réal lui mit les deux mains sur les épaules, le secoua nicalement, et pour conclure :

— Ah? mon pauvre Trévins, comme tu es jeune!

Ce mot encore lui fut désagréable. Pourquoi jeune? Le chroni-ueur Donot, qui abusait de sa profession pour être indiscret, clara :

— C'est beau d'être jeune!

Et comme il n'avait entendu que les dernières paroles il de-anda :

— De qui parliez-vous?

— De Mlle Sildyn, parbleu! fit Mareuil qui survenait.

Depuis deux jours, Mareuil avait changé de façons vis-à-vis Henri. Il devenait ironique, acerbe même. Était-il jaloux à son ur, lui qui se vantait de n'être qu'un camarade pour Josée et qui tait montré sage jusqu'à l'arrêter dans son élan vers lui? amour-propre explique ces contradictions. Une femme vous est différente; il suffit que vous la rencontriez au bras d'un autre ur la désirer. Depuis qu'il avait vu son ami prendre son chapeau s'éclipser du cercle, subitement, pour reconduire Josée, au len-main même du soir où elle lui avait dit : « Je serai votre mai-

tresse ». il entrait à la fois dans sa nouvelle attitude le secret dépi d'avoir laissé échapper une occasion dont un autre, moins scrupu leux, profiterait, et un vif mécontentement contre cet autre qu n'aurait pas ses scrupules. D'autre part il avait beau se répéter « J'ai bien fait d'agir loyalement », et chercher dans son égoïsm de garçon tranquille d'excellentes raisons de s'approuver, il n'en était pas moins agacé à l'idée qu'on pourrait trouver naïve s sagesse et s'en moquer. Car il se refusait à tenir compte de la pro messe de Josée. Ce projet compliqué de se donner à un autre pou s'offrir à lui ensuite ne pouvait venir qu'à une cervelle malade. O si elle était assez folle pour le mettre à exécution, nul doute qu cet autre ne la gardât ensuite. « Ne me suis-je pas trompé? s demandait-il. Est-ce que Trévins ne serait pas un faux sentimenta et, par conséquent, un simple cabotin ? « Il devait garder, vis-à-vi du poète, une sourde méfiance qui, avant de prendre l'apparenc d'une réserve pincée, se manifesta par une ironie acerbe.

— Mlle Sildyn, parbleu! On ne peut plus descendre ni monte sans les rencontrer tous deux. Car vous avez, mon cher, une pr dilection marquée pour les causeries d'escalier, dans les couran d'air et devant la livrée.

Henri ne broncha pas, et il subit de même les appréciations q ne manquèrent pas de se produire sur Josée. Quelqu'un la trouv séduisante, un autre raseuse, un troisième confessa que son ri lui donnait sur les nerfs. Il eut l'impression qu'il la compromettai réellement, et, aussitôt, le mépris de ces bavardages. On n'éta donc jamais libre d'agir à sa guise? on ne pouvait donc jama échapper à la curiosité indiscrète des gens? De quoi se mêlaie ces imbéciles? Il avait envie de leur dire des injures. Et il lui fa lait se taire, sourire, faire bonne figure. Comme ce mensonge d'a titude lui répugnait! Il y avait là toute une éducation mondai qu'il n'avait pas faite, et qu'il ne tenait pas à faire. Il se trouv plus simple, heureusement. Et il revit sa promenade de l'avar veille, autour de la Bourse, avec Josée. Comme ces gens eussent s'ils avaient entendu ses paroles! Il se revit, la veille, descenda du cercle. Au moment où il arrivait dans le vestibule, un cha seur s'écriait : « Le voici justement. » Et il avait la surpri d'apercevoir, à la portière d'un fiacre, Josée qui l'attendait. pleuvait :

— Montez vite, disait-elle. Je vous emmène.

Il montait. Elle lui prenait les mains :

— Vous avez été gentil, hier soir, et je vous en suis très recon-
uissante.

Quelles minutes charmantes il avait passées à l'écouter, pendant
ne, sur les glaces de la voiture, la pluie faisait rage! Elle n'avait
us son attitude du monde devant laquelle il se sentait si étranger
elle; elle était toute confiante. Il l'avait reconduite chez elle, bien
'elle voulût, au contraire, le déposer chez lui; et elle devait, ce
ir, revenir le prendre.

« Il faudra, se dit-il, que nous convenions d'un autre endroit
our nous voir. Ici on jase trop. » Au même instant, un chasseur
nt l'avertir qu'une dame l'attendait en bas, ce qui mit des sou-
res aux lèvres des hommes qui l'entouraient. Il serra quelques
ains, très vite, en pensant, désolé : « Voilà! tout ce monde est
rsuadé qu'elle est ma maîtresse. » Il avait la sensation d'agir
al vis-à-vis d'elle, de lui porter préjudice, et c'est avec attendris-
ment qu'il la rejoignit. Il remarqua tout de suite qu'elle avait un
l de velours vert. La veille, comme elle en portait un rouge, il
i avait dit : « Le vert vous va mieux ». Il en inféra qu'elle voulait
i plaire.

— Vous n'avez pas de voiture? Tant mieux. Nous irons jusqu'à
Bourse. Car j'ai à vous parler longuement ce soir.

— Ah! et c'est grave?

— Assez.

Elle devina que le moment était venu. Après la période de
ouble qu'elle venait de traverser, il se faisait en elle comme une
be d'espoir, aube incertaine d'espoir indéterminé. Henri
imait. Le ton de sa voix et son regard le proclamaient claire-
ent. Elle attendait qu'il se déclarât. Ce qu'elle ressentait pour
i n'était qu'une sorte d'indéfinissable gratitude pour ce qu'il lui
ait montré de sensible, d'apitoyé et de bon. Elle se disait : « Il
t gentil. » Elle ne se demandait pas si elle le trouvait beau ou
id, si jamais elle l'aimerait. Ses paroles lui étaient agréables,
ilà tout, et elle ne se sentait plus seule près de lui.

— Je suis déjà impatiente de savoir, fit-elle.

— Il faut d'abord que je vous interroge.

— Faites.

— Voici : que pensez-vous que je ressente pour vous?

— Mais, dit-elle, beaucoup de sympathie.

— Pas plus que de la sympathie?

— Je ne sais... de l'amitié, de l'affection, peut-être.

Ils firent quelques pas en silence. Henri reprit :

— Et si c'était plus que de l'affection? Si je vous aimais?

Elle ne chercha pas de phrases; seulement son bras serra le sien contre sa poitrine et elle murmura :

— Je l'avais deviné.

Ce fut simple et doux. Il se sentit soudain envahi d'une joie profonde. Au même instant, sa sensibilité inquiète s'avisa qu'elle pourrait se féliciter de cet aveu comme d'une victoire de sa coquetterie. Et tel était encore l'orgueil d'un cœur contraint de se rendre qu'il reprit :

— Je vous aime sans que votre volonté y soit pour rien; et le jour où je cesserai de vous aimer, ce sera sans que vous le vouliez et sans que je le veuille moi-même.

Ils firent encore quelques pas. Elle se taisait. Lui, satisfait d'avoir ainsi marqué qu'il obéissait non pas à elle, mais à une force supérieure à la leur, admirait son profil immobile, la grâce chaude de son visage fait pour le sourire. Il se disait : « La joie que j'éprouve près d'elle, rien ne pourrait me la donner. L'amour, en somme, vaut bien les peines qu'il nous apporte, puisque rien comme lui n'ensoleille l'âme, puisque rien comme lui ne fait vivre pleinement. » Et il subissait la gravité de cet instant, en parlant lentement, comme s'il se prouvait à lui-même la réalité de ce qu'il disait :

— Il me semble, en pensant à vous quand vous êtes absente, et souhaitant votre chère présence, en vous aimant enfin, que je ne fais qu'accomplir une fonction pour laquelle j'étais préparé par les forces qui m'ont fait naître tel que je suis. J'accomplis une fonction; et si je dois souffrir, je souffrirai résigné en songeant que c'est encore une faveur du destin de m'avoir fait m'éprendre d'une femme aussi délicate et aussi rare que vous. Et même si vous n'êtes pas sincère, je ne vous en voudrai pas, car je me dirai que ce n'est pas votre faute et que vous êtes ainsi selon les lois obscures qui vous dirigent. Car, pas plus que moi, vous ne pouvez rien changer à ce qui doit être et à ce que vous devez faire; et c'est une erreur de croire que la volonté de chacun peut ceci ou cela. Que savons-nous? et qui peut dire, quand il lève le bras, quand il prend à droite au lieu d'aller à gauche, quand il fait le moindre des actes de la vie quotidienne, si cet acte, il le fait selon son libre arbitre, ou si cet impénétrable principe qui le régit ne l'a pas ordonné dans un but qu'il ignore? Qui peut dire qu'il n'obéit pas quand il croit commander?

Elle faisait « oui, oui, » de la tête. Ces paroles lui étaient douces; le y trouvait comme une excuse et comme une absolution. Quelle ıissance mystérieuse l'avait poussée à déchoir, l'avait jetée dans s bras de Cervières, de ce premier venu? Tout n'était-il que fata- té; et, dans le bien comme dans le mal, fallait-il croire que nul ; pouvait résister à la puissance du destin? La voix d'Henri se isait tendre :

— Écoutez-moi, Josée, et dites-vous bien que vous ne serez mais aimée aussi profondément, aussi infiniment; dites-vous ıe vous n'entendrez pas d'un autre les paroles que je vous dirai, imparfaites, si maladroites, si balbutiantes pourtant! C'est que la banalité de ma personne physique n'a pas l'attrait qu'il faut ›ur vous séduire, ce qui s'élève de moi à vous est d'une essence ırticulière, faite de ce que j'ai de meilleur, de plus élevé... Ah! je ne suis pas un beau garçon, parce que cette enveloppe, que je ai pas choisie, rien ne me l'enlèvera dans la vie, ne puis je 'oir l'âme ardente, où tant et tant de rêves magnifiques auraient ·los qu'elle en resterait tout illuminée, l'âme capable des plus ıutes aspirations humaines et peut-être d'enfanter ce qui est ;au? Tenez, quand votre regard descend en moi, cette fleur qu'il fait s'ouvrir, il me semble qu'elle a un parfum que vous ne trouverez pas ailleurs... Mais comme vous êtes songeuse!

— Je vous écoute, dit-elle.

Ils avaient dépassé la station des voitures, ils faisaient, comme ıutre soir, le tour de la colonnade, dans l'enceinte limitée par les ·illes. Il poursuivait :

— N'avez-vous pas remarqué comme, en certains endroits où ut semble préparé pour l'agrément du corps, on sent froid, on éprouve aucun plaisir à vivre ; en d'autres, moins séduisants aspect, une allégresse monte à l'âme? C'est en de petits coins ut simples de la nature que soudain, sans que vous sachiez ›urquoi, vous vous trouvez à l'aise. Il n'y a rien pourtant qui ıarme le regard, ni lignes harmonieuses, ni arrangements jolis, l'air vous semble plus léger là qu'ailleurs, et vous éprouvez un ›nheur qu'aucune parole ne saurait exprimer. C'est que l'appa- ence, la forme ne sont rien; l'âme d'un paysage comme l'âme un homme font le charme d'une promenade ou le charme d'une ·enture d'amour; et vous subissez ce charme sans l'analyser, ıns le savoir.

Pendant qu'il parlait, elle pensait à l'atmosphère présente de sa

maison, à sa chambre où elle se sentait désormais si seule, si étrangère Et elle se serra contre lui. prise d'un besoin de protection. Mais il se taisait maintenant, il attendait qu'elle répondit, et comme elle ne répondait pas :

— Encore songeuse, toujours! Peut-être ne m'avez-vous pas écouté. Oh ! si vous saviez pourtant comme j'aurais voulu vous toucher et que vous me disiez d'espérer !

— Espérer quoi ? dit elle.

Elle se souvint qu'il avait employé le mot « aventure d'amour ». Elle ajouta :

— N'espérez pas que je serai jamais votre maîtresse.

Il protesta :

— C'est une pensée qui ne m'est pas venue.

— Votre femme, alors? prononça-t-elle faiblement, comme si elle avait peur. Je ne suis peut être pas la femme qu'il vous faut.

Certes, Henri n'avait jamais envisagé la possibilité de l'épouser Il l'aimait, et il le lui avait dit, dans l'élan spontané de son cœur en poète, sans savoir où ses paroles le mèneraient. Or, voici qu'il en était arrivé à cet instant grave qu'il n'avait pas prévu. C'était si étrange et inattendu qu'il ne trouvait rien à répondre, embarrassé, craignant de laisser échapper un mot imprudent qui pût honnêtement l'engager. Mareuil lui avait dit : « Prenez garde! » Il n'avait pas pris garde. Heureusement, il avait encore assez de sagesse pour s'arrêter au seuil d'une sottise. Car ce serait une sottise évidente que d'épouser Josée. Outre qu'elle était trop mondaine pour lui, on l'avait vue avec trop d'hommes. Il s'objecta aussitôt que s'il ne voulait pas l'épouser il n'avait pas le droit de la compromettre davantage ; mais alors il lui fallait consentir à ne plus la voir. Pour la première fois, avec netteté, il raisonnait ces choses. Et comme il vit que Josée avait les yeux tournés vers lui il dut répondre :

— C'est moi qui ne suis pas le mari qu'il vous faut. Vous avez des habitudes de luxe, et je suis de condition trop modeste...

— Vous avez l'avenir, fit elle. Et puis, je suis bien plus simple que vous ne croyez.

(A suivre.) LOUIS DE ROBERT.

LES CHEVAUX DE LABOUR

Tout en sueur, voici les bêtes de labour
Qui reviennent, traînant la herse et la charrue;
Et leurs pas réguliers résonnent dans la rue
Comme ceux des soldats qu'anime le tambour.

Voyez-les s'avancer, les serviteurs des hommes,
Eux qui se réservaient le plus dur du travail :
Percherons accouplés, par le large portail
Ils rentrent au logis des fermiers économes.

Le robuste garçon qui s'assied sur leur dos,
Les cinglant de son fouet, souvent les importune,
Quoi qu'ils aient tout le jour creusé la terre brune
Et bien gagné le foin, l'avoine et le repos.

Ils ont de bons regards, à défaut de paroles,
Pour saluer de loin le gros chien aboyeur.
Les tout petits enfants les touchent sans frayeur;
Et le couchant vermeil leur fait des auréoles.

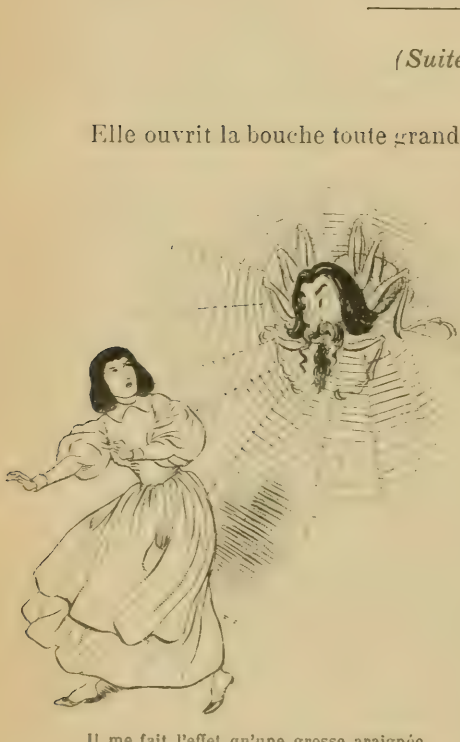
LÉON DUVAUCHEL.

TRILBY [1]

(Suite.)

Elle ouvrit la bouche toute grande et il l'examina attentivemen s'exclamant en anglais :

— Votre palais est sem blable au dôme du Pan théon ; il est assez vaste pou abriter toutes les gloires d la France... et quelques au tres encore ! L'entrée d votre gorge ressemble a porche de Saint-Sulpi quand les portes en so ouvertes à deux battants jour de la Toussaint. Vou possédez toutes vos dents trente-deux dents aus blanches que du lait, et aus larges que des touches d'u clavier, — et votre peti langue semble provenir l'effeuillement d'une p voine. Dans votre belle po trine sont de riches po mons ! Votre haleine est embaumée comme celle d'une jeu génisse nourrie de bleuets et de pâquerettes des champs, et vo avez un cœur ardent, généreux et sensible : un cœur d'or, Mad moiselle. Tout cela saute aux yeux dès qu'on vous voit. Votre cœ est un luth suspendu ! Aussitôt qu'on le touche il résonne... Qu dommage que vous ne soyez pas musicienne !



Il me fait l'effet qu'une grosse araignée ferait à une petite mouche.

— Mais je le suis musicienne ! vous le savez bien ; vous m'av entendu chanter *Ben Bolt*. Pourquoi dites-vous ça ?

Svengali resta un moment embarrassé. Puis il dit :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

— Pendant que je jouais la *Rosemonde* de Schubert, Mademoiselle, vous regardiez d'un autre côté et vous fumiez une cigarette... Vous regardiez le grand Taffy, Little Billee, les esquisses pendues au mur... ou bien encore, penchée à la fenêtre, vous regardiez les toits et les tours de Notre-Dame. Mais vous ne regardiez pas Svengali qui, lui, vous admirait de tous ses yeux et vous jouait sa *Rosemonde.*

— Seigneur! s'écria Trilby, que c'est joli tout ce que vous dites-là!

Il reprit :

— Mais, n'importe, Mademoiselle; quand vous souffrirez de vos névralgies, venez trouver Svengali. Il prendra votre douleur et la gardera en souvenir de vous; et quand vous serez guérie, il jouera la *Rosemonde* de Schubert — pour vous seulement — et ensuite :

Messieurs les étu-
[diants,
Montez à la chau-
[mière!

Le jour de son arrivée, il remit 60 francs au massier.

parce que c'est plus gai! Et vous ne verrez rien, n'entendrez rien, ne penserez rien qu'à Svengali! Svengali!! Svengali!!!

A ce point de sa péroraison, qu'il jugea heureuse, il se tut, voulant rester sur ses lauriers et faire une belle sortie.

Prenant la jolie main de Trilby, il la baisa, et s'inclinant profondément, s'éloigna sans avoir emprunté les 5 francs, motif de sa visite.

Il avait trouvé mieux...

Trilby s'écria gaiement :

— C'est un drôle de corps, pour sûr! Il me fait l'effet qu'une grosse araignée affamée ferait à une pauvre petite mouche. Mais il m'a guérie! Ah! vous ne savez pas le supplice que j'endure quand ça me prend!

— N'importe, si j'étais vous — répliqua Le Laird, — je ne voudrais rien avoir à faire avec lui. J'aimerais mieux souffrir que d'être guérie d'une telle manière, et par un tel homme! Svengali est un vilain monsieur — je le connais. Il vous magnétise; c'est ce qu'on appelle du « Mesmérisme ». J'en ai souvent entendu parler sans savoir exactement ce que c'était. Et le terrible, c'est que le premier venu peut ainsi prendre un pouvoir absolu sur une autre personne, et lui faire faire tout ce qui lui convient, mensonge, vol, meurtre, tout... et la tuer par dessus le marché, quand il n'a plus besoin d'elle. Ça fait frémir rien que d'y penser!

Le Laird parlait d'une voix grave et solennelle, surpris de sa propre sagesse dont il était impressionné, et il continua du même air raisonnable, et il s'exalta, et il devint éloquent, prophétique... à ce point que Trilby, qui écoutait attentivement, sentit de longs frissons lui chatouiller le dos. Elle avait une nature singulièrement impressionnable qui s'était montrée telle quand elle avait subi l'influence des yeux magnétiques de Svengali, dont le souvenir la hanta tout le jour, durant sa pose chez Durien. Elle croyait encore sentir sur ses joues l'attouchement des doigts ignobles de Svengali et ses craintes s'accrurent comme sa répulsion, tandis que le nom tintait sans trêve et sinistrement à son oreille bourdonnait : Svengali!... Svengali!!... Svengali!!!... lui battant le crâne douloureusement en une obsession qui était une souffrance pire que celle dont il l'avait débarrassée.

Elle ne put se retenir d'en parler à Durien, et lui demanda s'il le connaissait?

— Parbleu! Si je le connais, Svengali!

— Qu'est-ce que tu en penses?

— Quand il sera mort, ça fera une fameuse crapule de moins!

. . . . . .

***

L'atelier de Carrel était situé dans la rue Notre-Dame des-Potirons-Saint-Michel, à l'extrémité d'une large cour qu'entouraient de vieilles fenêtres délabrées, appartenant toutes à différents ateliers, dont le sien était le plus vaste et le plus sale. Trente ou quarante peintres académiques s'y réunissaient tous les jours

xcepté le dimanche matin et le samedi, jours réservés à un ettoyage qui n'était pas du luxe!).

Une semaine, l'étude était un homme, la suivante, une femme; t ainsi de suite alternativement, d'un bout à l'autre de l'année.

Cet atelier était meublé de la façon la plus sommaire : un poêle, ne table à modèles, plusieurs tabourets et caisses, cinquante haises basses et solides, chevalets et tableaux noirs, rien de plus.

Les murs unis étaient couverts d'esquisses, caricatures au fusain t à la craie : bariolages multicolores d'un effet pittoresque et harmant.

Chaque élève avait à payer 10 francs par mois au massier; en utre, il était d'usage que les nouveaux payassent, pour leur bienenue, une somme d'environ 30 à 40 francs qui était dépensée n punch et gâteaux pris en commun.

Monsieur Carrel, un grand artiste décoré de la Légion d'honneur, ux manières courtoises et à la tenue élégante, venait le vendredi eux ou trois heures, faisait le tour de l'atelier, s'arrêtait quelques inutes devant chaque étude, y restait quelques fois près d'un uart d'heure si l'artiste était de quelque valeur.

L'amour de l'art, et non de l'argent, l'avait poussé dans cette oie, et il méritait le respect qu'il inspirait à cette bande indiscilinée, composée d'éléments de toutes sortes : vieux barbons qui ravaillaient là depuis trente années et plus, se souvenaient d'anciens maîtres qui avaient précédé Carrel, dessinaient et peignaient n torse presqu'aussi bien que Titien ou Velasquez — presque, as tout à fait... — et qui n'avaient jamais pu faire autre chose, mais estaient là à demeure, fidèles jusqu'à la mort; jeunes hommes estinés à devenir célèbres d'ici deux, trois peut-être dix ou vingt nnées; d'autres, obstinément voués à la malechance et à l'insuccès 'abord; à la misère, l'hôpital, voire même la Morgue, ensuite; u, — pis encore, — à traîner le sac du commis voyageur ou à 'asseoir derrière le comptoir à papa... La plupart, joyeux compagnons, pleins de blague et de bagoût parisiens, rebelles à toute ontrainte, affolés de plaisirs permis et défendus, quelques-uns ériieux et travailleurs; tous passionnés d'art et plus ou moins nimés d'un certain esprit de corps, travaillant gaiement ensemble ans une harmonie parfaite, toujours prêts à profiter entre eux de onseils donnés amicalement, bien que ces conseils ne fussent pas oujours énoncés en termes flatteurs pour la vanité de celui auquel ls s'adressaient.

Little Billee avait suivi des cours dans une École à Londres, pendant trois ou quatre ans, et avait étudié l'antique au British-Museum, de sorte que, lorsqu'il se présenta à l'atelier Carrel, ce ne fut pas en novice. Cependant ses débuts, qui eurent lieu un lundi matin, ne furent pas sans une certaine émotion.

Il avait appris le français au collège et à la maison et pouvait se tirer d'affaire; mais il ne parlait pas couramment et d'ailleurs comprenait difficilement le langage de ses camarades qui, à vrai dire, était bien différent de celui des grammaires.

Le jour de son arrivée, suivant le conseil de Taffy, qui avait lui-même fréquenté l'atelier de Carrel, il remit 60 fr. au massier pour fêter sa bienvenue. Cette somme, si royale, produisit une excellente impression et détruisit les préventions que sa délicatesse, son élégance et sa politesse n'avaient pas manqué de provoquer. Il s'installa de suite à la place qui lui avait été assignée, et, debout, devant son chevalet, commença à ébaucher l'étude.

Le nouveau est attaché à une échelle et porté en procession.

Pendant le repos de dix minutes, trois ou quatre artistes vinrent jeter un coup d'œil sur sa toile, et voyant tout de suite qu'il connaissait son affaire, le regardèrent avec une sorte de respect.

De fait, il avait la main d'une légèreté tenant du miracle — les mains plutôt, car il était ambidextre, se servait des deux avec la même adresse. Les quelques mois d'études qu'il avait faites à Londres l'avaient guéri de cette indécision dangereuse qui caractérise si souvent le débutant, le paralyse pendant ses années d'apprentissage, arrête quelquefois son essor tout le long de sa carrière artistique et est cause qu'il n'aura pu être toute sa vie qu'un amateur.

Le moindre de ses coups de crayon avait une précision inimitable et un charme spécial, bien à lui, et dans lequel on ne pouvait manquer de le reconnaître. Son toucher sur la toile était comme celui de Svengali sur le clavier.

* * *

Le lundi est partout un jour triste. La matinée s'écoulait monotone, sans le bruit des conversations. Brusquement Lambert, un

Chaque rapin enfourchant sa chaise se mit à galoper autour de Little Billee.

adolescent à la frimousse bizarre, commença en un anglais détestable :

— As-tu vu les vieux souliers de mon père ?...

— Je n'ai pas vu les vieux souliers de ton père...

Une pause.

— As-tu vu le chapeau de mon père ?...

— Je n'ai pas vu le chapeau de ton père....

Un autre remarqua :

— Il a une jolie tête, l'Anglais ; qu'en dites-vous, Barizel ?...

— Oui, mais pourquoi a-t-il de grands yeux effarouchés ?

— Parce qu'il est Anglais !...

— Et pourquoi se tient-il raide comme s'il avait avalé la Colonne Vendôme ?

— Parce qu'il est Anglais !...

— Et pourquoi a-t-il un museau de cochon d'Inde avec des grandes dents comme des doubles blancs de dominos ?...

— Parce qu'il est Anglais !...

Et ainsi de suite. Quand les caractéristiques de Little Billee furent épuisés, un troisième reprit :

— Popelard !

— Quoi ?...

— Je voudrais savoir si l'Anglais fait ses prières avant de se mettre au lit ?...

— Demande-le lui.

— Demande-le lui toi-même...

— Je voudrais savoir si l'Anglais a des sœurs, et si oui, combien elles sont, quel âge elles ont, et quel est leur sexe ?

— Demande-le lui.

— Demande-le lui toi-même.

— Je voudrais connaître les détails et circonstances du premier amour de l'Anglais, et comment il perdit son innocence ?...

— Demande-le lui, etc., etc., etc.

Little Billee qui sentait très bien qu'il faisait les frais de ce dialogue suggestif, s'énervait visiblement. Il fut bientôt interpellé directement :

— Dites-donc, l'Anglais !...

— Kwaw ?... répondit Little Billee.

— Avez-vous une sœur ?...

— Wee...

— Est-ce qu'elle vous ressemble ?...

— Nong...

— C'est bien dommage !...

— Est-ce qu'elle dit ses prières, le soir en se couchant ?...

Une flamme d'indignation passa dans les yeux de Little Billee tandis qu'une vive rougeur lui montait au visage, chassait le sourire ouvert et bienveillant qui s'y était trouvé jusque-là.

Bientôt Lambert suggéra :

— Si nous mettions l'Anglais à l'échelle ?...

Little Billee, que Taffy avait mis au courant, comprit le sens de ces paroles.

Le nouveau est attaché à une échelle, et porté en procession

autour de la cour, et s'il se permet de ne pas trouver de son goût l'intéressante cérémonie, on le dépose délicatement sous la pompe.

A la récréation suivante on annonça à Little Billee qu'il avait à se soumettre à cette épreuve, et l'échelle, qui servait à atteindre les objets placés sur la plus haute planche de l'atelier, fut solennellement avancée.

Little Billee se laissa faire avec une bonhomie si spontanée qu'il fut déclaré qu'il « n'y avait pas de plaisir », et on le détacha et lui rendit la liberté.

Taffy avait lui aussi échappé à l'échelle, mais d'une autre manière. Quand on essaya de le saisir, il empoigna le premier qui tomba sous sa main, et s'en servant comme d'une massue, frappa de tous côtés avec la vigueur et l'aisance qui lui étaient propres ; il renversa les rapins, bouscula les chevalets, les toiles, et fit un tel ravage qu'il fallut que tout l'atelier effrayé criât grâce.

Aussi Taffy était devenu et resta toujours pour l'atelier Carrel un personnage légendaire.

Maintenant quand on parle de ce jour mémorable, on ajoute que le héros avait sept pieds de haut, et jonglait avec le massier et le modèle d'une seule main — la gauche.

Mais revenons à Little Billee.

A midi on apporta les gâteaux et le punch, ce qui mit tout le monde en train. Trois sortes de gâteaux, s'il vous plait ! babas, madeleines et savarins à 15 centimes pièce, ou deux pour 5 sous. Il n'y a pas de meilleur gâteau dans le monde entier ; ils sont aussi bons au quartier Latin que partout ailleurs. Il faut commencer par la madeleine qui est délicieuse mais un peu lourde ; puis le baba, puis le savarin léger à la forme de bague et au parfum de rhum ; puis... il est raisonnable de s'arrêter !

Le punch était tiède, savoureux et nullement trop fort...

On traina la table à modèles au milieu de la salle, une chaise fut placée dessus à l'intention de Little Billee qui accepta ce poste d'honneur avec dignité, et se mit à servir chacun, en commençant par les vieux barbons. Au moment où il allait se servir à son tour, les autres lui demandèrent de chanter en anglais. Après s'être fait prier un instant, il entonna une ballade militaire dans laquelle il était question d'un cavalier qui allait donner une sérénade à sa belle, d'une échelle de corde, et d'une paire de gants d'homme découverte malencontreusement parmi les feuillages du bosquet

de la dame ; laquelle paire de gants n'appartenait point au donneur de sérénade, — celui en question, du moins.

La chanson de Little Billee se composait de quatre couplets assez longs, et bien qu'étant la plus drôle de son répertoire ne l'était aucunement pour un auditoire français, ni aucun autre d'ailleurs.

Little Billee ne brillait pas dans le genre comique. Il fut cependant très applaudi entre chaque couplet. Et quand il eut terminé on lui demanda si vraiment c'était la fin ; sa réponse affirmative causa un regret général.

Ensuite chaque rapin enfourchant sa chaise et se cramponnant au dossier, se mit à galoper autour de Little Billee avec le sérieux, l'ardeur et la vigueur d'un peloton de cavalerie courant à l'ennemi.

Little Billee toujours debout sur les tréteaux avait de la peine à ne pas tomber tant il riait de bon cœur, et était dans une impossibilité absolue d'avaler une bouchée. Quand la ronde infernale s'arrêta essoufflée, une autre tournée de rafraichissements devint nécessaire.

Au moment où Little Billee qui commençait à se remettre allait se verser un bol de punch, Popelard déclara :

— Dites donc, les autres, vous ne trouvez pas que l'Anglais a quelque chose de rudement distingué dans la voix, quelque chose de sympathique, de touchant... un « je n'sais quoi ! »

Bouchardi acquiesça :

— Oui, oui, parfaitement, c'est ça, un « je ne sais quoi » ! C'est l'exacte expression... n'est-ce pas, vous autres ?... l'exacte expression que Popelard vient d'inventer pour la voix de Little Billee. C'est un malin, Popelard.

Tous s'écrièrent :

Parfaitement, parfaitement ; il a le génie de la caractérisation, Popelard... Dites-donc, l'Anglais ! encore une fois cette jolie chanson... hein ? Nous vous en prions à l'unanimité...

Little Billee s'exécuta avec la meilleure grâce du monde. Autres applaudissements, suivis d'une autre galopade plus effrénée que la première, mais en sens inverse cette fois, et qui ne cessa que lorsque Little Billee fut retombé dans une crise de rire. Alors Dubox prit la parole :

— Je trouve la musique anglaise particulièrement capiteuse et excitante... Et toi, Bouchard ?

— Oh, moi, ce sont les paroles que j'admire le plus ! il s'en

dégage comme qui dirait un souffle passionné et romantique : *Ze-ese glá-aves.*

Zesiglá-aves, zey do not belong to me. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais j'adore cette espèce de... de... de... « Je ne sais quoi » enfin! Allons, l'Anglais, une dernière fois, les quatre couplets.

Little Billee eut à reprendre le refrain, tandis que les camarades buvaient, mangeaient, fumaient à qui mieux mieux, en échangeant des regards d'approbation et poussaient de temps à autre des :

— Très bien! très bien! Ah, voilà qui est chic! Épatant ça! Très fin! etc., etc.

Little Billee, ainsi stimulé par le succès, s'éleva à la hauteur de la situation et se surpassa en emphase, geste, accents et dróleries — ne se rendant d'ailleurs aucun compte que son auditoire ne comprenait pas une seule des paroles auxquelles il applaudissait si chaleureusement...

Et ce ne fut qu'après avoir été bissé pour la quatrième fois qu'il s'aperçut de l'affreuse mystification dont il était l'objet. En effet, il avait joué le rôle du corbeau de la fable, et le prétendu enthousiasme témoigné par l'auditoire avait été dans le seul et unique but de détourner l'attention de Little Billee du festin dont il ne restait maintenant plus une traitre miette...

Rendons lui cette justice, qu'il fut le premier à la trouver bien bonne! La manière dont il prit les choses lui donna un prestige égal à celui remporté par la force herculéenne de Taffy!

Cette première épreuve subie, Little Billee passa de bonnes heures à l'atelier Carrel, et s'y fit rapidement de nombreux amis.

De tous les élèves artistes qui y avaient travaillé, aucun autre n'avait été plus apprécié et aimé que celui-ci. C'est qu'aucun autre n'avait été plus aimable, plus joyeux, plus charmant, ni doué d'un plus grand talent.

Vers la fin de la semaine, les élèves se groupaient autour de lui pour admirer sa toile, et Carrel, qui ne restait jamais moins d'un bon quart d'heure près de lui, l'invitait souvent à venir à son atelier particulier.

— C'est un rude lapin, l'Anglais! Au moins, il sait son orthographe, en peinture, ce coco-là!

Voilà quel fut le verdict prononcé sur le talent de Little Billee à l'atelier Carrel; et en fait d'éloge, je n'en sais point de plus pompeux au quartier Latin.

***

Trilby malgré sa jeunesse — car elle n'avait pas plus de dix-sept ou dix-huit ans — et son impressionnabilité, aussi excessive que celle de Little Billee, avait la perception vive et l'instinct sûr. Elle savait ce qu'elle voulait, et n'avait d'hésitations ni dans le caractère ni dans les idées. Elle n'eut pas plutôt fait la connaissance de l'atelier de la place Saint-André-des-Arts qu'elle le déclara l'endroit le plus agréable du quartier Latin, et ses habitants les plus charmants du monde. D'abord, ils étaient ses compatriotes, et elle adorait entendre parler sa langue natale qui lui remémorait les tendres souvenirs des jours anciens; ses parents, son *home* ou plutôt ses *homes*, car les O'Ferrall avaient vécu comme l'oiseau sur la branche et l'enfance de Trilby s'était trouvée ballottée de greniers en taudis. Elle avait tendrement chéri ses père et mère, qui malgré leurs fautes, avaient de grandes qualités. Elle connaissait plusieurs artistes anglais et américains, chez lesquels elle avait posé pour la tête et les mains; mais aucun d'eux ne pouvait entrer en comparaison dans son esprit avec le vigoureux Taffy, le beau Le Laird et l'élégant Little Billee. Elle décida de suite de fréquenter cet agréable atelier aussi souvent qu'elle le pourrait, et de faire son possible pour plaire aux trois locataires.

Bien que dépourvue d'orgueil et de vanité, elle savait qu'elle pouvait être agréable quand elle le voulait. Elle commença par aller emprunter au père Martin une hotte, un crochet et une lanterne (il avait plusieurs attirails) pour aller les porter à Taffy qu'elle craignait d'avoir froissé par la liberté des réflexions qu'elle s'était permis sur son tableau.

La paix ainsi faite, elle ne manquait pas l'occasion d'aller faire entendre son cri de guerre à la porte de l'atelier, quand elle savait n'être pas indiscrète. Là, assise en tailleur, sur la table à modèles, selon son habitude, elle dévorait sa tartine de pain et de beurre, fumait des cigarettes en contant à ses amis les nouvelles et les incidents du jour, tout ce qui lui passait par la tête. Elle était au courant de tous les ragots et potins des ateliers, et les répétait avec des saillies spirituelles et amusantes au possible. Et cela avec un tact exquis; elle savait s'arrêter et se retirer avant de devenir fasti-

dieuse ou importune. Elle se rendit bientôt utile aussi, elle était adroite à se procurer toutes espèces de costumes nécessaires aux artistes pour leurs études. Elle achetait des étoffes au prix coûtant, en fabriquait des vêtements de femme, draperies, voiles, etc. ; elle fit elle-même la mantille qu'elle mettait quand elle posait pour la belle du petit toréador et aussi pour l'ouvrière désespérée de Taffy, maigre fille poussée par la misère à se jeter dans la Seine, et pour la belle paysanne française du tableau de Little Billee « The Pitcher goes to the Well », tableau qui était appelé à une si grande réputation.

Elle les aidait aussi d'une manière moins artistique mais tout aussi précieuse, en reprisant leurs chaussettes, racommodant leur linge et faisant faire leur lessive soigneusement et économiquement par son amie Mme Boisse, rue des Cloîtres-Saint-Pétronille.

Et puis, quand ils étaient dans la dèche, et avaient besoin d'une petite somme pour quelque partie de plaisir, telle qu'un petit voyage de deux ou trois jours à Fontainebleau, ou à Barbizon, c'était elle qui portait les montres et les épingles de cravate, etc., au Mont-de-Piété, rue du Puits-d'Amour, et rapportait les fonds nécessaires.

Il va sans dire qu'elle recevait un généreux salaire pour tous ces petits services rendus avec tant de bonne volonté et de plaisir ; trop généreux, pensait-elle. Elle eût été heureuse de les rendre uniquement par affection.

Elle devint bientôt une *persona gratissima*, une vision de grâce, de gaieté, d'inaltérable bonne humeur, toujours prête à se mettre en quatre pour plaire aux « Angliches » comme les appelait Mme Vinard, l'opulente concierge, non sans un peu de jalousie, car elle leur était aussi entièrement dévouée, ainsi que M. Vinard et le petit Vinard... et tous !

La vue de la jeune fille toujours là, juchée sur les tréteaux, bavardant innocemment, tout en reprisant les chaussettes de Le Laird, remettant des boutons aux chemises de Little Billee et cousant avec art des pièces aux pantalons de Taffy, ravissait les jeunes gens. Chacun d'eux fit le portrait de la petite ainsi posée. L'aquarelle de Little Billee a été dernièrement vendue chez M. Christie pour une somme si grosse que je m'abstiens de la mentionner. On ne me croirait pas. Il avait peint ce chef-d'œuvre en un après-midi.

Quand il arrivait que la pluie les empêchait de sortir, Trilby

allait acheter les provisions, puis faisait un ragoût au parfum délectable, épluchait et assaisonnait la salade, mettait le couvert. Elle était en toutes ces choses très supérieure à Taffy, Le Laird et Little Billee.

Ce jour-là on l'invita à prendre part au déjeuner. Et alors la jeune fille dont le cœur saignait, au fond, du spleen, de la solitude, de l'absence de foyer et d'affection, laissa éclater une joie enfantine et débordante, joie douloureuse à voir, parce qu'elle se trahissait de souffrance intime, ordinairement dissimulée sous une exubérante jeunesse.

L'aquarelle de Little Bille a été vendue chez M. Christie.

Et cette pitié tendre fut cause que nulle galanterie de la part d'aucun d'eux ne vint gâter cette bonne camaraderie. La sœur de Little Billee n'eût pas été traitée avec plus d'égards et de respect. Cette courtoisie à laquelle Trilby n'avait pas été accoutumée l'emplissait de gratitude.

Ces animaux vivaient entre eux cousins :
Cette union si douce et presque fraternelle
Ediliait tous les voisins.

Il semblait à Trilby que leurs propos vinssent des dieux de l'Olympe. Elle pouvait déjà tout comprendre malgré son défaut d'éducation, grâce à une extrême vivacité d'intelligence ; et un désir d'apprendre, une ambition de faire son éducation cruellement négligée s'empara d'elle. Alors ils lui prêtèrent des livres anglais : Dickens, Thackeray, Walter Scott, livres qu'elle dévorait pendant les nuits solitaires dans sa petite mansarde de la rue des Pousse-Cailloux ; et des mondes inconnus se révélèrent à son

esprit enchanté. Elle devint anglaise chaque jour davantage et n'aurait su mieux faire.

Trilby parlant français et Trilby parlant anglais étaient deux personnes tout à fait différentes. Son père était un homme distingué, sa mère, malgré son origine, ne massacrait pas sa langue comme tant de gens de sa condition. Et Trilby parlait un anglais très pur. Quant à son français c'était celui du quartier Latin, bizarre, piquant, pittoresque, extrêmement coloré, mais tout ce qu'il y a de moins correct ; bref, de l'argot pur, jamais trivial, toujours d'un comique extravagant. Avec cela, ses manières avaient tant de grâce et de distinction que son costume d'ouvrière jurait avec sa personne tout en y ajoutant un charme particulier. Elle n'était point parfaite cependant. Elle était animée d'une jalousie féroce envers toute femme qui mettait le pied dans l'atelier, depuis les modèles de Taffy jusqu'à la femme de ménage qui venait laver le parquet ; comme si elle, Trilby, ne pouvait pas poser pour toutes les études et faire le gros ouvrage ! Elle se fâchait et boudait, mais son sourire radieux brillait encore longtemps, et vite elle pardonnait et était pardonnée.

Vénus elle-même laisse derrière elle les armes avec lesquelles elle excite la passion.

Elle renonçait à ses autres séances de pose, pour consacrer plus de temps à l'atelier de la place Saint-André-des-Arts. Même Durien se plaignait d'être négligé, mais l'affection de Trilby était exigeante, tyrannique : il fallait sans cesse lui répéter qu'on l'aimait... et elle n'en faisait jamais qu'à sa tête ; quand il était question de repriser une paire de chaussettes ou de recoudre un bouton ça ne tirait pas à conséquence ; mais quand il s'agissait de la coupe ou de la confection d'un vêtement — pour la belle du Toréador, par exemple, — c'était une autre affaire ; et son entêtement devenait intolérable !

— Je vous demande un peu ce qu'elle peut savoir d'une Castillane et de sa toilette !... s'écriait Le Laird dans une juste indignation coléreuse, comme s'il le savait lui-même !

Démonstrative et caressante, elle ne pouvait dissimuler ce qu'elle ressentait, et quand Little Billee quittait un instant son tableau et levait la tête vers elle, son regard inquisiteur rencontrait les grands yeux gris de la jeune fille attachés sur lui, enveloppants, pénétrants, pleins d'une bonté et d'une douceur inexprimables, et dont l'expression de sollicitude immense, touchante, ineffable, lui rappelait celle de sa mère penchée sur son berceau, sa mère ! une belle jeune femme qui n'avait connu ni la tentation ni la douleur... Alors le cœur de Little Billee battait plus fort. C'était à de pareils moments que la pensée que Trilby posait le nu le hantait et le harcelait. Elle ne posait pas ainsi chez le premier venu, il est vrai. Mais elle posait chez Durien, chez le grand Jérôme, chez M. Carrel qui ne voulait qu'elle.

C'était le triste privilège de la pauvre Trilby de surpasser tout autre modèle, comme Calypso surpassait ses nymphes. Et soit que l'habitude l'eût blasée, soit que son innocence réelle la rendit inconsciente, elle avait la nudité provocante et impudique du sauvage. Elle se fût promenée dans Coventry en Lady Godiva, bref, elle ignorait sincèrement et complètement la crainte et la honte. Mais, hélas, elle devait bientôt les connaître...

Et ici je me permettrai de rappeler un fait bien connu des peintres et sculpteurs académiques. (Je ne parle pas de ceux dont le goût a été perverti par une analyse trop minutieuse du détail), à savoir : que rien n'est plus chaste que le nu. Vénus elle-même en montant sur la table à modèles laisse derrière elle à terre, avec les linges dont elle s'est dévêtue, les armes avec lesquelles elle excite la passion animale de l'homme. Et plus la femme est belle, plus elle élève l'instinct de l'artiste qui l'admire sans la convoiter. D'autre part, quand cette beauté lui fait défaut, ce qui arrive très vite pour les modèles, la chute est si lamentablement visible, dans le grand jour cru de l'atelier, que don Juan lui-même se cacherait les yeux avec horreur et désenchantement, et fuirait n'importe où pour ne plus voir.

La beauté est sans sexe pour l'artiste à l'œuvre : beauté de l'homme, beauté de la femme, beauté de l'enfant — qui est la plus parfaite de toute.

Pour ma part, je ne puis parler que de la Trilby que j'ai connue, c'est-à dire chastement vêtue. Pour moi elle ne posa point Phryné

et ne se montra jamais nue à mes yeux. Je n'aurais pas songé à le lui demander plus que je n'aurais songé à demander à la reine d'Espagne de dessiner sa jambe où tout autre auguste membre de son auguste Majesté ! Mais j'ai fait de l'académie d'après bien des femmes dans bien des pays ; quelques-unes étaient de véritables chefs-d'œuvre. D'autre part j'ai été (comme Svengali) à même de voir Taffy dans son bain. Je l'ai vu s'ébattre à l'École de natation à Paris ; et je maintiens qu'aucune femme parmi les plus belles n'aurait pu lutter de grâce et de perfection de forme avec ce beau mâle debout dans son tub, ou bien encore, pareil à l'Ilissus, lorsque, s'élançant aux bains Henri IV, vigoureusement, au bout du tremplin, il élevait ses mains réunies à hauteur de sa tête, et le corps droit et souple fendait l'air, telle une flèche lancée par une main sûre, perçait l'eau comme à l'emporte-pièce sans éclaboussure ni bruit, et reparaissait 100 mètres plus loin, tandis que la foule saisie d'admiration le regardait ébaubie.

— Sac à papier !... quel gaillard que cet Anglais, hein ?..

— A-t-on jamais vu un torse pareil ?...

— Et les bras, donc !...

— Et les jambes ; nom d'un tonnerre !..

— Mâtin !... j'aimerais mieux être en colère contre lui qu'il ne le soit contre moi, etc., etc., etc.

Omne ignotum pro magnifico !

Si le climat de notre pays permettait de se promener tout nu, nous profiterions de la permission ; alors sans nul doute nous continuerions à assassiner, voler, porter de faux témoignages contre notre prochain, à violer le repos du dimanche, jurer en vain le saint nom du Seigneur, etc., mais la luxure que le mystère n'alimenterait plus cesserait d'exister ; et le christianisme serait ainsi délivré de sa plus difficile besogne sur cette terre de misère. En tout cas, il n'y aurait plus de cruelles déceptions, lâchement infligées aux simples et aux inexpérimentés par la ruse et l'artifice. Et cela n'est-il pas suffisant pour nous faire regretter... la rigueur de notre climat et ses conséquences !...

Que le lecteur me pardonne cette longue digression qui est peut-être hors de propos ; qu'il n'aille pas me taxer d'irrévérence, car au contraire, nul ne sait mieux que moi respecter les formes du corps humain que Dieu a créé à son image pour d'insondables desseins... ou m'accuser de mesures révolutionnaires pour l'abolition de la vente des vêtements en gros et en détail, car je suis le

plus frileux des mortels et tout à fait différent de MM. Thesée and C°.

Trilby amenait quelquefois à l'atelier Saint-André-des-Arts son petit frère Jeannot dans ses beaux habits des dimanches, les cheveux frisés et pommadés, la figure et les mains bien propres.

Le Laird lui remplissait les poches de sucres d'orge, et le peignait en un délicieux petit Espagnol aux yeux bleus mourant et à la chevelure filasse qui contrecarrait tout ce qu'on connait du type de ce pays...

Taffy le balançait sur le trapèze et lui apprenait la boxe, ce qui faisait les délices du petit dont le rire heureux, enfantin, (celui de Trilby, cristallisé un octave plus haut) agitait le cœur du professeur d'une tendresse joyeuse qu'il s'efforçait de dissimuler sous des airs farouches, de crainte que les autres ne le plaisantassent. Mais, plus il devenait féroce, moins le gamin, qui le devinait, avait peur de lui.

Car je suis le plus frileux des mortels.

Little Billee fit du baby une ravissante aquarelle qu'il donna à Trilby, qui la donna au père Martin, qui la donna à sa femme avec la recommandation formelle de ne pas la vendre pour un vieux maître. Hélas ! c'en est un aujourd'hui, et Dieu seul sait qui en est le possesseur.

Ces jours-là étaient d'heureux jours pour Trilby et Jeannot dont elle était si fière ! et le plus heureux d'entre tous fut un certain dimanche où on alla tous ensemble déjeuner à Meudon, à la loge du *garde champêtre* : montagnes russes, point de vue, promenades à âne, tirs au pistolet et à l'arbalète, massacres, roulettes, macarons ; et parties de cache-cache dans la forêt, courses après les lézards, têtards et grenouilles ; concerts de mirlitons (*Ben Bolt* joué par Trilby sur cet harmonieux instrument était une chose dont on se souvenait).

En ces occasions Trilby était une autre personne, une « demoiselle » qui portait capote et jaquette faites par elle-même.

Sans ses larges chaussures à bout carré qui — circonstance aggravante — étaient en lasting et lacées sur les côtés, elle aurait pu passer pour la fille d'un évêque, pourvu toutefois qu'elle s'abstint de donner à Le Laird une leçon de cancan *en règle*. D'ailleurs, dans ce cas-là, Le Laird lui-même cessait, comme par enchantement, d'avoir l'air respectable qui convient au fils d'un digne avoué de province, fidèle aux saintes pratiques du dimanche et craignant le Seigneur...

Ce soir-là, après dîner, la danse était devenue générale dans le petit jardin de la loge du *garde champêtre* où les mirlitons de Taffy, Little Billee et Jeannot tenaient lieu d'orchestre. Trilby était incontestablement « la belle » de ce bal pittoresque. Et je vous assure qu'on voit des bals qui ne valent point celui-ci, dans la bonne compagnie, et des femmes bien autrement vilaines. Trilby dansant le cancan (il y a cancan et cancan) était simplement adorable — *et vera incessu patuit dea!*

Le Laird adorait *dongsong le konkong* (danser le cancan), comme il disait avec son terrible accent. Il s'exécuta après Trilby. Et alors, la joie de l'assistance, de plus en plus nombreuse à chaque soirée, tint du délire. Non, jamais on n'avait vu un pareil « cavalier seul ». Et à chaque pause, Le Laird s'inclinait, appuyant la main droite sur son cœur, et s'adressant à la foule, lui faisait le boniment suivant :

— Voilà l'*espayce de home her jer swee* (voilà l'espèce d'homme que je suis).

Et au milieu d'applaudissements frénétiques il recommençait à nouveau ce cancan fantastique qu'il alternait avec de gracieuses danses écossaises, de l'effet le plus inattendu et le plus pittoresque.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Traduction de Th. Batbedat).

ARLEQUIN

Nez à l'écart, plume au chapeau,
Batte légère à la ceinture,
Il se carre, en folle posture,
Sous son truculent oripeau.

Frôlant l'imbécile troupeau
Que sa verve s'offre en pâture,
Il rêve une tendre aventure,
Ou l'espoir de humer un pot.

Forfaits naïfs, passion brève,
Amour qui rit, gaieté qui rêve,
Candeur et blasphèmes gamins,

Il attend, rimant à l'espace,
Le cœur ou le dîner qui passe
Dans le hasard des grands chemins.

Et, ainsi troussé, Arlequin passe, joyeux et fou, insouciant et ironique, rêvant et bayant aux corneilles, avide seulement de saisir au passage un rapide reflet de ce qu'il croise, dans son ivresse de jouir ou son plaisir de railler. Et, comme il cueille de tout, il se donne à tout dans chaque minute, et livre entier aux papillons du chemin son cœur si souvent jeté et repris, et cependant toujours curieux et toujours neuf; et s'il se fait du rire avec les moindres parcelles de choses, il le rend aussitôt en vives et franches tendresses, écloses au meilleur de lui-même.

D'où vient-il, ce grand garçon maigre et souple, étrangement habillé, cachant un éclair malin sous un masque noir, et trainant sur les pavés et sur les routes ses escarpins de bateleur? Qu'im-

porte? Il passe dans ses lazzis un peu de la gaieté grasse des Atellanes, un peu de la farce graveleuse des mimes italiens, ou de la satire philosophique des histrions de la foire Saint-Germain. Mais surtout y chante l'éternel rire humain, le rire des fantaisies et des rêves, des espoirs et des oublis, des candeurs et des irrévérences, le rire d'hier, de maintenant, de demain, de toujours.

Il est de toujours, en effet, car il est tout ce qu'il peut être : toute la jeunesse, toute la fièvre, tout le sentiment, tout le désir. Son costume n'est d'aucun temps, son langage n'est d'aucun pays; nulle éducation spéciale, nulle formule étroite et voulue n'a plié cet esprit mobile et ce corps félinement assoupli. Il est tombé de la lune une belle nuit d'été, par la lucarne d'une auberge aux celliers engageants, aux chambres hospitalières. Il n'a rien regardé fixement, et il a tout vu, de ces folies qui s'appellent l'humaine sagesse; il n'a rien appris, et sa science est profonde, jusqu'à stupéfier les philosophes et inquiéter les sots. Y a-t-il des yeux sous ce masque jamais levé? Qui sait? Mais il y a un regard.

Et des visions y passent, et des souvenirs, tandis qu'il déambule au hasard des chemins. Vision de pâtés succulents, de rôtis daubés à point et de flacons au vin savoureux. Vision d'aubaines furtives, où l'or mal gagné de Cassandre passera dans sa poche, vide, hélas! et n'en sortira que pour s'échanger habilement contre de belles et douces jouissances. Vision peut-être du coin amoureusement obscur où, tout à l'heure, Colombine, en retard, le trouvera blotti, ému de crainte et palpitant d'aise.

Souvenir, aussi, des joyeuses farces de son long et impertinent répertoire, et où repasse bernée et bafouée, toute la galerie de ses compagnons d'intrigues, maîtres ou complices : le docteur pédant et sot; le matamore orgueilleusement bête; le beau Léandre bien fat; le Trivelin aux lourdes intrigues, qui ont tour à tour servi de « sujets » à ses trop adroites duperies. Souvenirs des romans aidés ou contrariés par sa féconde imaginative; de la fille de Pandolfe enlevée, quand il était valet de Clitandre, où de Valère chassé, quand il servait fidèlement Géronte; souvenir des graves événements de famille et d'intérêts qu'il traversait de la saillie douteuse d'un travestissement osé, ou de ses douleurs intestines pour un collier de perles mal digéré. Et surtout désir sincère de trouver encore matière à exercer sa verve, à prouver à tous ces fantoches qu'ils sont sots et trois fois sots; et coquins par-dessus leur sottise, et hypocrites par-dessus leur coquinerie.

Et s'il les craint toujours un peu, pour ce qu'ils ont en main la force et la loi, il ne laisse pas que d'avoir changé à leur égard sa manière de penser. Il les méprise superbement, pour leur bêtise et leur pleutrerie, et les plaint en même temps, du plus haut de son âme, de courir après tant de biens illusoires, au lieu d'être heureux comme lui, de peu ou de rien, et de prendre à la nature et au hasard les jouissances exquises qu'ils prodiguent à qui sait les voir et en jouir en simplicité.

Et les ayant ainsi jugés, il ne s'est point fait faute de leur dire ce qu'il pense ou de leur faire dire telles choses qui l'opiniâtreront dans sa pensée. Un secret qu'on lui confiait, une confidence qu'on murmurait à son oreille, il l'allait de suite divulguer et galvauder, et n'avait garde d'en omettre le moindre détail. Et, remises à sa discrétion, bon nombre de réputations faites ont ainsi croulé au milieu d'une aubade de rires dans laquelle il faisait franchement et naïvement sa partie.

Car son grand charme, c'est qu'il était, avant tout, délicieusement candide et niais. Son esprit se doublait de ce qu'il n'en croyait point avoir. S'il interrogeait, ce n'était point « pour faire dire », mais « pour savoir », et si la réponse était compromettante, c'était la faute au répondant qui n'avait rien de bon à dire. Il n'attendait point la sottise ni la confession mais il les happait subitement au passage. Ce n'était point une finesse en éveil, ce n'était qu'une ingéniosité indiscrète.

Et cette âme de rêveur, mal éveillée, cahotée aux trivialités et aux platitudes de la vie, continue de marcher d'ardeur en tendresse, et de foi en enthousiasme, profondément étonnée de ne se voir point suivie, et elle passe dans un monde d'intérêt, de besoins factices, de mensonges reçus, de fausses gloires, en continuant d'aimer sans relâche la poésie, le boire, le dormir, le franc rire et la saine nature, sans songer même qu'elle puisse aimer autre chose et qu'il soit sur terre d'autres joies.

Et si d'aucuns s'en vont chercher femme en des familles bien munies de pistoles et d'écus, et savent auner leur amour à la dot versée par le bon père ou le sage tuteur, lui ne veut d'autre compagne que celle dont le regard a troublé son regard, et l'a détourné du nuage qui passe ; celle qui s'est désignée à lui par un battement plus vif de son cœur, un refrain figé à ses lèvres, un subit abandon du flacon commencé. Et qu'importe qu'elle soit bergère ou haute dame? Il l'aime et lui dira son amour, comme il le dit à

tout ce qui l'attire ; et il tomberait encore de son haut, s'il apprenait qu'il n'est point séant, en bonne société, de dire franchement ce qu'on éprouve, et qu'il est telles fières demoiselles, qui, bonnes à regarder et à aimer, ne sont point de celles devant qui l'on se peut déclarer, lorsqu'on n'a de bien que des frissons de tendresse et des visions d'infini, qui sont dot peu réalisable.

Tout au plus a-t-il appris, de celles qui, moins inhumaines, ont bien voulu l'écouter, que l'amour ne parle point tout à fait le langage des autres désirs ; qu'on ne demande pas une faveur comme une place au repas ; qu'on ne prend point un baiser comme une bourse. Et, insensiblement, il a corrigé ses premières façons un peu rustaudes ; il a cessé de donner à ses sentiments l'allure de par trop simple qu'il leur donnait sans doute dans la planète idéale où il a pris naissance, allure qui, pour être franche et sincère, n'est pourtant point de mise en notre monde plus compliqué.

Il n'a point perdu à ce changement, et tandis qu'il laissait ses balourdises ingénues, il a fait gagner à son langage le charme de fines saillies et de naïvetés sentimentales où se sont montrés encore, et plus délicatement peut-être, ce cœur vierge de faux désirs, cet esprit réfractaire au convenu.

Et jusqu'en ses plus douces idylles, il n'a point voulu abandonner son droit au rire, et sa science profonde du lazzi. Avec la même verve — plus craintive, un brin, car il est en jeu — qu'il apportait en d'autres temps à la défense des intérêts amoureux de Cléante ou d'Octave, il a défendu ses amours à lui, et n'a passé ruse ni embûche aux intrigants qui le voulaient frustrer. Non qu'il ait vraiment compris le dessous de leurs manigances ; mais son cœur en éveil a eu l'intuition du danger et a dicté à son esprit les mots qui pouvaient y parer. Il ne les a point cherchés ; il ne cherche rien, sa cervelle étant trop remuante pour s'appliquer à un pareil travail, mais il les a trouvés tout simplement par cette saine et droite logique, qui est celle des fous et des enfants, et qu'on désapprend avec la sagesse et l'âge mûr.

C'est un enfant, en effet, un grand enfant, et c'est par là qu'il a séduit la plupart des poètes qui ont écouté son langage. Il a de l'enfance la rapidité d'impressions, les aspirations vagues, compliquées de besoins immédiats et précis, les désirs facilement devenus des volontés, les ardeurs timides, les étonnements subits, enfin, qui se traduisent en aperçus inattendus et en termes cruellement justes.

Et c'est en ses sentiments surtout que se montre cette délicate et touchante puérilité, tant que, chez ses maîtresses, à l'affection douce et profonde qu'il inspire, s'est toujours mêlée on ne sait quelle inconsciente protection.

La tendre Silvia qui l'initia aux premiers balbutiements de l'amour, l'enveloppait comme d'une délicate pitié, l'encourageait, le rassurait dans ses craintes, le plaignait dans ses chagrins. La rieuse Violette l'avait pris moins naïf, moins ignorant du monde; elle l'avait tellement instruit aux manières de la ville et aux menues intrigues des amours civilisées, et, contemplant en lui sa propre supériorité, le chérissait d'un caprice, pour sa docilité naïve. Mais l'une et l'autre se sont trop tôt lassées de pareilles idylles et de semblables amusements. Bien que de diverses natures, toutes deux ont compris que l'amour féminin ne s'accorde point longtemps avec la pitié, avec le charme de la faiblesse encouragée, voire avec la joie inhabituelle d'une domination. Et elles ont été trouver en d'autres amants des pleurs moins faciles, une marche plus hardie, une protection plus sûre.

Elles s'étaient, en outre, mal accommodées de cette galanterie demi-rustaude, qui n'en oubliait ni le boire ni le manger, quittait un gracieux tête-à-tête pour aller siffler une chopine, ou se consolait même d'une froideur avec une aile de dindon.

Il s'est, lui, résigné facilement à ces romans envolés. Il n'est point fervent aux longues amours, et mieux lui plaisent les douces rencontres sans trop de lendemains que les attachements de durée et les fidélités uniques.

Non qu'il ne se soit montré, maintes fois, fidèle et attaché. Même, quand M. de Florian, qui l'aimait et lui rêvait une famille s'ingéra de lui faire épouser la blonde Argentine, il se laissa faire très volontiers, et fut, aux divers chapitres de cette tendre histoire, le modèle des amants, des époux et des pères. Mais il avait été séduit par l'imprévu de cette idylle conjugale, qui flattait encore ses goûts de hasard et d'improvisation. Puis il avait bien vite reconnu chez Argentine une fermeté d'esprit, une sûreté de jugement qui le dispensaient de toute autre préoccupation que de la regarder vivre. Enfin, n'étant point immortelle comme lui, la chère aimée s'en était allée, un beau soir, et par cette bonté dernière, de ne le point forcer à une trop longue habitude, elle emportait dans sa petite tombe blanche la gloire peu commune d'avoir presque longtemps fixé cette inconstance.

Et quand il eut pleuré Argentine, élevé et marié la fille qu'elle lui laissait comme une image d'elle et un vivant souvenir de leur amour, il se laissa peu à peu reprendre à la vie, à la bonne vie rieuse et gaie, faite d'entrainements subits et de délicieuses fièvres d'un instant, et où se retrouva bientôt une place pour des affections plus éphémères.

Il n'était point disposé, en effet, à revivre ce doux roman, tombé dans son cœur par surprise, à l'époque, non retrouvée, où le mouvement général était vers la sensibilité et les joies discrètes de la famille. Il était plus capable d'atteindre en peu d'instants à la plénitude des sensations, de ressentir et de donner tout l'amour en quelques pages d'idylle, que de garder en lui, avec un peu de suite, un sentiment profond et calme. Il ne cultive point l'amour en lui comme un oiselet familier qu'on regarde grandir et vivre, il le saisit comme un papillon passager, pour contempler ses antennes éployées, se sentir aux doigts la poussière d'or de ses ailes, et, cela fait, le rendre à l'espace, et courir ailleurs.

Tel qu'il est, il s'est, mieux encore qu'avec ses premières et douces maitresses, accordé avec Colombine, fleur de rêve et de caprice, elle aussi, prête à donner son cœur comme à le reprendre, mais, avant de l'avoir repris, experte à trouver sur ses lèvres les mots qui attirent et les baisers qui grisent. Rien qui retienne, il est vrai, mais elle n'y songe, non plus que lui. Et tous deux, enivrés de ce double entrainement, savourent avec volupté le charme tentateur des amours qui ne durent point.

Et ces jolis flirts de passage ont pris place dans sa vie avec les libres aventures, les lazzis et les intrigues. Et dans ses souvenirs repassent des silhouettes de Colombines brunes ou blondes, dodues ou mignonnes, au regard d'azur ou de braise, mais également joyeuses et accueillantes. Et, ainsi qu'au sortir des succulents repas industrieusement gagnés ou pris, il passe voluptueusement le bout de sa langue sur ses lèvres, comme pour y réveiller la saveur grisante d'un baiser.

Doucement excité par ces visions roses, il s'arrête de rêver tout seul. Il évoque, la nuit aidant, le coin de mur sous la fenêtre, les attentes délicieusement craintives, les espoirs, les jalousies subites et bientôt calmées d'un mot habile, toute la fine et rieuse comédie d'amour qu'ils se sont jouée sincèrement, trois grands jours durant; et il exhale toute cette remembrance en une vive et bizarre sérénade, qui s'en ira, sans doute, sur l'aile du vent qui passe, les dieux ou

le hasard s'en mêlant, vers quelque autre Colombine aux beaux yeux en éveil, qui l'attend, la reconnaîtra parmi les frissons de la nuit, et en savourera voluptueusement les notes légères :

Devers la route tentatrice
Où je promène mon loisir,
Fou, je m'en vais du Caprice
Au Désir.

Quand j'aurai trouvé ta fenêtre
J'y mettrai, dans quelques instants
Mon cerveau, mon cœur, mon être,
Pas longtemps.

Gourmand de vin et de caresse,
Tu vas, dans un très long repas,
M'en offrir la double ivresse,
N'est-ce pas ?

M'en allant à la découverte,
Sitôt que je rencontrerai
Table mise et porte ouverte,
J'entrerai.

Joyeux festin, baisers sans trêve,
Un coup de vin frais au départ,
Et nous reprendrons le rêve
Autre part.

C'est la chanson de la bohème qu'il a jetée là aux étoiles, en même temps que l'aveu rieur d'un entraînant caprice; elle passe par-dessus la tête espiègle de Colombine, par-delà la fenêtre où elle s'accoude et le toit qui l'abrite, pour aller à la nature entière, pour chanter, avec l'amour et le rire, tout ce qui fleurit sous le ciel libre, pour railler avec Cassandre et Pantalon, toute la ridicule société.

Car, malgré ce qu'il a pu apprendre de civilisation à cause, peut-être, de ce qu'il en a vu, il est resté l'irrégulier, traîneur de grandes routes et coureur d'aventures, et sereinement ignorant des lois et des coutumes établies. Intrigant, il fut toujours assez peu fourbe, en fin de compte, pour se faire prendre par les archers. Valet, il a toujours suivi un but, plutôt une idée : réussite de son maître, couronnement de ses désirs ou satisfaction de sa soif et de son appétit. De l'intérêt, point; ou du moins un intérêt du moment,

un tout petit intérêt, qu'il a vite oublié devant un pot ou deux aunes de boudin. Il vit au jour le jour, et marche dans on ne sait quel rêve où l'idéalité la plus nuageuse se double de besoins grossiers, et il refuse de rien comprendre aux complexités artificielles de la vie.

Et si son langage s'est affiné, ce n'a été que pour donner plus de force à ses railleries, où le lazzi est devenu critique. Tout aussi franchement d'ailleurs, et sans plus de recherche et de prétention à la philosophie. Il n'a pas cherché davantage, mais il a plus trouvé, et bien que plus cinglants, c'est toujours avec son sabre de bois que les coups sont frappés. S'il y a du changement dans sa manière d'être, c'est uniquement en ce qu'il apparaît sur un plus grand théâtre que lorsqu'il tomba sur notre planète, et que, plus mêlé aux hommes et aux choses, il a plus de mots virulents dans son répertoire. Mais jamais on ne l'a vu se souvenir un jour de la querelle de la veille, ni chercher plus loin que l'immédiat, matière à critique ou à gênante argumentation. La situation du moment, le mot dit à la minute, l'impression qui le frappe, l'évidence qui lui apparaît, en voilà assez pour justifier une réflexion, jamais longue, et qu'il laisse bientôt pour repartir sur une parole nouvellement saisie, et dont il va raisonner de la même manière.

S'il a pu paraître philosophe à ses heures, c'est qu'irrévencieux et obstinément plaisant, il a été loin quelquefois dans sa satire des ridicules. Nous l'avons vu, par une longue fréquentation, perdre son respect des dignes bourgeois et des solennels pédants qui l'entourent. Voici que, la philosophie ambiante l'encourageant, il va perdre jusqu'à la crainte de leur animosité. Des poètes l'ont croisé sur la route et l'ont, après boire, initié à leurs rêves naissants; ils lui ont communiqué leur hardiesse, appris leurs mots familiers, enseigné le jargon de la parodie et de la satire, et se sont fait un allié de ce rôdeur de grand chemin.

Mais il a, malgré ce qu'on lui a fait dire, gardé obstinément sa gaieté franche et son originalité. Les mots boursouflés lui font peur, les termes savants le désorientent, les subtilités l'ahurissent. Il a raisonné, à son habitude, droit et presque brutalement, assénant les critiques comme des coups de batte et les anathèmes comme des coups de pied, ironique, superbe, fulgurant, inattendu, écrasant et triomphant joyeusement dans la fusée d'un éclat de rire.

Et si parfois les mots lui sont venus plus acérés, la satire plus

mordante, l'idée plus profonde et la phrase plus assouplie, c'est que son amour, contrarié par les exigences sociales, l'aura heureusement inspiré, et lui aura donné, si rustaud qu'il pût être, la finesse, la pénétration, le charme, cette éloquence entrainante qui est l'esprit du cœur.

Et ce n'est que chemin faisant, et parce qu'on l'ennuie, qu'il s'attaque si vigoureusement à la société. Son humeur serait plutôt de la laisser aller à sa fantaisie, mais il lui échappe, à cause qu'il a fréquenté les poètes mécontents, des boutades et des sorties sifflantes. Et il daube sur Cassandre, sur Pantalon, sur le Docteur, sur tout le cortège des Respectables, parce qu'il a vu ce qu'en valait l'aune et comment cette bourgeoisie et cette science ont leur bonne part de fausseté et d'intérêts mesquins et surtout parce que cela lui vient ainsi, que son humeur du moment l'y entraine et qu'enfin il n'est point fâché de jeter au nez de ces sots personnages, infatués de leur régularité, la nasarde vengeresse d'un appel aux hors-la-loi. C'est qu'il les connait bien, tous ces grotesques déplaisants, depuis le temps qu'il mêle ses amusements et ses caprices à leurs cupidités et à leurs intrigues. Et il leur en veut moins peut-être de l'avoir dupé ou molesté — sûr de le leur rendre — que de l'avoir forcé, par besoin, à leur humiliante fréquentation. Et si l'Opéra y passe, c'est que l'Opéra l'empêche de chanter, et aussi qu'il veut atteindre, derrière cette haute institution, les détenteurs de privilèges, dont le commerce offense ses idées de bohème, élevé sur la route, où chacun a droit à tout l'air qu'il peut respirer.

Ainsi par envolées subites, par couplets venus on ne sait d'où, montés aux lèvres par une inspiration soudaine, ou écrits par on ne sait quelle main sur des écriteaux mystérieux, éclate aux oreilles du monde bourgeois, agrippé à ses bénéfices, la virulente et bruyante chanson des sans-le-sou et des sans-gite, contents de peu, heureux de rien, ne demandant que le droit au rire, mais ébranlant parfois des éclats de leur gaieté les plus antiques assises de l'ordre des choses.

Et quand il a fait crouler, sous ses gamineries terribles, un peu de ce faux monde qu'il méprise, autant que son âme d'enfant peut concevoir le mépris, il ne regarde même pas la chute, il se détourne avec sérénité, sûr du coup, et surtout pensant à autre chose, et tandis que l'écho se répercute de cette dégringolade, il griffonne sur son genou quelques rimes qui lui sont venues en parlant :

Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'envi mon costume.
S'ébaubissant, à leur coutume,
Les badauds ont l'œil large ouvert.

Sur ce haillon problématique,
Où la sève de vingt saisons
Mit les étranges floraisons
D'une palette fantastique.

Voluptueusement vautré
En un tas de tiges fleuries,
Dans l'herbe folle des prairies,
Le beau vert m'en est demeuré :

Tremblant sous un regard qui flatte.
En l'ivresse d'un doux souper,
Le vin gai m'est venu tremper
De belles taches d'écarlate.

Et Phébus, à qui nous rions,
Dans les tendresses savourées
Y mit en des lueurs dorées
La caresse de ses rayons ;

Et dans son flamboiement superbe,
Ma défroque aux tons radieux
Embaume des baisers joyeux
Du soleil, du vin et de l'herbe.

Et c'est ainsi qu'il a passé à travers les siècles, ironique et léger, moqueur et tendre, virulent et insouciant, jetant son rire à tous les échos et rythmant sa même chanson folle sur les mètres les plus divers.

Il riait au temps licencieux des Atellanes, en poursuivant de ses saillies l'empire croulant et le vieux monde à l'agonie ; il a ri aux foires du moyen-âge, préparant, avant l'autre, la renaissance de l'esprit gaulois ; il a ri sous le grand siècle, aux farces de haute graisse, et sous la Régence, aux contes osés et licencieux ; il s'est moqué, avec les poètes, avec Regnard, avec Piron, avec Delisle, avec Marivaux, des gentilhommerie boursouflées, des importances bourgeoises et des vilenies autorisées ; il s'est tu un moment sous 89, où les choses ne prêtaient point à rire, mais il a repris de plus belle dès qu'il a eu gros comme l'ongle de liberté. Puis il s'est dégoûté de dire leur fait à ces gens qui ne voulaient rien comprendre, et il s'est borné à vivre pour lui, et à chercher, de bon cœur

et de bonne foi, l'amour aux lèvres des colombines rencontrées, la nourriture aux huches des auberges et le boire aux celliers d'autrui.

S'il s'est un moment plié par bonté d'âme à de plus fougueux anathèmes ou à des lamentations plus pathétiques, il est revenu bien vite à ses joyeux éclats. Et aujourd'hui devant notre prosaïsme spleenétique, il attend, le sourire blotti au coin de la bouche, l'heure où il pourra reprendre, tout son soûl, sa belle verve épanouie.

Et, en attendant, il vague au clair de lune, et jouit délicieusement, en bel égoïste, de tout ce qu'il voit méconnaître aux maladroits. Et il se contemple, orgueilleux, dans ce qu'il admire, étant lui-même toute la jeunesse et toute la sève. Et sans s'inquiéter qu'on le suive, il s'en va, éternel enthousiaste, épris à jamais des belles et jolies choses, chercher les jouissances supérieures hors des arrangements sociaux, loin du mensonge et de la sottise, sur cette grande route où Cassandre ne passe qu'en tremblant, mais où l'on croise, sous les étoiles, toutes les chimères, tous les rêves et tous les beaux hasards réservés aux vingt ans joyeux.

PIERRE VRIGNAULT.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

Suzanne! de grâce, fermez vite, disait une voix de vieille femme effrayée.

UNE BERQUINADE SOUS LA TERREUR

Par une belle journée de fin septembre 1793, la petite fenêtre d'une chambre située sous les toits de la rue Saint-Antoine s'ouvrit.

Une tête blonde et rieuse, éclairée par deux jolis yeux bleus, apparut, regarda un instant les passants aux lèvres desquels le soleil couchant mettait un gai sourire, écouta deux pierrots qui babillaient sur le toit, puis rentra.

— Suzanne ! de grâce, fermez vite, disait au même instant une voix de vieille femme effrayée.

— Voilà ma bonne, voilà !... N'ayez crainte.

— C'est que vous êtes d'une imprudence, ma chère enfant !... Comment, vous ne craignez pas de vous hasarder à la fenêtre le lendemain même de leur terrible loi des suspects.

— Voyons ma bonne, dit la jeune fille en éclatant de rire, dites-

moi, j'ai donc l'air suspect? Je parais donc conspirer contre la sûreté de l'État?

La vieille femme considéra un moment avec une admiration mélancolique les traits réguliers et fiers de Suzanne, ses joues de satin aux pommettes roses, sa taille élancée et bien prise, sa gorge de vierge en plein développement, recouverte d'un fichu de mousseline sous lequel se dressaient triomphantes les pointes rigides des seins, et dit en hochant la tête :

— Vous avez l'air d'un ange, vous le savez bien !

— Ah ! ma bonne, c'en est trop, répondit la jeune fille en fronçant les sourcils avec une fureur comique, vous êtes une vilaine flatteuse, une aristocrate ! et elle se jeta au cou de la bonne vieille toute contente.

Suzanne de Valereuse avait dix-huit ans.

Le comte et la comtesse de Valereuse habitaient un vieux castel familial aux environs du Mans.

Le comte, gentilhomme instruit et libéral, n'avait pas été inquiété, et les événements l'avaient toujours trouvé et laissé calme et souriant, satisfait au fond d'un changement qu'en sa qualité de disciple de Jean-Jacques il ne pouvait qu'approuver.

Une seule fois, le château de Valereuse avait reçu la visite d'une bande de paysans plus exaltés d'ailleurs que furieux.

C'était quelques jours après la prise de la Bastille. A cette époque, des troubles avaient eu lieu au Mans et dans les environs, troubles à la suite desquels on créa dans cette ville un Comité permanent, et on organisa une milice citoyenne.

Quelques fervents, quelques « avancés », comme on dirait aujourd'hui, mirent en avant l'idée d'aller chez le comte dont on connaissait bien les idées larges et tolérantes, et de lui demander de boire à la santé de la prise de la Bastille.

Deux heures plus tard on était à Valereuse.

— Comment donc, s'écria le comte en riant, quand il connut le motif du voyage, mais certainement que j'y boirai... et avec d'autant plus de plaisir que mon grand'père y est resté trois ans, mort-de-ma-vie, à la Bastille, pour quelques vers contre cette diablesse de Pompadour !... A votre santé, mes enfants...

Et dans le choc des verres, dans les vivats et les cris de joie qui faisaient tressaillir les hauts lambris de chêne de la grande salle, on entendit ce cri du cœur :

— Ah ! s'ils étaient seulement tous comme ça !

— Oui, mon ami, reprit le comte en se tournant vers un ancien juge au Présidial qui était venu ce jour-là passer l'après-midi à Valereuse, trois ans de Bastille pour quelques vers... pas méchants pourtant...

* * *

Par une belle soirée de juin 93, le comte de Valereuse fit une chute de cheval dont il mourut au bout de quelques heures. Peu de jours après, la comtesse le suivait dans la tombe.

Dame Rose, la vieille nourrice, Charles son petit-fils, et Suzanne qui faillit devenir folle de douleur, s'en étaient alors allés à Paris, et logaient dans le petit appartement de la rue Saint Antoine où nous sommes en ce moment.

— Et personne n'est venu pendant mon absence? demanda dame Rose.

— Ah! répondit Suzanne qui ne put s'empêcher de tressaillir, tandis qu'un tremblement nerveux agitait ses belles mains blanches.

— Tant mieux, reprit la brave femme qui avait plus de cœur que de perspicacité.

Et elle se mit à tricoter consciencieusement, tandis que Suzanne continuait sa broderie.

* * *

A trois jours de là.

Dix heures du soir.

Des bandes furieuses sillonnent la rue en chantant *Ça ira*...

Toute pâle, ses cheveux gris défaits, de grosses larmes aux yeux, dame Rose contemple tristement sa petite chambre déserte.

La porte s'ouvre.

Charles entre brusquement, tout ému, tout tremblant lui aussi.

— Eh bien? interroge la grand'mère d'une voix oppressée.

— Rien encore... Les voisins ne l'ont pas vue... On ne sait où elle est.

— Seigneur Jésus, ayez pitié de nous, s'écrie dame Rose qui gémit en se couvrant le visage de ses pauvres mains ridées de vieille.

Et elle tombe abîmée, écrasée, au pied du lit, tandis que de rouges sanglots lui déchirent la gorge.

Pâle, les yeux brillants de fièvre, le torse en arrière, les mains pétrissant le dossier d'une chaise dans une crispation effrayante, Charles regarde vaguement un délicieux portrait au pastel qui danse à la lueur tremblotante d'une chandelle fumeuse. Tout à coup il tend désespérément les mains vers la vacillante apparition en criant, affolé, avec un hurlement de mâle inassouvi :

— Suzanne... Ma Suzanne!...

Et cependant, là-bas, sur la route de Toulon qui s'est livré aux Anglais, chemine un petit soldat portant gaiement le fusil, faisant crânement l'exercice, plaisantant au besoin malgré la fatigue qui meurtrit ses petits pieds.

Mais c'est égal, on trouve qu'il est bien drôle le petit soldat : il ne fume pas, ne boit pas et rougit quand la cantinière lance un mot gaillard.

Quel drôle de soldat.

On dirait une femme!...

* * *

C'en est une en effet.

Elle s'appelle Suzanne de Valereuse.

Pendant cet après-midi où la blonde fille effrayait tant dame Rose en se montrant à la fenêtre il est venu quelqu'un au petit logis de la rue Saint-Antoine.

Ce sont des sectionnaires.

La Convention a décidé la levée en masse de tous les Français de dix-huit à vingt-cinq ans.

De nouveau la Patrie est en danger; de nouveau on va la sauver. Un petit homme gris, tout menu, tout timide, va organiser la Victoire en 93, comme l'a fait Danton en 92.

C'est Lazare Carnot!

A ce moment, la situation est désespérée : la Vendée est en feu, soixante départements sont parcourus et « travaillés » par les Girondins, l'Europe entière menace nos frontières. Barère vient de présenter au comité de Salut public le rapport où se lit la fameuse phrase : « La République n'est plus qu'une grande ville assiégée, il faut que la France ne soit plus qu'un vaste camp! »

On obéit, on se dévoue, car la Patrie appelle et la Convention veille.

Mais lui, dit un poète célèbre, parlant du vaisseau qui personnifie la Révolution :

> Mais lui, tout mutilé des coups de la tempête,
> Se dressa sur sa quille, et, relevant la tête,
> Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
> Et rallumant soudain ses foudres alarmées,
> Comme un coup de canon lâcha quatorze armées,
> Et l'Europe à l'instant rentra dans son repos !...

Et à la tête de ces quatorze armées, la Convention envoya des commissaires choisis dans son sein, pour « imposer » la victoire aux généraux. C'étaient : les Levasseur, de la Sarthe, à Hondschote, avec Houchard ; les Carnot, qui, en tête des troupes chargeait à Wattignies les Autrichiens du duc de Cobourg ; les Saint-Just, montant avec Jourdan à l'assaut de Charleroi ; les Bon Saint-André, se faisant attacher au grand-mât du vaisseau, le jour du *Vengeur !...*

Les quatorze armées sont partagées en deux cent vingt-huit brigades : il faut des soldats pour les remplir. Voilà pourquoi les sectionnaires sont venus dans le petit logement de la rue Saint-Antoine. Ils viennent requérir le petit-fils de dame Rose, le beau gars de vingt ans. Il faut qu'il soit prêt à partir dans trois jours.

Ce soir-là, Suzanne de Valeureuse avait trouvé le moyen d'éloigner la vieille nourrice et son petit-fils et quand la porte s'ouvre, elle a tout prévu, tout préparé :

— Vous venez pour le citoyen Charles, citoyens !... Très bien je vais l'appeler.

Elle passe dans sa chambre, coupe ses longues boucles blondes, qui tombent à ses pieds, vaporeuses et parfumées comme des nuages d'or, comprime sa poitrine rosée aux seins palpitants, revêt à la hâte de gros fiers habits masculins qu'elle a pu dérober aux regards investigateurs de dame Rose.

Puis elle rentre, et dit de la voix la plus rude qu'elle peut faire sortir de ses petites lèvres rouges faites pour le gazouillement d'amour et pour le baiser :

— N'est-ce pas, citoyens, que je ressemble à ma sœur ?

Et ils partent.

Voilà pourquoi, ce soir-là, la vieille nourrice ne trouvait pas sa petite Suzanne, et pourquoi, sur la route de Toulon cheminait, en renfonçant de grosses larmes, un petit soldat blond, qui ne fumait pas, et baissait la tête aux gros mots !...

Tout à coup, Charles bondit en avant en jetant un cri : il vient d'apercevoir sous le lit, quelque chose de blanc, comme une lettre.

C'en est bien une. Suzanne l'a jetée là comme elle a pu, avant de partir, sans que les sectionnaires en aient rien vu.

Le petit-fils de dame Rose ouvre le cher papier, tandis que la grand' mère, les mains croisées sur la poitrine, comprime un moment ses sanglots sans pouvoir retenir ses larmes, qui s'égarent sur sa figure brune, à travers un réseau de rides qu'elles bordent de liserés d'argent !

Voilà ce que Charles lit d'une voix saccadée, en jurant parfois terriblement, lui si doux d'habitude :

« Ma bonne nourrice,

« Je vais te causer bien de la peine, mais j'ai fait pour le mieux. « Tu es vieille, tu n'as plus pour appui et pour consolation que « Charles. On veut te l'enlever. J'ai fait en sorte qu'il reste près « de toi.

« Je me suis bien déguisée, et je pars à sa place.

« Ne pleure pas trop, et surtout, n'essaie pas de faire recon- « naître cette erreur, tu nous perdrais tous trois. Tu verras, je « reviendrai bientôt; je suis capable de devenir officier !...

« Adieu, bonne et chère nourrice, parle de temps en temps de « moi avec Charles.

« Suzanne de Valereuse »

« J'ai caché mes cheveux dans mon lit, tu les y trouveras.

« N'oublie pas d'arroser mes fleurs. »

Sur ces mots, Charles s'arrêta.

Il resta un moment silencieux, puis balbutia désespérément, tandis que de grosses larmes tombaient goutte à goutte sur le papier :

— Et moi, mon Dieu... et moi qui l'aimais tant!...

— Comment, Charles, que dis-tu là, mon gars ? s'écria dame Rose, interdite, en essuyant d'un revers de main ses yeux alourdis.

— Ah ! grand'mère, je l'aimais bien, allez !

— Tu l'aimais... toi?...

— Oui... et elle ne m'aimait pas, elle... je le vois bien... tout

pour vous dans la lettre... pas un mot pour moi... Aussi, pourquoi aller aimer ainsi la fille du comte de Valereuse... C'est égal, grand-mère, si vous saviez comme j'ai gros cœur!

Et le robuste paysan tomba à genoux auprès de dame Rose qui prit sa grosse tête d'hercule effaré entre ses mains tremblantes, et le consola comme quand il était petit et qu'il pleurait pour ne pas aller à l'école!

⁂

Au mois d'avril 94.

Le lendemain soir de la bataille de Saorgio où Dumerbion et Bonaparte avaient culbuté les Autrichiens unis aux Sardes.

Sous une tente éclairée des lueurs blafardes d'une torche qui s'éteint, est étendu, roulé dans un grand manteau sur un lit de paille, un petit sergent, tout pâle, les yeux fermés, aux traits réguliers et doux comme ceux d'une femme.

Il est blessé au genou le petit sergent, légèrement Dieu merci, mais il a la fièvre, une grosse fièvre qui l'abat et lui donne le délire.

Près de lui, agenouillé, un autre sergent, un vrai celui-là, musclé, rablé, barbu, bâti à faire reculer, à lui seul, tous les coalisés.

Avec cela, deux grands yeux noirs flambant comme deux charboucles sous des sourcils profondément arqués.

Et le grand sergent regarde le petit avec une expression étrange de compassion, de pitié et de tendresse.

Tout à coup le blessé ouvre les yeux tout grands. Il fait un mouvement pour se lever sur son séant, et retombe épuisé sur sa couche en gémissant de sa voix dorée qui résonne doucement au milieu du silence du camp endormi :

— J'étouffe, ami André, j'étouffe!...

Le soldat se précipite vers son camarade. Il arrache la couverture, entr'ouve l'uniforme, fait brutalement bailler la chemise...

Puis il recule en poussant un cri de stupeur.

Par la brutale ouverture de cette toile grossière, viennent de saillir deux seins fermes et ronds, dont les pointes rosées se dressent inquiétées comme deux becs de colombes amoureuses, comme deux frais boutons de rose délicatement posés dans la corolle d'un lis!

Le sergent est debout maintenant, muet, immobile.

Il vient de comprendre quel sentiment étrange, inexplicable pour lui jusqu'à ce moment, le poussait vers cet enfant.

Pourquoi il était heureux de le sentir près de lui, et pourquoi une indicible tristesse s'emparait de lui quand le petit sergent n'était pas là...

Le soldat arrache la couverture et entr'ouve l'uniforme.

Oui, il comprend maintenant, et il est heureux ; l'enfant est une femme et André va l'aimer à son aise.

Le blessé vient de remuer.

Lentement, lentement, comme une douce pervenche qui se relève après le passage du vent, le petit sergent redresse sa tête blonde et pâle. Ses grands yeux bleus, tendres et pénétrants brillent de l'éclat inquiétant des fièvres.

Est ce un nouveau cauchemar, un nouveau délire?

André se précipite déjà vers la jeune fille pour l'apaiser par quelques douces paroles, mais celle-ci le regarde vaguement, les yeux comme plongés dans d'insondables et idéales profondeurs.

Ses lèvres rouges, décolorées un peu par la fatigue et l'insomnie, s'entrouvrent et laissent tomber ces mots qui paraissent à André un souffle léger, chantant à travers l'espace éthéré où l'Amour vous transporte, un zéphir frissonnant au milieu des nuages bleus, des paysages cythéréens :

— Je t'aime... Je t'aime !...

* * *

Paris a pris son air de fête. Le peuple ne gronde plus dans les faubourgs.

La terrible Convention ne siège pas aujourd'hui.

La place de la Révolution est couverte de drapeaux et de fleurs ; un sable doux et fin cache les croûtes sanguinolentes du sol.

Au détour de la rue Saint-Antoine, un homme et une femme se croisent.

Une foule immense, parée, souriante, oublieuse, se presse au Champ de Mars, au milieu duquel brûle une statue de l'Athéisme, tandis que des jeunes filles, toutes de blanc vêtues, chantent les strophes de Chénier, qui semblent s'envoler vers le ciel azuré dans un gazouillis d'oiseaux :

O toi seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
Auteur de la Vertu, Principe de la Loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire,
La France est debout devant toi.

Là-bas, une foule d'hommes graves et silencieux, tous en habits

bleus à revers rouges, panaches et ceintures tricolores : ce sont les Conventionnels.

Devant eux, plus conventionnel que les autres conventionnels, en habit plus bleu que les autres habits, portant des ornements tricolores plus tricolores que tout le reste, assez loin de ses collègues pour ne pouvoir être confondu avec eux, un homme au visage coquettement soigné comme celui d'une femme, tient un énorme bouquet. C'est Robespierre.

On célèbre aujourd'hui, 8 juin 1794, la fête de l'Être suprême.

Puis la cérémonie s'achève, la foule se disperse, les fronts se plissent de nouveau. De nouveau, les regards se tournent inquiets à droite et à gauche.

Au détour de la rue Saint-Antoine, un homme et une femme se croisent, s'arrêtent instinctivement, se fouillent des yeux, et laissent échapper un double cri de surprise et de terreur :

— Suzanne !...

— Charles !...

Suzanne de Valereuse veut fuir, mais Charles la saisit par le bras et l'entraîne vers la petite chambre où dame Rose est morte un mois auparavant...

La porte se referme. Sans mot dire, Charles désigne à Suzanne la petite chaise où elle avait coutume de s'asseoir, et sur laquelle personne ne s'est même appuyé depuis son départ. Suzanne s'assied en frissonnant. Charles la regarde un moment, puis tombe à ses pieds en sanglotant :

— Ah ! si vous saviez... si vous saviez comme j'ai souffert !...

Silencieuse, Suzanne se lève d'un mouvement saccadé et se dirige vers la porte, les sourcils froncés.

— Suzanne... écoute-moi... écoute-moi je t'en prie, laisse-moi dire ce que j'ai caché si longtemps.. ce qui me fait mal... ce qui m'étouffe et me tue... je t'aime... je... Ah !

Et se relevant, ou plutôt bondissant comme un fauve en furie, Charles se rua sur Suzanne de Valereuse, la renversa violemment en arrière, et goulument, mettant tout son amour, tout son désespoir dans cet embrassement, il posa sur ces lèvres humides qu'il désirait depuis si longtemps un long et monstrueux baiser.

Puis effrayé, épouvanté il voulut tomber aux pieds de son idole, lui demander pardon à genoux de sa brutalité, mais il ne put se dégager. Deux bras souples et doux venaient de l'enserrer. Ces durs qu'il croyait voir remplis des éclairs de l'indignation, lui sou-

yeux riaient doucement, et Suzanne murmura en laissant tomber sa tête sur l'épaule du bien-aimé :

— Oh ! Charles... Charles, je t'aime!...

— Comment... mais... est il possible.... tu m'aimes?... et tu m'as quitté?...

Suzanne releva la tête et dit simplement :

— Quelle preuve plus grande pouvais-je te donner de mon amour ?

Puis tout à coup, elle pâlit, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues, elle se dégagea brusquement et s'écria d'une voix brève, presque brutale :

— Adieu !

— Comment, ma bien-aimée!... Que veux-tu dire?... Mais n'est ce pas maintenant que nous allons commencer cette vie de bonheur et de félicité à laquelle nous avons rêvé tous deux si longtemps sans oser nous le dire?

Suzanne resta un moment silencieuse, puis, d'une voix sourde, le front plissé, presque honteuse :

— Je suis mariée!

— Toi? rugit Charles, toi? mariée? Mais que m'as-tu dit alors?

— La vérité !... Mais cet homme, sergent au même régiment que moi, m'a plusieurs fois sauvé la vie au péril de ses propres jours!... Je n'avais qu'un moyen de lui témoigner ma juste reconnaissance : il m'aimait, je l'ai épousé ! Je suis sa femme, Charles, et bien que n'éprouvant pour lui que des sentiments d'estime et d'amitié, je sais trop, ajouta-t-elle d'une voix que les larmes contenues faisaient trembler, ce que Suzanne de Valereuse se doit à elle-même, pour jamais faillir à mon devoir!... Adieu, Charles... Adieu pour la dernière fois...

Et calme, grande, fière comme l'incarnation du Devoir, Suzanne sortit à pas lents.

. . . . . .

Le surlendemain on lisait dans un des journaux du temps : « Les contre-révolutionnaires continuent leur sinistre besogne. L'un d'eux, le citoyen Charles, demeurant rue Antoine, a été arrêté pour avoir crié : « Vive le Roi !... Je veux que le Roi revienne! » Jugé et exécuté aujourd'hui, le citoyen Charles a poussé le cynisme jusqu'à dire, en montant à l'échafaud : « La mort... je la bénis!... Voilà trois jours que je la réclame! »

PAUL PELTIER.

TRILBY [1]

(*Suite.*)

Hélas, peu de temps après — représailles du ciel sans doute — Le Laird tomba malade et il fallut envoyer chercher le médecin ; on pensa à engager une garde. Mais Trilby n'en voulut point entendre parler, ni même d'une sœur de charité. Elle entreprit de soigner le malade toute seule et ne ferma pas l'œil pendant trois jours et trois nuits après lesquels Le Laird fut hors de danger ; le délire cessa et le médecin trouva Trilby terrassée de sommeil auprès du lit.

Mme Vinard qui se tenait au pas de la porte, le doigt sur les lèvres, chuchota :

— Quel bonheur ! il est sauvé, Monsieur le docteur ; écoutez ! il dit ses prières en anglais ce brave garçon !

Le vieux docteur qui ne comprenait pas un traitre mot d'anglais écouta et entendit la voix de Le Laird, faible, mais intelligible et pleine de ferveur, chanter solennellement cette recette du plat marseillais de ses amours :

« *Green herbs, red pepers, mussel, saffron, soles onions, garlic, roach and dace — All these you eat at Terre's Tavern. In than one dish bouillabaisse!* »

— Ah ! mais c'est très bien de sa part ce brave jeune homme ! rendre grâce au ciel comme cela, quand le danger est passé !... très bien... très bien...

Quoique voltairien, sceptique et ennemi de toutes pratiques religieuses, le bon docteur fut touché, car étant vieux et par conséquent tolérant, il ne gardait pas rancune aux jeunes gens de leurs faiblesses et de leurs illusions.

Ensuite, il émut vivement Trilby en lui exprimant toute son admiration pour le dévouement et l'adresse dont elle fait avait preuve.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

***

Tous ces détails semblent bien pot-au-feu, mais c'est l'exacte vérité et qui aidera le lecteur à comprendre comment Taffy, Le Laird et Little Billee furent complètement conquis par la jeune fille. Ils ne pouvaient songer sans frémir au moment où les brutales circonstances de la vie les forceraient à rompre cette intimité, à déployer leurs ailes et à s'enfuir dans d'autres régions, laissant la chère Trilby par derrière, bien loin...

Entre eux il leur arrivait souvent de faire des plans, et d'aviser, pour plus tard, aux moyens de sauver Trilby des mille pièges et embûches du quartier Latin dans lesquels leur absence devrait fatalement la rejeter.

Trilby, elle, ne pensait point à ces choses; ses vues sur la vie étaient courtes, et le lendemain ne l'inquiétait pas.

Pourtant il y avait un point noir dans le paradis de la jeune fille; une forme funeste et de mauvais présage qui se trouvait à tout instant sur son chemin : c'était Svengali.

« Écoutez! Monsieur le docteur, il dit ses prières en anglais. »

Il était un visiteur assidu de l'atelier de la place Saint-André-des-Arts où on lui pardonnait sa bizarrerie en faveur de son talent, surtout quand il était accompagné de Gecko: Cependant il devint bientôt évident que les visites des deux musiciens étaient en l'honneur de Trilby qu'ils s'étaient imaginé d'adorer chacun d'une manière différente — le pauvre petit bout d'homme de Gecko avec une humble adoration de caniche exprimée seulement par une fervente déférence, comme si la seule récompense qu'il osât espérer en retour fût quelques pauvres mots de politesse, un regard d'indulgence ou de sympathie, bref, un os jeté à un chien affamé. L'ambition de Svengali était autre. S'il faisait des courbettes, c'était avec une humilité feinte et pleine de menaces ; s'il badi-

nait, c'était d'une manière effrayante qui rappelait celles d'un cha jouant avec une souris — un vilain, long, maigre, gluant, répu gnant chat de gouttière (s'il existe un tel animal autre part que dans les cauchemars).

Trilby avait été plusieurs fois reprise de sa névralgie, mais elle avait préféré en souffrir plutôt que de recourir à Sven gali. Celui ci, qui ne se doutait pas des sentiments hostiles de la jeune fille, la croyait délivrée de ces douleurs, et cela l'ennuyait.

Quand il la rencontrait, il essayait toujours de la magnétiser du regard, s'approchait d'elle, à la frôler, faisant des passes et contre passes sur ses yeux jusqu'à ce qu'elle tremblât, frissonnât de peur et d'énervement d'abord, ensuite, lorsqu'elle sentait le charme la pénétrer elle se secouait violemment et s'enfuyait pour ne pas succomber.

Si Taffy était présent, il s'interposait avec un énergique « pas de ça, mon vieux !... » et une bonne tape dans le dos de l'Allemand qui faisait tousser celui-ci pendant trois quarts d'heure et paralysai son pouvoir magnétique pour une semaine.

Par un coup de chance inattendu, Svengali et Gecko avaien obtenu un engagement pour trois grands concerts où ils avaien remporté un éclatant succès. Ensuite ils en donnèrent eux-mêmes un « qui fit fureur » et dont le résultat fut, de la part de Svengali, un étalage somptueux de vêtements coûteux de forme et de couleurs excentriques qui attiraient l'attention des gens et les faisaient se re tourner dans les rues sur son passage, chose qu'il adorait entre toutes.

Il sentit alors sa fortune faite et, sans songer un seul instant à liquider ses *anciennes dettes*, en contracta de nouvelles chez les tailleurs, chapeliers, bottiers, bijoutiers.

Il avait les poches toujours pleines de coupures de journaux contenant son éloge, qu'il lisait à tout le monde, surtout à Trilby tandis qu'elle faisait tranquillement ses raccomodages et que la boxe et les assauts d'armes allaient leur train. Alors il lui tenait le langage suivant : « Ach ! Himmel, Drilpy ! fous ne safez ce que c'est que d'être un crand bianiste gomme moi, eh ?... che fous temande un beu te qui à l'air fotre cher Little Billee, assis, frappe te butisme tans son betil coin à faire te la popote à l'huile, sa filaine balette tans une main, et ses binceaux en boiles te gochon tans l'autre ! Quand son stubide betit tapleau sera fini, il l'enverra à Londres et là on l'accrochera au mur avec un tas t'autres, tous en rang gomme tes recrues bassant l'insbection. Et le bublic ennuyé

entra l'examiner, défilant t'un pas te funérailles. Mais quand vengali ira à Londres, lui, on verra pien autre chose ! Ah ! ah !... l se tiendra tebout seul, sur une blate-forme et fera endendre une usique à nulle autre bareille ; et cendaines te *Englân derinnen* eautés fientront le foir et l'abblaudir : prinzessen, comtessen, qui erdront la tête, *English Altessen* le gœur... et le reste, en l'honeur te Svengali ! Elles l'infiteront à fenir les foir tans leurs alais, et payeront tes billiers te francs pour l'endendre chouer ; et brès il se brélassera tans un crand faudeuil, et elles s'assoieront udour te lui sur tes dabourets et lui aborderont tu thé, te l'eau dei et tes marrons clacés, et se bencheront sur lui en l'éventant, ar il sera vadigué abrès afoir choué Chopin bour tes billiers te rancs !... Ah! Ah... che fois ça t'ici, eh ?... Mais Svengali ne les ecartera même pas ; il recartera dans son gœur, souriant à son rêve. Et ce rêve est te déboser sa gloire, son talent, sa céléprité, es billiers te francs aux cholis bieds te Drilpy, à gondition qu'elle gonsente à bartacher sa fie !... »

Bien que Trilby ne l'écoutât pas, regardât dans le vague, comme pensant à autre chose il continuait : « Leurs Choseph te maris crèveront te chalousie et voutront boxer Svengali, mais ils en auront peur.

« *Ach !* ces belles Anglaises, elles gonsidèreront comme un honneur te coudre les boutons te gulotte te Svengali ; te rebrisser ses chauzettes, comme fous le faites bour ce bougre t'impécile t'Ecossais qui tribatouille tes doréadors et cette andouille d'*Englander* qui passe son temps à se nettoyer et à se salir et à se neftoyer engore ! *è da capo !* »

Puis, montrant du doigt les chaussettes que Trilby raccommodait : « Himmel ! quels sacs te pommes te terre ! A quoi est-il bon fotre cher Daffy ! Il ne sait que cogner les crands musiciens tans le dos, avec sa grosse patte d'ours. Il drouve cela trôle, le gochon ! Et fos chers Français là-bas — ces sales damnés boseurs, *rerfluche* te Français ! — Turien, Barizel, Bouchardy ! Te quoi un Français beut-il barler, excepté te lui-même, eh ? Qu'a-t-il à dire excepté tu pien te lui-même et tu mal tes autres, eh ? Leur fanité soulèfe le gœur ! Ils croient doujours que le monde est occupé t'eux, les crétins ! Ils oublient qu'il existe un bersonnage nommé Svengali pour occuper le monde ! Foyez-fous, Drilpy, c'est te *moi* que le monde s'occupe — de *moi* et bersonne t'autre, moi... moi... moi... Egoutez ce qu'on tit tans le *Figaro* .. »

Et tirant de sa poche un journal, il le lisait à Trilby. Puis :

— Que bensez-fous de ça, eh ? Qu'est-ce que tirait Turien si on écrifait te lui te bareilles chosses ? Mais fous n'écoutez pas, nom t'un tonnerre ! Crande bique que fous êtes ! Espèce d'aprutie ! *Donnerwetter !* Vous contemplez les toits par la venêtre bendant que Svengali barle ! Recartez tonc un betit beu plus bas, entre les maisons, te l'autre côté te la rifière ! Et fous verrez une filaine betite masure tans laquelle il y a huit crandes plaques te cuivre, bosées opliquement en ligne gontre le mur, comme tes lits dans un dortoire d'école. Eh pien, un beau chour fous tormirez t'un sommeil édernel sur une te ces plaques — fous, Drilpy, fous qui ne foulez pas écouter Svengali et qui finirez par le lasser et le berdre !... Et, quand vous serez là, fous aurez un tablier te cuir sur le corps et au-dessus de votre tête dégoudderad'un robinet, un filet t'eau froide qui fera tic... tic... tic... tout tu long te fotre beau corps, jusqu'à fos betits pieds blancs qui tefiendront tout verts, et fos pauvres haillons boueux pentront au

Tirant de sa poche un journal, il le lisait à Trilby.

« Prinzessen, comtessen, lui aborderont tu thé. »

blafond bour que fos amis buissent fous reconnaitre! Mais fous n'aurez pas d'amis bour s'inquiéter te vous... Et tes gens te toutes sortes, des édrangers fous recarteront au travers des vitres : *Englanders*, chiffonniers, peintres et sculpteurs; ouvriers, pious-pious, vieilles sorcières te la rue, et tous s'écrieront : « Ah! quelle belle femme c'était! Recartez-là! Elle aurait dû rouler carrosse! » Et à ce moment qu'est-ce qui passera par là, étalé tans une victoria à teux chevaux, envelobbé te fourrures et fumant un excellent cigare te la Havane... Svengali! Alors il sautera te voiture, refoulera la ganaille de côté, et fera : « Ah! ah! c'est la crande Drilpy, qui recartait en l'air au lieu t'écouter Svengali quand il lui téclarait son amour, et... »

Et tous s'écrieront : « Ah! quelle belle femme c'était. »

Sa boîte à peinture d'une main, sa valise de l'autre.

Svengali était, le plus souvent, interrompu alors par un autre coup dans le dos plus violent que le premier et la voix tonnante de Taffy :

— Quelles rosseries chantez-vous encore à Trilby, vous, suppôt de l'enfer? Ne voyez-vous pas que vous lui faites mal au cœur! Rompez et allez vous amuser d'une autre manière au piano, ou je vous

montre le chemin de la porte à coups de pied dans le derrière!

C'est ainsi que cette « andouille d'Englander » arrêtait intempestivement la cour de l'Allemand et en délivrait celle qui en était la victime.

Alors Svengali, qui avait une crainte salutaire de Taffy, allait tout penaud, au piano et disait :

— *Dear* Drilpy, fenez chanter *Ben-Bolt*, je meurs t'envie d'entendre cette pluie de berles! Fenez vite!...

Trilby ne se faisait jamais prier quand il s'agissait de chanter, et, au désespoir de Little Billee, qui était toujours sur le gril, elle allait immédiatement se camper près du piano et donnait de nouveau le spectacle grotesque que nous connaissons, et que l'accompagnement de Svengali ne parvenait pas à améliorer. C'était, au contraire, une cacophonie plus lamentable que jamais, qu'il encourageait de « très pien, très pien », ça y est!

Ensuite, Svengali exerçait l'oreille de Trilby, comme il disait : frappait le « do » au milieu du clavier et le « fa » un octave au-dessous; et lui demandait quelle était la plus haute note. Trilby ne manquait pas de répondre qu'elles étaient toutes semblables. C'était seulement quand il frappait aux deux extrémités du clavier qu'elle s'apercevait de la différence et elle disait alors que le premier son rappelait le bruit que faisait le père Martin quand il attrapait sa femme et le second à celui que faisait son petit frère essayant de rétablir la paix.

Cela durait jusqu'à ce que Taffy agacé intervînt :

— Allons, Svengali, chantez-nous quelque chose à votre tour.

Et il lui chatouillait les côtes vigoureusement, le faisait hurler de douleur.

Alors Svengali se rabattait sur Little Billee, lui piquait les bras par derrière, le faisait pirouetter, ricanant :

— Himmel! Recartez-moi ce bras! on dirait celui t'une betite fille!

— Assez fort pour peindre! répliquait Little Billee.

— Et cette chambe, — reprenait Svengali — on dirait un borte-plume!...

— Assez gros pour vous flanquer des ruades si vous ne me fichez pas la paix!...

Et l'inoffensif Little Billee, tout à fait fâché maintenant, envoyait une grêle de coups de pied dans les tibias de l'Allemand,

juste au moment où celui-ci allait prendre sa revanche, Taffy .i saisissait les poignets, les lui tordait, ce à quoi Svengali ne :pondait que par des cris plus discordants que ceux de Trilby, ır il n'eût pas songé à cogner sur Taffy — pas de danger!

Tel était Svengali, toujours prêt à effrayer, à tourmenter les :éatures simples et faibles; depuis les femmes jusqu'aux animaux n passant par les enfants.

III

« Par deçà ni delà la mer,
Ne sçay dame ni demoiselle
Qui soit, en tous bien parfaits telle;
C'est un songe que d'y penser :
Dieu! qu'il fait bon la regarder!

Par une belle matinée de septembre, un lundi à 11 heures, Taffy et Le Laird étaient assis dans l'atelier devant leurs peintures, 'umant en se dandinant sans rien faire ni dire.

Ils se sentaient las, étant rentrés fort tard la veille, de Barbizon, dans la forêt de Fontainebleau, où ils avaient passé une semaine céleste en compagnie des peintres Rousseau, Millet, Corot, Daubigny et beaucoup d'autres encore, moins célèbres.

Little Billee, qui avait été de la partie, en était revenu follement épris de cette existence libre de plein air. Et il s'était juré de venir vivre là un jour, se livrer à ses rêves irréalisables, à ses inspirations impossibles à traduire, et peindre la forêt telle qu'elle était, en la peuplant d'êtres à sa fantaisie.

Taffy commença :

— Au diable le travail, ce matin! Je me sens plutôt disposé à une promenade au jardin du Luxembourg, et à un bon déjeuner au café de l'Odéon.

— C'est justement ce que je me disais — continua Le Laird en se levant.

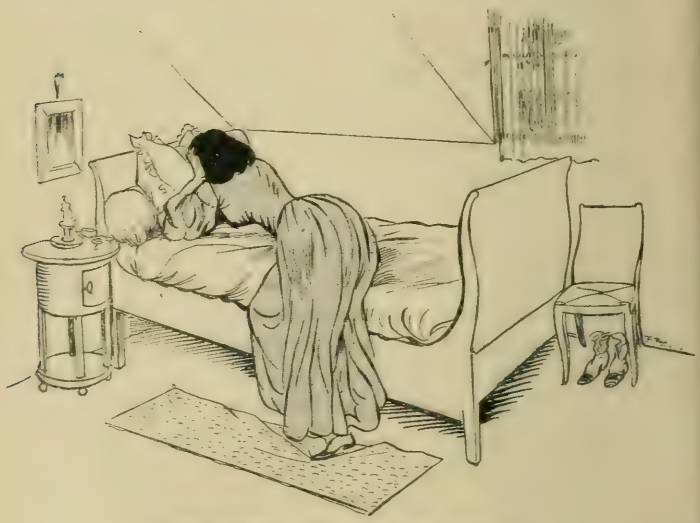
Puis celui-ci mit un paletot gris râpé qui lui descendait jusqu'aux talons, se coiffa d'un vieux couvre-chef trouvé sous un châssis de l'atelier au moment de l'installation; tandis que Taffy revêtait sa jaquette de chasse, sa cape de cricket, la visière sur l'oreille; et tous deux partirent dans le grand soleil, se dirigèrent vers l'atelier

de Carrel dans l'intention de débaucher Little Billee, le détourner de son travail.

Et qui rencontrèrent-ils, descendant la rue Vieille-des-Trois Mauvais-Ladres?... Little Billee en chair et en os, et de mine si triste qu'ils en furent tout alarmés.

Très pâle, sa boite à peinture d'une main et sa valise de l'autre; son chapeau en arrière d'où s'échappaient des cheveux ébouriffés qui lui donnaient l'air d'un chien malade, il faisait peine à voir.

— Grand Dieu! Qu'est-ce qu'il y a? s'écria Taffy.



Trilby enfonça son visage dans l'oreiller.

— Oh! oh! oh! elle pose l'ensemble chez Carrel!...

— Qui?

— Trilby!... Parmi tous ces voyous! Elle était là au moment où j'ai ouvert la porte... Je l'ai vue, je vous dis!... Et ça a été comme un violent coup, là, derrière la nuque. Alors je me suis sauvé... Je ne veux plus jamais retourner dans cette vilaine boîte, jamais!... Je pars pour Barbizon, peindre la forêt, et je venais vous dire adieu... Good by...

— Ah ça es-tu fou?... s'écria Taffy l'empoignant par le revers de son veston.

— Oh! je suis trop malheureux! il faut que je m'en aille... Je reviendrai dans huit jours... Lâche-moi, entends-tu?...

— Eh bien, écoute! je vais aller avec toi.

— Non; j'ai besoin d'être seul... Laisse-moi, je t'en prie!...

— Pas avant que tu m'aies juré de m'écrire aussitôt arrivé là-bas; et tous les jours jusqu'à ton retour... jure!...

— *All right!* C'est juré... Laisse-moi maintenant... Reviendrai dimanche... Adieu!

Et il prit sa course, disparut comme un fou.

— Tonnerre de Dieu! qu'est-ce que cela veut dire? — grommela Taffy tout interloqué.

— Ça l'aura choqué — répondit l'autre — de voir Trilby poser chez Carrel dans cet attirail... ou plutôt sans aucun attirail... C'est un si bizarre petit bonhomme. Et d'ailleurs, ceci me surprend de la part de Trilby. Ça ne lui vaut rien que nous nous absentions. Qu'est-ce qui a bien pu lui prendre? Elle n'a encore jamais posé dans un atelier de cette espèce. Je croyais qu'elle ne posait que chez Durien.

Trilby se jeta dans les bras de Le Laird.

Ils reprirent leur marche en silence.

Puis Le Laird :

— Sais-tu que j'ai l'idée horrible que le gamin est amoureux de Trilby!

— Moi, il y a longtemps que j'ai cette autre idée horrible que Trilby est amoureuse du gamin!

— Ce serait une sacrée affaire, — conclut Taffy gravement.

Ils continuèrent de méditer sur ces deux idées horribles; et plus ils les considérèrent, plus ils se convainquirent qu'ils étaient tous les deux dans le vrai.

— Nous voilà dans de beaux draps!... — fit Le Laird.

— Allons déjeuner, — ajouta Taffy.

Et ils étaient bouleversés à ce point, que Le Laird dévora trois

omelettes; que Taffy avala deux demi-bouteilles de vin, et Le Laird quatre, sans savoir ni l'un ni l'autre ce qu'ils faisaient... Ils restèrent dehors tout l'après-midi, craignant que Trilby ne vînt à l'atelier; ils flanèrent, mélancoliquement, sans but, sans pensées.

***

Carrel avait tout à coup décidé de passer une semaine à l'atelier et d'y faire la même étude que ses élèves. Il avait demandé à Trilby comme faveur spéciale de poser pour cette étude. Trilby était dévouée au grand Carrel et consentit tout de suite. Le lendemain elle se trouvait posant pour la femme d'Ingres dans le tableau de *La Source*.

On était au travail depuis dix minutes dans un silence religieux, quand Little Billee apparut en coup de vent. Mais à la vue de Trilby, qu'il s'attendait si peu à trouver là, il s'arrêta net, et resta à la porte, les épaules levées, les yeux fixés, comme brusquement frappé de paralysie.

Puis se prenant la tête, dans les mains, il s'était enfui, éperdu de douleur.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce *Litrebile?* — s'exclamèrent les peintres. (Ils avaient tourné à la française son surnom anglais.) Il a probablement oublié quelque chose.

— De se laver les dents ou de se brosser les cheveux...

— Ou de faire ses prières...

— J'espère qu'il va revenir, — ajouta le maître.

Trilby, elle, était inquiète, ne pouvant comprendre ce qui avait pris au jeune homme, et se le demandant en vain.

Ne l'ayant pas aperçu depuis une longue semaine elle s'était réjouie de le voir et de ce qu'il allait faire son portrait. Elle espérait, comme Carrel, qu'il reviendrait bientôt. Mais soudain, ce fut comme un rideau qui se déchire; une pensée affolante monta à son cerveau, couvrant ses joues d'une rougeur intense, et son front d'une sueur glacée.

Elle avait de bons yeux et Little Billee une physionomie singulièrement expressive. Était-ce possible qu'il se fût scandalisé de la voir poser ainsi? Elle le savait imbu de certains préjugés. Elle se rappela que ni lui, ni Taffy, ni Le Laird ne lui avaient jamais demandé de poser pour le nu; bien qu'elle eût été ravie de leur

rendre ce petit service. Elle se rappela également que Little Billee gardait le silence ou essayait de détourner la conversation, chaque fois qu'elle faisait allusion à sa pose pour l'ensemble : il prenait même quelquefois une figure triste et grave. Alors, de rouge, elle devint pâle, et puis rouge à nouveau, tandis que ce sentiment de honte inconnue jusqu'alors prenait les proportions d'un intolérable tourment, lui battait le crâne, tordait douloureusement toutes les fibres de son être, lui déchirait la poitrine. Elle endura, en une minute, d'incommensurables souffrances.

— Qu'est-ce que tu as, petite? Es-tu malade? — interrogea Carrel qui, comme tout le monde, aimait Trilby. Il l'avait connue très petite. C'était elle qui lui avait posé « L'Enfance de Psyché » (tableau qui est maintenant au musée du Luxembourg).

Elle fit signe que non, et le travail continua comme si de rien n'était.

Mais voilà que tout à coup Trilby, qui ne pouvait plus tenir la pose, laissa échapper la cruche qu'elle portait sur son épaule et qui roula sur le plancher, s'y brisant en mille pièces ; alors couvrant son visage de ses deux mains, elle éclata en gros sanglots qui l'étouffaient, la suffoquaient, et à l'ahurissement de l'atelier, continua de pleurer comme un grand bébé : « La Source aux larmes ! »...

— Qu'est-ce que tu as, ma pauvre enfant ? recommença Carrel accourant vers le trône à modèles et aidant Trilby à en descendre.

— Oh, je ne sais pas !... Je suis malade... très malade... Je t'en prie, emmène-moi... Je n'en puis plus !...

Carrel, avec une sollicitude émue, l'aida à se revêtir, envoya chercher un fiacre et la conduisit rue des Pousse-Cailloux. Elle posa sa tête sur l'épaule de son vieil ami et pleurant toujours, dit comme elle put le motif de sa peine, et Carrel les larmes aux yeux, fut pris d'un regret amer de l'avoir priée de poser, et resta bouleversé de la responsabilité qu'il avait ainsi assumée (il était père de grandes fillettes). Cependant il lui fallait retourner à l'atelier.

On se procura un autre modèle, une cruche neuve et peu de temps après, tous se remettaient au travail.

Trilby restée seule, se jeta toute habillée sur son lit, enfonça son visage inondé de larmes dans l'oreiller, réfléchit longuement en face d'elle-même, passa en revue toute sa misérable vie impure, et en demeura terrassée, à demi-morte de honte et de remords. Hébétée par la violence de cette scène inattendue, elle resta là trois

jours après lesquels sa douleur névralgique la prit, la sortit de son agonie morale et lui fut ainsi une délivrance.

Quand elle eut recouvré un peu de calme, elle résolut d'écrire à un des trois peintres et choisit Le Laird.

Elle était plus familière avec celui-ci qu'avec les deux autres. Il était impossible d'être autrement avec Le Laird, dont la bonhomie heureuse mettait tout de suite à l'aise. Puis, ne l'avait-elle pas soigné comme un grand frère durant sa maladie ? Ne l'avait-elle pas maintes fois dorloté, embrassé devant tout le monde, dans

Il était revenu avec des esquisses qui émerveillèrent ses amis.

l'atelier... et même en tête-à tête. Il lui semblait tout naturel qu'il en fût ainsi.

A lui, cela ne semblait peut-être pas si naturel !

Bien qu'il fût l'homme le moins sensible aux caresses féminines, il les considérait parfois comme une épreuve difficile malgré leur innocence !

Trilby n'avait jamais pris de telles libertés avec Taffy ; et quant à songer à la plus légère incorrection avec Little Billee... Oh ! elle eût cent fois préféré mourir !...

Elle écrivit à Le Laird :

« Mon cher ami,

« Je suis bien malheureuse.

« Je posais chez Carrel, dans la rue des Potirons, quand Little Billee entra.

Dans la ménagerie, ils tourmentèrent les bêtes. (P. 274).

« Il a été si choqué et si dégoûté (je l'ai vu à sa figure) qu'il s'est enfui et n'est pas revenu.

« J'étais là parce que M. Carrel m'en avait priée. Il a toujours été très bon pour moi et je fais tout ce qu'il veut ; mais ça, plus jamais !

« J'ai commencé à poser chez lui quand j'étais toute petite. Maman m'avait fait promettre de ne pas le dire à papa qui n'eût pas aimé ça, malgré que nous ayons grand besoin d'argent ; il ne l'a jamais su. J'ai posé pour l'ensemble chez bien des peintres : MM. Jérôme, Durien, les deux Hennequin, Emile Baratier, et pour la tête et les mains chez beaucoup d'autres ; mais pour les pieds chez Charles Faure, André Besson, Mathieu Dumoulin et Colmet seulement. Jamais je n'avais attaché d'importance à cela, avant aujourd'hui. Je posais chez les artistes comme je faisais leurs commissions et leurs raccommodages. Maintenant, je vois que je me trompais.

« Et j'ai fait d'autres vilaines choses encore — comme tout le monde le sait au quartier Latin — pas avec Durien quoiqu'on le dise ; avec Baratier et Besson, c'est tout, je vous le jure... Sans compter le vieux monsieur Penque, au commencement, un ami de maman.

« Ça me fait mourir de honte quand j'y pense ; car c'est pis que de poser. Je savais bien que c'était mal, et je n'ai pas d'excuse, aucune. Pourtant il y en a bien qui en font autant, et personne ne les blâme au quartier Latin.

« Si vous, Taffy et Little Billee m'abandonnez, j'en deviendrai folle de chagrin. Sans votre amitié, je ne tiendrai plus du tout à la vie. Chers Sandy et Taffy, et Little Billee, je vous aime plus que je n'ai jamais aimé aucun être.

« Que vais-je devenir ? Je n'ose plus sortir de crainte de rencontrer l'un de vous...

« Je ne poserai plus jamais, ni pour la tête, ni pour le pied, ni pour rien... Je vais retourner chez mon amie, Angèle Boisse, qui fait de bonnes affaires dans une blanchisserie de fin, rue des Cloîtres-Sainte-Pétronille.

« J'ai tant envie de vous voir ! Vous viendrez, dites ? Je ne sortirai pas tant que vous ne serez pas venu. Si vous me donniez un rendez-vous, je m'y rendrais, ou bien encore je pourrais aller à l'atelier si j'étais sûre de vous y trouver seul ? Ne me faites pas attendre votre réponse trop longtemps. Vous ne savez pas comme je souffre. »

Elle envoya sa lettre par un commissionnaire et dix minutes plus tard, à peine, Le Laird arrivait tout essoufflé. Trilby se jeta dans ses bras, pleurant plus fort que jamais ; si bien que ça allait gagner l'autre qui, pour ne pas éclater en larmes, éclata de rire, ce qui était davantage dans ses cordes.

On eût dit que la pauvre mansarde avec sa petite fenêtre en guillotine tout contre le toit et autour de laquelle grimpait une guirlande de capucines et de liserons, était habitée par quelque nonne tant la propreté en était scrupuleuse.

Assis près de Trilby sur l'étroite couchette, Le Laird, de sa bonne voix disait des choses gentilles, consolait la désespérée qui l'embrassait incessamment et dont la fièvre brûlante peu à peu se calmait. Il la grondait aussi : pourquoi avoir été si sotte et n'être pas venue à l'atelier?... Il dit qu'elle faisait bien de renoncer à poser, non que ce fût mal, certainement ; mais enfin ce n'était pas très convenable, et tout compte fait, il était mieux de gagner sa vie autrement. Il dit aussi combien ça lui faisait plaisir qu'elle prît la résolution d'être sage dans l'avenir... Il fut décidé qu'elle viendrait le soir dîner à l'atelier. On allait reprendre la bonne intimité, interrompue par un incident auquel il ne fallait plus songer.

Quand il quitta Trilby sur ces mots aussi énergiques que réconfortants : « A ce soir donc, mille sacrés tonnerres de nong de Dieu !... » il la laissa la plus heureuse des créatures.

Et avec la honte, le repentir, la confession et le pardon, un nouveau sentiment naissait en Trilby : le respect de soi-même, comme une aube de fête, s'élevait du remords purificateur qui envahissait son âme convertie. Ce passé maudit, jamais elle ne pourrait l'oublier hélas ! Mais elle allait mener une vie si exemplaire, que peut-être eux, l'oublieraient-ils un jour, plus tard, quand elle l'aurait lavé dans des années de travail et d'expiation...

Le soir même Trilby prouva qu'elle était sincère dans ses nouvelles résolutions, lorsqu'après dîner elle eut rangé les assiettes et fourchettes, au lieu d'aller en « griller une », comme elle avait coutume de le dire et de le faire, elle se mit posément à la couture et commença de raccommoder le linge qui l'attendait là, dégageant une bonne odeur saine d'eau fraîche et de grand air.

On parla de Little Billee, de l'éducation étroite qu'il avait reçue à la maison de sa mère et de sa sœur, du milieu austère dans lequel il avait jusque-là vécu. Trilby apprit quel grand avenir était réservé au jeune artiste, doué d'un si rare talent ; à quelle fortune

et quelle gloire il était destiné, pourvu toutefois que quelque incident — imprévu dieu merci ! — ne vint pas lui barrer la route, briser ses ailes, sa belle carrière. Trilby écoutait tout cela avec des alternatives de joie pour lui, et de chagrin pour elle-même. En effet, comment pouvait-elle songer à devenir l'amie d'un tel homme ?... Pouvait-elle même espérer en être la servante, — une fidèle et humble servante.

***

Little Billee resta un mois à Barbizon. Il en revint avec un teint bruni, qui le rendait méconnaissable, et des esquisses qui émerveillèrent ses amis, les remplirent d'admiration pour l'artiste et de dégoût pour eux-mêmes. Leur Little Billee si jeune, si tendre, si faible de corps, était pourtant leur maître à tous : un maître à placer sur un piédestal, à vénérer et adorer à deux genoux, la face dans la poussière.

Une aristocratique beauté de Buchner.

Quand Trilby arriva à 6 heures, sa journée faite, elle tendit la main à Little Billee et pâlit, trembla comme la feuille que secoue une rafale et laissa tomber sur lui, qu'elle dominait de sa haute taille, un regard éperdu d'humble adoration auquel Little Billee répondit de telle façon que Le Laird et Taffy ne doutèrent plus un instant que leurs appréhensions ne fussent justifiées.

Ils partirent tous quatre dîner chez le père Trinc, et Trilby s'en retourna de bonne heure coucher à la blanchisserie.

Le lendemain, Little Billee se rendit chez Carrel auquel il voulait montrer ses esquisses, et il accepta avec empressement et reconnaissance l'invitation qu'il lui fit de venir à son atelier. Aussi ne vit-on plus beaucoup Little Billee place Saint-André-des-Arts, où, pendant la semaine, on perdit la gaieté accoutumée. De son côté Trilby, très occupée, ne se montrait guère. Mais le dimanche matin, elle venait faire ses raccommodages, auxquels elle n'avait pas voulu renoncer, et mettre en ordre l'atelier qui, dans l'après-midi reprenait son air de fête.

Et petit à petit, la métamorphose s'opérait. Elle ne parlait plus l'argot, sauf par accident quand la langue lui fourchait; elle n'était plus l'inénarrable cocasse petite personne habituée à faire rire son entourage, et pourtant, une expression de joie heureuse, qu'on ne lui avait jamais vue auparavant, était répandue sur son visage amaigri, qui commençait à montrer les os des joues et de la mâchoire. Elle embellissait de jour en jour d'une manière saisissante, incroyable. Et l'été, en s'enfuyant, emporta le reste des taches de rousseur que la vie sédentaire qu'elle menait maintenant avait fait disparaître; elle laissa pousser ses cheveux, les releva en une lourde torsade sur le sommet de la tête, montrant ainsi une petite oreille fine, rose, délicieusement attachée très en arrière et un peu haut. (Little Billee lui-même ne l'eût pas plus adroitement posée!) Sa bouche, bien que toujours trop grande, prenait des lignes plus fermes et plus douces. Les yeux aussi avaient subi les effets de cette métamorphose générale. Oh! ces yeux... deux grandes étoiles scintillantes, semées là sans doute par la fantaisie de quelque lumière inconnue; car la lueur constante, douce et mystérieuse qui y errait, ne pouvait provenir d'aucune source humaine, mais d'une puissance lointaine et supérieure...

La beauté, comme le reste, subit les caprices de la mode. Cette histoire se passait au temps de l'album d'aristocratiques beautés de Buchner; quand les fronts dégagés, les visages ovales, les nez aquilins, les bouches en cœur, les mentons fendus de fossettes, les longs repentirs descendant sur des épaules tombantes étaient en faveur : type de Lady Arabella, etc., qui reviendra tôt ou tard, (Dieu veuille que ce ne soit pas de mon temps!)

Aujourd'hui, la photographie de Trilby serait exhibée aux devantures des papetiers, son type serait mieux compris qu'il ne l'était à une époque où il faisait un contraste frappant avec celui que Gavarni avait rendu si populaire au quartier Latin.

D'abord, elle était trop grande pour son sexe et surtout pour le pays qu'elle habitait, où le plus beau des gendarmes peut à peine rivaliser avec un vulgaire pékin de taille moyenne en Angleterre. Pourtant, elle n'était pas une géante; elle eût pu être comparée à miss Ellen Terry. Et ceci n'est-il pas le plus grand éloge que l'on puisse faire de la taille d'une femme?...

— Trilby devient bigrement bien, dit un jour Taffy à Le Laird. On dirait une grande dame déguisée et, par moment, son visage prend l'expression de celui d'une sainte. Elle est idéale! Je t'ad-

mire de pouvoir la supporter toujours ainsi pendue à ton cou ! Ça me ferait perdre la tête, me pousserait au crime : à l'étranglement de Little Billee, par exemple, ou à toute autre voie de fait également fâcheuse...

— Ah ! mon vieux ! soupira Le Laird, quand elle m'embrasse, ça n'est point à moi qu'elle pense !

— Et quel caractère ! Honnête, loyal, droit comme celui d'un homme ! Tout ce qu'elle vous dit est sincère et quoi que ce soit, ça fait plaisir à entendre.

L'étrange changement avait frappé Svengali aussi.

— *Ach !* Drilpy, lui dit-il un dimanche qui les avait tous réunis, que vous êtes belle ! Vous me rendez fou ! Che vous atore. Pourquoi ne répontez-vous pas à mes lettres ?... Gomment, cruelle, vous les téchirez sans les lire ! *donnere-welter !* C'est vrai, ch'avais oublié que les grisettes tu quartier Latin ne savent ni lire ni écrire : elles safent seulement tanser le cancan avec ces filaines singes de Français qu'elles appellent tes hommes ! Sacrement ! nous leur ferons tanser une autre tanse à ces animaux-là, nous, les Allemands, et sur une musique que nous comboserons exprès ! Boum ! Boum !! Engore mieux que le carçon du café de la Rotonde !.. Et alors c'est à nous que les cheunes filles du quartier Latin ferseront du « betit vin blanc » comme dit cet abruti de poète Alfred de Musset ! Nous afons un poète audrement callé que celui-là, ma Drilpy. Il s'appelle Heinrich Heine et habite les Champs-Elysées, s'il est engore en vie. Il atore les grisettes et en a épousé une : une Mathilde aux pieds divins comme les fôtres. Il vous aimerait choliment s'il vous connaissait et vous dirait des calanteries...

Comme elle haussait les épaules, il continua :

— *Ach !* Drilpy ! quel beau squelette vous ferez et plus tôt que vous ne le bensez, pour vous punir de ne chamais sourire à fotre trop follement amoureux Svengali et de prûler ses lettres sans les lire ! Alors on vous débosera tans une cholie betite bière d'acachou et on vous bortera au musée de l'Ecole te médecine où Svengali, enveloppé tans sa belisse te fourrure et fumant un cigare, fiendra recarder fotre corps tout tu long depuis la tête jusqu'aux pieds. Il étudiera fotre crâne stubide à travers fos orbites vides ; fotre gorge par l'orifice béant de fotre bouche aux trente-deux palettes ; et entre fos côtes la place où étaient vos poumons et dira : « Ach ! fichu sort ! qu'elle n'eût pas plus l'instinct musical qu'une

citrouille !... et quelle insensée elle fut t'afoir tétaigné Svengali ! »

Puis il allait au piano jouer la *Marche funèbre* de Chopin. Et quand il attaquait les notes lugubres, d'une voix macabre il disait :

— Ceci est Svengali s'afançant respectueusement pour examiner le corps te Drilpy tans sa betite bière d'acachou...

Et ces paroles qu'il accompagnait de roulements d'yeux sataniques, les paupières baissées (il ne regardait jamais en face), sortaient de sa large bouche tordue d'un rictus continu ; ces paroles prononcées d'une voix rauque et sinistre qui semblait s'élever d'un gouffre, malgré leur stupidité, terrifiaient la pauvrette, la laissaient troublée, tremblante, oppressée, longtemps après que Svengali fut parti. Alors elle s'en souvenait avec une terreur enfantine, comme d'un fantôme redoutable, dont elle était la proie ; et la nuit elle rêvait de lui, plus souvent que des autres, même de Little Billee.

La toile de Le Laird fut expédiée et vendue à Dundee.

La vie de nos amis continua ainsi jusqu'à Noël sans aventure ni incident.

Little Billee ne parlait jamais de Trilby, ni Trilby de Little Billee.

Le travail se poursuivait à l'atelier de nos peintres. Bon nombre de toiles furent terminées : la *Course de taureaux* de Le Laird (sur laquelle aucun taureau n'apparaissait) qui fut expédiée et vendue à Dundee ; celles de Taffy représentant des scènes tragiques des bas-fonds de Paris — affamés, noyés, suicidés, empoisonnés, etc., qui furent envoyées aux quatre coins du globe, mais ne trouvèrent point acquéreurs.

Little Billee passait tout son temps chez Carrel, ne rejoignait les autres que pour les repas durant lesquels il se montrait préoccupé et plus que jamais silencieux. Il avait toujours été le moins bavard des trois, préférait écouter et n'en pensait que davantage.

Parmi les membres de l'atelier Saint-André-des-Arts était

Dodor, un beau dragon de la garde, imberbe, aux joues roses, à la taille fine, aux pieds et aux mains de femme et, par extraordinaire, parlant anglais parfaitement.

Lui et son ami Gontran, surnommé « l'Zouzou », caporal de zouaves, avaient fait la connaissance de Taffy pendant la guerre de Crimée. Ils fréquentaient les ateliers de peinture du quartier Latin, courtisaient les femmes qui les gâtaient — Trilby en tête. Bien que connus dans leurs régiments respectifs pour être les plus mauvais sujets qui y fussent et qu'ils eussent passé du grade de brigadier et de caporal à celui de simple soldat (plusieurs fois, disait-on), ils étaient aimés non seulement de leurs camarades, mais de leurs chefs depuis le colonel jusqu'aux sous-officiers. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'ennemis que soi-même. Braves, hardis, d'humeur folâtre, ils étaient toujours disposés à partager leur dernière pièce de 10 sous avec les camarades ou, — le plus souvent — la dernière pièce de 10 sous de ceux-ci avec eux-mêmes, à vous offrir un cigare ou un bon dîner, à se battre avec vous ou pour vous sans crier gare!

Ils empoignèrent Little Billee chacun par un bras.

L'amusement et le plaisir qu'ils procuraient aux autres étaient une compensation aux tribulations et aux anxiétés qu'ils causaient dans leurs familles. Ah! ils en menaient une vie!

Un dimanche que, par une belle après-midi toute chaude, Little Billee était allé faire des études de mœurs à la foire de Saint-Cloud, il s'entendit héler joyeusement, et s'étant retourné il se trouva en face de Dodor et du Zouzou.

— Nous allons joliment nous en donner, nom d'une pipe — s'exclamèrent-ils.

Et, en effet, ils s'en donnèrent, nom d'une pipe! — invitèrent Little Billee à les accompagner et à payer toutes les dépenses : tirs, balançoires, géants, nains, homme canon, femme torpille à

laquelle ils firent la cour et qui les prit au sérieux, si bien qu'ils filèrent dare dare, effrayés.

Dans la ménagerie où ils entrèrent, ils tourmentèrent les bêtes qui, exapérées, poussèrent des rugissements terribles. Un attroupement se forma. La police s'en mêla et la représentation fut manquée.

Dans une guinguette, ils se livrèrent à un chahut désordonné qui, à l'arrivée d'un sous officier et d'un gendarme, devint subitement une danse comme il faut « danse de maître d'école » disaient-ils.

Quand ils eurent fini de gigoter, ils empoignèrent Little Billee chacun par un bras, parlant anglais très haut quand de belles filles d'Albion venaient à passer. Le dragon adorait faire la roue devant les petites miss et l'Zouzou cherchait toujours à se faire passer pour un *Englishman* bien qu'il ne pût dire que trois mots *I will not* — mots qu'il avait appris pendant la guerre de Crimée et ne manquait pas de sortir sitôt qu'il était assez près des passants pour en être entendu.

Little Billee n'apprécia guère la rencontre de ses camarades. Il n'était pas un snob cependant; mais il était un respectable petit bourgeois et il n'est pas bien agréable, en effet, d'être rencontré par ses compatriotes en compagnie de deux pious-pious et quels pious-pious, dieux justes!...

Ils revinrent à Paris ensemble sur l'impériale de l'omnibus, parmi une foule peu choisie. Là encore, immédiatement, les deux incorrigibles recommencèrent leurs facéties, firent le bonheur de chacun surtout des femmes et des enfants; toutefois, pas précisément par le raffinement de leurs manières...

Little Billee trouva que la plaisanterie avait assez duré, et résolut de ne plus faire un pas en leur compagnie; il voulut les quitter. Mais ils se cramponnèrent, refusèrent énergiquement de le laisser aller, l'accompagnèrent tout du long de la place de la Concorde, la rue de Lille, le faubourg Saint-Germain, jusqu'au quartier Latin.

Little Billee affectionnait particulièrement le faubourg Saint-Germain, la rue de Lille surtout. Il aimait à regarder les vieux hôtels aux hautes portes blasonnées portant de grands noms : « Hôtel de Ceci » « Hôtel de Cela » — Rohan-Chabot, Montmorency, La Rochefoucauld-Liancourt, La Tour d'Auvergne.

Il s'oubliait alors en des rêves chevaleresques éveillés par ces noms glorieux de la vieille France; car il connaissait un peu

l'histoire de ce pays, avait étudié Froissart, Brantôme et Saint-Simon.

Planté devant le plus ancien et le plus beau de ces hôtels, il lisait pour la centième fois ces mots écrits en or mat, au-dessus d'un écusson de pierre; « Hôtel de la Rochemartel », et commençait de disserter sur les beautés architecturales qu'il aimait tant.

— Connu, farceur! — dit l'Zouzou — je suis né ici, tu sais... le 10 mars 1831, à 5 heures 30 minutes du matin. Heureux jour pour la France, hein?

— Né ici! Que voulez-vous dire? Dans la loge du concierge?

A ce moment les deux battants de la vaste porte cochère poussés par un portier des plus imposants grincèrent sur leurs vieux gonds, s'ouvrirent tout grands, livrant passage à un landau superbement attelé. Dans ce landau se prélassaient deux dames d'âge mûr et une jeune fille très belle, auxquelles — à la surprise de Little Billee — Dodor et l'Zouzou se permirent de faire le salut militaire.

Les deux dames s'inclinèrent avec une extrême raideur.

Alors — à la stupeur et à l'indignation de Little Billee cette fois — l'Zouzou envoya un baiser à la jeune fille qui s'était retournée.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Thérèse Batbedat.)

Le zouzou envoya un baiser à la jeune fille.

L'ANNEAU [1]

(Suite.)

Elle comprit qu'il ne fallait pas qu'elle en dît davantage, qu'il avait besoin de réfléchir, d'écouter son cœur. Mais déjà l'espoir vague qu'elle entretenait depuis quelques jours prenait une forme, et elle en tressaillait de surprise joyeuse. Ils retrouvèrent la file des voitures, montèrent dans l'une d'elles. Là, ils laissèrent s'écouler les minutes sans parler maintenant. Henri tenait une de ses mains. Il subissait le charme qu'elle dégageait et tout ce qu'il y avait en lui de câlineries contenues se décelait par sa façon ardente de la regarder, les lèvres remuées et gourmandes. Il chuchota :

— Je vous supplie de ne pas vous offenser... car je ne puis autrement vous exprimer un sentiment plus fort que toutes les forces de ma raison.

Il avait passé un bras presque insensiblement autour de son cou, il lui prit le menton doucement, la baisa sur la bouche par-dessus la voilette. Elle ne fit pas un mouvement, ne dit pas un mot. Et il craignit de l'avoir fâchée, implora :

— Oh! ne m'en veuillez pas si par là j'ai dépassé l'attitude du respect que vous m'inspirez, et ne vous méprenez pas sur un geste que je n'emploie que parce qu'il n'en est pas d'autre au monde!

Elle sourit, releva sa voilette, et cette fois, lui rendit son baiser longuement. Puis, tout en retirant son gant, très vite :

— Je vais vous donner une bague; vous la garderez tant que vous m'aimerez, de telle sorte que, le jour où je ne la verrai plus à votre doigt, je pourrai me dire : « C'est fini ».

Il aperçut dans la pénombre l'éclair d'un diamant. Accepter cette bague, c'était s'engager; il le sentit et voulut refuser :

— Non, non, je ne veux pas, je vous en prie.

— Pourquoi? dit-elle.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

Aussitôt elle pensa qu'il ne pouvait recevoir d'elle un objet de prix. Elle ajouta :

— Je vous ferai faire un anneau, un simple anneau; celui-là, vous le garderez, je le veux, pour que les autres femmes croient que vous êtes marié et ne vous fassent pas la cour.

Ainsi, malgré lui, il se trouvait toujours ramené à cette idée de mariage, et il se disait : « Ce n'est pas très loyal de ne pas la dissuader. Mais comment le faire sans la perdre? » Ce ne fut que plus tard, l'ayant quittée et roulant vers sa maison, que, tout à fait dégrisé, il réfléchit, inquiet et mécontent : « Non, non, je ne puis pas, je ne dois pas laisser subsister ce malentendu. Je vais lui écrire que nous avons été des enfants... Mais comment écrire ces choses?... Voyons, est-ce que vraiment elle a pensé?... Ce serait trop bête. On ne dit pas à une femme, en se promenant sur la place de la Bourse : « Je vous épouse ». Alors, lui apparut le singulier contraste de cette promenade sentimentale au pied de cet édifice où ne s'agite que la passion de l'agio. Il avait parlé en poète devant ces colonnes qui n'avaient jamais assisté qu'à des batailles de chiffres, et son pied d'amoureux avait foulé ces dalles où n'étaient jamais passés que des gens portant, dans les calculs de leur tête, des désastres ou des victoires d'argent. A ce même endroit, où il avait dit à Josée : « Je vous aime », qui sait si le banquier Sildyn n'avait pas erré une dernière fois avec des pensées de suicide? Il reprit :

« Je suis décidément un être spécial et destiné par sa monumentale naïveté à faire la joie de ses contemporains. Car vraiment, il n'y a qu'à moi que des idées semblables peuvent venir. Voilà une demoiselle à qui j'aurais mieux fait de parler du dernier cours de l'Ottoman ou des prochaines toilettes du patinage ou de l'enlèvement par le roi de Macédoine de cette petite choriste de la Gaîté, sujets sérieux ou légers qui lui sont familiers et sur lesquels on peut s'étendre à loisir, tout en lui disant, par instants, qu'elle est jolie, comme ces jeunes gens, qui sont dans le train le lui disent, entre la dernière valse et le cotillon, passé minuit, chez Mme Ambert. Mais parler d'amour, laisser entendre qu'on épousera, à qui cette pensée peut-elle venir? A un nigaud comme moi, un bon jeune homme qui ratisse dans sa journée des vers qui riment mal, mais où il y a beaucoup de sentiment. Ah! ah! est-ce qu'on engage son avenir sur une minute d'illusion? La femme que l'on choisit, on l'a cherchée longtemps. on l'a vue chez elle, dans

une famille que l'on connait. On sait d'elle sa vie, son éducation. Que sais-je de celle-là? Que des hommes ont flirté avec elle, qu'elle est, comme elle l'avoue en souriant, fort mal élevée et à demi pervertie par ce qu'elle a deviné ou surpris auprès de ces hommes? Non, vraiment, j'ai été bien imprudent. »

Il était arrivé chez lui, paya son cocher. Il demeurait soucieux, mécontent de soi. Il répéta tout haut, en montant l'escalier :

— J'ai été imprudent!

Et chez lui, en dînant, replongé dans ses réflexions, il négligea de répondre à ce que lui disait sa mère, laquelle, habituée d'ailleurs, à ce qu'il se mit à table ainsi, l'air absent, se contenta de penser : « Encore dans les nuages! » Lui, cependant, reprenait ses raisonnements, retournait la question, avec l'impatience irrésolue d'un homme pressé de prendre un parti et qui piétine sur place, sans avancer. Son imprudence était extrême. Il s'était lancé à l'aveuglette sur un terrain brûlant, sans tenir compte des conseils qui, pourtant, ne lui avaient pas fait défaut. Mais écoute-t-on jamais les conseils de personne, et se demande-t-on, quand on s'aventure dans la région mystérieuse de l'amour, jusqu'où l'on ira? On a toujours l'espoir de l'inconnu, de ce quelque chose de vague, de providentiel qui peut surgir. Puis, comme pour Henri, vient le jour où le danger, dont on ne se souciait pas, vous apparaît imminent, matériel, ouvert à vos pieds, sans que rien de providentiel ne se soit produit. Ce jour-là on demeure perplexe, irrité contre soi, et on se dit, comme il se disait : « Il faut réagir, sacrebleu! il faut réagir! » Il reprit : « Mon petit, que cette leçon ne soit pas perdue; une autre fois, puisque tu te connais sans défense, défile-toi avant l'attaque, c'est plus sage. » Il évoqua la douloureuse expérience qu'il avait faite, avec Léa Brun, de son incurable faiblesse et constata : « Au moins les femmes de théâtre ont cela de bon qu'elles ne vous demandent pas de les épouser. » Alors, comme il voulait détruire tout le charme laissé par Josée, qu'il sentait, malgré tout, l'attendrir, il ricana, souilla ce qu'il y avait de sincère et de spontané dans l'élan de son cœur vers elle, dans ses paroles de tout à l'heure, s'accusa de lui avoir menti : « Allons donc! c'est de la comédie tout ça! je suis un fourbe, un cabotin! » De même, il dénatura la grâce de ses abandons à elle : « Elle aussi est une menteuse, c'est une rouée. » Aussitôt, une autre voix murmurait : « Si elle était sincère, pourtant? »

— Voyons, soyons calme, se dit-il, en se levant de table, soyons calme!

Dans le salon, où, sous les abat-jour de dentelle, la lumière fine des lampes créait une atmosphère propice à la rêverie, il prit un livre pour se donner un prétexte à s'isoler, et continua :

— Soyons calme et juste. Je me donne, pour ne pas épouser Josée, cette raison qu'elle s'est montrée trop aimable avec trop d'hommes, qu'elle a été trop confiante peut-être, et que cette confiance l'a un peu compromise. Mais que fais-je moi-même, en somme, sinon continuer à la compromettre? Mon seul grief c'est qu'elle a été intime avec des hommes, comme elle l'est avec moi, d'ailleurs. Et ces hommes, probablement, n'ont pas été si loin que moi. Soyons franc : j'ai peur de la galerie. Ce n'est pas très brave, vraiment.

Glissant sur cette pente, il se reprocha de subir les façons de voir et de sentir des gens qui l'entouraient, de ne pas être soi, ce qui est pour un artiste dont la raison d'être est l'originalité, la plus dure des constatations. Car, enfin, que reprochait-il à Josée? Ses flirts. Qu'est-ce que cela signifiait? Elle était trop intelligente et trop sensée pour ne pas s'être conservée intacte, sa vertu étant toute sa dot, selon le mot de Mareuil. Dès lors, ses amabilités, ses façons libres, ses flirts eux-mêmes étaient sans conséquence. Qui pouvait dire jamais qu'une femme était à lui complètement lorsque, avec son passé, elle lui échappait déjà en partie? Il faudrait être jaloux de ses sourires à sa mère, jaloux des joies qu'elle a eues sans vous, jaloux de tout ce qui l'a émue, attendrie ou amusée. La belle affaire que Josée eût goûté le plaisir de se savoir jolie, de se l'entendre dire! Si l'éclatant épanouissement de sa grâce de femme avait éveillé sur son passage des convoitises, en quoi était-elle coupable dès l'instant où elle ne les avait pas satisfaites? « Car, s'affirma-t-il, c'est une honnête fille. » A cet endroit de ses méditations, il aperçut la pente sur laquelle il venait de glisser, et, malgré lui, il s'avoua :

— Mais je l'aime!

Ainsi jaillissait de son cœur ce cri candide qu'il s'était en vain efforcé d'étouffer.

A présent, l'idée qu'il reverrait Josée au cercle, le lendemain, l'amena à constater qu'il avait omis d'élire un autre lieu de rendez-vous, afin d'éviter les sots commentaires de ses camarades. Il se dit : « Que m'importe qu'ils jasent derrière mon dos! Pour ceux

qui me blagueront ouvertement, c'est une autre affaire, et quand j'aurai prouvé à l'un d'eux que je ne suis pas d'humeur à tolérer qu'on me plaisante, les autres se le tiendront pour dit. »

Il referma son livre et, ayant levé la tête, il surprit le regard clair de sa mère fixé sur lui. Elle ne l'interrogea pas, mais il sentit dans le silence, que ce regard le scrutait, pénétrait en lui. Alors, gêné un peu, il se mit debout, déclara, en feignant d'étouffer un bâillement :

— Je suis un peu fatigué ce soir. Je sens que je vais bien dormir.

VI

Il discourait encore avec lui-même dans l'après-midi du lendemain, lorsqu'on lui remit un feuillet plié en quatre que la concierge venait de monter. Sur ce feuillet, qu'il déplia, était écrit au crayon, d'une grande écriture féminine qu'il ne connaissait pas :

« Venez donc vers 3 heures 1/2 au Palais de Glace. Voulez-vous? Cela me fera plaisir.

« Excusez ce griffonnage que je laisse chez votre concierge.

« A tantôt.

« JOSÉE. »

Il jeta le papier sur la table, négligemment, comme si cela n'avait aucune importance. Il semblait vouloir se donner le change à lui-même, et se démontrer par son indifférence qu'il n'y avait rien là qui méritât d'occuper sa pensée. Par ce petit fait d'avoir rejeté ce billet et de porter ailleurs ses yeux, il marquait qu'il ne daignait même pas y répondre, comme on fait dans la conversation quand on est interrompu par une question que le simple bon sens suffit à écarter. Mais cette tranquillité jouée ne dura qu'un instant; il reprit le billet, le relut, et, cette fois le mit dans sa poche, en disant :

— C'est ça, je vais perdre un après-midi de travail pour aller patiner. C'est tout à fait mon genre!

Aussitôt, il dut s'avouer qu'il n'avait pas encore touché une plume et n'était guère disposé à le faire. Alors, pour arrêter là une discussion qui le divisait, il ajouta, avec ce parti pris entêté qui

révèle la déroute des arguments et l'impérieuse volonté d'avoir raison quand même :

— Et puis, zut! je n'irai pas, c'est clair!

Il serait curieux, chaque être étant en soi une image en réduction de l'univers, de suivre les mouvements d'âme successifs, les subites volte-face d'un homme qui se débat contre cette puissance d'amour qui, peu à peu, lentement, le pénètre et l'envahit comme une inondation. Deux principes contraires sont en lutte, le raisonnement et l'instinct, la partie lucide, consciente, et la partie obscure, inconsciente. C'est celle-ci que l'amour a d'abord gagnée, et celle-là est presque toujours vaincue. Un élément de la nature n'a-t-il pas raison des frêles constructions des hommes? Tout dépend de son état de violence, de la force qu'il met en jeu. Et l'on peut dire d'un être que l'amour n'a pas vaincu qu'il n'a pas été sérieusement menacé.

Henri, lorsqu'il avait repris, ce matin, ses arguments de la veille, qui lui montraient la logique, la sagesse d'un renoncement à Josée, avait, comme la veille, senti ces arguments se désagréger sous l'action sûre de cette puissance d'aimer. Il se retrouvait donc après cette seconde expérience au même point qu'après la première. Or, voici que le petit mot de Josée venait opérer chez lui une soudaine réaction. C'était, ce mot, une sorte de main-mise sur lui. Il en avait l'impression physique d'être pris à l'épaule comme un petit garçon boudeur dont on devine qu'il brûle d'envie d'accourir. Et telle était la douloureuse fierté de son cœur qu'au lieu de se réjouir de ce rendez-vous inattendu, ce lui fut une blessure de constater qu'elle disposait de lui, déjà, à son caprice. « Non! non! s'affirma-t-il, avec la certitude qu'il ne faiblirait pas, non! je ne veux pas qu'elle croie que, sur un signe d'elle, je vais être là. Donnons-lui plus de modestie. Il n'est pas bon que les femmes se croient sur nous trop de pouvoir. »

Puis il se demanda comment elle avait pu savoir son adresse. Il lui avait bien dit qu'il demeurait rue de la Faisanderie, mais sans lui en indiquer le numéro. Elle avait donc interrogé un de ses amis? Aussitôt il se rappela qu'il avait, en la quittant la veille, donné cette adresse au cocher. Elle l'avait retenue. Alors seulement il se fit cette réflexion que c'était bien incorrect pour une jeune fille de s'aventurer ainsi jusque chez lui. Il est vrai que le fait de venir chaque soir le chercher au cercle n'était guère plus convenable. Mais avec elle les règles applicables aux autres étaient

sans effet; elle avait dans sa liberté de façons une grâce si décidée et si spéciale qu'on pouvait l'accepter telle quelle, surtout quand elle déclarait gentiment : « Je suis si mal élevée! »

— Allons! c'est bon, dit Henri pour finir. J'ai jusqu'à ce soir à n'y plus penser.

Et, comme toutes les fois qu'après des heures irrésolues on a trouvé l'énergie de prendre un parti, quel qu'il soit, et de s'y tenir, il ressentit cet allégement, cette détente qui en résultent, et il se trouva, tout l'après-midi, dans un état de relative satisfaction. Ce ne fut que le soir, au cercle, ayant erré autour des tables de jeu pour tromper, par le fastidieux calcul des chances de chacun, son impatience grandissante, qu'il se demanda :

« Si elle allait être froissée de mon absence et ne pas venir? » Pourquoi, à ce moment ayant regardé sa montre qui marquait 6 heures 1/2, eut-il, en voyant partir Mareuil plus tôt que d'ordinaire, la sensation immédiate, absurde et précise qu'il allait la retrouver. Rien ne justifiait ce soupçon, et pourtant il venait d'entrer en lui si profondément qu'il pensa en une seconde prendre son chapeau et suivre son ami. Il se dit : « Je suis un enfant ou un fou » et se contraignit de rester là. Mais déjà, et avec une violence inouïe, ce tumulte intérieur qu'il avait éprouvé le soir où il les avait vus partir ensemble, recommençait. Ses pensées tourbillonnaient; tout disparut autour de lui, et il se sentit agoniser dans ces grands salons illuminés, tout emplis d'éclats de voix et de rires. Ses lèvres s'agitaient, ses mains tremblaient, pendant qu'il se disait : « Je ne pouvais savoir qu'elle ne viendrait pas ce soir. J'étais si sûr de la voir ici qu'il m'en coûtait peu de ne pas la rejoindre cet après-midi... Il faut que je lui écrive, que je lui explique... » A ce moment, un valet de pied vint l'avertir qu'on le demandait au téléphone. Il respira en pensant : « C'est elle », vint prendre fébrilement les récepteurs, avec la crainte d'une déception. Une voix de femme résonna à son oreille. Son cœur battit. C'était Josée.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu tantôt?

— Je vous expliquerai cela. Mais où êtes-vous?

— Chez Fred, le pâtissier, à l'Étoile.

— Très bien. Attendez-moi, je saute dans une voiture et je viens.

— Dépêchez-vous!

Il était si gai soudain, après la vive secousse de tout à l'heure, qu'il avait envie de rire tout haut. Ah! ah! lui qui croyait que

Mareuil!... Ah! c'était bon, tout de même, d'être rassuré! Et l'instant d'après, dans le fiacre qui l'emportait vers elle, semblable en cela au malade qui, debout aujourd'hui, oublie les souffrances de la veille, il pensait si peu à ses craintes de tout à l'heure qu'il se déclarait : « J'ai fort bien fait de résister, de n'être pas accouru cet après-midi. C'est elle qui vient à moi. Décidément, il ne faut pas être trop docile, et si je ne puis me défendre de l'aimer, du moins je veux réprimer ces frémissements, cette fougue, ces enfantillages d'amoureux qui émiettent le bonheur comme on disperse, en les agitant, les fleurs fragiles des chardons... »

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu, méchant? lui dit-elle de sa voix câline, quand, s'étant rejoints à la porte de Fred, ils eurent fait quelques pas vers l'avenue du Bois, vers l'ombre des massifs.

Il n'avait pas prévu comment il lui expliquerait son absence et, maintenant qu'il était près d'elle, cette explication lui venait si naturelle, si spontanée, qu'il n'aurait pu dire lui-même si ce n'était pas là vraiment un des motifs obscurs auxquels il avait obéi :

— Je ne suis pas venu parce que je ne suis pas encore suffisamment accoutumé à l'idée que vous m'aimez pour ne pas souffrir un peu de vous voir entourée d'une cour d'élégants, pour ne pas éprouver quelque vilaine jalousie devant ceux de vos sourires qui ne me sont pas destinés. Je vous aurais trouvée, tantôt, au milieu de gens que vous connaissez, qui vous sont familiers peut-être, et je n'aurais pas eu pour moi, comme en ce moment, pour moi seul, l'enchantement de votre présence. Ah! mon amie, ne suis-je pas un peu fat d'oser penser que vous m'aimez? Voyez comme j'en suis peu sûr pourtant, et comme je tremble de me tromper!

Elle dit gentiment :

— Est-ce que je serais là si vous vous trompiez?

Cette pensée lui fut très douce. Elle ne disait pas : « Je vous aime », elle le lui donnait seulement à entendre par une de ces délicates nuances d'expression que les femmes savent trouver souvent. Et pour Henri, l'aveu restait tout aussi clair dans la forme charmante où elle l'enfermait.

— Je vous crois, reprit-il, je veux vous croire ; mais malgré moi je ne suis pas encore assez assuré, assez confiant ; et puis, j'ai tant besoin de vous connaître davantage, d'apprendre de vous ce qu'un geste, un silence me livrent quand nous sommes seuls, comme en ce moment! L'aube de notre sentiment demande l'intimité ; habi-

tuons-nous petit à petit à nous aimer, comme on habitue un enfant à marcher, et n'invitons pas les gens à en rire. Croyez-moi, l'époque est lointaine où nous aurons besoin d'un spectacle pour nous distraire, où nous chercherons, dans des comparaisons, des motifs de nous aimer davantage. N'êtes-vous pas bien ici ?

Elle hochait la tête, sans répondre, et, dans l'ombre, sous le nuage de la voilette, il la devinait rêveuse. C'est que l'atmosphère de ce lieu où ils ne s'entendaient même pas marcher était romanesque ; c'est que, dans le silence comme irréel de cette promenade, montait, avec ces paroles tendres, chose si rare aujourd'hui, l'âme d'un amoureux. Mais un craquement sec se fit dans le noir, suivi d'une lueur dont s'illuminèrent, non loin d'eux, la figure et les doigts d'un passant qui allumait une cigarette. Et Josée surprise dit :

— Nous avons l'air de nous cacher ici. Retournons.

Ils revinrent vers l'avenue Victor Hugo. Comme ils y arrivaient :

— Il faut que je rentre, fit-elle. Quand nous reverrons-nous? Demain?

— Écoutez, dit-il ; laissez-moi tenter une épreuve qui reposera tout entière sur votre bonne foi. Je vous attendrai chaque soir, mais ne venez que lorsque vous ressentirez une toute petite joie à venir. Si je ne vous vois pas durant quelques jours, c'est que j'ai encore bien à faire pour gagner votre cœur. Si je vous vois plus tôt, que je sois sûr que vous ne m'apportez pas seulement un peu de sympathie et de compassion, mais comme le tendre désir de me voir. Est-ce dit? Et surtout, si vous m'estimez un peu, pour notre dignité à tous deux, ne trichez pas!

— Je vous le promets, dit-elle.

Il pensait : « Elle ne peut m'aimer encore, et comme rien ne l'oblige à me mentir, elle ne viendra pas avant quelques jours. Durant ce temps, elle réfléchira, elle se rappellera ce que je lui ai dit et s'interrogera : « Dois-je y aller? » Peut-être alors s'apercevra-t-elle qu'il lui manque quelque chose, que de ne pas m'avoir là cela fait un vide près d'elle. Qui sait? »

Il se trouva l'esprit libre, et tout disposé à attendre sans trop d'impatience qu'elle revînt. Même, il comptait si peu la revoir avant plusieurs jours qu'il arriva très tard au cercle, le soir suivant. Il s'apprêtait à en repartir, quand le chroniqueur Donot, qui montait, lui dit :

— Votre petite amie vous attend en bas.

Il l'y retrouva, et tout en la faisant entrer dans une sorte de salon d'attente qui s'ouvrait sur le vestibule :

— Ça, c'est une surprise, s'écria-t-il, c'est une vraie surprise!

Puis tout bas :

— Ce n'est pas bien, vous trichez.

Et comme, avec reproche, elle répondait :

— Vous doutez encore! Moi qui étais si contente!...

— Mais non, mais non, je ne doute plus. Mais je m'attendais si peu!... Ah! non, je ne m'attendais pas. La preuve, tenez, c'est que je ne suis même pas rasé.

Elle parut le remarquer seulement.

— C'est vrai, vous n'êtes pas beau ce soir.

Elle ajouta :

— Donnez votre main.

— Laquelle?

Elle prit la gauche, et, si vite qu'il le sentit à peine, elle fit glisser un objet à l'un de ses doigts.

— Vous le garderez, dit-elle. Maintenant, vous êtes mon fiancé.

Il regarda sa main, y vit briller un mince anneau d'or. C'était banal, gentil et bête tout à la fois, ce petit acte. Henri murmurait :

— Ma chère Josée... Ma chère Josée...

Elle était assise souriante; elle était bien l'Ève jeune et désirable, et il se sentait joyeux en la contemplant. Il repassa en une seconde les menus faits, l'histoire rapide de cet amour où par la seule acceptation de ce frêle anneau, par la matérialité de ce petit acte décisif, il était, pour l'avenir, engagé. Il revit la première lettre qu'il lui avait écrite, puis le matin où il l'avait rencontrée avec Cervières, puis son départ avec Mareuil, un soir, puis leurs promenades, sa pâleur, l'énigme de ses yeux tristes. Il s'assit près d'elle. Elle avait un petit bouquet de violettes épinglé à sa jaquette d'astracan, qu'elle ouvrit parce qu'elle avait trop chaud; il la débarrassa de son manchon et d'un mince parapluie à béquille d'or, qu'il posa sur le tapis d'une table. Il avait tant de choses à lui dire! Et immédiatement il sentit comme ce décor prêtait peu à l'intimité des confidences. Elle eut aussi cette sensation. Ils comprirent qu'ils ne devaient pas continuer à se voir de cette façon, à se dérober furtivement dans l'ombre de la rue ou l'obscurité d'une voiture. Qui aurait deviné qu'elle était sa fiancée?

Est-ce que tous, jusqu'aux chasseurs, ne devaient pas croire qu'elle était sa maîtresse? Elle dit :

— Il faudra que vous veniez à la maison. N'est-ce pas? Ce sera mieux maintenant.

— C'est à quoi je pensais, fit-il, à cela et à d'autres choses encore...

— Lesquelles?

— Bien des choses... Jusqu'ici, je ne vous ai parlé que de moi, et pas assez de vous, vous de qui je dois tout connaître. Je veux que vous me disiez vos peines. Car si vous saviez comme je vous aime davantage depuis ces deux jours où je vous ai vue toute pâle, songeuse et triste! Certainement, vous aviez alors un chagrin que vous ne m'avez pas confié; mais sans rien en savoir, je vous ai plainte. Il m'a semblé, à partir de ces instants, que vous étiez plus femme, plus humaine et plus près de moi. Me comprenez-vous? C'est tellement inouï qu'en si peu de temps nous en soyons arrivés au point où nous sommes! Est-ce que cela ne vous étonne pas? Tout s'est passé si rapidement que je cherche à m'expliquer mes sentiments et que je trouve à leur éclosion si soudaine cette raison toute simple que vous m'avez ému par l'éloquence de votre tristesse silencieuse, après m'avoir comme aimanté vers vous par la puissance magnétique de votre charme... Ne me cachez plus rien, maintenant, ma chère Josée; parlez-moi, montrez-moi vos blessures. Je voudrais tant pouvoir les fermer de mes lèvres!

Elle montra la porte laissée entr'ouverte, qu'il alla refermer. Puis :

— Promettez-moi que, quoi qu'il arrive, vous ne répéterez jamais à personne ce que je vais vous dire.

— Je vous le jure!

— C'est que je ne le sais moi-même que depuis quelques jours, et cela m'est si pénible d'y penser que je voudrais l'ignorer encore... Je ne m'appelle pas mademoiselle Sildyn, je ne m'appelle d'aucun nom, et la personne que je croyais ma mère n'a été que l'épouse de mon père. Je ne sais comment j'ai été élevée dans leur maison. Ce que je sais, c'est que la loi n'a pas permis à mon père marié de me reconnaître... Voilà mon secret. Vous m'aimerez peut-être moins. Mais il fallait bien que vous le sachiez.

Elle avait parlé vite et bas, et, de l'écouter, Henri se sentait remué. Tout âme sentimentale a ses élans chevaleresques. Devant le ton d'humilité de cet aveu, toutes ses défenses et ses résistances

tombaient. Il n'avait jamais connu comme à cette seconde la douceur et la fierté de l'aimer. C'est qu'il se disait : « Un autre, à ma place se déroberait peut-être. Il y a donc quelque bravoure à rester et quelque noblesse aussi. » Il prit l'un après l'autre ses poignets délicats ; et, dans ce mouvement, sa main, ayant effleuré le bouquet piqué à son vêtement, sentit que les violettes en étaient artificielles. Ce détail, qui n'était rien, lui déplut pourtant. On n'est jamais maître de ses impressions nerveuses, si fugitives, si insaisissables qu'aussitôt produites elles sont oubliées. Celle-ci n'avait pas duré le temps d'un éclair que déjà, avec chaleur, il prononçait !

— Vous avez bien fait d'être loyale et de ne pas attendre pour tout me dire. Je vous aime et vous serez ma femme.

Elle ne doutait pas en lui parlant, de sa réponse, étant sûre de lui, et malgré elle voici qu'elle l'écoutait avec saisissement. La vision était devant elle de cette heure passée chez Cervières, et la folie de cette heure la bouleversait. Elle se sentait défaillante. Ainsi, il était encore des hommes capables de donner leur nom à une fille qui n'en avait pas. Pourquoi en avait-elle douté ? Pourquoi avait-elle perdu la tête ? Mais elle se vit regardée avec une telle tendresse par Henri qu'elle se retrouva forte, comme si tout s'effaçait, comme si la vertu de ce regard tendre la purifiait. « Vous serez ma femme ! » C'était grave et formel. Il disait encore :

— Je ne veux rien dire à mes amis, pour leur laisser la surprise. Désormais, nous sommes seuls à savoir que nous nous sommes promis. C'est un secret que nous gardons dans un coin intime de notre pensée jusqu'au jour où nous convierons les autres au spectacle de notre bonheur...

Il allait de lui-même au-devant de ce qu'elle souhaitait. Il comprit qu'elle l'approuvait. Ah ! s'il avait pu démêler pour quelles secrètes raisons !

Elle se leva, reprit son manchon, son parapluie à béquille d'or.

— Je repars, dit-elle. J'ai une visite à faire tout près d'ici. A quand ?

Il eût préféré l'accompagner ; il ne voulut pas se montrer exigeant déjà.

— Que faites-vous demain ?

— Demain, dimanche, je vais à Passy, comme d'habitude, au cimetière.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Je vous remercie de cette pensée. Mais je n'y vais pas seule.

Elle ne voulait pas, parlant de Mme Sildyn, dire : « J'y vais avec ma mère ». Il comprit, ajouta :

— Toute une journée sans vous voir. Car vous ne viendrez pas ici. Et lundi?

— Lundi... attendez. Connaissez-vous Mme Ambert?

— Oui, je me suis rencontré avec elle chez des amis.

— Elle donne une soirée lundi. Allez lui faire une visite; elle vous invitera, et nous nous y verrons.

— C'est entendu.

Elle vint ouvrir la porte; il la vit s'éloigner, ravi de son élégante silhouette. Comme elle se retournait, avant de mettre pied dans la rue, il lui cria :

— Encore merci de la bonne surprise!

Et il remonta lestement l'escalier du cercle.

VII

Henri, à déjeuner, montra une gaieté bruyante. Mme Trévins avait pour convive le lieutenant Laret, arrivé le matin même, et qui ne devait passer à Paris que quarante-huit heures, contraint de se rendre à Châtellerault où une affaire de famille le retiendrait jusqu'à la fin de sa permission.

— Alors, s'écria Henri, tu ne me donnes que deux jours? Ce n'est pas large pour satisfaire tes exigences d'homme qui veut s'amuser. Car sache, maman, que cet être-là ne vient ici que pour faire ses frasques. Ah! ah! mon gaillard, tu veux tâter un peu de la grande vie!

— Qu'est ce qu'il a ce matin? faisait Mme Trévins, qui le voyait d'ordinaire muet à ses repas, le nez dans son assiette, l'air songeur.

— Je ne sais, répondait Laret. Je le trouve très inconvenant.

Mais Henri :

— Ah! ça te gêne, qu'on dévoile tes turpitudes.

Il regardait son ami, dont la robustesse, les mains fortes, les manières s'alliaient mal avec la mise bourgeoise, vêtements devenus trop étroits et dont il n'avait plus l'habitude. Il continua de plaisanter :

— Regardez-le, avec sa jaquette d'il y a huit ans, et dites-moi s'il

'a pas l'air du bon jeune homme de province qui vient faire dan-
er ici les écus paternels. Ah! tu as un galbe, mon cher!... Mais ne
: fâche pas, je t'assure que tu es très chic et que je plaisante stu-
idement. Au fond, j'enrage de te voir si vigoureux auprès de ma
ébilité. J'envie tes grosses joues et jusqu'à tes cheveux courts sur
ne tête bien ronde... La mienne est pleine de bosses, comme celle
e ces écoliers studieux dont il semble que la cervelle, trop agitée,
epousse les parois, un peu partout

Il avança le bras pour secouer familièrement son camarade :

— Allons! faisons la paix!... Et tu te plais toujours au 67e?

— Oh! ce n'est pas bien gai, dit Laret. Le quartier est à moitié
ide. Nous attendons les recrues dans une quinzaine. Tu sais, les
ours du collège pendant les vacances, c'est un peu ça... Le ser-
ice réduit aux seules corvées. Tu n'as pas vu ça, toi qui n'as fait
u'un an.

Il parla de l'ennui des petites villes, des rares visites au sous-
réfet, à quelques fonctionnaires. Il était un peu désenchanté,
près quelques années, acceptant, moins par devoir que par inap-
itude à faire autre chose, cette vie d'officier qui, des bancs du col-
ège, apparait, par mirage, toute dorée. Et Mme Trévins, qui avait
évé autrefois pour son fils la carrière des armes, l'écoutait, un peu
urprise d'apprendre comme était monotone et sans initiative cette
xistence qu'elle imaginait toute d'actes fiers, de belle vaillance,
l'intrépide décision. Rarement Laret parlait du métier à ses amis,
t cette fois, sa parole désabusée leur en fit comme tangible la
réalité grise. Il avait encore six années devant lui avant de passer
capitaine, six années à se promener de long en large sur une route
en hiver, pendant que les sergents instruisaient son peloton. Le
ableau de ces rangs d'hommes évoluant, de cette faction d'offi-
cier devant ces gestes, toujours les mêmes, était bien déparé d'at-
rait. Puis il dit l'âme naïve de collégien qu'entretenait cette vie
saine et sans événements.

— Si vous nous entendiez le soir à la pension! Un rien nous
amuse. Nous hurlons, nous chantons, nous faisons un vacarme!
On dirait de vrais gamins.

Parler du régiment, c'est comme évoquer un pays devant des
voyageurs qui l'ont traversé. Des souvenirs se lèvent aussitôt.
Henri vit défiler, comme sur un écran, des figures coiffées de képis,
la cour du quartier, le poste de garde, la salle des rapports, tout ce
décor où s'était écoulée une année de sa vie. Le déjeuner s'ache-

vait et la causerie était tombée, quand il fut rappelé au présent p cette remarque de sa mère :

— Vous n'avez pas vu? Il porte une alliance à présent. C' tout nouveau, depuis hier.

— Ah! diable! fit Laret. Et c'est sérieux?

Henri prit très mal cette remarque et la curiosité qu'elle éve lait. Il dit sur un ton très sec, qui contrastait avec sa bonne hume de tout à l'heure :

— Ne parlons pas de ça, voulez-vous? Je ne sais pas pourq ma mère croit devoir attirer l'attention sur ce détail. Je trou cette remarque très déplacée.

Et comme ils riaient de le voir mécontent, il se fâcha :

— Je fais ce que je veux; je suis assez grand garçon, n'est- pas? Et il n'y a rien du reste dans cette chose qui soit risible, ri du tout! Ma mère le sait bien, et elle a tort de plaisanter, elle tort... Car personne ne me fera changer, vous m'entendez?... C' extraordinaire que je ne puisse pas porter une bague au doigt sa être persécuté! J'en ai assez! Je veux qu'on me laisse tranquille!

Son ami l'apaisa :

— Tu es injuste, et tu parles très mal.

— C'est bien possible, dit-il avec raideur encore.

Et tout de suite il eut le regret de la peine qu'il avait pu cause sa mère. Il se leva, vint l'embrasser :

— Tu ne m'en veux pas?

— Pourquoi t'en voudrais-je?

Il y avait dans son accent comme une contrainte. Il ne parut p s'en aviser, dit à Laret :

— Nous prendrons le café chez moi.

Et à sa mère :

— Tu viens avec nous?

— Allez. Un peu plus tard, je vous rejoindrai. Il faut que j'arr les comptes de la semaine. A tout à l'heure.

Comme ils passaient dans son cabinet :

— Tu as tort de parler ainsi à ta mère, dit Laret. Tu t'échauf pour un rien Tu passes brusquement de la gaieté à l'irritati Qu'est-ce qui te prend?

Henri, gêné, répliqua :

— J'ai mes raisons. Depuis que je porte cet anneau, il ne passe pas de minute qu'elle ne cherche à savoir. Oh! elle ne m'i terroge pas franchement, elle ruse, et c'est cela qui m'exaspèr

lle a l'air de ne pas y faire attention, et elle ne pense qu'à cela. Je evine une interrogation dans son silence, une inquiétude aussi. 'est ridicule! Je sais bien qu'elle m'aime, mais sa tendresse ici st excessive; elle est importune; elle est despotique; elle me lasse. e suis contraint de m'observer, de montrer un caractère égal. 'arce que j'ai eu la sottise de me toquer l'année dernière de cette léa Brun, et qu'elle l'a su depuis, je la vois sur des charbons rdents au moindre signe que je donne d'un changement d'humeur. i je parais gai, elle pense : « C'est une femme qui le rend ainsi ». i je parais triste : « C'est une femme qui le fait souffrir ». Je ne uis plus libre de bavarder, d'être silencieux, de faire un geste, sans ue tout cela soit interprété, analysé, commenté. Ah! c'est insupportable! Qu'elle m'aime moins, mais que je ne sente pas que chaune de mes paroles est contrôlée, que chacune de mes intentions st retournée, examinée sous tous ses aspects; que je ne sois pas nfin obligé, pour faire l'acte le plus simple, pour sortir le soir, l'inventer des prétextes; oui, des prétextes! comme un gosse, tant e sens peser sur moi cette continuelle défiance dont elle souffre et qui me tyrannise!

— C'est ta mère, objecta Laret avec raison et simplicité.

Ils se turent, parce que Julie apportait le café. Elle remit à Henri une lettre qu'il décacheta et parcourut. Son visage aussitôt s'éclaira. Il attendit que Julie se fût retirée, puis, en confidence, avec le subit passage à la gaieté de son ton énervé tout à l'heure :

— Mon cher, imagine-toi une petite fille du monde... vingt ans... une femme déjà faite, avec l'élégance unique que donne Paris, avec un sourire qui est à la fois du rêve et de la chair, un sourire qui, positivement, ensorcelle... Non, je ne puis te dire, les mots n'expriment pas ces choses, c'est trop fluide, trop insaisissable, cette séduction de la forme qui fait que le regard trouve comme un voluptueux délice à en effleurer la réalité, ce je ne sais quoi d'impondérablement sensuel qui se dégage de la chasteté même des attitudes. Tu ne sens pas ça, toi? Il faut voir celle-ci marcher; c'est mieux qu'une œuvre d'art animée, mieux qu'un poème de grâce et d'harmonie, c'est... c'est... cela grise l'esprit... Il y a un pouvoir de fascination qu'exercent certaines femmes nées souveraines et pour être aimées... Celle-là est la pure merveille, la merveille de forme et la merveille de vie.

— Ah! les femmes! s'écria Laret, chez lequel l'enthousiasme du poète avait le don d'évoquer les jupons qu'il avait vus défiler le

matin au saut du train. Il n'y a que Paris, vois-tu, pour leur don ner cette grâce, et il faut comme moi arriver d'un trou de provinc pour s'en apercevoir. Ici, elles sont toutes charmantes, et comm elles savent s'habiller, les mâtines!... Hein! l'éclair d'une robe q se retrousse, l'attrait d'un bas fin sur une jolie jambe, saprelott

Henri souriait avec indulgence de l'entendre parler ainsi d femmes, quand il connaissait, lui, l'unique. Tout ce qu'il avait d de la supériorité de Josée, de son exceptionnelle séduction, n'évei lait chez ce bon garçon naïf que l'idée des passantes banales de rue. On n'est jamais compris que par soi-même. Mais comme faisait cette constatation, il vit que les yeux de son ami étaient fix sur la lettre qu'il avait gardée à la main, et il l'entendit dema der :

— Alors te voilà pincé... l'anneau, tout ça... Pas de bêtise, su tout... Et c'est ta merveille qui t'écrit, j'imagine?

— Justement.

Il lui tendit la lettre où une petite fleur, une pensée, était épi glée.

— Voyons, dit Laret.

Et il lut ces mots simples :

« Dimanche,

« Tenez, cette fleurette, cueillie pour vous au cimetière, sur tombe de mon pauvre cher papa, je vous l'envoie, car elle vo portera bonheur.

« Josée. »

— C'est court, c'est gentil! fit-il.

Il replia le billet, ajouta :

— Bien qu'un peu rococo, le coup du cimetière.

— Je ne trouve pas, dit Henri.

Et, bien qu'il fît peu de cas de l'opinion de Laret, il fut choq un peu. Mais il comprit aussitôt que rien n'était plus naturel que même acte d'une femme fût jugé contradictoirement par de hommes, celui qui aimait ayant des raisons de bienveillance q l'autre n'avait pas.

— Vois-tu, mon cher, l'amour c'est le grand magicien qui don de l'éloquence aux paroles les plus courantes, qui nous fait parait beau le geste le plus usité, une main tendue, et délicieux l'acte plus banal, l'envoi d'une fleur. C'est la marque du génie pour artiste de prendre dans la vie des choses toutes simples et de no

es faire admirer dans une lumière d'illusion qui les transfigure. L'amour ne fait pas autre chose. Et s'il nous torture quelquefois, il mérite encore bien que nous l'acceptions tel qu'il est pour le bien et pour le mal, avec la reconnaissance des joies infinies qu'avec des riens il nous donne.

Laret hochait la tête. Tout cela n'était que prétexte à jolies phrases et bon pour un coupeur de cheveux en quatre comme son ami. Lui, simplifiait la question. Il aimait à ses heures, quand ça le prenait. L'amour pour lui, c'était cette jolie fille accueillante qu'il ne connaissait pas encore, et qui ce soir n'aurait plus rien à lui apprendre d'elle. Celle-là, il saurait bien sans difficulté la trouver et l'oublier de même le lendemain.

Dès ce moment, il ne fut plus question de Josée; et quelques heures plus tard, dans l'élégante taverne où Henri l'avait emmené dîner, subissant cette excitation légère des repas fins entre garçons, ils causaient bruyamment et semblaient d'accord l'un et l'autre pour n'accorder d'importance qu'à la volupté animale de vivre. Aussi, quand Henri réclama, du garçon, l'écritoire, son camarade, qui pénétra son intention, ne put s'empêcher de faire de la main le geste de se raser les joues.

— La femme à la fleur, tu lui réponds ! Elle ne te laisse donc pas de répit ?

Henri, imperturbable, écrivit au milieu d'une feuille de papier : « Merci », cacheta et fit porter sur-le champ la lettre à la poste. Après quoi, tranquillisé, comme s'il venait de s'acquitter d'un devoir, il reprit son air enjoué et son entrain. Mais il était d'une gaieté plus rêveuse que son ami, lequel s'amusait énormément, comme autrefois, potache, à explorer Montmartre et prit un bon gros plaisir à en retrouver les cabarets où l'on chante. Les farces débitées, le pittoresque des décors, gâté le plus souvent par la grossièreté inutile des façons et des propos, tout ce qui, par son imprévu outré, sa liberté canaille, divertissait Laret, était sans attrait pour Henri qui jamais ne s'était amusé en ces endroits et dont la figure avait un sourire de concession indulgente devant un trait drôle, une trouvaille heureuse mais rare. Et quand son camarade eut, dans le restaurant de nuit où ils échouèrent, trouvé la belle qu'il cherchait, il s'évada complètement, pour penser au mot de Josée, à cette petite fleur envoyée, et se dire attendri : « Elle est charmante. » Elle avait une façon de symbole, cette fleur, une pensée ; c'était sa pensée qu'elle lui envoyait, sa pensée fraiche,

odorante : il la portait sur sa poitrine, elle ne le quitterait plus. Oui l'amour était bien le grand magicien. Comme la joie de son ami tout, ce soir, lui avait paru pauvre à côté de la sienne !

— Tu nous quittes ? dit Laret en le voyant se lever.

— Ma foi oui. On te verra demain ? Alors, à demain.

Ayant traversé la salle, au passage rétréci par les chaises débordantes, dans la vapeur, le bruit, les fuites des garçons, il touchait la porte, quand il s'entendit appeler :

— Trévins !

C'était Edmond, le cadet des Cervières, qui, avant de rentrer se coucher, était venu jeter un coup d'œil là, pour voir s'il n'y trouverait pas quelque figure de connaissance.

— Tu sors ? ajouta-t-il. Moi aussi.

Et dehors :

— Marchons un peu, veux-tu ? Tu n'es pas pressé ?

Il s'accrochait à lui, en homme qui n'est pas fâché de trouver quelqu'un avec qui converser, Trévins l'écoutait volontiers, d'ordinaire, intéressé par la vivacité d'esprit de ce grand garçon à l'intelligente laideur. Edmond commença :

— Mon cher, je suis très malheureux.

Il disait cela avec le rire silencieux de ses yeux drôles, cette continuelle ironie embusquée derrière son air le plus grave, si bien qu'on ne savait jamais s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

— Ne ris pas. Je suis très malheureux, réellement... Une petite maîtresse exquise, mon bon, intelligente, et faite pour comprendre un garçon comme moi. Ce serait le rêve si elle n'avait pas une amie, une demi-mondaine que j'abhorre, Paola de je ne sais quoi qui la rend rosse... Alors je deviens idiot, je passe des heures à l'attendre sous la pluie, je vais sonner chez elle, je me dispute avec son concierge... est-ce que je sais tout ce que je ne fais pas ! Puis quand elle arrive enfin dans un coupé de maître avec Paola au lieu d'être gentille, elle me rit au nez. Moi, ça me rend fou.

(A suivre.) LOUIS DE ROBERT.

LA PENSÉE

Plus prompte que la vague aux perfides caresses,
Plus prompte que l'aurore aux menteuses promesses,
Plus prompte que la nuit aux brûlantes ivresses,
Tu vins et t'en allas !
Comme une terre nue et par l'hiver mouillée,
Comme une nuit sans rêve et d'astres dépouillée,
Comme un cœur dont la joie au vent s'est effeuillée,
Je suis seul, seul, hélas !

L'été revient avec son oiseau, l'hirondelle;
La nuit retrouve au bois le rossignol fidèle;
Mais ton emblème à toi, c'est le cygne ouvrant l'aile,
Tu m'as fui sans retour !
Mon cœur porte en secret le deuil de ma jeunesse;
Je meurs d'un rêve éteint sans vouloir qu'il renaisse !
Ainsi que mon printemps ta fragile tendresse
N'aura duré qu'un jour !

A toi le lis sans tache, ô blanche fiancée !
A toi, femme, la rose entre tes doigts bercée !
A toi la violette, ô vierge trépassée !
La pensée est ma fleur :
Symbole sans parfum d'une amour décevante,
Après m'avoir souri dans sa candeur fervente,
Je la vois s'effeuiller sur la tombe vivante,
Qui pour toi fut mon cœur.

AUGUSTE LACAUSSADE.

LES MONACH [1]

(Suite.)

VI

Aux Tourettes, Roger conta dans quel état il avait retrouvé les Gomerre.

— Pauvres gens ! dit la mère de Roger.

— C'est triste, reprit le général... car ce bon Gomerre faisait honneur de son bien, recevait convenablement, représentait quelque chose... et, avec cela, des idées généreuses, de l'honneur, des sentiments, de l'allure.

— Il est, dit Roger, tout à fait à plat... déprimé... et la solitude l'a rendu méconnaissable.

— On m'avait déjà dit cela... J'aurais cru qu'un homme toujours prêt à mourir pour le roi aurait eu plus de ressort, que diable! Il est vrai qu'avec la femme qu'il a!...

— Mon Dieu! reprit Roger, elle ne lui laisse rien faire de ce qu'il veut ;... elle l'a empêché, l'autre jour, devant moi, de déplacer, dans la salle à manger, la tête de chevreuil qu'il a rapportée de Frohsdorf.

— Il en est là!... Il ne se laissait pas faire, autrefois. Il regimbait... avait des défenses... Il y a deux ans, malgré elle, il a fort bien voté, au Jockey, pour le fils d'un ministre de l'Empire... Le malheur rend les gens infirmes... Et que devient Hélène au milieu de tout cela? Grandit-elle? Se remplume t-elle un peu?

— Pas trop. Elle a toujours de beaux yeux.

— Pauvre petite!... Elle trouvera difficilement à se marier suivant les idées de sa mère... Du reste, on a le temps d'y songer.

— Sa mère y songe déjà... interrompit la générale. Elle me parlait souvent en confidence de l'avantage qu'on a de marier les jeunes filles de bonne heure.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

— Ce sont des bêtises, repartit le général. Je sais bien que les usages me contredisent, mais une femme n'est vraiment formée qu'à vingt-cinq ans. Le travail de l'ossification n'est pas achevé avant cet âge... demandez aux savants... C'est comme si vous vouliez qu'une jument de deux ans...

« Je suis heureux de vous voir, cher vicomte », dit Monach en lui tendant la main.

— Oh! mon ami! mon ami! reprit sa femme avec un petit ton de reproche, que dites-vous là et où allez-vous chercher vos comparaisons ?

— Dame! dans la nature.

— Taisez-vous.

— Je me tais... Vous êtes une sainte et vous nous ferez tous aller au ciel.

On parla ensuite du voyage que Roger allait faire à Luchon, de Mme Monach qui avait envoyé des layettes, de trop belles layettes, avec nœuds et fanfreluches, pour les pauvres de la générale. On parla aussi de Courtaron, dont la compagnie inquiétait la comtesse d'Épagnes pour son fils; elle n'en disait rien, pour ne point médire et parce que l'impression mauvaise que le marquis lui causait ne reposait que sur un sentiment vague. Le général, qui avait encore dans la tête des plans de mobilisation, donna à son fils un itinéraire impossible pour aller à Luchon directement par le Mans et Tours sans traverser Paris. Roger n'en tint pas compte, passa par Paris, et visita l'hôtel.

Les Monach y faisaient de grandes dépenses. On recrépissait les murs; dans le jardin, il y avait des bancs neufs, une tondeuse, un système d'arrosage perfectionné répandant l'eau en pluie tournante sur le gazon, et deux jardiniers occupés à planter, pour l'hiver, des cyprès, des houx, des fusains

Roger alla aussi jeter un coup d'œil au cirque. Dans le bureau, il surprit M. Johnson, l'administrateur, l'homme de confiance de Frébault, en train de gratter des écritures. Celui-ci, malgré son flegme, ne put dissimuler un léger trouble en voyant entrer Roger inopinément. Aux écuries, il trouva deux chevaux embarrés, pendant qu'au cabaret du Champ-Volant, chez Mme Caminade, tous les palefreniers buvaient en jouant au *poker*. On voyait bien que Frébault n'était pas là.

En arrivant le matin à Luchon, Roger trouva Courtaron et Monach à la gare.

— Je suis vraiment bien heureux, mon cher vicomte, dit Monach en lui tendant la main, que vous ayez eu la bonne pensée de venir... Ne vous occupez pas de vos bagages.

— Allons, Monach, pas tant d'empressement, interrompit Courtaron.

On dit à Roger que Frébault était parti le matin même avec le petit Raphaël, — une excursion à la Maladetta, qui devait durer deux jours. Et ils montèrent dans un grand landau à quatre chevaux, aux harnais pleins de grelots et de queues de renard, passèrent sous les beaux ombrages de l'allée d'Étigny, prirent, à gauche, l'allée de la Pique, traversèrent un petit pont de bois et vinrent s'arrêter devant le perron d'une grande villa, située au milieu d'un joli jardin.

— Mais où sommes-nous donc? demanda Roger.

— Chez le baron, répondit Courtaron... Ta chambre est préparée.

— Mais non pas! non pas!... je compte descendre à l'hôtel... et je ne...

— Je vous en prie, interrompit Monach, vous êtes ici chez moi et... invité.

— Je vous assure que je ne puis...

— Marquis, reprit Monach, dites au vicomte que c'est une chose arrangée.

A ce moment, Mme, Mlle Monach et la mère de Courtaron apparurent.

— Bonjour, Roger! dit la marquise en lui tendant la main, c'est gentil à vous d'être venu.

— Certainement, ajouta Mlle Monach avec un gracieux sourire.

En un tour de main, la valise de Roger disparut, et, sans avoir eu le temps d'y penser, il se trouva dans sa chambre avec Courtaron.

Et, tout en s'apprêtant pour le déjeuner :

— Mais, enfin, dit Roger d'assez mauvaise humeur, je ne puis accepter que les choses se passent ainsi... Je ne viens pas ici pour être hébergé par Monach.

— Calme-toi, naïf enfant, reprit le marquis en riant... ça ne le gêne pas du tout.

— Mais c'est moi que ça gêne...

— Qu'est-ce que cela te fait?... Nous serons tous réunis... Frébault demeure ici...

— Lui aussi?

— Monach veut être aimable... Laisse-le donc faire.

— Tout cela ne me plaît pas... On dirait vraiment qu'il n'y a plus que ces gens-là en France capables de jouer aux princes... et, du reste, je ne comprends pas que toi-même...

Roger s'interrompit.

— Achève!

— Non, rien.

— Oh! je sais bien ce que tu as dans l'esprit, reprit doucement le marquis en secouant sa jolie tête grise et en haussant une épaule nonchalante... Tu penses que je suis trop attaché aux Monach?... Que diable veux-tu?... Je retrouve ici un peu des joies que j'ai eues pendant ma jeunesse... J'y prends plaisir et trompe la faim... Tout le monde n'a pas tes rentes, et...

— T'ai-je fait de la peine? dit Roger en lui tendant la main.

— Non pas, reprit le marquis, avec un petit sourire triste et indulgent...

— Es-tu prêt?

Roger regarda si sa cravate était droite, et ils descendirent au salon.

On passa dans la salle à manger, dont les murs étaient tendus d'étoffes japonaises et de carrés de soie déroulant, sur des fonds de toutes les couleurs, des vols éparpillés de colombes, des sauterelles dans un enchevêtrement de vignes, des grues au-dessus de roseaux fluets, des carpes dans des eaux profondes, des paons au milieu de fleurs de pêcher, d'iris et de pivoines.

Courtaron avait trouvé les murs couverts d'un papier horrible. Le baron s'enthousiasma longuement sur « le goût parfait » du marquis et sur cette heureuse transformation dont tout l'honneur lui revenait.

— Pas tant de compliments, Monach! dit sèchement Courtaron... et mangeons.

Autour de la table, il y avait plus de domestiques qu'il ne fallait. Le déjeuner fut somptueux, et point selon le rite. La mère du baron était restée au château des Coqs avec M. Deutz. Loin de sa mère, Monach s'écartait avec passion des règles. Le pâté venait de chez Jullien, un pâté de contrebande mi-perdreau et foie gras. Certes, en ce moment, il ne s'embarrassait point de savoir si les perdreaux avaient été tués au fusil ou saignés selon les prescriptions, et si le beurre était dans la croûte. Il s'écria :

— Je suis sûr qu'on ne trouverait pas un pâté semblable dans tout Luchon.

Courtaron sourit. Monach, qui était susceptible, mais n'avait aucune finesse dans ses susceptibilités, demanda au marquis pourquoi il riait.

— On ne vante pas sa table comme vous le faites, dit Courtaron... et il ne faut pas vous exalter parce que vous avez un convive de plus.

Roger fut autant gêné par le ton de Courtaron que par l'inconvenance de Monach. Il y eut un moment de froideur et de silence. La baronne et sa fille qui s'assimilaient mieux la culture française et comprenaient plus de choses, éprouvaient un assez visible embarras.

La belle Lia se tenait droite sur sa chaise et la poitrine en avant. Sa robe était de cretonne rouge semée de petits pantins

bleus qui couraient les uns après les autres : au bas de la jupe, des dents à la diable, soutenues par des plissés de soie feu, un corsage en blouse et une ceinture dorée. Elle se mêlait à la conversation avec facilité, et, quand elle était animée par la parole, elle semblait à Roger non seulement belle, mais encore jolie. Elle avait des saillies, le goût des choses finement dites, une grande promptitude à saisir le ridicule, mêlée à un certain bon sens pratique, de la grâce dans l'esprit, du charme ; quelque chose aussi de langoureux qui prévenait en sa faveur, en même temps qu'une coquetterie charmante qui pouvait passer pour un manque de pudeur. Il se dégageait de toute sa personne une sorte de poésie extérieure très capiteuse.

On parla du traitement qu'elle suivait pour sa gorge, des eaux chaudes, qui ont un goût d'œufs pourris, des bains, des douches, du casino, des concerts dans le parc, du petit théâtre où passaient des acteurs de Paris, des personnages marquants qu'on rencontrait. A ce propos, Monach se vanta des amis distingués qu'il avait laissés à Vienne. C'était le prince Esterhazy et d'autres princes qu'il nommait, se parant de l'intimité de gens qu'il n'avait vus qu'une fois peut-être en sa vie, — cela par habitude, certain d'ailleurs que la plupart des Parisiens sont trop compromis eux-mêmes ou trop inattentifs pour s'occuper de contrôler ces amitiés imaginaires, et que, pour s'établir dans le monde, il est bon d'y paraître établi.

Mme Monach, très liante, avait déjà fait quelques connaissances à Luchon.

— C'est que je pense toujours à notre œuvre, dit-elle à Roger, et que je ne fais pas de visite qui ne soit utile. J'intéresse tout le monde à nos malades. Dites bien à la générale combien je me remue pour tous ses malheureux.

Roger lui dit que sa mère était très sensible à tant de dévouement et que les layettes avaient fait le meilleur effet aux Tourettes.

— Et cette bonne duchesse! reprit la baronne, je la tiens au courant. Elle m'a écrit une lettre superbe, que je vous montrerai tout à l'heure... Avez-vous d'elle des nouvelles récentes ?

— Oui, ma mère a reçu l'autre jour une lettre où elle se plaint que ses jambes ne vont pas.

— Pauvre duchesse ! interrompit Lia.

— Elle si aimable, si gracieuse, si parfaite, soupira la baronne.

Monach eut tout à coup une idée :

— Si je lui envoyais mon médecin... c'est une célébrité !

— Ne faites pas cela, Monach, repartit Courtaron ; la duchesse le trouverait fort mauvais... On croirait que vous avez un médecin pour vous tout seul et qu'il faut votre permission pour l'avoir.

Mme Monach prit un air sentimental et dit :

— Je vais écrire à la duchesse pour la gronder de m'avoir caché sa maladie.

On sortit de table pour aller fumer au jardin. Monach, qui ne comprenait pas pourquoi il ne devait pas envoyer son médecin à la duchesse, prit le marquis à part et lui demanda des explications.

— N'insistez pas, répondit celui-ci ; et il ajouta, comme il avait souvent l'habitude de faire, avec un air de négligent dédain : « Vous ne comprendriez jamais cela. »

Le jardin, plein de fleurs et d'ombrages, mais assez mal tenu, allait en pointe, limité d'un côté par le torrent. De l'autre côté, la campagne s'étendait, et au delà le cirque des hautes Pyrénées, verdoyantes à la base, dénudées aux sommets. Roger accompagna Lia. Pendant qu'elle cueillait des fleurs, il s'amusait à regarder ses pieds, qui marchaient sous sa robe courte, et ses bas rouges brodés d'or aux chevilles. Il se rapprocha d'elle. Ils se parlèrent. Celle-ci se donnait à tout ce qu'elle voyait, admirant les couleurs des roses, des glaïeuls, des dahlias, les nuances du ciel et des montagnes, le vol des oiseaux et le bruit du torrent, d'une façon qui n'était point banale et paraissait sincère. Elle mêlait parfois à ces petits coups de rêverie gracieuse quelque chose d'amer et de moqueur. Elle savait aussi le nom scientifique des fleurs, des insectes, la constitution géologique des montagnes, l'altitude, et se montrait bien mieux instruite que Roger.

Elle s'arrêta tout à coup devant un rosier à tige et lui nomma un scarabée noir, pointillé de points gris, qu'elle vit dans une rose, ivre, les pattes recroquevillées, tout jaune de pollen et elle dit :

— Savez-vous, monsieur Roger, à quoi pense ce scarabée ? Il est devenu amoureux d'une mouche et dit en remuant ses mandibules : « O mouche de mon âme, sois l'épouse de mon choix ! Épouse-moi, ne rejette pas mon amour ! » Et la mouche répond : « Je serais vraiment bien folle ; non, vraiment, je ne prendrai jamais un scarabée gris, car je suis une mouche qui se respecte. »

Elle donna, en riant, une pichenette à l'insecte, qui fut lancé du coup dans le petit bassin qu'alimentait la Pique.

— Va, va, vilaine bête !

Et pendant que le scarabée jouait des pattes et s'efforçait sur l'eau ridée, le marquis survint et demanda ce qui les faisait rire.

Elle répondit alors d'un air de malice perfide :

— C'est que je viens de composer une fable pour M. Roger.

On se sépara en se donnant rendez-vous au casino pour 5 heures.

Roger, que l'air vif des montagnes ranimait, voulut, malgré la chaleur, faire une promenade à pied pour se dégourdir après vingt-quatre heures de chemin de fer. Courtaron le conduisit et ils remontèrent tout doucement la vallée du Lis.

Courtaron sentait bien qu'il faisait peine à son ami et que son rôle intermédiaire entre le monde et les Monach déplaisait. L'opinion des grossiers témoins de sa vie ne l'embarrassait point ; mais le jugement des hommes délicats le touchait, sans d'ailleurs le déranger de sa route.

— J'aurais voulu voir Roger à ma place, se dit-il, découvrant à vingt ans qu'il est ruiné par un père prodigue !

Et Courtaron se souvenait du train opulent de son enfance, des belles réceptions à l'hôtel de la rue de Varennes, du château rebâti par son père, qui trouvait toute dépense digne de lui, de ce château tout neuf qu'on appelait, dans les environs de La Ferté-sous-Jouarre, la Folie-Courtaron. Il revoyait les chevaux nombreux, les voitures, les chasses amusantes et les sangliers qui traversaient la Marne à la nage. Il se croyait riche à vingt ans. Il n'hérita que de dettes et il restait seul avec un château démeublé et une pauvre femme de mère, fille et femme de marquis, que la pauvreté définitive eût rendue folle. Que lui restait-il à faire ? Travailler. A quoi ? Entrer dans un ministère ? Être commis de banque ou de magasin ! D'abord il eût très mal fait cela. Homme de lettres ? Il n'aimait pas les cuistres. Se faire soldat ? Il était trop tard. Et puis, ce métier des armes n'est-il point coûteux aussi, quand on veut se montrer, être convenable et vivre seulement sans déchoir, comme ses amis ?

Il avait été élevé dignement pour ne rien faire. La misère était venue. Pris au dépourvu, il n'avait trouvé en lui ni assez de courage ni assez de modestie pour faire quelque chose. Il avait perdu dans les cercles son mince héritage et l'argent emprunté. Il était entré à la Bourse, alors. Eh ! oui, à la Bourse, le marquis de Courtaron ! Il était allé trouver un agent de change, avait promis une belle clientèle, parlé de ses amis, des connaissances qu'il avait

dans le monde, dans les ambassades. Devenu remisier, il lui fallut faire antichambre chez les grands spéculateurs, qu'il voyait le matin dans leurs lits. Un jour, un banquier grec l'avait reçu dans son bain. Tout en tapotant l'eau tiède autour de sa poitrine velue, cet Oriental lui donnait des ordres et en même temps lui demandait des détails sur les actrices à la mode. Eh ! oui, Courtaron le fier, le hautain Courtaron, avait fait cela. Il gagnait d'abord à ce métier 1,000, 2,000, 3,000 francs par mois. Il n'avait fait ici rien encore que d'humiliant et de prudent. Mais la colère le prit, il se révolta un jour, voulut devenir riche tout à coup, spécula pour son compte, acheta des Panama, vendit des primes de Suez, mais cela à contretemps, s'enfonça et resta débiteur de sommes énormes. Il devait. La belle affaire ! Il y en a tant d'autres qui doivent et auxquels on n'a pas pas le loisir d'en vouloir.

Il avait déjà assez l'habitude des choses pour porter le front haut et ne point perdre l'équilibre. Toujours bien mis, il fumait d'excellents cigares ; il vivait dans une sorte de repos soucieux pris d'angoisse monotone et d'ennuis distingués. Il rencontra Monach. Le baron avança à Courtaron quelque argent, l'intéressa dans des syndicats, dans de nouvelles émissions. Pour cela, Courtaron se montra avec le baron au bois, aux premières, soupa avec ses maîtresses, assista même à la pendaison de la crémaillère chez l'une d'elles, fit connaitre du monde au baron, lui en amena. Ils ne se quittèrent plus. Il se fit dans son âme une obscurité équivoque, où l'honneur n'apparut plus que comme une ombre errante et douteuse.

Ce qui demeurait en lui de certain et de fixe était l'idée de rattraper un jour son rang et sa fortune, et, pour cela, d'épouser la fille du baron. Il s'était pris à cette idée, s'y enfonçait depuis six mois tous les jours davantage et mettait à suivre son dessein une souplesse habile et une ténacité égoïste qui lui paraissaient invincibles.

Les deux jeunes gens suivaient les bords de la Pique. Roger avait l'âme contente sans savoir pourquoi, comme un homme qui va devenir amoureux. Il admirait les eaux vives du torrent, qui coulait le long de la route avec des glouglous tourbillonnants et des miroitements de toutes les couleurs du ciel. Il se réjouissait de respirer l'air sans penser à rien et louait le pays, comme beaucoup de Parisiens, qui montrent une grande bonne volonté pour s'étonner des paysages où ils ne font que passer. En cheminant,

il conta à Courtaron le désordre où il avait vu le cirque, l'improbité présumable de M. Johnson, dont il fallait avertir Frébault, qui fournissait aux plus grosses dépenses du cirque et était le plus intéressé.

Courtaron soupait avec le baron et ses maîtresses.

— A quoi bon ? dit le marquis.

— Il me semble...

— Après tout, fais comme tu veux, reprit Courtaron en allumant un nouveau cigare.

Le marquis apprit ensuite que Roger était tout près de rompre

avec Mme de Tresmes, qu'il ne répondait plus à ses lettres et prenait les moyens qu'il faut pour en finir.

— Tu as tort, dit le marquis... c'est une femme agréable et qui te fait honneur...

Son ami fut si net que Courtaron n'insista pas.

Pour ne pas perdre son entraînement de voltige et travailler ses assouplissements, Roger s'imagina tout à coup de sauter la Pique à un endroit où cela se pouvait faire.

Cependant le silence que Roger gardait sur Lia et ce qu'il venait de dire de sa rupture avec Mme de Tresmes donnait à réfléchir au marquis. Il ne prévoyait rien de bon. Pour la première fois, depuis la fête de charité, il fut inquiet et conçut de sérieuses craintes.

« Je suis sûr, se dit-il, que cette tête d'oiseau va bientôt me donner du tracas. Il n'est jamais prudent de lancer un homme intact et riche dans une famille comme celle du baron. C'est à lui que vont tout de suite la considération et les avances; sa simple présence est capable de diminuer singulièrement un homme de ma force. Cette location de Paris n'avait déjà rien de bon pour moi et le voilà encore installé ici dans la place, grâce à l'idée que cet animal de Frébault a eue de le faire venir. Il va me falloir inventer quelque manœuvre et me hâter.

« Je sais bien, reprit-il en lui-même, après un instant de réflexion, que j'ai de quoi me rassurer en ce qui regarde Lia. Mais je la vois elle-même fort empressée pour lui, et les gages que j'ai ne sont point suffisants. Que signifient des pressements de mains, un baiser furtif dans un escalier? Elle ne m'a pas repoussé... c'est vrai, et ce bon Roger n'est point si avancé que moi dans ses faveurs. Mais, avec une femme, sait-on jamais sur quoi raisonner? Elle a montré du goût pour moi, mis de l'abandon dans ses manières, elle ne me tient pas pour un sot, mais elle n'est point sotte non plus, a l'âme mystérieuse et l'esprit plein de manigances. Tout à l'heure, pourquoi a-t-elle pris ce ton railleur avec sa fable et son scarabée? Elle tournerait un peu vite, et pourtant tout ce qu'elle dit de Roger n'est point désagréable pour lui : elle le trouve grand, beau. Il est un peu innocent, mais cela ne déplaît point aux femmes... Ah çà, croit-elle donc qu'il soit si simple pour elle de l'épouser? Et la mère? et la religion? et le monde? Trouvera-t-elle tous les jours un homme comme moi?... Ah! mon pauvre ami, voilà qui est bien mal raisonné! Tu ne vois donc pas que les difficultés ne feront qu'exciter cette fille ambitieuse et

seront pour elle un attrait de plus? Quant à lui,... il n'y a que les honnêtes gens pour faire des sottises et y mettre leur vertu... Si l'amour s'en mêle, il emportera tout, tout, comme cette eau emporte ça, ajouta-t-il en jetant son cigare dans la Pique. »

Il regarda quelque temps l'eau couler, tandis que Roger cherchait sur l'autre rive un bon endroit pour reprendre son élan.

— Bah! se dit le marquis, si je devine juste, je trouverai bien quelque chose pour parer le coup, et, comme dit le proverbe, un homme averti... ou plutôt non, un homme perverti en vaut deux.

Et il sourit.

Roger demanda si le terrain sur lequel il se préparait à tomber était solide.

— Très solide; vas-y, répondit Courtaron.

Roger fit un bond prodigieux, mais faillit manquer la rive. Sa jambe gauche tout entière trempa dans l'eau.

— Bravo, mon cher! dit Courtaron, après avoir hésité à lui tendre la main pour l'aider à sortir. Frébault serait dans l'admiration, s'il t'avait vu.

Roger, les joues rouges et essoufflé, se hissa.

« S'il avait pu se casser le cou! » murmura le marquis à part lui.

Et ils revinrent à la villa.

VII

Le soir même de l'arrivée de Roger à Luchon, on organisa pour le lendemain une promenade au lac d'Oo; le baron avait commandé deux landaus; on devait être sur pied à 9 heures du matin.

Tout le monde étant allé se coucher de bonne heure, Courtaron accompagna Roger dans sa chambre.

Après quelque hésitation de part et d'autre, la conversation tomba sur Mlle Monach.

— Que penses-tu de la fille du baron? demanda Roger.

— Et toi?

— Je la trouve très séduisante; mais je te demande ta pensée sur elle, parce que tu la connais mieux que moi.

— Oh! c'est bien simple, dit négligemment Courtaron... C'est une actrice, avec toutes les qualités et tous les défauts d'une actrice.

Et comme Roger voyait Courtaron sur le point de s'arrêter, il dit :

— Qu'entends-tu par là ?

— Tu l'as bien vue cet après-midi, au Casino, avec son éventail noir, à plumes roses ?

— Oui, assise à la musique... On jouait une valse.

— Tu as vu comme elle se trémoussait, et les façons qu'elle faisait pour attirer les regards, se levant, s'asseyant, se relevant, battant sa jupe, remuant les yeux de toutes parts, n'ayant repos ni cesse qu'on ne l'eût vue sur toutes les faces, avec ses boucles d'oreilles de diamants, ses bracelets autour des poignets, par-dessus ses gants, et son médaillon qui brillait comme un soleil sur sa gorge... Ses bijoux en paraissaient faux... Tu vas me dire que se montrer est une chose toute naturelle aux femmes... Je sais bien... aussi, ce que je lui reproche n'est-il point de se montrer, mais le parti pris qu'elle a de le faire, et les faussetés qu'elle nous montre...

— Comment cela ?

— Eh oui ! tout est factice en elle, et elle triche... Ses qualités les plus rares ont quelque chose d'artificiel et de plaqué... J'ai entendu dire d'elle, et justement par votre abbé Glouvet, que ce serait une femme supérieure... Sans doute, elle sait tout ce qu'on peut savoir, comprend tout ce qu'on peut comprendre, mais sans que rien la pénètre. Tout lui vient du dehors ; intelligente, séduisante comme tu dis, mais n'ayant que des sentiments apparents, des goûts et des manières qui ne lui deviennent naturels que selon les milieux qu'elle traverse, elle donne exactement toutes les sensations extérieures qu'il faut pour plaire, sans rien livrer du fond mystérieux de son être. Elle est teintée de nuances chatoyantes, mais ne nous montre point ses couleurs véritables. Elle a appris à tout imiter, à tout faire et contrefaire... Elle eût joué la comédie à la perfection... eût appris à danser en public, s'il l'eût fallu...

Courtaron se promenait de long en large, et discutait Lia comme on discute un bibelot.

— N'as-tu pas vu, continuait-il, ce matin, au déjeuner, comme elle a joué avec sa mère la scène de la duchesse ? Comme *pauvre duchesse* était dit ! On se serait cru au Théâtre-Français... et quand, après, tu lui as demandé de te jouer la valse du Casino, Liszt en personne ne se serait pas emparé du piano avec plus d'autorité. Elle s'emparera de même de tous les sentiments et en jouera avec la même sûreté. C'est une actrice, une actrice, te

dis-je... Oh ! il faudra pour la gouverner un homme bien habile... je t'en réponds...

Roger n'était point capable d'entrer dans toutes les finesses du marquis ; mais il dégageait de ses paroles ce qu'elles avaient d'essentiel. Courtaron parlait avec une demi-sincérité, moitié en rival, moitié en connaisseur, et non pas sans une certaine prétention.

Il se tournait vers Roger, après chaque phrase débitée, de l'air de dire avec une profonde pitié : « Est-ce donc là la femme qu'il te faut, jeune naïf ? »

Le ton était tel, si railleur et parfois si agressif, que Roger eut envie de dire : « Est-ce que je pense à l'épouser, moi ! »

Il se retint.

Le marquis continuait d'expliquer à sa façon la nature et le caractère de Lia. Il en vint à dire qu'elle ne lui plaisait pas. Il emmancha même si bien ses raisonnements les uns aux autres qu'il finit par déclarer qu'elle lui était absolument antipathique.

Ceci s'accordait mal avec ce que Roger avait surpris avant dîner, dans le vestibule, en descendant l'escalier. Courtaron avait alors dans ses mains les deux mains de Lia, et, penché vers la jeune fille, il semblait lui chuchoter à l'oreille des paroles de reproche et de fâcherie. Il y eut même comme une querelle à voix basse. Elle se dégagea en riant et dit en levant très haut la tête, comme pour le braver :

— Et si ça m'amuse de vous paraître inquiétante ?

Tout cela avait été entendu d'un coup, vu en un éclair. Roger avait toussé pour avertir de sa présence. En le voyant, Lia et Courtaron avaient repris leur maintien.

Ces familiarités pouvaient s'excuser par l'habitude qu'ils avaient d'être ensemble. Cependant, sans faire aucune allusion à ce qu'il avait surpris avant dîner, Roger s'étonna, et, avec franchise :

— Tu ne me feras jamais croire, dit-il, que tu puisses avoir de l'antipathie pour une jeune fille autour de laquelle on te voit faire autant de manège et à qui tu prêtes une telle attention.

— Ce que je t'ai dit est plus vrai que tu ne peux supposer.

— Voyons.... il est clair que tu lui fais la cour et que...

Il s'arrêta.

Courtaron fut sur le point d'avouer à Roger ses prétentions, afin d'engager sa délicatesse, mais il abandonna cette idée, pensant qu'on se diminue en annonçant ses projets et que, si Roger venait à aimer, cela ne servirait à rien. Il haussa l'épaule, se leva, prit

son bougeoir, et en souhaitant bonne nuit à Roger, fit cette réponse ambiguë :

— Que veux-tu, mon cher? une belle fille est toujours une belle fille.

Roger ne demanda pas à son ami de nouveaux éclaircissements et jugea même qu'il avait été trop loin, non point du tout qu'il pensât à aimer Lia et que l'idée lui vint d'entrer en concurrence avec son ami, mais il ne se sentait au fond aucun désir de savoir quels étaient exactement les desseins du marquis. Il ne voulait point d'avance établir entre Courtaron et lui une situation nette, il préférait se réserver l'agrément de combiner à son aise des amours imaginaires, et ne pas se priver de ce « qui sait ? » délicieux qui, auprès des femmes, éveille chez les hommes des sentiments mitoyens et les fait se donner au plaisir dangereux de tout désirer, sans prétendre à rien de positif. Et, en effet, les situations trop nettement définies font perdre aux femmes une partie du charme que l'on goûte en leur compagnie.

La nuit était chaude. Roger eut du mal à s'endormir. Il ferma les yeux et s'assoupit, dans une torpeur béate. L'air de la valse lui revenait comme une obsession monotone et douce. Il revit Lia au Casino, qui se contournait gracieusement en faisant jouer son éventail. L'air qui, par la fenêtre laissée entr'ouverte, venait caresser son visage lui semblait apporté par les plumes roses de l'éventail, doucement agité au-dessus de sa tête. Il finit par s'endormir, enveloppé dans un brouillard de sentiments confus où la jalousie scintillait comme une petite étoile, et il vit dans ses rêves Lia dansant sur un théâtre, dans une robe de satin blanc, émaillée de violettes nouvelles, qui chassait devant elle des nuées de scarabées et de petits pantins bleus.

Roger se réveilla au chant des oiseaux, et le soleil emporta les songes de la nuit.

Vers 10 heures, après un léger repas, on monta dans les deux landaus, la marquise, Mme Monach, Lia et Roger dans l'un, Monach, Courtaron et le petit Raphaël dans l'autre. Raphaël, parti la veille avec Frébault pour la Maladetta, avait quitté son compagnon à la cabane de l'Espagnol et s'en était revenu le soir même, brisé de fatigue.

— Là! Roger, mettez-vous en face de moi, dit la marquise, j'aurai plaisir à parler avec vous du vieux temps.

C'était ainsi que la marquise appelait le temps où elle fréquentait

une autre société que celle des Monach. Elle avait parfois des nostalgies de ce monde qu'elle ne voyait plus aussi assidument, depuis qu'elle s'était consacrée à des inconnus chez qui elle trouvait d'autres satisfactions, plus effectives, mais moins délicates. Ses regrets se mêlaient ainsi à une espèce de honte, ce qui montrait qu'elle n'avait point encore tout à fait perdu la mesure et le goût. Mais cela ne faisait que passer.

Pendant que la marquise et Roger s'entretenaient de leurs relations communes et de ce vieux fonds de société française, si diminué aujourd'hui et prêt à disparaître, la baronne écoutait avec ravissement. C'était, pour la plupart, de ces noms qui n'apparaissent dans les journaux qu'aux mariages et aux enterrements et qu'on cite peu le reste du temps. Ces noms, malgré quelques confusions, avaient un parfum ancien et authentique qui allumait des envies de brocanteuse dans les yeux de Mme Monach.

Bien souvent, la baronne engageait la mère de Courtaron à ne pas s'isoler comme elle faisait, à cultiver le monde, à ne pas se laisser oublier.

— La marquise, dit-elle à Roger, ne fait plus assez de visites, elle perd ses relations à plaisir. Je fais tout ce que je peux pour l'entraîner... mais elle résiste, n'a pas l'air de m'entendre... Elle se doit cependant au monde... et n'a pas le droit de le négliger. Vous devriez l'encourager, monsieur Roger.

Une fois de plus, la marquise fit la sourde oreille, avec une malice inconsciente, aimant mieux se passer de ses anciens amis que de s'embarrasser de la baronne.

— Ah! songeait-elle involontairement en devenant rêveuse, si Mme Monach pénétrait dans ces vies faites de discrétion et de gêne dissimulée, si elle voyait l'intérieur de ces hôtels nus, ces appartements silencieux, ces châteaux délabrés, comme elle s'étonnerait de la simplicité de la plupart de ces familles et trouverait leur existence médiocre!

Et la marquise pensait aux fruits, aux poules, aux œufs que l'on fait venir de la campagne, par économie... à ces grandes salles à manger froides, où les enfants goûtent avec des tartines de raisiné... à ces femmes qui n'ont point de peignoirs historiés le matin, ni tant de robes à mettre... à ces voitures modestes, à ces cochers qui travaillent au jardin pendant l'été... à ces chevaux qui labourent dans des coins de parc pour fournir l'avoine nécessaire à la basse-cour et à l'écurie... à ces arrivées à Paris retardées

par bonne administration jusqu'à la fin de l'hiver... Tous, certes, n'avaient pas le train honnête de la duchesse des Baux, et si la fortune des Gomerre avant leur ruine n'était point une rareté dans leur monde, ce n'était point non plus une chose si commune... Elle se mit à songer à ce que Roger lui avait dit des Gomerre, à leur pauvreté, à leur retraite pleine de dignité, et poussa un petit soupir sans force.

Et, en effet, comme beaucoup de gens, la baronne ne séparait point tout d'abord l'idée de luxe de l'idée d'aristocratie.

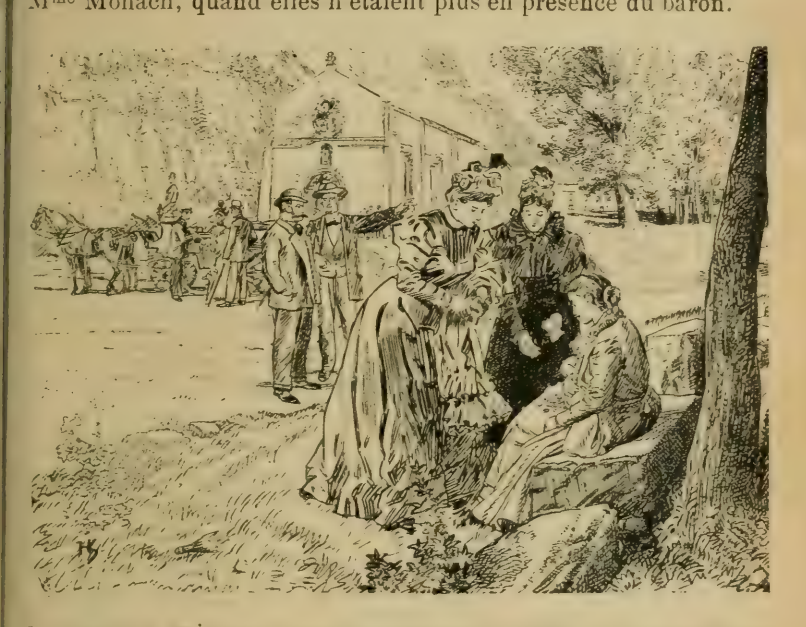
Les voitures enfilèrent la vallée de l'Arboust et son chemin raboteux. Les chevaux secouant leurs grelots couraient sous un ciel d'un bleu tendre, devenu laiteux à cause des vapeurs transparentes qui montaient de la vallée. On traversa Cazaux, petit village bâti de pierres sèches tirées du lit du torrent. Des enfants en guenilles se jetaient sous les roues des voitures et se disputaient les sous que la marquise leur jetait en passant. On longea une gigantesque moraine, ombragée de frênes à la base. On traversa le ruisseau d'Arriousat, en laissant à droite une tour carrée qui tenait le passage. A propos de l'antiquité de cette tour féodale, la marquise raconta qu'en démolissant le château de Courtaron, on avait trouvé dans les fouilles des boulets de fer, une arquebuse, et deux épées auprès des squelettes de deux géants.

On s'arrêta au village d'Oo; la marquise voulut visiter l'église, une petite église romane. Il fallut aller chercher le sacristain, qui était à traire ses chèvres. Il vint, accompagné de tout le village, en loques. La marquise s'agenouilla pieusement dans l'église. Monach, par mégarde, restait le chapeau sur la tête, comme s'il eût été à la synagogue; il ne se découvrit que sur un signe de Courtaron. Il examina un jubé de bois sculpté, assez curieux, et dit le prix qu'il en donnerait s'il était à vendre. Le chapeau de Monach avait déplu à Roger, qui, pour protester sans doute, alla s'agenouiller auprès de la mère de Courtaron. En revanche, il sut gré à Lia et à sa mère de l'air décent et respectueux qu'elles avaient gardé et de leurs yeux baissés.

En sortant de l'église, la marquise et Mme Monach vidèrent leur bourse dans le tablier d'une jeune femme goitreuse, qui donnait le sein à un enfant tout rose et bien portant. Le maire, qui survint, dit que c'était une mauvaise fille; puis il fit remarquer, à l'angle du cimetière, un arbre de la liberté planté pendant la première République et qui était d'une taille énorme. Monach, à ce propos,

fit le conservateur, blâma la République et 89 au hasard, pour plaire, montrant en cela peu de reconnaissance à la Révolution qui émancipa les juifs en France et leur fit dans le monde une place qu'ils n'auraient point sans elle.

On remonta en voiture, où le petit Raphaël était resté tout seul. Lia, très vive, s'appuya sur la main de Roger pour monter. Elle parlait avec animation. Il s'aperçut qu'elle était bavarde comme Mme Monach, quand elles n'étaient plus en présence du baron.



La Marquise et Mme Monach vidèrent leur bourse dans le tablier d'une jeune goitreuse.

La voix est pour beaucoup dans les sentiments que les femmes nous inspirent. Celle de Lia était singulière; c'était quelque chose de grave, de voilé, de pénétrant; un frémissement contenu à travers ces lèvres rouges et mouillées, une certaine vibration rauque, chantante, qui remuait. Le plaisir que Roger ressentait à l'écouter avait quelque chose de physique, de matériel, d'indépendant même du sens des paroles. Il en éprouvait une commotion qui le jetait en un malaise singulier, l'énervait agréablement.

En traversant un torrent qui va plus loin circuler parmi les prairies et les herbes hautes, on entra dans le val de l'Astau; les chevaux montaient au pas. On atteignit ainsi le lit d'un ancien lac,

entouré de tous côtés par des montagnes grises, pelées, et dominées elles mêmes par des pics neigeux à arêtes vives. On dépassa les granges d'Astau, et les hangars groupés au milieu des pâturages, et l'on fut tout à coup dans un gras vallon. Là, à l'auberge, des chevaux de selle attendaient, pour monter jusqu'au lac, avec les guides coiffés de bérets et munis de fouets basques.

On déjeuna. Deux domestiques à la livrée du baron, envoyés d'avance, avaient tiré des paniers un repas complet.

Courtaron fit mine de se récrier.

— Eh! eh! vous ne vous attendiez pas à cela, dit Monach de l'air le plus satisfait.

Et pour montrer sans doute aux montagnes que ces domestiques lui appartenaient, il commença de leur parler d'un ton bref.

Après déjeuner, la marquise se trouva trop lasse pour aller plus loin. Mme Monach demeura avec elle. On monta à cheval, et la petite caravane s'engagea dans le sentier en zigzag qui mène jusqu'au lac. Lia marchait la première, ayant à la tête de son cheval un guide qui tenait la bride; Roger venait ensuite, puis Monach, le marquis, et enfin le petit Raphël. Depuis qu'il avait fait son volontariat dans les chasseurs, il posait pour le cavalier.

On allait d'escalier en escalier, en suivant les lacets du sentier, dont les étages étaient si brusques et revenaient tellement sur eux-mêmes que Lia, en tête, se trouvait quelquefois juste au-dessus de Raphaël, qui était en queue.

On s'interpellait en riant; on s'amusait à faire crier les guides pour chercher des échos; Monach causait avec le marquis de ses maitresses et faisait des réflexions inconvenantes sur les effets de jupe dans les montagnes. A mesure qu'on s'élevait au-dessus du vallon, tout se diminuait: l'auberge, les bœufs, les ruisseaux; l'air devenait plus subtil. Le long du sentier, aux flancs du pic qu'on gravissait péniblement, c'était, tantôt à droite, tantôt à gauche, des chênes trapus contournés aux prises avec le roc même, les fûts rouges des sapins, des ronces sur le sol, des plantes, des herbes de toutes sortes, et là, tout près, la tige frêle d'un œillet sauvage qu'une abeille faisait fléchir sous son poids, et, à chaque étage, des cascatelles et des rapides formés par l'eau du lac encore invisible.

On s'était égrené en chemin.

Lia et Roger avaient marché plus vite que les autres. Ils furent surpris d'entendre, au milieu de cette solitude, de grands coups de cognée lents et sourds. Le bruit s'arrêta et ils aperçurent un

bûcheron qui salua de loin. Au dernier tournant du sentier, ils entendirent le torrent, devenu souterrain, qui ronflait sous eux, regardèrent curieusement l'endroit où il s'engouffrait, traversèrent un pont et arrivèrent à la cahute du fermier du lac plantée sur un monticule. De là ils virent, dans une enceinte de hauts rochers désordonnés, avec la longue chevelure de sa cascade au fond, le lac tout bleu, d'un bleu uni et profond.

Roger mit pied à terre et, pour aider Lia, qui n'était point bonne écuyère, à descendre de cheval, il lui tendit les bras. Comme il était très grand, elle put s'appuyer sur ses deux épaules à la fois, abandonnant sa taille aux mains vigoureuses du jeune homme, qui, pendant un instant, eut sur lui le poids tout entier de la jeune fille et le visage tout près du sien. En touchant le sol, elle chancela : souriant, elle demanda à Roger son bras pour s'affermir. Ils allèrent ainsi jusqu'au bord de l'eau et s'assirent sans prononcer une parole.

Le lac était immobile. L'air, qui n'avait où se prendre, ne faisait aucun bruit, mais emplissait les oreilles d'un bourdonnement continu. On n'entendait là-bas que la chute monotone de la cascade, qui donnait une idée de la durée puissante et de l'indifférente régularité des choses de la nature. Lia fixa d'abord de grands regards devant elle et demeura longtemps ainsi. Sa poitrine se souleva, elle exhala un long soupir, baissa les yeux, puis les releva lentement vers Roger, comme pour implorer sa force et se soumettre.

Au milieu du silence, ils entendirent tout à coup le fer des chevaux sur la pierre, et des voix qui s'approchaient.

Lia prit Roger par la main, et presque en fuyant elle l'entraîna vers un bateau, où ils trouvèrent un vieil homme endormi, qu'ils éveillèrent.

— Vous voulez aller voir la cascade ? leur dit l'homme, en se levant.

Pressé par la jeune fille, le passeur détacha la chaîne aussi vite qu'il put, empoigna la rame et quitta la rive au moment où Monach et le marquis apparaissaient sur le mamelon.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

DUEL SUR DUEL

Lorsque, au bras de son mari, Mme Valentine Serre se promenait sur l'esplanade, grande, souple et lente, le visage vaguement éclairé d'un sourire indifférent, les jeunes gens de la petite ville suivaient d'un long regard cette statue qui marchait. Ils la trouvaient bien belle, malgré la sobriété svelte de ses lignes, et leurs songes émus lui faisaient une invisible et ardente escorte.

Elle ignorait les rêves soulevés sur ses pas et, si elle eût deviné leur accompagnement, s'en fût irritée comme d'injures grossières. Elle était restée la rougissante et irritable pensionnaire qui ne comprenait même pas les plus anodines plaisanteries de ses camarades et qui se fâchait du moindre mot la concernant. Comme elle avait toujours passé pour « un peu bête », on l'avait trop raillée sans doute dans son enfance. Elle était devenue sauvage et susceptible.

Elle eut une fille. Elle l'aima d'abord comme une poupée qu'on lui permettait sans se moquer d'elle.

Dès que la petite eut deux ans, les vingt ans de Valentine trouvèrent en elle une camarade, quelqu'un qu'elle n'étonnait pas trop. Les deux enfants passèrent les journées entières à gazouiller ensemble, comme des oiseaux qui n'ont rien à dire et qui chantent.

Pourtant Valentine avait une passion. Une passion froide, l'avarice. Une avarice étroite et puérile, comme tout ce qui logeait en ce cerveau puéril et étroit ; une avarice sans idées soudaines, sans brusques illuminations ; une avarice qui économise et qui ne gagne pas, qui n'ose jamais jouer, même à coup sûr. Une avarice qui ne sème pas, parce que la récolte est lointaine, parce qu'il y a des orages en été, parce qu'il serait trop pénible vraiment de jeter la graine.

***

Un jour, un homme hardi, — un capitaine célèbre par ses bonnes fortunes et ses duels — s'écria en la voyant passer dans son calme irritant :

— C'est moi qui te l'animerais, cette belle indifférente !

Elle, sans comprendre, mais indignée du ton, se pencha rougissante vers son mari :

— Paul, je crois qu'on vient de m'insulter ! dit-elle.

Le mari, se retournant, marcha à l'homme qu'indiquait le doigt ganté et, au milieu de promeneurs émus jusqu'à l'effroi, gifla le fameux capitaine Paul Bertral.

***

Pendant que les témoins discutaient les conditions de la rencontre, Paul Serre conduisait sa femme à la gare. Il l'envoyait à la campagne, chez ses parents, pour lui éviter de trop grandes émotions, car il croyait maintenant qu'elle pouvait s'émouvoir, puisqu'il avait vu son œil allumé par la colère, un instant.

Mais elle avait repris tout son calme, déjà. Et, avant de monter en wagon, tandis que son mari l'embrassait avec les ardeurs et les tendresses d'un adieu possible, l'impeccable ménagère qui, perdue en de graves réflexions, n'avait plus prononcé un seul mot depuis la scène de violence, lui faisait, de sa voix douce, cette suprême recommandation :

— Paul, tu trouveras, pendu à la troisième tête du porte-manteau de ta chambre, un pantalon gris. Mets-le pour te battre... Tu comprends, le gris, ça se lave.

***

Les adversaires, l'épée au bout du bras allongé, s'observent quelques secondes. Puis, d'un même mouvement hésitant, ils marchent l'un sur l'autre. Les pointes se touchent, frémissantes.

Les témoins, le cou tendu, regardent, songeant à leur responsabilité. Ils ont pâli tous les quatre, car Paul Bertral vient de se fendre avec une rapidité foudroyante. Le coup a été paré, juste à temps, et aussi la riposte très dangereuse. Maintenant les épées se heurtent, se croisent, vont, reviennent, touchent presque, parent, ripostent, sans relâche, sans calcul, violentes, maladroites, comme ivres.

Les témoins regardent toujours inquiets, hallucinés, cette étrange vie de l'acier qui va peut-être, à l'instant, donner la mort.

Un nuage, qui cachait le soleil s'envole dans le vent et la lumière vient éblouir les yeux du capitaine, brutale. A ce moment précis, Paul Serre se fendait. Paul Bertral était touché au bras. « L'honneur était satisfait. »

* * *

Tandis qu'on rédige le procès-verbal, le mari de Valentine se précipite au bureau du télégraphe et, avec une fièvre joyeuse, écrit la dépêche suivante :

Bertral blessé. T'embrasse mille fois.

PAUL.

Par malheur, on ne télégraphie guère les signes de ponctuation et l'employé qui transcrit ne fit qu'une phrase des deux.

Bertral blessé t'embrasse mille fois.

Mme Serre, furieuse, mais nullement étonnée des mille baisers qu'elle croyait recevoir du capitaine, télégraphia à son mari :

Bertral m'adresse télégramme injurieux.

VALENTINE.

* * *

On juge de la colère de Serre. Comment! ce manant de Bertral insultait sa femme de nouveau! Après une première affaire! et publiquement encore! L'injure avait passé sous les yeux de nom-

breux employés qui, dans les bureaux, sournoisement, riaient et qui, tout à l'heure, en ville, raconteraient l'histoire avec ces réticences prudentes qui, sans rien dire, font deviner tout. Mais non, ils n'auraient même pas besoin de parler. Bertral, sans doute, n'avait écrit l'injure qu'afin de pouvoir s'en vanter. Le lâche! C'était sa façon de se venger de la blessure reçue! Eh! bien, il le tuerait, cette fois!

Justement, le voilà, le capitaine, sur la terrasse du *Grand café de l'Esplanade*, au milieu de nombreux officiers et de quelques autres amis. Il parle haut et il rit, mais il rit!... Il a rencontré les yeux de Serre qui marche sur lui, tout droit, très vite et, brusquement il a cessé de rire.

Bertral se demande, étonné, ce que peut bien lui vouloir son adversaire de ce matin, qui s'avance le regard violent, la figure contractée. Il sent une main tomber, lourde, sur son visage. Il se lève en criant, les yeux injectés de sang, le poing gauche fermé. On se jette entr'eux. On bouscule Serre qui est devenu l'objet de l'indignation et de la curiosité de tous.

Un médecin parle d'un brusque coup de folie, inexplicable.

— Il n'y a pas à expliquer, mais à se venger ! dit Bertral, les dents serrées.

Un avoué déclare qu'il faut traîner l'agresseur en justice.

— J'aime mieux le tuer ! gronde le capitaine à demi-voix.

***

Il fut difficile de trouver des témoins pour ce second duel qu'on prévoyait tragique. De tout jeunes gens, poussés par la curiosité et la vanité, s'offrirent d'eux-mêmes et furent acceptés, faute d'autres.

Bertral voulut se battre dès le lendemain. Sa blessure était peu profonde et, d'ailleurs, il se servait de la main gauche aussi bien que de la main droite. Le combat eut lieu au pistolet, à quinze pas, tir à volonté.

Les deux spectres noirs qui étaient en face l'un de l'autre, visèrent d'un même mouvement et tirèrent au même instant. Bertral fut blessé à l'épaule. Serre reçut la balle dans la tête et tomba, foudroyé.

***

L'autre jour, Valentine, de sa jolie voix nonchalante, contait cette histoire terrible. Elle concluait :

— C'est peut-être un peu de ma faute. Mais que voulez-vous ? Une honnête femme qui se sent insultée ne peut pas réfléchir !

Quelqu'un dit, indulgent :

— Le seul coupable est le style télégraphique. Si M. Serre avait écrit :

« Bertral *est* blessé. *Je* t'embrasse mille fois. »

Il n'y avait plus d'équivoque, plus d'injure apparente, plus de malheur.

La belle et froide Valentine songea quelques instants, compta sur ses doigts, songea encore. Elle déclara enfin.

— C'est vrai... Mais la dépêche avait juste dix mots, et ça aurait coûté deux sous de plus !

HAN RYNER.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

Le Théâtre-Français (anciennement à l'Odéon).
(D'après une estampe du temps.)

QUELQUES ÉTOILES DU CENTENAIRE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

On sait la platitude, l'ennui, la vulgarité des pièces qui, au Théâtre-Français, composèrent le répertoire du premier Empire et de la Restauration. Pour les faire accepter au public, il fallait des acteurs de premier ordre. Si l'époque fut mauvaise pour la production dramatique, elle demeurera incomparable quant à l'interprétation.

Les premières années du siècle avaient vu l'agonie de Monvel, qu'on applaudissait encore par respect pour son antique gloire, et bien que la pureté de sa diction fût altérée par la chute des dents; — la survie à son génie de Mlle Raucourt, d'ailleurs obligée bientôt de renoncer définitivement à la scène, et qui se consola de sa retraite en allant diriger les théâtres d'Italie; — les départs de Dazincourt devenu directeur des spectacles de la Cour, et de son rival Dugazon, le frère de Mme Vestris, le professeur de Talma, admirable valet, auteur médiocre, mystificateur génial qui, ayant revêtu la soutane, intéressait Napoléon à sa cause et prétendait avoir trouvé quarante manières de remuer le nez !

Une autre perte, en la personne de Louise Contat, bientôt allait frapper le théâtre Français. La charmante élève de Préville, en effet, prit sa retraite en 1809, après avoir joué pendant vingt-trois ans les jeunes premières et les grandes coquettes. Elle était fort jolie. On conte qu'un jour, le cheval de sa voiture ayant heurté un passant, un dialogue s'engagea entre celui-ci et l'actrice :

— Mais moi, je vous ai crié gare, disait Contat, vous ne regardiez pas !

— C'est à présent que je vous ai regardée qu'en conscience vous devriez crier gare! répondit le galant interlocuteur qui n'était autre que le prince Henri de Prusse, comte d'Oëls, frère du grand Frédéric.

Elle avait créé avec succès la *Courtisane* de Palissot et le *Vieux garçon* de Dubuisson. Mais surtout elle avait triomphé incomparablement dans la Suzanne du *Mariage* et la Mme Patin du *Chevalier à la mode;* avant Mme Arnould Plessy, elle avait su être, dans la pièce de Marivaux, la marquise idéale. Quand elle aborde le rôle de Célimène, cette pierre de touche de la haute comédie, Mlle Mars l'apprécie en ces termes : « Mlle Contat était la Célimène accomplie; pourtant son embonpoint était devenu excessif; elle ne s'habillait pas toujours à sa gloire. Mais qu'elle était étincelante d'esprit et de verve! Elle désespérait le pauvre Alceste avec un charme, une séduction engageante dont rien ne peut donner l'idée et *que j'aurais bien voulu pouvoir copier*... Et puis elle parlait avec une voix tendre et profonde; elle parlait comme Mme Malibran chantait; enfin elle était délicieuse, et qui n'a pas vu Mlle Contat ne se doute pas de ce qu'il y a dans le rôle de Célimène. »

On put se consoler cependant du départ de Dugazon et de Dazincourt, quand Monrose eut rendu à la grande casaque l'éclat qu'elle avait perdu, et la retraite de Mlle Contat fut moins cruellement ressentie puisque c'était Mlle Mars, son élève, qui la remplaçait. Encore que, d'après certains contemporains, elle eût été peu appréciée à ses débuts, elle avait été comprise en 1799 parmi les comédiens d'ordre supérieur qui devaient reconstituer le Théâtre Français. Son premier grand succès avait été, dans *l'Abbé de l'Epée* (1803), le rôle du personnage muet.

Lors de la retraite de Mlle Contat, elle cumula, malgré Mlle Leverd et le décret de Moscou, les emplois des ingénues, des amoureuses et des grandes coquettes. Certains — et Geoffroy

notamment — lui ont reproché d'avoir manqué d'ampleur dans les premiers rôles. Pourtant, quand elle les jouait, on applaudissait furieusement Philaminte, Elmire et même Célimène. Elle n'égala peut-être pas Mlle Contat dans les comédies de Molière: mais à coup sûr elle ne fut pas surpassée par Mme Arnould-Plessy dans les rôles d'afféterie délicieuse et de grâce maniérée, et l'on ne peut prétendre qu'elle doive l'éclat de son nom au romantisme, car, avant qu'elle eût incarné la duchesse de Guise, doña Sol, la Thisbé ou Desdémone, Casimir Delavigne l'avait choisie pour son Hortense et Louis XVIII l'avait gratifiée, comme Talma, d'une pension de 30.000 livres. Son talent était fait d'esprit et de sensibilité. On lui faisait remarquer un jour qu'elle disait mollement le « Il ne me plaît pas, moi » du Misanthrope et on lui demandait si ce n'était point parce qu'elle avait quelque secret penchant pour Alceste. Elle répondit : « C'est vrai : comment une femme peut-elle ne pas aimer Alceste? »

A Rambouillet, longtemps on a montré un petit kiosque où Napoléon la recevait. La Restauration sembla d'abord lui garder rancune d'avoir été remarquée par « l'usurpateur ». Elle fut avertie que les gardes du corps la siffleraient et s'en vengea en disant : « Qu'est-ce que les gardes du corps ont de commun avec Mars? » Elle ne se montra pas moins spirituelle quand un soir les spectateurs tentèrent de lui faire crier : « Vive le roi. »

Elle se retira à soixante ans, ayant joué jusqu'au dernier jour les amoureuses et les coquettes; deux ans auparavant lorsqu'elle créa *Mlle de Belle-Isle*, on l'eût prise pour une jeune femme; sa taille était demeurée souple. Elle semblait ignorer.

...des ans l'irréparable outrage.

On sait que ses toilettes et ses diamants avaient valu à Mlle Mars une grande célébrité. Mlle Duchesnois au contraire était méprisée pour sa mise pauvre. Florence, devant l'animosité de ses camarades, dut renoncer à lui serrer la main. Ces haines étaient féroces qui divisaient alors les acteurs et le public au Théâtre-Français. Récemment Mlle Raucourt s'était vu insulter par ce vers :

Et moi, triste rebut de la nature entière...

Après les duels Sainval-Vestris et Clairon-Dumesnil, c'était la querelle George-Duchesnois.

Mlle Duchesnois pour lutter contre la superbe Mlle George n'avait que son talent enflammé.

En vain perfectionnait-elle son jeu au point d'arracher à Lafond ce cri d'enthousiasme : « Ah ! mon ami, c'est sublime ! » Au point de se voir appliqué par un public en délire le fameux vers :

Phèdre depuis longtemps ne craint plus de rivale !

De tous côtés, tombaient des brocarts qui ne l'épargnaient guère... quelques-uns chefs-d'œuvre de perfidie.

Mlle Mars.

Elle n'échappait aux griffes de la Raucourt que pour se voir odieusement caricaturée, et des auteurs « dédiaient au parterre, à l'orchestre, aux loges, aux galeries, à l'amphithéâtre et même au paradis du Théâtre-Français la conspiration de Mlle Duchesnois contre Mlle George Weymer pour lui ravir sa couronne !

« Mlle Duchesnoisé meut par un secret bien simple, quoique rare, dit un critique : elle est émue elle-même ; elle fait pleurer parce qu'elle pleure. Mon avis sur Mlle Duchesnois est donc le même que celui de Louis XV sur Lekain : elle m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère. »

Tel n'était point le secret de Talma qui se vantait de « pouvoir faire une addition dans les fureurs d'Oreste », et qui cependant était susceptible d'une émotion si vive, qu'un jour sa femme, jouant *Zaïre*, lui arrachait des larmes. C'est par la science de son art que le grand tragédien dont le nom a dominé tout le siècle, atteignait

les accents simples et vrais comme la nature. Tous les instants de sa vie furent consacrés à l'étude : il étudiait jusqu'à ses évanouissements. Un jour qu'il relevait de maladie, il demandait. « N'est-ce pas que ces babines feront bien pour le vieux Tibère ? »

De très bonne heure, il avait été frappé de l'anachronisme des costumes de théâtre, et, dès les premières années de son séjour à la rue de Richelieu, il combattait pour la cause que Lekain avait avant lui défendue. Il est faux qu'il ait, en 1789, restauré dans toute sa sévérité, le costume antique; mais il fit beaucoup pour la réforme du costume, malgré l'hostilité que celle-ci rencontrait auprès d'artistes tels que Contat, Lafond ou Vanhove. Le mot est connu, de Louise Contat s'écriant quand il parut en Brutus : « Tiens ! il a l'air d'une statue ! » Vanhove, quand on lui fit quitter « les lambrequins et la culotte de soie cramoisie du costume d'Agamemnon », s'insurgea : « le beau progrès ! ils ne font pas seulement une poche sur le côté de la cuisse pour mettre la clef de sa loge ! »

Mlle Duchesnois.

Intime ami du peintre David, il écoutait ses conseils. C'est ainsi qu'il tenta, après la réforme du costume de scène, celle du costume de ville et se fit affreusement siffler au Palais-Royal.

L'influence qu'il eut sur son temps est immense : à Bruxelles où il joue en représentations extraordinaires, il change le dénoue

ment de Manlius ; il corrige Ducis, dessine le premier projet d'un décor d'Abufar, conseille Mlle Bourgoin, écrit des réflexions sur l'art théâtral. Entre temps il fait exécuter des meubles d'après des dessins antiques... Sa popularité est telle que ses deux enfants se voient baptisés par le public du nom d'Henri VIII et de Charles IX par allusion aux deux rôles que leur père joue à ce moment.

Talma n'eut pas le répertoire que son génie méritait. Sans doute ce génie brilla d'un admirable éclat dans les tragédies classiques ; mais il aspirait à une vérité dramatique qui n'existait pas encore en France. Cette vérité, il avait cru en entrevoir les premières lueurs dans *l'École des vieillards*, où il avait réclamé de Casimir Delavigne le rôle de Danville. Il n'en devait pas connaître le triomphe. Un jour il s'écriait : « Je n'ai jamais eu de pièce comme il m'en aurait fallu. La tragédie, c'est beau, c'est noble, c'est grand. J'aurais voulu autant de grandeur avec plus de réalité ; un personnage qui eût la variété et le mouvement de la vie, qui ne fût pas tout d'une pièce, qui fût tragique et familier, un roi qui fût un homme... La vérité, voilà ce que j'ai cherché toute ma vie. Mais que voulez-vous? Je demande Shakespeare, on me donne Ducis ! »

Et il concluait peut-être avec une certaine amertume mêlée à une légitime fierté.

« A défaut de vérité dans la pièce, j'en aurai mis dans le costume. »

Après Talma, après Mlle Mars, on voudrait pouvoir citer, en énumérant les gloires de la Comédie-Française, le nom de Marie Dorval. Mais l'illustre théâtre ne sut pas retenir la grande artiste qui fait toute sa carrière en dehors de lui. Cependant elle y était en famille, étant apparentée aux Baptiste que l'on accusait d'accaparer la maison, comme le prouve l'anecdote suivante :

Un étranger à une représentation demande à son voisin : « Qui joue le premier rôle? — Baptiste l'aîné. — L'amoureux ? — Mlle Baptiste. — La duègne? — Mme Baptiste. — Mais c'est donc une pièce de batiste qu'on nous donne là ? »

Le nom de Rachel demeure attaché à cette réaction classique qui suivit le triomphe du romantisme, et qui s'efforça de rendre un semblant de vie à des formes surannées de l'art théâtral. La réaction ne pouvait durer, car elle était en opposition avec l'essence même de l'évolution littéraire, mais celle qui en fit la fortune momentanée garde sa gloire personnelle dans toute son intégrité, son génie était indépendant des combinaisons dramatiques qui en bé-

néficièrent. D'ailleurs, et ce fut là sa plus grande originalité, elle joua la tragédie vieillotte avec un art tout moderne ; elle y apporta la fougue généreuse de son tempérament, l'âpreté passionnée, le mélange de familiarité et de lyrisme qui sont les caractères de l'école romantique. Son physique même l'éloignait du type traditionnel des reines de théâtre : elle était mince, fluette, avec une face pâle sous ses lourds cheveux sombres, et dans le regard cette expression fatale que le byronisme avait mise à la mode. Et sa diction, conforme en cela d'ailleurs à la méthode de Talma, ne ressemblait nullement à la mélopée tragique sans fausser le vers, elle en faisait un récitatif libre des entraves prosodiques, soumis à la seule loi des convenances théâtrales. Aussi devait-elle passer sans effort des vers à la prose et de Corneille à Victor Hugo.

Elle se révéla en 1838 dans *les Horaces*; immédiatement, Alfred de Musset et Chateaubriand reconnurent en elle « l'étincelle sacrée qui ne s'acquiert pas », le public adopta cette gloire de dix-sept ans, et même parmi ses camarades, l'ascendant de son génie eut raison des velléités envieuses qui faillirent étouffer Lekain et Clairon. Après avoir triomphé dans les œuvres de Racine et de Voltaire, elle prouva qu'elle était capable de vaincre toute seule, et que la faiblesse d'une tragédie médiocre, comme la *Virginie* de Latour Saint-Yban ne pouvait être un obstacle à la manifestation des magnifiques énergies que contenait une enveloppe frêle et passionnée. Cette création lui rallia les admirations encore hésitantes, et elle fut définitivement admise au rang des grandes actrices à l'âge où tant d'autres n'ont pas achevé l'apprentissage de leur art.

Mais dans *Virginie* c'était encore la tragédienne que l'on avait acclamée; dans la *Jeanne d'Arc* de Saunet, ce fut une guerrière romantique, cuirassée et casquée d'or, évoquant un tout autre héroïsme et une tout autre poésie. Toujours égale à elle-même, elle s'affirmait cette fois si différente que certaines admirations en furent déconcertées. On la vit ensuite, elle si ardemment jeune et passionnée, se vieillir courageusement pour devenir une Athalie qui effaçait les souvenirs de Mlle Raucourt. Puis, ressaisissant son charme oriental aux fascinations incomparables, redevenue la femme, telle que la décrivent les poètes de Judée et de Grèce, elle incarna la mystérieuse et divine figure de Cléopâtre, dans sa majesté dominatrice et dans sa royale lasciveté.

La Révolution de 1848 renouvela encore son génie : elle devint la Muse de la République, drapée dans la toge romaine, le bras

levé pour un appel aux armes, grandie par un sombre enthousiasme, elle déclama *la Marseillaise* devant les foules. Et toute frémissante encore de ces soirs tragiques, elle se plaisait à esquisser dans *le Moineau de Lesbie* une silhouette de grâce frêle comme une peinture pompéienne. Et voici qu'elle se transformait encore, selon les exigences d'un idéal toujours renouvelé, et qu'elle devenait, dans *Angelo tyran de Padoue*, une Tisbé plus belle que Mlle Mars elle-même, une Tisbé magnifique d'insolence, exquise de perversité, adorablement séductrice. Le changement était extraordinaire : la courtisane de la Renaissance, fille de Véronèse avec son chaperon doré et ses colliers de filigrane succédait à l'amoureuse tragique de Maurice de Saxe, à cette Adrienne Lecouvreur plus touchante et plus sublime que la véritable.

Talma.

Autour de cette radieuse figure, que d'autres on citerait, diversement célèbres! Samson, le professeur de Rachel, qui fut aussi celui des Brohan, de Mme Jouassain, de Mme Arnould Plessy; Beauvallet, dont la voix tonnante donnait au verbe tragique une si magnifique sonorité; Maubant qui prêtait son masque antique aux héros du répertoire; Régnier l'artiste habile et sûr, Ligier, incomparable dans les rôles de rois et de prêtres, le créateur de *Louis XI*. Prevost, en qui Gautier signale un des grands acteurs du siècle, Geoffroy, toujours égal, toujours soucieux de la perfection minutieuse, et la charmante Judith, la Charlotte Corday de Ponsard!

Mais après le nom de Rachel, il n'est guère qu'un nom de femme qui se puisse citer, c'est celui des Brohan : Suzanne, Augustine, Madeleine, la mère et les deux sœurs. Elles viennent dans cet hôtel de Rambouillet où se tenaient les assemblées des « précieuses » et où Ninon de Lenclos a laissé le souvenir de son divin

charme. La beauté des deux sœurs, Augustine et Madeleine, fut également célèbre ; à sa gloire amoureuse, à celle que lui donna le théâtre où elle fit oublier Mlle Dupont, Augustine ajouta une auréole littéraire : chroniqueur au *Figaro* où elle écrivit les *Courriers de Suzanne*, dont l'audace s'attaquait à Victor Hugo lui-même, alors le maître incontesté de l'école romantique; elle donna au théâtre : *Compter sur son hôte; Qui femme a, guerre a;* les *Métamorphoses de l'amour*. On dirait avec justice que l'esprit des Brohan égalait celui des Mortemart; il était de la même source gauloise et française. Leur seul tort fut peut-être d'avoir trop d'esprit, même à la scène, lorsque jouant Marivaux avec un mordant et une verve incomparables, elles éblouissaient la salle de leur rire aux blanches dents, de leurs lèvres rouges, et de leurs joues que Gautier comparait à des grenades. Toutes deux étaient grandes, vraiment superbes avec le charme impérieux et dominateur des Parabère.

Rachel.

C'est par cette évocation souriante des Brohan que peut se clore l'historique de l'ancienne Comédie-Française. On n'a pas oublié encore les triomphes de Bressant, de Delaunay, de Got, Maria Favart, Nathalie, Edile Risqué; ces noms suscitent encore d'aimables ressouvenances. Nous voici tout près de ce long et charmant règne de Suzanne Reichenberg qui fut, avec bien plus d'éclat que Mlle Anaïs, l'ingénue nationale de la Comédie-Française et, comme elle, se retira trop tôt.

CRÉMONT.

LES MONACH[1]

(Suite.)

Dans le bateau, Lia s'était assise en face de Roger, tournant le dos à la rive. Elle se mit à rire d'un rire forcé, et la gorge serrée, murmura:

« Ils doivent faire une drôle de figure. »

Roger n'eut pas l'air d'entendre. Il regardait les planches de la barque vermoulue.

En arrivant à l'autre bord, ils s'étonnèrent de voir que la cascade, qui parait de là-bas se jeter directement dans le lac, tombe à plus de 100 mètres sur des amas de rochers éboulés, qu'elle traverse en bouillonnant.

— Suivez-moi, dit Lia.

Ils ne firent pas le chemin sans peine, glissant sur les mousses humides, s'enfonçant les pieds dans les crevasses, s'équilibrant sur les cassures coupantes ; ils se soutenaient l'un l'autre, cachés aux yeux des hommes.

Ils arrivèrent enfin tout auprès de la chute, qui descendait du ciel par paquets et rebondissait en poussière impalpable. Lia s'approcha le plus près qu'elle put, humant la poudre humide et l'air froid que la masse liquide agitait dans sa chute. Elle renversa la tête dans ce courant d'air et de pluie, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte. Ses tempes brûlantes se refroidirent, ses joues se mouillèrent, sa bouche s'humecta de fraîcheur, l'eau perla sur ses poignets, elle respira plus librement, son âme s'apaisa. Elle ne perçut plus en elle qu'une torpeur glacée, délicieuse, qu'elle eût voulu faire durer indéfiniment. Sa tête se renversait de plus en en plus et elle ouvrit enfin les yeux sur le vide du ciel tout bleu et doré au-dessus d'elle, tout se confondit alors et tourna, et Roger soutint dans ses bras ce corps inerte.

Une rougeur soudaine couvrit le front du jeune homme. Au

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

milieu du fracas de l'eau, les battements de son cœur faisaient un bruit pareil au bruit de la cognée du bûcheron de tout à l'heure. Il lui sembla que son sang frappait à grands coups au dedans de lui et abattait, à chaque coup, quelque chose de solide et de résistant.

Il regarda Lia dans les yeux, et, involontairement, il s'inclina sur ce visage renversé ; mais, quand il fut sur le point d'effleurer ses lèvres, elle sourit avec tranquillité et lui dit :

— Ramenez-moi maintenant.

Ils revinrent les pieds tordus, les jambes écorchées, couverts de pluie. Avec un empressement distrait, voulu, ils se mirent à interroger tous deux avec volubilité le vieux passeur, apprirent qu'il gagnait 3 francs par jour, que la truite « raille le pêcheur » et que l'eau du lac est si froide que le poisson ne peut vivre que dans le fond.

— Eh ! oui, dit Lia à son père en débarquant, j'ai enlevé M. Roger.

Et se tournant vers Courtaron, qui songeait que Lia devenait vraiment inquiétante, elle lui dit avec un regard de défi :

— Cela vous apprendra à lambiner, vous !

Le petit Raphaël geignait, se plaignant de tout, de la selle, de son guide, des glissades de sa bête.

Il avait demandé du pomard et un biscuit à l'homme qui tenait la ferme du lac. Il n'y avait point de pomard. Raphaël refusa tout ce qu'on lui offrit. Il ne voulait que du pomard, rien que du pomard, et personne ne l'eût forcé à prendre autre chose que du pomard ; il se contenta donc d'un verre qu'il ne paya pas, et passa le reste du temps à nouer et dénouer sa cravate rose et à épousseter son pardessus noisette.

Monach n'avait point perdu son temps. Il avait acheté un coq de bruyère au bûcheron qui était venu l'offrir. L'homme en demandait 10 francs.

« C'est parfait », lui dit Monach.

Il prit le coq et ajouta :

— Une pièce de 5 francs fera l'affaire... hein ?... Tenez !

Le pauvre diable n'osa raisonner, et Monach, en cligant de l'œil, dit au marquis :

— On ne m'attrape pas, moi.

On arriva aux Granges, après une rude descente ; on remonta en voiture dans le même ordre qu'auparavant. La marquise avait bu du lait comme une vieille chatte, et elle était ravie que le hasard

lui eût fait rencontrer aux Granges un vieux lord anglais, passionné de botanique, avec qui son mari s'était lié à Londres, lorsqu'il était allé, en 1843, rendre hommage au comte de Chambord à Belgrave Square.

On redescendit de vallée en vallée. Le soleil était caché derrière les montagnes; le soir venait. On traversa les mêmes torrents, on longea les mêmes prairies. L'humidité croissante rassemblait tout près du sol les bonnes odeurs d'herbes et de fleurs, éparses pendant la chaleur de la journée. On parlait peu. Lia, lasse et heureuse, se laissait aller doucement aux cahots de la voiture. Roger, le cœur ému et soulagé, se partageait entre le sentiment du grand danger auquel il venait d'échapper et l'apparence de ne point déplaire à une si belle créature. Il avait l'âme incertaine et mélancolique comme un voluptueux à qui l'éducation d'une mère catholique donne la crainte du plaisir et des scrupules intermittents.

On rentra au galop dans Luchon, au milieu de la poussière des allées d'Étigny, de la foule élégante, et des cloches des hôtels qui annonçaient le dîner.

VIII

C'était Frébault qui combinait les exercices du cirque et communiquait son ardeur aux copains. Trapu, vigoureux, leste, doué pour tout ce qui est adresse et force, il pratiquait le trapèze, l'escrime, l'équitation. Avec sa bonté franche, mais une grande brusquerie, manquant de conduite dans le train courant, il semblait que la vie ordinaire lui fût trop étroite et comme un vêtement qu'on déchire seulement en s'habillant. Il ne rêvait que plaies et bosses; toujours prêt à se rompre le cou, il n'était à l'aise que dans ses acrobaties; il avait d'ailleurs toutes les qualités du métier de son goût, montrant des vertus de toutes sortes pour dresser ses chevaux, perfectionner une cabriole, apprendre des tours nouveaux, en inventer lui-même. De plus, c'était un clown assez remarquable, ayant un tic dans l'œil gauche, une sorte de papillotement des paupières, et la lèvre relevée du même côté, avec l'air de toujours sourire.

Ce tic aidait à des jeux curieux de physionomie et il obtenait des effets particuliers de pince-sans rire, pouvant, comme il disait, se montrer furieux d'un œil, en continuant de rire de l'autre.

Le soir qu'il revint de la Maladetta, il entra dans une grande colère en apprenant le désordre où Roger avait trouvé le cirque et les soupçons qu'inspirait Johnson.

— Je pars, dit-il.

Il n'avait que dix minutes pour faire ses malles. Bast! ses malles le suivraient. Il alla à la gare, manqua le train, dut remettre son départ au lendemain et revenir dîner chez les Monach.

— Ah! les fainéants! Ah! le marsouin! dit-il. Et il enfila une série de mots d'une plus grossière énergie. Son œil gauche clignotait avec une extrême rapidité.

Courtaron essayait de le calmer. Roger avait sans doute exagéré.

— Non! non! je sentais cela aux rapports louches que m'envoyait cette canaille de Johnson depuis huit jours... On ne me le met pas, à moi, un vieux lascar... et je prendrai mon Johnson et lui ferai faire le tour des boulevards extérieurs, avec mon pied quelque part, et plus vite que ça;... deux chevaux embarrés... et pas des chevaux de panneaux, s'il vous plaît... mais des bons, des beaux... Il demanda de nouveaux détails, n'écouta pas, et reprit en se croisant les bras :

— Mais, ah çà, ils sont capables d'avoir laissé crever le cochon savant, pris mes rateliers pour faire des bâtons de chaises et mes cerceaux pour faire des tonnelles... Ah! quel coup de balai, mes enfants! Quel coup de balai!

Il ne s'apaisa qu'à table. Roger eut beaucoup de mal à lui faire raconter son ascension à la Maladetta. Il avait couché à la Rancluse, sur un matelas, devant un feu de bois sec. Bien que sur pied de très bonne heure, il avait failli se perdre dans les brumes, à travers les rochers, les coulées de neige, les rhododendrons et les ravins pleins de cailloux. Sur le glacier, il avait dû tirer d'une fente un de ses porteurs, « qui n'en menait pas large », et cela vivement, d'un tour de poignet. Et il parlait de haches, de cordes, de crevasses, non point en hâbleur, mais tranquillement, comme un homme qui sait ce qu'il dit.

En terminant, il se tourna, vers le petit Raphaël :

— Voilà, mon bonhomme, ce que c'est qu'une ascension.

— C'est vrai, au fait, dit Courtaron, Raphaël t'a lâché en route...

— Lâché, il m'a lâché! s'écria Frébault furieux... c'est-à-dire qu'en voyant la tournure qu'avait prise ce crevasson, j'ai dit à son guide : Remmenez-moi ça.... et qu'on lui a fait tourner bride sans

qu'il dise ouf!... Il n'a même pas été jusqu'à la cabane de l'Espagnol.

Raphaël rougit, pinça les lèvres, ne répondit rien.

Et Lia, après avoir mesuré son grêle cousin avec un sourire méprisant, ramena ses yeux vers Roger.

A la cascade du lac d'Oo, Roger était presque allé jusqu'au baiser. En tenant Lia dans ses bras, son trouble avait été si violent, si excessif que, s'ils ne se déclaraient point tout à fait, ses sentiments ne pouvaient que décroître. De cette première surprise il ne lui resta, dans ses rapports journaliers avec elle, qu'une sorte de langueur mêlée d'assurance, et pourtant je ne sais quoi de craintif, toutes choses qui, sans qu'il s'en doutât, le préparaient mieux à l'amour que le mouvement désordonné d'une émotion passagère.

De son côté, Lia fut plus réservée, réclama de lui une admiration toute différente, usa de séductions étrangères à sa beauté, chercha même, en quelque sorte, à éteindre cette beauté voyante qui pouvait offusquer par son éclat, et elle n'en fut que plus charmante.

Roger n'aimait pas la musique; il n'y était sensible que les jours d'orage et après les repas. Mais il eût passé sa vie à écouter Lia chanter. Il l'écoutait encore quand elle avait cessé. Le son de cette voix étrange, profonde et comme venue de loin, continuait à vibrer en lui. Il allait alors se promener et recherchait la solitude pour essayer de retrouver les airs, poussait des sons indistincts, grotesques, faux, faisait de Mendelssohn et de Schumann un mélange bizarre, souriait de son incapacité et revenait près d'elle.

Ne connaissant point le même monde, n'étant point formés aux mêmes idées, ils parlaient des théâtres, des gens à la mode, des menus faits publics. Roger savait un peu d'allemand et d'anglais, il bredouillait avec elle. Elle reprenait ses fautes de syntaxe et d'accent, se moquant de lui, l'encourageant, et tous deux riaient à la fois. Elle l'amenait à songer à des choses auxquelles il ne s'était jamais arrêté. Ayant lu beaucoup, elle connaissait les poètes de tous les pays, Gœthe, Henri Heine, Shelley, Mickiewicz; elle citait, traduisait, mais non point tant en bas-bleu qu'en fille instruite, qui sent ce qu'elle dit et est capable de grands sentiments.

La plupart du temps, Roger, qui n'avait guère lu que des théories de cavalerie et quelques vers patriotiques de M. Déroulède, ne comprenait goutte à tout ce qu'elle disait. Il s'intéressait pourtant à ces poètes, à travers elle, et son esprit s'éveillait à des

sensations nouvelles. Ces récitations lui eussent été insupportables dans toute autre bouche que la sienne, mais elle était si enthousiaste, si communicative, elle s'appropriait si bien ces belles pensées, se mêlait si bien à ces belles images, que tout semblait émaner d'elle et se transformer pour lui en aveux symboliques et en sublimes confidences.

Un jour, après déjeuner, ils allèrent seuls dans le jardin.

C'était un dimanche, les cloches sonnaient vêpres. Le soleil ardent remplissait tout le ciel, et la campagne était inondée d'une lumière uniforme et vibrante. Ils s'assirent sous un platane rafraîchissant et demeurèrent muets.

— Que ce soleil est beau! dit enfin Lia, qui se décida la première à rompre le silence.

Elle réfléchit pendant quelques instants, parut abîmée dans ses pensées, puis regarda Roger, non plus cette fois avec des regards languissants, mais avec quelque chose de pur et d'illuminé dans les yeux.

— C'est que ce soleil me rappelle... dit-elle enfin avec une sorte de timidité poignante. J'ai lu cela hier soir...

Elle hésita et reprit :

— Mais non, cela vous ennuierait... C'est un allemand... des vers d'Henri Heine...

Roger insista beaucoup.

— Je vais chercher le livre alors... Je ne sais pas par cœur... Ou plutôt non... nous sommes si bien à ne rien dire!

Mais, peu à peu, la mémoire lui revint et elle commença à réciter doucement, lentement, et comme transfigurée :

— Le soleil était au plus haut du ciel, le lac était calme, j'étais couché dans la barque et je songeais et je rêvais, — et moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis le Christ, le Sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante, et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur l'eau, sa tête touchait au ciel et, de ses mains étendues, il bénissait l'eau et la terre, et comme un cœur dans sa poitrine il portait le soleil, — le rouge et ardent soleil, et ce cœur radieux et enflammé, forgé d'amour et de clarté, épanchait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur l'eau, — des sons de cloches résonnaient...

Elle s'arrêta :

— Je ne sais plus bien comment cela finit, dit-elle.

Les vers ne lui revenaient plus que par bribes.

La barque abordait dans une grande cité paisible, habitée par des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Ils se regardaient d'un air d'intelligence, et quand deux personnes se rencontraient, elles s'embrassaient au front, et levant les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, s'écriaient : « Béni soit le Christ! »

Elle se tut et soupira comme si elle abandonnait un rêve impossible, et eut un regard si douloureux que Roger fut extrêmement touché.

A part quelques poussées d'imagination poétique, Lia ne songeait guère qu'aux réalités de la vie ; mais ayant pressenti chez Roger une propension religieuse et deviné dans son âme une fleur chrétienne, qui eût pu dire si elle ne venait pas d'être inspirée par l'idée confuse de pénétrer plus avant dans le cœur du jeune homme et d'éveiller en lui une pensée d'amour et de réconciliation ?

Qui sait aussi si une secrète ambition ne la portait pas vers lui? Sans s'en douter elle-même, ne souffrait-elle pas de l'état inférieur où les femmes avaient été mises, au cours des siècles, par les lois juives, n'ayant seulement pas leur mort ni leur naissance inscrites sur le registre de la communauté, chassées du Temple, retenues à la maison, hors de la vue des hommes, renfermées dans une laborieuse ignorance? Cette jeune fille instruite et intelligente ne sentait-elle pas que les temps étaient devenus meilleurs pour les femmes de sa race, qu'elles pouvaient lever le front dans un nouvel état de société, détendre leurs facultés longtemps contenues avec les ardeurs qu'on met aux choses nouvelles, rompre leurs liens, sortir de leur race pour se mêler au monde, s'élever enfin pour briller de tout leur éclat? N'avait-elle pas tous les jours autour d'elle des exemples de cette révolte de la femme israélite, de son essor légitime, de ses belles intrigues, de ses prises victorieuses?

Le marquis vint les chercher pour la promenade du soir.

— Je récitais des vers, dit bravement Lia pour répondre à sa muette interrogation.

— Et peut-on savoir?...

— Non, répondit-elle en imitant par moquerie le ton et l'air que le marquis prenait avec son père ; et elle ajouta très cavalièrement :

— N'insistez pas, vous ne comprendrez jamais cela.

Courtaron répliqua en souriant :

— Mes compliments, vous êtes en train de fonder à vous deux un petit hôtel de Rambouillet...

Tout cela ne faisait point ses affaires. Son rôle était à peu près

nul depuis la venue de son ami. Il enveloppait Lia et Roger dans une sorte d'envie prudente, de haine contenue.

Il ne les haïssait du reste que pour le dommage que leur réunion lui causait. Il n'entrait rien de personnel dans les mauvaises

A la cascade d'Oo. Roger était presque allé jusqu'au baiser.

pensées qu'il nourrissait contre eux, mais il ne négligerait rien pour parvenir à ses fins. Il considérait que Lia aimait assez Roger pour compromettre ce qu'il avait obtenu d'elle; que Roger aimait déjà Lia d'une façon dangereuse, et qu'au cas où il faudrait choisir, ce n'était pas lui que Monach préférerait.

Le fait est que le baron ne voyait point d'un mauvais œil l'intimité qui s'établissait entre le vicomte d'Épagnes et sa fille. Il favorisait leurs tête-à-tête sans cesser d'être attentif. Et Mme Monach, toujours obéissante, entrait instinctivement dans les pensées de son mari et suivait leur chemin obscur sans qu'il fût nécessaire encore de rien éclairer.

Dire que Monach pensât précisément à les marier eût été beaucoup dire. Les projets, dans la vie, ne sont point souvent aussi réfléchis qu'on croit. Le hasard a toujours la plus grande part aux événements qui paraissent les mieux calculés. Mais Monach se disait : « Laissons faire; il n'est pas mauvais, en tout cas, que ce jeune homme se plaise chez moi. » Donner sa fille à un chrétien, voilà certes, de prime abord, ce qu'il n'eût pas supporté sans répugnance. Quelque sceptique qu'il fût, il avait sa fierté juive et du mépris pour toute autre race que la sienne. Mais il eût vu des avantages à ce mariage. La France, plus qu'aucun autre État d'Europe, lui plaisait, pour l'espèce d'égalité qu'y donne l'argent, la confusion qui y règne, pour la tranquillité laissée aux juifs, pour les hommages rendus aux privilégiés.

Il avait de grands intérêts dans le pays, un château, des bois, des fermes et était tout près de faire figure. N'y aurait-il point profit à s'allier à une famille riche et bien posée? La situation n'en aurait elle pas une meilleure assiette, de toutes façons? Et puis, qui sait? on reprochait déjà aux israélites de former un état dans l'État, d'avoir des intérêts trop connexes. Si jamais, comme en d'autres pays, on suscitait contre ceux de sa religion quelques mouvements populaires, ou, si l'on votait des lois défavorables, ne pourrait-il point se couvrir et s'échapper? d'autant plus qu'il n'était pas encore Français. Voulant être décoré, il avait pensé qu'il le serait plus aisément à titre d'étranger et avait jusqu'ici éloigné l'idée de se faire naturaliser.

Il avait vaguement songé au marquis pour sa fille; pourquoi ne songerait il pas à Roger, qui valait mieux? Ces pensées s'agitaient confusément en sa tête au milieu de l'âpre souci que lui donnaient ses affaires. Sans avoir de parti pris, ce mariage ne lui apparaissait pas comme une chose à dédaigner. Il y réfléchissait; il aurait même poussé bien plus avant ses réflexions sans les craintes que lui inspirait sa mère. Enfin, de toute façon, il était bien aise d'opposer Roger à Courtaron. Il avait cru jusqu'ici Courtaron utile pour parer à son isolement et ménager son entrée dans le monde

mais il songeait maintenant à se débarrasser de lui comme il avait fait des Fraisse. Quand cette pensée lui venait, un sourire ouvrait la fente de sa bouche sardonique.

En attendant, le baron occupait de lui tout Luchon. Il avait fait les frais d'une course de vaches landaises, parlait d'installer un tir aux pigeons chez lui, laissait croire qu'il fonderait un nouveau casino. Un soir, moyennant une forte somme, il obtint qu'une retraite à cheval aux flambeaux vint défiler devant le perron de sa villa. Il lança des invitations qui furent acceptées. Une cinquantaine de cavaliers, en costumes basques, défilèrent. Ils tenaient une torche de résine de la main gauche et de la droite faisaient claquer leurs fouets, qui tous ensemble pétillaient comme une fusillade. Les chevaux, affolés par la lumière et le bruit, se cabraient dans la nuit aux rouges lueurs des torches. Le succès de sa cavalcade le dédommageait du bal champêtre auquel Roger et Courtaron l'avaient fait renoncer.

Pendant son séjour il invita à déjeuner un ministre de ses amis qui prenait les eaux. Ce déjeuner alla jusqu'aux journaux de Paris.

On regardait Monach avec curiosité quand il passait. Les actrices sans théâtre lui jetaient des regards mourants. De son côté, Mme Monach se remuait beaucoup. Le lord botaniste, rencontré dans les montagnes, vint rendre visite à la mère de Courtaron. La baronne trouva fort mauvais que celle-ci n'eût point pris sur elle de l'inviter à dîner.

Ce génie d'intrigue, cette rage de se mettre en évidence, ne pouvaient pas plaire à Roger. La présence aussi du petit Raphaël l'agaçait, sa recherche prétentieuse, ses plaisanteries écœurantes, sa façon de dire en riant quand on parlait à Monach : « Comment, vous parlez à ce sale juif ? » ou bien encore ses façons de petits israélistes de boulevard qui en sont à rire « du baptême au couteau » et font en s'abordant, par plate malice, une oreille de cochon avec le coin de leur jaquette.

Sans se bien rendre compte des motifs, Roger se mécontentait quelquefois d'être autant en vue avec les Monach. C'était un malaise et une contrainte qu'il n'eût pas pu expliquer. Un fonds de vulgarité lui manquait pour se plaire sûrement en leur compagnie. Mais il était dans de mauvaises conditions pour analyser ses sensations. La présence de Lia dispersait son malaise, devenait quelque chose d'habituel et de plus en plus agréable.

Il était sous le charme, et les jours s'écoulaient les uns après les autres sans qu'il y songeât. Il pénétrait peu à peu dans l'intimité de ses gestes et de ses attitudes. Tous ses mouvements lui plaisaient; sa démarche lente, sa façon paresseuse de s'asseoir sur un canapé en s'entourant de coussins, l'ondulation de son corps souple dans les étoffes, et, quand elle était assise, la façon dont son pied remuait imperceptiblement dans sa chaussure découverte. Et puis, sans rien démêler à son caractère, il se laissait aller à en subir les mouvements changeants, avec une sorte de paresse amoureuse et de nonchalance. Car Lia lui apparaissait toujours différente d'elle-même, suivant l'heure et le moment. Tantôt c'étaient les grâces touchantes d'une femme qui veut séduire et qui a les humilités d'un corps affaissé, les fragilités d'une âme affaiblie et malade; tantôt elle se reprenait tout entière, et dans ses yeux éclatait l'orgueil de se refuser, de vivre et d'être belle. Et elle promenait une activité impérieuse sur tout ce qui l'entourait. Quelquefois elle semblait somnolente, perdue en des rêves sans fin, engourdie dans une sorte de stupeur dont elle se réveillait tout à coup pour se remuer dans la réalité. On devenait timide auprès d'elle au moment d'être familier, familier au moment d'être timide. Sauvage et soumise en même temps, Lia donnait l'idée d'une âme souffrante et dominatrice.

Cependant, dans les allées d'Étigny, au parc, dans les salons du casino, les propos les plus désobligeants de gens qui passent arrivaient aux oreilles de Roger : « Monach était ceci, Monach était cela; il avait fait sa fortune en vendant du jambon de nègre, spéculé sur nos défaites. » Quelques fantaisistes soutenaient qu'ils le reconnaissaient et l'avaient vu avec un fez, promenant des tours d'adresse dans les cafés du boulevard.

Un soir, Roger alla au bal du casino. On avait transformé la salle de spectacle en salle de danse. L'orchestre était sur la scène dans un paysage. Une dizaine de couples dansaient gravement : un élève de l'École normale avec une créole de Cuba, un marquis espagnol avec une jeune demoiselle qu'on disait être de Versailles. Un groupe de jeunes filles regardaient Roger en dessous; elles parlaient exprès de Lia.

— Oui, ma chère, disait l'une, chez le pâtissier, elle touche à tous les gâteaux avant d'en prendre un.

Elles lui reprochèrent aussi d'avoir mis un louis par coup au petits chevaux pour se faire remarquer.

Roger ne voulut point en entendre davantage. Par un détour de réflexion, il pensa aux méchants propos de Mme de Tresmes, aux insinuations constantes du marquis, et c'était encore par la pitié que Lia entrait dans son cœur.

Vers la fin de son séjour, il rencontra, un matin, dans le parc, un ami de sa famille, un vieux à bonbonnière surannée, qui passait par Luchon.

— Ah! ah! lui dit ce vieillard, dire que j'ai vu naitre ce grand garçon!

Il lui demanda des nouvelles de son excellente mère, du brave général, des Tourettes et, en riant, à brûle-pourpoint :

— Ah! çà, que me dit on?... Que tu ne vois personne ici... que tu vis chez les juifs, à présent... que tu y loges... que tu y prends tous tes repas?... Comment tout cela va-t il finir?

Roger se sépara du vieillard d'assez mauvaise humeur et dit au marquis :

— Dieu nous préserve des gens qui nous ont vus naitre!

— Tu m'amuses, répliqua Courtaron. En arrivant ici, ne pensais-tu pas à peu près ce que pense ce brave homme?... Tu paraissais fort scandalisé seulement à l'idée de demeurer chez ces gens; tu montrais une telle raideur!... Je ne t'aurais vraiment pas cru si facile à amadouer.

Courtaron lui montra clairement tout l'art des Monach pour séduire et accaparer.

— Ils sont irrésistibles, et tu n'y résisteras pas plus qu'un autre... Ils prendront tout... transformeront tout... et finiront par faire de la France une Palestine sans palmiers.

Et Roger se demanda ce qu'il faisait chez les Monach, mais il ne pouvait se détacher.

Il dut pourtant quitter Luchon, dans les derniers jours d'août, pour ouvrir la chasse aux Tourettes, avant d'aller aux grandes manœuvres comme officier de réserve.

Le soir qu'il fit ses adieux aux Monach, il fallut qu'il promit de venir au château des Coqs, où il y aurait des chasses en septembre.

— Vous viendrez, n'est-ce pas? lui dit Lia avec insistance.

Elle laissa longtemps sa main dans la sienne,

— Vous me le promettez?

— Certainement, répondit-il avec émotion.

Il devait prendre le train le lendemain de très bonne heure.

Mais le matin, en entrant dans la chambre de Courtaron pour prendre congé de lui, il lui dit d'un air assez résolu :

— Eh bien ! tu sais ?...

— Quoi! dit Courtaron en bâillant.

— Je n'irai pas aux Coqs.

— Pourquoi cela ?

— C'est une idée... je trouverai quelque prétexte... et, si tu es là...

— J'y serai.

— Tu m'excuseras, n'est-ce pas?

— Comme tu voudras... Bon voyage!

Ils se serrèrent la main.

En montant en voiture, Roger leva les yeux vers les fenêtre de Lia, où il lui sembla qu'un des rideaux bougeait.

— Étrange fille! se dit-il.

Et il respira à pleins poumons l'air frais du matin, comme s'il se sentait libre enfin et réveillé d'un songe.

Quand Roger fut parti :

— Il ne sait pas bien où il en est, se dit le marquis en se retournant dans son lit; mais il a beau dire... il viendra aux Coqs... et alors...

Il médita longuement, et, avec un mauvais rire et tout haut, comme pour affirmer sa résolution, il s'écria :

— Et alors... je sais ce qu'il me reste à faire!

Puis, en manière de conclusion, étirant ses bras et fermant les yeux :

— Qu'il est difficile aujourd'hui de vivre pour un galant homme !

IX

En passant par Paris, Roger alla voir où en était le cirque. La première personne qu'il rencontra fut M. Johnson.

— Bonjour, Johnson!... Il n'y a rien de nouveau?

— Rien du tout de nouveau, répondit M. Johnson avec son accent.

Frébault avait fait un tapage épouvantable à son retour de Luchon, mais tout s'était borné là.

Roger le trouva au milieu du manège, une chambrière à la main.

Il dressait une oie en liberté. L'oie, effarée, trottait en cercle autour de la piste, le cou tendu, les ailes un peu soulevées. Frébault, à chaque changement de main, lui envoyait un long coup de fouet, qui s'enroulait juste autour du col de la bête et la tenait à la façon des cochers de diligence d'autrefois, qui péchaient ainsi des canards, du haut du siège, à la sortie des villages. Il s'écriait d'une voix de stentor, avec un accent tout pareil à celui de M. Johnson :

— Changez!

Et l'oie, rejetée par un mouvement de poignet habile « changeait » en effet, pour trotter dans l'autre sens.

Frébault, sans broncher, continua gravement l'exercice en demandant à Roger :

— Qu'en dis-tu?... C'est assez drôle, n'est-ce pas ?

Ils déjeunèrent ensemble au cabaret du Camp Volant, tenu par Mme Caminade. Le cabaret communiquait directement avec le cirque par une porte de derrière. Rien n'était plus commode. Une salle était réservée pour ces messieurs.

Frébault rêvait « un programme insensé » pour le spectacle à donner cet hiver aux gens du monde, quelque chose d'étonnant, d'énorme. Un peu de publicité l'encouragerait dans son œuvre.

— Je sens que j'ai besoin de ça, disait-il, pour ne pas bander la caisse et tout planter là... et vous ranimer aussi, vous autres, qui vous dodinez... car je vous trouve mous depuis six mois... Un peu de réclame ne fera pas de mal... ça vous asticotera..... les artistes ont besoin d'un public pour se démener avec courage... et l'on a plus de cœur à paillasser devant de jolies femmes... les beaux yeux font saillir les muscles... c'est positif... Je veux le public, et j'arriverai un jour à avoir un grand public, deux représentations par mois... que sais-je !... Mais si je ne suis point soutenu, bernique ! Et je n'ai plus que des fainéants... Courtaron ne monte pas mal ; mais, s'il ne tirait pas très adroitement le pistolet, ce ne serait rien du tout... tu m'entends bien, rien du tout. Et toi aussi, tu es un fainéant!... Pas le feu sacré... tu voltiges bien, tu as des facultés naturelles, du talent, et puis après?... Ton idée de combat en armure avec Baulny est bonne... Mais ce n'est pas tout... tu devrais me préparer un nouveau numéro, quelque chose d'inédit, d'esbrouffant.

Et Roger, excité par l'atmosphère alcoolisée du cabaret et les discours de Frébault, se mit sérieusement à chercher quelque

chose, séance tenante. Il se sentait aussi comme une nécessité de sortir de lui-même, d'échapper à ses réflexions.

A chaque chose qu'il proposait, Frébault disait :

— J'ai déjà vu cela quelque part.

Et, tout en fumant sa pipe, il reprenait :

— Au fond, tout a été fait; l'on ne peut qu'inventer de nouvelles mises en scène... d'autres façons de présenter les mêmes choses...

Puis, secouant la tête avec mélancolie :

— Puisque nous en sommes sur ta voltige, voyons, soyons francs. Une battue ne sera jamais qu'une battue, n'est-ce pas... pas moyen de sortir de là.

Georgette, la maîtresse de Frébault, entra en ce moment. Elle venait répéter ses cerceaux. C'était une petite blonde, tyrannique, qui ne manquait pas de talent, et que Frébault aimait à cause de cela. Elle embrassa Roger en camarade, but un *kog-tel* préparé suivant la méthode de M. Johnson, et Frébault l'emmena dans le manège en disant à Roger :

— Songe à ce que je t'ai dit... Reviens bientôt... Et, sur ce... au travail !

Roger s'en alla attristé; il songeait que sa vie était vide et inutile, regrettait amèrement d'avoir donné sa démission, souhaitait la guerre pour reprendre du service actif et se dévouer.

Il arriva exactement aux Tourettes, le samedi 1er septembre, veille de l'ouverture.

La mort du comte de Chambord venait de jeter le trouble dans tout le voisinage. Beaucoup d'invités allaient manquer; les uns restaient chez eux, en signe de deuil, les autres, comme M. de Gomerre, s'étaient rendus à Goritz pour l'enterrement. Aux Chênaies, Mme de Gomerre avait commandé un service solennel pour le 3, jour des funérailles. Elle écrivit à la comtesse d'Épagnes qu'elle ne viendrait aux Tourettes avec Hélène qu'après la cérémonie. Son mari les rejoindrait à son retour. Elle semblait insinuer dans sa lettre qu'à la place du général, il eût reculé l'ouverture jusqu'au dimanche 9 septembre, que beaucoup de gens bien pensants avaient donné cette marque de respect, elle citait des exemples. Le général s'anima contre elle. Il n'aimait point les observations, savait ce qu'il avait à faire, ne se réglait sur personne, laissait sa femme penser comme elle voulait, mais n'était pas assez bon légitimiste pour avoir de ces scrupules excessifs et se gêner

« Que ce soleil est beau », dit enfin Lia. (P. 335).

dans ses plaisirs. Le général n'était royaliste que depuis la mort du prince impérial, et moins par goût que par genre.

Les parentés de sa femme, sa fortune, et l'indulgence qu'on a pour les soldats, le faisaient, même sous l'Empire, assez bien considérer dans le monde légitimiste. Mais il ne s'y était jamais beaucoup plu ni senti à l'aise. Il se méfiait de gens qui, en dessous, faisaient courir la légende qu'il était le petit-fils d'un acquéreur de biens nationaux et s'amusaient à répéter ces propos dans les salons mêmes de son hôtel de la rue Saint-Dominique. Bien qu'il n'eût pas de sotte vanité, qu'il ne rougit point d'être le petit-fils d'un maréchal-ferrant de Sézanne et qu'il s'en vantât même, cet homme issu du nouveau régime s'était vu quelquefois humilié d'une certaine façon par la montre de traditions plus anciennes et l'étalage discret, mais d'autant plus blessant, de certaines prétentions.

Par ton, il ferait donc dire une messe le 3 aux Tourettes, et y assisterait, se trouvant en faire assez et donner une marque de respect suffisante pour la mémoire d'un roi « qu'il n'avait pas eu l'avantage de connaître personnellement ». Mais quant à déranger sa chasse, il n'y fallait pas compter.

Quelques voisins moins scrupuleux que Mme de Gomerre vinrent, ainsi que le percepteur et les deux fermiers. Les chasseurs assistèrent à une messe basse, guêtrés et bottés. Au dehors, tout autour de l'église, les chiens d'arrêt aboyaient et jappaient de joie, tandis que les chiens courants, restés au chenil, faisaient une musique lamentable, sentant qu'on allait chasser sans eux. Le chien du général trouva le moyen d'entrer dans l'église et se hasarda jusqu'aux marches de l'autel. Son maître lui allongea au retour un coup de pied, en jurant entre ses dents. Le chien cria, et alla, la queue basse, s'asseoir au pied des fonts baptismaux, tirant la langue avec des yeux innocents et un air satisfait.

Après la messe, on déjeuna entre hommes. On raconta des histoires de chasse, toujours les mêmes. C'était le lièvre sur lequel on marche, qui part dans les culottes, le lièvre qu'on allait se baisser pour ramasser, le coup double sur les perdreaux qui se croisent, des discussions sur la portée des fusils et des exemples d'animaux tués par un seul grain de plomb à 90 mètres. Le général cita Dufouilloux, vanta l'amour vigoureux de ce vieux chasseur pour les bergères, fut sur le point de raconter des aventures au dessert. Mais il se contint. Le percepteur n'eut pas la même pudeur, se lança, et tint quelque temps la conversation sur les effets fa-

cheux du diabète. Le général l'écouta avec dégoût et inquiétud

En sortant de table, il recommanda de ne point aller devant s trop vite, mais « à la papa », de garder la ligne et de soigner l conversions. Il se tiendrait à un bout avec un garde, Roger l'autre avec un autre garde. On se mit en chasse vers le coup d midi. Le soleil tombait d'aplomb et était à point pour engourdi les perdreaux et les faire tenir.

Roger allait devant lui, très distrait; il marchait machinalemen enjambait, dans des champs de betteraves, les touffes aux feuill luisantes, traversait les chaumes poudreux, où des sauterelles au ailes rouges se portaient de place en place, s'empêtraient dans l luzernes pleines d'odeurs de miel, de petits papillons bleus, d'i sectes vibrants. L'air échauffé ronflait à ses oreilles. Il ouvra tout grands les yeux sur le ciel lumineux et laissait ses pensé s'engourdir, tandis que son chien, devant lui, faisait régulièreme la navette. Deux fois, le vol inattendu d'une compagnie de pe dreaux, qui se leva d'un coup avec un bruit qui semblait épo vantable, lui arrêta la respiration. Il tira deux fois ses deux cou et manqua. Il manqua aussi un lièvre qui partit à deux pas, da une verdure, les oreilles couchées sur le dos. Il titubait dans l labours, exécutant mal les conversions, désespérant le général p sa maladresse et son inattention.

Vers le milieu de la journée, on goûta au coin d'un bois, as au revers d'un fossé, avec une bonne odeur d'herbe et de feuil dans le nez. Le général raconta qu'il était en procès avec la co mune voisine pour la bordure de ce bois. Ayant perdu devant conseil de préfecture, il poussait jusqu'au conseil d'État, il att buait tout le mal au sous-préfet, qui voulait faire de la popular et se mettre bien avec le député.

— D'ailleurs, j'ai mon idée là dessus; je te reparlerai de ça, dit le général en s'adressant à son fils d'un air malin.

On se remit en chasse, un peu alourdis par le repas.

— Un chasseur ne devrait pas manger, dit le général, quand chasse seul, je prends deux œufs durs dans mon carnier, une po pour la soif, et en voilà pour la journée.

Roger ne faisait rien qui vaille. Son père l'interpella.

— Ah! çà, monsieur l'acrobate, vous ne savez donc plus tire

A mesure que le soleil s'inclinait, le sol prenait un ton rouge doré, qui variait suivant la nature du terrain. Les bruits dan campagne s'entendaient plus distinctement. Là-bas, le galop

moutons, chassés par les chiens, dans un flot de poussière, semblait un roulement d'orage lointain. Les corbeaux tournaient par troupes en croassant, toujours à de grandes distances des chasseurs. Un ramier qui regagnait isolément les futaies, faisant un bruit d'ailes doux et sifflant ; des étourneaux en bandes, se séparant par poignées serrées comme du blé qu'on vanne, se jetaient d'une remise à l'autre en quête de la place où ils allaient se poser. Les chevaux de la petite jumenterie hennissaient au loin.

Peu à peu le soleil tomba au bas de l'horizon et disparut, sans qu'on pût s'apercevoir du passage du jour au crépuscule, et la campagne, enveloppée d'une brume humide et très légère, resta éclairée du côté de l'occident par de longs nuages roses immobiles, tandis qu'à l'orient, tout déjà se confondait dans un amas de gros nuages, couleur de la nuit. Une étoile blanche apparut au zénith, puis d'autres petites étoiles. Les perdreaux rasaient la terre. Les coups de fusil partaient plus sonores et plus rares, la fumée était plus épaisse, et la flamme se voyait avant qu'on entendit le coup. Des cris, des aboiements intermittents arrivaient on ne savait d'où, mais de très loin.

Au milieu de ces champs et de cette solitude, Roger eut l'âme accablée Il se sentit comme abandonné et perdu au milieu des choses. Une grande tristesse le prit, il eut envie de pleurer.

Le soir, il y eut soixante-cinq pièces au tableau. Et le dîner eut la gaieté nue et un peu rude qui vient aux gens extrêmement fatigués, incapables d'apprêts et de grands efforts de courtoisie.

Le lendemain, on chassa dans les fonds. Roger prit plaisir à dégringoler et à remonter les pentes d'un trait, en courant. Il allait comme poursuivi par des ombres, sautant les souches, les haies, les fossés. Il s'arrêtait, haletant, les tempes baignées de sueur. Son cœur battait à coups précipités. Il s'asseyait alors sur l'herbe et se désespérait pour rien. Il eût été fort embarrassé de dire ce qu'il éprouvait. Il ne savait où se prendre, restant sans guide, ni direction, seul et désemparé. Tout se disloquait en lui. L'ennui, comme des tenailles, le serrait à la gorge ; il ne pouvait ni avaler ni parler. Parfois, il portait la main à sa poitrine, comme s'il en eût voulu ôter un poids qui l'étouffait, bâillait indéfiniment, tirait ses membres en tous sens, s'absorbait, n'entendait plus rien de ce qu'on disait.

Il fut ainsi le lendemain et les jours suivants. Il finit par dire à sa mère qui le questionnait, et pour répondre quelque chose, qu'il

était souffrant. Cela lui valut des tisanes. Dans le parc, il allai tout seul, chantonnant sans s'en apercevoir les airs de Luchon discutant en lui-même les menées de Courtaron.

Il reçut une lettre de Mme de Tresmes et la déchira, comme le autres, sans la lire, mais avec plus d'impatience encore que d coutume.

Mme de Gomerre et sa fille vinrent aux Tourettes. Hélène, qu portait sévèrement le deuil du comte de Chambord, parut à Roge charmante ainsi et, sans savoir pourquoi, sa venue lui fit plaisir. l lui parlait volontier, lui prêtait plus d'attention qu'il n'avai jamais fait. La comtesse était intérieurement ravie de ce visibl progrès.

Il y avait longtemps que Mme de Gomerre s'était mis en têt qu'Hélène épouserait Roger. Il lui avait fallu d'abord faire un e fort véritable pour se résoudre à donner sa fille au fils d'un homm qui n'eût rien été sans l'Empire et la dot de la fille d'un fourni seur d'armées. Mais elle s'était fait une raison, par une sorte d'ins tinct des choses nouvelles et à cause de tout ce qu'elle voyait Paris, où la société décidément se détraquait. Le mauvais état d leurs affaires ne l'avait point démontée. Elle poursuivait ses pro jets, y apportant, même malgré elle, une âpreté nécessaire endo mant sa probité par l'idée qu'un oncle d'Hélène se chargeait de doter et qu'ainsi sa fille était encore un parti honnête. Elle oublia seulement que tout n'était que dans sa tête. Mais rien ne l'emba rassait. Son âme impérieuse ne doutait point des sentiments d Roger pour Hélène ; il ne pouvait en être autrement. Elle appro vait même la retenue que Roger avait gardée jusqu'alors et q convient entre gens comme il faut. D'ailleurs, elle prétendait bie tout enlever le jour où elle s'ouvrirait à la comtesse d'Épagnes.

Si la générale eût été plus clairvoyante, elle eût deviné sa doute où Mme de Gomerre en voulait venir, quand elle parlait « d leurs enfants » et « des mariages hasardeux qui se font tous l jours ». Elle eût vu, dans les soins de Mme de Gomerre, dans s lettres et la tournure de ses conversations, une tendance vers cet idée ; mais elle n'y pensait pas plus que Roger.

Hélène ne pouvait concevoir les choses de la même façon que mère ni en raisonner. Mais elle s'était habituée à l'idée d'épous Roger. Non point que sa mère lui eût rien dit de positif ; elle ava seulement le sentiment des intentions de Mme de Gomerre, rien q par la manière dont celle-ci relâchait sa raideur quand on parla

de lui. Un jour, Hélène essaya d'interroger son père. Mais celui-ci lui recommanda de ne rien dire à personne, surtout à Roger.

— Je comprends, avait-elle répondu, et elle avait pris garde de ne plus rien dire, renfermant en elle son secret avec une sorte de superstition enfantine, comme si, se souvenant encore des contes de fées, elle eût craint de rompre un charme en parlant.

Tout ce qui lui venait de Roger lui était doux et agréable, et elle lui rendait cette douceur et cet agrément. Elle avait ses petites séductions, un air de se confier à lui, une grâce toujours souriante, une façon d'être toujours là et de n'aimer rien que l'intimité. Elle ne l'embrassait plus, ce qui donnait quelque chose de plus important à leurs relations.

Roger, de son côté, avait un besoin de s'épancher, de se plaindre, de se confier à une amitié complaisante. Un jour qu'il l'emmenait aux écuries pour lui montrer comment on met de la résine sur la croupe d'un cheval monté en voltige, il s'aperçut qu'il allait lui parler de Lia. Mais, au moment de parler, ses pensées se précisèrent: « Je suis fou, se dit-il. Qu'allais-je dire à cette enfant? » Il rougit, se troubla.

— Mais qu'avez-vous, Roger? lui dit Hélène en le regardant dans les yeux.

— Rien, ma petite Hélène, rien du tout.

— Si ! vous avez quelque chose... dites-le-moi.

— Je t'assure que je n'ai rien.

Elle lui prit le bras.

— Qui sait si je n'y pourrais pas quelque chose?...

Roger raffermit son aplomb et de son cerveau il tira cette raison :

— Tu ne pourras pas faire, Hélène, que ma jument ne boite pas.

Il lui montra la bête.

— Vous aimez autant que cela votre cheval?

Elle eut un petit rire de doute et prit une moue si risible que Roger ne put s'empêcher de sourire.

— Non, non, ce n'est pas ça qui vous préoccupe autant, reprit-elle.

— Si! je t'assure... Un cavalier a son amour-propre... et c'est une bonne bête!

— C'est bien la vérité?

— Sans doute.

D'un air un peu désappointé, Hélène répondit, songeuse :

— Il est vrai que c'est gentil, un bon cheval... et si amusant à faire galoper !

Mais, comme si elle eût eu peur de ramener sa pensée à leur promenade des Chenaies, elle ajouta bien vite en entrant dans la stalle, tandis qu'elle allait caresser la bête :

— Pauvre bête ! qu'a-t-elle au juste ?...

Elle l'interrogea de mille façons. Roger lui fit un cours d'hippologie avec plus d'ardeur qu'il n'en avait jamais montré pour le cours des sous-officiers.

Il éprouvait un grand bien-être auprès d'elle. Il sentait instinctivement qu'Hélène l'eût mieux aimé que Lia et d'un autre amour. Mais cette pensée ne fut que comme une aile invisible qui le caressa en passant.

Ils revinrent ensemble au salon. L'air de paix et de tranquillité que l'on y respirait le gagna. Les bonnes habitudes de sa mère le touchèrent. Que tout cela était différent de l'agitation et de la mise en scène des Monach !

— Pourquoi irais-je aux Coqs, se dit-il ; ne vaut-il pas mieux laisser la place au marquis ?

Il ne voulait pas s'avouer qu'il ne pensait qu'à Lia et ne rêvait qu'à se rendre aux Coqs.

Cependant il n'osait se déterminer, quand le général lui en fournit l'occasion. Il avait retenu, des récits de Luchon, que Monach avait eu un ministre à déjeuner. Il eut l'idée que le baron pourrait être bon à quelque chose pour son procès et faire sauter son sous préfet. Ce serait d'un bon effet dans le pays. Il prit Roger à part et énumera tous ses griefs. Sans parler de son procès, il accusait le sous préfet d'amener des femmes à la sous-préfecture, de bâtir une écurie sans nécessité et de vendre, pour entretenir le jardin officiel, le fumier de son cheval à son propre jardinier.

Roger devait partir dans quelques jours pour les grandes manœuvres. Il avancerait son départ, irait trouver Monach aux Coqs, ne doutant pas d'arranger les choses au gré de son père. Il écrivit au baron, qui lui répondit qu'il l'attendait et de se hâter.

Le général crut l'affaire dans le sac et se frotta les mains ; Roger avait tout simplement sauté sur l'occasion qui se présentait pour lui de revoir Lia.

Hélène accepta cette séparation avec fermeté.

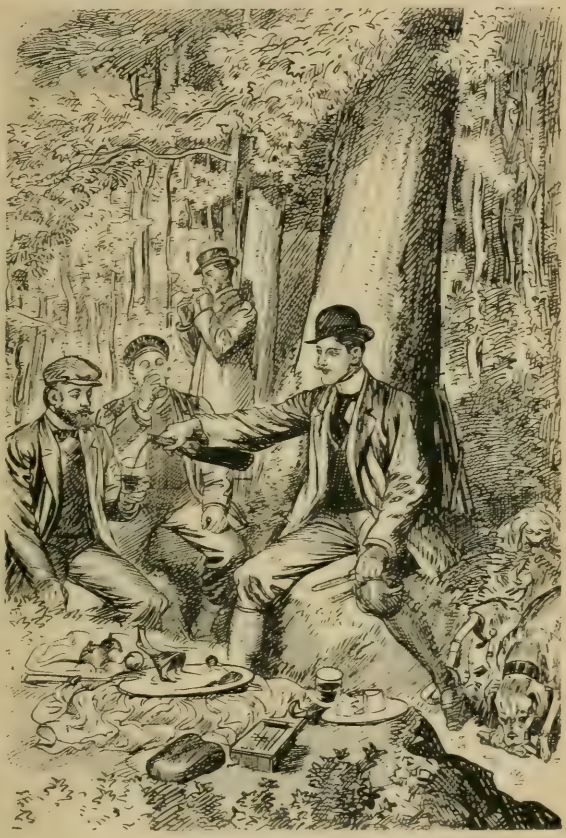
Elle était toute fière que Roger partit pour les manœuvres et fît son devoir. Cette courageuse petite fille eut du plaisir à voir son

ir d'animation, sa gaieté revenue. Elle le regardait avec des yeux onfiants et doux, s'associant de tout son cœur à ce mouvement 'âme qui pourtant emportai Roger si loin d'elle.

Dès qu'il put, Roger e mit en oute.

A l'arrêt, a gare du Ians, dans n wagon ui croisa ntement le en, il crut econnaître la elle Mme de resmes. Elle vait les yeux aissés, fixes; lle lui parut gitée et un eu pâle.

— Ce ne eut être elle, e dit-il; elle 'a jamais eu e front de evenir aux ourettes... Non, non, elle 'aurait pas et aplomb...



On goûta au coin du bois assis au revers d'un fossé.

Du reste, peu m'importe;... qu'elle fasse ce qu'elle voudra.

Et, pour la première fois, il pensa résolument à Lia et s'avoua u'il l'aimait.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

EN RÊVE

Vous me demandez qui je vois en rêve ?
Et gai, c'est vraiment la fille du roi ;
Elle ne veut pas d'autre ami que moi.
Partons, joli cœur, la lune se lève.

Sa robe qui traîne est en satin blanc,
Son peigne est d'argent et de pierreries ;
La lune se lève au ras des prairies.
Partons, joli cœur, je suis ton galant.

Un grand manteau d'or couvre ses épaules :
Et moi dont la veste est de vieux coutil !
Partons, joli cœur, pour le Bois-Gentil.
La lune se lève au-dessus des saules.

Comme un enfant joue avec un oiseau,
Elle tient ma vie entre ses mains blanches.
La lune se lève au milieu des branches.
Partons, joli cœur, et prends ton fuseau.

Dieu merci, la chose est assez prouvée :
Rien ne vaut l'amour pour être content.
Ma mie est si belle, et je l'aime tant !
Partons, joli cœur, la lune est levée.

GABRIEL VICAIRE.

L'ANNEAU [1]

(Suite.)

Il empoigna Henri avec force, lui fit ralentir le pas :

— Ne te moque pas de moi, tu as du talent, tu as beaucoup de ılent, tu as raconté tout ça dans des vers délicieux. Ah ! si j'avais ›n talent!

Il se tut, se dandina, marcha plus vite, et se mit à chantonner : Non, jamais l'on n'a vu!... » Et Henri regardait ce singulier moureux, qui cessant de chanter, se mit à dire :

— Dis donc, est-ce que tu ne fais pas la cour à Josée? L'autre ıatin, au Bois, tu avais tellement l'air du petit gigolo qui a un remier rendez-vous!...

— Quelle idée! fit Henri. Pourquoi veux-tu que je fasse la cour Josée?

Il était choqué de l'entendre nommer si familièrement, et une ıusse honte l'empêchait de se confier à Edmond. Il se donna omme raison que nul besoin n'était d'aviser un tiers de leurs pro-ets intimes. L'autre poursuivait :

— Il y a quelques jours que mon frère ne l'a vue. Drôle de fille!

— Pourquoi? Elle était donc si bien avec ton frère, auparavant?

— Bien? Qu'entends-tu par là?

— J'entends qu'ils étaient très camarades. Car je ne suppose as...

— Psychologue! dit Edmond.

Le mot tomba, ironique. Cela signifiait si bien : « imbécile! » u'Henri, déjà troublé, demanda :

— Alors ton frère?

— Mon frère? Eh! oui, il a marché...

Il reçut la phrase comme un soufflet, et le sang lui monta aus-itôt aux joues. « Il a marché... » L'affreux terme sonna longue-nent avant de s'éteindre. Alors une rage secoua ses membres. Il

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

aurait foncé sur Edmond, à coups de poing, en brute, pour refoule dans la bouche cette lâche calomnie. Il murmura seulement, d'un voix décomposée, un : « Ah! » dont l'autre ne perçut pas l'intona tion étrange, car il continua :

— Oh! bien simple, la façon dont je l'ai su. C'est un jour, aprè déjeuner. Mon frère me dit : « File, j'attends quelqu'un ». Je file il était 2 heures. Puis, à 3 heures, sous un prétexte quelconque reviens. Juste au coin de la rue, je reconnais Josée qui partai et à la maison je trouve mon frère dans sa chambre, le lit défai c'était clair...

— C'était clair, répéta Henri abasourdi.

Dans l'ordre moral et dans l'ordre physique, un choc violen un coup bien asséné procèdent des mêmes effets de saisissemen Même défaillance et même stupidité. Le jeu de l'organisme et vie lucide semblent s'interrompre à la fois. Durant quelqu instants, le réseau fragile des pensées et comme une magique toi d'araignée dont les fils pendent rompus, et il faut à l'esprit temps de retisser sa toile. Mais, par un phénomène bizarre, l sens, à cet instant d'éclipse et d'arrêt, ont parfois la perceptio involontaire et précise d'infimes détails. C'est ainsi qu'Hen perçut tout ensemble l'éclair d'un bouton au paletot de son cam rade, la petite tache blanche du mouchoir dépassant la poche, u place de son chapeau dont les poils étaient rebroussés. Maintenan d'ailleurs, qu'il reprenait peu à peu possession de lui, le décor rétablit; il eut conscience qu'ils tournaient une rue, montaient u trottoir, passaient sous le rayon d'un bec de gaz; il entendit cet phrase de chanson que l'autre répétait : « Non, jamais l'on n vu... » Et il se dit : « Il faut que je réfléchisse, » ce qui était façon habituelle de concentrer son attention sur un point.

Alors ce mot brutal lui revint : « Il a marché », et il demanda : « Est-ce que je le crois? Est-ce possible? » A moment, Edmond le quittait. Il le vit se dandiner, fredonna toujours sa chanson inepte. Tel était le garçon qui se prétenda malheureux un instant auparavant. L'opinion d'Henri se résun ainsi : « C'est un gosse, et il a parlé en gosse. » Il eut un mouv ment d'irritation : « Tout de même, je n'aurais pas dû tolérer qu parlât de la sorte. » Puis : « Mais quoi! si je m'étais fâché, q n'eût il pas été colporter partout? En outre, c'était me condamn à ne rien savoir désormais. Car si, malgré l'invraisemblance fait, c'est vrai?... » Il s'arrêta, n'osant poursuivre. Si c'était vra

Son cœur battait avec force. « Non, non, reprit-il, c'est faux. Josée est droite. On ne ment pas avec ce visage-là. » Tout homme, qui lutte contre un pareil soupçon, lui oppose cet argument qui ne signifie rien, mais qui le satisfait un instant. Et, comme il avait coutume de le faire quand, raisonnant sur un cas, il s'embrouillait, Henri se dit tout haut :

— Revenons au fait.

D'où venait la calomnie? Cervières était un fat qui avait bien pu se vanter auprès de son frère... Non, pas même ça. C'était Edmond, qui venait de tout improviser, pour rien, par scepticisme, par rancune contre les femmes. Et ces détails, Josée rencontrée au coin de la rue, le lit défait : pures inventions destinées à prouver sa perspicacité de garçon qu'on ne refait pas.

— Ah! c'est du propre! s'écria-t-il.

Oui, du propre, et cela se faisait couramment. On disait, sans en avoir l'air, de la femme la plus pure qu'elle avait un amant, on citait même le lieu, l'heure de leurs rendez-vous. Et la calomnie circulait, et il se trouvait des gens assez misérables ou assez crédules pour la propager. Est-ce qu'au cercle on ne disait pas tout bas que Josée était sa maîtresse, parce qu'on les voyait partir ensemble le soir? Une colère frémissante lui venait contre ces êtres, figures indistinctes et sans nom précis, qu'il sentait, dans l'ombre, souiller de leurs propos menteurs l'innocence de ses relations avec Josée. Puis il revit Edmond et son dandinement. Ainsi, voilà un petit bonhomme intelligent qui venait, en se jouant, de commettre une infamie, et cela ne le gênait pas; il s'en allait le cœur léger, en fredonnant un air de café-concert. Henri se sentit plein de mépris, et, par contre-coup, rehaussé dans son honnêteté candide. Le visage de Josée s'évoqua, avec ses prunelles d'or, la sincérité confiante avec laquelle elle lui avait avoué, la veille, le gros secret de sa vie. Il sentait, contre sa poitrine, dans sa poche, la petite lettre de tantôt, cette fleur, sa pensée. « Ah! se dit-il, ils ne la connaissent pas! » Maintenant, la calomnie était rejetée; il n'était plus tourmenté, il n'y croyait pas, ne faisait pas à Josée l'injure d'y croire. Quand on aime, on a pour l'être aimé des trésors de crédulité, et vis-à-vis de tout ce qui pourrait lui porter atteinte cet inconcevable aveuglement auquel n'échappent pas les hommes les plus clairvoyants d'ordinaire.

Restait une question à élucider. Était-elle allée chez Cervières? Certes, il s'était établi qu'elle y était allée, il en conclurait seule-

ment qu'elle avait été imprudente. Mais il fallait l'établir. Comment? Le demander à Cervières? Il repoussa aussitôt cette idée, par une pudeur instinctive. Et puis, à quoi bon lui montrer que les paroles d'Edmond le préoccupaient à ce point? Il se souvenait du ton railleur et insupportable dont il lui avait dit un matin, au Bois : « Monsieur fait son petit Dumas. » Alors, comment savoir? Le demander à Josée, c'était un peu naïf. Il eut aussitôt le regret de sa méfiance. Oui, le demander à Josée. C'était simple et loyal. Il devait la retrouver le lendemain à la soirée de Mme Ambert. Il discernerait bien, instantanément, sur sa figure, la vérité. « Si elle me dit non, conclut-il, je la croirai. Car entre sa parole et celle de ce gamin, je n'hésite pas. » Et tranquillisé, il s'aperçut qu'il avait longé le boulevard Malesherbes, qu'il ne passait plus de voitures. Un petit vent frais lui effleurait le visage. Alors il releva le collet de son pardessus et pressa le pas pour rentrer chez lui.

VIII

Henri, aidé par un domestique, quitta son pardessus dans le vestibule et, son claque sous le bras, monta l'escalier, tout tendu d'étoffes persanes et surchargé de tableaux, qui conduisait au premier étage illuminé. L'escalier, vers le milieu, faisait un coude après une courte plate forme carrée où une glace refléta le poète. Il s'y vit mince, dans son frac de soirée, et l'habituelle pâleur de sa figure lui parut, ce soir, agréable et distinguée. Simple effet d'éclairage sans doute. Il s'en trouva plein d'aise, lui qui ne pouvait encore paraître dans le monde sans que la sensation de son inélégance fit battre son cœur intolérablement.

Ainsi assuré, il arriva dans une première pièce vide. D'autres pièces s'ouvraient à sa droite et au fond. Au fond, une enfilade de salons où remuaient de claires robes de femmes; à droite, le fumoir pour les hommes. Henri, un instant arrêté, vit venir à lui le maître de la maison, un petit homme souriant et distrait, que les soirées de sa femme arrachaient à grand'peine à ses travaux scientifiques, et, comme ils ne se connaissaient pas, l'un et l'autre, ils n'auraient rien trouvé à se dire, si Mme Ambert, constellée de bijoux, n'était survenue fort à propos pour les présenter. Le petit homme souriant avança une main nerveuse qui tremblait toujours,

et, s'étant incliné, regagna le fumoir, tandis que sa femme, prenant le bras d'Henri, l'entraînait, sous les lumières, vers l'essaim de ses jolies invitées.

— Ah! cher monsieur, que c'est aimable à vous! Je disais justement à Mme Sildyn que vous deviez venir et elle me demandait de vous présenter. N'est-ce pas, ma chère?... Monsieur Trévins.

Il vit devant lui une personne très brune qui, dans sa toilette lilas, lui parut jeune encore. Son teint était chaud sous la poudre; un duvet sombre marquait les coins de sa lèvre d'où tombèrent ces mots :

— Je n'ai jamais encore eu le plaisir de vous voir à la maison, Monsieur, mais on y parle souvent de vous.

Il la trouva très aimable, et le timbre de sa voix lui plut. Avait-il cru qu'elle serait rogue ou pincée? Et comme il cherchait un compliment, il aperçut Josée. Sans un bijou, sans une dentelle, elle s'approchait, souveraine dans le satin crème qui la vêtait, souveraine par la splendeur de ses admirables épaules, de ses bras gantés jusqu'au-dessus du coude. C'était d'elle un aspect nouveau qui se révélait à lui, un aspect triomphal; mais il l'avait devinée si magnifiquement belle sous sa robe de ville que, s'il fut ravi, il n'eut aucune surprise. Il pensa, immédiatement : « Nous avons à causer tous les deux » et il y avait dans ces mots comme une imperceptible menace, la menace d'une gronderie si elle avait été imprudente. Au même instant, l'idée qu'il avait, à présent, des droits sur cette incomparable créature, l'idée qu'elle lui devait compte de ses actes fut douce à sa vanité.

— On me trouve chez moi le jeudi, ajoutait Mme Sildyn. J'espère que vous nous ferez le plaisir d'y venir.

— Je n'y manquerai pas, Madame.

Alors, comme Mme Ambert souriait, Josée déclara, avec un air mutin et volontaire :

— J'emmène M. Trévins.

Et elle l'emmena.

Pendant qu'ils traversaient les salons, Henri résuma naïvement son impression :

— Mais elle est très bien, cette terrible marâtre.

— Vous trouvez? fit Josée indifférente.

Et aussitôt, sur un autre ton :

— Qu'avez-vous fait depuis deux jours?

— J'ai pensé à vous.

Dans un clair boudoir, à l'abri d'un paravent, contre une fenêtre aux grands rideaux clos, était un petit coin discret. Il avisa une banquette grande assez pour les recevoir tous deux.

— Venez vous asseoir là, dit-il, que nous causions.

Et quand ils y furent, à l'idée de l'interroger, il se trouva tout embarrassé. Il n'osa parler de Cervières d'abord, il demanda :

— Il y a longtemps que vous n'avez vu Mareuil?

— Quelques jours. Je l'ai aperçu au cercle, l'autre soir, comme vous me parliez.

Il soupira, sentant les mots lui échapper; puis :

— C'est pour vous un bon ami.

— Certes, fit-elle.

Elle pensa, intriguée : « Où veut-il en venir? » Au même instant, il poursuivait :

— Vous n'êtes jamais allée chez lui?

Bien qu'il prît un biais, elle fut aussitôt avertie. « Il sait quelque chose », se dit-elle. Mais elle ne montra rien de l'émoi subit qui l'envahit, déjà prête à mentir, par une de ces rapides décisions où les femmes, sentant venir un danger, appellent pour lui tenir tête toute leur force d'âme.

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Simple curiosité.

— Que votre curiosité soit satisfaite; je ne suis jamais allée chez Mareuil.

Il prit un temps, ajouta :

— Et chez Cervières?

Elle se sentit à ce moment tout enveloppée par la fluidité pénétrante de son regard. Le moindre trouble pouvait la perdre. Il lui fallait trouver instantanément le mot et l'accent qui allaient dissiper ses soupçons. « Je dois sourire, » se dit-elle, et sa figure obéit.

— Décidément, c'est un interrogatoire.

Le ton était parfait de légèreté et d'apparente bonne grâce. Pourtant elle craignit que sa voix n'eût comme une imperceptible altération et que la fixité même de son sourire n'en trahît l'effort. Derrière ce masque hâtivement ajusté, frémissait une inquiétude : « Qui lui a parlé? Et que lui a-t-on dit? Il faut que je sache. » Henri insista doucement :

— Vous ne m'avez pas répondu.

Sa clairvoyance n'avait rien perçu, chez elle, d'anormal. Mais, à cette minute décisive où elle allait répondre, il éprouvait une

ubite angoisse. Tous ses raisonnements ne tenaient plus. Que le ait d'être allée chez Cervières n'impliquât rien de grave et de fort ondamnable, il n'en prévoyait pas moins que, si elle ne lui permettait pas de repousser immédiatement comme absurde l'idée même de cette imprudence, c'était le champ ouvert à toutes les ıypothèses, et ce venin du doute que les paroles d'Edmond avaient déposé en lui lentement, sûrement, désormais, empoisonnerait son cœur. Mais il l'entendit qui disait :

— Vos questions sont étranges, mon ami. Pourquoi voulez-vous que je sois allée chez Cervières? Je ne sais même pas son adresse, ı ce garçon. Est-ce qu'il demeure dans notre quartier?

Il respira tant il trouva son accent naturel et son visage sincère. l éprouva seulement le besoin de l'entendre encore :

— Alors, vous n'êtes pas allée chez lui?

— C'est une manie, dit-elle indulgente. Tenez, c'est bien simple : quand vous viendrez à la maison, faites-moi penser à vous montrer mon petit livre d'adresses. Dès que j'en ai une nouvelle, vite, e la note. La vôtre y est, la sienne n'y est pas. Est-ce clair?

Cela ne signifiait rien; mais tel était le pouvoir de persuasion le ses paroles et de son regard que l'argument parut à Henri sans réplique.

— Je vous crois, dit-il.

Elle reprit, avec une nuance de mélancolie :

— Et peut-on savoir pourquoi vous m'avez posé ces questions? Simple curiosité vraiment? Croyez-vous donc que je ne devine pas qu'on vous a dit du mal de moi? Quoi? Je ne sais. Mais vous l'avez cru.

Il protesta :

— Non, Josée, je n'ai rien cru. C'est vrai, on m'a dit que votre camaraderie avec Cervières vous avait un peu compromise; on m'a dit que vous aviez été chez lui; et j'ai pensé qu'il était bien imprudent pour une jeune fille d'aller chez un jeune homme. Mais je n'en ai rien conclu d'autre, et la preuve que je n'ai aucune arrière-pensée, c'est que je vous ai interrogée loyalement. Oublions cela.

Elle comprit, malgré son désir d'en savoir davantage, qu'elle ne pouvait insister sans réveiller sa défiance, qu'il était bon d'en rester là.

— Vous êtes un enfant, dit-elle en se levant.

Elle riait, sans trouble, cette fois. Dans cette épreuve inattendue

elle venait de sentir tout d'un coup, douloureusement, combien elle tenait à cet amoureux qui la croyait pure, à ce fiancé tendre. Lui, maintenant debout contre elle dans cet espace restreint entre la banquette et la fenêtre, admirait la chair éblouissante de ses épaules et cette orgueilleuse floraison féminine que découvrait à peine le décolletage chaste.

Il était un peu plus grand qu'elle, et le contact de cette gorge jeune, qui, une seconde, s'appuya sur lui, fit courir un frisson sur sa peau. Il toucha ses mains, et, instinctivement, avança ses lèvres vers les siennes si frémissantes elles-mêmes qu'il en voyait remuer le grain de beauté à droite. Alors, dans une même détente, le même désir passa en eux. Elle eut juste le temps de tirer un pan du rideau qui les masqua. Déjà sa bouche ardente se collait à sa bouche, et goulûment, les yeux clos, il y buvait comme un philtre enchanté, comme une morphine magique dont il sentait courir dans son sang, dans ses veines, dans son être entier la suprême volupté. Tout s'abolit, espace, durée, milieu, et ce fut ce baiser unique, ce baiser plus court qu'un éclair et plus long qu'un siècle, l'anéantissement divin, l'ivresse infinie de ne plus se sentir vivre.

Quand leurs lèvres se reprirent, encore enfiévrées, il leur sembla qu'ils s'arrachaient la chair. Il est de ces sortes d'étreintes qui sont autant que d'entières possessions, car toute l'âme d'un homme s'y mêle à toute l'âme d'une femme. Elle se dit qu'il était à elle désormais et que rien ne le lui prendrait. Ils s'assurèrent que personne ne les avait vus. Et ils ne parlèrent pas, ayant la même reconnaissance tendre au fond de leurs yeux.

— Donnez-moi votre bras maintenant, dit Josée. Vous ne connaissez pas Bébé? Je vais vous le présenter.

Elle désignait ainsi, selon une coutume familiale assez répandue autrefois, un grand garçon de vingt-cinq ans, son cousin, qui en retour l'appelait : « la petite ». Ils avaient été élevés ensemble et conservaient, grandis, des façons d'intimité plaisante.

Justement, il passait près d'eux. Josée l'arrêta :

— Venez, Bébé, que je vous présente à M. Trévins.

Ils se saluèrent correctement, en gens qui, dès le premier coup d'œil se sentent indifférents. La taille du cousin devait naturellement suggérer à Henri cette remarque banale :

— Voilà un Bébé qui a servi pour le moins dans les cuirassiers.

L'autre dit en s'inclinant :

— Dans les dragons seulement.

Et ils se turent un instant. Henri le trouva peu loquace, et se trouva lui-même sans esprit. Aurait-il voulu briller soudain, se montrer supérieur aux yeux de Josée? Peut-être, bien qu'en réalité il ne se rendit pas compte de ce cette puérile émulation. Ce dont il se rendait compte seulement, c'est qu'il était en présence d'un être d'une autre race que la sienne, avec lequel il n'aurait jamais la moindre impression commune. Cet être n'attestait, par son aspect, que le souci visible de se plier aux dernières exigences de la mode. Sa moustache blonde, ses traits étaient d'un joli garçon; il ne portait rien d'autre sur sa figure, objet d'un soin particulier et qui semblait n'avoir d'autre destination que celle d'être agréable à regarder. Pour rompre le silence Henri reprit :

— Mlle Josée m'avait déjà parlé de vous, Monsieur. Vous êtes, si je ne me trompe, un fervent de la bicyclette?

Il répondit :

— Oui, je monte quelquefois.

Et daignant sourire :

— C'est surtout moi qui entends parler de vous. Vous avez en cette petite une grande admiratrice. Elle ne m'entretient que de votre livre.

Henri ne put s'empêcher de se rappeler, à l'époque où il était soldat, ce jeune sous-lieutenant, neveu de son général de brigade, auquel son oncle disait : « Voici Trévins, un poète, » et qui répondit : « Je n'aime pas les vers. » Certes, Bébé était d'une parfaite courtoisie, mais par sa façon d'être involontaire, sa physionomie, elle-même, de garçon chic, il marquait clairement « qu'il n'entendait rien aux vers » et qu'il jugeait Henri non pas sur le talent qu'il pouvait avoir, mais sur sa manière de porter l'habit, tout comme le lieutenant l'avait jugé sur sa capote de soldat. Le poète se sentit, à ce moment, examiné du col aux bottines, sans que cet examen, d'ailleurs, fût le moins du monde malséant. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il retrouvât la sensation gênée de son inélégance. Il pensa, en fixant Josée qui s'était mise à parler et qu'il n'écoutait pas : « Pourquoi m'aime-t-elle? Je ne suis pas beau; je ne m'habille pas bien; je ressemble si peu aux jeunes gens de son monde et dont voici devant moi le type achevé! Comme je dois près de lui, faire piteuse mine! »

Ces réflexions le poursuivirent dans la voiture qui le ramena chez lui. Il était certain que Josée demandait à son cousin : « Comment le trouve-vous? et que le cousin, sans même se donner la

peine d'exprimer son opinion par des mots, faisait une moue qui pouvait se traduire par cette exclamation dédaigneuse : « Peuh! » Il se la représentait, cette moue des lèvres, dans un froncement léger de sa jolie moustache blonde, accompagnée d'un de ces regards qui semblent revenus de tout avant d'avoir rien vu, d'un de ces gestes de suprême négligence qui signifient qu'en somme on n'a pas d'opinion sur la chose ou l'être en question, et qu'on ne se soucie pas d'en avoir une.

Henri conclut : « Il ne m'intéresse pas ; pourquoi l'intéresserais-je ? Il doit faire peu de cas des gens de ma sorte comme je fais peu de cas des gens de la sienne. Comment nous comprendrions-nous ? » Il ne se dit pas que c'était ainsi bien de l'importance qu'il accordait à ce jeune homme. La sourde rancune qu'il lui gardait tenait à cette maladie de domination dont souffre tout artiste, à ce douloureux orgueil qui ne voudrait connaître que des triomphes, ne conçoit pas que la supériorité de l'intelligence s'allie rarement à la grâce animale et qu'on achète le plus souvent l'une au prix de l'autre.

Comme la plupart de ceux qui peinent à faire tenir leur rêve dans une forme d'art, Henri ressemblait peu à un gentleman et n'était vraiment soi que devant son œuvre. L'isolement lui ouvrait l'espace, le silence mettait de l'air en lui. Or la pensée, comme un oiseau, a besoin d'air pour vivre et d'espace pour voler. De ces facultés tout intérieures, rien à l'extérieur n'apparaissait, et n'ayant ni l'aspect lustré, ni la parole verveuse, il sortait de son élément en sortant de son « repaire ». Seule, peut-être, l'intimité d'une présence féminine pouvait faire éclore sur ses lèvres de jolies paroles et monter à sa figure son âme d'amoureux. Ainsi certaines plantes délicates retrouvent leur éclat dans l'atmosphère d'une serre. Mais, dans le monde, devant une galerie, n'ayant appris ni à se tenir ni à parler, ignorant les banalités qui s'y débitent et jusqu'au vocabulaire courant, la plupart du temps il était contraint de chercher ses phrases pour ne pas laisser tomber une conversation. Il en arrivait à envier les gens qui, avec des riens, tenaient un auditoire attentif. Quand il les avait écoutés, il se disait : « Mais ils ont parlé pour ne rien dire. » Eh! oui, et c'était cela, tout l'art des salons.

— Non, décidément, s'avoua t il, ce genre n'est pas le mien.

Et un peu d'appréhension lui vint à la pensée que Josée était si mondaine. Il reprit :

— Après tout, ce n'est qu'une habitude. Je m'y ferai.

Ils s'étaient quittés en se donnant rendez-vous pour le lendemain mardi à la galerie Petit où venait de s'ouvrir l'exposition particulière de ce féminin et délicieux artiste, Marold. Et il se réjouissait à l'idée de passer là une partie de l'après-midi librement avec elle, lorsque, l'heure venue de la retrouver, il vit qu'elle était accompagnée de Bébé. Sa surprise ne fut pas exempte d'un mouvement de déplaisir qu'il s'efforça toutefois de ne pas rendre perceptible.

— Nous ne vous avons pas fait attendre, disait Josée aimablement. C'est gentil, ces petites choses; vous allez me les montrer en détail. J'aime bien que vous m'expliquiez le sentiment que vous en avez.

Elle passa devant lui, vint à l'extrémité de la galerie pour commencer avec méthode. En la suivant, il se demandait : « Est-ce qu'elle va m'imposer cet ostrogot, maintenant? En voilà une idée! Comme si nous n'aurions pas pu nous passer de lui! » Mais il parla, pour occuper son esprit et se donner le change à lui-même. Elle ne se pressait pas, examinant, l'une après l'autre, de claires aquarelles, de lestes pages d'illustration où vivait, dans le naturel souple des attitudes, dans le frisson même des étoffes, toute la modernité de la grâce féminine. Il s'appliqua à en faire ressortir les nuances délicates, et ses paroles, qui expliquaient les sujets, en dégageaient si bien toute la subtilité d'élégance que Josée n'aurait pu dire de quoi elle était le plus séduite, de ce qu'elle entendait ou de ce qu'elle voyait. Mais un coin de salon, dans un papillonnement de lumières, où un homme en frac, une femme en robe de bal, debout, s'enlaçaient, bouche à bouche, contre une fenêtre, fixa au même instant leur attention. Ils échangèrent un regard d'intelligence, ayant chacun le même souvenir. Cela ne fit que rendre plus vive la contrariété d'Henri. Il lui en voulut davantage de ne pas être venue seule et de lui faire constater par l'importunité de cette présence entre eux comme était lointaine cette minute heureuse. Alors, par un effet de cette disposition nerveuse, Josée, d'une façon indéfinissable, mais certaine, lui parut changée soudain. Il la trouva plus guindée que de coutume. Jamais corset n'avait plus rigoureusement moulé sa poitrine parfaite, sur laquelle sa veste marron, qu'elle avait remise par cette température très douce, était trop spécialement boutonnée. Il eut l'impression, maintenant, qu'elle lui était arrivée dans une armure, enclose de corps et d'âme; et, tout

en se remettant à parler, le souvenir voluptueux de ce baiser de la veille, joint à la contrariété inquiète de la trouver si fermée aujourd'hui, lui faisait, avec des avancements de mains impatients, comme vouloir lui enlever ce qui ainsi la mettait dans un lieu clos, la séparait de lui.

Mais le cousin qui les accompagnait, à demi-distrait, s'absenta un instant pour aller saluer des personnes de connaissance. Et Henri, s'arrêtant net, demanda brusquement à Josée :

— Pourquoi l'avez-vous amené?

Le ton énervé de cette question la surprit. Elle l'avait amené très simplement parce que, maintenant qu'Henri devait venir chez elle, qu'ils étaient en quelque sorte promis l'un à l'autre, fiancés, il était opportun que les choses se fissent régulièrement. En quoi cela pouvait-il lui être désagréable qu'elle vînt accompagnée? Ils n'avaient pas à se gêner devant Bébé pas plus que s'il n'existait pas. Alors elle ne comprenait plus. Elle répondit :

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Il ne la crut pas. L'inclairvoyance des amoureux les fait tour à tour défiants et crédules sans raison, crédules quand ils devraient être défiants, défiants quand ils devraient être crédules. Des paroles d'Edmond, il ne restait rien, les soupçons qu'elles avaient éveillés s'étant évanouis devant la seule affirmation de Josée. Sa confiance de la veille avait tort, comme avait tort son doute d'aujourd'hui. Et il était injuste en lui reprochant intérieurement un raffinement de coquetterie qu'elle n'avait pas, en l'accusant de vouloir le tenir en haleine par cette présence qui empêchait leur effusion. Il y a dans toute histoire d'un cœur de ces malentendus qui sont des riens, semblent irracontables et sont le point de départ de peines et de tourments qu'il serait si facile d'éviter! La certitude que Josée goûtait un plaisir bien féminin à le mener à son caprice, comme une bête domptée, fit se lever en lui tous ses instincts de révolte, et, avec le souvenir humilié d'avoir souffert une première fois en se laissant dominer par une femme, il souhaita ardemment dominer celle-ci. L'amour le plus sincère a de ces puérilités orgueilleuses.

Il reprit :

— Vous auriez pu ne pas l'amener; vous m'auriez évité le désagrément de vous dire que si je vous épouse, je n'épouse pas votre famille.

Elle pensa, stupéfaite : « Comme il me parle! » et vit dans ses

paroles comme un blâme indirect à sa naissance. Aussitôt, avec hauteur, elle coupa court à toute explication :

— C'est une scène ?

Il y eut un petit froissement entre eux. Il ne répondit pas. Mais comme Bébé revenait vers eux, dans le sourire dont il accueillit son retour, elle put lire : « Du moment que vous le prenez ainsi, c'est bon, faites à votre guise; amenez-le désormais, votre cousin; amenez-le toutes les fois que cela vous fera plaisir. Ah! chère amie, vous croyez peut-être me tourmenter! Je vais vous montrer sur l'heure que vous vous trompez! » Dès ce moment, il la laissa s'intéresser seule aux œuvres exposées, prit le bras du cousin, avec une familiarité de vieux camarade, regarda défiler le gros des visiteurs.

— Hein! vous êtes comme beaucoup; ce que vous venez voir dans une exposition, c'est le public. Là est bien, en effet, la meilleure récréation, car rien ne vaut le spectacle changeant et si curieux de la vie. Tenez, cette jeune femme qui entre flanquée de ces deux hommes, ce gros et ce mince, jolie n'est-ce pas? juste assez de chic pour rester comme il faut. Nul doute à son sujet, femme mariée, et, naturellement le mari c'est le gros, et l'autre c'est...

Il s'interrompit une seconde pour jeter un coup d'œil à Josée dont toute l'attention semblait requise par un frais jardin encadré de blanc, où rêvait une jeune fille. Il devinait que, sans le paraître, elle prêtait l'oreille, que ses façons subites de parler librement, de garçon à garçon, l'énervaient; il prévoyait que, dans un instant, elle ne se retiendrait plus de lui dire : « Dites donc, quand vous aurez fini avec vos insanités! » A quoi il répondrait : « Tiens, vous nous écoutiez donc? Moi qui vous croyais si absorbée par ce petit jardin! » Il reprit donc avec une petite joie mauvaise :

— Et l'autre, c'est l'amant. Ils sont venus ensemble dans la même voiture; vous les voyez d'ici, le gros époux au milieu et l'homme mince derrière son dos, occupé à pincer l'épouse, tout en protestant : « Oh! moi, la femme d'un ami, vous savez, c'est sacré! »

Un nouveau coup d'œil à Josée l'avertit qu'elle était décidée à ne pas l'interrompre, à paraître ignorer ses façons impertinentes ; en même temps, il s'avisa qu'elle examinait toujours la jeune fille du jardin et que son examen se prolongeait un peu trop pour être naturel.

Il se tourna vers elle:

— N'est-ce pas qu'elle est délicieuse, cette jeune fille? Le mouvement est d'une grâce ravissante.

Elle répondit «oui» de la tête. Il ajouta :

— Vous ne m'en voulez pas de vous laisser un instant à vos impressions d'art? C'est que vous m'avez amené un charmant compagnon et il est juste que j'en profite.

Et revenant au cousin:

— Regardez ce vieux savant, avec sa figure austère et sa redingote protestante. Il me fait penser que messieurs ses confrères ont fait récemment une constatation curieuse. Ils ont calculé que le poids de la cervelle de la femme la plus intelligente est inférieur au poids de la cervelle de l'homme le plus bête. Voilà qui n'est pas flatteur pour les jolies personnes que nous connaissons.

Il poursuivit longtemps sur ce ton, sentant Josée irritée de plus en plus ; et, quand ils sortirent, il les quitta brusquement, sous un prétexte quelconque, la laissant toute interloquée de ce départ inattendu. Tout en s'en allant, il se disait: « Là, je suis sûr qu'elle viendra seule une autre fois. Les femmes sont toutes les mêmes. Il faut savoir à l'occasion leur montrer qu'on est ferme. »

Et sa vanité satisfaite, n'ayant plus maintenant aucune raison de lui en vouloir, il pensa : « Tout de même, elle est bien gentille. » Et ce lui fut doux, loin d'elle, de s'attendrir.

IX

Bien que la veille ils ne se fussent donné aucun rendez-vous, Henri était persuadé qu'elle ne manquerait pas de venir le demander au cercle. Aussi, quand, vers la demie de 5 heures, Donot, qui arrivait, se dirigea vers lui, il crut entendre d'avance ses paroles de l'autre soir : « Votre petite amie vous attend en bas ». Mais le chroniqueur, qu'accompagnait un camarade, le prit à l'écart pour lui dire.

— Mon cher, je me bats demain ; voulez-vous me rendre le service de me seconder avec Charlemot que voici? Il vous expliquera l'affaire en route. Les témoins de mon adversaire vous attendent au *Turf* entre 5 et 6 heures. Vous n'avez que le temps.

Henri pensa refuser ; mais la façon dont Donot requérait de lui ce service ne lui en laissait le moyen que s'il trouvait sur le champ

une raison plausible. Il ne la trouva pas et répondit embarrassé :

— Volontiers. Comment donc?... Seulement le temps d'écrire un mot à quelqu'un qui doit me retrouver ici tout à l'heure... Vous permettez?

Il dut, tout contrarié, et en hâte, tracer deux lignes pour Josée :

« Une affaire urgente m'appelle un instant au dehors. Attendez-moi, vous me ferez plaisir. Je serai de retour avant 7 heures. »

Il laissa le mot dans l'antichambre. Déjà, Charlemont, d'en bas, lui criait :

— Vous venez?

— Et, quand Henri l'eut rejoint, il expliqua :

— L'affaire est ridicule, et Donot un incorrigible casse-cou. Puisque tout le monde sait que Lucienne le trompe et qu'il s'en moque, qu'est-ce que ça peut bien lui faire qu'elle s'en cache ou ne s'en cache pas? Mais non, il tient aux apparences. Alors, comme tantôt il a trouvé chez elle un quidam dont la tête ne lui revenait pas, il l'a calotté froidement. « C'est très simple », me disait-il. Moi, je trouve ça idiot. Allons! est-ce qu'on se bat pour Lucienne, voyons?

Henri pensait : « Au diable Lucienne! Donot, le quidam et toute la boutique! » Il regrettait de s'être engagé si vite; et comme toutes les fois où, faute d'une décision prompte et d'une attitude nette, on a fait le contraire de ce qu'on voulait, remonté ce boulevard au lieu de le descendre, accepté de diner au restaurant quand on a un mauvais estomac et qu'un repas léger vous attend à la maison, accordé malgré soi quelques louis à un *tapeur* professionnel, il se querellait, en proie à une de ces irritations intérieures d'autant plus vives qu'on les dissimule avec soin. Si Josée allait croire, en lisant son billet, décidément bien froid, à un prétexte, et ne pas l'attendre? Il s'en voulut davantage de n'avoir pas répondu à Donot : « Désolé, mon cher » en alléguant un empêchement quelconque. Qui, à l'occasion d'un de ces menus désagréments, n'a constaté, même lorsqu'il a le plus de raisons de se croire indépendant, comme il demeure l'esclave de son milieu, de ses relations, du monde? Qui n'a déploré la tyrannie de ces lois morales qui nous gouvernent et notre pusillanimité devant elles? Les rapports des gens bien élevés ne sont faits que de concessions courtoises et de contraintes polies; au nom d'une conventionnelle bienséance, il nous faut, avec bonne grâce, accepter les plus ennuyeuses corvées quand il serait si simple de nous y soustraire par la

franchise. Et c'est ainsi qu'à un monsieur, qui ne lui était rien, ne le tenait par rien, et qui lui demandait de le seconder dans une affaire absurde, mais dite d'honneur, Henri, au lieu d'objecter : « Non, je n'ai pas le temps vraiment », ne trouvait à répondre que : « Volontiers. Comment donc ! »

Il demanda :

— Croyez-vous que nous serons de retour avant 7 heures?

— Oh ! certainement ! Aucune discussion possible : voies de fait. Nous n'avons qu'à rédiger le procès-verbal.

En effet, les quatre témoins se mirent d'accord, après quelques instants, sur les termes de la rédaction. L'adversaire choisissait l'épée, et il fut arrêté que la rencontre aurait lieu dans l'après-midi du lendemain, à la Tour de Villebon. Henri eût préféré que tout fût réglé au matin, car c'était précisément le jour de Mme Sildyn. « Je vais avertir Josée de ce contre-temps », se dit-il. Il n'était pas encore 7 heures quand ils revinrent au cercle; et, tout en montant prestement, il pensait : « Elle doit être là-haut à m'attendre... » Mais, arrivé dans l'antichambre, il aperçut sa lettre restée sur la table. Il la reprit, la déchira, en se demandant inquiet : « Est-ce qu'elle ne viendrait pas? » A peine prit-il le temps d'exposer à Donot le résultat de leur mission. Son inquiétude se trahissait par des gestes impatients, une agitation anormale qu'il ne pouvait réprimer. Est-ce qu'elle ne viendrait pas? En attente à la porte du cercle, interrogeant la rue, les voitures qui passaient, il se posait encore cette question. Quelques camarades, qui descendaient, voulurent l'entraîner : il resta là, obstiné bien qu'il fût 7 heures passées, et ne se décida à s'en aller que lorsque, la demie sonnée, il n'eut plus aucun espoir.

— Bah ! elle viendra demain ! dit-il à haute voix pour se rassurer.

Mais l'impossibilité où il était de se rendre, le lendemain, chez Mme Sildyn le tourmentait. Justement, le landau qui les emmenait à la Tour de Villebon passa devant l'avenue Victor-Hugo. Il ne put se défendre d'y jeter un regard, et son cœur battit avec force pendant qu'il était pris de l'envie folle de sauter en bas de la voiture, de planter là Donot, Charlemont, le docteur qui les accompagnait, pour courir chez Josée lui demander : « Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier? » Le paysage lui parut triste, la route interminable. Rien ne lui était plus insupportable que l'accomplissement correct de ses fonctions. Il était distrait, impatient de repartir.

Il vit, dans la petite allée bien connue des duellistes, l'adversaire de Donot, très pâle, un pardessus jeté sur ses épaules, qui causait avec son docteur. Le sort désigna Charlemont pour diriger le combat. On fit flamber les épées qui furent faussées au premier engagement. Henri assistait à ce spectacle avec cette indifférence morne qu'on apporte, au théâtre, à l'audition d'une pièce qui ne nous intéresse pas, mais que, pour une raison quelconque, on doit subir. Près de lui, Donot, avec une grosse pierre, redressait la pointe de son épée tranquillement, tandis qu'on faisait flamber de nouvelles armes. Le combat reprenait, les lames sonnaient comme des timbres; il entendait Charlemont crier : « Halte! » Une liqûre à la main de l'adversaire, le procès-verbal signé : ces choses avaient lieu pendant qu'il se répétait : « Ce soir, elle viendra, c'est certain. » Au retour, le paysage silencieux, les bords de la Seine dans le crépuscule mélancolique, l'attendrirent. « Elle a dû être fâchée par le ton que j'ai pris, se dit-il. J'ai eu tort. » Et quand le landau s'arrêta à la porte du cercle, comme la veille, il gravit prestement les marches.

— Il n'est venu personne pour moi ? demanda-t-il.

— Non, Monsieur.

Les autres montaient derrière lui. Donot lui demanda s'il lui serait l'amitié de dîner avec eux ce soir. Il accepta, troublé, entra, pour être seul, dans le salon de lecture qui était vide. Elle n'était pas venue. Est-ce que décidément cette brouille était sérieuse ? Il ne dit pas qu'elle avait dû l'attendre, de 3 à 5 heures, avec Mme Sildyn, et qu'elle pouvait, de son côté, être très étonnée de ne pas l'avoir vu. Il pensa seulement qu'elle ne venait pas pour le punir de son attitude impertinente de l'autre jour. « Allons! raisonna-t-il, tout cela est puéril ; elle veut que je fasse le premier pas. Faisons-le. » Il prit une feuille pour lui écrire et ne trouva rien d'abord. Puis, ayant laissé courir sa plume, il s'arrêta pour relire :

« Votre absence et votre silence depuis deux jours ne m'ont inspiré, ma chère Josée, que le sentiment des difficultés par lesquelles les obligations impérieuses du monde contrarient souvent les élans d'une femme comme vous. S'il n'en était rien, pourtant, je ne voudrais voir dans mon attente vaine qu'une preuve nouvelle que les subtilités des âmes féminines échapperont toujours à notre compréhension. Toutefois, je ne m'en inclinerais pas moins devant des

raisons qui, pour vous déterminer, ne pouvaient être qu'excellentes. Car les décisions de votre bon plaisir requièrent de ma part une soumission respectueuse... »

Il dit tout haut :

— Respectueuse.

Et, soudain, il trouva bête et maniéré le ton de ce billet, le déchira et plus simplement écrivit :

« Je vous demande, ma chère amie, de me faire savoir que vous n'êtes pas souffrante et de dissiper ainsi les inquiétudes de votre fidèle.

« HENRI. »

Sur ce, ayant sonné et donné l'ordre qu'on portât ce billet à la poste, il se trouva plus tranquille et s'en fut dîner avec Donot et Charlemont.

Josée n'était pas venue la veille pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'ils s'étaient quittés sans se donner de rendez-vous; ensuite, parce qu'elle voulait, ainsi qu'il l'avait deviné, le punir de son attitude impertinente. Mais elle comptait le voir le jeudi de 3 à 5 heures, et elle en avait parlé, le matin même, à Mme Sildyn.

Les intentions du poète convenaient fort à cette dernière qui, n'ayant plus aucune raison de faire la vie insupportable à cette petite, s'efforça de se montrer bienveillante désormais. Une trêve, d'ailleurs, s'était produite tacitement entre elles, depuis le jour où Josée avait appris qu'elle n'était pas sa fille ; et les deux femmes avaient repris par la force même de l'habitude, et sans changement sensible, leur train ordinaire de vie.

Sans changement sensible, car Josée garda sa chambre, dont il ne fut plus question de la déloger. Seulement, elle s'y exila plus volontairement les jours de réception, laissant seule Mme Sildyn jeter, dans son salon, ses derniers feux d'astre tombant.

Cependant, ce jour-là, comme Henri devait venir, elle s'y montra. Il ne vint que deux dames très bavardes et un vieil attaché d'ambassade qui la tutoyait, l'ayant connue enfant. Quand ce monde fut parti, la demie de 5 heures sonnée et les lampes allumées depuis longtemps, Mme Sildyn remarqua :

— Eh ! mais ! il n'est pas très pressé, ce fiancé.

Josée perçut la mauvaise humeur que déguisait mal cette phrase.

— Il a dû être empêché, dit-elle. Nous allons recevoir un mot.

Elle se mit au piano, mais elle n'était pas maîtresse de ses doigts ; elle se leva, voulut lire ; mais ses yeux distraits virent des mots dont son esprit ne saisit pas le sens. Si elle s'était exagéré son pouvoir sur lui, si ses réponses tranquilles de l'autre soir avaient laissé en lui germer le doute? S'il avait de nouveau interrogé ses amis sur elle? Quels amis? Mareuil, Cervières, Edmond? Que ne lui avaient-ils pas dit? Comment savoir? Et, avec la peur de le perdre, grandit son angoisse. Elle ne voulait pas le perdre. Pourquoi le perdrait-elle? C'était si loin, cette crise de démence qu'elle avait traversée, sa chute dans les bras de Cervières, qu'elle se demandait presque si cela était bien vrai, avait existé, tant la portion d'elle qui avait agi était étrangère à celle qui aujourd'hui raisonnait, pensait, agissait, étrangère à cette Josée qu'Henri aimait et qui aimait Henri.

« Non, non, se dit-elle, il ne croit pas cela, il ne peut croire les autres, il a confiance en moi. S'il n'est pas venu, c'est qu'il n'a pu venir. Tout va s'expliquer... »

Durant la soirée, elle garda cette fébrilité, cette agitation d'âme, cette douloureuse anxiété qui vous fait tressaillir au moindre bruit, espérer une nouvelle chaque fois qu'une porte s'ouvre, regarder les mains du domestique qui entre, avec la déception de n'y pas trouver la lettre, le billet, le télégramme attendus. « Si je ne reçois rien demain, j'irai le voir au cercle. » Elle se coucha sur cette résolution pour trouver à son réveil le petit mot d'Henri. Sa joie fut grande. Elle le relut plusieurs fois :

« Je vous demande, ma chère amie, de me faire savoir que vous n'êtes pas souffrante et de dissiper ainsi les inquiétudes de votre fidèle.

« HENRI. »

Le tendre cœur, le bon ami ! Ah ! elle ne lui en voulait plus de son ton impertinent à la galerie Petit ! N'en était-il pas le premier contrit ? Elle eut une envie irrésistible de rire très haut, très fort, longtemps. Pauvre bon ami ! S'il avait été là à cette minute, elle lui eût sauté au cou impétueusement, tant il se levait d'effusions en elle, tant son cœur était léger, tant elle se sentait heureuse en cette matinée. Mais pourquoi n'était-il pas venu hier ? Elle pensa : « Il n'a pas osé; il m'a crue fâchée... » Et son rire éclata, sonore. Le

bête! le bête! C'était vrai qu'il n'avait pas osé ; le ton simple de son billet laissait assez percer ses craintes. Comme il devait être penaud de ne pas l'avoir vue! Et elle qui avait imaginé des choses! Ah! cher petit billet, de quel poids il la délivrait, et comme c'était bon d'être gaie enfin!

Elle répondit aussitôt par quelques lignes où elle le priait de venir le lendemain samedi, à partir de 3 heures. La lettre cachetée, elle sonna Betty, la femme de chambre.

— Cette lettre pour la poste... Quand Michel sortira, vous la lui donnerez. C'est pressé.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle s'avisa que si Michel, au lieu de la mettre à la poste, la portait rue de la Faisanderie, elle gagnerait un jour, Henri la recevant à temps pour venir cet après-midi même. Elle rappela la domestique :

— Rendez-moi cette lettre que je vous ai donnée. Je vais en écrire une autre que Michel portera à son adresse.

— C'est qu'elle est déjà partie, Mademoiselle.

— Déjà! C'est bien.

Elle ne le verrait donc que le samedi. Elle arrêta d'avance les détails de cette entrevue. Henri, introduit au salon, la trouverait au piano. Ils resteraient seuls un instant, puis Mme Sildyn viendrait. Elle se le représenta mince dans sa redingote, avec cette pâleur de teint, cette grâce délicate de sa personne qui s'alliait si bien avec la sensibilité de son âme. Il était assis à cette place, le rideau corail de la porte vitrée faisait un fond joli à sa silhouette fine: Mme Sildyn, sur ce canapé vieux rose, lui parlait. Leurs deux voix se croisaient, et celle du poète accentuait cette déclaration : « J'aime Mlle Josée ». Et cela lui était si doux de penser qu'il allait être son mari, qu'elle serait une femme mariée, — une femme mariée! qu'elle se dit superstitieuse:

« Allons, il ne faut pas avoir trop de joie, ça porte malheur! »

A 3 heures, le samedi, elle était au piano, charmante dans une robe noire dont bouffaient, selon la mode, les grandes manches de tulle. Et ce noir de la robe donnait un étonnant éclat à son teint ordinairement lumineux, dans la nuit fluide de la chevelure séparée en deux coques gracieuses sur son front. Elle l'attendait, éveillant du bout des doigts les notes cristallines d'une sonate de Mozart. Mais son regard tomba sur le livre d'Henri : *Des Pleurs*, que, par une de ces menues attentions où excellent les femmes, elle avait ouvert comme négligemment. Elle vint le prendre, en tourna

quelques pages. Les vers y avaient, au début, un joli murmure, une tendresse neuve, une fraîcheur de rose naissante. Puis tout de suite, il s'exhalait d'eux un parfum mélancolique, la plainte étonnée d'un cœur que le premier contact a meurtri. Ils disaient le premier chagrin d'amour. Et c'était gentil et touchant de grâce blessée, comme le serait la palpitation endolorie d'un jeune oiseau dont les ailes reviendraient froissées de sa première sortie du nid. Elle songa qu'il avait aimé une femme avant elle. Comment était-elle? Il faudrait qu'il le lui dit. Elle sourit en se déclarant qu'elle avait envie d'être jalouse. Mais la présence de Mme Sildyn la tira de cet enfantillage. Il était 3 heures 1/2 passées. Et toutes deux commencèrent d'être impatientes. Quatre heures sonnèrent, puis la demie. Il ne venait pas. Pourquoi ? Quelle raison avait-il de ne pas venir ? Que signifiait cette absence ? Et voici que, comme l'autre jour, les lampes étaient allumées qu'elles l'attendaient encore vainement.

— C'est une plaisanterie, murmura Mme Sildyn.

Et comme la femme de chambre se montrait :

— Qu'est-ce que c'est Betty ?

— Je demande pardon à Madame, fit-elle embarrassée. C'est au sujet de la lettre que Mademoiselle m'a donnée hier. Michel, qui l'avait prise, a oublié de la mettre à la poste. Il ne s'explique pas comment ça s'est fait. Alors comme Mademoiselle m'avait dit que c'était pressé, j'ai pensé en avertir Mademoiselle.

— Michel est un sot, gronda Mme Sildyn. C'est extraordinaire, aujourd'hui, comme on est mal servi !...

Betty partie, elle augura, mécontente :

— Mauvais signe, tous ces mécomptes, mauvais signe !

Mais Josée oubliait tout d'un coup l'ennui de ces heures d'attente, et, dans le soudain réveil de son activité, sa décision fut prise. Mme Sildyn dînait ce soir chez les Celdron, d'anciens amis du banquier, qui avaient l'habitude de compter aussi sur Josée. Quand le moment fut venu de s'apprêter, la jeune fille prétendit qu'elle n'était pas en état de sortir ce soir.

— Si vous le voulez bien, dit-elle, je ne vous accompagnerai pas. Vous m'excuserez auprès des Celdron... Je me ferai servir ici et me coucherai de bonne heure.

Il se trouva que Mme Sildyn n'insista point. Il était 6 heures quand elle sortit. Josée avait encore quelque chance de trouver Henri au cercle. Elle noua à la hâte une voilette sur une toque de

loutre, jeta sur ses épaules une pelisse de même fourrure. Elle allait le revoir. Elle en avait comme faim, éprouvant le besoin impérieux de s'assurer par ses yeux qu'il était bien le même, qu'il n'avait pas changé. Jamais elle ne s'était sentie aussi irrésistiblement attirée par lui.

Dehors, dans l'avenue piquée de lueurs de gaz, sévissait un froid sec, dont la caresse glacée, à travers sa voilette, lui fut délicieuse. Frileusement, elle ramenait sur elle sa pèlerine, tout en descendant vers l'Étoile, où elle trouva une voiture. Maintenant, dans cette voiture aux glaces levées, les pieds sur la boule d'eau tiède, elle boutonnait vite ses gants, en pensant : « Quelques minutes encore et je vais le voir. Il va être bien surpris, car il ne m'attend pas... Mais si, il m'attend! il a dû m'attendre chaque soir!... » D'avance, elle se sentait enveloppée par cette tendresse fluide qui émanait de ses yeux, de ses gestes, de tout son être. Et comme les arbres, les maisons, défilaient trop lentement à son gré, ses pieds s'agitaient comme si elle espérait ainsi activer le mouvement des roues.

Enfin elle arriva. Déjà elle tenait la portière ouverte, sauta de voiture. Son cœur battait quand elle demanda :

— Monsieur Trévins est là?

— Non, Mademoiselle; il vient de partir à l'instant.

Parti! Son cœur se serra, pendant que lui revenait à l'esprit le mot pessimiste de Mme Sildyn : « Mauvais signe, tous ces mécomptes... » Elle s'informa :

— Est-ce qu'il doit revenir?

— Il n'a rien dit, Mademoiselle. Il semblait pressé.

— Merci, fit-elle.

Elle ne songea pas, décontenancée, à demander Mareuil ou un autre. Une rumeur grondait à ses oreilles comme une menace qui s'approchait, et elle sentait grandir dans son âme ce malaise avant-coureur des mauvais pressentiments.

(A suivre.) LOUIS DE ROBERT.

TRILBY [1]

(Suite.)

— Vous les connaissez? — demanda Little Billee d'une voix sévère.

— Parbleu! si je les connais! mais c'est ma mère et ma sœur! Elles ont du chic, hein? Seulement je ne suis pas très au tendre avec ma mère en ce moment.

Les titres ne se vendaient pas alors si bon marché que de nos jours.

— Quoi! Qu'est-ce que cela signifie? Comment votre mère se trouverait-elle dans un équipage, et sortant de cette magnifique maison?

— Tiens, j'te crois... elle demeure là...

— Elle demeure là? Qui est-elle donc alors?

— La duchesse de la Rochemartel parbleu! et l'autre dame est ma tante, la princesse de Chevagné-Bauffremont. C'est elle la patronne de ce chouette équipage. Elle est archi-millionnaire.

— Pas possible! Comment vous appelez-vous donc vous-même?

— Oh, comment je m'appelle?... Attendez une minute... Ah! Gontran-Xavier-François-Marie-Joseph d'Amaury de Roncevaulx de la Rochemartel Boisségur... à votre service.

— Parfaitement! — acquiesça Dodor — l'enfant dit vrai.

— Qui aurait jamais pensé ça!... Et vous, Dodor, comment vous appelez-vous?

— Oh! moi, je ne suis qu'un humble particulier qui répond au modeste nom de Théodore Rigolot de Lafarce. Tandis que Zouzou... dame! son frère est duc, vous-savez!

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

Ces révélations sensationnelles et inattendues avaient complètement saisi Little Billee, lui enlevaient l'usage de la parole. Bien qu'il professât, par principe, le mépris de l'aristocratie, il pensait qu'il y a aristocratie et aristocratie; et quand il s'agit de ducs et de princesses qui habitent de pareils hôtels... vous avouerez qu'il n'en faut pas davantage pour abasourdir n'importe qui!...

Quand il vit Taffy ce soir-là, tout de suite il s'écria :

— Tu ne sais pas, la mère du Zouzou est duchesse!...

— Je sais... la duchesse de la Rochemartel-Boisségur.

— Tu ne me l'avais jamais dit!

— Tu ne me l'avais jamais demandé! Ils ont un des plus grands noms de France, mais on les dit fort pauvres.

— Pauvres? Si tu voyais leur hôtel!

— Ils en louent une partie et vivent à la campagne les trois quarts de l'année. Je me souviens d'avoir dîné une fois chez eux et ça n'était pas fameux! Le duc est tout à fait différent de Zouzou, c'est un garçon posé et sérieux. Il est poitrinaire et ne se mariera probablement pas. L'Zouzou sera duc un jour.

— Et Dodor, c'est un grand seigneur aussi, je crois, il dit qu'il est de... quelque chose : je n'ai pas bien entendu le nom.

— Oui. Rigolot de Lafarce. Il doit descendre des Croisés. Il y a tant de gens qui en descendent dans ce pays-ci. D'ailleurs le nom semble l'indiquer. Sa mère était Anglaise et s'appelait tout bonnement Brown. Il a été élevé dans un collège de chez nous et c'est pourquoi il parle si bien anglais... et se conduit si mal! Il a une sœur ravissante, mariée à un officier du 6e carabiniers, Sach Reevelys, un vilain monsieur. Je ne crois pas que les deux beaux-frères s'entendent ensemble. Pauvre Dodor il n'a guère comme ami que sa sœur et l'Zouzou.

Théodore est maintenant associé de la grande maison de nouveautés « Passfil et Rigolot », boulevard des Capucines et un des marguilliers bedonnants de sa paroisse. Quant à M. le duc de la Rochemartel-Boisségur, il est l'aristocrate le plus indécrottable, le plus intransigeant, le mangeur de communards le plus farouche, le plus strict abonné de la messe du dimanche qui soit. Et je me demande s'il a dit à sa femme, Mme la duchesse de la Rochemartel-Boisségur, née Hunks (de Chicago), qu'il fut un temps où en compagnie de Dodor... mais je ne veux point faire de potins...

A cette époque-là les titres ne se vendaient pas aussi bon marché

que de nos jours. Hélas! en cette fin de siècle tout ce qu'il y a de noble et de grand semble être en baisse !

J'ai gardé cet ex-vaurien de zouave ducal pour le bouquet de mon petit étalage, la bonne bouche de ce menu bohémien, pour la glorification du bon vieux quartier Latin et pour l'édification de ceux qui le considèrent comme un lieu de perdition, une succursale de Sodome ou de Gomorrhe, où messieurs les étudiants et rapins, comme des voyous de la pire espèce, passent leur existence impudique à la Chaumière

Pour y danser le cancan
Ou la Robert Macaire...

* * *

On approchait de Noël.

Il y avait des jours où le quartier Latin était voilé par un brouillard que n'eût pas désavoué la Tamise, et par la baie vitrée de l'atelier de nos amis, on ne distinguait plus rien, pas même les tourelles joujous de la rue Vieille-des-Trois-Mauvais-Ladres (les délices de Little Billee); on ne voyait qu'un immense trou à perte de vue, tout noir et tragique.

Il fallait bourrer le poêle jusqu'à ce qu'il fût à blanc, pour réchauffer les mains avant de leur demander de tenir un pinceau, et se livrer à une boxe vigoureuse le matin, pour que la réaction se fît après le bain froid.

Taffy et Le Laird devenaient taciturnes et silencieux; s'ils parlaient c'était du Christmas qui allait bientôt carillonner là-bas où il ferait bon d'être groupés autour des arbres de Noël étincelants, au milieu de la table de famille. Ils avaient en ce temps de fêtes et de réunions un spleen intense de la chère patrie; du *home* vers lequel chaque jour ils voulaient s'envoler.

Ils n'en firent rien cependant. Ils se contentèrent d'écrire qu'on leur expédiât de Londres la plus belle dinde, les plus volumineux puddings qui pussent y être trouvés et d'y joindre des pâtés et saucisses, un demi-fromage de Stilton, un aloyau — voire deux aloyaux; du houx et du gui en profusion, car il devait y avoir, la nuit de Noël, un dîner pantagruélique auquel seraient invités les joyeux copains que je viens de décrire, et beaucoup d'autres.

Trilby et son amie, Mme Boiss, feraient la cuisine; on confierait la vaisselle au petit Vinard ; et si la besogne l'exigeait, les peintres eux-mêmes mettraient la main à la pâte.

Et quand le dîner serait terminé, après un intervalle de quelques minutes, suivrait le souper auquel prendraient part Svengali, Gecko et quelques autres encore. — Pas de dames ! Car — à ce que disait Le Laird qui s'était une fois « commis » à un bal de servantes en Écosse : « Les femmes sont la ruine du plaisir. »

Des cartes artistiquement enluminées par Le Laird et Taffy qui y avaient dépensé toute leur imagination (Little Billee n'avait pas eu le temps) furent expédiées aux heureux élus.

De la bière anglaise, du bordeaux, du bourgogne, du champagne, furent commandés, ainsi que des liqueurs de toutes sortes : chartreuse, curaçao, ratafia, etc. On ne regarda pas à la dépense. Et des saucissons, de la galantine truffée, du jambon... Bref, tout ce qu'un charcutier qui connait son affaire peut tirer d'un porc (ou de tout autre quadrupède). Puis des cakes, gelées froides, plats sucrés, douceurs sans nombre de chez le fameux pâtissier du coin de la rue de Castiglione et de la rue de Rivoli. Toutes choses qui leur faisaient venir l'eau à la bouche rien que d'y penser !

Mais le souvenir, pour la plupart, n'en fut point si doux, que la perspective. Alas ! ahimé ! *ach weh! ay de mi! cheu! oï not* — et enfin hélas !

Voilà l'exclamation qu'il me fallait.

La veille de Noël arriva. Les pièces de résistance attendues d'outre-Manche n'étaient pas encore là; mais rien ne pressait.

Les trois mousquetaires dînèrent chez le père Trinc comme de coutume; allèrent ensuite au café du Luxembourg faire une partie de billard et de dominos en attendant le moment de se rendre à la Madeleine pour assister à la messe de minuit où Roucouly, le grand baryton de l'Opéra-Comique, devait chanter le fameux *Noël* d'Adam. A 11 heures 1/2 ils se mirent en route.

Le quartier tout entier semblait en liesse. C'était une nuit claire et froide, toute blanche de gelée. Il faisait bon marcher le long des quais.

Ils entrèrent dans l'église après en avoir un instant contemplé la façade, d'aspect païen et luxueux. L'église était déjà bondée à l'intérieur et ils se faufilèrent à grand'peine parmi la foule compacte.

Tous trois étaient entrés là en sceptiques. Mais ils se lais-

sèrent bientôt émouvoir par la grandeur de la solennité et les beautés de la musique qui s'adressaient à leurs âmes raffinées, les pénétraient, les fondaient en un attendrissement irrésistible. Ils furent bien vite à l'unisson des fidèles recueillis qui les entouraient.

Sous les voûtes sacrées, les douze coups attendus par le monde chrétien retentirent prolongés et profonds ; le chant de l'orgue s'éleva avec une sonorité imposante et l'admirable voix de baryton éclata, fendit l'espace en une allégresse qui fit tressaillir l'auguste basilique « jusque dans ses fondements ».

> Minuit chrétiens ! c'est l'heure solennelle
> Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous !

Alors une émotion extasiée s'empara de Little Billee, le souleva, l'emplit, l'envahissant d'un amour immense, universel : amour de Dieu, — amour de l'Amour, — amour de la Vie, — amour de la Mort, — amour de tout ce qui fut, est et sera ici-bas et au delà.

Et il lui sembla qu'il tendait les bras vers une image qui, également, lui tendait les siens, en un sentiment autre qu'un sentiment de charité ou d'amitié. C'était l'image d'une femme ; et ce n'était point celle de la Vierge-Marie : c'était celle de Trilby ! Trilby !! Trilby !!! une pauvre pécheresse tombée dans la lie de la cité la plus corrompue de cette terre de corruption. Trilby, faible et mortelle comme lui-même, et dont le péché criait pitié ! Elle était devant lui, et dans ses grands yeux de gazelle, il voyait briller un tel amour qu'il en fut ébloui, et dut baisser les paupières. Car il savait que toute cette immensité d'amour éperdu venait d'un cœur qui était sien, à jamais sien. Et cet amour il le rendrait au centuple, quoiqu'il puisse en résulter de fatal et d'irréparable.

> Peuple debout ! chante ta délivrance !
> Noël ! Noël Noël ! Voici le Rédempteur !

continuait la voix en une envolée triomphale qui montait plus haut que l'encens, plus haut que les immenses voûtes, se répandant dans l'univers entier, le faisant vibrer sous sa double parole d'amour et de pardon !

Little Billee ressentit cela profondément, lui dont l'imagination toujours exaltée s'enivrait des accents de toute voix, fût-ce celle d'un homme.

Ce soir-là, comme il rentrait à l'hôtel Corneille, encore sous le charme, il trouva Ribot, son voisin d'en dessous, assis sur le seuil de la maison, fumant deux cigares à la fois, et dans un état d'hébriété tel qu'il ne pouvait sonner pour se faire tirer le cordon. Mais il trouvait la force de chanter et ne s'en privait pas, beuglant d'une voix avinée et canaille, quelque chanson qui ne lui avait pas, à coup sûr, été inspirée par le *Noël* d'Adam ; car il n'avait point passé la nuit à l'église !

Avec l'aide d'un garçon de l'hôtel, Little Billee monta Ribot dans sa chambre, alluma la chandelle, se dégagea avec difficulté de son étreinte tenace et le laissa cuver son vin en solitude et liberté.

Puis il monta chez lui, et se mit au lit ; mais il ne put s'endormir ; et tandis qu'il cherchait à revivre l'émotion profonde qui l'avait bouleversé là-bas, il entendait au-dessous de lui le bruit d'un corps roulant sur le plancher tandis que l'affreuse voix hurlait toujours :

Allons, Glycere !
Au jus divin dont mon cœur est toujours jaloux. .
Et puis à table,
Bacchante aimable !
Enivrons-nous (*hic*) les g-glougoux sont les rendez-vous !...

Tout à coup le chant cessa et ce fut un autre bruit... comme on en entend sur les steamers les jours de gros temps : des glougloux, quoi !...

Alors Little Billee pensa à la lumière qu'il avait laissée allumée dans la chambre de Ribot et la crainte que celui-ci n'incendiât la maison acheva de mettre en fuite toutes ces visions célestes... Dégoûté et effrayé il était sur le qui-vive, l'oreille aux aguets, les narines inquiètes, croyant à tout moment sentir une odeur de brûlé.

Il ne pouvait comprendre comment un homme bien élevé — Ribot était étudiant en droit — pouvait s'abaisser ainsi au niveau d'un abject animal ! C'était une honte ! un scandale qu'on ne devait pas tolérer ; il n'y avait ni excuse ni pardon possibles pour une brute comme cet infect Ribot — pas même l'excuse du jour de fête ! Il se plaindrait à la patronne, Mme Paul, et ferait mettre Ribot à la porte ou quitterait l'hôtel lui-même ! Enfin il s'endormit, ruminant d'éclatantes représailles.

Et ainsi s'acheva, dans le grotesque et l'ignominie : le vingt-et-unième *Christmas* de Little Billee...

Le lendemain, comme il se l'était promis, il alla faire son rapport à Mme Paul ; et sans, d'ailleurs, parler de s'en aller ni insister pour le renvoi du coupable (qui était bien malade, lui dit-on), il fit observer durement combien le voisinage d'un ivrogne seul dans une chambre aux rideaux d'indienne, est dangereux, etc. Il ajouta que sans lui, Ribot eût couché à la belle étoile... ce qu'il n'aurait pas d'ailleurs volé ! Il fut vraiment grand d'indignation dans son discours, malgré ce que la rhétorique pouvait avoir de défectueux.

Mme Paul se confondit en excuses pour l'inqualifiable conduite de ce locataire déshonorant. Et Little Billee, après avoir remercié son étoile de n'être point un Ribot, oublia bien vite toutes ces turpitudes.

IV

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant
Perdu le souvenir !

Midi sonnait et la bourriche attendue n'était pas arrivée.

Toute la batterie de cuisine de Mme Vinard était mobilisée. Mme Angèle Boisse et Trilby, les manches relevées, étaient prêtes à s'exécuter.

Les convives avaient été invités pour 6 heures.

On commença à mettre le couvert sur une table empruntée à l'hôtel de Seine et à organiser les places. Des discussions s'élevèrent sur le choix, Trilby comme d'ordinaire, imposa sa volonté à laquelle il fallut bien se soumettre.

Deux heures... 3 heures... 4 heures... pas de bourriche ! Il faisait presque nuit maintenant. C'était inquiétant.

Les invités, agenouillés sur le divan et accoudés sur le bord de la fenêtre, interrogeaient de leurs yeux inquiets, les quais, enveloppés de la clarté blafarde des becs de gaz, en espérant toujours apercevoir le fourgon des messageries.

Perdant patience, Le Laird et Little Billee descendirent, hélèrent le premier fiacre qui passa et, « fouette cocher », à la gare du

Nord. Une course qui n'en finissait plus ! A peine avaient-ils disparu que la bourriche longuement et ardemment désirée arriva enfin ! et presque en même temps, tous les invités, parmi lesquels étaient Dodor et l'Zouzou, en uniforme comme toujours. Alors l'atelier sembla se réveiller en sursaut et devint bientôt une scène de joyeuse animation. Les trois grosses lampes et les lanternes japonaises furent allumées.

On transporta la bourriche de la loge du portier dans l'atelier de Durien mis à la disposition des peintres pour la circonstance.

Chacun donna son coup de main ; il y avait assez à faire pour tout le monde ; saucisses à frire, la dinde à dresser, salade à assaisonner, punch, etc., etc. On fit aussi de longues guirlandes de houx qui furent enroulées gracieusement autour des lampes et de la table.

Ils allèrent au café du Luxembourg, faire une partie de billard.

Chacun mit la main à l'ouvrage, même Carnégie, qui était en habit et cravate blanche (à la suprême joie de Le Laird qui le trouvait *rigolo*, et le chargea d'éplucher les légumes).

Il était 10 heures, quand on se mit à table, Zouzou et Dodor qui avaient été les plus énergiques et les plus utiles de tous les cuisiniers, oublièrent complètement qu'ils étaient attendus à la caserne à ce moment-là, n'ayant obtenu que la permission de 10 heures, et s'ils s'en étaient souvenus, la perspective de la punition qui devait suivre ne les eût point le moins du monde troublés.

Le service fut à la hauteur de la cuisine. La belle et prompte Mme Vinard se multipliait, stimulant, tarabustant, bousculant son mari.

La petite Mme Angèle se remuait aussi sans même qu'on s'en aperçût, trottant à la façon d'une souris. Toutes deux se mêlaient

plaisamment à la conversation quand elle était en français.

Trilby, gracieuse et active, se dévouait plus spécialement à ses favoris : Le Laird, Taffy, Little Billee et les militaires, auxquels elle donnait les meilleurs morceaux.

Les deux gosses Vinard firent preuve de tact en respectant scrupuleusement la victuaille et en ne cassant qu'une bouteille d'huile et une saucière, ce qui leur valut pourtant deux magistrales taloches maternelles. Le Laird, pour les consoler, les prit sur ses genoux et les empiffra de pudding et d'autres gâteaux auxquels ils n'étaient pas habitués et qui étaient très mauvais pour leurs petits bedons français.

L'élégant Carnégie ne s'était jamais commis dans une société aussi mêlée ! Cela lui élargit les idées. Dodor et l'Zouzou, qui étaient ses voisins, lui apprirent plus de français en une soirée, qu'il n'en avait appris pendant ses trois mois de séjour dans la capitale. — Un français différent de celui dont on se sert dans les cercles diplomatiques, à coup sûr, mais plus pittoresque et frappant davantage la mémoire. Il était tout à fait « allumé » d'ailleurs, et quand les pipes et les cigares furent allumés et qu'on eût porté des toasts à la santé de Sa Majesté la reine et de différentes célébrités de la plume et du pinceau, il se mit à entonner sans que nul l'en priât :

Madame Paul se confondit en excuses.

Veerle, Veerle, Veerle la Company
(Vive la, vive la, vive la compagnie).

Et il fut complimenté sur son accent avec une telle effusion qu'on eut quelque peine à obtenir qu'il ne recommençât pas.

En chorus, lui et ses deux voisins chantèrent :

Hie diddle dee for Lowlands lon.

On bissa cette fois.

Vincent chanta :

Ola Ive Kicking up behind and afore, and the Galler gala — Kicking up behind old Ive.

Chanson de choix avec des mots.

Antony chanta le *Sire de Framboisie.* (Applaudissements frénétiques.) Lorimer, sans doute inspiré par la circonstance, chanta l'*Alleluia* de Handel en s'accompagnant lui-même. Mais il n'obtint point les honneurs du *bis*.

Durien, avec beaucoup de sentiment, chanta : *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment, chagrin d'amour dure toute la vie...* romance qui depuis ce soir-là fut des plus populaires au quartier Latin.

Le grec, ne sachant pas chanter, s'en dispensa et fit bien.

Zouzou chanta avec brio une merveilleuse chanson sur le *Vin à quatr'sous.*

Taffy, d'une voix essoufflée de machine à vapeur en détresse, chanta une chanson de chasse de Somersetshire, chanson pleine de fraîcheur, où il était question d'une demoiselle Nancy, charmante enfant que l'on ne pouvait s'empêcher d'aimer, bien qu'on ne comprît pas trop qui elle était.

Et pour finir, à la surprise de chacun, le hardi dragon chanta en anglais *My Sister dear*, tiré de la *Muette de Portici,* avec un tel pathos et des intonations si touchantes que la bande était bien près de répandre des larmes.

Mme Vinard dut interrompre son dîner qu'elle dégustait sur la table à modèles pour s'essuyer les yeux et dit à Mme Boisse qui se tenait modestement à ses côtés :

— Il est gentil tout plein ce dragon ! mon Dieu ! comme il chante bien ! Il est *angliche* aussi, paraît-il. Ils sont joliment bien élevés tous ces Angliches. — Tous plus gentils les uns que les autres ! et quant à M. « Litrebili », on lui donnerait le bon Dieu sans confession !

Et Mme Boisse acquiesça.

A minuit, Svengali, accompagné de Gecko, fit son entrée. On regarnit la table, car c'était le souper maintenant.

Il fut au moins aussi réussi que le dîner qui ayant apaisé le plus aigu des appétits, permettait aux convives de se dépenser davantage en conversation.

Ils causaient tous à la fois (n'est ce pas là le *nec plus ultra* du

succès pour un repas ?) excepté quand Antony racontait des aventures de sa vie de bohème. Alors, chacun était suspendu aux lèvres du narrateur.

Il conta qu'étant, l'été dernier, resté un mois sans mettre le nez dehors, dans la crainte de tomber sur ses créanciers, il avait fini par devenir nerveux, et, repris de hardiesse, un beau matin il s'était rendu aux bains Deligny. Là, imprudemment il s'était jeté dans un endroit trop profond et serait mort noyé sans le secours de son bottier Satory, précisément le plus redoutable de tous ses créanciers auquel il devait 60 francs, et qui profita de cette rencontre inopinée pour lui donner une leçon qui lui fit regretter d'être sorti de chez lui.

Là-dessus Svengali déclara que lui aussi devait 60 francs à Satory : « mais gomme che me baigne chamais che n'ai rien à graindre ! » Ces paroles soulevèrent un fou rire général.

Et Svengali se crut beaucoup d'esprit, fut enchanté d'avoir éclipsé Antony, cette fois.

Après le souper, Svengali et Gecko firent entendre leur musique enivrante, qui enfiévra les poitrines et sécha les gorges.

Le bol à punch, enguirlandé de longs rubans de gui et de houx, fut posé au milieu de la table et des verres propres furent distribués.

Alors, Dodor et l'Zouzou se levèrent et ouvrirent la danse avec Trilby et Mme Angèle, exécutèrent une série de cancans d'une extravagance inénarrable bien que d'une décence telle que tous les clergymen d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande n'eussent pu y trouver malice.

Ensuite, Le Laird exécuta une *sword dance* (1) sur un « T » en forme d'épée, piétina dessus, le brisa en trente-six morceaux.

Taffy fit des haltères, jongla avec Little Billee qu'il lâcha dans le bol de punch ; puis voulut couper en deux une cuiller à soupe en étain avec le sabre de Dodor et n'y étant pas parvenu, conspua le matériel de guerre français, dit qu'il ne valait pas les cuillers à quat' sous et bigla sur Little Billee déclarant sentencieusement qu'on faisait mieux les choses en Angleterre, ce qui jeta Dodor dans une grande colère.

Après, on fit des combats de coqs.

Les combattants assis à terre nouaient leurs mains autour des

(1) Danse écossaise exécutée au-dessus de deux épées croisées et posées à terre.

genoux qu'ils tenaient en l'air ; sous les genoux, au-dessus des bras était glissé un manche à balai. Ainsi garrottés les adversaires manœuvraient avec les pieds pour se faire perdre l'équilibre mutuellement.

Le dragon et le zouave s'échauffèrent, se laissèrent tellement griser par le feu de la bataille, que l'assistance creva d'un rire qui éclata en effroyables roulements de tonnerre ; la police s'en mêla, un agent vint les prier poliment de faire moins de vacarme. Ils ameutaient tout le quartier, dit-il, il y avait un gros rassemblement devant la porte.

On s'empara du sergot, on l'enivra sans respect ni merci, puis

Il se mit à entonner « Veerle la Company ».

un autre qui était venu pour chercher son collègue, puis un troisième ; puis après les avoir grisés, on les excita à se battre. Mme Vinard intervint mais en vain. Et ils furent bientôt si ivres qu'on dut les coucher à côté les uns des autres derrière le poêle sur le plancher, qui ressemblait ainsi à un champ de bataille.

Le lecteur, que cette orgie pourrait surprendre, ne doit pas oublier qu'elle se passait à une époque où les gentlemen les plus comme il faut rentraient pochards du *Derby* et même, après un bon dîner, revenaient près des dames d'un pas incertain après s'être piqué le nez au fumoir, ainsi qu'il est relaté dans les immortels portraits de John Leech et les caractères du *Punch*.

Enfin M. et Mme Vinard se retirèrent ainsi qu'Angèle Boisse. Il ne resta plus que Trilby.

Little Billee l'entraîna sur le palier et, la voix étranglée d'une grosse émotion, lui dit :

— Trilby, vingt fois je vous ai demandé d'être ma femme, vingt fois vous avez refusé... une fois de plus — la dernière — je vous le demande... Si vous me repoussez, je quitte Paris demain pour n'y plus revenir... Devant vous, cette nuit de Noël, *je le jure sur mon honneur...*

La menace avait fait pâlir Trilby. Elle détourna sa face contractée de douleur pour ne plus voir les prunelles luisantes fixées sur elle, et prise d'une grande épouvante, elle resta muette.

Lui, le corps parcouru d'un frémissement, la secoua durement par le bras et d'une voix saccadée insista :

Dodor et l'Zouzou ouvrirent la danse.

— Répondez, Trilby...

Dans le cœur de la jeune fille, la conscience et la passion se combattirent.

Une seconde d'incommensurable angoisse pendant laquelle elle vécut un siècle. Puis, d'une voix inintelligible, qui mourut dans un soupir, elle murmura :

— Oui... que Dieu me le pardonne !

Et elle s'enfuit les yeux noyés de pleurs. Il était facile de voir que quelque chose d'anormal se passait dans le cerveau de Little Billee. Lui, si calme d'ordinaire, si grave depuis quelque temps, était brusquement pris d'une gaieté bruyante que ses camarades ne lui connaissaient pas.

Il provoqua Svengali qui dut se battre avec lui ; Little Billee par un coup malheureux, le fit saigner du nez ; l'autre effrayé à la vue

du sang s'esquiva promptement; alors Little Billee changea ses batteries, jura une amitié éternelle à Dodor et au Zouzou, remplit leurs verres encore et encore, ainsi que le sien, (sans s'en apercevoir) et ils trinquèrent très avant dans la nuit.

Il n'y avait plus qu'eux trois (pour ne rien dire des sergots endormis) et entre 5 et 6 heures, Little Billee à sa profonde surprise se trouva étroitement serré entre ses camarades dans la rue Vieille-des-Trois-Mauvais-Ladres, avançant péniblement, titubant, de droite à gauche, de gauche à droite, longeant de préférence les murs machinalement, et s'arrêtant à chaque pas pour dire à ses chers compagnons combien ils étaient gentils et comme il les aimait!

Brusquement, son chapeau qu'il portait en arrière tomba, rebondissant sur la chaussée avec un bruit sec et sinistre.

Et comme l'Zouzou se détachait du groupe pour courir après, ils s'abattirent tous trois brusquement sur le derrière.

Little Billee et Dodor y restèrent les bras autour de leurs cous et les pieds dans le ruisseau, tandis que l'Zouzou, à quatre pattes, se mettait en chasse, rattrapait le couvre-chef de malheur et le rapportait entre ses dents comme un toutou dressé.

Little Billee pleura de reconnaissance attendrie en embrassant le sauvéur. Après être restés un instant assis, ils parvinrent, se cramponnant les uns aux autres, à se remettre sur pieds et se culbutèrent jusqu'à l'hôtel Corneille.

Les militaires installèrent Little Billee sur le pas de la porte et poussèrent le bouton de la sonnette, mais ayant aperçu une silhouette débouchant de la place de l'Odéon et craignant que ce ne fût un sergent de ville ils firent à leur camarade des adieux précipités et prudemment se dissimulèrent à l'angle de la rue silencieuse et noire.

Little Billee abandonné à son malheureux sort essaya de chanter la chanson à boire du Zouzou :

Quoi de plus doux
Que les glouglous
Les glouglous du vin à qu'at' sous!

La silhouette approchait.

Ce n'était pas un sergent de ville mais Ribot qui revenait tranquillement d'une réunion de famille chez sa tante Kolb, la femme du banquier juif de la rue de la Chaussée-d'Antin.

***

Le lendemain matin le pauvre Little Billee fut atrocement malade.

Il avait passé une nuit terrible. Son lit avait dansé comme une mer houleuse provoquant des résultats de tempête.

Quand Mme Paul lui apporta une tasse de chiendent, elle insista avec douceur mais fermeté sur les conséquences et la honte de l'ivresse. Elle parla comme une maman. Sans M. Ribot, Little Billee eût passé la nuit dehors et qui pourrait dire que c'eût été immérité!... Pensez au danger causé par un homme en cet état, seul avec une bougie allumée, dans une petite chambre aux rideaux de cretonne!

— Ribot a eu la complaisance d'éteindre ma bougie, fit observer le coupable tout contrit.

— Ah! dame, répliqua Mme Paul sur un ton significatif, au moins il a bon cœur M. Ribot!

Et l'aiguillon rentra plus avant, quand, dans l'après-midi, le brave Ribot vint s'asseoir au chevet de Little Billee, lui apportant de chez le pharmacien une drogue inconnue de Mme Vinard.

Il dit :

— Crédié! vous avez dû crânement vous amuser hier soir! quelle noce hein! je parie que c'était plus drôle que chez ma tante Kolb!

Jamais dans toute son innocente petite vie, Little Billee ne s'était ainsi senti plongé dans un tel cloaque de misère!

Ecrasé de honte et de remords rien ne lui était plus. Un seul désir lui restait : que Trilby, la belle et bonne Trilby vint à lui, lui prît la tête, la posât sur son sein de marbre, lui caressât le front de sa main blanche, tandis qu'il s'endormirait d'un éternel sommeil...

Il s'endormit, en effet, mais sans autre oreiller pour sa tête alourdie que celui du petit lit de l'hôtel Corneille, ni d'autre caresse sur son front enfiévré que le courant d'air qui filtrait au travers des vitres mal jointes.

Et il se réveilla, hélas! Et alors les vapeurs de cette grande orgie de la nuit précédente se dissipèrent, et il eut conscience qu'un souffle malsain avait passé sur le miroir immaculé de son

esprit maintenant flétri, y laissant un nuage qui l'empêchait de voir clairement ce qui s'y était jusque là reflété comme dans une limpidité d'eau de roche.

La finesse de ses sensations habituelles s'était comme grossie et le don qu'il possédait de se représenter les émotions jadis ressenties, semblait perdu.

Jamais il ne devait recouvrer l'usage absolu de cette faculté précieuse. Et il devait en perdre bien d'autres, non moins précieuses, de sa nature riche et complexe, qui devait être taillée, élaguée pour qu'une faculté suprême — l'art de peindre — puisse se frayer un chemin, monter jusqu'à une grande gloire triomphale!

Brusquement le chapeau de Little Billee tomba.

* * *

Le 1er janvier, dans l'après-midi, Taffy et Le Laird travaillaient dans l'atelier quand on frappa à la porte.

— Entrez! cria Taffy.

M. Vinard apparut, sa calotte à la main, et avec force salamalecs introduisit un monsieur et une dame à l'aspect britannique.

C'étaient le beau-frère et la mère de Little Billee, le révérend Thomas Bagot et Mme Bagot. Lui, un clergyman, petit, maigre, aux épaules rondes, au cou démesurément long, au regard myope, aux manières sèchement polies; elle, une femme entre les deux âges, encore jolie, à l'allure jeune, aux mains et aux pieds infiniments petits.

Leur visage revêtait un tel masque d'anxiété que les peintres saisis, ne songèrent pas à s'excuser du désordre de l'atelier et de leur tenue.

Mme Bagot reconnut au premier coup d'œil ceux que son fils lui avait présentés dans ses lettres et dans ses croquis.

On s'assit, après un moment de gêne mutuelle. Puis se tournant vers Taffy, le révérend Bagot prit la parole :

— Excusez-nous, Monsieur, de pénétrer ainsi chez vous ; mais ma belle-sœur, Mme Bagot, et moi, sommes dans une terrible inquiétude au sujet de mon neveu. Je ne sais s'il vous a dit que, la nuit de Noël, sans le consentement de personne, il s'est fiancé ?

— Fiancé!... s'exclamèrent à la fois Taffy et Le Laird en grande surprise.

— Oui... A une certaine miss O' Ferral, qui, d'après ce qu'on nous a dit est dans une position toute différente de la sienne. Connaissez-vous cette jeune fille ?

— Parfaitement, balbutia Taffy qui était sur les épines.

— Est-elle Anglaise ?

— Elle est sujet anglais, je crois.

— Protestante ou catholique.

— Pro... cath... mais je ne sais pas.

— Vous la connaissez *parfaitement* et vous ne savez pas à quelle religion elle appartient s'exclama le clergyman en une sainte indignation.

— Est-elle bien née ? interrogea Mme Bagot avec un peu d'impatience, comme si elle pensait qu'il y avait une autre question plus importante que celle que venait de soulever son beau-frère.

C'étaient le beau-frère et la mère de Little-Billee.

Pendant ce temps-là, Le Laird s'était esquivé prestement, avait filé dans sa chambre et de là dans la rue.

— Bien née? — fit Taffy. Voyez-vous, ça dépend de ce que vous entendez par là? Les choses sont toutes différentes dans ce pays-ci. Son père sortait de l'université de Cambridge, c'était un clergyman; je sais bien que ça ne veut rien dire.

Il n'a pas eu de chance et... et avait des habitudes déréglées dit-on. Enfin il ne réussit pas dans ses affaires et mourut jeune.

— Et sa mère?

— Je ne sais vraiment rien d'elle, si ce n'est qu'elle était très belle, et, je crois, d'une situation inférieure à celle de son mari. Elle est morte fort peu de temps après lui.

— Qu'est la jeune fille alors? une institutrice ou quelque chose d'équivalent.

— Oh! non... non... rien d'équivalent — s'empressa de répondre Taffy qui, intérieurement, maudissait ce cafard de Le Laird dont la fuite honteuse le laissait seul, pataugeant dans un gâchis où il se sentait foncer.

— Elle a quelque fortune, alors?

— Mon Dieu... pas que je sache... je peux même dire qu'elle n'en a aucune.

— J'espère qu'elle est honnête au moins?

— Elle est maintenant blanchisseuse de fin... c'est un état considéré comme honnête.

— Blanchisseuse!... mais c'est une laveuse, ça?

— Pas tout à fait... « de fin » vous savez... c'est certainement au-dessus... je vous affirme qu'elle n'a guère l'air d'une blanchisseuse!

— Est-elle jolie?

— Oh extrêmement jolie! — fit vivement Taffy qui se sentait plus d'aplomb sur ce nouveau terrain. Une beauté! il n'y a pas de doute à ce sujet.

— De bonne réputation?

La sueur commençait à perler sur le front de Taffy, et son visage exprimait une angoisse intense.

Mais rien ne pouvait égaler celle qui ravageait celui de la mère dont les yeux anxieux s'attachaient sur ceux de son interlocuteur dans un besoin fou de connaître la vérité.

Comme lui, aux abois restait muet, suppliante elle insista :

— Oh! par pitié, Monsieur, donnez-moi une réponse...

— Vous me placez, Madame, dans une situation terrible! J'aime Little Billee comme s'il était mon frère. — Cette nouvelle est un coup pour moi aussi bien que pour vous... d'un autre côté j'ai une grande affection et admiration pour Trilby O'Ferral. Pourtant je ne dois pas, je ne veux pas vous cacher, qu'elle était autrefois modèle.

— Modèle? de quelle sorte? Il y a modèle et modèle...

— Modèle de toutes sortes .. Modèle dans le sens propre du mot.

— Pour l'ensemble! s'exclama madame Bagot atterrée.

— Oui... c'est ça.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! gémit-elle en sautant sur s

ieds et marchant à travers la chambre dans un état de fébrile gitation, tandis que M. Bagot la suivait, s'efforçait de la calmer. Mais elle n'y prenait garde, continua d'une voix coupée :

— Ah! si vous saviez ce que cet enfant est pour moi!... pour ous tous... Il ne nous avait jamais quittés avant de venir dans ette ville maudite!... Ah! son père n'avait pas voulu l'envoyer u collège à cause du mauvais exemple. Mon fils était aussi pur u'une jeune fille... Ah, je n'aurais pas dû le laisser partir sans noi! Qu'ai-je fait! Qu'ai-je fait!...

Taffy perplexe demanda :

— Quand l'avez-vous vu? Madame.

— Il ne veut voir ni moi ni son oncle. Il a laissé une lettre à 'hôtel disant qu'il quittait Paris... Et nous ne savons pas même ù il est! Ah, ne pouvez-vous pas faire quelque chose pour nous enir en aide?... Il vous aime tant... Toutes ses lettres sont leines de vous.

— Il n'est rien que Le Laird et moi ne soyons disposés à faire our votre fils, si c'était en notre pouvoir. Mais en la circonstance, l est à craindre que notre influence ne soit nulle. C'est à la jeune lle que nous devrons nous adresser.

— Ah! vous adresser à une blanchisseuse! un modèle! et Dieu ait quoi encore! Et pour lui demander de renoncer à une pareille onne fortune!...

— Vous ne la connaissez pas. Elle peut être ce que vous dites, ais quelque étrange que cela puisse vous sembler, sur mon honeur, c'est la nature la plus honnête, la plus droite, la plus évouée...

— Ah! en effet c'est une beauté, je vois ça! — soupira Mme Bagot, avec un geste désespéré.

— Un cœur remarquable, que vous le croyiez ou non, Madame. t c'est à ce cœur que je ferai appel dans l'intérêt de celui qui ous occupe. J'ajouterai que bien que vivement ému de votre douur, je le suis davantage de celle qui va être causée à Trilby 'Ferral; car je crois pouvoir assurer qu'elle renoncera à votre ls.

— C'est peu croyable!

— Une femme d'élite, désintéressée comme celle-ci est capable es sacrifices les plus invraisemblables, quand elle est animée 'une grande passion.

— Et qui vous dit que tel soit son cas?

— Nous l'avons deviné, il y a bien longtemps, sans soupçonne cependant que les choses en arriveraient jamais là.

Se frappant la tête comme si une pensée, y surgissait tout coup, il ajouta :

— Mais j'y pense... il vaudrait peut-être mieux que vous l vissiez vous-même... vous auriez alors d'elle une idée juste. Ell vous surprendrait, je vous assure.

Mme Bagot ne put dissimuler une vague irritation et ne daign point répondre.

A ce moment une main poussa du dehors la porte resté entr'ouverte et Trilby, délicieuse dans sa robe de laine toute un et sa petite capote noire du dimanche, apparut souriante sur seuil. Voyant des étrangers elle allait se retirer quand Taff appela :

— Trilby, entrez donc.

Elle s'avança, puis s'arrêta net, tout son sang figé dans s veines, car elle avait reconnu la mère de Little Billee et devina qui venait de se passer.

Mme Bagot s'était levée. Elle marcha droit sur la nouvelle venu la dévisageant d'un regard dur. Trilby terrifiée attendait. En Mme Bagot dit sèchement.

— Vous êtes miss O'Ferall?

— Oui... madame Bagot, répondit la pauvre enfant, honteu comme un criminel qui avoue.

Ces trois mots dits simplement d'une voix douce, profond touchante, étaient si tragiques, si bien en accord avec l'attitu de la jeune fille et avec la situation présente, qu'ils étreignirent cœur de Taffy d'une grande pitié tendre. Il était incapable parler.

Mme Bagot laissa échapper ce cri d'admiration navrée :

— En effet vous êtes bien belle!...

S'étant reconquise elle ajouta avec hauteur.

— Et vous voulez épouser mon fils?

— Je l'ai refusé bien longtemps, ne pensant qu'à son intérêt : sais bien que je ne suis pas une femme pour lui... mais la nuit Noël il me jura qu'il quitterait Paris si je m'obstinais. J'ai man de courage... je suis si faible! j'ai dit oui... c'était une terri faute.

— L'aimez-vous autant que ça?

Trilby ne répondit pas. Elle leva ses yeux jusque-là mode

ment baissés, et, Mme Bagot y vit passer quelque chose d'insaisissable, mais de si sublime qu'elle se reprit à espérer, et tout de suite trancha dans le vif :

— Vous reconnaissez ne pas être une femme pour mon fils... Eh bien, si vous l'aimiez, vous ne consentiriez pas à l'abaisser par un mariage indigne de lui, qui entraverait sa carrière, qui le séparerait de ses parents, de sa sœur, de ses amis...

Trilby tourna vers Taffy un visage effaré de douleur comme pour appeler au secours; puis ne pouvant croire à tant de malheur, elle demanda :

— Est-ce que vraiment il en serait ainsi, Taffy?...

— Je crains que oui... — répondit Taffy très haut pour s'aiguillonner. Pardon, ma chère Trilby de vous faire cette peine... mais je ne peux pas vous mentir.

— Oh! non, bien sûr, Taffy... vous ne me mentiriez pas... Elle dit cela d'une voix presque inintelligible qui s'éteignit brusquement. Puis, portant la main à son cœur, elle chancela.

Taffy s'élança, voulut la faire asseoir, mais elle résista, parvint à rester debout, très droite, semblant grandie encore dans cet effort surhumain de tout son être.

Trilby apparut souriante sur le seuil.

Mme Bagot, un peu radoucie, ne quittant pas des yeux la face convulsée de la jeune fille, y épiait les traces du renoncement qu'elle implorait du regard.

Trilby prit la parole :

— Soit, Madame, je n'épouserai pas votre fils... *je vous le promets*... je ne le reverrai plus jamais... Adieu!

Mme Bagot ne put contenir la joie et la reconnaissance qui l'inondaient. S'emparant des mains de Trilby elle les serra avec effusion disant :

— Ne vous en allez pas si vite, ma bonne fille, il faut que je vous parle... Je veux vous dire comme...

— Adieu! répéta Trilby d'une voix blanche.

Et, se dégageant de l'étreinte qui la retenait, elle disparut, voûtée maintenant, frappée, écrasée d'un deuil qu'elle devait éternellement porter.

Comme la mère stupéfaite restait là, à demi satisfaite d'un triomphe trop prompt, Taffy crut devoir la rassurer.

— Ne craignez rien, Madame, elle n'épousera pas Little Billee. Je m'en porte garant.

Puis, vaincu par son émotion, plus bas, il ajouta :

— Ah! si elle voulait seulement m'épouser, moi!

— Ah! j'ai idée que cela ne rencontrerait pas beaucoup de difficulté de la part de la demoiselle! — scanda le clergyman avec un sourire mi-satirique mi-doucereux, en s'inclinant devant Taffy. — Et cela arrangerait tout le monde...

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, de vous intéresser à moi — répliqua Taffy, s'inclinant en retour. Je puis vous assurer que si miss O' Ferral m'avait choisi, plutôt que votre neveu, je m'estimerais heureux et fier de partager ma vie et mon nom avec elle.

Dardant sur le révérend un regard qui fit baisser les yeux à celui-ci, il accentua :

— Elle est la pécheresse repentie, vous savez, Monsieur Bagot...

— Parfaitement... parfaitement.

— C'est fort bien... cependant les faits sont les faits et le monde est le monde, et il nous faut compter avec lui — balbutia celui-ci avec cet air penaud qu'ont quelquefois les gens qui sont dans le vrai...

Alors Mme Bagot s'avança vers Taffy, lui tendit la main, puis, vivement :

— Je devine ce qui se passe en vous, en ce moment, monsieur Whynn. Mais je suis sûre que vous comprendrez mieux, quand nous vous aurons quitté et que vous aurez réfléchi à tout ceci. Quant à cette noble et belle fille, ah! combien je regrette qu'elle ne puisse entrer dans notre famille, son passé seulement s'y oppose et non son humble rang. Je vous prie de croire qu'en ceci je suis sincère, et de ne pas mal juger la mère de votre ami. Pensez à ce qu'il va me falloir endurer maintenant avec mon pauvre garçon, dont le cœur est sérieusement épris! ce qui n'est point surprenant... qui a gagné l'amour d'une telle femme et qui ne peut comprendre à présent tout ce qu'un mariage dans ces conditions aurait de fatal pour lui! En dépit de ses erreurs, j'admets tout

la supériorité, tout le charme de cette fille! Et comme elle est jolie! et quelle voix!... Je n'oserais lui offrir aucune compensation, on la sent si au-dessus de ces choses... Enfin vous serez indulgent et vous nous pardonnerez, n'est-ce pas?

Avec ses manières impulsives et charmeuses, elle était si semblable à Little Billee que Taffy remué lui eût pardonné tout de suite s'il y avait eu quelque chose à pardonner... Ce qui n'était pas le cas!

Il répondit :

— Oh, Madame, il ne peut être question de pardon. C'est un de ces malheurs pour lesquels personne n'est à blâmer.

Ils se serrèrent la main et Taffy les reconduisit jusqu'à la porte.

* * *

Quand Trilby avait quitté l'atelier et avait passé devant le fiacre qui attendait les Bagot, elle y avait vu, blottie dans le fond et les yeux écarquillés d'inquiétude, une jeune fille si jolie, ressemblant tant à Little Billee, que son cœur avait bondi dans sa poitrine.

Dès lors sa résolution s'affermit pour ne plus chanceler.

Oh! non, elle ne «le» séparerait pas de ses parents, de sa sœur, de ses amis... de sa sœur surtout... Et le regard doux de la jeune fille continuait de la hanter comme celui de Little Billee.

Étourdie, le regard trouble, elle s'engagea dans la rue Vieille-des Trois Mauvais-Ladres, presque déserte à cette heure, pour y trouver un peu de tranquillité. Elle se heurta à Le Laird qui fumait là, assis sur une borne, les jambes pendantes, les mains dans les poches de son pantalon, son galurin de travers sur des cheveux hirsutes. Apercevant Trilby, il sauta à terre.

— Oh! Trilby... qu'est-ce qui se passe? je n'ai pas eu le courage de rester! La mère de Little Billee est à l'atelier!

— Je sais, cher Sandy. Je viens de la voir.

— Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a?

Elle raconta ce qui s'était passé, ajoutant que devant la grande volonté de Little Billee, elle lui avait proposé d'être sa maitresse, sa servante, tout ce qu'il voudrait, excepté sa femme. Mais il s'était fâché, et en grande indignation lui avait défendu de reparler de cela, jamais. Cher, cher, honnête et pur Little Billee! comme

elle allait prendre garde maintenant de ne plus se trouver sur son chemin pour gâcher son avenir!

Elle allait s'éloigner, partir, quitter ce Paris de malheur et se retirer dans quelque coin de campagne où nul ne saurait la découvrir. Elle s'arrangerait de manière à trouver du travail... Mais les jours étaient si longs et il y en avait tant... tant... Elle connaissait de braves gens qui lui étaient attachés. Elle irait les trouver et pourrait vivre avec eux en les aidant dans leurs travaux. La difficulté était Jeannot. Oh! elle avait bien pensé à tout cela! Et depuis si longtemps!

Le Laird protesta, s'exclama qu'il ne pourrait plus se passer d'elle.

Elle le remercia de cette parole consolatrice qui était un baume sur la grande plaie béante. Elle dit qu'elle n'avait vraiment vécu que depuis le jour où ils étaient entrés dans sa vie. Mais tout était fini maintenant.

Plaisir d'amour —
Chagrin d'amour!

Ah! comme elle était cruellement vraie la chanson de Durien.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Thérèse Batbedat.)

Elle se heurta à Le Laird qui fumait, assis sur une borne.

Le gérant : F. JUVEN. Imp de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

(D'APRÈS DEUX TÉMOINS OCULAIRES)

Chaque année, juillet nous vient rappeler le souvenir du 9 thermidor, et ramène l'attention sur une femme dont le rôle indirect fut considérable dans cette journée, la spirituelle et séduisante Mme Tallien, la patronne des thermidoriens.

Mais pourquoi et comment Mme Tallien était-elle séduisante et spirituelle? voilà ce que nous allons tâcher d'établir d'après les dires de deux témoins oculaires, l'un inconnu jusqu'à présent, l'autre fort oublié.

Mme Tallien.

Ces deux témoins, absolument impartiaux, et pour cause, eurent l'occasion de rencontrer dans l'intimité, le premier sous le Directoire, le second sous le Directoire et l'Empire, la belle Térésita (d'aucuns disent Thérésia) Cabarrus, la reine de la vie élégante des bourgeois d'alors, au dire des contemporains et des mémorialistes.

Rappelons brièvement que Térésita Cabarrus, après avoir épousé M. de Fontenay, fut emprisonnée, sous la Terreur, à Bordeaux et à Paris; que le conventionnel Tallien, fou d'amour pour elle, n'hé-

sita pas, pour la délivrer, à contribuer puissamment à la chute de Robespierre; qu'il épousa peu après Mme de Fontenay (26 décembre 1794), pour divorcer ensuite et la laisser épouser en troisièmes noces le prince de Chimay (1803).

A ce sujet, Tallien, qui était journaliste (il fonda même en Égypte, pendant l'expédition de Bonaparte, *la Décade Egyptienne*) et qui aimait les mots, dit : « Ma femme a beau faire, elle restera toujours Mme Tallien et ne sera jamais qu'une princesse de... *chimère !* » (Oh !)

Mais revenons à Mme Tallien, et, avant d'interroger sur son compte l'impartiale histoire, résumons les attaques de ses ennemis alors qu'elle venait d'épouser le conventionnel.

On lui reprochait : au point de vue physique, un vilain nez; au point de vue social, une « envie démesurée de paraître et de faire parler d'elle »; au point de vue intellectuel, une « médiocrité en tout genre »; enfin, au point de vue... moral, une trop grande affection pour Lameth, d'Aiguillon et Le Peltier de Saint-Fargeau (surnommé Blondinet, le frère du conventionnel assassiné pour avoir voté la mort du roi).

On va voir ce qu'il faut penser de toutes ces invectives, d'après deux spectateurs dont l'indifférence nous garantit la véracité.

Notre premier témoin, absolument inconnu jusqu'à présent, est un Genevois, Charles de Constant, venu à Paris en 1796 pour un procès.

Charles de Constant, riche, intelligent, voyant toute la haute société d'alors, écrivait à sa famille au jour le jour. Sa très curieuse correspondance, déposée à la Bibliothèque de Genève, a été publiée, jadis, par M. Georges Bertin, dans la *Nouvelle Revue rétrospective*.

C'est exactement le jeudi 3 juin 1796 que M. de Constant vit Mme Tallien.

Voici le portrait (très fouillé et très détaillé, on va le voir) qu'il en donne; elle avait alors environ vingt six ans :

« Mme Tallien est au-dessus de la moyenne. Elle est parfaitement bien faite.

« Elle est brune, avec un teint clair et fleuri, brillant de jeunesse et de santé. Ses yeux noirs et bien tendres ont un regard un peu vague qui ajoute au piquant de sa physionomie.

« La bouche est vermeille et bien dessinée. Ses lèvres sont petites et découpées, et ses dents parfaitement belles. Son nez n'est

ni grec, ni romain, *sa forme est jolie*. La coupe de son visage est un bel ovale.

« Sa gorge, sa main, ses bras sont blancs et potelés; toute sa personne est empreinte de grâce, d'une douce vivacité et de volupté! Son expression est simple et naïve, malgré qu'elle veuille plaire à tous et par tous les moyens...

« ..... Sa voix est claire et sonore, sans aucune de ces inflexions aigres si communes dans ce pays. *Sa tournure est décente*, ses manières prévenantes et obligeantes. Elle est gaie. »

Passons maintenant à la toilette :

« Sa robe est nouée sous les seins, par un ruban vert et orange qui fait le tour des épaules. Elle porte au col un collier de gros grains d'ambre jaune, taillés à facettes. Une mince chaîne d'or à plusieurs rangs traverse en écharpe.

« Sa poitrine porte un gros cœur d'or.

« Ses bras, nus jusqu'à l'épaule, sont ornés de gros bracelets d'or et de cheveux. Elle porte aux doigts plusieurs bagues qui sont plutôt des souvenirs que des bijoux de prix.

« Ses beaux cheveux noirs sont bouclés en rond, comme ceux d'un empereur romain.

« Elle ne porte ni fleurs, ni pompons, ni bijoux...

« Elle porte sur les épaules un châle de cachemire souci foncé, avec lequel elle se drape, montrant tantôt sa gorge et puis ses bras. »

Charles de Constant nous donne ensuite les renseignements suivants sur le caractère et la conversation de Mme Tallien avec laquelle il passa tout un après midi.

« Elle n'a, dit-il, *aucune opinion arrêtée en politique et ne s'en mêle pas*. Elle a des accès d'une *profonde mélancolie*, sa vie est terminée. « J'ai tout vécu ! » dit-elle.

« Elle a de la sensibilité ; elle a parlé d'amour et d'amitié en femme qui a éprouvé l'un et l'autre. *Elle ignore ce que c'est que de sacrifier les choses essentielles aux convenances*, et n'a pas la crainte de se compromettre lorsqu'il s'agit de quelqu'un qu'on aime. On l'accuse de grandes fautes et même de choses plus graves; je ne puis croire qu'une femme de vingt ans, aussi spirituelle, aussi sensible, aussi belle, puisse être bien criminelle...

... « Elle a chanté avec Henry, en l'accompagnant du piano et de la harpe, alternativement. Cette femme est charmante : si son cœur et son caractère répondent à son extérieur, à son amabilité, elle doit être bien séduisante.

« Tant pis pour celui qui la verrait sans l'aimer ; plus malheureux celui qui l'aimerait sans lui plaire ! *J'ai passé quatre heures* à la regarder, à l'écouter, à l'entendre. »

***

De cette appréciation enthousiaste on peut rapprocher le mot du musicien Auber sur Mme Tallien :

» Quand elle entre dans un salon, elle fait le jour et la nuit ; le jour pour elle, la nuit pour les autres ! »

***

Pour compléter ce portrait citons, d'après Charles de Constant, l'opinion de Mme Tallien sur Mme de Staël qu'elle n'aima jamais beaucoup : « Elle rendit justice à la bonté du cœur de Mme de Staël, et à la supériorité de son esprit ; mais, ainsi que beaucoup d'autres, elle la croit intrigante et dangereuse. »

Mme Tallien, on l'a vu, dit modestement devant Constant qu'elle n'avait *aucune opinion en politique*, et ne s'en mêlait pas. Les faits démentent cette assertion étrange, et voici, du reste, un passage d'une adresse de Mme Tallien à la Convention, sur les droits des femmes :

« Ne serait ce pas un malheur, si, privées au nom de la nature de l'exercice des droits politiques, les femmes *se croyaient fondées à se regarder comme étrangères* à ce qui doit en assurer le maintien ? »

Mme Tallien raconta à Constant l'histoire de son emprisonnement depuis son arrestation à Versailles (11 prairial, an II) par un robespierriste, *le général Boulanger*. C'est le récit qu'on trouve partout.

Cependant, dans la narration de Charles de Constant, on rencontre quelques menus détails curieux : c'est dans un cœur de laitue que la prisonnière fit parvenir sa première lettre à Tallien. (Oh ! combien moins poétique que le calice empourpré de l'œillet cher à Dumas père, et aimablement arrosé depuis par l'érudit Paul Gaulot...)

Mme Tallien raconta également que « Robespierre voulait la forcer à dénoncer Tallien et son parti : il lui faisait offrir sa liberté, ses biens, et un passe-port pour sortir de France. » Et comme on

représentait au dictateur l'état malheureux où se trouvait la belle captive, il répondit (toujours d'après l'intéressée elle même) : « Qu'on lui donne un miroir une fois par jour !... »

Quittons maintenant Charles de Constant.

* * *

Notre second témoin est la duchesse d'Abrantès.

La duchesse, femme de Junot, l'un des intimes de Napoléon Ier, eut l'occasion de voir souvent Mme Tallien, et d'en entendre parler, en Espagne par Tallien qui fut consul d'Alicante.

Dans ses *Salons de Paris*, ouvrage oublié aujourd'hui, et cependant aussi intéressant au moins que ses *Mémoires*, la duchesse d'Abrantès donne le portrait suivant de Mme Tallien en 1798, deux ans après l'entrevue de Constant :

« Elle n'avait pour coiffure que ses beaux cheveux noirs, bouclés autour de sa tête, à la manière antique, comme les bustes qu'on voit au Vatican. Cette coiffure allait admirablement au genre de *beauté parfaite et régulière* de cette femme.

« Elle encadrait, comme d'une bordure d'ébène, son col rond et poli comme de l'ivoire, son beau visage d'un blanc animé sans couleurs apparentes, un vrai teint de Cadix...

« A l'un de ses bras, qui aurait pu servir de modèle pour la plus belle des statues de Canova, elle portait un serpent d'or émaillé de noir, dont la tête était faite d'une superbe émeraude taillée comme la tête du reptile... Quand elle souriait, elle montrait deux rangs de perles brillantes qui devaient faire bien des jalouses ! »

Quant à la toilette :

« Elle n'avait pour parure qu'une robe de mousseline très ample faite, sur le modèle d'une tunique de statue grecque, d'une belle mousseline des Indes... Elle drapait sur la poitrine, et les manches étaient rattachées sur le bras par des boutons en camées antiques. Sur les épaules, à la ceinture, étaient de même des camées.

« Elle n'avait pas de gants.

« Elle portait un magnifique châle de cachemire, luxe encore très rare en France à cette époque, et faisait tourner ce châle autour d'elle avec une grâce inimitable, à laquelle elle mettait une grande coquetterie, car le rouge pourpré de l'étoffe indienne faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses épaules et de ses bras. »

On sait que Mme Tallien adopta l'une des premières les modes grecques que préconisait David. Un jour même, paraît-il, enthousiasmée d'un costume dessiné par un élève du grand artiste, elle sauta au cou du jeune homme en citant le fameux vers de Molière :

Ah! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse.

L'histoire ne dit pas ce que Tallien pensa de la citation.

Tandis qu'on appelait Joséphine, qui n'était alors que la femme du général Bonaparte, « Notre-Dame des Victoires », on flétrissait Mme Tallien du surnom de « Notre-Dame de Septembre. »

Cette appellation était d'autant plus injuste qu'à Bordeaux l'influence aimable et bienfaisante de l'aimée de Tallien, alors en mission, l'avait fait surnommer « Notre-Dame de Bon-Secours ».

Le seul nom d'ailleurs qui lui restera devant la Postérité lui a été donné par Arsène Houssaye dans d'étincelantes « pages romanesques plus vraies peut-être que les pages de l'Histoire », c'est celui de *Notre-Dame de Thermidor.*

Thermidor, en effet, et la chute de cette tyrannie robespierriste qui ne se lava jamais du sang de Danton, dominent sa vie ; et, de même qu'on appela Charlotte Corday « l'Ange de l'assassinat », ou la pourrait nommer, elle, l'*Ange du Coup d'État !*

Son influence fut alors pendant quelque temps considérable, si bien que Clovis Hugues a pu dire avec raison, dans une conférence faite en 1891, que le grand titre de gloire de Tallien est « d'avoir été le mari de Madame ! »

Nos lectrices ne seront peut-être pas fâchées de savoir comment une aussi superbe créature se comportait au point de vue de la danse.

Au risque de les désillusionner gravement, nous leur dirons que Mme Tallien ne dansait guère.

Voici, en effet, ce que dit à ce sujet Mme d'Abrantès :

« Quant à la contre-danse, elle ne s'en mêlait pas. Je ne l'ai jamais vue danser. Et pourtant, si elle était grande, elle ne l'était pas trop pour danser. Et, au moment où je parle, elle était svelte comme une biche et parfaitement élégante. Une seule fois je la vis danser une anglaise, ou plutôt la marcher. Chez elle, à la Chaumière de Chaillot, elle recevait du monde, mais sans donner de bals. »

Et, à quelques lignes de là, notre auteur répète : « La rare perfection de sa personne avait reçu un complément tellement par

fait qu'en vérité une femme aussi belle est *une merveille de la création* que Dieu doit rarement donner à la terre! »

***

Mme Tallien commit des fautes, des inconséquences plutôt, mais elle nous apparaît tout entière dans cette phrase d'une lettre écrite en 1829 à son fils, le docteur Cabarrus, mort en 1870 :

« J'ai vécu jusqu'à ce jour sans avoir fait répandre une larme, sans avoir éprouvé un sentiment de haine, ou même le désir de me venger ! »

En un mot, Mme Tallien, belle, spirituelle, compatissante, nous apparait à travers les nimbes rosés de l'histoire anecdotique comme le génie aimable (trop peut-être, parfois!) et bienfaisant des premières années du Directoire, et nous devons lui savoir gré d'avoir, à un moment donné, su faire à notre pauvre pays un peu de bonheur et beaucoup de joie !

Veut-on savoir, maintenant, comment les journaux de l'époque saluaient, « non sans ironie, l'apparition de cet astre nouveau ». L'*Abréviateur universel* du 9 nivôse an III (janvier 1795), disait : « Un luxe énorme, les concerts, le chanteur Garat et la belle citoyenne Cabarrus, femme Tallien, voilà ce qui occupe ici, beaucoup plus que les subsistances et nos quatorze armées, une classe de personnes des deux sexes, que le reste du public envie, tâche d'imiter, flatte ou dénigre, selon les passions et les circonstances. La belle Cabarrus a ses admirateurs, ses adorateurs, ses détracteurs et ses émules. Arrive-t-elle ? on applaudit avec transport, comme si c'était sauver la République française que d'avoir une figure à la romaine ou à l'espagnole, une superbe peau, de beaux yeux, une démarche noble, un sourire où l'amabilité tempère la protection, un costume à la grecque et les bras nus. ».

Mais, plus tard, les ironies contre Mme Tallien, devinrent plus aigres; c'est ainsi qu'on lit dans le *Courrier français* du troisième jour complémentaire an III : « Dimanche dernier, Son Altesse Sérénissime madame Cabarrus a honoré de sa présence les heureux habitants de Saint-Cloud. Son auguste époux, M. Tallien, l'accompagnait. Un feu d'artifice, une collation galante étaient préparés. On a diné dans les appartements. Après la collation, les

deux époux, accompagnés d'une suite brillante, se sont rendus au parc, d'où, assis sur la molle pelouse, ils ont été à portée de voir jouer les eaux. La fête a paru faire plaisir à Leurs Altesses; M. de Tallien a même paru moins rêveur qu'à l'ordinaire. Il a même accueilli avec beaucoup de complaisance une supplique qui lui a été adressée par les habitants de Saint-Cloud, tendant à obtenir une once de pain de plus par jour. M. de Tallien a renvoyé les suppliants à l'*office*, en attendant qu'il ait fait droit à leurs très humbles remontrances. »

Comme on le voit, Tallien dut être un mari heureux. On doit avouer que d'autres le furent avec lui...

C'est d'ailleurs une singulière et frappante figure que celle de ce fils de concierge qui devint Consul de France en Espagne, sous l'Empire; de ce régicide qui mourut paisiblement à Paris sous le règne de Louis XVIII; de cet homme de lettres, ou plus exactement de ce journaliste qui fit partie de l'expédition d'Égypte comme « savant »; de ce conventionnel plutôt de second plan qui renversa Robespierre et changea ainsi l'orientation du mouvement révolutionnaire et les destinées de tout un peuple!

Toute sa vie fut une suite d'aventures étranges. C'est ainsi qu'en revenant d'Égypte il est pris par les Anglais et emmené à Londres où le parti Whig le reçoit à bras ouverts.

Il part pour la France, enchanté d'un tel accueil, et en rentrant à Paris apprend que sa femme, lasse de l'attendre, a fait prononcer le divorce!

Du reste, il faut ajouter à l'honneur de Mme Tallien qu'elle n'oublia pas son ex-mari.

C'est grâce à son influence sur le duc de Richelieu que Tallien dut de n'être pas exilé sous la Restauration.

Souvent, dans ses dernières années, alors qu'il vivait isolé et mélancolique dans son petit appartement de l'allée des Veuves, aux Champs Elysées, Tallien reçut la visite de son ancienne femme qui lui apportait non seulement le rayonnement de son opulente maturité, mais encore quelques subsides qui rejoignaient dans le tiroir de son secrétaire ceux de Barras.

Les mauvaises langues disaient que celui-ci devait bien cette compensation à son ancien... collaborateur!

L. DE COUVRAY.

MA VIGNE

Cette côte à l'abri du vent,
Qui se chauffe au soleil levant
Comme un vert lézard, c'est ma vigne;
Le terrain en pierre à fusil
Résonne et fait feu sous l'outil;
Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Au printemps, ma vigne, en sa fleur,
D'une fillette a la pâleur;
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert;
A l'automne, tout s'est ouvert :
C'est la vendange et la pressée;
En hiver, pendant son sommeil,
Son vin remplace le soleil.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

J'aime ma vigne en vieux jaloux.
Gare à ceux qui font les yeux doux
Et voudraient caresser la belle !
Mon sel pince le maraudeur,

Mais ne touche pas au rôdeur,
Au sorcier noir qui fait la grêle;
Quand il s'empare d'un coteau,
C'est comme un loup dans un troupeau.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

La cave où mon vin est serré
Est un vieux couvent effondré,
Voûté comme une vieille église;
Quand j'y descends, je marche droit,
De mon vieux vin je bois un doigt,
Un doigt, deux doigts... et je me grise;
A moi le mur et le pilier!
Je ne trouve plus l'escalier.

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

La vigne est un arbre divin,
La vigne est la mère du vin:
Respectons cette vieille mère,
La nourrice de cinq mille ans,
Qui, pour endormir ses enfants,
Leur donne à téter dans un verre;
La vigne est mère des amours,
O ma Jeanne, buvons toujours!...

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

PIERRE DUPONT.

TRILBY [1]

(*Suite.*)

Elle conclut, disant qu'elle partirait immédiatement, emmènerait Jeannot avec elle.

— Mais où? questionna Le Laird, que ce calme extraordinaire inquiétait.

Elle refusa de répondre, dit qu'il fallait prendre le taureau par les cornes et disparaître aux yeux de tous pour que son plan réussît.

Lui, l'écoutait, un pli douloureux aux lèvres, ne parvenant pas à se rassurer.

Alors, oublieuse de son propre chagrin, pour ne plus penser qu'à celui de son ami, elle voulut l'égayer, l'attrapa par les favoris, le baisa éperdument à travers la figure et essaya de se faire rieuse : mais de grosses larmes s'échappant de ses yeux, coulèrent abondantes le long de ses joues soudainement creusées. A bout de courage, elle ne pouvait plus parler, agita sa main tremblante en signe d'adieu, s'enfuit, très vite, dans la rue étroite et tournante. Prise d'un grand désir de solitude, elle alla cacher sa blessure ainsi qu'un animal qui se terre pour mourir. Après avoir fait quelques pas, elle se retourna, agita sa main une dernière fois, envoya un baiser au cher Sandy et disparut.

* * *

Lui resta un moment le regard fixé sur l'endroit où il avait perdu de vue la jeune fille et où quelque chose, une phase de sa vie, venait de finir. Puis, allumant une autre pipe il retourna s'amarrer à la borne et attendit en grande anxiété que la voiture des Bagot fût partie pour aller rejoindre courageusement Taffy,

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

affronter en brave le juste courroux et les reproches que sa lâche désertion devant l'ennemi avait mérités.

Le lendemain matin, Taffy recevait deux lettres: l'une était de Mme Bagot. Il la lut plusieurs fois et fut obligé de reconnaître que c'était celle d'une femme de cœur et d'esprit élevé. Chaque ligne trahissait l'infinie passion pour le fils : passion qui avait absorbé tout ce qui n'était pas celui qui en était l'objet.

On sentait que la mère eût, sans hésitation, écorché vifs ses meilleurs amis pour tailler dans leur peau une paire de gants à son enfant. Mais on sentait aussi qu'elle aurait eu des regrets pour les amis sacrifiés ! elle rendait justice aux qualités solides de cœur et de tête de Little Billee, mais en même temps ingénieusement et avec la finesse de son sexe, elle faisait remarquer qu'un tel mariage entrainerait inévitablement dans quelques années — avant sans doute — le désenchantement et le malheur des deux jeunes gens. Ces arguments étaient si sages, si irrécusables que Taffy n'aurait pu en trouver un seul à y opposer, si ce n'est. peut-être, que Little Billee et Trilby étaient deux créatures d'exception, auxquelles ne pouvaient être appliquées les règles générales. Mais comment eût-il pu prétendre connaitre Little Billee mieux que sa propre mère ! D'ailleurs, s'il avait été le frère du jeune homme par le sang comme il l'était par le cœur, aurait-il donné sa sanction à une telle union ?

L'autre lettre était de Trilby ; il reconnut tout de suite sa grosse écriture maladroite.

Elle écrivait :

« Mon cher Taffy,

« Ceci est pour vous dire adieu. Je m'en vais afin de faire cesser tous les malheurs arrivés par ma faute. Immédiatement après avoir dit « oui » à Little Billee, j'ai compris quelle folie j'avais faite et, depuis, j'ai toujours été honteuse et désolée. J'ai passé une semaine affreuse car je savais comment tout cela finirait. Je suis bien malheureuse, mais pas moitié autant que si j'étais sa femme ; qu'il regrette ce qu'il a fait, et rougisse de moi ; ce qui ne manquerait pas d'arriver, bien qu'il ne l'avouerait pas étant si bon et si parfait — un ange !

« Voyez-vous, je ne pourrai jamais être une dame... j'aurais dû en être une pourtant ; mais il semble que rien ne m'ait réussi. Maintenant c'est trop tard.

« Je m'en vais avec Jeannot. Je l'ai beaucoup négligé dernièrement et vais réparer de mon mieux ma coupable négligence.

« Il ne faut pas essayer de savoir où je suis, aucun de vous. Je ne veux pas qu'on le sache ; ça me rendrait ma tâche encore plus dure.

« Angèle seulement est au courant ; elle m'a promis de ne pas me trahir. Ça me ferait bien plaisir d'avoir quelques lignes de vous ; si vous m'écrivez chez elle, j'aurai sûrement votre lettre.

« Cher Taffy ! c'est vous que j'aime le mieux dans le monde après Little Billee et Le Laird. C'est vous trois qui avez changé mon existence, m'avez fait connaître le bonheur et le bien.

« Oh ! ça a été un bon temps, quoique bien court, et qui aura été pour moi, tout le bonheur.

« Donc adieu. Je ne vous oublierai jamais et reste votre petite amie toujours fidèle.

« TRILBY O'FERRAL. »

« *P. S.* — Quand tout sera réparé (si ça l'est jamais) je reviendrai à Paris et, peut-être, vous reverrai-je un jour. »

Little Billee, hagard, fit irruption comme un torrent.

Taffy découvrit tout de suite ce que ces simples lignes pleines de résignation apparente contenaient de douleur cachée. Il savait que Trilby, si démonstrative, si impulsive d'ordinaire, serait au contraire, réticente et fermée en pareille circonstance.

Le cœur serré, il répondit une longue lettre affectueuse qu'il adressa selon les indications reçues.

Le Laird écrivit aussi. Il parla des rapports amicaux que rien ne pouvait détruire et qu'on reprendrait bientôt quand la violence des événements serait apaisée. Puis, accablés, les deux amis retournèrent à l'atelier et bien qu'il fit un froid glacial ne pensèrent pas à allumer le poêle. Là, comme la conversation rebelle les fuyait, ils prirent des livres et, écrasés du lourd silence qui planait sur eux, essayèrent de lire.

Tout à coup un grand bruit retentit dans l'escalier obscur; c'était comme le bruit d'une fuite hâtive.

Les deux hommes jetant leurs livres se dressèrent dans l'attente d'un nouveau malheur.

Little Billee essouflé, hagard, affolé fit irruption avec la violence d'un torrent démonté.

Il hurla :

— Trilby !... où est Trilby ?... qu'est-elle devenue ?... elle a disparu... Ah ! la lettre qu'elle m'a écrite !... nous allions nous marier... si ma mère n'était intervenue, et mon oncle, que Dieu le damne !... pourquoi n'avez-vous pas soutenu Trilby vous deux, dites ?...

Taffy, effrayé de cet état de surexcitation, s'approcha de Little Billee, voulut lui prendre les mains disant qu'ils avaient fait de leur mieux. Mais Little Billee le repoussa, éclata :

— De votre mieux !... Ah, oui ! joliment, en tombant d'accord avec ma mère sur ce que nous ne devions pas nous marier... vous... faux amis que vous êtes !... Mais je ne suis pas digne *d'elle, moi...* C'est une sainte vous le savez bien. Quant à sa position sociale, son père était un gentleman comme le mien... D'ailleurs qu'est-ce que ça me fiche son père ?... C'est elle que je veux... Elle !... Elle !! Elle !!! vous entendez ?... Et il me la faut, et tout de suite !... je ne peux pas vivre sans elle... Il faut qu'elle revienne... il faut qu'elle revienne je vous dis... Nous avions décidé d'aller vivre à Barbizon... et j'aurais peint des œuvres comme celles des maîtres qui sont là-bas. Qui est-ce qui se préoccupe de leur position sociale à eux ou de celle de leurs femmes !... Damnés préjugés !... Misérable imbécillité humaine !... Combien de fois n'avons-nous pas dit que la vie d'un artiste devait être au-dessus des stupides mesquineries de la société, et toute à l'Art... Mais il y a loin de la théorie à la pratique... l'amour avant le reste... l'amour qui nivelle tout comme l'art et la beauté... Tout doit s'effacer devant une femme comme Trilby pour lui livrer passage !... Et je jure que je ne donnerai pas un coup de pinceau avant qu'elle me soit rendue, — pas — un — seul — ...

Il continuait ainsi sans que rien pût l'arrêter, les jambes tremblantes, la poitrine haletante. Ce fut en vain qu'on essaya de lui faire comprendre que ce n'était pas seulement la position sociale dont il était question, mais de choses plus graves qui faisaient hélas ! que la pauvre Trilby ne pouvait être la gardienne de son foyer et la mère de ses enfants...

A ces derniers mots il perdit tout empire sur lui-même, et violent, exaspéré, rendu fou par l'excès de sa souffrance, renversa, brisa tout ce qui se trouvait là. Est-ce que leurs mains étaient blanches à *eux* pour qu'ils osassent lui jeter la pierre ?... Quelle révoltante injustice qu'une loi faite pour les hommes et non pour les femmes !... pauvres faibles créatures, faites de tendresse et de dévouement, que ces crapules d'hommes poursuivent, importunent, séduisent, ruinent et finalement foulent lâchement aux pieds !... Oh ! misère de misère !... ça faisait crever de dégoût rien que d'y penser.

A bout de force il chancela et s'abattit tout d'une pièce sur le plancher.

On courut chercher le docteur; Taffy sauta dans un fiacre et alla prévenir Mme Bagot à l'hôtel d'Albion.

Little Billee, toujours évanoui, fut déshabillé et couché dans le lit de Le Laird, par celui-ci et Mme Vinard.

Le docteur et ces dames arrivèrent ensemble. Une consultation ayant été jugée nécessaire, on alla chercher un autre médecin; après une heure d'attente mortelle, qui parut à chacun des siècles; il fut introduit et déclara que c'était une fièvre cérébrale des plus graves et qui serait très longue, prescrivit des potions calmantes et promit de revenir le lendemain.

On dressa à la hâte deux lits dans l'atelier, pour la mère et la sœur, et la veillée commença.

* * *

Le docteur ne s'était pas trompé.

La maladie fut longue et suivie de toutes sortes de complications qui mirent le malade en danger pendant trois semaines.

Longue également fut la convalescence.

Little Billee semblait avoir changé de nature. Il restait étendu, immobile et silencieux. Une fois seulement il parla de Trilby, s'informa si elle était revenue, si elle avait écrit ?

Sur la réponse négative qu'on lui en fit, il retomba dans son mutisme.

Mme Bagot nourrissait une noire rancune contre l'innocente cause de tant de chagrins et s'en voulait à elle-même de l'injustice de cette rancune.

Ce fut pour chacun une époque douloureuse.

D'autres malheurs encore allaient fondre.

Dans les premiers jours de février, Mme Angèle Boisse arriva à l'atelier que Taffy et Le Laird avaient loué temporairement et, en grande agitation, conta que le petit frère de Trilby venait de mourir de la fièvre scarlatine et qu'aussitôt après l'enterrement Trilby avait disparu.

Elle et le petit, avant ce terrible événement, habitaient le village de Vibraye, dans la Sarthe, avec de pauvres gens amis de Trilby. Celle-ci allait en journée, faisant des lavages et des raccommodages.

Il demanda à voir son étude du *Picher*.

Quand la maladie avait saisi l'enfant, Trilby l'avait soigné jour et nuit, et quand la mort vint lui enlever ce peu qui était tout ce qui lui restait, son désespoir avait été tel qu'on avait cru qu'elle perdrait la raison. Maintenant on ignorait ce qu'elle était devenue. Elle était partie sans rien emporter de ses vêtements et n'avait pas même laissé un mot à ses amis.

En vain avait-on fouillé tous les étangs et puits des alentours, battu la vieille forêt. Nulle trace n'avait été trouvée.

Taffy, bouleversé, partit immédiatement pour Vibraye, s'informa dans tout le pays, mit la police sur pied, mais ne put rien découvrir. Alors, il revint à Paris, le cœur torturé d'angoisse, il se rendit à la Morgue.

Mais là encore ses recherches furent sans résultat.

On n'eut pas de peine à tenir Little Billee ignorant de tout ceci, car il parlait rarement et ne questionnait jamais.

Dès qu'il put se lever, on le transporta dans l'atelier. Il demanda à voir son étude du *Picher*. On la lui apporta Il jeta sur la toile un regard mort et haussant les épaules se mit à rire d'un rire macabre et dont le son vide faisait mal à entendre. Puis, ayant

S'emparant des mains de Trilby, Mme Bagot les serra avec effusion. (P. 397.)

tourné ses yeux pâlis et éteints vers sa mère et sa sœur, il essaya de mettre un peu d'ordre dans le fouillis de sa pauvre tête. Il lui semblait qu'après un grand coup et des chagrins terribles il avait été frappé de folie pendant des années et que maintenant, ses pauvres idées errantes lui revenaient une à une, trainant après elles un cortège de regrets amers... de ressouvenirs d'un grand amour, pur, qui lui avait été prodigué, puis enlevé. Et sa mère bien-aimée, sa sœur! Qu'était-il donc arrivé qui ait pu marquer leur front de cette douloureuse empreinte?...

Alors les prenant toutes deux dans ses faibles bras il éclata en grosses larmes qui coulèrent longtemps, longtemps...

Puis, exténué, il tomba dans un sommeil de plomb. Quand il se réveilla, son âme était apaisée, ses idées semblaient s'être fixées et éclaircies. Il passa sa main diaphane sur son front moite comme pour en chasser les dernières vapeurs d'une buée déjà à demi-dissipée.

Brusquement, il se souvint de tout... comprit les ravages qui s'étaient faits en son for intérieur et l'empêchaient de se reconnaître lui-même, car une chose bien étrange avait eu lieu : grâce à une cause inconnue, mystérieuse, le pouvoir d'aimer de Little Billee s'en était allé, même son amour pour sa mère et sa sœur, même son amour pour Trilby.

Ses facultés d'aimer avaient fui, laissant un vide, un grand trou noir où toute sa nature aimante s'était engloutie.

Avec les chaleurs Little Billee devint plus fort et l'atelier reprit un peu de son ancienne gaieté. On transporta les lits de Mmes Bagot dans une pièce qui se trouvait libre sur le même palier et les camarades vinrent rendre visite au malade, charmer ses heures de convalescence et distraire un peu sa mère et sa sœur.

Taffy et Le Laird avaient été pour Mme Bagot, tant que dura la maladie, une paire de béquilles sur laquelle elle s'était appuyée de tout son poids et sans laquelle elle n'eût pu se soutenir et traverser ces temps de trouble et d'agitation.

M. Carrel venait tous les jours bavarder avec son élève favori, ainsi que Durien et les autres :

Dodor et l'Zouzou acquirent toutes les tendresses de Mme Bagot qui leur donna de bons conseils pour lesquels ils se montrèrent pleins de déférence et de reconnaissance.

Ils lui tenaient ses écheveaux de laine, écoutaient la musique sacrée de miss Blanche avec une attention émue et contenue qui

flattait celle-ci. Ces gais fêtards de militaires ne sont-ils pas toujours la joie des femmes, grandes dames, fillettes, cocottes et grisettes?

Svengali était parti en Allemagne drapé dans une immense fourrure de prix qu'il comptait porter tout l'été, et ses poches bourrées de napoléons et de cigares de la Havane. Mais le petit Gecko venait souvent avec son violon et faisait de la musique qui soulageait Little Billee plus que toute autre chose en ramenant à son cerveau la sensibilité qui avait déserté son cœur. Les douces mélodies exécutées en maître, tant qu'elles duraient, lui rafraichissaient l'âme — la manne dans le désert. — Gecko traitait les deux dames comme si elles eussent été des déesses. Au piano, quand elles l'accompagnaient, il se confondait en excuses pour les fautes qui leur échappaient et adoptait leur « tempo » (c'est le mot technique, je crois), tournait les scherzos et allegrettos en chants funèbres, s'il y avait lieu, et convenait avec cela, — le traître —que c'était beaucoup plus joli en effet! en mépris de Mozart et Beethowen qui sans nul doute se trémoussaient dans leur tombe pendant ces concerts de brigands!...

Ils restèrent longtemps sombres et silencieux.

Quand le temps était beau on emmenait Little Billee en voiture découverte en compagnie de sa mère, de sa sœur et généralement de Taffy comme quatrième, au Bois de Boulogne, à Passy, Auteuil, Saint-Cloud, Meudon: il y a des quantités de jolis endroits aux alentours de Paris et Little Billee les aimait tous.

Quelquefois on allait aux Musées du Louvre ou du Luxembourg, au Palais Royal, ou bien à la Comédie-Française et le dimanche à l'église anglicane, rue Marbeuf.

Miss Bagot se souviendra de ce temps-là comme le meilleur de sa vie.

On prenait les repas ensemble dans l'atelier qui avait changé d'aspect, s'était comme parfumé de cette invasion féminine.

* * *

Enfin, par une de ces belles matinées qu'avril ramène à Paris et que de tièdes ondées « embaument de leurs senteurs troublantes » (exactement comme au commencement de cette histoire), un omnibus conduisit Little Billee, sa mère et sa sœur (le précieux tableau avait été expédié à l'avance) à la gare du Nord.

Taffy et Le Laird, le cœur gros et la face longue, avaient tenu, comme de raison, à accompagner la famille Bagot.

Tout le temps que dura le trajet, Little Billee jeta de longs regards sur les édifices de Paris qu'il avait tant aimés. Dieu seul savait s'il devait jamais les revoir! aussi s'efforçait-il d'en emporter la vision avec lui pour se les remémorer et en jouir quand, plus tard, son pouvoir d'aimer lui serait rendu et qu'il resterait éveillé la nuit là-bas dans la petite villa où il était né, à écouter le murmure des vagues balayant les hautes falaises.

Elle s'appelait Aline.

Il avait un faible espoir qu'il sentirait le chagrin de la séparation avec Taffy et Le Laird. Mais quand le moment des adieux fut arrivé, malgré tous ses efforts, il ne put trouver dans son cœur aucun regret. Néanmoins, il les remercia ardemment du dévouement, de la bonté et de la patience dont ils l'avaient entouré.

Mme et Mlle Bagot en firent autant.

Les deux amis avaient la poitrine trop oppressée pour ces démonstrations affectueuses, ils prirent, au contraire une expression bourrue ce qui était leur habitude quand ils étaient profondément remués et ne voulaient pas le laisser voir.

Comme le train s'ébranlait, Little Billee se mit à la portière du compartiment. Ses yeux rencontrèrent le long regard navré de ses camarades qui trahissait des regrets si poignants que ses remords de ne pouvoir les partager lui fit un mal affreux, couvrit son visage pâlot d'un masque de désolation si intense, que les autres ne purent en supporter la vue, détournèrent la tête, pris d'une

grande tentation de rejoindre leur Little Billee par le premier train, de le suivre en Devonshire pour le consoler, l'égayer... et eux, en même temps.

Ils durent résister à la tentation et réagir contre leur faiblesse. Bras-dessus bras-dessous, les yeux brouillés, traînant leurs cannes sur le pavé, ils passèrent les ponts et se rendirent au café de l'Odéon. Mais, incapables de manger ni de boire, ils restèrent là longtemps sombres et silencieux.

***

Près de cinq années se sont écoulées depuis que nous avons souhaité bon voyage aux Bagot sur le quai de la gare du Nord.

Il avait fallu à Little Billee de longs mois avant de retrouver les forces suffisantes pour se remettre à la peinture et atteindre le succès.

Qui ne se souvient de ses brillants débuts à l'Académie Royale de Trafalgar square avec *Le Picher goes to the well.* Ce tableau fut vendu trois fois le jour du vernissage : la troisième, pour 1.000 livres, cinq fois plus que ce que Little Billee en avait reçu. Et c'était un prix très élevé, dans ce temps-là, pour une toile de deux pieds sur quatre et dont l'auteur était un débutant. Elle fut vendue 3.000 livres l'année dernière à la salle Christie (trente-six ans après qu'elle avait été peinte), et figure maintenant à la galerie Nationale avec *The moon Dial* du même auteur : la première œuvre et la dernière — le bourgeon et le fruit.

L'artiste eut cette bonne fortune, si rare même pour ceux qui sont destinés à l'immortalité, que le public tout entier accepta l'œuvre d'emblée.

Son succès fut éclatant, complet, retentissant, s'imposa immédiatement d'abord aux maitres de ce temps-là, puis descendit parmi les humbles, se répandit, devint universel, populaire.

Il rencontra assez d'opposition, de dénigrements, de sévères critiques pour être consacré.

Car à mesure que les acclamations amènent les gros acheteurs, croissent les attaques furieuses, les hurlements des ratés, des désappointés et des envieux qui, ayant dans leur vie tout sacrifié à l'art et ayant échoué, se réfugient dans le journalisme uniquement pour vilipender ceux qui ont atteint la gloire.

Si de huer les rivaux plus heureux, n'est point un travail propre, c'en est du moins un lucratif et facile, qui ne requiert ni sagesse, ni talent, ni esprit, ni goût, ni même de grammaire, rapporte assez pour vivre confortablement, lancer un magasin quelconque, et en tout cas, fait bien des heureux.

Tout ceci pour en arriver à dire que Little Billee fut attaqué aussi bien que loué de tous côtés.

Mais ces attaques et ces louanges coulèrent sur lui comme l'eau sur la toile cirée.

Il n'en était pas de même pour Mme Bagot. Ce temps qu'elle vécut fut une compensation méritée à toutes les angoisses de l'hiver. Elle eut des jouissances immenses à entendre le monde éclater en louanges sur son préféré, qui avait été arraché à la mort et à d'autres dangers que, dans la jalousie féroce de son cœur maternel, elle jugeait plus redoutables.

Sa tendresse pour son fils semblait s'accroître à mesure que la force revenait à celui-ci. Mais, hélas ! il ne devait plus être le gamin innocent, expansif, enjoué qu'il était avant cette fatale année passée dans la ville meurtrière.

Un chapitre de sa vie, auquel nul ne devait toucher, était clos pour ne plus se rouvrir. Froissée, blessée, la mère n'oublia ni ne pardonna. Tout ce qu'elle put faire fut de garder le silence.

Il avait conservé son extrême douceur, son aimable caractère et sa bonne humeur ; tout était organisé autour de lui pour son confort et son agrément par la Maman Gâteau, et la gentille sœur, et les amies de celle-ci, qui ne demandaient qu'à adorer la célébrité naissante du jeune artiste resté modeste et qui s'était un beau matin, dans leur humble village, révélé un grand maître. Et parmi elles, en première ligne, était la fille du pasteur, l'inséparable de Blanche Bagot qui faisait le catéchisme le dimanche aux enfants de la paroisse : vierge au cœur pur, de bonne naissance, et possédant tout ce que Little Billee aimait autrefois à rencontrer chez une femme. Elle s'appelait Alice, était aussi belle que bonne et avait des cheveux noirs. Oh ! si noirs !...

Si Little Billee ne trouvait plus aux parties de plaisir, pique-niques, soirées de musique, etc., le charme qu'il leur trouvait jadis il n'en laissait rien voir.

D'ailleurs il y avait nombre de choses qu'il ne laissait pas voir et que sa mère et sa sœur eussent bien voulu deviner. Entre autres celle qui était sa préoccupation et son chagrin constants : l'engour-

dissement de son cœur. Il pouvait être démonstratif et affable comme par le passé, par pure habitude et aussi par devoir et reconnaissance, mais toute réelle tendresse était morte... tout à fait morte... On eût dit que cette case de son cerveau était paralysée tandis que les autres conservaient leur excessive sensibilité. Il se sentait comme un animal auquel un vivisecteur aurait enlevé une partie du *cerebellum* (ou quelque chose de ce genre). Et la sensation la plus aiguë qu'il lui restait était l'angoisse que lui causait le curieux phénomène psychologique dont il était victime et la préoccupation de savoir s'il devait en parler où le garder caché comme une vilaine plaie saignante. Il se décida pour le dernier cas par crainte de chagriner les siens, et malgré tout espérant beaucoup du temps. Il témoigna à sa mère et à sa sœur une tendresse plus vive que jamais, se réfugia dans leur affection, redoubla de dévouement, de bonté, d'attention pour chacun, comme si en assumant la vertu qu'il ne possédait plus il lui persuaderait de revenir. Il n'y avait pas de choses qu'il n'eût fait pour les pauvres et les humbles.

Ils arborèrent l'habit noir et la cravate blanche.

Son ambition aussi s'en était allée. Pourtant, il se répétait encore et toujours qu'il était un grand artiste et travaillerait à en devenir un plus grand encore, mais les lèvres seulement parlaient.

Il avait connu les joies de l'orgueil : autres joies perdues, et dont il était bien dur de se passer... A quel titre eût-il été orgueilleux maintenant et de quoi donc eût-il été fier ? Son « moi » était étranger à ses œuvres, il n'en émanait ni volonté, ni travail, ni effort.

Ce n'est pas une raison parce que 2 + 2 = 4, pour que 4 soit à considérer, ce chiffre n'est rien qu'une résultante.

Et Little Billee était semblable au 4 : un résultat inévitable de

circonstances, sur lequel il n'avait nul contrôle et pour lequel il n'était rien.

Ce qu'il sentait aujourd'hui, c'était une profonde ruine, une grande débâcle du cœur, doublées d'inquiétude, et d'une immense tristesse.

Et il semblait que cet état de mélancolie douce dût être le seul dans lequel il devait vivre, et que son existence morale présente et à venir ne serait plus qu'un grand vide lugubre que rien ni personne ne viendrait peupler et réjouir.

Cependant, il avait recouvré toutes ses facultés physiques et l'automne touchant à sa fin, il prit son essor et s'envola vers la grande cité qui, les bras ouverts, s'apprêtait à faire une ovation digne de lui au jeune peintre déjà fameux, William Bagot, *alias* Little Billee.

Little Billee devint le héros du jour

V

Quand Taffy et Le Laird étaient revenus à l'atelier ç'avait été avec un sentiment de désolation qui ne semblait pas devoir se dissiper avec le temps.

Ils se rendaient compte maintenant du charme que ces deux êtres exquis — Trilby et Little Billee — mettaient dans leur vie. Et rien ne pouvait combler le vide créé par leur absence.

Tout était sans saveur, même les sports dont on ne faisait plus que par hygiène... Et encore!

Dodor et l'Zouzou venaient rarement. Gecko ne venait plus du tout. Tous manquaient aux deux délaissés, jusqu'à Svengali qu'ils aimaient pourtant si peu.

La vue du piano, dont nul ne jouait plus, avec ses sons et ses souvenirs ensevelis sous les touches muettes, les attristait comme

l'eût fait un mausolée. Si bien qu'il fut réexpédié à Londres, par la petite vitesse, comme il était venu.

Les deux amis s'abrutissaient dans la mélancolie et la paresse. Ils avaient pris un genre comme il faut, tout nouveau pour eux; s'habillaient respectablement, dînaient au Palais-Royal, au passage Choiseul, pour 4 francs 50 centimes ; 4 francs pour le repas et 50 centimes au garçon. Ensuite, ils allaient au théâtre, de l'autre côté de l'eau, fumant d'excellents cigares.

Petit à petit, ils se mêlèrent à la bonne société, comme Lorrimer et Carnégie; arborèrent l'habit noir, la cravate blanche, la raie sur le côté de la tête et par derrière, ramenant les cheveux en avant par-dessus les oreilles ainsi que ça se faisait dans ce temps-là.

Ils s'abonnèrent au *Galiniani's Messenger*, se présentèrent au Cercle anglais de la rue Sainte-N'y-Touche — un cercle des plus select — et allèrent à l'église le dimanche.

A la fin de l'été, ils s'aperçurent qu'ils roulaient au gâtisme et convinrent de quitter définitivement Paris.

Taffy partit pour Anvers, y peindre des ivrognes flamands d'après nature et Le Laird pour l'Espagne y faire des études sérieuses de toréadors.

Or, les toréadors de Le Laird, peints place Saint-André-des-Arts, étaient devenus la grande vogue en Ecosse ; une fois exécutés à Séville, ils cessèrent de plaire et de se vendre. Ce que voyant, Le Laird essaya de faire des têtes de cardinaux et des pifferari napolitains qui eurent un si énorme succès, qu'il se promit bien de ne pas le compromettre par un voyage en Italie!

Pris d'un désir de circuler, il partit pour l'Algérie où Taffy vint le rejoindre et prendre des croquis de juives qui furent tout aussi incompris que ses autres œuvres.

Ensuite, ils allèrent passer une année à Munich, puis une à Düsseldorf, puis un hiver au Caire, etc.

Pendant ce temps-là, Taffy, qui prenait tout au grand sérieux, surtout les obligations de l'amitié, correspondait avec Little Billee dont les longues et amusantes lettres étaient pleines de ses succès artistiques et privés qui allaient grandissant. Et on aurait pu croire que celui qui les écrivait était un heureux mortel.

Les temps étaient faciles alors en Angleterre, pour les commençants : temps d'évolutions, de développement, où les nouvelles écoles se fondaient sur les ruines des anciennes. Parmi les étoiles

de cette époque, deux brillèrent d'un éclat particulier et exercèrent sur leur pays une influence qui s'y fait encore sentir.

Le monde n'oubliera pas Frédéric Walker et William Bagot.

Ces deux singuliers génies que l'on accoupla, mis en contraste ainsi que Thackeray et Dickens, Tennyson et Browning, furent les auteurs des plus belles peintures à l'huile, aquarelles et dessins qui aient été exécutés en Angleterre durant ces trente dernières années.

Ils étaient essentiellement anglais, et également originaux; recevaient leurs impressions tout droit de la nature, ne se laissaient influencer par aucune école ancienne ou moderne. Ils en créèrent plutôt qu'ils n'en suivirent, et se firent eux-mêmes leur loi. Qu'ils entreprissent des paysages, des portraits, des animaux ou des fleurs, c'était le même charme poétique, la même ineffable grâce. Et pourtant, ils étaient aussi éloignés l'un de l'autre que les deux pôles.

Leurs pinacles étaient jumeaux comme eux-mêmes et à égale hauteur, dans les nuées...

Un joli garçon, célèbre et charmant tel que l'était Little Billee, voit toutes les portes de la société londonienne s'ouvrir à deux battants devant lui. Little Billee devint bientôt le héros du jour.

Quand Taffy et Le Laird revinrent à Londres de leurs lointaines périgrinations, ils trouvèrent leur camarade habitant un appartement somptueux, richement meublé et rempli d'objets d'art de grand prix. L'atelier très beau, était encombré d'études inachevées, splendides spécimens de l'admirable talent du propriétaire. « The moon-Dial » à peine ébauché et déjà acheté par Moses Lyons, le marchand de tableaux, était posé sur un chevalet à la place d'honneur.

Une couronne de cartes de visite et d'invitation, de billets bleus, roses, mauves, pour la plupart blasonnés et dégageant un parfum mystérieux, encadrait la haute glace ancienne placée au-dessus de la cheminée Louis XIII, car Little Billee était très apprécié par les dames au cœur tendre et à la vie oisive : l'ami, le confident, l'amant platonique, le camarade duquel maris et frères n'ont rien à redouter ; le délicat dilettante Eros, le berger fidèle, qui demeure dans le pays du Tendre sans en jamais franchir les limites.

Un artiste aime son violon ou peut-être hélas! celui du voisin, en égoïste, pour les sons qu'il peut en tirer. Mais, supposez un homme qui ne connait pas une note de musique ni ne s'en soucie,

il aime cet instrument cependant pour sa forme, sa couleur, ses délicates sculptures, ses courbes élégantes... bref, par pure esthéthique. Il en possède une pleine galerie et les chérit tous — un harem ! Il en prend grand soin, les admire amoureusement, les décroche de la muraille pour les mieux contempler ; les caresse, les appelle de petits noms d'amitié et murmure des confidences dans leurs seins, en écoutant ravi le murmure subtil qui s'en échappe. Mais jamais il ne pose l'archet sur les cordes ; elles ne résonnent pas pour lui et qu'importe ! C'est une fausse notion que les violons soient faits seulement pour être joués. Eh bien, c'était de cet amour désintéressé que Little Billee aimait les femmes.

Il arrivait qu'il se laissât séduire par une vieille douairière.

Bien des fois, ses camarades de la bohême lui avaient reproché de faire des courbettes. C'était fort injuste. Mais rien n'asticote plus les confrères restés en arrière que nos succès auprès des soi-disant «grands», les « petits lords et les petites ladies » de ce petit grand monde. Ça n'était pas lui qui les faisait les courbettes, il les recevait.

Il avait conquis son aversion pour les gens de haut rang (nous en arrivons tous là, le jour où nous y avons une place).

Il commença par trouver les femmes charmantes comme elles savent l'être en effet : aimables, simples et gracieuses. Il admira avec quelle aisance elles savent porter le poids des richesses et aussi celui de la pauvreté, si la fortune est adverse, au contraire des princesses de comptoir qui s'acquittent si mal de ces deux devoirs également difficiles.

Mais il s'aperçut bien vite que si un roturier peut être de leur intimité il n'en reste pas moins d'une autre caste. De cette intimité, il se lassa quand il découvrit à ses belles amies des défauts qu'il ne leur avait pas d'abord soupçonnés : leurs manières étaient incontestablement supérieures à leur morale ! Et puis, il y avait en

elles un effroyable amalgame de vertus et de vices, de bien et de mal. Elles lui semblèrent dénuées de raffinement et de goût dans leurs prédilections ; honorant de leurs faveurs (qu'il avait crues précieuses) des êtres indignes ou pis — des étrangers, des passants, rien que pour le plaisir de la nouveauté, la distraction d'un moment — curiosité de névrosées. Enfin, et ce fut ce qu'il ne put leur pardonner — il comprit qu'elles étaient toutes inconstantes. Et un beau jour, il s'avoua que ces grandes dames savaient à leurs heures être aussi désagréables, mal élevées et grossières que des filles ; et il s'en tint autant que possible à l'écart.

De temps en temps encore, il arrivait qu'il se laissât séduire par une vieille douairière dont l'expérience de la vie l'intéressait ; ou par quelque douce jeune fille, dont la beauté et l'esprit lui rappelaient Trilby. Mais de telles rencontres peuvent se faire dans tous les milieux sans qu'il faille les chercher sur les hauteurs.

On avait tant de choses à se conter.

Il ne fréquentait plus que quelques intimes : lord Chilsechurst, le baron Stoppeinheim. Dans les salons de ce dernier à Cavendish-Square se trouvent plusieurs tableaux signés W. B. ; ou bien encore W. Moses Lyons, *Upper conduct street*, avec lequel il faisait des affaires ; car il aimait à gagner de l'argent pour le dépenser royalement en présents à sa mère et à sa sœur dont la situation précaire s'était trouvée soudainement changée par ses succès. Jamais fils et frère ne fut plus généreux que celui-ci.

Puis, il se mit à étudier les bas-fonds de la grande cité : White-Chapel, les Wtinories, les Docks, Ratcliffe, Dighway, Rotherhithe où il se fit connaitre et aimer. Il eut bientôt autant d'amis parmi les constructeurs de bateaux, ouvriers, vieux loups de mer, qu'à Belgravia et Pall Wall. Il fréquenta les tavernes où les hommes

du peuplé se rencontrent après la dure journée de travail, pour se reposer et fumer autour de tables chargées de bocks en étain, et écouter les paroles du président et de son antagoniste, assis aux deux bouts de la table.

L'entrée en est libre à quiconque peut s'offrir un bock et une pipe, et est disposé à chanter une chanson.

Aucune introduction n'est nécessaire.

La première fois que Little Billee pénétra dans une de ces réunions, le président tapa sur la table avec sa longue pipe de terre cuite et s'adressant à son vis-à-vis :

— Il me semble que le nouveau venu a une tête de musicien, auriez-vous la bonté de lui demander de nous chanter quelque chose?

Et Little Billee s'exécuta, s'efforça de plaire à cet auditoire d'un nouveau genre.

Là, comme ailleurs, il réussit à se rendre populaire. Et bientôt il fut décidé qu'aucun ne chantait de plus jolies romances, ne faisait des discours supérieurs ni ne savait mieux remplir les fonctions de président que Little Billee.

Parmi ces gens de basse extraction, il conservait son langage châtié, ses manières élégantes, était le même que dans les salons princiers des grands personnages.

Et ainsi, cette immense sympathie des hommes qui éclate dans toutes ses œuvres, croissait, l'indemnisant jusqu'à un certain point de ce qui lui avait été enlevé.

Il aimait à rencontrer ses semblables quelle que fût leur situation sociale.

Qu'il se trouvât en bac ou à bord du yacht d'un millionnaire; sur une impériale d'omnibus ou sur un coach, il était également à l'aise. Toutefois la classe qu'il préférait entre toutes, était la sienne : celle des intelligences distinguées. Il se plaisait surtout avec ceux qui ne doivent le succès qu'à leur valeur personnelle et à leurs propres efforts, les travailleurs aux cerveaux laborieux et féconds.

Quand il se sentait peu disposé à présider un meeting et qu'il était fatigué d'entendre discuter les incidents de la Cour, les grands mariages, les cracks de l'année, les scandales de la veille, du jour et du lendemain, les sports et les modes, il s'en allait chercher le repos et la distraction dans quelque intérieur patriarcal (il y en a encore quelques-uns en Angleterre, Dieu merci!) et, si possible,

pour un moment, l'oubli de sa cruelle insensibilité de cœur, cette étrange maladie qui menaçait d'être chronique et intéressait au plus haut point les savants et les maîtres de la science qui s'avouaient impuissants à la comprendre et à la guérir. Et le malade s'y résignait maintenant, petit à petit, comme on se résigne à la cécité, la surdité ou autre infirmité incurable, car elle avait duré cinq longues années déjà sans la moindre amélioration.

Quelquefois, pendant son sommeil, il est vrai, dans un rêve béni, la puissance d'aimer lui était rendue. Mais alors un sursaut de joie le rendait à la triste réalité. Il faisait des efforts inouïs pour se rendormir et rêver à nouveau qu'il aimait sa mère, sa sœur, ses amis, son art et... Trilby... surtout Trilby!...

Ces nuits-là étaient le plus beau temps de sa vie.

*
* *

Le jour de l'arrivée à Londres de Taffy et de Le Laird, tout de suite la bonne intimité avait repris.

Little Billee était en apparence resté le même garçon, démonstratif, génial, caressant, et avait conservé malgré les adulations dont il était l'objet, son attractive simplicité.

On avait tant de choses à se conter! Mais Taffy ni Le Laird n'osaient insister sur Paris, craignant, dans leur sollicitude prévoyante, d'évoquer chez Little Billee un passé douloureux.

Et pendant ces réunions charmantes, cette communion d'âmes des camarades longtemps séparés et enfin réunis, il arrivait que, par moment, Little Billee sentît plus aiguë et plus profonde, la lame empoisonnée qui tourmentait son être.

Non, décidément, il n'avait plus l'ombre d'affection pour les copains d'autrefois. A quoi bon se décevoir soi-même! Taffy était devenu commun et ennuyeux; quant à Le Laird, il était tout à fait abruti, ne s'intéressant qu'à des billevesées! Et s'ils étaient à table, Little Billee se surprenait les regardant avec une sorte d'hostilité et de dégoût, les jugeait vulgaires et stupides, constatait que leurs oreilles rougissaient et leurs yeux s'allumaient à mesure qu'ils mangeaient avec un appétit glouton. Et après que ces vilaines pensées s'étaient dissipées, il se les reprochait, leur en voulait d'avoir un instant sali sa pauvre âme troublée.

* * *

. . . . . .

Comme chacun sait, sir Louis Cornely, le fameux sculpteur, habite à Campden Hill, un palais féerique, appelé Welchen Lodge, et dont les nombreuses fenêtres donnent sur des jardins immenses.

En dépit de ses quatre-vingts ans, il travaille comme au temps de sa jeunesse, et ses mains ont conservé leur merveilleuse adresse. Mais il ne donne plus de ces fêtes royales qui l'ont rendu aussi célèbre, comme hôte que comme artiste.

Puis ce fut le tour de Roucouly.

Quand il eut la douleur de perdre la fidèle compagne de toute sa vie, il s'enferma loin du monde, et depuis n'y rentre que pour remplir ses devoirs à l'Académie Royale, et faire acte de présence à la Cour, une fois l'an.

Toutefois, à l'époque où nous sommes, il n'y avait pas de maison à Londres qui donnât de plus brillantes fêtes que celle-ci, et on n'eût pu trouver nulle part, d'hôtesse plus accomplie que lady Cornely et sa charmante fille.

Un samedi, Taffy, Le Laird et Little Billee, celui-ci servant de guide aux deux autres, se présentèrent à Welchen Lodge. Ils furent reçus à la porte de l'immense *music-room* par le maître de séant, superbe vieillard à barbe grise, ayant grand air, en dépit de sa calotte de velours noir qu'il portait toujours sur son crâne

chauve, et par sa femme, si magnifiquement vêtue, qu'ils eussent été tentés de tomber à genoux comme en présence de quelque puissance orientale, si l'accueil tout cordial qui leur fut fait ne leur eût rappelé devant qui ils se trouvaient.

Quelques pas plus loin, ils rencontrèrent Antony Lorrimer, et le Grec, les lèvres du dernier cranement ombragées de longues moustaches en croc.

Ils n'eurent pas le temps de renouer connaissance. Le piano préluda brillamment et signor Ginglini avec Adelina Patti entonna le *Miserere* de Verdi qui fit plaisir à tous.

Quand le duo fut terminé, Little Billee désigna à ses amis les gens en renom et les présenta aux plus jolies femmes.

Puis ce fut le tour de Roucouly. Il chanta de simples romances avec une voix divine, aussi douce que celle qui avait chanté le *Noël* d'Adam à la Madeleine, une certaine mémorable nuit. Enfin ce fut un solo de violon par le jeune Joachim, le grand violoniste, suivi d'un solo au piano par Mme Schumann. Ces deux artistes interprétèrent J.-S. Bach avec une perfection consommée.

Ce qui ajoutait au charme de ce délicieux concert c'était qu'au lieu d'être serré comme des harengs dans leur caque, ainsi que c'est généralement le cas, chacun avait la facilité de circuler dans les vastes et nombreux salons, d'admirer les œuvres d'art qui y étaient entassées et de causer à un ami, çà et là, entre chaque morceau.

On pouvait aussi errer dans les jardins à la clarté des étoiles et des lanternes vénitiennes.

Là, les profanes peu amateurs de musique, bavardaient, riaient, flirtaient, discutaient le grand Zola, Maupassant, Pierre Loti, etc., vantaient la supériorité de la France sur l'Angleterre, en fait de littérature, de peinture, de musique, de tout...

Je sais bien que les trois célèbres écrivains ici mentionnés étaient inconnus alors. N'importe! ils ont des prédécesseurs qui les valaient, certes : Feydeau et Flaubert par exemple; ou pour ceux qui tiennent à garder leur innocence et ne les ont pas lus : feu miss Austen; et afin que plusieurs branches soient représentées ajoutons : S. Bach et Sandro Botticelli. Si l'on connait tous ces génies étrangers et si l'on peut en parler, on est apte à tenir une place très convenable dans les milieux les plus intellectuels d'Angleterre.

Un peu avant dans la soirée, un beau garçon, grand et vigoureux, à l'aspect étranger fit son apparition, un rouleau de musique

sous le bras. Un mouvement courut dans la foule et on put entendre chuchoter dans toutes les langues : « Voici Glorioli. » Alors les beautés féminines s'avancèrent vers le nouveau venu en déployant tout leur arsenal de coquetteries : *prinzessen*, *comtessen*, *serenen english actessen*, pour dire comme Svengali.

Suivi de son accompagnateur, Glorioli monta sur l'estrade, tenant à la main une feuille de musique qu'il ne regardait pas (il souriait aux dames), et de ses grosses lèvres humides et barbues qu'il ouvrait à peine, retentirent des sons idéaux des plus variés, qui firent trépigner l'assistance en un enthousiasme frénétique. Les paroles, dignes de la musique, sont si jolies que je ne résisterai pas à la tentation de les citer (elles sont d'Alfred de Musset) :

Bonjour, Suzon, ma fleur des bois !
Es-tu toujours la plus jolie ?
Je reviens, tel que tu me vois,
D'un grand voyage en Italie !
Du paradis j'ai fait le tour
J'ai fait des vers — j'ai fait l'amour
Mais que t'importe !
Je passe devant ta maison :
Ouvre ta porte !
Bonjour, Suzon !

Je t'ai vue au temps des lilas.
Ton joyeux cœur venait d'éclore,
Et tu disais : « Je ne veux pas,
Je ne veux pas qu'on m'aime encore ! »
Qu'as-tu fait depuis mon départ ?
Qui part trop tôt revient trop tard,
Mais que m'importe ?
Je passe devant ta maison :
Ouvre ta porte !
Bonjour, Suzon !

Au commencement de la romance, tant qu'elle dura et après qu'elle fut finie, on plaignait les autres artistes d'être ainsi complètement éclipsés. Aucun d'eux n'eut envie de provoquer la comparaison et ne voulut se faire entendre ; et comme Glorioli, fatigué, refusa de s'exécuter à nouveau, le concert se trouva terminé.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Th. Batbedat).

L'ANNEAU [1]

(Suite et fin.)

X

Ce même samedi, pendant que Josée attendait sa visite, Henri, qui n'avait pas reçu de réponse à sa lettre, sortit après le déjeuner.

Sans but de promenade, il se trouva dirigé d'instinct vers l'avenue Victor-Hugo. Là, le projet de monter chez elle devait logiquement se présenter à son esprit. Mais toute logique échappe aux amoureux ; et s'il examina un instant ce projet, il le rejeta aussitôt, pour plusieurs motifs où se mêlait, à des scrupules de tact, autant de vanité souffrante que de timidité inavouée.

« Non, se disait-il, Josée marque trop par son silence le désir de ne pas me voir pour que je me croie autorisé à lui rendre visite. Que ce silence implique du dédain ou simplement de l'indifférence il n'est digne de moi ni de m'humilier ni de m'imposer à elle. »

Comme il raisonnait de la sorte, la vue de sa maison, dont il s'était approché, lui causa un tel émoi, que la seule idée d'en franchir le seuil, d'affronter le regard des domestiques, le fit, d'ailleurs, rétrograder.

Il revit le magasin de Fred, au seuil duquel elle l'avait attendu un soir, évoqua leur promenade de ce soir-là, et d'autres semblables, songa qu'il portait sur lui les deux seuls billets qu'elle lui eût écrits. Le premier, griffonné au crayon, lui donnait rendez-vous au Palais de Glace. Une idée subite l'illumina. Il savait qu'elle y allait souvent patiner, presque tous les jours. Peut-être l'y trouverait-il cet après-midi? Sa rencontre paraitrait toute fortuite. Quoi de plus naturel qu'il fût entré là par hasard ?

Déjà il s'acheminait vers les Champs-Elysées. Peu nombreux encore étaient les patineurs quand il arriva. Il vint s'asseoir dans le pourtour, à une petite table, et ne tarda pas, malgré la chaleur

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

des poêles allumés, à sentir l'air glacial de la piste lui envahir les jambes. Sur cette piste blafarde, ses yeux suivaient les courbes gracieuses des patineuses; les sons d'un orcheste s'élevaient dans l'espace sonore, et patineurs et patineuses semblaient ne pas tenir au sol, tant leurs fuites étaient rapides et leurs évolutions légères. Un jeune élégant, les mains dans les poches, exécutait de si vertigineux virages que la fumée de sa cigarette l'enveloppait d'une auréole. Il s'arrêta net sur la pointe de ses patins en même temps que s'arrêtait l'orchestre, et Henri, qui venait de s'oublier une minute à le suivre, se retrouva seul, les pieds glacés, devant un verre de liqueur qu'il avait commandé. Le temps passa; l'orchestre reprit, se tut. La monotonie du spectacle le pénétra d'ennui ; il se leva, vint poser les pieds sur une bouche de chaleur. Cet après-midi lui parut interminable.

Cependant la piste peu à peu s'emplit ; le pourtour s'anima, les tables se garnirent. Il vit, avec 5 heures, l'obscurité venue, papilloter le gaz et resplendir les foyers électriques. Une sorte de de torpeur l'avait alourdi qu'il ne secoua que dehors, en regagnant le cercle, par les Champs-Elysées.

« Brr! » fit-il, pris de frisson.

Il était triste et découragé, sentant venir pour lui l'époque où l'amoureux délaissé s'agite dans le désert. Il pensa :

« Quand tout ce qui est beau dans la nature ne sert qu'à vous rappeler la femme aimée, quand le parfum des fleurs vous rappelle son parfum, quand la musique n'est douce que parce qu'elle vous rappelle sa voix, quand il n'y a plus rien dans l'univers qu'elle seule et qu'elle s'en va, et que vous vous retrouvez dans le vide sans appui, sans refuge, alors... »

Il n'osa conclure, murmura « Alors... Alors... » Puis, brusquement :

« Quoi? Suis-je sans refuge, sans appui? N'ai-je pas ma mère qui m'aime et qui s'inquiète? Comme j'ai été injuste pour elle ! »

Mais cette pensée, qui l'émut, laissa entière sa tristesse. Il fit un effort pour se ressaisir, reprendre espoir.

« Voyons, je raisonne comme si j'avais perdu Josée. Rien n'est moins sûr pourtant, et son silence est peut-être le simple effet d'un malentendu. Mais quel malentendu ? Comment m'expliquer ? Ah ! comment savoir? »

Il monta au cercle en se disant : « Il faut que j'avise », se trouva devant une table à écrire et tira, pour les relire, les deux billets

qu'il avait d'elle. La fleur séchée que contenait l'un d'eux glissa dans sa main. C'était donc là cette fleurette qui devait lui porter bonheur ! Il se revit quand il l'avait reçue, un après-midi, pendant le séjour de Laret à Paris ; il se rappela ce mot de son ami dont il avait été choqué : « Un peu rococo, le coup du cimetière ». Et de cette journée se déroula, les heures passées dans le bruit des cabarets chantants, les propos misérables d'Edmond et les soupçons que dissipait Josée le lendemain par la simplicité de ses réponses, dans ce coin de salon où leurs lèvres longuement s'étaient unies. De ce baiser, il gardait encore le frémissement, tant il l'avait sentie à lui en cette minute. Minute enchantée, agrandie par l'illusion et aussi trop brève, où était-elle, entraînée dans l'éternelle fuite de tout ? Il considéra douloureusement la fleur recroquevillée, cette pensée morte. Et voici qu'ayant tiré à lui une feuille de papier, il se mit à écrire à Josée comme il lui eût parlé :

« Cette pensée qui devait me porter bonheur, voyez, elle s'est fanée, et il me semble en la regardant que son charme de talisman s'est évaporé avec son parfum ! Reprenez-la. Car je veux demain matin aller en cueillir une autre à l'endroit même où vous l'aviez cueillie. »

Il savait que, tous les dimanches matin, Josée allait au cimetière, à Passy. Il s'en représenta les arbres effeuillés, le silence, le décor d'automne. C'était là que, demain, il l'attendrait. Et comme il glissait la fleur dans le papier plié, ses yeux rencontrèrent ceux de Mareuil qui passait près de lui. Il mit, d'un mouvement instinctif, la main sur sa lettre, comme pour se garantir contre une indiscrétion improbable. L'autre sourit, et le poète discerna dans son sourire cette même insupportable ironie qu'Edmond avait mise à lui dire : « Psychologue ! » Il en eut une sensation humiliée, suivie du même trouble avec lequel il avait, à cet instant, prononcé : « Alors, ton frère ? » pour recevoir aussitôt, comme un soufflet, cette phrase : « Mon frère ? Eh ! oui, il a marché. »

Mareuil s'éloignait. Il le rappela :

— Dites-moi, Mareuil !

L'autre s'approcha, l'air interrogatif.

Dans leurs relations demeurées cordiales en apparence, Henri n'avait pas été sans remarquer la raideur qu'apportait son ami. Plusieurs fois il avait voulu s'en expliquer avec lui. Et à ce moment, dans son trouble, il ressentait un tel irrésistible besoin de parler de Josée qu'il en saisit aussitôt l'occasion.

— Écoutez, Mareuil, dit-il, j'ai un avis à vous demander, et si je ne vous l'ai pas demandé plus tôt, c'est qu'il y a quelque chose entre nous qui n'est pas très net. Nous avons l'air de nous traiter en adversaires... Oh ! ne vous en défendez pas ; je ne mets les torts d'aucun côté ; je constate seulement que quand vous n'êtes pas fermé, glacial même, vous cherchez à me piquer, ce qui suscite chez moi à votre égard une certaine défiance. Eh bien ! j'écarte toute fausse honte et vous dis : Cessons ce jeu, parlons franchement. C'est vous qui m'avez fait connaître Josée, vous qui m'avez très amicalement conseillé alors. Vos conseils, je ne les ai pas suivis. Est-ce une faute ? Je ne sais encore. Mais je peux le savoir peut-être, si vous êtes resté assez mon ami pour répondre à la question que je vais vous poser.

Mareuil l'avait écouté sans l'interrompre par aucun signe, assis familièrement sur le bord de la table. Il souriait encore, mais sans ironie, à ces paroles naïves du poète.

— Que voulez-vous que je vous dise mon bon ? fit-il. Mieux que personne vous devez juger si vous avez eu tort ou raison. En quoi mes avis peuvent-ils vous servir ?

— Vous connaissez Josée mieux que moi, reprit Henri ; vous la connaissez depuis plus longtemps. Eh bien ! si quelqu'un venait vous dire qu'elle s'est donnée à tel monsieur qu'on vous citerait, le croiriez-vous ?

Il sentit qu'il était coupable envers Josée de parler ainsi d'elle. Mais il s'attendait si bien à cette réponse : « Non, je ne le croirais pas », que d'avance il s'en réjouit comme de la démonstration évidente que la jeune fille était au-dessus de tout soupçon. Mais Mareuil parut hésiter.

— A quelle époque remonterait le fait ?

— Il serait tout récent.

Mareuil se rappelait la parole de Josée : « Dans huit jours, je serai votre maîtresse et vous n'aurez plus aucune raison de scrupule. » Est-ce qu'elle aurait été assez folle ?... Alors, quel jeu jouerait-elle avec Henri ? A ce moment, il vit la figure du poète refléter la plus vive anxiété. Il dit nettement :

— Mon bon, je ne sais rien ; je n'ai pas d'opinion ; je ne puis vous répondre.

Henri sentit comme une main qui l'étranglait ; il fit un effort pour souffler et il lui sembla qu'il perdait l'équilibre, pris de vertige, et tombait dans le vide. Cela dura une seconde à peine. Il se

retrouva assis devant cette table où était posé le billet qu'il venait d'écrire, vit à son ami un air apitoyé et s'écria :

— Vous savez quelque chose. Je vous demande pardon si j'abuse... Vous voyez, je suis un peu abasourdi... Dites-moi ce que vous savez.

Mais Mareuil, qui gardait en toutes circonstances le souci de rester correct, jugea qu'il ne pouvait parler.

— Ne me demandez rien, je ne puis rien vous dire, je n'en ai pas le droit...

Un mot de plus et il cessait d'être digne. Henri comprit qu'il était devant un mur et que, quoi qu'il fit, il ne verrait rien, ne saurait rien de ce qui se passait derrière. Il était frémissant, pris d'un besoin d'agir immédiat. Sa main, en les froissant, réunit les papiers épars sur la table, les lettres de Josée, sa lettre à lui. Il se leva, serra avec une force nerveuse la main de Mareuil :

— Je vous remercie... merci...

Il le quitta, sortit. Il allait trouver Cervières, l'interroger, tout savoir. Son désir d'avoir une certitude devenait si impérieux qu'il ne prévoyait pas d'obstacles, ne songeait pas à ruser pour obtenir des confidences. Cervières parlerait ; il en portait la conviction dans le frémissement de ses mains, dans l'extraordinaire furie qui le possédait maintenant. Il est de ces instants d'exaltation suprême où l'homme, hors de soi, prend un aspect si terrible que nul ne résiste à la puissance d'intimidation qu'il dégage. Quel est celui, parmi les plus braves, qui, sans frissonner verrait prêt à se ruer sur lui un fauve féroce ou un fou furieux ? Un fauve, un fou, Henri était l'un et l'autre quand, dans les bureaux de *l'Actualité* il demanda Cervières. Un garçon lui dit qu'il venait de partir Cette déception le refroidit un peu. Il se retrouva dehors, où sa fièvre consumée par sa violence même tomba pendant le trajet qu'il fit à pied du journal à la rue de la Bienfaisance. Tout être livré à ses forces instinctives un instant déréglées passe sans transition de l'exaltation la plus vive au plus morne abattement, et, avec de brusques ressauts d'énergie, de la défaillance au courage, comme on glisse vertigineusement de haut en bas et de bas en haut sur les rails des montagnes russes. C'est ainsi qu'introduit dans la chambre à coucher où Cervières passait un pantalon de soirée, Henri se trouva si ému que sa voix mal affermie articula avec peine devant son ami, étonné de le voir à cette heure et de sa figure défaite :

— Ma visite anormale t'étonne... et tu devines bien... qu'il se passe... quelque chose d'inaccoutumé...

Sa voix s'étranglait. Il se sentait lâche tout d'un coup, pris de l'immense besoin d'entendre de douces paroles, des paroles d'amitié. Il ne songeait plus à sauter à la gorge de personne ; ses mains tremblaient ; il lui semblait que son cœur se fendait, que des larmes montaient en flot à ses yeux, qu'il allait pleurer là. Il se ressaisit désespérément; mais il ne put chasser l'attendrissement bête qui lui venait. Il continua :

— Je viens à toi loyalement. Nous nous connaissons depuis le collège ; tu ne me veux pas de mal, n'est-ce pas ? Or, tu as devant toi un homme dont l'avenir heureux ou malheureux dépend d'un mot que tu vas dire. J'ai la naïveté de croire qu'il est des circonstances où l'on se doit toute la vérité. Regarde-moi et dis-moi sur ta conscience quelles ont été tes relations avec Josée.

Cervières avait passé son pantalon ; il était debout et cherchait sa cravate sans s'apercevoir qu'il l'avait à la main. Il prévoyait des complications, des tracas, quelque sotte affaire avec cet emballé d'Henri. Ah ! ces petites filles ! Si jamais il s'y laissait reprendre !... Néanmoins il répondit avec une apparence dégagée :

— Hé ! là, mon ami, tu as la tête à l'envers. On ne tombe pas chez les gens comme ça à l'improviste pour leur demander des renseignements sur une femme. Josée t'intéresse donc si fort?

— Je dois l'épouser.

Cervières avait fini par trouver sa cravate qu'il ajustait, les yeux dans sa glace. Il se retourna étonné :

—Ah ! oui ?

Et aussitôt :

— Eh ! mais, c'est pour moi une excellente camarade, rien de plus.

La voix d'Henri trembla :

— Donne-m'en ta parole d'honneur.

Et comme l'autre allait répondre, il l'arrêta :

— Seulement, réfléchis bien que, si tu me trompes, tu te rends vis-à-vis de moi responsable d'une action déloyale.

Son ton, malgré lui, s'était fait agressif. Cervières le prit de haut :

— Il me semble que tu me menaces ?

— Oh ! pas de vaines paroles ! cria Henri qui, le sentant se dérober, retrouvait sa violence. Tu vois bien que je suis décidé à

savoir coûte que coûte. Un pas de plus, et je franchis les limites de la raison pour entrer dans le domaine de toutes les folies. Si Josée s'est jouée de moi, c'est une coquine. Or, si c'est une coquine, quel scrupule d'imbécile galanterie t'empêcherait honnêtement de m'éclairer ?

Cervières pensait : « Je ne peux pourtant pas lui dire... » Il haussa les épaules, simplement.

— Tu reconnaîtras que j'ai la patience longue.

Tant de calme commença d'ébranler Henri.

— Alors, dit-il, Edmond m'a menti. Il n'a pas vu Josée sortir d'ici, et toi dans une tenue, et le reste...

— Ne joue pas au plus fin, répliqua Cervières, Edmond ne t'a rien dit.

La porte s'ouvrit. Edmond, qui venait du dehors et avait entendu son nom, se montra.

— Tiens, bonsoir ! On parle de moi ici.

— Un instant, fit son frère en l'éloignant du geste.

Mais Henri le retint.

— Reste. Nous parlons de toi en effet. Répète un peu ce que tu m'as dit sur Josée.

Il parut ne pas comprendre.

— Moi ?

— Oui, l'autre soir. Ce que tu m'as dit de ses relations avec ton frère.

Edmond se mit à rire.

— Ah ! c'est ça ! C'est pour ça que tu prends cet air d'enterrement ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Est ce que tu te serais brusquement découvert un lien de parenté avec cette aimable personne ?

Et comme son frère l'interrompait, lui demandant ce qu'il avait dit :

— J'ai dit... J'ai dit... Eh ! vous me rasez avec vos histoires. Oh ! là ! là ! quels raseurs !

Alors Cervières fit un geste qui signifiait : « J'ai fait ce que j'ai pu... Tant pis ! Je m'en lave les mains. » Et il avoua, préoccupé seulement de se trouver des excuses :

— Eh bien ! oui, c'est trop bête à la fin. Qu'est-ce que tu veux ? elle s'est jetée à ma tête. On ne refuse pas une femme qui s'offre ainsi. Ah ! je t'assure bien que je ne lui ai pas fait la cour et que si j'avais su que j'étais le premier... car c'est ce qui est extraordinaire dans cette affaire... Ah ! elles sont si toquées, toutes !

— C'est donc vrai? murmura Henri. C'est donc vrai?

Il n'avait pas cru jusque-là que ce fût possible; il doutait encore jusqu'au bout. Mais l'évidence se faisait. Il s'assit, accablé, sur une chaise, regardant douloureusement de ses yeux obscurcis ce lit où s'était passée cette chose. Oh! l'affreuse vision de Josée enlacée par ce bellâtre qui, maintenant, son habit endossé, lissait sa moustache blonde, en déclarant, dans son stupéfiant égoïsme :

— Et puis, vraiment elle n'est pas intéressante. Comment s'attacher à une femme qui vous tombe un beau jour dans les bras et qu'ensuite on ne revoit plus? Car elle n'est même pas revenue.

Henri hochait la tête, morne. Ses yeux fixes ne voyaient plus rien. La vision de Josée s'était évanouie, et une stupeur arrêtait un instant la marche de ses pensées. Il sentait qu'il serait resté là, longtemps, dans un étrange assoupissement de toutes ses facultés actives, sans rien vouloir que du silence. Puis, peu à peu et péniblement, une demi-lucidité se fit dans son esprit. Il se répéta : « Elle m'a menti, elle m'a menti! » étonné d'être sans révolte, comme s'il se fût agi d'un autre que lui. Il ne souffrait pas, il ne souffrait plus; il semblait évadé de cette enveloppe de chair inerte, là, sur cette chaise. L'éternelle duperie! Les femmes étaient toutes comme celle-ci, de jolis animaux conduits seulement par l'instinct, et l'amour, l'amour divin, exalté par les poètes, n'était, à leurs yeux, qu'un phénomène d'attraction physique. Ah! la sincérité d'une tendresse, la flamme d'une intelligence, un grand caractère, une âme ardente, le talent, comme cela pesait peu pour elles, devant une jolie moustache! Mais il tressaillit, Edmond lui disait amicalement :

— Allons, vieux sentimental, tu seras donc toujours refait? Mais qu'est-ce que tu as donc à te laisser rouler ainsi, toi, un garçon intelligent? Si tu avais entendu le ton dont elle me disait quand elle venait au journal voir mon frère et que je lui parlais de toi : « Trévins! Oh! le pauvre petit, il n'est pas bien compromettant! »

Henri se leva pour s'en aller. Il serra la main d'Edmond qui le reconduisait, pendant que Cervières lui criait :

— Sans rancune, au moins!

D'abord, l'air vif et la marche fouettèrent son sang. Il était comme ces malades qui éprouvent un singulier soulagement à la suite d'une médication énergique et qui ne savent encore comment ils se trouveront tout à l'heure. Pour l'instant, à la pensée que le

voile était déchiré, qu'il déjouait l'intrigue, déchiffrait l'énigme, tenait enfin une certitude, il respirait.

Ah! voir clair dans l'être mystérieux qui vous torture, se dire : « Je ne cherche plus; je n'ai plus à retourner sans cesse le même problème; non, la solution, je l'ai, palpable, je la tiens, la voici! » quelle délivrance! La duplicité de Josée lui apparaissait indubitable. Comment eût-il pu deviner le drame secret qui avait bouleversé cette âme? Pour lui, elle s'était donnée vilement, sans passion, à cet être qui ne l'aimait pas; elle s'était donnée avec l'espoir d'un plaisir qu'elle n'avait pas eu sans doute, puisqu'elle n'était pas revenue. Il songea que, le jour où elle sortait de ses bras, elle lui avait apporté, comme d'habitude, un visage calme et qu'il lui avait dit des paroles d'amour. Ah! visage hypocrite! Il se rappela cette phrase d'elle à propos de Cervières : « Je n'aime pas les blonds ». Bouche menteuse! Femme perfide! Quel jouet dérisoire il avait été entre ses mains! Et avec quel dédain elle devait le juger! Il n'avait rien de ce qu'il fallait pour lui plaire, avec sa taille médiocre et son inélégance. Il était juste assez bon pour le rôle de dupe qu'elle lui réservait. Est-ce que jamais elle avait accordé la moindre attention à sa personne, remarqué seulement ses traits? Il retrouvait cet infime détail : Un soir qu'elle était venue sans qu'il l'attendît, elle ne s'était même pas aperçue qu'il n'était pas rasé et il avait fallu qu'il en parlât pour qu'elle lui dît étonnée : « C'est vrai, vous n'êtes pas beau. » Or, voici qu'il se revit avec elle ce soir-là, dans le petit salon d'attente ouvert sur le vestibule du cercle. Toutes les particularités de cette heure s'évoquèrent, depuis son sourire d'Ève tentante, pendant qu'il la débarrassait de son manchon d'astracan et de son parapluie à béquille d'or, jusqu'à cette impression désagréable dont il n'avait pu se défendre en constatant, au toucher, que les violettes de sa jaquette étaient artificielles. Bouquet menteur, bouquet faux, menteur et faux comme elle, comme sa personne faite de ruses et d'artifices, dont les rires, les paroles, les gestes, tout était en toc!

Il répéta avec amertume :

— En toc! en toc!

Maintenant, déparée de l'illusion qui la lui avait fait aimer, derrière la façade de sa séduction mondaine, dans la pauvreté de ses ficelles, elle lui apparaissait pitoyable, à la façon d'un tour brillant de prestidigitation qui, le truc deviné, ne vous laisse que l'étonnement humilié de vous y être laissé prendre. En toc ses

abandons de comédie; en toc cette confidence calculée : « Je ne m'appelle d'aucun nom; la personne que je croyais ma mère n'est que l'épouse de mon père. » Ah! ah! le bel aveu, destiné à lui donner désormais toute confiance en elle! Comment douter après cela de sa franchise et de sa loyauté? C'était encore ce même soir qu'elle lui avait passé au doigt cet anneau qu'il portait depuis. Il tira la main de sa poche et vit luire le frêle cercle d'or. Alors toute sa rancune creva; il le saisit entre ses dents, mit une telle rage à l'arracher qu'il se meurtrit la chair.

Ainsi il se débarrassait de tout lien avec elle, il se libérait.

A ce moment l'éclairage d'un café sur la place Saint Augustin le fit s'arrêter, avec l'idée d'y entrer, d'écrire deux lignes brèves de rupture. Mais comment jeter sur le papier froid tout ce qui lui montait de fiel aux lèvres dans le bouillonnement de son sang, dans la furieuse tempête qui se déchaînait en lui? Ses poings se crispèrent. Non! non! il voulait la voir! Et il se remit à marcher impétueusement. Il allait entrer chez elle, la faire blêmir, la confondre, l'écraser. Ah! quel outrage inventer, assez ignoble pour qu'elle en restât à jamais salie? Car cela ne suffisait pas à sa haine de lui crier devant tous qu'elle était une misérable! une misérable! une misérable!

XI

Josée venait de quitter sa toque de loutre et de la déposer dans sa chambre, quand une vibration de sonnerie la fit sursauter et penser aussitôt à Henri, non à une visite improbable, mais à une lettre pressée, un télégramme peut-être. Quelques instants après, elle vit entrer Betty.

— C'est un monsieur qui demande à voir Mademoiselle. Il n'a pas donné sa carte, mais il m'a dit que Mademoiselle le recevrait sûrement. C'est un nom en *ins*.

— Trévins? dit elle, n'osant y croire encore.

— Oui, Mademoiselle, c'est bien ce nom-là.

Son cœur se mit à battre. Et, par une naturelle coquetterie, elle voulut, avant de le rejoindre, interroger sa glace, et, aussi, se donner le temps de cacher son émotion.

— Dites que je viens dans un instant.

Betty revint dans le salon, où Trévins marchait de long en large son chapeau à la main.

— Mademoiselle prie Monsieur d'attendre un instant.

Il fit signe qu'il entendait et continua de marcher. Deux grandes lampes, sous le nuage léger des abat-jour, répandaient une lumière rêveuse sur les meubles laqués de blanc, les sièges de soie foncée, les rideaux corail coupant les fenêtres à mi-hauteur, le grand piano à queue recouvert d'une vieille étoffe aux fleurs pâlies, le marbre clair de la cheminée. Henri allait et venait, fébrile, au milieu de ces choses sans les voir. Cependant, son livre qu'il reconnut ouvert sur le canapé, tel que l'y avait laissé Josée, l'attira. Il eut envie de le déchirer, de le réduire en lambeaux qu'il jetterait épars sur le tapis. Sa main tremblante le prit; il relut sur la première page ces mots qu'il y avait écrits : « A l'exquise fée Josée Sildyn, toute parfumée de grâce et trop jolie peut-être. »

Aussitôt il fit : « Pouah ! » avec un haut-le-cœur. Exquise fée, cette abominable scélérate ! Le livre rejeté avec force alla, feuillets ouverts, se froisser contre l'angle de la cheminée. Mais l'ayant regardé, disloqué par le choc, il se sentit ridicule, comme après tout acte de violence inutile. De la violence? A quoi bon? Ce simple geste, soulageant les nerfs, le rendit plus calme. Que faisait-il ici, agité? Pourquoi ces allures de fauve en cage? En quelques paroles dignes, il pouvait à Josée exprimer tout son mépris, et s'en aller. Ses pas l'ayant, à cet instant, conduit vers un de ces petits meubles modernes et fragiles où les femmes trouvent élégamment agencé tout ce qu'il faut pour écrire, ses yeux y rencontrèrent un agenda de maroquin, qui avait toute l'apparence d'un livre d'adresses. En un éclair cette phrase de Josée traversa sa mémoire : « Faites-moi penser à vous montrer mon livre d'adresses ; la vôtre y est, la sienne n'y est pas. Est-ce clair? » Cela ne signifiait rien, et pourtant cela lui avait semblé probant. Il haussa les épaules, tant il se trouva tristement niais ; et comme il avait ouvert l'agenda machinalement à la lettre C, il y lut :

« Cervières, 8, rue de la Bienfaisance. »

Mais il le referma et le remit en place, car Josée entrait. Toute souriante sous les coques gracieuses de ses cheveux, elle s'avançait, la main tendue.

— Bonsoir. Qu'est-ce qui vous amène?

Mais elle lui vit une expression si dure, si menaçante, que sa main tendue retomba. Il ne lui laissa pas le temps de l'interroger. D'une voix concentrée, il prononça :

— Je suis venu pour vous dire que je ne suis plus votre dupe,

que je sais désormais à quoi m'en tenir sur votre coquinerie. Et je vous rapporte cette chose.

Il tenait l'anneau qu'elle ne prit pas et qu'il vint déposer sur la cheminée. Il avait tout dit d'un coup. Ce qu'il ajouterait maintenant serait superflu. Pourtant, il éprouvait une volupté amère à la voir chancelante devant lui. Elle fit un effort pour se raidir ; l'instint de combativité se levait en elle. Peut-être encore pourrait-elle vaincre, puisqu'il était venu. Elle dit avec simplicité :

— Vous insultez une femme qui ne vous comprend pas.

Henri la voyait debout, essayant de lutter, de se composer un visage, une voix. Il ricana :

— Assez de comédie! Ce n'est plus l'heure, car je sais tout, que vous m'avez trompé, que vous avez été la maîtresse de Cervières, sa maîtresse, entendez-vous? sa maîtresse comme une fille!

Elle était très pâle ; elle recula vers le piano, ne trouvant que ces mots :

— Vous êtes fou! Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Vous êtes fou!

Elle ne se révoltait même pas contre ses injures. Elle tentait de l'apaiser seulement. Quelles preuves avait-il? Les confidences de Cervières? Est-ce que cela tiendrait devant ses dénégations? Quand sa colère serait tombée, il finirait bien par la croire. Et elle pensait : « Le lâche qui m'a trahie! le lâche! le lâche! » Mais Henri, qui ne voulait pas partir sans la confondre, et que cette attitude de résistance exaspérait, fit un pas vers la tablette où se trouvait l'agenda de maroquin.

— Allons, il faut que je vous démontre votre ignominie! Quelle femme êtes-vous donc? Voulez-vous donc m'inspirer plus de mépris et plus de dégoût encore par ce continuel mensonge qui sort de votre bouche?... Tenez, vous m'avez dit que vous ne saviez même pas où demeurait Cervières. Voici votre livre d'adresses...

Mais, d'un élan irraisonné, Josée se précipita entre le petit meuble et lui :

— Vous venez de m'offenser cruellement; je vous ai répondu avec calme. Tout ce qu on vous a dit est faux. Mais si vous ne me croyez pas, si vous touchez à ce livre, réfléchissez, je ne vous le pardonnerai jamais!

Elle était toute frémissante, en cet instant suprême où se jouait son sort. Elle vit Henri hausser les épaules avec pitié. Si elle se défendait ainsi, c'est qu'elle tenait à lui. Comme elle devait souf-

frir! Et cela lui parut triste comme une agonie. Il lui semblait qu'il lui tordait le cou et qu'elle se débattait. Il dit avec la hâte que ce fût fini :

— Tout à l'heure, j'ai ouvert ce calepin; j'ai lu, écrit de votre main : « Cervières, 8, rue de la Bienfaisance ». Là, vous vous troublez, vous n'êtes plus brave, vous êtes confondue. Cela, d'ailleurs, vous sied mieux que les grands gestes. Et tenez, je n'ai plus de colère, je n'ai plus de mépris, vous m'apparaissez comme une pauvre femme, comme une pauvre créature...

Il fit un tour sur lui-même sans résolution, remit son chapeau, et, brusquement, sans rien ajouter, saisit le bouton de la porte, traversa l'antichambre, sortit.

Josée n'avait rien trouvé, pas un geste, pas un mot pour le retenir, pour le rappeler. Elle était lasse et brisée, tombée sur le canapé d'où elle regardait fixement l'agenda. Soudain un élancement douloureux lui fit porter la main au côté gauche. Cervières l'avait trahie, le lâche! le lâche! Il était donc des hommes assez vils pour accuser une femme, pour la dénoncer, pour la perdre? Oh! le lâche, le lâche! Puis elle regarda autour d'elle, elle dit :

« Il est parti ! »

Des larmes lui emplirent les yeux. Toutes les forces de son cœur se révoltaient contre cet arrêt, cette rupture, ce brisement. Il était parti, parti ! Ah! comment lui faire comprendre qu'elle était sincère et qu'après cette horrible crise, où avait sombré sa raison, étourdie, égarée, il lui avait suffi de le trouver devant elle pour que son âme désemparée s'accrochât à lui ? Comment lui faire comprendre qu'elle avait insensiblement subi le charme de son regard tendre, de sa voix douce, des paroles qu'il faisait tomber en elle comme les gouttes précieuses d'un élixir d'espoir ? Coupable ? Est-ce qu'elle savait ce qu'elle faisait, est-ce qu'elle était consciente de ses actes quand cette folie de désastre l'avait jetée dans les bras de Cervières ? Coupable envers Henri. Oui, car elle devait l'écarter d'elle, honnêtement. Mais à qui demande-t-on ce courage ? Pourquoi s'était-il trouvé sans cesse devant ses pas ? Pourquoi était-il venu à elle? Comment refuser cette tendresse qui s'offrait ? Quand il lui avait dit pour la première fois qu'il l'aimait, elle avait tressailli de joie et de peur. De joie parce qu'elle se disait : « Ça ne se voit donc pas ? Je ne porte donc pas écrit sur ma figure que je suis une fille perdue ? » De peur, car, obscurément, elle pressentait qu'un jour Henri saurait. Mais la joie avait étouffé la peur, et dans

la griserie d'amour dont elle se sentait pénétrée, elle avait pu croire que cela n'était pas, que cette affreuse vision de l'enlacement de Cervières n'était qu'un cauchemar. Et quand la sensation de la réalité s'imposait cuisante, l'espoir du moins lui restait, l'espoir qu'on rachetait cela. Ah ! insensée ! Elle tourna la tête de tous côtés, en répétant :

« Il est parti ! Il est parti ! »

Comme il devait la croire fourbe, lorsqu'elle n'était qu'une victime ! Savait-il qu'elle l'aimait ? Comment pourrait-il le croire ? Et à quoi bon ? Elle l'aimait, ah ! certes ! elle l'aimait, par admiration, avec le sens tout à coup révélé de ce qu'il y avait de beau et d'élevé dans sa sincérité, dans sa droiture, dans les aspirations idéales de son art ; elle l'aimait, par gratitude, d'une façon un peu romanesque qui s'était traduite, un jour, par le geste dont elle avait cueilli une fleur de cimetière pour la lui envoyer ; elle l'aimait avec le rêve naïf qu'il serait glorieux plus tard et qu'elle serait fière à son bras. Et voilà que c'était fini, qu'il avait rompu, qu'il était parti et ne reviendrait plus. Voilà que de son rêve il ne restait rien, rien. Alors elle dit tout haut avec une subite énergie :

« C'est bien, je vais me tuer. »

Cette résolution prise, elle se trouva calme, soudain. Elle ne songeait pas au moyen qu'elle emploierait ; elle avait le temps ; elle s'accordait quelques heures pour chercher, pour revoir sa vie, faire son examen. Elle ne se trouvait plus la même désormais. Maintenant qu'elle avait décidé qu'elle quitterait la vie, elle était détachée de tout. Comme c'était simple ! Il suffisait de vouloir et c'était la fin des peines, le grand apaisement, le grand oubli. Elle se sentit vivre avec plus de force. Quelques heures seulement et elle ne serait plus. Une sorte d'ivresse très douce l'envahit. Et comme elle s'était levée elle vint ramasser, à l'angle de la cheminée, le livre d'Henri. Qui l'avait jeté là ? Lui, sans doute, avec rage, tout à l'heure, en l'attendant. Elle en réunit les feuillets froissés, le posa sur le piano. A ce moment, Betty vint lui dire qu'elle était servie et elle s'entendit répondre d'une voix sans timbre :

— C'est inutile, je ne dînerai pas. J'ai la migraine ce soir.

La femme de chambre insista :

— Mademoiselle n'a besoin de rien ?

— Rien, merci, dit-elle.

Et elle passa dans sa chambre dont elle repoussa la porte. Elle agissait sans que sa pensée accompagnât ses gestes. Une des deux

petites lampes à globe rose de la cheminée n'éclairait presque plus. Elle la remonta. Le feu rougeoyait, et ses reflets dansants illuminaient sa robe noire. Le bruit d'une bûche qui s'effondrait dans une pluie d'étincelles retentit. Elle vit les braises vives se couvrir d'un velours de cendre. Puis, la petite pendule de Saxe tinta doucement, de son timbre fêlé, et son regard, docile, s'y dirigeait, quand le portrait de son père l'arrêta, ressuscitant, en une seconde, son enfance en robes courtes, de très petites choses, des caprices contentés, des bals d'enfants où elle était la plus brillante, une vie de jeune princesse choyée. Tous les bonheurs ! Mme Sildyn ne s'occupait pas d'elle et son père l'adorait. Que de fois, la prenant sur ses genoux, il lui avait dit :

— Ma petite Josée, je travaille pour toi ; je veux que tu sois heureuse ; et celui que tu chosiras tu l'auras, fût-il prince ou grand homme, car je te donnerai cette puissance devant laquelle tous s'inclinent aujourd'hui, celle de l'argent, roi du monde.

Rêve magnifique, dissipé comme tous les rêves ! Pauvre cher père qui n'avait pas un instant de repos pour assurer à sa Josée la royauté de la fortune ! La façade neuve de la maison de banque sur la rue Vivienne, les hautes portes aux tambours de cuir comme dans les temples, les larges escaliers, l'immense hall où tintait l'or, la longue enfilade des bureaux, tout cela, magiquement, défilait devant elle. Elle se rappelait la curée des jours d'émission, tous ces hommes qui s'emplissaient les poches, et leurs sourires de courtisans. Son père était une puissance, alors. Ensuite, le tourbillon, la défaite, le désastre, le vide. Tout s'était effondré, écroulé, dispersé, et, privée de lui soudain, elle s'était trouvée seule, à côté de cette femme qu'elle croyait sa mère et dont l'indifférence se faisait hostile. Pauvre cher père ! Comme lui, ce soir, elle était devant des ruines et elle envisageait la mort.

Elle dit :

« Mourir ! Je vais mourir ! »

Mourir ! mot insondable, mot mystérieux. Mourir ! Elle eut la vision de décors mondains, de femmes aux épaules éclatantes dansant dans une pluie de clartés, aux sons voluptueux de violons, de femmes flirtant en balaçant des éventails de plumes, et, en d'autres lieux plus discrets, d'hommes à genoux devant ces mêmes femmes : elle eut la vision d'une existence dorée, parée de tous les luxes, de cette imaginaire royauté qu'on lui avait promise. Que de fois des lèvres masculines lui avaient murmuré insolemment

« Vous êtes belle, vous irez loin ». Et tout s'éteignait subitement; elle retombait dans l'obscur, dans la nuit, en se redisant :

« Je vais mourir. Je vais mourir. »

Elle eut peur de faiblir. Ses mains s'appuyèrent au marbre de la cheminée. Pourquoi défaillait-elle à l'idée de quitter la vie? Allons! pas de peur d'enfant! Elle régla les battements tumultueux de son cœur. Mourir, c'était ne plus souffrir. Dans quelques heures elle ne souffrirait plus.

Alors elle vint ouvrir la fenêtre et s'y accouda, sans souci du froid. Elle découvrait, à la hauteur de son regard, les branches tordues d'un arbre dénudé, et l'avenue se déroulait toute sombre, avec de rares clartés de boutiques, vers l'Arc de Triomphe. Un couple passa, juste au-dessous d'elle, quelque employé de commerce et quelque jeune trottin. Lui, le col de son pardessus relevé, enlaçait d'un bras sa taille ; elle renversait la tête dans son boa de plumes, et ils s'embrassaient à chaque pas. Combien, par les rues obscures, s'en allaient semblablement, trouvant la vie belle? Le couple avait dépassé sa maison, la femme riait et la brise éparpillait au loin les éclats de cette gaieté. Josée pensa : « Elle est heureuse, elle est aimée. Moi aussi j'étais aimée, j'étais aimée... Et je meurs de ne plus l'être... » Un fiacre s'arrêta. Elle en vit descendre un vieillard infirme, qu'un domestique soutenait, et auquel un mendiant, accouru on ne sait d'où, vint demander l'aumône. Le domestique l'écarta, et le vieillard passa sans le voir. Ces deux êtres qui souffraient, l'un de l'âge, l'autre de la faim, étaient moins malheureux, moins abandonnés qu'elle ; cet infirme trouvait au moins un bras pour le soutenir, et il y avait dans l'âme de cet indigent des rues plus d'espoir que dans la sienne. Elle se dit : « Combien d'êtres, si misérables, si tombés en détresse, si perdus qu'ils soient, se savent quelque part un cœur qui les plaint, des yeux qui les pleureront. Moi, je n'ai personne! »

Demain, entre hommes, dans un cercle, quelqu'un dirait : « Vous savez, la petite Sildyn, elle vient de se tuer. — Ah! bah! » feraient les autres. Et on ajouterait : « Vous coupez ? A vous de faire. » Comme on était peu de chose en ce monde! Pourtant la nature semblait s'être complu à la privilégier, elle, en la faisant jolie, séduisante. Aux passants de la rue qui, souvent, la suivaient du regard, elle devait suggérer l'idée d'un être spécial, d'un être de luxe, fait pour régner. Ah! la misère douloureuse des gens qui semblent heureux! Et avec fièvre, elle prononça :

« Que m'importe de mourir! Ah! que m'importe! »

Puis, toute calme :

« Ce n'est pas si terrible. Un peu de laudanum. Ce sera vite fini. »

Elle avait fermé la fenêtre et restait là encore, sans bouger, comme si son corps, sans force, implorait un répit. Quelques instants s'écoulèrent. Son être conscient s'étonna. Que faisait-elle là? Et elle marcha vers la glace.

Elle était pâle, dans sa robe noire, d'une pâleur qui la transfigurait presque. Jamais la lueur dorée de ses yeux n'avait eu cet éclat, dont elle se trouva comme fascinée. Était-ce l'erreur somnambulique de ses sens? Elle se faisait, à elle-même, l'effet de n'être point matérielle, de ne pas plus vivre vraiment que cette personne de reflet, debout dans le cadre de la glace.

Dans ce cadre, toute une chambre s'ouvrait avec une perspective de meubles, la cretonne à fleur des murs. Il y avait, en apparence, de l'air, de l'espace, dans cette région jumelle qu'éclairaient pareillement deux petites lampes à globe rose posées sur la cheminée. Il semblait qu'elle n'eût qu'un pas à faire pour s'asseoir sur ce siège, là, tout près. Et tout cela n'était qu'illusion.

Au delà de cette surface polie et infranchissable, il n'y avait rien. Et de ce côté, du sien, qu'y avait-il? Si elle faisait un geste pour toucher l'air, l'air fluerait entre ses doigts. Qu'y avait-il dans cet air transparent qui semblait vide? Où était l'irréel? Peut-être, l'illusion cessant soudain, cette forme féminine qui s'appelait Josée allait-elle se dissiper en même temps qu'elle disparaitrait dans la région factice du miroir? Car, existait-elle? Comment tenait-elle debout ainsi? Si tout cela n'était qu'un leurre?

Le mouvement dont elle accompagna cette étrange question lui fit heurter de la main la glace. Point de leurre, elle vivait. Elle vivait, et comme elle était belle! Un peu de brise avait légèrement déplacé une des coques de ses cheveux, et ce désordre était charmant. Elle vivait et se voyait belle. Il lui sembla que l'espace se faisait sonore, que la puissance magique de ce mot de vie entrait par ses oreilles, circulait en elle jusqu'à l'extrémité de ses membres. Elle vivait et elle allait se détruire. Elle regarda, soulignés par la robe, les contours harmonieux de son corps; elle toucha son pouls, ses tempes, ses joues. Tout cela deviendrait froid, inerte et se décomposerait. L'affreuse vision! l'affreuse angoisse! Mais une voix distincte dit :

— Pourquoi te tuer? Est-ce qu'on se tue quand on a vingt ans?

Elle sursauta. Qui avait parlé? Il n'y avait personne ici qu'elle. Et elle reconnut sa voix qui répétait :

« Pourquoi te tuer? »

Le tic-tac de son cœur disait : « Je vis! je vis! » Sa beauté lui criait : « Il faut vivre », et toute l'impulsion de son être n'était qu'un appel vers la vie.

Vivre, vivre!

Son pouls battait; sa gorge se soulevait; une invincible et soudaine ivresse l'envahissait. Vivre! Sentir qu'on se meut, qu'on s'agite, qu'on pense, qu'on rêve. Vivre! action mystérieuse et divine! Être un monde organisé, un corps de chair, une âme consciente, et renoncer à cette faveur suprême, détruire cette merveille! Non! Son ivresse grandissait. Elle eut l'intuition qu'elle ne se tuerait pas et qu'un jour, plus tard, elle s'étonnerait d'en avoir même accepté l'idée. Après les épreuves viendrait la joie, comme le printemps après l'hiver. L'espoir brilla en elle. Vivre! Est-ce que ce n'était pas le désir persistant des plus malheureux? Ce pauvre, tout à l'heure, qui demandait l'aumône, ne réclamait-il pas son droit à la vie? Et ce vieillard soutenu par un domestique n'entendait-il pas, malgré l'épuisement de l'âge et les infirmités du corps, user jusqu'au bout de ce droit magnifique? Tous voulaient vivre. Le rire du petit trottin sonnait la gaieté de vivre. Vivre! Par toute la ville, par les rues piquées de gaz dans cet amas de bâtisses lumineuses, c'était une rumeur, une grande respiration, quelque chose de puissant, comme l'âme de toutes ces vies qui montait aux étoiles. L'espoir du lendemain était au fond de chacun. Ah! vivre! vivre!

Elle fit ce rêve : Un étranger qu'elle n'aimait pas venait lui dire : « Je sais tout et je vous veux pour femme. Je ne jugerai vos actes que du jour où nous serons époux. » Et elle acceptait, pour racheter le passé dans un avenir de devoir.

Alors elle vint reprendre sur son lit la toque de loutre qu'elle y avait déposée, tira le couvre-lit, se déshabilla, éteignit les deux petites lampes de la cheminée. Couchée, elle regarda les dernières lueurs du feu remuer sur le tapis. Elle éprouvait un doux bien-être, dans l'enveloppement tiède des couvertures, sa tête un peu lourde enfouie dans la plume fine des oreillers. Et un peu plus tard, vers 11 heures, quand Mme Sildyn, de retour, pénétra dans

cette chambre, informée par Betty que la jeune fille n'avait pas diné, elle la trouva qui dormait d'un sommeil calme de petit enfant.

XII

L'après-midi du lendemain de Noël, à la nuit tombante, dans un salon tout étouffé de portières lourdes et d'épais rideaux, Henri, un genou sur le tapis, la figure illuminée par la flamme vive du feu proche, achevait de boutonner les bottines de Josée, étendue sur un fauteuil et silencieuse.

De celle-ci, on ne distinguait pas les traits, non plus que les détails de l'ameublement. Mais Henri, s'étant relevé, vint allumer les candélabres de la cheminée, et le visage de Josée apparut les yeux rêveusement fixés sur les lueurs vacillantes qui naissaient, une à une. En même temps, la pièce se précisa avec son piano ouvert, l'Apollon de bronze posé sur une console, le dessin oriental des tentures, ayant, dans son ensemble, cette banale élégance et ce faux confort propres aux cabinets de restaurant et à certains garnis. C'était là un de ces refuges d'amour que la façade convenable de la maison, la tranquillité de bon aloi de la rue avaient, le matin, recommandé au choix d'Henri.

— Tiens, éclaire-moi, dit Josée qui s'était approchée du piano et faisait, d'une main paresseuse, s'en élever les premières notes du *Noël* d'Holmès.

Il vint à elle, et, pendant qu'elle jouait, une fois que brillèrent les bougies, il se pencha sur elle, effleura de ses lèvres, l'une après l'autre, ses tempes, à la naissance des cheveux. Les doigts lents de Josée semblaient à peine remuer les touches, et la musique qu'ils en tiraient avait quelque chose de doucement alangui. Un indolent bien-être en pénétrait Henri qui, retourné près du feu et assis, se mit à rêvasser en regardant la flamme. Il était là, elle était là. Ainsi se dénouait leur court roman. Elle était revenue, s'était jetée dans ses bras, avait pleuré : « Ne me méprise pas. Je ne serai pas ta femme, mais une maîtresse fidèle. Je t'aime! » Et cela s'était fait si vite qu'il n'avait pas eu le temps encore d'en dégager son sentiment bien net. Au commencement de l'après-midi, quand ils étaient entrés là, il n'avait surpris en elle aucune

gène. Dévêtue, pendant qu'il l'admirait, elle avait eu, tournée vers lui, ce mot orgueilleux :

— Est-ce qu'il t'a dit que j'étais si belle?

C'était la seule allusion qu'elle avait faite à Cervières. Et maintenant, l'après-midi finissant, une paresse l'engourdissait près du feu, près de cette femme, dans ce lieu impur où tant de couples avaient passé. Mais l'air se vida soudain des sonorités musicales qui l'emplissaient, et, à petits pas. Josée revint. Il sentit son bras lui entourer le cou, sa bouche s'approcher. Elle murmura :

— Tu m'aimes, au moins?

Il leva les yeux et vit dans les siens quelque chose d'humble, de vaincu et d'heureux à la fois, un de ces regards humbles par lesquels une femme se déclare captive. Elle acceptait d'être à lui, tant qu'il voudrait; elle l'aimait. Il pensa : « Est-ce que je l'aime, moi? Oui, un peu, et pourtant!... » C'était si différent de ce qu'il avait rêvé! Ils avaient dû être l'un à l'autre, mariés : elle était sa maîtresse. Certes, il la croyait sincère après la confession qu'elle lui avait faite; mais il avait besoin de s'interroger, de se retrouver au milieu des sensations troubles de cette minute, de démêler ce qui restait encore de tendresse en lui. Pour l'instant, il était touché seulement de sa docilité.

— Je te plains, dit-il.

Elle remua la tête plusieurs fois. Oui, elle était à plaindre. Elle sentait qu'il ne l'aimait plus comme avant, que jamais plus il ne l'aimerait ainsi. Il avait pitié d'elle. Pourquoi le lui disait-il, gâtait-il le peu de bonheur qu'il venait de lui donner? Elle retomba sur son fauteuil, et, comme elle ne bougeait plus, il vit des larmes couler sur ses joues.

— Tu pleures! Oh! oh! Voyons, qu'est-ce que c'est? Mais oui! je t'aime, ma chérie! Je t'aime!...

Il s'était levé, buvait ses larmes sur ses yeux. Elle sourit tristement, lui rendit ses baisers; puis, levée aussi, la tête sur son épaule et l'entourant de son bras :

— Aime-moi, aime moi bien. Je suis si seule, mon Henri!

Comme on console un enfant, il dit :

— Mais oui, certainement, je t'aime.

Son engourdissement cessait. Il se sentait plein de vigueur, soudain, et, pour la première fois, sûr de lui, maître de lui. L'éducation de son cœur était faite; il serait comme les autres désormais, aimerait tranquillement, point trop, pour ne pas souffrir. Plus

d'élans inutiles et de jeunes illusions. Il eut la perspective d'une vie bien ordonnée, faisant à l'amour la part qui convenait. Leur liaison serait pareille à celle des gens sensés et sagement égoïstes, une sorte d'association pour le plaisir mutuel; ils s'aimeraient sans violence, sans débats, sans crises, paisiblement, de façon réglée, avec la fidélité de l'habitude. Il la regarda qui mettait son chapeau, les mains levées dégageant le buste admirable. Et il évoqua leur première rencontre, ce jour où la voyant descendre l'escalier il avait demandé : « Quelle est donc cette jolie personne? » Une puérile vanité lui fit résumer leur histoire ainsi : « Elle m'a plu; elle est à moi. » Mais ayant tiré sa montre il s'écria :

— Cinq heures! Moi qui ai un tas de rendez-vous!... Avec une voiture, j'ai juste le temps de te déposer chez toi. Allons, viens!..

LOUIS DE ROBERT.

LES MONACH [1]

(Suite.)

X

Les Coqs sont un château tout neuf, style renaissance, bâti pour un ministre du second Empire, non loin de Draveil, en Seine-et-Oise, à une heure de Paris. C'est un plan carré. Au milieu des deux façades principales, deux avant-corps, l'un avec porche pour descendre à couvert, l'autre percé d'une grande arcade à deux étages, éclairant le *hall*, adaptation moderne de la salle du donjon. Sur les façades latérales, deux tours polygonales, aux quatre angles des échauguettes portées sur des culs de-lampe. En tout, dix-sept toits : une ville. Cet édifice fut construit au moment des travaux de Pierrefonds et de Blois, qui mirent les restitutions archéologiques à la mode. Ces sortes d'architecture, d'ailleurs, conviennent bien en ce temps remué à la surface par la manie du bibelot, des anciennes modes, des vieux textes et des formes du passé.

Autour du château s'étend un grand parc, taillé dans de hautes futaies disjointes par groupes et séparées par de belles pelouses; des allées à l'anglaise serpentent au milieu des massifs de fleurs et des statues mythologiques : Atlas portant le monde, Diane et sa biche, de bonnes copies. Au-delà du parc, enclos de haies larges et bien tondues, la campagne se déroule avec ses sarrasins aux tiges rouges et ses grêles mahonias nouvellement plantés pour l'élevage du faisan. Le baron n'a pas encore de gibier, mais il compte en avoir l'année prochaine. Il annonce même le projet de désintéresser ses fermiers, qui laisseront les blés pourrir sur pied, afin que les perdreaux s'envolent de plus près. En attendant, quand il donne une chasse, la veille, on expédie des halles le gibier vivant, dans des paniers. Les perdreaux, les faisans, les lièvres sont enfermés dans des boîtes, habilement dissimulées dans les herbes et les buissons. Les trappes de ces boîtes, mues par de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

longues ficelles que tiennent des gens postés, s'ouvrent à mesure que s'avance la ligne des chasseurs, et il se fait de grands carnages. Le baron d'ailleurs a organisé pour Roger une chasse de ce genre.

Lia s'avance vers lui, la main tendue.

Un omnibus garni de drap mastic et plaqué aux panneaux d'armoiries coloriées est venu prendre Roger à la gare de Draveil.

Pendant le trajet, Monach, qui est venu lui-même, vante d'avance sa propriété, nomme plusieurs fois l'homme d'État qui la lui a vendue pour un morceau de pain. Il raconte aussi que son château a été construit sur les plans de Bonhotel, en Sologne, et, qui appartient à M. de Saint-Maur. Et c'est presque avec un orgueil de

famille qu'il cite les noms que la récente possession de son domaine lui donne l'occasion de citer. Il s'enorgueillit aussi de son voisinage, énumère les gens qu'il invitera.

L'omnibus s'arrête sous le porche, où se tiennent quatre domestiques aux galons du baron.

Du vestibule, tout revêtu de marbre, Roger est conduit dans le *hall*.

Au fond, la grande baie vitrée s'ouvre sur un perron d'où l'œil s'empare de la vallée, du cours de la Seine et, au delà, des collines et des bois qui tiennent l'horizon.

Monach fait admirer la vue; il détaille ensuite en nouveau propriétaire l'ameublement de cette salle immense. Il faut regarder les tapisseries, les divans, les billards à bandes de caoutchouc, le piano à queue d'Érard, l'orgue de Mustel, la chaise à porteurs et le traîneau qu'on voit dans toutes les expositions rétrospectives, et un chevalier en armure Henri II.

— Le même modèle est au musée d'artillerie, dit Monach, et vaut 200.000 francs.

Du *hall*, on passe dans la salle à manger; autour de la pièce des panneaux peints représentent les Fables de La Fontaine.

— A Courcheverchy, près de Blois, le marquis de Vibraye a une salle à manger toute semblable, fait observer Monach.

On entre dans le salon Louis XIV, damas rouge, avec des bois trop épais et trop dorés; puis, dans le petit salon, sans bois ni plinthes, avec un tapis de velours, des tentures drapées, des meubles étoffés, un buste d'empereur romain sur une colonne de simili marbre; tout cela luxueux, confortable et sentant le tapissier d'une lieue. Courtaron, qui les accompagne, sourit de pitié à chaque nouvelle exhibition.

Dans le petit salon, ils trouvent Mme Monach, la marquise et Lia, qui goûtent avec des gâteaux secs et du vin de Samos. On s'empresse :

— Vous voilà donc enfin! dit la baronne.

— Ce cher Roger! dit la marquise.

Lia s'avance vers lui, la main tendue.

— Je ne doutais pas que vous vinssiez... quoi qu'ait pu me dire le marquis.

Roger sourit un peu, s'embarrasse, accepte un gâteau.

Mais le baron, qui veut montrer la maison d'un coup, l'entraîne avec l'insistance d'un gardien de musée.

— Nous avons encore assez de jour pour tout voir... et nous vous endrons tout à l'heure à ces dames.

Roger sort le dernier, suivi de Lia, qui lui dit, en fermant la porte sur lui :

— Je vous attendais, monsieur Roger.

Le ton était si expressif, si décidé, que celui-ci ne put trop se méprendre. Que s'était-il donc passé ? Pourquoi parlait-elle ainsi ? Pourquoi l'attendait-elle ? L'orgueil, la crainte et la joie se disputaient ses pensées.

On monte à l'étage supérieur. Le baron montre sa chambre, son cabinet, où le télégraphe est installé, l'appartement de la baronne, et la chambre d'honneur.

— Celle-là est réservée au comte d'Epagnes quand il honorera les Coqs de sa visite, dit Monach.

Il ouvre ensuite une autre porte avec précaution. C'est la chambre de Lia, un nid de peluche bleue, avec un plafond peint de nuages roses et un lit doré, à rocaille, un de ces lits à bateau, bas sur pieds, facile à enjamber. Le marquis dissimule un singulier sourire, pendant que Monach s'approche du lit pour faire tâter l'étoffe de la couverture, qui est brochée de soie et d'argent.

Au bout du corridor, ils sont arrêtés par un rideau de velours noir brodé en or de caractères hébraïques.

— Là sont les appartements de ma mère, dit Monach en s'inclinant légèrement.

Il recommande ensuite à Roger de l'avertir s'il avait à se plaindre du service des domestiques, prie Courtaron de conduire le vicomte à sa chambre, s'excuse et disparait derrière le rideau.

Roger a eu la mauvaise idée de se mettre en route un vendredi. C'est jour de sabbat. Le baron dîne dans l'appartement de sa mère; les invités dîneront sans lui ce soir.

Quand Courtaron fut seul avec Roger, dans la chambre :

— Eh bien ! que me disais-tu à Luchon ?... De t'excuser ?... Que tu ne viendrais pas ici ?... Tu n'as pas le dos tourné que te voilà revenu... Le fait est que je ne vois pas pourquoi tu ne viendrais pas si cela t'amuse... j'y suis bien, moi !

— Je viens pour affaires, répondit Roger, non sans un certain trouble.

— Pour affaires ?

— Oui.

Le marquis ne parut pas beaucoup plus satisfait quand Roger

lui eut conté l'idée de son père, d'employer Monach à faire sauter son sous-préfet.

Et de l'air d'un homme qui sait à quoi s'en tenir, et en goguenardant presque :

— Ah ça ! tu t'occupes de politique, à présent?

— Comme tu vois, reprit Roger, très sèchement cette fois.

Leurs sentiments furent sur le point de prendre leur élan et de les jeter l'un contre l'autre. Mais ils préférèrent ne point aborder le seul sujet qui les intéressât, et, après s'être tâtés, ils se turent.

Si le baron avait prié Roger de ne point trop retarder sa visite aux Coqs, c'est que le nouvel an israélite tombait, cette année, le 2 octobre, et que la série des fêtes d'automne allait bientôt commencer.

Monach avait pris ses dispositions avec M. Deutz. M. Salomon, l'ancien maître de pension de Lia, devait venir de Paris pour le nouvel an, amenant avec lui les dix pauvres réglementaires que le *rabb* se procurerait parmi ses clients du Marais. Ces dix pauvres, habillés de neuf, feraient le voyage, en seconde, auraient une aumône de 20 francs, leur logement et leur nourriture au château. Le 9, veille du *Yom-Kippour*, grand jeûne que les israélites les moins pratiquants ne manquent point d'observer, la mère du baron mangerait à midi un œuf cuit sous la cendre et ne mangerait rien jusqu'au lendemain, à l'apparition de la première étoile. Ces trente-deux heures de jeûne seraient diminuées pour Monach. Il ferait un léger repas à 5 heures et prolongerait la prière jusqu'à 10 heures seulement. Le lendemain, selon l'usage, il confesserait publiquement ses fautes en présence de sa mère, et celle-ci pardonnerait en imposant les mains. M. Deutz devait ensuite s'entendre avec un entrepreneur pour faire construire sur la pelouse, à un endroit que Monach avait désigné, la tente de la fête des Cabanes, qui serait achevée le dimanche 14, avant-veille de cette fête. Huit jours après, le 22, la fête de la Loi terminerait la série par des aumônes et des réjouissances de famille. Aucun étranger ne serait admis aux Coqs pendant ce temps. Les domestiques chrétiens ne viendraient au château que pour le service strict ; d'ailleurs, même en temps ordinaire, les gens du baron logeaient et mangeaient dans le village comme ils l'entendaient. Tout fut ainsi réglé comme un protocole entre la mère et le fils par l'entremise de M. Deutz.

Pendant les cinq jours que Roger demeura aux Coqs, Courtaron ne cessa de l'entretenir de tous ces menus faits de la vie juive.

l lui montra un jour l'emplacement où devait s'élever la tente, une ente heptagone symbolisant les sept jours que durait la fête l'ous les fruits que la terre porte devraient être suspendus aux nurs de toile. M. Deutz avait écrit aux marchands de comestibles. l y aurait des gousses de café, des cerises sèches, des potirons, les courges du Brésil, des letchis, — une boutique de denrées oloniales.

— Chaque matin des sept jours, ajoutait le marquis, on secouera lans la tente le cédrat et la branche de palmier, jusqu'à ce que outes les feuilles soient tombées : Comme ça, dit-il.

Et debout, tenant des deux mains sa canne tournée vers la terre t presque à cheval dessus, comme une sorcière au sabbat, il fit le geste de la secouer avec une gravité comique.

Au lieu de montrer la poésie traditionnelle et l'élévation morale le ces fêtes destinées, tantôt comme au nouvel an, à porter le souenir de toutes les créatures devant Dieu qui juge le monde, tantôt omme le jour du Pardon, à rendre l'homme pur de tous péchés, antôt enfin à faire méditer sous les Cabanes la mémoire du séjour les ancêtres dans le désert, le marquis ne cherchait dans ces cérénonies que les côtés singuliers, incompatibles avec nos mœurs et nos croyances. Au lieu d'apporter à ces choses le tact et les conenances qu'il convient de garder, au lieu de respecter ce que les ges de foi ont laissé de respectable, il se moquait, comme si les ouvenirs d'un peuple étaient méprisables en soi, comme si les eligions étaient si différentes les unes des autres et qu'en de tels ujets, il fût si simple de se moquer.

Mais il poursuivait son but.

Après chaque repas, il ne manquait donc pas de faire observer à Roger les ruses du cuisinier hollandais pour déguiser les plats. Le limanche, pendant la chasse abondante et ridicule que le baron lonna, Courtaron prit Roger à part pour lui conter, dans tous ses létails, le bain mensuel où, sans même avoir une bague, la baronne levait s'immerger et se plonger la tête, purifiant son corps selon les rites compliqués.

— Ces sortes de bains ont été infligés aux femmes par Moïse, lisait-il,... après le passage de la mer Rouge... Ils se prennent naintenant rue du Temple, et coûtent 10 francs... Juge un peu ce qu'on doit y faire.

Il inquiétait son rival par toutes sortes de révélations inatendues.

Jusqu'ici, ces histoires n'avaient qu'intrigué et amusé Roger ; il en prenait maintenant de l'humeur et quelquefois même un sombre dépit. Plusieurs fois, en passant sous les fenêtres de la mère du baron, toujours invisible, il eut un sentiment de crainte inexprimable en regardant les vitres closes.

Sans que ses résolutions fussent encore bien dessinées, il avait plus que jamais l'intuition des obstacles, des difficultés de toutes sortes qu'il rencontrerait. Il songeait aussi à l'étonnement que sa mère éprouverait, si elle pénétrait jamais dans le détail de toutes ces pratiques.

Elle aurait sans doute plus de raideur et s'élèverait davantage que ne faisait la marquise, qui trouvait tout cela « très bien, très édifiant même », et le disait à qui voulait l'entendre.

Roger d'ailleurs était tout près de penser comme la mère de Courtaron.

La façon dont Monach honorait sa mère, les égards qu'il lui témoignait, faisaient certes meilleure impression sur lui que les transports ambitieux où se montait la vanité du baron. Les Monach aussi se montraient assez différents chez eux de ce qu'il les avait vus à Luchon, plus retenus, plus discrets, plus ordonnés. Ils avaient aussi je ne sais quoi de grave et de religieux. Roger sentit mieux combien leur fierté, prête à toutes les humiliations, était soutenue par l'idée de tout rapporter à soi et qu'ils sont d'une race supérieure. Il s'aperçut mieux comment l'antiquité certaine de leur origine, la durée de leurs traditions et la considération qu'ils en avaient pour eux-mêmes, constituaient chez eux une façon de noblesse particulière. Il se sentait plus séparé d'eux, mais les estimait davantage, et concevait pour Lia un amour plus respectueux.

Mais à quoi allait-il se déterminer? Qu'allait-il faire? Et qu'était-il possible de faire? Il n'en savait rien. Il aimait Lia et sentait qu'il se laisserait conduire par l'événement, qu'il s'y offrirait même avec complaisance. Il se préparait à quelque chose de nouveau, de décisif. Il était dans l'attente, anxieux de savoir ce qu'il allait lui dire et quel aveu elle allait lui faire. Car, à des signes certains, il voyait bien qu'elle cherchait le moyen de lui parler.

Depuis son arrivée, tout lui présageait quelque grave confidence. Les hésitations mêmes de la jeune fille n'étaient-elles point faites pour l'avertir, et aussi ses lassitudes découragées, son appréhension visible, quand secouée tout d'un coup par un soubresaut

de colère, elle jetait de ces coups d'œil déterminés et sauvages sur Courtaron dès qu'il apparaissait?

Le marquis prenait à tâche de les séparer le plus possible et de ne point les laisser seuls un instant. Cette indiscrétion se renouvelait sans cesse avec une impudente ironie. C'était un parti pris de se rendre incommode, de braver, d'offenser presque.

Les calculs entêtés de Courtaron semblaient avoir pris, depuis Luchon, un caractère particulier d'audace. On eût dit qu'il avait des droits pour être ainsi; gardant ses formes extérieures, son sourire bien élevé, blessant et caressant, tendre et menaçant tour à tour, il paraissait ne plus rien redouter, il faisait à tout propos sentir sa mystérieuse autorité, ne se montrant pas qu'il n'eût l'air de dire à Lia :

— Vous ne parlerez pas, parce que je ne veux pas que vous parliez, et que votre secret est aussi mon secret.

Sentant bien que ses projets étaient attaqués de toutes parts, le marquis faisait face à tout avec une verve charmante et une rigueur impitoyable. De son côté, Monach laissait mieux voir à Courtaron qu'en somme on pourrait se passer de lui et qu'il n'était plus aussi nécessaire. Un jour même, au déjeuner, il essaya de secouer l'impertinence du marquis, risqua un « mon cher » impatienté.

— Qu'est-ce à dire? reprit le marquis. Et il releva l'insulte timide avec une telle verdeur d'amour-propre, qu'il en eût imposé à tout autre même qu'au baron.

Courtaron ne ménageait guère que Roger, se contentant de troubler et de dégoûter cette âme faible et pleine de préjugés.

Son outrecuidance pourtant était devenue telle et parut en quelques occasions si déplaisante à Roger que plusieurs fois, l'âme agitée, la joue rouge, la lèvre impatiente, il fut sur le point d'intervenir et d'éclater. Un regard suppliant, un sourire réfléchi de Lia l'arrêtait, tandis que Courtaron semblait dire :

— Empêchez donc ce grand garçon de faire une sottise.

Cependant le marquis ne pouvait si bien se mettre entre eux, que Roger et Lia ne lui échappassent.

Quand le baron n'allait point à Paris pour ses affaires, il passait l'après-midi dans son cabinet, devant son télégraphe, donnant des ordres de bourse, dirigeant des Coqs ses bureaux de la rue Louis-le-Grand. Il appelait cela « pianoter ». Il avait, un soir, parlé d'un bon coup à faire. Courtaron voulut sans doute s'associer à la chance ordinaire du baron, car il ne put le lendemain s'empêcher d'aller

suivre la cote dans le cabinet pour tenter quelque chose. Dès qu'il eut quitté le petit salon où l'on était réuni, Lia se leva et pria Roger de vouloir bien l'accompagner dans le parc. Mais elle s'arrêta dans le *hall*. Le courage lui manqua pour parler. Elle se mit au piano, joua un air. Et ils revinrent, chacun assez mécontent de soi.

Mais le lendemain, la même occasion s'étant présentée, ils sortirent ensemble. L'air était humide, tiède et agité par un vent d'automne, qui soufflait en petites rafales dans tous les sens et poussait des nuages gris, rapides et espacés, à travers lesquels le soleil luisait tristement.

Ils s'arrêtèrent quelque temps devant un massif de géraniums pour regarder un gros papillon crépusculaire à abdomen jaune, que la trépidation constante de ses ailes suspendait comme immobile au-dessus d'une fleur; il la quittait par un brusque zigzag pour aller sur une autre reprendre son immobilité tremblante. Ils pensèrent tous deux au scarabée de Luchon.

Les gazons noircissaient déjà par places; dans les bois, les feuilles déjà jaunies tombaient des sycomores, des marronniers, des tilleuls. Les statues blanches des pelouses apparaissaient à travers les bosquets de lilas dépouillés.

Ils s'assirent sur un banc d'osier, que leur poids fit crier sous eux.

Ce bruit les mit mal à l'aise. Ils n'osaient rompre le silence et leurs regards se dérobaient. Une grive, perchée sur la plus haute branche d'un peuplier, crécelait sourdement en tendant son ventre roux au pâle soleil. Un chat en maraude passa tout près d'eux, les aperçut, les dévisagea, puis disparut sans bruit dans le fourré. Ces détails les occupèrent.

— J'ai froid, dit enfin Lia.

Elle se rapprocha de Roger, qui l'aida à ramener son capuchon de cygne sur sa tête.

Lia trembla de tout son corps, des larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues, un sanglot souleva sa poitrine. Roger lui prit les mains.

— Je suis bien malheureuse!... dit-elle.

Roger se pressa contre elle. Elle lui abandonna ses mains... et ses sanglots redoublèrent.

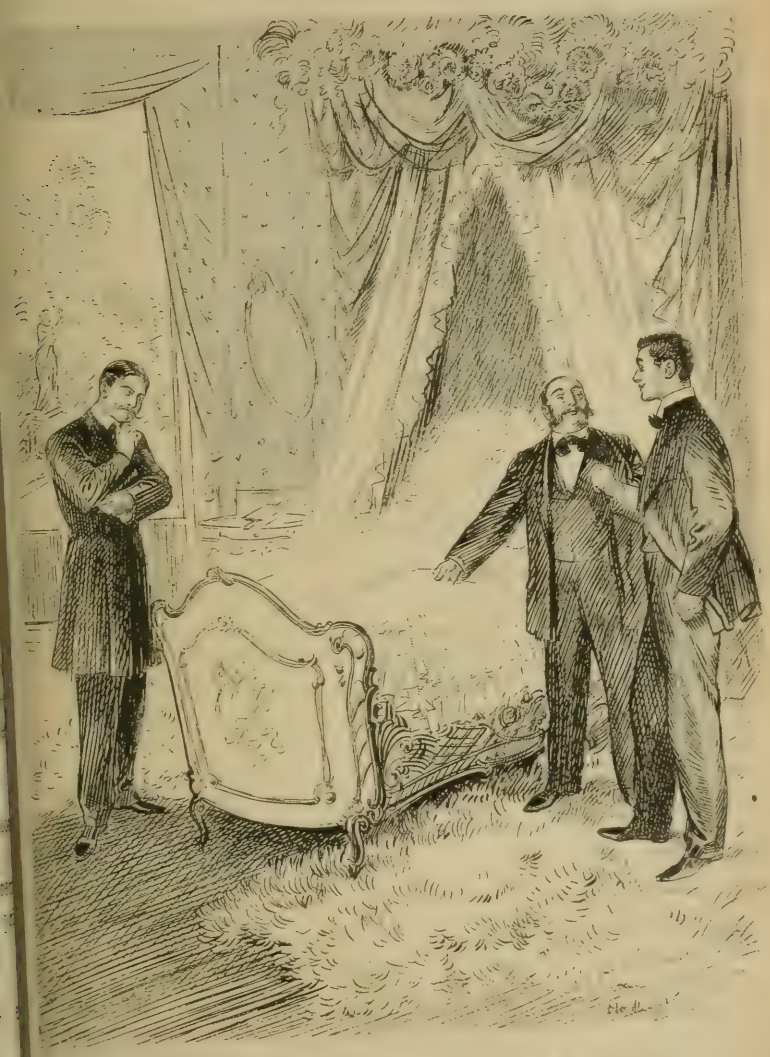
Mais, peu à peu, elle se calma, cessa de pleurer, et, d'une voix faible

— Roger! dit-elle.

Et levant ses yeux vers lui :

— Roger!

Celui-ci se rapprochant davantage, serra ses mains plus fort, et, comme si cette étreinte eût rendu à la jeune fille toute sa force,



Monach s'approcha pour faire tâter l'étoffe de la couverture.

tout son courage, un souffle de confiance élargit sa poitrine, son regard s'illumina, sa voix se raffermit :

— Défendez-moi ! dit-elle.

Et, en baissant la tête :

— Défendez-moi contre cet homme.

Puis, sur un ton plus bas encore, à peine perceptible :

— Il a...

Elle s'arrêta troublée, mortellement inquiète de ce qu'elle allait dire, n'osant achever... ne voulant pas.

Et, tenant son regard fixé au ras du sol, dans une pose tragique, muette, les dents serrées, elle évoqua d'un coup devant ses yeux, sa chambre, son lit bleu, la pâle veilleuse et sa lutte avec Courtaron.

Oui, la veille de l'arrivée de Roger aux Coqs, Courtaron avait osé, la nuit... pendant qu'elle dormait... l'air s'était comme animé autour d'elle, un souffle tiède la caressait... et, dans un demi-sommeil épouvanté, elle entrevit une ombre... se sentit touchée, s'éveilla. Et la voix de Courtaron murmurait à son oreille des paroles enflammées :

— C'est moi, Lia ; moi qui t'aime et que tu ne peux pas ne plus aimer.

Elle voyait clairement son visage penché sur le sien, ses yeux perçants, et à sa main une bague de diamant, qui jetait des feux dans la nuit.

— Sortez... sortez ! dit-elle à voix basse et étranglée. Elle s'indigna, insulta sa lâcheté.

— Qu'as-tu à craindre, Lia, et ne m'aimes-tu pas ? N'avons-nous pas eu des paroles qui engagent, des baisers qui lient ?

— Il la pressait dans ses bras.

— Sortez ou je crie !

— Et qu'importe qu'on nous surprenne !... Je braverais tout pour toi... tu ne seras qu'à moi et rien ne pourra plus nous séparer...

Elle se débattait.

— Jamais ! jamais !

— Non, moi vivant, tu ne l'épouseras pas... je suis prêt à tout... même à te perdre !

Elle comprit qu'il disait vrai. Elle ramena avec effort ses deux bras sur sa poitrine, se ramassa tout entière sur elle-même, détourna la face, cacha sa bouche et demeura ainsi muette, immobile, couverte de baisers et inviolable. Mais comme il la pressait davantage, elle se mit alors à le supplier d'avoir pitié d'elle, de l'épargner. Elle trouva des mots plaintifs, un accent touchant, des soupirs désolés, et ce fut encore par la douceur et les

ruses de femme qu'elle échappa aux fureurs immédiates de cet homme.

Et vingt fois, depuis cet hommage injurieux rendu à sa beauté, Lia avait été sur le point de le chasser. Son orgueil souffrait. Mais si elle faisait un éclat, quelles seraient les suites? Sur qui retomberait le scandale? Courtaron chassé n'était-il pas capable de tout? Et pourtant le silence qu'elle gardait ne semblait-il pas accepter l'outrage et encourager l'entreprise? Se taire était abominable; parler, tout perdre. Et à qui d'ailleurs se confierait-elle? Sa mère subissait trop bien l'autorité de l'époux et son père était redoutable. Comment oserait-elle lever vers lui son front humilié? Comment recevrait-il l'aveu de sa fille compromise et diminuée? Lui pardonnerait-il ses espérances détruites, ses ambitions contrariées? Et si la mère de son père intervenait!... A cette pensée, la nuit se faisait dans son âme terrifiée... Elle entendait la formule des malédictions... voyait le tonnerre et les éclairs suspendus sur sa tête... Où trouverait-elle aide et protection? Qui viendrait la secourir? Qui raffermirait son cœur peu sûr? Et elle avait tourné les yeux vers Roger. Il était beau, loyal et fort, elle ne doutait plus qu'il ne l'aimât. Et c'est lui qu'elle aimait, lui vers qui les muettes volontés de son père semblaient s'incliner; lui qui serait son époux et qui la défendrait en se défendant lui-même. Et elle lui avait dit : « Défendez-moi! »

— Défendez-moi! reprit-elle d'une voix mourante.

Le regard de Roger s'éclaira d'une flamme indignée et généreuse, ses lèvres frémirent.

— Fiez-vous à moi, dit-il, en enveloppant Lia dans une rapide étreinte.

Puis, quoiqu'il ne pût se douter jusqu'où le marquis avait mené sa poursuite, mais bien aise enfin de lâcher sa colère longtemps contenue, il se leva impatiemment, comme pour s'élancer à la recherche de Courtaron et le provoquer.

Lia le retint, le força de se rasseoir auprès d'elle.

— Roger, ne faites rien... ne faites rien encore si vous m'aimez!

Et avec un sourire satisfait :

— Aimez-moi seulement! reprit-elle.

Ne comprenant rien, sinon qu'il était aimé, Roger attira Lia vers lui. Ses mains ne lâchaient point ses mains, ses yeux ne quittaient pas ses yeux. En ce moment, il eût donné sa vie pour elle.

Elle dégagea doucement ses mains des siennes afin de les lui prendre à son tour, pencha de côté la tête sur sa poitrine, s'y appuya comme pour se mettre à l'abri, ferma les yeux et parut un instant endormie. Puis, renversant un peu la tête en tendant sa gorge, elle entr'ouvrit la bouche et les yeux et Roger incliné la baisa sur le front.

XI

C'était bien Mme de Tresmes que Roger avait reconnue en traversant la gare du Mans. Elle lui annonçait, dans la lettre qu'il avait déchirée sans la lire, son intention de venir passer quelques jours aux Tourettes.

Elle n'avait plus d'illusion, disait-elle, et voyait bien que son amour le fatiguait, que tout était fini entre eux. De son côté, elle renonçait à une liaison dont il paraissait si peu se soucier. Et c'était justement pour prouver son renoncement qu'elle venait. Elle montrait ainsi la fermeté de sa résolution. Aurait-elle voulu sans cela, paraitre aux Tourettes, où elle n'avait point mis les pieds depuis deux ans? Ce rapprochement n'était-il pas la preuve la meilleure qu'elle considérait bien que tout était rompu? Elle avait plus de raison et de courage qu'on ne lui en supposait. Jamais elle ne reviendrait sur sa détermination. Elle était même si sûre d'elle que, malgré le plaisir qu'elle aurait à céder, elle était certaine de résister, au cas où Roger voudrait renouer par caprice. En *post-scriptum*, elle ajoutait que le silence de Roger serait une approbation. Elle ne se démenait ainsi que pour obtenir quelque explication et le tirer de sa muette indifférence.

N'ayant pas reçu de réponse, Mme de Tresmes s'était mise en route fiévreusement. Elle télégraphia son arrivée de façon à surprendre Roger, s'il était possible. Ce coup était digne d'elle, et la ravissait par son audace.

Ainsi qu'on a déjà pu l'entrevoir, un des traits principaux du caractère de Mme de Tresmes était d'aimer le danger et le frisson que donne la peur dans les situations équivoques. C'est ainsi qu'elle eût souhaité souvent d'avoir un mari plus redoutable, un amant plus jaloux, un confesseur plus rude que n'était l'abbé Glouvet. Cependant elle se contentait de ce qu'elle avait et

éprouvait tout de même une émotion agréable à rougir devant M. de Tresmes, à mettre Roger en colère, et à baisser les yeux quand elle rencontrait l'abbé dans un salon. Elle s'épouvantait aussi à plaisir de son intimité avec la mère de Roger, qui, en un instant, pouvait tout découvrir.

Mais la comtesse d'Épagnes ne s'était aperçue de rien. Non qu'elle fût aveugle ou bornée d'ordinaire. Elle savait qu'il y a peu de religion parmi les hommes et que tous ont des passions. Ayant vu, chez les pauvres, des plaies de toutes les façons, elle n'imaginait point que les riches en fussent exempts. L'infidélité des maris et des femmes, la mauvaise vie des jeunes gens, l'oubli de Dieu, les péchés du monde ne la surprenaient point. Elle en avait même une juste connaissance et en raisonnait librement. Mais, que ce qu'elle voyait chez les autres pût s'étendre à son mari et à son fils, voilà ce qui ne lui venait jamais dans la pensée. Son jugement s'arrêtait quand il s'agissait des siens.

Le général était d'ailleurs dans la même ignorance qu'elle, et en cela subissait le sort commun de tous les pères, qui sont toujours les derniers avertis des amusements de leur fils. Bien qu'il allât au club, et, qu'entre hommes, on ne se gênât guère, on n'avait jamais dit devant lui rien d'assez clair sur une liaison que tout le monde connaissait. Il devinait même si peu ce que quelques amis maladroits essayèrent plusieurs fois de lui faire entendre, qu'il prenait pour lui-même les demi-propos et les demi-sourires.

Un jour même qu'on l'avait serré de plus près, il crut devoir se défendre, non sans quelque fatuité :

— La conduite de Mme de Tresmes ne me regarde pas, dit-il... Mais quand on a un mari vieux et qui vous abandonne,... il serait permis... Cela me parait évident, dame! — Et comme quelqu'un sourit : — Non, non, ne croyez pas,... ajouta-t-il,... je n'y suis pour rien... Je le dirais,... ou plutôt, non,... je ne le dirais pas...

Et il s'en alla assez content de lui.

Attendue aux Tourettes et fort bien accueillie, Mme de Tresmes raconta, pour expliquer sa venue, toute une histoire où l'œuvre eut une grande part. Elle ne put entièrement cacher son trouble en apprenant que Roger, parti le matin même, s'était croisé avec elle. Et quand elle sut qu'il était allé aux Coqs, elle pâlit.

— Ah! vraiment, dit-elle, il est allé là?...

— Oui, reprit le général avec malice, il est chez les Monach...

Je vous expliquerai pourquoi... C'est une idée à moi et vous m'en direz des nouvelles.

Le soir, à table, Mme de Tresmes revint sur ce sujet, et le général dut expliquer de nouveau l'effet politique qu'il attendait de la visite de Roger chez les Monach. De nouveau, Mme de Gomerre crut devoir protester.

— Non, vraiment, ce que vous dites là, mon cher général, ne m'entrera jamais dans la tête... Et quand on a des principes...

— Voyons, reprit le général, à qui vouliez-vous que je m'adressasse?... Vous ne me voyez pas allant moi-même au ministère pour porter plainte. Il me fallait bien un intermédiaire, quelqu'un qui ne tînt à rien et qui tînt à tout, un homme qui pût obtenir ce que je n'eusse obtenu moi-même... Monach était l'homme qu'il me fallait... Et s'il fait sauter mon sous-préfet?... Dame! je suis pratique.

— C'est un calcul immoral, mon cher général, reprit Mme de Gomerre.

Le général s'agita, devint rouge.

— Immoral!... immoral!... On fait comme on peut.

Mme de Tresmes intervint, ranimée par un sujet où elle appliquait toute sa mauvaise volonté.

— Mais, mon général, êtes-vous sûr que le baron obtienne ce que vous désirez?

— Je n'en doute pas... le gouvernement est toujours le gouvernement... Et quand on y a ses entrées...

— Je veux bien, répliqua Mme de Tresmes... Mais qu'est-ce que va vous demander le baron pour cela?

— Mais rien, je pense, répondit le général, un peu embarrassé par cette supposition.

Et, après avoir cherché :

— Que voulez-vous qu'il me demande!... L'avantage de ma connaissance... c'est quelque chose...

— C'est là, justement, ce que je craindrais à votre place, continua Mme de Tresmes.

— Et pourquoi ça?

— Je ne sais pas... En tout cas, ce ne sont pas des gens à fréquenter.

— C'est très juste, remarqua Mme de Gomerre.

— Allons donc!... S'il fallait choisir ses relations et faire le fier, on finirait par ne plus voir personne à Paris... Et puis, Monach

m'amuse... Il est entendu, poli, utile; il a aussi une fille charmante...

— Ah! non, non, par exemple, interrompit Mme de Tresmes, voilà ce que je ne n'accorderai jamais. Non! non! Mlle Monach n'est pas du tout charmante... Dieu! que les hommes ont mauvais goût!... On peut à la rigueur la trouver belle... d'une certaine beauté... mais elle n'a aucun charme... aucun!... Elle ne sait pas s'habiller; avec ça, des toilettes extravagantes et de toutes les couleurs... Au concours hippique, elle avait un pouf bleu sur une jupe rouge, et une plume blanche à son chapeau... un air de drapeau tricolore... Toujours des cheveux bourrus par monceaux, comme une vraie reine de Saba... et mal faite!... D'abord, comment voulez-vous qu'une femme mal faite soit bien habillée?... Charmante Mlle Monach!... Ah! général, général, quelle hérésie venez-vous de dire là?

Elle eut un petit rire strident.

— Je vois que vous ne l'aimez pas, reprit le général.

— Non, je n'aime pas le mauvais genre.

— Je serais désolé de vous démentir; pourtant j'avais cru... et puis les hommes aiment ça.

— Quoi, ça?

— Enfin, ça!

Hélène ouvrait de grands yeux innocents. La générale fit un petit signe à son mari, pour lui rappeler que cette enfant les écoutait.

— Si cette demoiselle, mon cher général, reprit Mme de Gomerre en allongeant la figure, est comme Madame dit, il est certain que le monde doit avoir une triste opinion d'elle.

— Pas tant que vous croyez, dit le général d'un air belliqueux.

— Voulez-vous vous taire, général, reprit Mme de Tresmes; il serait à souhaiter que chacun pensât avec autant de raison que Madame. Nous ne verrions pas les choses que nous voyons.

Le général, incertain, se tut. Il eût voulu contredire Mme de Gomerre, à laquelle il ne passait rien, et rester en même temps en galanterie avec Mme de Tresmes.

Il se pencha vers elle et lui dit à l'oreille :

— A vous j'accorderais tout.

— C'est très aimable, reprit Mme de Tresmes.

Et à demi-voix, mais presque assez haut pour être entendue, elle ajouta :

— Que pense Roger de la petite Monach? Comment la trouve-t-il?

— Peuh! comme ci, comme ça.

— Prenez garde à la Monach! dit-elle, en menaçant du bout du doigt.

— Bast! c'est un garçon raisonnable, plutôt froid, reprit le général.

Roger attira Lia vers lui.

Je crois même, entre nous, qu'il ne s'y connaît pas bien, en femmes.

— Vraiment! vous croyez qu'il ne s'y connaît pas en femmes?

Et, avec une audace pleine d'aisance, Mme de Tresme ajouta tout de suite :

— Comment donc me trouvez-vous faite? Elle se mordit les

lèvres, et goûta intérieurement avec délices l'aveu dangereux qu'elle venait de risquer.

— Mais... je vous trouve fort bien, reprit à voix basse le général, qui ne comprit pas le sens véritable de cette nouvelle question et crut que sa voisine l e provoquait; je ne connais pas de personne plus séduisante que vous.

Cependant Mme le Gomerre, qui sembla sortir de ses méditations, eut un soupir.

— De notre temps, dit-elle en s'adressant tout à coup à la comtesse d'Épagnes, on ne voyait point les choses de même en France.

— Que voulez-vous, chère amie? répondit la générale, les modes changent. Il faut bien aussi s'habituer aux nouveaux visages.

— Pauvre France! reprit Mme de Gomerre.

M. de Gomerre, jusque-là silencieux, prit soudainement la parole.

Mme de Tresmes s'assit devant le secrétaire.

Depuis son retour de Goritz, le comte était tout changé à son avantage, il avait l'œil clair, la mine éveillée. A l'hôtel des Trois-Couronnes, où s'étaient réunis tous les plus purs légitimistes, il avait retrouvé de vieux amis perdus de vue depuis un an, s'était animé dans des conversations politiques, avait les idées en mouvement, le sang fouetté.

Il répondit à l'exclamation de sa femme en disant :

— Si le comte de Chambord eût vécu, il eût pu sauver le pays.

— Le pays n'en a pas voulu, repartit aussitôt le général, que l'intervention des Gomerre mettait toujours de mauvaise humeur.

— C'est un signe des temps, reprit M. de Gomerre. On reconnaissait au Roi un caractère, de la dignité, toutes les vertus chevaleresques et françaises... On estimait, on honorait le Roi parce qu'il imposait l'estime et le respect... Vous avez vu à sa mort la bonne tenue de la presse de toutes nuances; mais pour mener le peuple, il faut des canailles dont on supporte les malhonnêtetés habiles et la force injuste... Il était trop honnête pour son temps.

Et il continua en lançant une phrase qu'il avait composée lui-même et qu'il aimait répéter à l'occasion :

— Oui, le roi a eu raison de répudier son époque et de ne pas se soumettre à cette infériorité morale inaugurée par la Révolution, continuée par les bourgeois intrigants de Juillet et achevée par les républicains actuels qui, du reste, ne font qu'imiter l'Empire.

— Permettez, permettez... répliqua le général avec emportement.

Mme de Tresmes, qui avait chez elle ensemble les photographies du petit prince impérial, du comte de Chambord et du comte de Paris, se souvint pourtant des attaches orléanistes de son mari et des chances nouvelles qui se présentaient. Elle interrompit le général :

— Ne faites pas le méchant... c'est le comte de Paris qui fera sauter votre sous-préfet...

— Je compte davantage sur Monach, repartit le général en se déridant.

Le soir, après le thé, quand il fut seul avec sa femme, celle-ci lui fit entendre qu'il ne devait point autant parler de ses nouveaux locataires, que ce sujet rappelait trop péniblement leur malheur aux Gomerre.

— Mais c'est toujours Mme de Gomerre qui commence... et sur un ton...

— Le malheur aigrit l'esprit...

— Je ne puis cependant permettre qu'on traite ainsi des gens qui demeurent chez moi et y ont un bail de neuf ans... On n'a rien à leur reprocher de clair, en somme... C'est comme Courtaron... et jusqu'à cette petite Mme de Tresmes qui est de la bande...

— Sans doute...

Mais la générale, un peu ébranlée par tout ce qu'elle entendait, finit par dire :

— Le fait est que les Monach ne ressemblent pas à tout le monde.

— Et Mme de Gomerre... est-ce qu'elle ressemble à tout le monde ? dame! je vous le demande.

— Je ne dis pas...

— Bref, j'en ai assez... et si l'on s'entête à les attaquer, je m'entêterai à les défendre... Du reste, les gens se mêlent trop de ce qui ne les regarde pas.

Et le général alla se coucher en grommelant.

Mme de Tresmes avait paru si bien déterminée contre Lia, que Mme de Gomerre lui marqua tout de suite plus de bienveillance et la considéra mieux. Elle lui pardonna d'avoir un mari orléaniste, ne parla plus du comte de Paris, ni du ministère Guizot, ni de Philippe-Égalité, ni de la mort de Louis XVI et contint ses plaintes historiques. Elle la questionnait en secret, demandait de nouveaux éclaircissements sur les Monach, leur luxe, leurs mœurs, leur apparence, si Lia était modeste ou familière avec les jeunes gens, ce qu'on disait d'elle.

Flattée de l'amitié que lui témoignait la comtesse, la fille du médecin homéopathe, qui n'avait pas tout à fait pied dans le monde, répondait complaisamment, allait même au-devant des questions.

Enchantées l'une de l'autre, elles blâmaient ensemble ce relâchement social, les concessions du monde, les intromissions faciles, les malheurs du siècle. Le temps viendrait où les gens comme Monach seraient maîtres partout, remplaceraient la cour et feraient la loi, grâce à la démoralisation universelle. Elles enflaient leurs préjugés, se montaient la tête. Elles s'étonnaient qu'une chrétienne, une femme pieuse comme était la comtesse d'Épagnes, eût la faiblesse d'admettre sous son toit des gens qui ont crucifié le Seigneur.

Tous les renseignements étaient faits pour augmenter la malveillance de la mère d'Hélène, mais aussi pour alarmer ses espérances. Sans penser précisément que Roger pût jamais épouser une juive, elle prenait de l'ombrage. Pour la première fois, ses intérêts éveillèrent ses doutes, troublèrent sa confiance, jusque-là inaltérable.

« Non! Roger ne ferait pas cela, se disait-elle, mais les jeunes gens sont si légers, si imprudents, les parents si faibles !... On voit aussi tant de nouveautés, que ce qui ne se faisait pas autrefois se

peut faire aujourd'hui. Et depuis que les fortunes sont déplacées.. Il est vrai que Roger est riche... qu'il n'a pas besoin de cela.. Mais si cette fille est belle !... »

Mme de Gomerre redoutait la beauté de Lia, que ses craintes embellissaient encore. Cette femme rigide et sans imagination jusque-là concevait Mlle Monach comme une séductrice, une sorte de sirène malfaisante, une créature damnée et irrésistible. Elle prenait parfois du dépit à examiner sa fille, amoindrie par cette comparaison, et lui jetait des regards tels que la petite Hélène baissait les yeux et se sentait devenir pitoyable.

— Tu ne sais pas t'arranger! lui dit-elle un jour en revenant au salon après un nouvel entretien avec Mme de Tresmes.

— Mais, maman, je suis mise comme à l'ordinaire.

— Tes cheveux sont toujours en l'air,

— Je me coiffe tout simplement, reprit avec douceur Hélène qui était charmante ainsi.

— Votre mère a raison, dit Mme de Tresmes.

Elle entreprit Hélène sur l'heure, tira sa petite robe de laine noire, ajusta sa ceinture de gros grain, s'amusa à ramener les boucles blondes sur le front de la jeune fille.

— Comme cela, ma mignonne...

Et, se tournant vers Mme de Gomerre :

— Est-ce ainsi, chère comtesse ?

Celle-ci trouvait bien que sa fille avait l'air d'un chien coiffé depuis que Mme de Tresmes s'en était mêlée. Elle approuva cependant, mais avec un visible effort, les soins de coquetterie n'avait jamais été dans le courant ordinaire de ses préoccupations.

Cependant Mme de Tresmes était triste et inquiète. Il n'y avait guère que les conversations avec Mme de Gomerre qui pussent la tirer de l'espèce d'anxiété mélancolique où l'abandon de Roger la jetait. Souvent elle s'enfermait dans sa chambre, prétextant des lettres à écrire, et passait l'après-midi à s'apitoyer sur elle-même. Cette jeune femme nerveuse, faible, mobile, souffrait de son inaction, ne savait à quoi se résoudre, s'agitait l'esprit en tous sens, tourmentait ses souvenirs, se mourait d'ennui.

Elle eut l'envie de pénétrer dans la chambre de Roger. Cette idée lui plut. Elle y rêva, choisit le moment, et, un après-midi, n'entendant aucun bruit, elle enfila le corridor, marchant sur la pointe des pieds, tourna doucement la clef dans la serrure, entra, ferma la porte sur elle et demeura quelques instants immobile

retenant son haleine au milieu de la chambre déserte. Son cœur battait.

Comme les volets étaient fermés, elle ne distingua que peu à peu dans la demi-obscurité de la chambre les objets qu'enveloppait un jour grisâtre, vit les cravaches, les éperons, les fleurets, les sabres, les masques, les pistolets et le képi accroché au-dessus de la panoplie. Sur la table, elle vit des lettres sous un fer à cheval qui servait de presse-papier. Ses lettres n'y étaient pas. Elle n'osa d'abord ouvrir les autres, puis s'y décida. C'étaient des billets de Frébault, des confidences d'anciens camarades de régiment. Elle cherchait des indices, des preuves. Qui sait si Lia ne lui écrivait pas? Cette fille en était bien capable. Elle trouva un port d'armes, le déplia, lut le signalement de Roger : « Agé de *vingt-quatre ans*, taille d'*un mètre quatre-vingt-cinq centimètres*, cheveux *bruns*, front *haut*, sourcils *châtains*, yeux *bleus*, nez *droit*, bouche *moyenne*, barbe, *moustache*, menton *rond*, visage *ovale*, teint *coloré*. » Sur ces banales indications, l'image de son amant se dressa tout entière devant ses yeux. Elle voyait sa beauté mâle, son regard doux, elle était fière de lui, se rappelait ses tendresses : « Quelle fatalité nous sépare ? murmurait-elle. Est-il possible! »

Elle fureta de tous côtés, lentement, minutieusement. Dans les cendres de la cheminée, elle aperçut une lettre dans son enveloppe, déchirée en quatre morceaux. C'était sa dernière lettre. Elle l'examina en tremblant. Il ne l'avait même pas décachetée :

— Il me craint, dit-elle... il m'aime encore... il me fuit... Mais non... il ne me fuit pas... c'est elle qu'il cherche... il a été à Luchon pour la retrouver... il est maintenant aux Coqs... Oh! comme j'avais tout prévu et deviné!

Cette fois, une colère sincère la saisit. C'est donc ainsi qu'il déchirait ses lettres et les laissait traîner ensuite? Avait-il donc si peu souci de sa réputation ? Que signifiait un tel dédain? Ce coup lui rendit quelque fierté.

Elle s'assit résolument devant le secrétaire, prit une feuille de papier et écrivit.

Puisqu'il n'avait pas lu sa lettre, elle voulait lui répéter du moins ce qu'elle contenait, que tout était fini entre eux, et bien fini cette fois, qu'après son silence indigne et son mépris insultant, c'était sans regret qu'elle l'abandonnait à sa perte.

Tout cela était dit fermement, en quelques lignes. Elle cacheta la lettre, la mit en évidence sur la table ; puis, accablée par cet

effort, elle alla s'asseoir sur le lit dégarni, et pleura. Elle eût voulu mourir là, couchée à cette place, et qu'il la trouvât morte à son retour.

Elle entendit un bruit de pas dans le corridor. Son cœur cessa de battre, sa respiration s'arrêta. Le bruit passa. Et elle rentra chez elle, heureuse et confuse de cette équipée.

Tout en jugeant que Roger l'abandonnait et que leur réunion serait difficile, Mme de Tresmes ne pouvait pas cacher tout le souci qu'elle prenait de lui.

— Je l'aime tant! disait-elle souvent dans la conversation... je lui porte un si véritable intérêt!

Elle en parlait avec admiration, vantait sa bonté, son élégance, balbutiait selon l'occasion, rougissait, se plaignait d'une migraine, ou riait d'un joli rire argentin. Elle éprouvait le besoin de parler de lui, de se livrer.

Quelquefois, dans un brusque mouvement d'expansion, elle embrassait Hélène.

La jeune fille se sentait attirée vers Mme de Tresmes par une sorte de curiosité gênante. Elle prêtait une attention pleine d'envie aux moindres propos de cette jeune femme, qui parlait de Roger avec une sympathie familière et semblait si bien le connaître.

Elle hasardait parfois quelques questions timides et se laissa un jour aller jusqu'à demander en tremblant à sa nouvelle amie :

— Roger vous a-t-il quelquefois parlé de moi?

— Mais oui... certainement, chère mignonne; Roger vous aime beaucoup, reprit Mme de Tresmes, qui inventait des réponses favorables, en haine de Lia.

— Ce que vous me dites là me fait bien plaisir, reprit Hélène.

— Et comment ne vous aimerait-on pas, chère mignonne?

— Oh ! il suffit qu'il m'aime comme je suis.

Mme de Tresmes, touchée par tant de grâce, prit de l'indulgence pour ce petit amour qui, pour elle, n'avait rien de redoutable, s'intéressa à ce pur sentiment, traita doucement cette enfant naïve.

Mais elle en fit tant qu'elle finit par donner de graves soupçons à la mère d'Hélène. Si celle-ci ne devina point la vérité tout entière, c'est qu'elle ne voulut pas. Que Roger eût eu des maîtresses de passage, cela se pouvait encore supporter, mais qu'il fût installé dans le crime et eût des relations régulières avec cette Mme Gibot de Tresmes, voilà ce qu'il était impossible d'admettre. Mme de Gomerre ne désira point s'assurer de ce qu'elle redoutait et préféra garder

son ignorance, dans la crainte d'avoir à modifier quelque chose à ses projets, car elle n'eût jamais consenti à donner sa fille à un débauché effronté. Elle n'osa point seulement penser que Roger fût tel, mais se méfia assez pour ralentir son intimité avec cette femme et défendre à Hélène de la rechercher comme elle faisait, l'avertissant qu'elle n'avait que des principes peu solides et n'était pas comme il faut.

Il était temps que Mme de Tresmes quittât les Tourettes, ce qu'elle fit, sans quoi Mme de Gomerre n'eût point tardé de se brouiller tout à fait.

Hélène se sentit tout à la fois triste et soulagée du départ de sa nouvelle amie et enveloppée de choses incompréhensibles pour elle.

Après beaucoup d'hésitations, elle demanda à sa mère si l'on ne savait pas quand Roger reviendrait. Elle avait un besoin de le voir, de lui parler.

— Et que lui diras-tu ? interrogea sa mère.

— Rien... mais je le verrais...

Mme de Gomerre n'hésita plus et résolut de s'expliquer avec la mère de Roger.

Le lendemain, M. de Gomerre et Hélène étant allés faire une promenade à cheval avec le général, elle profita de leur absence.

Assise dans son grand fauteuil Louis XIV, la comtesse d'Épagnes travaillait à rendre plus simples les layettes envoyées par Mme Monach; elle coupait, taillait, rognait les rubans et les dentelles. Mme de Gomere, en face d'elle, avait pris un ouvrage de tapisserie. Par un sentiment assez raffiné, elle comprit que l'extrême jeunesse d'Hélène, écartant toute idée de conclusion immédiate, l'aiderait à donner un tour plus acceptable à ses propositions.

Elle en était à songer au moyen d'aborder ce grave sujet. Elle poussa d'abord quelques soupirs et parla des mauvais exemples que les jeunes gens trouvent à Paris, des préoccupations des mères qui ont des fils. Elle amena ainsi la conversation sur Roger :

— A votre place, chère amie, je serais dans une continuelle inquiétude ; les relations sont si dangereuses aujourd'hui !...

La générale supporta mal l'attaque, elle avait confiance en son fils, il était fort honnête, malgré ses airs émancipés.

— Excusez-moi, reprit Mme de Gomerre, c'est que je m'intéresse à Roger comme s'il était mon fils.

Après un moment de silence, elle changa de sujet, se plaignit

alors de l'abandon où le monde l'avait laissée après son infortune.

Et comme la générale faisait un geste pour protester :

— Oh ! je ne dis pas cela pour vous, qui êtes la bonté même.

— Tout le monde est comme moi, reprit la générale... chacun admire votre courage, la grandeur et la fermeté de vos sentiments.

— Non... vous donnez aux autres les qualité que vous avez... vous leur prêtez vos yeux pour voir, votre cœur pour sentir... Mais je sais trop comment va le monde.

A propos de l'abondon du monde, elle en vint à parler de sa fille.

— Elle est charmante, elle plaît extrêmement, s'empressa de dire la générale, entraînée par un véritable élan de sympathie... et ce doit être une grande consolation pour vous d'avoir une fille si bien formée.

— Pauvre enfant !... elle avait droit d'espérer une vie plus heureuse, répondit Mme de Gomerre.

Elle s'interrompit, détourna la tête, puis ajouta après un moment de silence :

— Mais ne parlons plus, chère amie, d'un sujet qui me donne tant de soucis.

— Que vous êtes injuste!

— Non ! non ! je n'ai plus confiance en personne... je suis devenue timide, ombrageuse.

— Ce n'est pas bien de douter ainsi de mon amitié... Hélène vous donne-t-elle quelque inquiétude ? reprit la générale en se rapprochant d'elle.

— C'est que voilà la pauvre enfant bien réduite, continua Mme de Gomerre... son oncle la dote, mais, vous le savez, ce n'est point avec 150.000 francs que l'on peut marier sa fille comme on souhaiterait, et oser entamer quelque chose.

La générale lui dit qu'elle n'était pas raisonnable, que tous les jeunes gens, Dieu merci ! ne pensaient pas uniquement à l'argent, que d'ailleurs Hélène n'était point pauvre, que le monde n'était plus déjà si riche, qu'en une telle situation, il n'y aurait rien à craindre, qu'on trouverait un bon mari pour elle, et qu'on aurait même le droit d'être extrêmement difficile et de beaucoup exiger.

— Vous me faites du bien ! reprit Mme de Gomerre.

— Certainement non, il ne faut pas se désespérer ainsi.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

La table épouvantée se tut, et le profanateur cessa de rire.

LE CURÉ PÉQUIGNOT

Le curé Péquignot administrait depuis longtemps la petite paroisse de Vignécourt, en pays comtois.

C'était un bon vivant, qui serait devenu, si les circonstances le lui avaient commandé, un excellent cuirassier, un bon explorateur, ou même un joyeux père de famille. Lancé dans la prêtrise par l'orgueil maternel, il en avait accepté les devoirs les plus élevés, sans cependant se départir de ses qualités natives de montagnard.

Haut en couleur, carré d'épaules, les traits longs et épais, il n'avait point abdiqué les imperfections de ses congénères laïques. Il fumait volontiers, buvait sec, chassait quelquefois et pratiquait avec un succès constant la pêche aux écrevisses dans les ruisseaux des bois. La messe du matin se trouvait parfois avancée d'une heure quand le gibier ou le poisson le réclamait. Mais aucun de ses paroissiens n'aurait songé à lui tenir rigueur de ces accès de paganisme tant sa bienveillance, sa rondeur et sa charité abondante lui assuraient l'admiration des bons caractères ou le pardon des mauvaises gens.

La septuagénaire servante, accoutumée à ses manières, ne s'était jamais permis le moindre avis sur sa façon de vivre en gentilhomme campagnard et elle aurait plutôt contribué, par de nouvelles gâteries, à embellir la vie de son maître qu'elle considérait un peu comme son enfant.

Le curé réunissait parfois, dans les soirées d'hiver, les garçons du village, et, tout en leur parlant morale, Evangile ou légendes, il leur faisait déguster des eaux-de-vie de son cru, distillées avec grand soin dans son propre alambic, et provenant de fruits sauvages, tels que mûres et prunelles, ou du surcroît, excellent du reste, de ses poires et de ses pommes en plein vent. Ces liqueurs, exquisement parfumées et puissamment digestives, aidaient à créer la confraternité entre tous les convives par les nuits de gel et de neige et, au sortir de ces conférences religioso-gastronomiques, les garçons bénissaient dans le curé Péquignot, non seulement le représentant de Dieu, mais aussi le ministre fort habile de la nature.

Assurément, un de nos médecins d'aujourd'hui, à Paris, aurait conseillé au curé sanguin et solide l'abstention de gibier, d'écrevisses et de fortes liqueurs, et lui aurait recommandé, avec textes à l'appui, de fades débilitants, tels que l'eau de source, les légumes verts et le lait frais. Ce procédé aurait peut-être retardé l'apoplexie du bon prêtre, mais s'il eût vécu plus longtemps en suivant ces règles sévères, par contre son humeur joyeuse se serait éteinte certainement sous la néfaste influence d'un régime de sœur converse.

Le curé Péquignot mourut un jour d'automne, en pleine santé, d'une congestion au cerveau, en lisant son bréviaire, au jardin. La nouvelle de sa mort fut un coup d'étonnement douloureux dans tout le village; le paysan n'a pas la larme aisée, mais tous pleurèrent; les vieilles filles de la congrégation gémirent très hautement, les vignerons courbés sentirent trembler quelques perles à leurs yeux ridés et les pauvres soupirèrent longuement, sachant que cette main qui donnait si bien s'était fermée et refroidie pour toujours. Tous les habitants du village allèrent contempler le mort revêtu de son surplis, coiffé de son bonnet et étendu sur le lit de noyer aux rideaux blancs. Quand le curé fut mis en bière, on vint encore le regarder, car, suivant l'usage, les prêtres défunts vont à visage découvert jusqu'au cimetière. Les garçons qu'il avait sermonnés et hébergés si souvent tinrent à honneur de le veiller pour la dernière fois.

La veillée des morts au village, reflétant à travers les âges la philosophie du paganisme, n'est point une cérémonie mélancolique. On offre tout d'abord aux veilleurs un repas complet, à côté de la chambre où le corps est exposé, puis ils s'assemblent autour du mort, s'assoient, causent ensemble, et même, sans croire aucunement outrager la majesté de la mort, fument des pipes avec sérénité.

Déplorant la mort de leur bon curé, les jeunes gens se mirent à table avec des airs contristés; la vieille gouvernante les servit tout d'abord, mais elle était si pitoyable à voir avec ses larmes incessantes et son vieux corps plié en deux, que les convives la supplièrent d'aller se coucher, vu l'heure avancée et son très grand âge. Elle voulait veiller son maître avec eux, mais on sentait bien que son chagrin avait redoublé au spectacle continu de ce visage tant vénéré, pâli par la mort, et la vieille Catherine, abrutie de douleur, se rendit à leurs raisons et monta dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit sans lumière, pleurant de toutes ses vieilles forces.

Cependant, en bas, les bouteilles se vidaient, et tandis que dans la chambre mortuaire le curé reposait entre deux cierges, veillé par deux adolescents plus sages et plus sobres, les autres, dans la pièce à côté, oubliant peut-être le respect inhérent à leur rôle, commençaient à deviser de choses fort éloignées de la mort, de la vie future et du curé Péquignot.

Un d'entre eux surtout, un petit brun, sec et agile, aux yeux de singe, à la bouche large et au nez en trompette, le *Frisé*, connu pour son avarice et sa fortune de terrien, ne manifestait aucune révérence et, se croyant au cabaret, tapait du poing, versait à boire avec frénésie, buvait de même, parlait très haut, gesticulait et menait un train d'enfer à son bout de table. Il fit tant et si bien que ses démoniaques manières furent imitées par quelques cerveaux faibles, et les vieilles eaux-de-vie aidant, l'assemblée des veilleurs se mit à perdre toute tenue convenable et toute vénération apparente. Dans leur ivresse croissante, rien cependant n'était injurieux pour la mémoire du curé; au contraire. L'attendrissement causé par les absorptions successives de marc d'eau-de-vie de prunes, leur suggérait des réflexions très élogieuses sur la santé du défunt, sur sa bonhomie, sur sa bienfaisance et son humeur admirable. Le Frisé, fort amateur de choses gratuites, ayant profité largement de l'hospitalité mortuaire, donnait le ton dans ce con-

cert patois; l'alcool continuait son œuvre, les cerveaux se brouillaient, les yeux devenaient vagues. et chez quelques-uns la brute, qui sommeille en tout homme, s'éveillait sous les effluves des eaux-de-vie trop généreuses, quintessence perfide de la sève aromatique des fruits de la terre.

Comme dans les orages des champs, les tumultes croissants des assemblées humaines finissent par avoir leur dernier éclat et leur suprême coup de tonnerre; la beuverie immodérée des veilleurs s'était exaspérée. et tout à coup, comme par une inspiration satanique à la stupidité inattendue et impérieuse, le Frisé s'écria : « Ce n'est pas bien de boire sans monsieur le curé; il faut le mettre auprès de nous. »

L'irrévérence absurde de la chose n'étonna pas les jeunes gens; leur excès de vie voulait combattre la mort voisine qui les gênait sans doute obscurément, et défier cette inconnue, cette silencieuse, qui leur avait enlevé leur vieil ami, leur camarade si exubérant hier, si fini à présent.

— Pourquoi pas? répétèrent quelques-uns; mettons-le près de nous, çà le réchauffera.

Le Frisé et deux jeunes laboureurs s'étaient levés; brusquement et malgré les protestations des veilleurs de la chambre, demeurés mornes et sages, ils avaient enlevé le prêtre de sa bière et leurs bras vigoureux avaient assis le cadavre à la place d'honneur. Tout blanc, les yeux fermés et la face grave, le curé Péquignot ne déconcerta pas l'ivresse terrible et joyeuse de ses anciens paroissiens. Assis de travers dans son fauteuil en raison de sa raideur obstinée, il avait une attitude effrayante; mais le Frisé, allant jusqu'au bout de sa profanation inconsciente, lui mit de force les bras sur la table, écarta les doigts de la main gauche, y plaça une gaufre et, procédant de même pour la droite, arma cette main d'un énorme verre de vin vieux. Des exclamations se croisaient en tous sens :

— Quel brave homme!

— Ça fait plaisir de l'avoir à table!

— Restez avec nous, monsieur le curé!

— Vous vous en irez plus tard!

— Le bon Dieu peut vous attendre!

— Ah! oui, il peut attendre!... répéta le Frisé, qui, assis à la gauche du prêtre, la figure tournée vers lui, semblait jouir de son œuvre avec une gaieté de sauvage. Il triomphait, et poussant à

fond sa férocité joyeuse d'ivrogne, il leva son verre pour trinquer avec le mort.

Au moment où le paysan allait porter la santé du prêtre, le bras droit de celui-ci, par une brusque détente, fit un écart violent et tout le contenu du verre de vin, versé au cadavre, jaillit à la tête du Frisé.

La table épouvantée se tut, et le profanateur cessa de rire. Assurément, quelques-uns auraient pu se dire que ce geste imprévu du mort était dû à une cause purement physique, et que les bras du cadavre, déjà raides, pliés violemment tout à l'heure, avaient repris soudainement leur rigidité première. Mais ceux-là mêmes, à qui cette réflexion suggérait tout d'abord un peu de scepticisme, n'eurent pas la force de résister à l'idée du surnaturel, et au-dedans d'eux-mêmes tous s'imaginèrent avec horreur que la mort vengeait l'insulte des vivants.

Cependant, la face du curé n'avait pas bougé; ses yeux clos et ses lèvres violettes ne remuaient pas; au silence plein d'épouvante qui pesait sur la table des veilleurs succéda bientôt un grondement de réflexions diverses, et finalement les plus vaillants et les plus ivres reprochèrent violemment au Frisé d'avoir eu l'idée bizarre d'attabler le mort. Le coupable ne répondit pas, et s'étant essuyé le visage d'où le vin ruisselait encore, il demanda de l'aide pour replacer le prêtre dans sa bière. Les camarades s'y prêtèrent gauchement; leurs mains tremblaient et leurs cœurs battaient avec force. Quand le curé eut été replacé entre ses planches, respectueusement, ils soupirèrent, soulagés; mais tous quittèrent la table, et, devenus sages par terreur, achevèrent la nuit près du curé, ne parlant qu'à voix basse et n'osant même plus fumer leurs vieilles pipes courtes et noires.

La nuit s'écoula ainsi, de plus en plus calme, et l'aube naissante trouva plus d'un veilleur endormi. Le Frisé n'avait pas fermé l'œil, et sans même chercher à s'étourdir avec de l'eau-de-vie, il avait paru réfléchir profondément à sa funèbre forfanterie.

Le lendemain, par une de ces claires matinées d'automne, où, sur les champs en brosse, blancs de rosée, luisent comme de l'argent les réseaux innombrables des fils d'araignées, on porta en terre le curé Péquignot. La douleur paysanne, d'habitude taciturne, se fit voir sans retenue; on pleura longuement le brave homme disparu, et de la cure à l'église, de l'église au cimetière, de sincères sanglots répondirent aux tintements graves de la cloche

qui semblait gémir aussi dans sa tour aux pierres verdies par le temps, et au toit couvert de tuiles moussues.

Ce ne fut que tout bas qu'on parla le soir du sacrilège commis par le Frisé.

Les vieilles furent toutes d'accord pour assurer que cette action ne lui porterait pas bonheur ; et, sous les bonnets noirs, leurs *caules*, comme on dit en Franche-Comté, elles grommelèrent, au coin du feu, des choses sinistres à l'endroit des vivants qui ont outragé les morts.

Le Frisé, lui, feignit d'oublier tout cela. Il continua d'aller à la charrue, de braconner et de faire claquer son fouet à grands coups précipités et sonores, quand il menait ses bœufs, le soir, à la fontaine.

Le curé n'avait pas encore été remplacé; un prêtre du voisinage venait dire la messe, le dimanche, après avoir fait son service dans sa propre commune, ce que dans le pays on appelle *biner*.

La vieille bonne du curé Péquignot avait regagné son pays dans la montagne, et parmi les dalles d'entrée du presbytère abandonné, l'herbe nourrie par les pluies d'automne commençait à pousser.

Un dimanche soir, le Frisé avait bu longuement à l'auberge avec les camarades; l'heure de la fermeture avait sonné, et le groupe bruyant des garçons aux souliers ferrés remontait le village dans l'ombre automnale. On passa ainsi près du presbytère, et l'on fit allusion à la farce funèbre du Frisé. Celui-ci ricana.

— N'empêche, dit l'un de ses compagnons, que tu n'oserais pas entrer la nuit dans la cure tout seul.

— Pourquoi pas? dit le Frisé.

— Parce que tu aurais peur.

— Peur de quoi?

— Du curé, parbleu! N'fais pas l'brave, mon frisé! Si je te dis que tu n'oserais pas, c'est pas une menterie.

— J'parie que si! riposta le Frisé, piqué au jeu.

— C'est bon! c'est bon! pas d'bêtises! riposta un troisième, vous savez bien tretous que la cure est fermée et qu'on n'peut pas y entrer.

— Si! répondit un autre. On peut entrer par le jardin et le poulailler, puis par la grange.

Cette affirmation gêna le Frisé qui voulut expliquer la difficulté de la chose. Son embarras le perdit et tous le raillèrent lourdement de ses frayeurs. Acculé à une résolution terme, il dut céder,

et, riant d'un rire forcé, il annonça qu'il passerait la nuit à la cure.

On l'accompagna au jardin, on l'aida à retrouver son chemin dans la grange déserte, d'où les poules et la vache avaient été retirées par les héritiers, et on le poussa dans la cuisine dallée, obscure et froide, puis on referma la porte sur lui en disant qu'on l'attendrait dehors, longtemps. Il alluma une vieille lampe de cuivre où se trouvait encore un peu d'huile. Il savait qu'au premier étage on avait laissé un lit et quelques chaises.

La gorge serrée, mais chantonnant, il monta. Il raisonna alors sur sa peur. Que pouvait-il craindre? Croyait-il seulement à une autre vie? Au retour des morts? Et aux histoires de revenants? Certes non; son scepticisme lourd de paysan matériel lui donnait de l'aplomb et du calme; mais où la raison est tranquille, le sentiment perd pied, la nervosité s'égare et, si certain que l'on soit du néant, on n'en est pas moins troublé par ces choses mystérieuses qui s'appellent la nuit et la mort, c'est-à-dire l'inconnu.

Le Frisé pourrait-il dormir? Il l'espérait. La chambre où il se trouvait donnait sur le jardin et par les petits carreaux on devinait la ligne obscure des bois lointains. Au mur, un vieux cadre entourait les mots : « *Dieu seul* » brodés en verroterie blanche et fort lisibles. Le cœur battant déjà, il monta le vieil escalier de bois, la lampe à la main. La lueur en était suffisamment éclairante, mais pas assez pour qu'une autre lumière filtrant sous une porte ne pût s'apercevoir. C'est ce qui arriva; et tout à coup le paysan s'arrêta, les yeux fixes, devant une clarté rougeâtre qui glissait sous une porte mal jointe et se prolongeait sur le plancher du palier. La peur l'avait saisi, ses entrailles se serraient et rien ne pouvait arracher ses yeux de cette clarté sanglante qui l'attirait malgré lui. « Il y a quelqu'un là », pensa-t-il; et pour se rassurer il se dit qu'un camarade pouvait l'avoir devancé là-haut; mais, si réconfortante que fût cette supposition, il ne pouvait s'en pénétrer, dompté qu'il était par un pressentiment de mystère.

Cependant, brusquement résolu : « Entrons! » — murmura-t-il. — Cette fois, comme on dit dans les campagnes, son sang ne fit qu'un tour, car, devant lui, assis près d'une table et éclairé par un reste de cierge, le curé Péquignot, toujours pâle et effrayant, mais les yeux ouverts, semblait attendre quelqu'un.

— Entre! lui dit simplement le prêtre, d'une voix ferme, mais comme voilée et lointaine.

Cet accueil du trépassé acheva d'épouvanter le Frisé et il laissa tomber sa lampe qui s'éteignit.

— Entre donc, répéta le prêtre, et assieds-toi.

Le garçon, aussi pâle que son hôte, obéit et s'affaissa sur une chaise, assez loin du mort.

— Approche-toi! ordonna le prêtre.

Le paysan, les dents claquant de peur, se mit en face de lui.

Le curé saisit alors, sur la commode voisine sans se lever, une bouteille de vin poudreuse et deux verres :

— Cette fois, je vais boire à ta santé! ajouta le convive funèbre de la même voix, un peu psalmodiante et qui semblait toujours venir de loin.

Les verres furent remplis, les mains du Frisé tremblaient comme les dernières feuilles de vignes au souffle de novembre. Le prêtre trinqua, le Frisé commença à boire en renversant à droite et à gauche, de sa main palpitante, le vieux vin du pays.

Mais, si vénérable qu'il parût, ce vin rouge et clair, ce vin étrange, ne le réchauffa point ; il lui sembla au contraire une glace liquide qui descendait en lui et dont les effluves de mort se glissaient dans ses veines. Souriant avec une malignité amère, le prêtre lui dit :

— Pas très corsé, ce vin ! C'est du vin de là-bas. Oui! de là-bas! Et ce « là-bas » répété disait tellement, par l'intonation donnée, le royaume des trépassés, du silence et du froid éternel, que le paysan crut avoir bu la mort. Sa faute lui remonta à l'esprit, avec netteté, et, d'une voix trépidante, très basse, il murmura, comme au seuil d'une autre vie :

— Monsieur le curé, pardonnez-moi !

— De grand cœur, répondit le fantôme d'une voix éteinte mais où flottait de la consolation et de la bonté. Et maintenant, ajouta le prêtre, dont les forces semblaient toujours diminuer, et dont le ton baissait de plus en plus, — maintenant, Frisé, ne sois plus avare, épouse une fille pauvre, et donne beaucoup, donne toujours à ceux qui n'ont pas.

— Je le promets, dit le paysan, qui se trouvait à genoux sans savoir comment, et la tête basse, les yeux à terre.

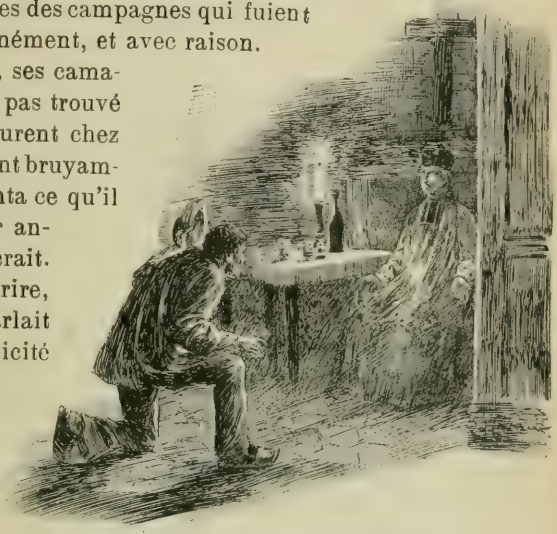
Quand il se redressa, le curé Péquignot, perdant lentement ses contours, parut fondre devant lui comme un brouillard ; le cierge s'éteignit, la bouteille et les verres disparurent, et il ne vit plus que le ciel laiteux et gris à travers les petits carreaux de la fenêtre.

Son cœur se trouva soulagé d'un poids immense, mais il n'eut ni un sourire, ni un soupir de soulagement; sa délivrance le laissait sérieux, et il s'en alla à tâtons vers la porte d'entrée.

Personne au dehors.

Les garçons, fatigués, ne l'avaient pas attendu. Il regagna à travers les rues désertes et silencieuses la maison de ses ancêtres, ne dérangeant dans sa course que ces pauvres chats maigres des campagnes qui fuient l'humanité obstinément, et avec raison.

Le lendemain, ses camarades, ne l'ayant pas trouvé à la cure, s'en furent chez lui, l'interpellèrent bruyamment; il leur conta ce qu'il avait vu et leur annonça ce qu'il ferait. Aucun n'osa en rire, car le Frisé parlait avec la simplicité convaincue des gens à certitude absolue, et son récit s'imposa même aux sceptiques comme une réalité presque tangible.



Le curé Péquignot, perdant lentement ses contours, parut fondre devant lui.

Le Frisé se maria.

Sa fiancée, pauvre, fut riche en progéniture solide.

Les malheureux de la commune et des hameaux voisins furent secourus par eux, et les vieilles du village, contant cette histoire aux veillées quand on teille le chanvre, disent en mâchonnant leurs mots dans leurs bouches édentées :

— Jeuseus! Maria! notre pauvre curé fait du bien même après sa mort! Il doit penser à nous, là-haut, à ct'heure qu'i trinque sans doute avec le Bon Dieu!

CHARLES GRANDMOUGIN.

TRILBY [1]

(Suite.)

Glorioli venait de l'Espagne où il était le jeune associé de la grande maison de vin de Malaga « Moralès, Péralès, Gonzalès et Glorioli » ; il voyageait pour le commerce de ses vins qui étaient excellents et très recherchés. Mais son talent lui rapportait davantage encore. Car si son vin pouvait difficilement être égalé, son talent ne pouvait pas l'être du tout. Quoi qu'il en fût, sa voix monta à la tête de Little Billee plus que ne l'eussent fait tous les malagas du monde et il ne put parler d'autre chose pendant les jours suivants.

Cet exubérant enthousiasme amusa Glorioli qui prit son jeune admirateur en amitié, surtout quand il apprit à qui il avait affaire.

Comme preuve de cette amitié, il lui confia en grand mystère, un soir qu'ils avaient dîné ensemble chez Cornely, que deux rossignols humains naissaient chaque siècle — deux seulement : un mâle et une femelle ; et que lui, Glorioli, était celui du XIXe siècle.

— Je le crois volontiers, dit Little Billee. Et qui est l'autre?

— C'était Mme Alboni, avant l'apparition de la petite Adelina Patti, il y a un ou deux ans. Maintenant, c'est la Svengali.

— La Svengali ?

— Oui, mon fi ! Vous l'entendrez un jour et vous m'en direz des nouvelles ?

— C'est impossible qu'elle ait une plus belle voix que Mme Alboni.

— Mon ami, la pomme est excellente tant que l'on n'a pas goûté de la pêche ! La voix de Mme Alboni est à celle de la Svengali ce que la pomme est à la pêche. Parole d'honneur! Mais bast, la voix est un détail, c'est ce qu'elle fait de la sienne qui est un miracle. L'imagination la plus extravagante ne pourrait le conce-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

voir ! Ça vous entre jusque dans le creux des moelles ! Ça fait crever en sanglots ! ah ! les larmes, voilà... Tenez, moi, je peux tout provoquer excepté les larmes ! Ça n'est pas dans mes cordes, je ne puis. Mais la Svengali... et au beau milieu brrrrrr... elle vous fait éclater de rire ! Ah ! le beau rire ! Faire rire et pleurer en même temps, voilà qui me passe !... La première fois que je l'ai entendue, je me suis juré de ne plus chanter de ma vie. J'avais honte — et pourtant je sais ce que je vaux, moi !

— Vous parlez de la Svengali, je parie ? interrompit signor Spartia.

— Parbleu ! Vous l'avez entendue ?

— Oui... à Vienne, l'été dernier — répondit le célèbre professeur de chant — je croyais pouvoir enseigner jusqu'au jour où j'ai rencontré l'élève de ce diabolique Svengali.

Le mot « diabolique » fit dresser l'oreille à Little Billee.

Il s'exclama :

— Ce *diabolique* Svengali ? Mais ce doit être celui que j'ai connu à Paris... Un grand pianiste, n'est-ce pas ?

— C'est ça.

— C'était un de mes amis !

— Je ne vous en fais pas mon compliment. Un fieffé gredin ! Son vrai nom est Alder. C'est le fils d'une chanteuse polonaise. Il a un talent supérieur et doit être un professeur hors ligne pour avoir enseigné une femme comme ça ! Et quelle femme ! belle comme un ange, mais bête comme un pot ! J'ai essayé de lier conversation avec elle. Rien ! des syllabes sans suite. Pas un mot d'anglais ni de français, ni d'italien, bien qu'elle chante en ces trois langues... et divinement, surtout *Il bel Canto*.

— Quelle voix a-t-elle ? interrogea Little Billee.

— Toutes les voix possibles et impossibles : trois, quatre octaves ! Une voix qui fait pâmer même les gens qui n'entendent rien à la musique. Tout ce que Paganini peut tirer de son violon, elle le tire de son gosier. Mais combien plus merveilleux ! Ah ! cette voix ! Un nectar !...

— Qui ça ? la Svengali ? fit Herr Kreutzer, le compositeur, qui vint se joindre au groupe de Little Billee. Quel prodige ! Je l'ai vue à Saint-Pétersbourg au *Palais d'Hiver*. Le public était ivre, la comblait de perles et de diamants, pleurait, lui embrassait les pains. Elle ne disait mot, n'écoutait même pas ! Les hommes pleuraient comme des femmes, même moi Johann Kreutzer ! même l'Empereur !

— Allons donc! Vous plaisantez, dit Little Billee.

— Je ne plaisante jamais en parlant musique!

Quand vous l'entendrez, vous me croirez et vous direz comme moi qu'il y a deux classes de chanteurs : l'une qui est la Svengali; l'autre qui se compose de ce qui n'est pas elle. Tout est incomparable dans sa voix. Une gamme vaut un grand air. C'est ainsi que devaient chanter les artistes italiens du siècle dernier. C'est un art mort qu'elle a ressuscité. Et c'est à croire qu'elle ait commencé de chanter avant de parler pour pouvoir, à son âge, avoir acquis un tel talent, car elle est toute jeune. Il paraît qu'elle va à Paris, en octobre, et viendra à la Noël à Drury Lane où elle a signé un engagement pour 10.000 livres.

« Maintenant, c'est la Svengali », dit Glorioli.

Le jeune lord Wiltow prit la parole. Il dit avoir vu la cantatrice à Varsovie, il y a deux ou trois ans, chez le comte Siloszech. Celui-ci l'avait ramassée dans la rue où elle chantait accompagnée par un individu de mauvais air et un petit bohémien grotesque. Une femme superbe! avec des cheveux admirables tombant sur ses épaules, mais ayant l'air imbécile. Le soir, chez Siloszech, elle avait eu une ovation énorme! les hommes se dépouillèrent pour elle. Il n'avait jamais assisté à rien de pareil. Lui en était resté remué longtemps après, bien qu'il fût antimusicien, et ne pût reconnaître le *God save the Queen* qu'aux fronts se découvrant dès qu'on le jouait.

Little Billee écoutait bouche bée.

— Que le diable m'emporte si je ne lui ai pas jeté une aigrette de diamants que je venais d'acheter pour ma femme! conclut-il. Et j'étais jeune marié alors. C'est surtout le son de cette voix admirable qui m'avait bouleversé. J'avais perdu la tête, comme tout le monde.

« Comme Alice est devenue jolie! » dit Little Billee

Little Billee écoutait bouche bée, se disant que la vie lui réservait encore quelque chose qui valût la peine de la supporter, puisqu'il allait entendre la Svengali. En tous cas, il ne se tirerait pas un coup de revolver jusque là!

Little Billee en était là de ses réflexions quand Fred. Walkre vint le chercher et l'entraîna dans le boudoir pour y faire une partie de bilboquet qui les absorba le reste de la soirée.

Passant près d'eux, Jach Talboys, alors étudiant en médecine (maintenant sir Jach, un des premiers médecins de la Cour), qui, après le dîner, aimait à se livrer à des observations sur les hommes et les choses, glissa dans l'oreille de Le Laird, en désignant Little Billee et Alfred Walker :

ne sais pas qui est Ulysse? » dit-il au chien.

— Couple intéressant! Ces deux-là ensemble ne comptent pas plus de 48 ans, ne pèsent pas plus de 95 kilos et leurs forces réunies seraient impuissantes à soulever l'un de nous. Mais si vous mettiez dans une balance, d'un côté leurs deux cerveaux, et de l'autre ceux de tous les hommes présents, la balance s'établirait à la charge des premiers !

. . . . . .

A la fin de la saison, chacun s'en alla de son côté, *The moon Dial* fut envoyé chez Moses Lyons et le 2 août, Little Billee prenait le train en route pour le Devonshire, à la gare du Great Western, la plus jolie de Londres à mon avis, excepté celle où l'on s'embarque pour la France... Il s'installa dans le coin d'une voiture de seconde classe (ce serait une troisième en nos jours de démocratie) avec *Silas Marner* et l'*Origine des espèces* (il lisait ce dernier ouvrage, pour la quatrième fois), le *Punch*, et d'autres journaux amusants.

Mais avant de lire, il songea. Il songea qu'il fut un temps où il eût été si heureux durant ce voyage qui allait le ramener au village où il était né; il songea à sa mère, à sa sœur, à ses amis... à la vierge aux cheveux noirs qui avait été tous ses rêves d'enfant et d'adolescent.

Puis il remarqua les gens qui lui faisaient vis-à-vis : un gros monsieur borgne accompagné de sa fille, affreux laideron duquel il semblait en grande admiration; une vieille dame qui pleurnichait encore d'avoir quitté ses petits enfants « de tels darlings » (cela va sans dire)! Dans le coin opposé à celui qu'il occupait, était un abbé phtisique au dernier degré, aux côtés duquel se tenait une jeune femme qui le couvait de ses yeux inquiets, tournait constamment la tête vers lui; si bien que Little Billee lui donna son coin afin qu'elle pût exercer sa tendre sollicitude avec plus d'aisance. Il avait toujours de ces délicatesses, ne savait qu'imaginer pour se rendre agréable.

Au milieu du voyage, tous ces braves gens se sentaient attirés vers lui comme vers un vieil ami, souhaitaient de savoir qui était ce sympathique et brillant jeune homme, élégamment vêtu, distingué comme un prince, et qui pourtant voyageait en seconde classe, s'intéressait à ses humbles voisins.

Mais Little Billee, encore qu'il écoutât avec une grande patience le récit des misères de chacun, ne parlait point de lui-même. Son individualité si incomplète ne lui semblait pas mériter une parole. Et il enviait en secret ses compagnons qui eux sentaient, aimaient et souffraient.

* * *

— Comme Alice est devenue jolie, maman, dit Little Billee à sa mère, un jour qu'ils étaient assis tous deux sur les falaises, occupés à contempler le soleil qui descendait dans la mer embrasée.

— Ah ! mon cher enfant! si tu savais comme tu nous rendrais heureuses, ta sœur et moi, en épousant Alice!

— Grand Dieu! Mais elle ne voudrait pas de moi! Il lui faudra un bel homme de six pieds de haut avec des favoris longs comme ça!

— Ah! Willie! si tu voulais seulement faire un beau rêve... Si tu savais tout ce qu'elle pense de toi! Elle l'emporte sur ta vieille maman à ce sujet!

Cette nuit-là il rêva qu'Alice l'aimait... Elle l'embrassait; et ce baiser divin l'avait secoué du frisson qu'il appelait de toute son âme depuis si longtemps.

Little Billee était guéri.

Il aimait Alice.

Quand il se réveilla le lendemain matin et vit que son mal était toujours là, il jugea qu'une seule chose au monde pouvait l'en délivrer : un baiser des lèvres vierges d'Alice.

Tout le temps que dura sa toilette et le déjeuner, il songea à la jeune fille. Comme elle était belle! et bonne! et douce! et pure! L'épouse rêvée... Se pourrait-il vraiment qu'elle se souciât d'un avorton de son espèce?

Épris de la beauté des formes, il se refusait à croire qu'une femme pût pardonner à un homme ses signes de faiblesse physique, même en raison de sa séduction et de son génie.

D'ailleurs, n'avait-il pas cru un jour en une femme? Et cette femme n'avait-elle pas renoncé à lui au premier obstacle quand lui les eût traversés tous?... Si ç'avait été Taffy, sûrement Trilby eût restée fidèle. Les hommes comme Taffy n'ont qu'à lever le petit doigt pour que toutes les femmes tombent à leurs pieds!

Pour mieux penser à Alice, il voulut être seul. Il prit sa pipe, son Darwin et partit sous le soleil très chaud, monta un chemin creux, passa devant le presbytère du père d'Alice.

Devant la porte était assis tranquillement, se chauffant les yeux mi-clos, l'épagneul de la jeune fille. Il sauta au visage de Little Billee en aboyant joyeusement.

Ensemble, ils se dirigèrent du côté de la falaise appelée le *Banc des amoureux*, d'où on voyait les fenêtres de la chambre d'Alice.

Little Billee s'assit sur l'herbe épaisse, les regards fixés sur l'azur de la mer et sur la grève, s'étendant comme une large nappe couleur de blé mûr.

Une brise salée soufflait de l'ouest gonflant les vagues qui venaient se briser en un éblouissement d'écume.

A l'horizon, un vapeur laissait échapper une fumée grise qui était la seule tache d'un ciel tout mauve à transparence de cristal. Ça et là de petites voiles gonflées, blanches, voletaient, légères comme des bulles de savon.

« Peut-être est-ce pour moi qu'elle prie. »

L'épagneul, assis devant Little Billee, le regardait de ses bons yeux animés, de ses yeux d'ami, vraiment humains.

Le souvenir d'Alice revenait sans cesse à l'imagination de Little Billee qui dit à haute voix :

« Alice ! »

En entendant prononcer le nom de sa maîtresse bien aimée, Fray (ainsi se nommait l'épagneul) agita sa queue en signe d'affectueuse allégresse.

Little Billee se mit à rire, puis caressant les longues oreilles de l'animal :

— Voilà un nom qui te dit quelque chose, hein, Fray?

Alors heureux de pouvoir parler sans être interrompu ou trahi, il continua :

— Toutes les femmes sont des êtres mystérieux, Fray, sur cette terre de mystère, et ta maîtresse, plus que toute autre, en sa qualité de fille de pasteur! N'importe. Si mon cœur n'était pas scellé à la cire comme les oreilles des compagnons d'Ulysse quand ils passèrent devant les sirènes! Mais tu ne sais pas qui est Ulysse, Fray? Il avait un bon chien comme toi qu'il aimait. Si mon cœur n'était pas scellé, je deviendrais amoureux de ta maîtresse, et peut-être alors consentirait-elle à m'épouser, qui sait? Quant à moi, je me connais assez pour dire que je serais un bon

mari capable de la rendre heureuse. Et en faisant son bonheur, je ferais celui de deux autres femmes...

Little Billee eut un gros soupir. Il reprit :

— Sais-tu, Fray, que mon cœur n'est plus qu'une pustule, un caillot de sang pas plus gros qu'une tête d'épingle! C'est une chose bien infime, n'est-ce pas, pour causer à un homme tant de tourments et briser sa vie? Oh! quelque infime qu'elle soit, comme je la maudis! Mais il est un baume qui pourrait peut-être refaire cette vie. Et, dans le vaste monde, Alice seulement le possède. Ce baume souverain est sur ses lèvres et dans ses yeux. Je le sais! Je le sens! Je l'ai rêvé la nuit dernière. Elle me regardait, prenait mes deux mains dans les siennes, me baisait le front et la bouche en me disant qu'elle m'aimait; et le petit caillot lentement se dissolvait ainsi qu'un flocon de neige sous les rayons du soleil, et je redevenais moi! — Tout cela par le baiser d'une vierge.

C'est un personnage.

« Jamais encore des lèvres pures n'ont effleuré mes lèvres. Ah! précieuses caresses d'Alice qui rouvriraient mes yeux à la lumière et me rendraient la vie! Mais voilà, Fray, elle est la fille d'un pasteur et les croyances qui lui furent données, quand elle était encore au berceau, sont depuis, restées dans sa belle petite âme inconsciente!

« Elle a foi en son père, comment pourrait-elle avoir foi en moi qui pense si différemment? Et si elle apprenait à croire en moi n'apprendrait elle pas en même temps à douter de son père? Oh! combien il doit être douloureux de douter de l'intelligence et de la bonne foi de qui vous a engendré! Et ce jour là, l'esprit en désarroi ne risque-t-il pas de rester à jamais troublé, flétri d'un doute impérissable?

« Ah! prosterne-toi en paix, belle petite âme innocente! Jamais je ne consentirai à ébranler ta foi touchante en tes parents et en ton Dieu! Foi que je sens si bienfaisante quand je contemple Alice, à l'église, agenouillée sur un prie-Dieu, la tête inclinée dans ses mains et toute environnée d'une longue mante qui la fait ressembler à quelque Sainte Vierge descendue de son cadre. O femme! être exquis et délicat dont le cœur est aussi grand que le cerveau est

étroit, tu seras éternellement la même, implorante et courbée; jamais satisfaite et jamais libre... Combien j'aime à admirer tes formes adorables que j'ai peintes si souvent et dont je connais si bien les moindres lignes! Ah! il n'y a que nous, les grands peintres et les grands sculpteurs, qui puissions sentir la plénitude immense d'un tel amour!

« Et Alice prie aux pieds des autels. Peut-être est-ce pour moi qu'elle prie?... Elle ne doute pas, la chère illuminée, que sa prière ne soit entendue et qu'on y réponde là-haut. L'impossible va s'accomplir. Elle le désire fort et elle prie si ardemment pour l'obtenir!

« Dieu n'a-t-il pas dit : « Demandez et vous recevrez ». Elle croit à cela, Fray, ta maîtresse. Ensuite elle croit... Eh! mon Dieu! à quoi ne croit-elle pas?... Elle croit que le monde fut créé en quelques jours, il y a juste six mille ans. Puis, une fois, tout fut enseveli sous les profondeurs des eaux, parce que les hommes étaient si méchants, quelque part là-bas en Judée; mais Noé était bon ainsi que les siens et ils se réfugièrent dans une grande arche... Puis Jonas qui demeura dans le ventre d'une baleine..... Puis un buisson ardent et bien d'autres choses encore, également merveilleuses, qui sont arrivées depuis. Oh! je me rappelle tout cela! Et c'est une éternelle agonie pour celui qui ne voit plus là que de saintes légendes!

« La femme qui en serait là pourrait-elle avoir la suavité d'Alice? Non, assurément. Elle serait comme un enfant qui ne croirait pas au *Petit Chaperon rouge*, ni à *Ali Baba et les quarante voleurs*. Nous apprenons ces contes sur les genoux de nos mères, et combien ils nous font heureux!

« Ah! laissons aux femmes et aux enfants leur touchante confiance, leurs saintes superstitions.

— Oui, Fray, je consentirais à faire l'hypocrite pour le bonheur d'Alice. Je m'agenouillerais à ses côtés toute la vie si elle le souhaitait ainsi. Que ne ferais-je pas pour celle qui ferait vibrer les fibres de mon cœur? Mais il n'y a pas que ta maîtresse, il y a son père. Et ça c'est une autre paire de manches, comme on dit en France.

« Un homme n'a pas le droit de faire un pieux mensonge à un autre homme, cet autre serait-il un beau-père éventuel. Il y a là un terrible cas de conscience!

« Si je demandais à celui-ci de me donner la main de sa fille, e

qu'il m'interrogeât sur ma profession de foi — ce qu'il ferait certainement — que répondrais-je? La vérité. »

A ce point de son discours Little Billee se tut un instant. Puis, dévoilant ainsi le scepticisme de sa nature complexe frappée de la maladie du siècle, il continua :

« Alors que dirait-il? Quelle indulgence aurait-il pour un pauvre barbouilleur de toile qui, lorsqu'il a eu à choisir entre Darwin et le pape, a choisi le premier?... Et à quel titre pourrais-je prétendre à son indulgence, moi qui n'en ai point pour lui. Je ne fais pas plus de cas d'un clergyman qu'il n'en fait d'un artiste! Et dame! ça n'est pas trop!...

« Quelle opinion aurait-il d'un homme qui lui dirait : « Écoutez, le Dieu que vous adorez n'est pas le mien et il ne le sera jamais, mais votre fille et moi nous voulons nous aimer. Et je suis le seul qui puisse lui donner le bonheur. »

« Il n'est pas un Jephté. Il n'est qu'un homme en chair et en os encore que clergyman, et il aime sa fille autant que Jephté aimait la sienne.

— Toi qui vis parmi les pasteurs, Fray, dis-moi ce que décideraient la moyenne d'entre eux qui se trouveraient dans ce dilemme?

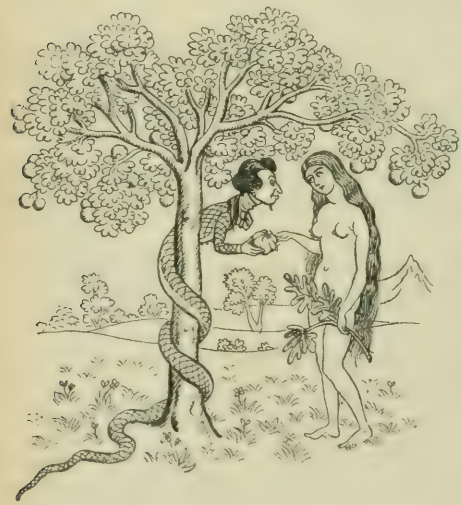
« Mais d'abord, un clergyman peut-il, ose-t-il avoir une opinion bien à lui, simple et sincère, sur un sujet quelconque? ligoté qu'il est par les mille entraves de sa profession : profession dite religieuse, et qui, cependant, ne le met à l'abri ni des basses jalousies, ni des ambitions, ni des vanités du monde pas plus que toi ou moi, Fray...

« C'est un personnage, peut-être même est ce pour le devenir qu'il est entré dans les ordres; il a pris une des routes les plus directes pour atteindre aux honneurs : route moins encombrée que celle de l'armée, beaucoup plus sûre et à la portée des fils de bouchers, de boulangers et de marchands de marrons!

« Et ce personnage s'efforce de croire en des doctrines qui lui furent enseignées, avant qu'il fût en âge de les comprendre, de les raisonner, et qu'il va maintenant prêcher et répandre de par le monde — pour de l'argent! Elles sont devenues son pain quotidien et on ne discute pas avec cela! C'est pourquoi, pendant qu'il nous les impose, il prend grand soin de s'abstenir de penser, de réfléchir, d'étudier, de lire, tout ce qui pourrait lui prouver que ces doctrines sont enfantines — et quelquefois même mauvaises et

immorales. En effet, c'est horrible et c'est vilain de croire (ou de prétendre croire) et d'apprendre aux autres à croire en un Dieu vengeur, sorte d'ogre redoutable animé des passions, des haines humaines qui, tout à coup, un jour, a créé les hommes par pur caprice, et si mal créés qu'ils tombèrent tout de suite d'une chute terrible qui fut cause que leur créateur les abandonna à eux-mêmes : damnés dès les premiers jours, avant d'avoir vécu — *ab ovo — ab ovo usque ad malum.*

« Dieu de miséricorde et de justice, en vérité ! qui a inventé un fruit irrésistiblement tentant, mais empoisonné ; nous a mis dans le sang des appétits insatiables pour ce fruit ; l'a — raffinement de cruauté — placé en sorte que nous puissions le voir, le sentir, le toucher et même, hélas ! le cueillir, et nous l'a défendu sous peine de mort ! Et quelle mort !



Dieu a inventé un fruit irrésistiblement tentant.

« Mais, le Prince des Ténèbres était un ange en comparaison !

« Imagine-toi, Fray, un bon Dieu qui aurait l'œil sur toutes nos petites misères ; un bon Dieu qui mettrait le nez dans toutes nos petites malpropretés terrestres, qui regarderait par le trou de la serrure pour guetter tous nos moindres faux pas, s'assurer que nous prions assez haut et rampons assez bas.

« Et si nous sommes mauvais et désobéissants c'est le châtiment éternel : torture si abominable que nous, hommes, ne voudrions pas l'infliger une seconde au plus criminel des criminels ! Au contraire, si nous sommes bons, jeûnons strictement et faisons tout ce qui nous est ordonné, c'est une récompense éternelle : félicité si avilissante dans sa fadeur paresseuse que nous ne pourrions pas l'endurer plus d'une semaine ! Flammes éternelles ! Eternel déshonneur, pas d'autre alternative ! N'est-ce pas risible autant que dégradant ?

« Heureusement, c'est en vain que ce grotesque épouvantail a été dressé ; en vain qu'il est promené de par le monde en procession tapageuse. Il n'effraye que les pauvres petits pierrots qui fuient épouvantés. Les autres, planent au-dessus de son masque hideux, montent plus haut, où peut-être trouveront-ils un jour une demeure au-delà, près d'un bon Dieu différent de celui-ci. Et je suis parmi eux, Fray. Et ce père inconnu demeure en moi. Et je lui ai un amour très grand et très brave : un amour qui ne recherche point de récompense, rejette toute crainte. Car je suis son père autant qu'il est le mien, puisque j'ai conçu son image telle que je la révais.

« Il n'en est point ainsi pour le pauvre pasteur. De gré ou de force il lui faut croire à ce qu'on lui a enseigné, mot pour mot, ou c'en est fait du bien-être de sa femme et de ses enfants ; d'une élégance et d'un confort dont son Maître faisait si peu de cas, mais auxquels. lui, tient tant ! Car c'est peut-être de tout cela que dépend l'archevêché de Cantorbéry, ce bâton de maréchal qui gît au fond de tout sac d'ecclésiastique.

« Enchanté de vous rencontrer », dit le prêtre.

« Quelle tentation ! Après tout (j'allais dire avant tout) il est humain !

« Bref, pour croire sincèrement à de pareilles niaiseries il faut avoir la simplicité d'un enfant. Si c'est là le cas du père d'Alice, pourquoi le traiterais-je en homme et le prendrais-je en considération ? Et, s'il s'aveugle à plaisir, s'il a des compromis avec sa conscience, pourquoi n'en aurais-je pas avec la mienne ? Pourquoi n'essayerais-je pas, pour obtenir sa fille, des moyens dont il se sert pour obtenir un carrosse aux portières marquées d'une mitre ? Pourquoi ne tricherais-je pas tout comme lui ? Je tricherais pour le bonheur d'Alice. Il triche par intérêt personnel, et il triche le monde entier, la génération présente et les hommes à venir, il

triche enfin quelque chose de plus grand qui est en lui et dont on ne peut évaluer le prix! tricherie pour tricherie j'aime mieux la mienne...

« Soit, « à fripon, fripon et demi ». Je lutterai et je vaincrai! Je vaincrai par le mensonge, un mensonge qui fera plus de bien que la vérité.

« Et maintenant que pour la première fois je comprends « ce qu'est la tentation », je ne jugerai plus jamais sévèrement un clergyman, jamais... jamais! »

Ainsi parla le petit homme. Et je ne suis pas responsable de ses idées que je n'ai point dit être les miennes...

Il faut l'excuser et se souvenir qu'il était bien jeune et pas très sage; n'était ni un savant, ni un philosophe, mais seulement un grand artiste, et qu'il s'était livré, presque enfant, à des lectures trop fortes pour son jeune cerveau.

Fray, qui jusque-là avait écouté dans un silence respectueux, jeta tout à coup des jappements sonores et bondit vers une personne qui sortait du presbytère.

C'était le pasteur lui-même.

Un joli curé frais, replet, distingué, bien mis, très vert et marchant avec désinvolture.

« A nous deux », pensa Little Billee.

Jamais le révérend ne lui avait semblé si grand, si imposant, si pompeux, et il eut une sensation de malaise à se trouver en sa présence.

Ils se serrèrent la main.

— Enchanté de vous rencontrer, dit le prêtre. Nous parlions justement de vous hier soir. Le jeune lord Archie Waring disait qu'il donnerait volontiers ses millions pour un peu de votre talent.

— C'est bien cher! fit Little Billee en riant.

— Il est pris d'une belle passion de peinture et s'est mis dans la tête de devenir un peintre lui-même! Ah! jeune homme! Savez-vous que notre pays commence à être joliment fier de posséder un génie tel que le vôtre!

Little Billee répliqua par les mots de modestie qui convenaient et les deux hommes partirent, marchant côte à côte, très vite, vers l'est.

On parla de choses et d'autres. Ils avaient maints sujets communs s'étant connus pendant bien des années et le pasteur ayant été le tuteur de Little Billee.

Comme ils pénétraient dans le bois, le premier s'arrêta et, fixant des yeux d'acier sur son compagnon, il lui demanda :

— Quel livre avez-vous sous le bras, Willie ?

Little Billee devint cramoisi, tel un enfant pris le doigt dans la crème.

Il balbutia :

— C'est... c'est... l'*Origine des espèces*.

— *L'Origine des espèces !* Vous lisez Darwin ?

— *L'Origine des espèces*... oui... C'est une œuvre admirable, qui explique bien des choses, voyez-vous.

Il y eut une pause. Puis le pasteur questionna :

— A quelle église allez-vous le dimanche, mon enfant ?

— Mais... je... je ne vais à aucune église...

— Est-ce possible ! Et pourquoi donc ça ?

— Je... je ne veux pas vous tromper... je vais vous expliquer... balbutia Little Billee qui tremblait sérieusement.

Alors subitement, entre le prêtre et l'artiste, une discussion s'éleva, s'envenima vite, aboutit à une de ces brouilles inévitables qui ne pardonnent pas.

Quand ils atteignirent l'extrémité du bois, le pasteur très pâle se dressa de toute sa hauteur et drapé dans sa dignité blessée, pontifia :

— Vous êtes un voleur, sir !... un voleur !... et le plus lâche, le plus perfide des voleurs : celui qui dérobe aux âmes leur Sauveur !... Jamais, entendez-vous, *jamais* votre pied indigne ne viendra souiller le seuil de ma sainte demeure !

— Sir, — répliqua Little Billee se redressant aussi et pâle de colère — puisque nous en sommes aux mots, vous êtes... vous êtes...

Il s'arrêta net. Un de ces attendrissements qui lui étaient familiers venait de le saisir ; désarmé il éclata :

— Ah !... non... Vous êtes le père d'Alice !...

Ils se tournèrent le dos, s'éloignèrent chacun dans une direction opposée, raides comme des mâts de navires. Fray, au milieu, jetait de l'un à l'autre des regards navrés.

Et ainsi Little Billee comprit qu'il avait trop présumé de ses forces et qu'il ne pouvait point mentir...

Il n'épousa pas Alice. Mais il y eut une grande agitation au presbytère pendant plusieurs jours, et dans le cœur d'une jeune fille pendant de longs mois.

Little Billee avait cru qu'il allait être rendu à lui-même. Cela avait duré l'espace d'un instant. Il retomba dans la nuit.

Et le pire (ou le meilleur!) de l'affaire ce fut que peu de temps après, le curé, plus chanceux que bien des laïques, acquit une grosse fortune dans une spéculation heureuse sur les bières d'Irlande.

« Vous êtes un voleur, Sir!... un voleur ».

Les affaires lui apprirent à approfondir les choses, ce qui fut cause qu'il envisagea différemment certains actes de son ministère (à ce qu'on dit en Devonshire, et il n'y a aucune invraisemblance à cela).

Il se querella avec son évêque, puis avec son doyen, et même avec son vieux bonhomme de père qui mourut avant la réconciliation.

Finalement il se retira, l'église n'offrant plus un champ assez vaste à ses aspirations nouvelles. Il vint s'installer à Londres où il put respirer à l'aise enfin!

Mais là, il souffrit de ne plus être en évidence, de ne plus pouvoir exercer d'influence en matière spirituelle et même temporelle, surtout sur les femmes qu'il avait pendant vingt années impressionnées par sa belle apparence, sa voix onctueuse et son geste persuasif.

Alice, elle, resta fidèle à la foi antique dans laquelle elle avait été élevée. Et ainsi se trouvèrent brisés, entre le père et la fille, les liens religieux qui sont le ciment des familles.

Elle épousa un curé de campagne. Ils eurent beaucoup d'enfants (dix-huit, je crois) et ne furent ni heureux ni malheureux : un bon ménage bourgeois dont il n'y a rien à dire.

VII

Vraiment, la reine auprès d'elle était laide
Quand, vers le soir,
Elle passait sur le pont de Tolède
En corset noir !
Un chapelet du temps de Charlemagne
Ornait son cou...
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou!

« Dansez, chantez, villageois ! la nuit tombe
Sabine, un jour,
A tout donné sa beauté de colombe,
Pour un bijou...
Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou! »

Nous retrouvons nos trois mousquetaires une fois de plus réunis à Paris après plusieurs années d'absence.

Taffy, sans trop d'*ong bon puang*, d'embonpoint, mais avec sa carrure imposante, ses manières recherchées et son amour immodéré de la bonne chère, sera Porthos et Athos réunis en un seul.

Elle épousa un curé de campagne, ils eurent beaucoup d'enfants.

Nous donnerons le nom de d'Artagnan à Le Laird, dont les tableaux se vendent et qui est maintenant de l'Académie royale de peinture.

Et Little Billee, le favori des duchesses, ne saurait être autre qu'Aramis.

Les trois mousquetaires, élégamment vêtus : redingotes, chapeaux haut de forme et bottes vernies, devant un excellent dîner

servi sur une petite table dans le luxueux caravansérail recouvert d'une toile qui, tout en abritant de la pluie, laisse pénétrer l'air et le soleil, boivent et causent gaiement.

Un huissier, de superbe apparence, en habit noir, culotte et bas de soie, portant autour du cou une longue chaîne d'argent, introduit les nombreux invités.

Une foule de gens envahissent les tables dont pas une ne reste libre, mangeant, fumant, bavardant et regardant autour d'eux le va et vient joyeux et incessant de cet endroit à la mode, éclatant de gaieté, et duquel s'élève une atmosphère de confort et de plaisir.

Déjà Taffy a reconnu une demi-douzaine de ses compagnons d'armes, tandis que Le Laird serre la main à deux Ecossais.

Quant à Little Billee, il ne tient pas en place, vole d'une table à une autre (si on ne vient pas à la sienne), attiré par des saluts amicaux partant de tous côtés.

— Ah! vous voilà! Venu pour la Svengali, sans doute?

En haut du grand escalier de marbre se trouve une longue terrasse aux portes vitrées richement sculptées donnant sur d'immenses salons encombrés de plantes exotiques aux formes bizarres. Contre les jardinières de ces plantes sont apposées de larges affiches annonçant les diverses représentations qui ont lieu à Paris ce jour-là; et parmi elles celle qui tire davantage l'œil par ses dimensions excessives et ses couleurs voyantes informe les amateurs de plaisirs que : « Mme Svengali fera ses débuts le soir, à 9 heures précises, au cirque des Bachibouzouks, rue Saint-Honoré ».

Nos amis n'étaient arrivés que de la veille, mais ils avaient eu la précaution de retenir des fauteuils d'orchestre une semaine à l'avance.

La célébrité de la grande cantatrice avait fait la boule de neige et elle avait roulé par le monde pendant les deux dernières années, ramassant les ducats sur son chemin.

Leur déjeuner terminé, Taffy, Le Laird et Little Billee, cigare aux dents, bras-dessus bras-dessous, le premier au milieu — comme autrefois! — marchèrent le long des boulevards d'un pas lent de promeneurs avec cette sensation de bien-être et de liberté qu'ils avaient toujours à Paris. Ils s'arrêtèrent chez le pâtissier de la rue Castiglione. Taffy s'offrit une madeleine, Le Laird un baba, Little Billee un savarin — et chacun un verre de rhum de la Jamaïque. Ils traversèrent les Tuileries, longèrent les quais jusqu'à leur port

favori et regardèrent couler la rivière — comme autrefois! Cette promenade leur avait toujours été chère, mais combien plus elle l'était par cette belle matinée d'octobre où, après cinq ans de séparation, ils se retrouvaient. Et leurs cœurs savouraient tous les souvenirs qui leur montaient en foule à la tête.

Bien des murs avaient disparu et parmi eux la vieille Morgue, à leur grand regret. Ils s'informèrent auprès d'un gardien de la paix qui leur dit qu'une Morgue nouvelle « une bien jolie Morgue ma foi! et bien plus commode que l'ancienne, avait été construite au delà de Notre-Dame, un peu sur la droite. Ces Messieurs devraient aller voir ça... on y est très bien... »

Mais Notre-Dame est encore là, et la Sainte-Chapelle et le Pont-Neuf, et la statue d'Henri IV. C'est toujours çà! Et là-bas à l'ouest la terrasse et les jardins de l'hôtel de la Rochemartel dont l'entrée principale donne dans la rue de Lille, dominant toujours et couvrant de son ombre les quais bordés de grands arbres dont les feuilles, déjà, jaunissent le trottoir.

— Je me demande si l'Zouzou est en possession de son duché? dit Taffy.

Et lui, le peintre réaliste, le moderne des modernes, se lança en des tirades superbes sur la vieille noblesse historique de France, qui est plus pittoresque que celle d'Angleterre et qui constitue un lien bien plus poétique et romantique avec le passé; quand ce ne serait que par ses noms ronflants: Amaury de Brissac de Roncevaulx Boisségur! La bouche s'emplissait à les prononcer!

Taffy se fatiguait du « sombre visage de notre temps », comme il disait, citant ainsi un vers tiré d'un poème triste et charmant appelé *Faustine* qui venait d'être publié dans le *Spectator* et que nos trois enthousiastes savaient par cœur. Il commençait à se convertir aux vieilleries délaissées, oubliées, méprisées, et parlait de se mettre à peindre de l'antique.

Ils décidèrent d'aller déposer des cartes chez l'Zouzou et de l'inviter à dîner s'il n'était pas encore duc, et en même temps Dodor, s'ils pouvaient le joindre.

Ils reprirent les quais, enfilèrent des ruelles longues et silencieuses qui les menèrent à la place Saint-André-des-Arts vers leur ancien atelier qu'ils n'avaient point oublié.

Ils y trouvèrent bien des altérations : au nord une rangée de maisons neuves élevées par le baron Haussmann — le bien

nommé (1); — un boulevard en construction traversait la place. Cependant la vieille maison où se trouvait l'atelier avait été respectée. Et levant les yeux ils virent un écriteau : « A louer un atelier et une chambre à coucher » placé au milieu de la baie vitrée.

Ils pénétrèrent dans la cour par une petite entrée sous le porche et y rencontrèrent Mme Vinard, les poings sur les hanches, donnant des ordres à son mari qui sciait du bois et lui disant qu'il était la pire bûche du tas!

En les apercevant elle jeta un cri et levant les bras au ciel accourut à eux.

— Ah! mais quel bonheur de vous voir revenus! Et comme vous avez bonne mine, tous! Et monsieur *Litrebile* donc! il a grandi! Vous allez boire la goutte avant tout. — Vite Vinard! Le ratafia de cassis que M. Durien nous a envoyé la semaine dernière!

Ils s'arrêtèrent chez le pâtissier de la rue Castiglione.

Ils entrèrent dans la loge, et, accueillis comme l'Enfant prodigue, s'attablèrent ravis devant une bouteille de cassis fraîchement débouchée. Ce fut une véritable ovation qui agita tout le quartier.

Le retour des trois Englishmen — cinq ans après!

Mme Vinard les mit au courant de toutes les nouvelles : Bochardy, Papelard, Jules Guinot, le dernier qui était maintenant au ministère de la guerre; Barizel, qui avait renoncé aux arts et était entré dans les affaires de son père (parapluies); Durien, qui était marié depuis six mois et avait un splendide atelier rue Taitbout. Puis elle parla de sa famille : Aglaé, qui allait épouser le fils du charbonnier du coin de la rue de la Canicule; un bon mariage bien solide! Niniche, qui étudiait la musique au Conservatoire

(1) Jeu de mots sur le nom « Haussmann » qui signifie en anglais et allemand « l'homme aux maisons ».

avait remporté la médaille d'argent; Isidore, qui, hélas! avait mal tourné — perdu par les femmes! un si joli garçon, comprenez-vous ça? — ça ne lui a pas porté bonheur, par exemple! Et tout de même elle était fière de lui. Ah! c'était pas son père qui aurait été capable de ça! A dix-huit ans, pensez-donc!

Puis retournant aux artistes, elle continua :

— Et ce bon M. Carrel, il est mort. Ah! ces Messieurs savent ça? Oui, il est mort pendant l'hiver, à Dieppe, sa ville natale, des conséquences d'une indigestion. Que voulez-vous! il avait toujours eu l'estomac si délicat! Ah! le magnifique enterrement! Messieurs, cinq mille personnes, en dépit du mauvais temps! car il pleuvait à verse! Et M. le maire et son adjoint qui suivaient le corbillard, et la gendarmerie, et les douaniers, et un bataillon du 12e chasseurs à pied musique en tête, et les sapeurs-pompiers en grande tenue avec leurs casques qui brillaient comme des lanternes! Bref!... toute la ville; si bien qu'il n'y avait plus personne pour regarder passer le cortège! Que c'était beau! Mon Dieu que c'était beau! C'que j'ai pleuré d'voir ça; n'est-ce pas Vinard?

Mme Vinard les mit au courant de toutes les nouvelles.

— Dame, oui, ma biche! j'crois bien! c'est vrai que si c'avait été M. le maire en personne, ça n'aurait pas été plus beau!

— Ah ça! voyons, Vinard, tu ne vas pas comparer le maire de Dieppe à un peintre comme M. Carrel!

— Bien sûr non, ma biche! mais tout de même M. le maire est un grand personnage dans son genre. D'ailleurs, pour dire la vérité, j'n'étais pas là... ni toi non plus!...

— Mon Dieu qu'il est bête ce Vinard... bête à couper au couteau. Tiens, tu serais bien digne d'être un maire toi-même, sacré imbécile que tu es!

Une discussion s'ensuivit entre les deux époux quant aux mérites d'un maire de province et d'un artiste membre de l'Institut.

Quand Mme Vinard eut complètment éreinté son mari, ce qui ne fut pas long, elle reprit son rôle d'hôtesse, versa une autre tournée de cassis aux *Englishmen* en leur racontant qu'elle avait ouvert une boutique de bric-à-brac, ils allaient voir ça! L'atelier était à louer depuis trois mois; aimeraient-ils à le visiter? Naturellement ils préféraient aller seuls... ça se comprenait. Elle leur donnerait les clefs et après ils reviendraient boire la goutte et inspecter son magasin.

Ils montèrent à la vieille pièce où ils avaient passé de si bons bons moments, et où l'un d'eux avait été si malheureux! Quels changements! l'atelier était dénué de tout ameublement : délabré et couvert de poussière avec un air navrant de dilapidation et une odeur nauséabonde de renfermé; les vitres des croisées étaient si malpropres qu'on ne pouvait pas voir au travers. Le plancher, une horreur!

Des caricatures et farces indécentes, la plupart incompréhensibles pour eux, couvraient les murs humides.

Mais parmi elles, comme une fleur au milieu du fumier, sous un morceau de carreau fixé à la muraille au moyen d'un encadrement de bois, était le pied de Trilby, dessiné par Little Billee, le premier jour qu'il rencontra la jeune fille. Au dessus était écrit « Souvenir de la grande Trilby, par W. U. B. (*Litrebili*). »

Et au dessous, sur du papier parchemin collé sur le verre, la strophe suivante :

Pauvre Trilby, la belle et bonne et chère!
Je suis son pied. Devine qui voudra
Quel tendre ami la chérissait naguère,
Encadra d'elle (et d'un amour sincère)
Ce souvenir charmant qu'un caprice inspira,
Qu'un souffle emportera!

J'étais jumeau, qu'est devenu mon frère?
Hélas! Hélas! L'amour nous égara.
L'éternité nous unira, j'espère :
Et nous ferons comme autrefois la paire
Au fond d'un lit bien chaste où nul ne troublera
Trilby... qui dormira.

O tendre ami, sans nous qu'allez-vous faire?
La porte est close où Trilby demeura.
Le paradis est loin .. et sur la terre
(Qui nous fut douce et lui sera légère)
Pour trouver nos pareils, si bien qu'on cherchera...
Beau chercher l'on aura!

Taffy soupira longuement après la lecture de cette petite symphonie en *ère* et *ra*, comme il la qualifia.

Le souvenir et la mélancolie alternèrent dans ses souvenirs.

— Ah! chère, chère Trilby! dit-il ému. Si vous m'aviez aimé, je ne vous aurais jamais laissé renoncer à moi! Vous étiez mon âme-sœur!

Toute l'histoire du grand Taffy était là, comme l'a sans doute deviné le lecteur depuis longtemps.

Le Laird, remué également, restait silencieux. Avait-il aimé Trilby lui aussi? Avait-il jamais aimé?

Il n'eût pu le dire. Mais il pensa à l'atmosphère de douceur, de bonté, de gaieté dans lequel il se trouvait enveloppé en présence de Trilby; à son abnégation, à son innocence, à ses caresses et il se dit qu'il n'avait jamais rencontré nulle part de grande dame ni de pure jeune fille qui valussent cette pauvre dévoyée! danseuse de cancan du quartier Latin, « modèle, blanchisseuse — et Dieu sait quoi encore. »

Et dans son for intérieur il souhaita l'avoir eue un jour pour épouse.

Little Billee ne parla pas non plus. Il était plus malheureux qu'il ne l'avait jamais été. Dire qu'il pouvait regarder un tel souvenir qui venait de lui et de Trilby, avec des yeux sans larmes et un cœur sans battement! Oh! comme il eût aimé mourir!

Tous les trois possédaient les moules de la main et du pied de Trilby, et sa photographie, mais bien loin de représenter l'original aussi exactement que ce suggestif petit chef-d'œuvre dû au coup de crayon heureux d'un artiste vraiment inspiré.

Sans échanger une seule parole ils rapportèrent la clef à Mme Vinard qui dit :

— Vous avez vu... n'est-ce pas Messieurs? le pied de Trilby! c'est bien gentil! C'est M. Durien qui a fait mettre le verre, quand vous êtes partis; et M. Guinot qui a composé l'épitaphe. Pauvre Trilby! qu'est-ce qu'elle est devenue!... comme elle était bonne fille, hein? et si belle! et comme elle était vive... elle était vive...

elle était vive! et comme elle vous aimait tous, et surtout M. *Litrebili*... n'est-ce pas?

Elle se tut et emplit leurs verres à nouveau; puis elle emmena voir sa collection de bric-à-brac de l'autre côté de la cour; il y avait un étalage magnifique dont elle expliqua les moindres détails. Elle avait commencé tout doucement, mais le commerce prospérait et fructifiait de jour en jour,

— Voyez, cette pendule, c'est du *Louis XI* pur! Ce roi la donna de ses mains à *Mme de Pompadour* (!) Je l'ai achetée à une vente à...

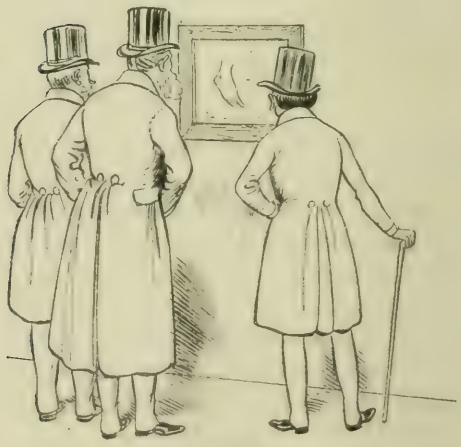
— Combiang (combien?...) interrompit Le Laird.

— C'est 150 francs, Monsieur... c'est bien bon marché... une véritable occasion, et...

— Je prong (je prends), dit Le Laird.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Th. Batbedat.)



Au-dessus était écrit :
« Souvenir de la grande Trilby ».

EN FÊTE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le domestique introduisit les visiteurs dans le salon :

— Madame prie monsieur le docteur Turgys et Madame de l'at-
endre ici. Elle sera là dans quelques instants.

— Bien, Frédéric.

Mais comme le domestique se disposait à s'en aller, M. Turgys
e rappela :

— M. d'Alvarays est-il venu aujourd'hui?

Impassible et doux, Frédéric déclara qu'on avait attendu mon-
ieur jusqu'à une heure de l'après-midi, vainement d'ailleurs.

— Et pas de dépêche?

— Monsieur ne nous télégraphie jamais.

D'un mouvement de tête, le docteur indiqua que ces explications
ui suffisaient.

Le domestique se retira.

Les deux époux allèrent s'asseoir, l'un sur une chaise, l'autre
ur un canapé, et ils restèrent quelques instants sans parler.

Le salon où ils se trouvaient, meublé de meubles Louis XV, aux
eintes discrètes, aux contours élégants, révélait le goût de la mai-
resse de maison; aucun clinquant, un souci rare de bonne tenue.

Par les deux grand'portes ouvertes, le chirurgien et sa femme
oyaient, communiquant de plain-pied avec la pièce, un immense
ardin, encore fleuri de roses, de pensées et de géraniums, égayé
ar le vert tendre des pelouses, barré dans le fond par un rideau
'arbres aux branches qui s'enchevêtraient; et sur ce jardin pla-
nnait un ciel bleu, d'une coloration douce et tendre, taché çà et
à de petits nuages immobiles, pareils aux capricieux déchique-
ages d'une batiste légère.

Le docteur, — cinquante ans, les cheveux poivre et sel, coupés

ras, la moustache encore très noire, le visage énergique, éclairé de deux yeux de flamme, — prit la main de Mme Turgys; et ayant, dans la voix ces inflexions douces que provoque la compassion pour ceux que nous aimons :

— Pauvre Mme d'Alvarays! fit-il. Hein! Que dirais-tu si tu avais un mari comme le sien, ma petite Suzanne?

Le regard de Suzanne exprima une certaine pitié provoquée par le malheureux sort de son amie; puis il se fit malicieusement souriant; et l'index de la jolie petite femme brune qu'était Mme Turgys pointa vers le docteur, menaçant :

— Ce serait vraiment beau qu'un homme de cinquante ans trompât une femme de vingt-cinq qui l'adore!

Elle faisait les gros yeux à son mari, simulant une grande colère, l'index toujours menaçant. Le docteur se mit à rire, puis se levant, il enlaça le cou de sa femme qu'il embrassa d'un long baiser passionné, un baiser dans lequel il mettait toute sa joie et tout son bonheur d'homme aimé par un être jeune, bon et confiant en lui.

Elle ne se défendait pas et rendait le baiser, quand le timbre d'une voix connue la fit se dégager promptement.

— Encore! disait la voix. Ah! docteur! c'est donc pour cela que Suzanne n'est jamais bien coiffée?

Surpris et un peu rouges, ainsi que deux écoliers en faute, M. et Mme Turgys s'étaient retournés. Devant eux, dans l'encadrement de la large porte, se dressait la silhouette élégante de Mme Andhrée d'Alvarays.

Celle-ci, un pâle sourire égayant son visage un peu grave, s'avança vers son amie qu'elle embrassa. Puis elle tendit sa main au docteur qui disait :

— Embrasser sa femme un dimanche... C'est la seule occupation permise par le Seigneur ce jour-là...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus hier?... Je vous ai attendu toute la soirée... Quand je ne vous vois pas, je me sens si triste!

Suzanne expliqua : le docteur et elle devaient revenir à Enghien pour dîner, les domestiques les attendaient, mais au dernier moment, son mari avait été appelé auprès d'une malade; et ils avaient été obligés de passer la nuit à Paris, au grand désespoir du docteur qui prétendait que dans la capitale, si on voulait de l'oxygène, du vrai, du pur, on ne pouvait s'en procurer que chez le pharmacien.

— Mais, continua Suzanne, nous sommes arrivés assez tôt ce matin à Enghien pour pouvoir assister à la messe. Comment se fait-il qu'on ne t'ait pas vue.

— Je croyais, dit Andhrée, que mon mari viendrait avant le déjeuner et je tenais à rester pour le recevoir.

Après cette phrase, elle s'arrêta un instant; son regard exprimait une vague tristesse que perçurent ses amis.

Mais, aussitôt, elle se ressaisit et, affectant un grand calme, elle demanda :

— Qui rendait le pain bénit ?

— M. Bourrelier.

— M. Bourrelier? Qui est-ce donc? .

— Comment! Tu ne sais pas?... Ton voisin...

Sur les lèvres de Mme d'Alvarays se dessina une petite moue ironique. Ah! oui, Bourrelier! Son voisin, un financier mal élevé, enrichi par des coups de fortune plus ou moins honnêtes. Comment ne s'était-elle pas souvenue de lui tout de suite? Car, si elle ne l'avait pas encore rencontré, du moins pouvait-elle l'entendre, quand, certains jours, il amenait dans « sa propriété », ainsi qu'il devait le dire pompeusement, tout un monde de joueurs et de demi-mondaines, lesquels emplissaient le jardin de cris, de discussions, de rires trop aigus, voire parfois de jurons rien moins qu'académiques, sur lesquels tranchait le verbe haut du maître de céans. Et c'était ce Bourrelier qui rendait à l'église le pain bénit.

Elle ne put s'empêcher de sourire :

— Il n'est donc pas juif?

— Il y a des âmes juives qui habitent des corps de catholiques, dit le docteur.

Un silence régna. Dehors, un vent léger agitait les fleurs et les arbres, un vent très doux qui passa comme une caresse. Les nuages blancs filèrent dans le ciel qui resta bleu uniformément. Et de ce ciel une sérénité tombait, engourdissant les fleurs et les plantes, communiquant aux personnages assis dans le salon cette paix calmante des après-midi d'été où l'on ne demande qu'à se laisser vivre, sans agitation, sans causerie.

Soudain, des pas lourds firent crier le gravier du jardin. Et sur le seuil de la porte du salon se présenta un homme bedonnant, aux jambes courtes, habillé d'un complet anglais dont la coupe élégante jurait à l'air gauche de celui qui le portait. L'homme

était nu-tête; au-dessus de son visage aux joues blafardes, aux favoris coupés courts, se redressaient, relevés en une aile de pigeon victorieuse, des cheveux noirs, luisants de brillantine. De petits yeux, mobiles et perçants comme ceux des cobayes, au-dessous desquels se dessinaient des pochettes gonflées d'eau, trouaient cette physionomie où se lisait la confiance en soi et la vanité du parvenu. Une bouche aux grosses lèvres humides accusait la sensualité du personnage.

Malgré son aplomb, celui-ci s'était arrêté sur le seuil de la porte légèrement interloqué par l'air étonné que sa vue avait provoqué chez Mme d'Alvarays. Mais, vivement, la suffisance lui revint, et tout en s'avançant avec le dandinement d'une cane, il dit, montrant un ballon qu'il portait sous le bras :

— Excusez-moi, Madame, je viens de chercher mon ballon.

Andhrée s'était levé.

— Mais, Monsieur...

L'homme esquissa un sourire gracieux ainsi qu'une grimace :

— Permettez-moi, Madame, de me présenter. Je suis monsieur Bourrelier... Léopold Bourrelier, directeur de la maison de coulisse Bourrelier, Lévy et Cie.

Andhrée eut une petite inclinaison de tête ironique :

— Monsieur...

Le boursier se redressa, fit bomber la poitrine, jeta la jambe gauche en avant et dans une pose de trois quarts, le sourire sur les lèvres, pareil à un danseur qui va s'enlever, il dit à Andhrée la joie qu'il éprouvait de la connaître. Vraiment, elle était très belle, très élégante, très distinguée. Il avait rencontré jusqu'ici peu de femmes aussi séduisantes.

Les compliments tombaient si lourds et si maladroits, que Mme d'Alvarays ne put réprimer un mouvement de gêne. Tant de suffisance naïve offensait sa délicatesse.

Bourrelier comprit vaguement qu'il faisait fausse route. Il cessa de parler tout à coup, lui aussi, devant cette femme dont les yeux caressants laissaient transparaître une certaine ironie. Machinalement, il prit entre ses grosses mains le ballon qu'il portait sous le bras et le fit virer en tous sens avec le geste d'un paysan qui, pour se donner une contenance, roule sa casquette entre ses doigts. Mais, encore une fois, son aplomb reprit le dessus ; et c'est dans un gros rire qu'il lança :

— Pardonnez-moi si je vous dis ainsi, à la bonne franquette, que

je vous trouve bien... Je ne sais pas faire de phrases... Mais ce que je dis, c'est de tout cœur...

— Vous êtes très aimable, fit Andhrée en jetant un coup d'œil malicieux au docteur et à Suzanne qui retenaient une forte envie de rire, et je vous remercie beaucoup de vos gracieux compliments.

L'intelligence de Bourrelier n'allait pas jusqu'à comprendre l'ironie de la réponse de Mme d'Alvarays. Habitué aux flagorneries que, pour obtenir un renseignement souvent douteux, les joueurs malheureux ne lui marchandaient pas à la Bourse, il crut très sincèrement avoir produit un grand effet sur Andhrée ; comme elle ne lui avait pas offert de siège, il en prit un sur lequel il s'assit commodément, les jambes écartées; puis il déposa son ballon à ses pieds, mit un pouce dans l'entournure de son gilet et dit :

— Vous devez vous demander pourquoi j'entre ainsi tout de go, chez vous. Eh bien, voilà !

Et, verbeusement, M. Bourrelier raconta que, ce matin, il avait eu à déjeuner beaucoup de monde. Oui, des gens très chics, très connus, dont plusieurs étaient des clients : un duc dont les aïeux avaient brillé à Fontenoy, un prince polonais, un ancien sénateur, un général retraité, un peintre célèbre, grand-croix de la Légion d'honneur. L'aristocratie du nom, de la guerre, de la politique et de l'art !

Le déjeuner n'eût pas été complet s'il n'avait été rehaussé par la présence de quelques dames. Après le café, celles-ci aperçurent un ballon ; de nature folâtre, elles décidèrent de jouer avec ; mais, à un certain moment, le ballon, lancé très haut, avait bondi par-dessus le mur et il était venu tomber dans le jardin mitoyen.

— Alors, ajouta Bourrelier, j'ai pensé : « Tiens, en qualité de voisin, je dois une visite à Mme d'Alvarays... En allant chercher mon ballon, je profiterai de l'occasion pour m'acquitter de mon devoir de politesse ». Et me voilà.

Il rit encore de son gros rire d'homme ravi de toutes ses paroles. Il avait déjà un pouce dans l'entournure de son gilet ; il mit l'autre pouce dans la seconde entournure ; et comme Andhrée, interloquée, ne trouvait rien à dire, il demanda :

— Au fait, vous avez bien reçu ma brioche ?

— Quelle brioche ?

— Comment ! vous ne savez pas que j'ai rendu le pain bénit, ce matin !

Andhrée se rappela :

— Ah ! si. Mme Turgys venait de me le dire.

— Et on ne vous a rien apporté ?... Ah ! les gredins de domestiques !... Ils l'auront gardée à l'office.

Il s'emporta contre la valetaille menteuse et voleuse qui avait dû garder et manger le gâteau. Une si bonne brioche, qui, toute chaude, fondait sous la dent, comme du beurre ! Il savait, d'ailleurs, le prix de cet hommage rendu à la foi de ses pères. Les pâtissiers ne donnent pas leur marchandise. Mais lui, quand il faisait un cadeau, ne regardait pas à la dépense :

— L'argent est fait pour rouler. Et il faut savoir parfois casquer comme un pompier.

Le docteur se prit à sourire :

— Vous dites ?

— Casquer comme un pompier. C'est une expression que j'aime à la campagne.

Les lèvres du docteur se pincèrent ; Mme Turgys mordilla son mouchoir ; Andhrée détourna la tête pour regarder un tableau avec une telle fixité qu'on eût pu croire qu'elle ne l'avait jamais vu.

Sans remarquer le succès de gaieté qu'il obtenait, le coulissier continua :

— Comme le disait mon grand-père, quand on se mêle de faire quelque chose, il faut le faire bien ou ne pas s'en mêler.

Mais il jugea bon d'affirmer aussitôt qu'il n'était pas comme plusieurs de ses confrères qui, parce qu'ils gagnaient beaucoup d'argent, cherchaient à éclabousser tout le monde avec leur luxe. Il aimait bien ses aises, oui son confortable ; seulement, il ne criait pas sa richesse par-dessus les toits.

— Il ne faut jamais offusquer ceux qui n'ont pas de fortune.

Suzanne échangea un coup d'œil avec son mari ; et cette fois la jeune femme et le docteur furent si près d'éclater de rire qu'Andhrée crut nécessaire de se lever.

En voyant Mme d'Alvarays debout, le banquier comprit que l'heure de la retraite avait sonné.

Il reprit son ballon, se mit sur ses petites jambes courtes et avec des inclinaisons de nuque répétées :

— Au revoir, Mesdames et Monsieur ; au revoir... J'espère bien que j'aurai le plaisir de rencontrer un jour M. d'Alvarays... Ah ! c'est un de nos grands sportsmen, un véritable homme de cheval, celui-là ! Il ne ponte qu'aux courses, par exemple ; je ne l'ai jamais

vu à la Bourse, tandis qu'il y vient souvent de ses amis, M. de Silvany, le marquis d'Osmers, des gaillards qui jouent cher... non seulement sur l'Extérieure, mais dans les cercles.

Le docteur interrogea :

— M. de Silvany est toujours aussi malheureux ?

Bourrelier eut une mine compatissante; oui, ce pauvre M. de Sylvany avait encore la guigne; depuis un mois surtout, il perdait tout ce qu'il voulait; ce n'était pas un chançard comme le marquis d'Osmers. Ah ! en voilà un que la fortune protégeait ! De l'estomac, soit, mais aussi une veine énorme, une veine qui ne se démentait presque jamais.

Puis, pensant que le docteur jouerait peut-être un jour et jetant à tout hasard une amorce, le coulissier prit son plus aimable sourire :

— Docteur, si vous aviez besoin de quelques renseignements de Bourse, je suis toujours à votre disposition.

Il salua encore; de nouveau, son échine s'arrondit, et il disparut enfin, faisant sous ses pas lourds et menus crier le gravier du jardin, tandis que Suzanne se laissait aller à une vive gaieté.

— Il est vraiment complet, fit M. Turgys.

— Et il n'est pas de ceux qui se vantent de leur luxe, ajouta Andhrée.

A ce mot, Suzanne eut un nouvel accès de gaieté tellement communicatif que madame d'Alvarays se mit à pouffer.

Quand Andhrée fut calmée, le docteur lui prit la main :

— A la bonne heure... je suis content de vous.

— Parce que ?

— Mais parce que vous riez, parce que vous redevenez gaie...

— Oh ! maintenant, je me porte admirablement. Et quand je songe que c'est vous qui avez fait ce miracle !

Si longtemps, presque cinq années après la naissance de son fils Robert, elle n'avait pu, par la faute d'un chirurgien maladroit, se tenir debout ! Combien de mois passés d'abord dans son lit, ensuite étendue sur une chaise longue ! Oh ! l'avait-elle connu, ce supplice de voir défiler devant elle des chirurgiens, des médecins, voire des empiriques, chacun d'eux s'empressant de déclarer que celui qui l'avait précédé n'entendait rien à son mal, chacun d'eux prescrivant une ordonnance contraire à celle antérieurement formulée ! elle pouvait parler maintenant avec compétence des massages et des frictions, des traitements par l'électricité, des cures d'eau si profitables

aux bourgades perdues dans lesquelles, sans l'ordre d'un praticien facétieux, nul Parisien ne se risquerait jamais. Tout ce défilé de docteurs, pour la plupart cupides et comiques, elle les revoyait, les uns s'agitant avec de grands mouvements de bras, les autres, le visage immobile, le sourcil froncé, débitant de longs mots barbares qui lui donnaient dans le dos le frisson froid d'un scalpel posé à plat sur la chair.

Souffrance physique qui n'était rien cependant auprès des tortures morales qu'elle endurait à présent; cet accident, cette sorte de déchéance féminine, elle en avait été victime seulement deux ans après son mariage avec M. Gaston d'Alvarays.

Lui était alors âgé de trente-quatre ans ; adonné à tous les sports, il avait la bonne santé des gens qui vivent en plein air, un besoin naturel d'expansion et d'agitation. Au début de la maladie, il était resté près d'elle, essayant par sa présence d'adoucir ses tristesses. Mais peu à peu, avec le temps, devant l'impuissance des docteurs à amener la guérison, il avait fait d'abord des sorties un peu courtes, puis plus longues, des absences, enfin des voyages. Elle-même l'avait encouragé : « Va, va, distrais-toi », ne voulant pas, en essayant de le retenir, qu'il prît l'habitation en horreur. Cependant, deux années de suite, il l'accompagna aux eaux; mais, l'année suivante, il prétextait un long voyage forcé en Angleterre — des chevaux à acheter pour son écurie de courses — et il la laissait partir avec Robert et les domestiques... Puis, comme un médecin prétendait que dans le milieu parisien, les nerfs d'Andhrée étaient trop surexcités, qu'il fallait constamment l'air de la campagne, Gaston, saisissant cette occasion, conseillait à sa femme de partir dans le grand château familial qu'il possédait en Normandie. A cette proposition, elle résistait; et l'on convenait qu'on achèterait la maison d'Enghien que maintenant elle habitait encore.

Pendant un certain temps, il vécut avec elle, à la campagne. Mais, à la fin, prenant prétexte de ses relations de courses et de cercles, de ses relations mondaines, arguant aussi qu'il devait surveiller les domestiques de leur hôtel de l'avenue du Bois, il était arrivé à habiter tout à fait à Paris, laissant s'écouler quelquefois une semaine sans venir voir sa femme, repris maintenant par son ancienne vie de garçon facile et indépendante.

Tant qu'elle fut malade, Andhrée ne fit entendre aucune plainte; la douleur, qui aigrit certains esprits, en exalte d'autres jusqu'au pardon. L'âme d'Andhrée, bonne et généreuse, pardonna à

l'égoïsme de son mari. Parce qu'elle souffrait, devait-elle attrister l'être qui lui était le plus cher? Parce qu'elle était impotente, devait-elle empêcher cet homme, si amoureux de mouvement, de ne plus vivre et s'agiter? Ses tristesses devaient-elles en provoquer d'autres ? Elle se croyait perdue, à jamais clouée sur une chaise longue. Elle pleura de longues nuits sur sa jeunesse morte, sur ses llusions écroulées. Mais quand il arrivait, lui, l'époux chéri, elle ıvait, pour le recevoir, dans un visage apaisé, des yeux doux et les lèvres souriantes. Son adoration se transformait en une sorte l'amour maternel, caressant et indulgent. Elle ne souhaitait plus que deux choses: voir Gaston heureux; voir Robert, ce fils qui ourtant lui coûtait tout son bonheur! grandir et se développer en entillesse et en santé. Et elle continuait de vivre, sereine et ésignée, dans la conviction que l'existence ne lui apporterait ımais plus d'autres joies, qu'elle ne connaîtrait jamais plus 'autres bonheurs.

Erreur des esprits droits : croire que tant qu'il nous reste un ouffle de vie, l'Inattendu ne surgira pas soudain devant nous! 'our Andhrée, ce simple événement se passa: son amie de pension uzanne se maria avec le docteur Turgys. Amené par sa femme, chirurgien arrivait à découvrir ce qu'aucun de ses confrères 'avait su voir, l'opération qui rendrait à l'impotente sa vigueur 'antan.

Chance ou habileté? Le résultat importait seul; et le résultat fut u'au bout de six mois, madame d'Alvarays était sur pied, qu'au out d'un an elle marchait, redevenue vigoureuse et forte, comme ı temps de la prime jeunesse.

Alors les sentiments d'Andhrée se transformèrent. Avec les rces physiques revenait la vigueur morale. Insensiblement, elle retrouvait vaillante et courageuse. Étonnée quand elle fit les preiers pas, elle s'habituait peu à peu à la marche ; et à la fin, une is la guérison achevée, il lui sembla tout naturel d'avoir reconquis santé.

Mais ce fut à ce moment qu'elle sentit la difficulté de ramener soi son mari. Il s'était accoutumé, lui, à cette affection douce, aternelle, jamais grondeuse, qui le traitait en grand enfant volonire, qui pardonnait à toutes ses absences, qui le laissait libre et dépendant. Aussi fut-il très surpris quand Andhrée lui témoigna désir de réintégrer l'hôtel de l'avenue. Il essaya de lui persuader 'elle ne devait pas quitter si tôt la campagne, une rechute étant

toujours possible. Elle s'imagina qu'il parlait avec conviction, dan le seul désir qu'elle se portât bien. Mais quand, sur l'avis du doc teur Turgys, lui disant qu'elle pouvait sans danger rentrer à Paris elle renouvela sa demande, elle trouva chez Gaston une résistanc qui lui fit peur. Il invoqua, pour qu'elle continuât de séjourner la campagne, des raisons d'un ordre spécial : jadis, au début d leur mariage, ne lui avait-elle pas dit qu'elle n'aimait pas le sports et les fêtes? Elle se rendait aux dîners, aux soirées auxque elle était priée, seulement lorsque ses devoirs mondains l'y con traignaient. Sa nature sérieuse l'éloignait des frivolités. Or, lui, avait repris cette vie de plaisir, il entendait ne plus y renonce Puisqu'elle ne voulait pas le suivre dans ses divertissements, n valait-il pas mieux qu'elle demeurât à Enghien?

A ce langage, Andhrée comprit toute la différence de ses sent ments avec ceux de son mari. Elle était restée la femme aimant lui, n'avait plus pour elle qu'une affection vague créée par l'hab tude. En vain eut-elle recours aux artifices de toilette, aux sédu tions des sourires et des caresses. Pour Gaston, elle restait toujou l'épouse aux airs maternels. Il ne voyait pas la nouvelle femm qu'elle était, épanouie dans son renouveau de santé, dans le charm de ses vingt-huit ans. Il devina encore moins qu'elle fût en pro à une jalousie, par elle soigneusement dissimulée, une jalousie q la torturait et troublait ses jours et ses nuits. Comment s'imagin que, après ces années pendant lesquelles elle l'avait laissé libr elle voulût tout à coup changer ses façons d'être et qu'elle p ombrage de ses fredaines? Son égoïsme n'admettait pas un changement; heureux, il ne comprenait pas qu'Andhrée inquiète. Et, à toutes les demandes discrètes de sa femme voula revenir à Paris, il répondait par des phrases évasives, des « Attendez un peu, nous verrons, vous n'êtes pas tout à fait guérie plus tard, plus tard », paroles qui excitaient la jalousie d'Andh et rendaient plus vif son désir de retour.

Tandis que le docteur parlait, se félicitant de sa cure, non une sotte vanité, — car il possédait le doux scepticisme de certa praticiens qui mettent autant de confiance en la nature qu'en l habileté, — mais à cause de la joie qu'il avait eue de rendre val une impotente, Andhrée revécut par la pensée toutes ses misè anciennes et présentes; un pli d'angoisse lui barra le front; yeux se teintèrent de mélancolie; et Suzanne, inquiète de ce tristesse dont elle connaissait la cause, se disposait à dire quelc

plaisanterie pour égayer son amie quand tout à coup, au dehors, éclatèrent les sons aigus et perçants d'une trompette de mail-coach.

Aussitôt Andhrée se leva :

— C'est le mail de mon mari.

Ses yeux brillaient; sa voix était sèche; il y avait dans ses gestes une allure décidée qui contrastait avec son air d'habituelle résignation et semblait présager la bataille.

Mais à ce moment une autre fanfare élata.

Le docteur s'était levé aussi et regardait maintenant par la fenêtre donnant sur la cour qui précédait l'habitation; il se retourna vers Andhrée :

— Il y a deux mails... celui de M. d'Alvarays et celui de M. de Ponthieux... Le premier, c'est celui de M. de Ponthieux...

II

Le chapeau sur la tête, le vêtement couvert de la poussière de la route, M. d'Alvarays, mince, sec, la moustache relevée, la taille élancée, pareil à un officier de chasseurs à cheval en bourgeois, pénétra dans le salon. Derrière lui marchait un gentleman de taille moyenne, au ventre trop accusé, au visage gras dans lequel brillaient deux petits yeux vifs capotés de paupières lourdes.

Sans saluer les personnes qui se trouvaient là, le chapeau penché sur l'oreille, ce gentleman frappa sur l'épaule de son compagnon :

— Eh bien! mon vieux Gaston, ça ne te coûtera que cent louis.

M. d'Alvarays fit une grimace d'homme vexé :

— Ça n'est pas malin... Vous m'avez coupé au tournant.

Le gros gentleman éclata de rire :

— Ne dis donc pas de bêtises... tes chevaux sont moins vite que les miens, voilà tout.

Il se retourna vers Suzanne, et, désignant Gaston :

— Il est étonnant, cet animal-là... Il ne veut jamais avouer qu'il peut être battu.

Suzanne demanda :

— Vous aviez organisé un match?

— Oui... J'avais parié que mes chevaux battraient les siens... Et j'ai gagné...

— Oh ! d'une tête, fit Gaston.

— Quand ce serait d'un nez... d'un millième de narine... Tu es arrivé après moi... Il n'y a que le résultat qui compte...

Et toujours riant, soufflant fortement, M. de Ponthieux s'affala sur un fauteuil.

Vexé de s'être laissé battre, légèrement fatigué par la rapidité de la course, les yeux emplis de poussière, M. d'Alvarays n'avait encore salué personne.

Andhrée s'avança et tendit la main :

— Vous allez bien aujourd'hui, Gaston?

Il songea alors à enlever son chapeau, à adresser un petit salut amical au docteur et à sa femme, et prenant la main qui lui était tendue :

— Et vous-même, chère amie?

— Je vous ai attendu ce matin... Je croyais que vous viendriez déjeuner.

Il répondit froidement :

— C'est mon match avec Ponthieux. Sans cela, je serais arrivé plus tôt.

Il se tourna vers son ami :

— Mais les autres... que font-ils?

Andhrée demanda :

— Il y a d'autres personnes avec vous?...

Ponthieux eut un bon gros rire : comment! elle demandait s'il y avait d'autres voyageurs? Mais ils étaient une bande : madame de Ponthieux, Silvany, Rouvrée et encore quelques mortels. Seulement Gaston et lui avaient mené un tel train qu'à l'arrivée, la plupart des invités étaient dans un état d'anéantissement proche de l'agonie. Actuellement, ils devaient se tâter pour s'assurer de l'existence de tous leurs membres.

Et comme un nouveau personnage, d'une trentaine d'années, faisait son entrée dans le salon, il se mit à pouffer de nouveau :

— Demandez à Rouvrée s'il a galopé.

Celui-ci réalisait la perfection dans l'habillement. Le veston, le gilet, le pantalon accusaient une suprême élégance. Le nœud de cravate semblait noué par la main d'un artiste. Les souliers vernis étaient d'une facture qui dénotait, de la part du bottier, de longues

et admirables études pour arriver à mouler un pied aussi exactement. Et l'on sentait que M. Rouvrée, malgré les soins apportés à les enlever, devait souffrir de voir quelques grains de poussière piqueter encore sa chemise et son chapeau.

La furie de la course n'avait cependant pas déplacé un seul cheveu de cet élégant. Un bandeau, luisant de brillantine, plaqué à la mode anglaise, s'allongeait sur le côté droit du front, tandis que du sommet de la tête jusqu'au cou descendait une raie impeccable, un peu large tout de même, à cause d'un éclaircissement prématuré du système capillaire.

Tant de correction n'arrivait pas cependant à atténuer l'impression un peu comique que donnait la douce naïveté du visage dans lequel s'arrondissaient, au-dessus d'un nez pointu, de grands yeux toujours fixes, sans expression. Et cette impression commune s'accentuait encore lorsque Rouvrée parlait ; la voix blanche, monotone, avait des inflexions timides, alenties, parfois peureuses, d'un enfant qui craint d'être grondé.

Après avoir salué très cérémonieusement Andhrée et les Turgys, l'un salut qui lui faisait incliner la nuque à ce point qu'on voyait dans toute sa splendeur l'impeccabilité de sa raie. Rouvrée poussa un long soupir. Ah ! oui ! M. de Ponthieux pouvait se vanter de l'avoir fait galoper ! Jamais il n'avait été à pareille allure. Ça tenait du délire, positivement, du délire !

— Je voudrais bien voir la tête de Silvany, s'exclama Ponthieux en se frappant sur les cuisses.

La mine de Rouvrée exprima la désolation : ce pauvre M. de Silvany, dans quel état il était ! Complètement moulu, abominablement courbaturé. Afin de charmer les douceurs de la route, car jamais il ne regardait la nature, il avait apporté des volumes hindous, des volumes rares, très précieux. Mais les mails allaient un tel train qu'il n'avait pu ouvrir ces ouvrages ; et maintenant, il lui en manquait un qu'il n'arrivait pas à retrouver. Aussi, dans la cour, M. de Silvany était en train de se désespérer, en compagnie de Mme de Ponthieux et du marquis d'Osmers qui cherchaient avec lui le volume égaré.

Mme d'Alvarays interrompit :

— Ah ! M. d'Osmers est aussi avec vous ?

Une voix répondit :

— Oui, Madame.

Andhrée se retourna. Devant elle, le marquis, un homme de

trente-cinq ans, à la physionomie fine, aux grands yeux de velours noir, s'inclinait. Il lui baisa la main galamment, se redressa et, fixant la jeune femme, il ajouta :

— Comme je suis heureux de vous revoir, Madame ! Quand je songe que depuis deux mois au moins je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer !

Mme d'Alvarays allait répondre. Une jolie poupée, aux airs rieurs, aux allures décidées, qui venait d'entrer avec M. d'Osmers lui coupa la parole :

— Ne croyez pas un mot de ce que vient de vous dire le marquis, ma chère amie ! C'est le madrigal fait homme.

Et la nouvelle venue, toute nerveuse, toute frétillante en son costume tailleur, plaqua, contre la cuisse, sans doute afin de donner plus de force à son dire, un retentissant coup d'éventail.

Andhrée s'exclama joyeusement :

— Lilette !

Lilette saisit la main de Mme d'Alvarays et frotta vivement son museau contre les lèvres de son amie :

— Ma chère, je meurs de soif. Non, tu ne peux t'imaginer le train que nous avons mené. C'était la course à l'abîme.

M. de Ponthieux eut son gloussement ordinaire. Il leva les bras au ciel :

— Ma femme va se plaindre, à présent ! Elle qui trouve que les chemins de fer ne vont jamais assez vite et que l'électricité est une force trop lente !

— Je ne me plains pas, répondit Lilette de Ponthieux. Je constate seulement un fait. Moi, la grande allure, le vertige, c'est ma joie. Seulement, tout le monde n'est pas de mon avis. Demandez plutôt à M. de Silvany.

Celui-ci apparaissait enfin sur le seuil de la porte. Très mince, un peu voûté, complètement vêtu de noir, la taille serrée dans une redingote aux longs plis, il allait, d'un pas hésitant. Sous un front très haut et très bombé que surmontaient des cheveux blonds presque blancs, brillaient ses petits yeux bleus, au regard perçant. Le visage s'ornait seulement d'une mince moustache blonde aux pointes tombant de chaque côté d'une bouche aux lèvres fines presque exsangues.

M. de Silvany portait sous le bras trois gros volumes ; et avec la redingote noire, son chapeau haute forme que, même pour monter

en mail, il n'avait pas voulu quitter, avec son allure hésitante et sa démarche mal assurée, cet homme dix fois millionnaire ressemblait à quelque pauvre et falot répétiteur, comme on en voit errer dans les rues du quartier Latin.

Mme d'Alvarays alla au-devant de lui :

— Eh bien, mon cher baron, je constate avec plaisir que vous n'avez pas perdu vos volumes en route ?

Il sourit :

— Ah ! ces messieurs vous ont raconté ma mésaventure ?... Et ils ont dû ajouter : « Quel type ! »

Sur un geste négatif d'Andhrée, le baron hocha la tête, d'un air incrédule. Si, si ! On avait dû ajouter : « Quel type ! » Ce vocable, à chaque instant, on l'en accablait. D'abord, il avait le malheur d'être né dans le Caucase et ceci suffisait pour que, dès qu'il révélait en France cette particularité, les personnes présentes manifestassent un vif étonnement. Quoi ! on pouvait être originaire du Caucase et ne pas aller dans la vie avec un bonnet d'astrakan sur la tête et des pistolets à la ceinture ? Ensuite il connaissait beaucoup de langues. Outre le russe, il parlait couramment le norvégien, l'anglais, le persan, l'arabe, le français, et quand il lui arrivait de s'avouer à ce point polyglotte, il voyait quelquefois, dans certains salons, les dames ouvrir la bouche, agrandir les yeux, comme si elles se trouvaient subitement en présence d'un éléphant à trois trompes.

— Mais non, mon cher, fit Ponthieux, ce n'est pas à cause de cela que l'on vous regarde comme un type !

Silvany s'assit lentement, déposa, en les caressant d'un coup d'œil paternel, ses livres sur ses genoux et se mit à sourire. Oui, on le traitait aussi d'original à cause de son genre de vie. Certainement, il ne menait pas l'existence courante. Il se levait à huit heures du soir, il ne dînait jamais ; il allait au théâtre, soupait ensuite pour se rendre enfin dans des cercles, voire des tripots où il jouait un jeu d'enfer. Puis il rentrait chez lui où, s'il ne lisait pas, il travaillait à son grand ouvrage sur Brahma jusqu'à huit heures du matin, heure à laquelle il se couchait. Volontiers, il reconnaissait que cette existence pouvait en effet paraître un peu bizarre aux yeux des personnes matineuses ; mais il avait habité si longtemps l'Orient, il avait vu tant de lumière, que maintenant il entendait rétablir l'équilibre, en ne vivant que la nuit. Enfin, si l'on sort dans la journée, il faut s'agiter, et il s'était tellement sur-

mené dans sa prime jeunesse, il avait traversé tant de pays que, désormais, il ne désirait plus que le calme.

Andhrée, qui venait de commander le lunch, se rapprocha de Silvany.

— Si vous vouliez du calme, mon cher baron, vous êtes mal tombé aujourd'hui.

— En effet, répondit Silvany.

Et s'adressant à d'Alvarays :

— Ah! c'est une bien grande preuve d'amitié que je vous ai donnée en vous accompagnant. Quand je pense que vous m'aviez promis une petite promenade... Mais c'est la course à l'abîme que nous avons courue aujourd'hui.

— Et vous, marquis, demanda Andhrée à d'Osmers qui la contemplait attentivement, êtes-vous aussi fatigué?

— La fatigue, répondit celui-ci, est une chose que je ne connais pas.

Mince et souple, le visage sans une ride, le corps droit, le marquis avait la maigreur élégante des hommes de sport. Si le velouté du regard, la finesse des traits, la coloration mate et chaude du visage décelaient en lui l'origine italienne qu'il tenait de sa mère, il avait hérité de son père, un Anglais aventureux et énergique, une force et une vigueur incomparables.

Tout en répondant à Andhrée, il l'avait de nouveau fixée de son regard doux et caressant; mais, celle-ci déjà, aidée de Mme Turgys, s'empressait à servir le lunch. Comme elle offrait du thé à Lilette, cette dernière s'écria :

— Ah! vraiment, Andhrée, je ne te comprends pas de te confiner ici! Maintenant, tu es bien portante; pourquoi ne pas venir avec nous? Je te jure qu'on s'amuse beaucoup. S'il me fallait rester tout le temps à la campagne, sans sortir de chez moi, sans m'agiter, je deviendrais folle.

M. d'Alvarays ne laissa pas à sa femme le temps de répondre, il prit aussitôt la parole : certainement Andhrée allait beaucoup mieux; mais il y avait le gamin qui était d'une santé délicate. A Paris, dans l'hôtel, il ne pourrait pas avoir la même liberté d'allures, la même facilité d'aller et de venir qu'à Enghien. Ici, il respirait librement, au grand air, dans l'immense jardin où il lui était permis de s'ébattre et de se rouler à loisir sur les pelouses. Dans son intérêt, il valait mieux qu'il demeurât là. Au reste, Andhrée s'y trouvait aussi très bien; on verrait, quand elle serait

définitivement rétablie, à agiter la question de savoir si elle devait réintégrer l'hôtel.

Il se tourna avec un petit air satisfait vers M. Turgys qui, tout en buvant à lentes gorgées un verre de bière, l'écoutait, très calme :

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas, Docteur ?

Le chirurgien posa son verre sur le guéridon qui était près de lui, et de sa voix bien posée, au timbre grave, il dit :

— Mon avis, puisque vous me le demandez, est que Mme d'Alvarays est tout à fait bien portante, que Robert va très bien et qu'il est inutile de les laisser ici cet hiver.

A cette réponse, le visage de M. d'Alvarays s'éclaira aux pommettes d'une légère rougeur; Mme de Ponthieux pinça les lèvres pour ne pas sourire, et un frisson de géne passa dans le salon, interrompant un instant la conversation.

III

Afin d'embrasser Robert, Gaston, suivi d'Andhrée, était monté au premier étage de la maison. Quand ils arrivèrent dans la grande salle encombrée de jouets, où ils s'attendaient à rencontrer l'enfant, ils la trouvèrent vide.

— Robert est sorti, dit Mme d'Alvarays, avec la gouvernante; comme je ne vous espérais plus, je ne lui ai pas fixé d'heure pour le retour, mais vous le verrez bientôt. Vous restez à diner, n'est-ce pas?

Gaston s'excusa. Il était désolé, il se voyait obligé de rentrer à Paris. Il avait un rendez-vous avec quelqu'un dont la qualité faisait toujours sourire Andhrée. C'était son vétérinaire.

— En effet, ce monsieur tient une bien grande place dans votre vie.

Gaston prit un air très sérieux. En pouvait-il aller autrement? Un vétérinaire n'est-il pas un personnage de la plus haute importance quand on possède une écurie de courses? Ainsi, aujourd'hui, une pouliche qui avait déjà gagné trois prix à Longchamps et à Maisons, la Bacchante, toussait d'une façon inquiétante. Gaston avait dû envoyer le vétérinaire chez l'entraineur pour la visiter. Et il avait hâte d'être rentré à Paris afin de connaître l'état de la bête.

— Vos chevaux d'abord, votre femme ensuite, dit Andhrée.

Il fronça le sourcil. Que signifiait cette plaisanterie? Elle devenait à présent agressive?

— Vous savez, ma chère amie, je n'aime guère l'ironie.

Il avait pris le ton sec et froid qu'il employait quand il voulait mettre un terme à un entretien qui l'ennuyait, une façon d'envoyer les mots de telle sorte qu'il semblait les lancer dans un sifflement. Mais il constata — remarque par lui déjà faite — qu'Andhrée, au lieu de se troubler comme autrefois, restait très maîtresse d'elle-même, qu'elle le fixait franchement, recevant le choc sans émotion, en femme décidée à répondre bravement à l'attaque. Il mordilla nerveusement sa moustache, puis :

— Je repartirai dans une demi-heure.

Déjà il tournait les talons, quand une phrase d'Andhrée l'arrêta net :

— Je vous imiterai demain, disait Mme d'Alvarays.

Il virevolta :

— Vous m'imiterez?

— Oui, moi aussi, je rentre à Paris.

L'air décidé avec lequel Andhrée venait de parler changea la surprise de Gaston en une réelle stupéfaction. Il ne reconnaissait plus sa femme.

Celle-ci cependant continuait :

— Vous avez entendu le docteur. Il trouve inutile que je reste ici. Par conséquent...

— Mais mon avis est aussi de quelque importance, et vous ne me le demandez pas?

— J'espérais au contraire que ce serait vous, le premier, qui me prieriez de revenir.

Il sentit qu'il ne pouvait plus résister. S'opposer encore au retour d'Andhrée, c'était confirmer des soupçons que peut-être elle avait déjà ; mais, aussitôt, il entrevit les ennuis que la cohabitation allait lui créer, les atteintes constamment apportées à sa liberté; il fit une dernière tentative : Pourquoi désirait-elle si ardemment revenir à Paris? Il eût compris ce désir si elle avait fait comme les autres femmes de leur monde, si elle s'était plu aux parties de chasse, aux courses, aux grands dîners, aux soirées qui se terminent à l'aube. Mais elle avait un caractère tranquille qui la portait à préférer au tourbillon mondain l'existence calme et rangée, une existence de bourgeoise.

Elle ne réprima pas un mouvement d'impatience :

— Vous me reprochez de mener une vie réglée. C'est ainsi que vous me remerciez de me dévouer à mon fils? Prenez garde, mon ami, maintenant que je suis rétablie, je pourrais peut-être agir autrement.

Ce n'était pas pour arriver à entendre cette réponse que d'Alvarays avait formulé son objection. Mais à présent, il ne pouvait plus reculer; il devait laisser la discussion sur ce terrain.

— Eh bien! menez-la donc, cette existence!...

— Vous y tenez?

— Pourquoi pas!

Elle fut un instant sans répondre; puis, comme obéissant à une pensée qu'elle ne voulait pas s'avouer, une secrète pensée qui lui faisait peur, elle dit presque à voix basse :

— Ça peut être dangereux.

Il haussa les épaules:

— Pourquoi ?

— Le monde que vous fréquentez est bizarre. Il y arrive des aventures.

Il eut de nouveau un haussement d'épaules et, tout en arpentant la pièce, les mains dans les poches, un sourire méprisant aux lèvres, il répondit que la phrase d'Andhrée n'était pas sans l'amuser prodigieusement. Des aventures ! Est-ce qu'il en arrivait encore à l'heure actuelle ? Ah! l'on voyait bien que sa femme pendant des mois et des mois, tandis qu'elle restait à demi couchée sur une chaise longue, s'était nourrie de romans, de volumes de vers, de pièces de théâtre. Elle croyait à toutes ces billeve-, sées, à tous ces mensonges composés par des farceurs qui, pour gagner leur pain, se flattent de peindre la vie moderne et n'accouchent en réalité que de sornettes péniblement imaginées. Ils étaient jolis, les romans qu'on faisait maintenant !

— Qu'en savez-vous? interrompit Andhrée; vous n'en lisez jamais.

— J'en entends parler au cercle.

Puis, tout en allumant un gros cigare, tandis qu'il continuait de faire les cent pas, il ajouta :

— D'ailleurs, je suis bien tranquille sur votre compte; je ne redoute rien pour vous.

— Je vous admire; vous êtes certain de l'avenir d'une femme quand elle-même n'en saurait répondre. Ne nous tentez donc jamais.

— Tout dépend de celles qu'on tente.

Il comprit soudain l'imprudence de sa phrase. Oui, Andhrée avait raison; il ne fallait jamais pousser les femmes, même les plus calmes, à la vie frivole et bruyante; il balbutia un vague: « Permettez, que je vous explique. »

Mais déjà elle l'interrompait :

— Il est trop tard pour revenir sur vos paroles... Ah ! vous mettez comme condition à ma rentrée à Paris qu'on me voie aux courses et aux soirées, aux expositions et aux premières ? Vous tenez à ce que je sois gaie et que je prenne la vie de façon insouciante ? Soit, ne craignez rien ; je ferai comme vous l'entendrez... Je rirai puisque mon air sérieux vous déplaît ; je sortirai puisque vous me trouvez trop casanière... Et advienne que pourra ! En avant pour la fête ! comme dit Lilette.

— Vous allez... vous allez !...

— Oui, comme les débutantes... j'exagère... Mais ça viendra... Vous serez content de moi...

Et vivement, la tête haute, elle gagna la porte, suivie de Gaston qui la suivait, sans répondre, devenu subitement inquiet à la pensée des ennuis que le retour de sa femme en de telles dispositions d'esprit allait lui susciter. Quelle idée avait-il eue de lui reprocher de mener une existence rangée ? Si, désormais, elle désirait sortir, si elle voulait aller au théâtre ou dans les soirées, ne serait-il pas forcé de l'accompagner ? Elle tiendrait peut-être à venir avec lui aux courses. Il devrait l'emmener aux vernissages et aux expositions. La perspective était gaie !

— Bah ! se dit-il, elle ne pense pas un mot de ce qu'elle vient de dire.

Et, son égoïsme ainsi rassuré, il tira de son gros cigare une bouffée qu'il envoya vers le plafond, en spirales lentement et savamment déroulées.

A leur rentrée dans le salon, ils n'y trouvèrent plus que Silvany et Rouvrée. Les autres s'en étaient allés dans le jardin.

Le baron, allongé sur un canapé, fumait une cigarette russe, dans une pose accablée ; devant la glace qui surmontait la cheminée, Rouvrée, à petits coups de doigts savants, arrangeait le nœud de sa cravate, afin d'en rendre les bouts exactement égaux.

— Vous avez l'air de vous amuser, tous les deux, dit Gaston.

Silvany murmura dans un soupir :

— La vie est si abominable !

— Toujours triste? répondit Andhrée; vous avez cependant beaucoup de distractions. Outre les études sur Brahma, il y a le jeu.

Silvany secoua la tête. Oui, heureusement, le jeu existait! Il ne donnait pas le bonheur, mais il procurait des moments d'oubli, et, parfois, quand il vous était favorable, des sentiments de vanité et d'orgueil.

— Je vous comprends, dit Andhrée.

— Vous aimez le jeu?

— J'ai rarement joué! Mais je crois que c'est un plaisir que je ne détesterais pas.

N'était-elle pas la fille d'un joueur fameux, de ce Riveyran, fondateur du Crédit nouveau, de l'Assurance agricole et d'une foule d'autres sociétés aux fortunes diverses, mais qui, toutes, témoignaient de l'ingéniosité de leur créateur? Un instant, Riveyran avait possédé plus de trente millions; à sa mort, sa fille n'en avait plus trouvé que deux; le reste était disparu, dissipé en largesses ou bien encore englouti dans des entreprises trop hardies.

Désireux de prendre part à la conversation, Rouvrée se préparait à lancer une tirade dans laquelle, toujours ravi de mettre en avant sa fortune, il allait déclarer que sa mère possédait des actions du Crédit nouveau, des actions qui valaient très cher, quand des voix se firent entendre; d'Osmers et les autres rentraient.

— Vraiment, fit le marquis, le jardin est merveilleux!

— Peuh! répliqua Gaston, ici les jardiniers en prennent à leur aise.

Andhrée répliqua sèchement:

— Je vous ferai remarquer, mon cher ami, que je surveille le nôtre le plus possible.

Il eut un petit ricanement:

— La surveillance ne porte guère ses fruits.

— Alors, fit-elle, vous auriez dû me laisser seule moins souvent. Sans doute, vous, un homme, vous fussiez-vous fait écouter mieux que moi!

Un frisson de gêne, pareil à celui que les paroles du docteur avaient provoqué tout à l'heure, passa dans le salon. Rouvrée écarquilla les yeux: allait-on assister à une scène de ménage? Mais madame de Ponthieux ne laissa pas le froid se changer en glace. Elle venait de s'apercevoir qu'il était cinq heures. On avait juste le temps de rentrer à Paris. A quand le départ?

— Tout de suite, dit Gaston; je suis, comme vous, très pressé.

— Alors, qui m'aime me suive ! s'exclama Lilette. En route !

Mais un gémissement s'éleva. C'était Silvany qui demandait grâce. Il espérait que Gaston voudrait bien l'excuser ; il ne se sentait plus la force de remonter en mail ; oh ! les cahots, oh ! la trompette ! Jamais il ne pourrait les supporter une seconde fois. Aussi priait-il madame d'Alvarays de vouloir bien lui donner l'hospitalité jusqu'à l'heure du train ; il ne rentrerait à Paris qu'en chemin de fer.

— Faites une chose, dit Andhrée ; j'ai le docteur et Suzanne à diner. Restez avec nous ; vous vous en irez quand vous voudrez. Je sais que vous arrivez tous les soirs à onze heures au cercle ; à dix heures, je vous rends votre liberté.

Elle se retourna vers Rouvrée:

— Si vous voulez être aussi des nôtres ?

Celui-ci, voyant que le baron acceptait, répondit affirmativement. Ennemi profond de la prodigalité, il était rare qu'il refusât un dîner. Mais, ce soir, il acceptait avec d'autant plus de plaisir qu'il redoutait, comme Silvany, le retour en mail, non seulement à cause des cahots, mais aussi à cause du désordre que les chevauchées rapides apportaient à l'harmonie de sa toilette.

Andhrée s'adressa au marquis :

— Je vous prierais bien de vous joindre à M. de Silvany, et à M. Rouvrée ; mais je sais que vous êtes un homme infatigable et sans doute préférez-vous, comme mon mari, le retour en mail ?

Elle disait cela très sincèrement, sans aucune ironie. Elle fut toute surprise quand d'Osmers, en inclinant la tête d'un air qui consentait, la remercia de son invitation.

— Alors, tout le monde nous abandonne ? s'exclama Lilette.

— Tout le monde, répliqua Ponthieux, en écho.

Lilette prit le bras de son mari et, avec un rire, elle déclara qu'il était triste de voir des gentlemen comme Silvany et Rouvrée en si piteux état. Cette mollesse prouvait bien que les hommes étaient des dégénérés ; les femmes avaient raison maintenant de monter à la conquête des pouvoirs. Afin d'animer le retour, elle conseilla à M. d'Alvarays et à son mari de conclure un nouveau match.

— Ça va, fit Ponthieux, cent louis ?

— Tenu, fit d'Alvarays.

Cinq minutes après, Andhrée et les personnes qui étaient restées avec elle, entendirent les mails qui démarraient à la grande allure,

tandis que, dans des coups de fouet, retentissaient des sonneries de trompette, aux notes perçantes et enrouées.

Déjà le soleil, si chaud tout à l'heure, se mourait dans le ciel dont le bleu devenait plus foncé ; cette soirée de fin de septembre s'annonçait très douce, versant sur le jardin, où les fleurs et les arbres étaient à peine de temps en temps agités par le souffle léger de la brise, une quiétude infinie.

En attendant le dîner, Mme d'Alvarays avait proposé à ses hôtes de faire, à moins que Sylvany et Rouvrée ne fussent trop fatigués, un tour de jardin ; ceux-ci déclarèrent qu'ils pourraient accomplir encore cet acte héroïque ; et tous, en bande, ils allaient maintenant dans les allées, causant, papotant, se livrant à ces bavardages innocents qu'inspire la vue de la campagne. Par son ignorance absolue de la flore, Silvany, que Suzanne avait entrepris, obtenait d'assez vif succès. Le baron confondait volontiers un dahlia avec une pivoine, et comme l'arboriculture lui était aussi indifférente que la flore, il prenait sans aucune malice un pommier pour un pêcher, au grand ravissement de Mme Turgys, dont la joie atteignit à son maximum quand Silvany, à qui elle présentait une branche de thym, déclara d'un ton péremptoire que c'était une espèce de salade comme il en avait vu, autrefois, dans les Indes.

Cependant, d'Osmers s'empressait auprès d'Andhrée, essayant de l'entraîner dans un long et intime entretien ; mais celle-ci ne répondait que par de vagues monosyllabes. Elle était toute à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Gaston. Enfin, elle allait partir ! Demain, elle quitterait cette campagne qui lui paraissait abominable maintenant. Toutefois, serait-elle plus heureuse ?

Elle avait juré que désormais elle mènerait une vie élégante. Serment fait pour rester toujours avec Gaston. Mais lui saurait-il gré de cette résolution ? Ne serait-elle pas, au contraire, un obstacle à ses plaisirs ? Et, cette fois, elle précisa ses pensées. Si Gaston tenait tant à habiter seul, c'est qu'il y avait une femme dans l'affaire. En vain s'obstinait-elle à croire qu'elle se trompait. Son mari avait une maîtresse et c'était à cause d'elle qu'il voulait sa liberté entière. Andhrée n'avait que des présomptions. Comment arriver à la certitude ?

Soudain, dans un gros rire, elle entendit :

— C'est encore moi !

Et, près d'elle, se dressa Bourrelier, un Bourrelier nu-tête et sans cravate.

« Ah! il abuse ! pensa Andhrée. »

Mais le financier venait d'apercevoir Silvany et d'Osmers. Il se confondit en salutations. Ah ! ces messieurs étaient ici ? Quel plaisir de les rencontrer ! Leur santé était-elle toujours aussi bonne depuis cette fameuse partie faite au cercle, l'avant-veille, avec ce roi nègre qui taillait à banque ouverte ? Certainement, ces messieurs venaient à la campagne pour prendre des forces nouvelles. Mais ils n'étaient pas gentils, ils auraient dû lui rendre visite, puisqu'il demeurait là, à côté.

Silvany l'interrompit :

— Et depuis quand, monsieur Bourrelier, se présente-t-on devant le monde sans cravate? Même à la campagne, surtout à la campagne, on doit avoir de la tenue.

Le coulissier devint très rouge.

— Excusez-moi ; j'étais lancé dans une partie de ballon...

De sa voix douce, le baron flûta :

— Vous mériteriez qu'on vous l'enlève.

Cette fois, le visage de Bourrelier se colora de nuances pourpres. Décontenancé, le coulissier s'adressa à d'Osmers :

— Défendez-moi, monsieur le marquis?

Celui-ci à la vue de Bourrelier, avait eu un mouvement de gêne que personne ne saisit ; mais aussitôt il reprit son habituel sang-froid, et ce fut du bout des lèvres qu'il laissa tomber :

— Parties de cartes, parties de ballon, combien de parties vous faut-il donc?

— Vous n'êtes pas généreux non plus, balbutia Bourrelier.

Mais cette fois, le boursier, qui n'avait pas osé regarder Silvany, fixa le marquis avec des yeux où perçait la colère. Et il fut visible que s'il admettait les impertinences du premier, il était étonné de ne pas trouver chez l'autre un secours qu'il attendait. Cependant, il ne laissa pas percer plus longtemps sa mauvaise humeur ; sa grosse figure ronde reprit une expression placide.

Il salua Mme d'Alvarays.

— Je ne vous dérangerai plus Madame. A partir d'aujourd'hui, on ne jouera plus au ballon chez moi.

Et les mains dans les poches, il fila, sans aller rechercher son ballon, se disant qu'il était bien assez riche pour le laisser là, et qu'après tout, si le petit garçon de Mme d'Alvarays le retrouvait, il serait enchanté de s'amuser avec.

— Vraiment, celui-là est étonnant ! dit Silvany ; voilà un gail-

lard qui, parce qu'il nous rencontre quelquefois au cercle, se croit tout permis ! Vous avez vu, d'Osmers ? Parce que vous êtes moins sur la défensive que moi, parce que vous consentez parfois à causer avec lui, il attendait que vous prissiez sa défense ! On n'imagine pas pareil sans-gêne !

Le marquis ne répondit pas. Il s'en alla vers un rosier et, lentement, il cueillit une rose qu'il passa à sa boutonnière.

Aussitôt Andhrée mit à profit l'absence de d'Osmers pour se rapprocher de Rouvrée ; sous le prétexte de lui montrer une plante d'une espèce rare, elle l'emmena dans une allée latérale. A peine avait-elle pris garde à l'intermède fourni par Bourrelier. Sa pensée obstinément tendue vers Gaston, l'empêchait de prêter une attention soutenue à ce qui se passait autour d'elle. Un seul désir la tenait : savoir si son mari avait réellement une maîtresse. Et l'occasion s'offrait, unique, d'être fixée, grâce à Rouvrée, ce personnage naïf et bavard, potinier comme une femme, capable seulement de résistance si l'on s'attaquait à son argent.

Au bout de quelques minutes, l'allée qu'ils avaient prise les conduisit au petit bois qui fermait le jardin. Ils passèrent devant un pavillon où maintes fois, en été, Andhrée avait déjeuné avec son fils, pour, ensuite, allongée sur une chaise longue, laisser vagabonder son esprit en des songeries toujours un peu tristes, à moins qu'un ouvrage de broderie ou la lecture d'un livre ne retînt son attention.

Déjà, les arbres commençaient à se dénuder ; sous les pieds des promeneurs, quelques feuilles jaunies craquaient ; mais de la nature n'émanait aucune mélancolie. La soirée était douce et caressante, propice non aux désespoirs, mais aux mélancolies exquises de l'amour.

Quand ils eurent traversé le bois, ils arrivèrent à un mur très bas surmonté d'une haute grille. D'ici, ils voyaient la plaine, toute plate, uniformément grise, où moutonnaient çà et là de vagues bouquets d'arbres. A l'horizon, le soleil, sur le point de disparaître, ne jetait plus que de vagues lueurs rouges dans un ciel toujours limpide. Des oiseaux chantèrent.

Andhrée, continuant la conversation, disait :

— Ne croyez pas, M. Rouvrée, que je veuille, à cause de mon retour, changer en quoi que ce soit les habitudes de mon mari. Il ne faut jamais contrarier les hommes. Nous n'avons la paix et le bonheur qu'à ce prix.

Rouvrée émit une approbation. Ah ! Mme d'Alvarays incarnait la Sagesse ! Cependant son opinion était peut-être excessive; car certains hommes — et il se donna comme exemple — souffrent volontiers l'ingérence d'une femme dans leur existence. Ainsi, il admettait parfaitement, lui, que sa mère le conseillât, encore qu'il eût trente ans. Mais cette soumission dépendait des caractères; et ce qui était possible avec lui ne l'était pas avec Gaston.

— Aussi le laisserai-je faire ce qu'il voudra, reprit Andhrée. Qu'il aille à ses plaisirs; qu'il s'amuse comme il l'entend ! Je sais bien qu'il n'est pas sans avoir des maîtresses...

A cette amorce, Rouvrée tiqua. Comment ! Mme d'Alvarays savait? Il la regarda, un peu étonné; elle saisit la pensée de Rouvrée; elle le vit ébranlé, prêt à parler. Elle pressa l'attaque.

— Je vous fais ces aveux parce que je vous sais un de mes amis sincères, dit-elle; mais quelle est la femme mariée qui, à Paris, peut, au bout d'un certain nombre d'années, répondre de l'entière fidélité de son mari ?

Et comme son cavalier faisait un mouvement :

— Oh ! ajouta-t-elle avec un petit rire douloureux, je ne vais pas jusqu'à prétendre que tous les Parisiens trompent leurs femmes; non, non, ce serait exagéré... Toutes règles souffrent des exceptions, et ici je les espère nombreuses. Mais je suis bien obligée de reconnaître que Gaston a des excuses... J'ai été malade pendant des années...

— Ah ! dame, ça, c'est vrai, fit Rouvrée qui donnait tête baissée dans le piège.

— Puis-je lui en vouloir s'il me trompe ?

— Evidemment non.

Il prononça ces mots avec une telle sincérité d'accent qu'elle acquit du coup la certitude si désirée et si redoutée à la fois. Elle ferma à demi les yeux; son cœur battit à coups redoublés; ainsi, c'était vrai, elle avait raisonné juste !

Sans se douter de la souffrance d'Andhrée, Rouvrée lissait machinalement d'une main les beaux cheveux longs qui ornaient sa nuque. Il songeait simplement que Mme d'Alvarays était une femme comme il l'avait toujours jugée, pleine de bon sens et de raison. Dans ce cas particulier, Gaston avait des circonstances atténuantes. Sa femme montrait un tact supérieur, en ne se fâchant pas, en acceptant la situation.

Il reprit, suivant son idée, avec un gros rire :

— Du moment que ça ne fait de mal à personne!

D'une voix étouffée, Andhrée murmura :

— Et comme je sais que mon mari ne s'affiche pas...

Cette fois, Rouvrée s'étonna : Mme d'Alvarays venait de prononcer une phrase qui manquait trop de justesse. Ah! Gaston se gênait bien pour emmener sa maîtresse avec lui! Mais on la voyait partout à son bras, à ce point que certaines gens devaient la prendre pour la femme légitime! La maladresse d'Andhrée lui donna l'éveil; il se tint sur ses gardes. Et comme Mme d'Alvarays demandait : « Elle est blonde, n'est-ce pas? » il jura, lui qui rencontrait à chaque instant la maîtresse de Gaston, qu'il ignorait tout à fait la couleur de ses cheveux. Et même, essayant de revenir sur les paroles imprudentes prononcées tout à l'heure, il affirma que si Gaston avait eu des caprices, il n'en avait jamais parlé à ses amis.

Mais cette affirmation manquait trop de sincérité, le ton sur lequel elle était faite, était trop embarrassé pour qu'Andhrée pût être dupe un seul instant. Désormais, sa conviction était faite.

Le genou appuyé sur le mur qui bordait la propriété, tenant en mains un des barreaux de la grille, elle resta sans parler, toute à l'horrible angoisse qui lui déchirait le cœur. Oh! elle eût voulu déjà être rentrée dans ce Paris qu'elle devinait là-bas, derrière l'horizon! Elle eût voulu déjà commencer la lutte, reprendre Gaston à la rivale qui, maintenant, lui empoisonnait sa vie!

Au bout de quelques instants, Rouvrée, sur qui ce silence pesait, finit par dire :

— Ne sentez-vous pas que le vent s'élève? Ne craignez-vous pas de prendre froid?

— Oui, répondit la jeune femme, en esquissant un douloureux sourire. Je crois que nous pourrions rentrer.

Ils firent quelques pas. Au bout de l'allée, ils aperçurent d'Osners et les autres qui venaient à leur rencontre.

— Ah! Madame, s'écria le marquis, vous nous avez fait une grande peur. Depuis une demi-heure, nous vous cherchions; nous vous croyions perdue.

Dans la nuit qui commençait à tomber, dans ce cadre d'arbres ayant pour fond les masses du jardin dont les teintes vertes s'adoucissaient, la silhouette du marquis se dessinait avec une délicieuse élégance; sa démarche avait une souplesse infinie, complétée par l'harmonie des gestes. Andhrée, qui n'avait vu d'Os-

mers qu'à de rares intervalles et ne lui avait prêté qu'une attention distraite, crut l'apercevoir seulement pour la première fois.

Devant tant de charme et de beauté, elle ne put se défendre d'un sentiment d'admiration.

Dans le ciel, un croissant de lune découpait une mince tranche d'or pâle; quelques nuages moutonnaient, mettant çà et là de capricieuses taches sombres. Le vent souffla, plus fort, dans les branches d'où s'envolèrent encore des feuilles. Un oiseau attardé lança une dernière fusée de trilles.

Andhrée, d'un long regard mélancolique, embrassa les choses et les êtres qu'elle allait abandonner; et elle regagna la maison, inquiète, se demandant si les souffrances endurées ici ne seraient pas bien petites en comparaison de celles qu'elle allait connaître.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN

LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours;
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout puissant animée.
Socrate m'écoutait; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insect aimé du poète et des dieux;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats, laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

JEAN AICARD.

LES MONACH[1]

(Suite.)

Mme de Gomerre crut enfin le moment favorable de dire son projet et demanda à la générale si elle n'avait pas remarqué que Roger eût de l'inclination pour Hélène.

La générale demeura étonnée et toute perplexe sous cette révélation subite.

— Mais non... non vraiment... je n'ai rien remarqué... balbutia-t-elle.

— Vous voyez! s'écria Mme de Gomerre, qui eut comme une explosion de douleur, vous voyez combien j'ai eu tort de me confier à vous.

— Mais pas du tout.

— Si, si, j'ai eu tort.

— Vous avez eu raison, au contraire, de me parler ainsi..., reprit la générale avec une gravité émue, il était même de votre devoir de le faire.

— Non, je n'aurais pas dû...

Il fallut que la générale la ramenât par de douces paroles, la rassurât, la calmât, la plaignît.

— Je n'aurais pas dû, reprit Mme de Gomerre, très animée et comme perdant la tête... mais je n'ai pu m'empêcher de vous dire ce que je vois depuis longtemps déjà.

— Vous croyez que Roger...?

— J'en suis sûre.

— Je ne m'étais jusqu'ici aperçue de rien...

— Roger ne vous en avait rien dit?

— Non.

La générale réfléchit et reprit :

— Mais, à vous-même, a-t-il dit ou fait entendre quelque chose?

— Non pas.

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

— Et à Hélène?

— Il n'eût pas osé!

— Il est vrai qu'il m'en eût sans doute parlé auparavant, reprit doucement la générale en songeant... J'avais bien remarqué cependant une certaine amitié, quelque chose, mais je n'aurais pas cru...

Mme de Gomerre se répandit alors en paroles et représenta Roger tel qu'elle le souhaitait, amoureux, discret, réservé, timide.

— Sondez, informez-vous auprès de lui, continua-t-elle. Ne voyez-vous donc pas qu'ils sont faits l'un pour l'autre?

— Mais Hélène n'est-elle pas encore bien jeune? reprit la générale de plus en plus intéressée.

Mme de Gomerre ne répondit rien et prit un air pincé.

— Vous vous méprenez, reprit la générale, qui était sincère; loin d'être opposée à une telle alliance, je ne saurais vous dire au contraire combien j'en serais heureuse et honorée, et dès que Roger...

— Oh! rien ne presse, il suffisait que vous fussiez avertie, interrompit Mme de Gomerre qui sentait bien qu'elle avait à peu près persuadé la mère de Roger et qu'elle tenait la victoire.

— Je ne veux que le bonheur de mon fils et le bonheur d'Hélène, reprit la générale toute méditative, et je suis avec vous en ce qui me regarde.

— Merci! merci! dit Mme de Gomerre, très émue en prenant les mains de son amie et en sanglotant à moitié.

— Chère petite Hélène! soupira la générale.

Et elle demeura longtemps souriante, tout en continuant à refaire les layettes de Mme Monach.

XII

En revenant des manœuvres, où il s'était rendu après son départ des Coqs, Roger s'arrêta à Paris et alla voir l'abbé Glouvet.

On l'introduisit dans un cabinet de travail tendu de papier carmélite, à bordure noire. Devant la cheminée s'étalait un long tapis oriental acheté au *Bon Marché*. Une grande table de bois noir, sans ornements, faisait face à une bibliothèque où se trouvaient les œuvres de saint Thomas d'Aquin, les *Origines du Christianisme* de M. Ernest Renan, les livres d'Ambroise Tardieu et de Claude Bernard, le livre de M. Spuller sur les Jésuites. Au mur était

accroché un portrait de Léon XIII, par Gaillard, en face d'un portrait de l'abbé Gratry. Sur la table, une brochure ouverte : *les Princes d'Orléans, le Traité d'Utrecht et la Loi salique.*

L'abbé Glouvet était le fils d'un tanneur de Figeac. Venu jeune à Paris où le frère aîné de son père vendait des ornements d'église, rue du Vieux-Colombier, il entra au séminaire Saint-Sulpice, et y fit de bonnes études. L'idée que Champollion aussi était né à Figeac lui avait donné une sorte de volonté d'apprendre les langues difficiles. Il suivit pendant quelques semaines des cours savants au Collège de France. Il fut épouvanté en apprenant que le mot « paradis » avait d'abord servi à désigner les jardins des rois Achéménides, et, par méfiance autant qu'inaptitude, il renonça à la science pour se mettre dans le ministère actif du clergé de Paris. De cette étude très incomplète des langues, il lui demeura cependant quelque chose d'indécis et d'émancipé qui obscurcit un moment sa piété,sans pourtant donner de lumière à ses doutes. Ce fut un bon prêtre tout de même, homme du monde, doux, accommodant autant qu'il fallait, et qui s'élevait dans la hiérarchie ecclésiastique régulièrement, mais non pas sans quelque habileté.

L'abbé, surpris par cette visite inattendue, apparut bientôt, tout luisant au jour dans sa soutane irréprochable, et se mit à la disposition du jeune homme. Roger, très ému, ne savait trop comment exposer le sujet qui l'amenait, et l'abbé, pour dire quelque chose, après lui avoir parlé tout d'abord des droits incontestables du comte de Paris au trône de France, lui expliqua ensuite qu'on pouvait être chrétien et libéral à la fois ; croire, sans mépriser les découvertes de la science, et respecter la tradition, sans se dérober au progrès.

Pendant ce temps, Roger cherchait un biais pour en venir à dire ce qu'il voulait ; mais sa diplomatie n'ayant pu rien trouver, il interrompit tout simplement l'abbé, pour lui demander à brûle-pourpoint si l'Église permettait d'épouser une israélite. Il était devenu rouge et son cœur battait.

L'abbé ne parut point trop s'étonner ni de l'interruption ni de la demande ; il réfléchit.

— Une israélite ? reprit-il avec lenteur.

— Oui ! dit Roger.

— Une israélite non convertie ?

— Sans doute...

— Le cas est grave et mérite une grande attention.

— Je suis venu, monsieur l'abbé...

— C'est d'un mariage mixte qu'il s'agirait? reprit l'abbé, tout à ses réflexions intérieures.

— Probablement, dit Roger.

— Mon Dieu! le mariage ne peut exister canoniquement, reprit l'abbé en s'agitant doucement sur son fauteuil de cuir vert.

— Que me dites-vous là? Ce n'est pas possible, monsieur l'abbé, on a vu... et je pourrais citer...

— Je ne dis pas... Mais il était de mon devoir de vous faire ob-

L'abbé ne parut point s'étonner de la demande.

erver, par scrupule, que le mariage n'était pas valable... canoniquement...

— Moi, monsieur l'abbé...

— Laissez-moi achever...

— Je ne puis croire...

— Vous ne me laissez pas parler, continua l'abbé avec une fine expression de visage.

— Je vous écoute.

— Canoniquement, le mariage n'est certainement pas valable. Mais depuis cinquante ans, les israélites ont pris un tel pied dans le monde et représentent des intérêts si considérables, qu'en donnant des raisons spéciales de convenances, on peut obtenir de la

chancellerie romaine les dispenses nécessaires... Je dirai même qu'on obtient ordinairement ces dispenses, quand il s'agit de légaliser religieusement un mariage civil... On évite ainsi un plus grand mal.

Roger se calma et eut un soupir de soulagement, pendant que l'abbé, les yeux baissés et les mains enfoncées dans les manches de sa soutane, poursuivait :

— Je dois même ajouter que l'obtention de ces dispenses présente moins de difficultés quand il s'agit de familles notables, occupant une bonne situation dans le monde. L'Église ne peut se désintéresser du siècle.

Et quand Roger eut dit qu'il s'agissait de lui :

— Oh! s'il s'agit de vous, M. Roger? reprit-il avec un élan d'approbation... que ne le disiez-vous? Votre famille jouit d'une telle réputation qu'on obtiendra sans doute les autorisations voulues.. Vous n'aurez même peut-être pas besoin d'aller jusqu'à Rome. Je suis très au courant de ces questions, que je pourrais appeler des questions sociales dans le sens élevé du mot. Je puis même en quelque sorte vous dire que votre cas a été prévu ; car je crois savoir qu'il y a, à l'archevêché, plusieurs permissions en blanc remises à la sagesse et à la vigilance de Son Éminence... Quant à la question des enfants...

— Oh ! nous n'en sommes pas là!... interrompit Roger.

Puis, changeant de thème, il reprit :

— Ma mère ne sait rien encore... et j'espère que vous voudrez bien m'aider à surmonter les obstacles que je ne manquerai pas de rencontrer auprès d'elle.

Il lui peignit ensuite son amour avec une passion vraie, dont il s'efforçait en vain d'atténuer la vivacité.

— Je suis tout à vous, monsieur Roger, conclut l'abbé.

— Et dès que ma mère sera de retour ..

— Certainement... Mais avez-vous bien réfléchi?

— J'ai tout pesé, monsieur l'abbé.

— Et bien calculé ?

— Parfaitement.

— C'est une grande détermination.

— Nous sommes liés... Elle a ma parole.

L'abbé fit un geste de condescendance.

— Que la volonté de Dieu soit faite!

Et quand il sut que c'était Mlle Monach que Roger voulait épouser, il sourit.

— Je m'en doutais avant que vous ne m'eussiez rien dit.

Et il prit un air grave, demeurant quelque temps comme perdu dans ses méditations.

Roger le regardait avec anxiété.

— Auriez-vous quelque objection à faire? dit-il.

Et comme l'abbé se taisait :

— Répondez-moi, monsieur l'abbé, je vous en prie.

— Aucune objection, monsieur Roger, aucune..., dit enfin l'abbé dont toute la figure se détendit et prit une expression de béatitude avisée, aucune... Et même j'admirais en ce moment les desseins de la Providence et les voies qu'elle sait prendre... Car Mme et Mlle Monach, sans montrer précisément qu'elles veulent se convertir, et quoique nous soyons encore bien éloignés d'un pareil résultat, Mme et Mlle Monach, dis-je, marquent un tel zèle pour nos œuvres que j'en demeure moi-même confondu... Il ne faut désespérer de rien... Qui sait si ces âmes ne seront pas touchées un jour par la grâce... et si, pour entrer dans une famille comme la vôtre...?

Il raconta alors, et dans tout le détail, le zèle que Mme Monach mettait à soigner les pauvres de la duchesse des Baux, comment elle avait persuadé au concierge franc-maçon de Clignancourt de brûler ses insignes maçonniques, et comment elle avait trouvé un prêtre flamand pour confesser la famille belge qui lui était confiée.

— Ceci, dit-il, est d'une âme religieuse et montre un grand respect des croyances.

Et, pour le concierge franc-maçon, il ajouta :

— Ceci est d'autant plus admirable que le baron, dit-on, est franc-maçon lui-même et a un grade élevé dans la loge des Enfants d'Hiram.

L'abbé recommanda à Roger d'être prudent, de ne rien brusquer avec sa mère, de le laisser agir.

— De toute façon, c'est une mission délicate... mais quoi qu'il en soit, votre mère vous aime tant que j'ose espérer que la tâche me sera rendue facile.

Il dit que Lia était « une fort belle personne ». Il fit entendre enfin que, pour obtenir les dispenses, il ne serait pas inutile d'avoir à l'archevêché un ecclésiastique habile, en qui l'on eût confiance et qui pourrait prendre en main cette affaire. Il serait cet ecclésiastique. Et en disant cela, il avançait la lèvre comme pour goûter à quelque chose de bon.

Ils se quittèrent ravis l'un de l'autre ; l'abbé imaginait déjà tout le bénéfice qu'il aurait à se montrer dans les couloirs de l'archevêché et à conduire une affaire, où étaient mêlés les intérêts de deux familles riches et puissantes. Roger retourna aux Tourettes, plus déterminé encore, s'il était possible, apportant en tout cas un cœur plus léger dans sa résolution depuis les assurances qu'il avait reçues.

Dès qu'il arriva aux Tourettes :

— Eh bien !... et mon sous-préfet ? demanda le général.

— Monach s'en occupe, répondit Roger... Il pense réussir.

— C'est bien... Et quand croit-il que le nouveau sous-préfet sera nommé ?

— Il a télégraphié devant moi au ministre.

Le général se promenait de long en large dans le salon. Il admirait qu'un simple particulier pût avoir le télégraphe chez lui, à la campagne ; il n'en revenait pas. Mais cette idée du télégraphe le rendit exigeant, et il s'étonna que l'affaire n'allât pas plus rapidement.

— Monach devrait se presser, dit-il... Tout ne va pas tout seul en ces sortes de choses,... je le sais... Mais enfin !... la commune a déjà fait marquer les arbres qui doivent être abattus sur le terrain contesté... Les arbres, je m'en moque... mais je n'aime point qu'on me nargue.

Il s'informa des chasses du baron. Il prit sa revanche du télégraphe, riant beaucoup de la façon dont on se procurait le gibier dans ces tueries faciles. Le système des boites l'amusa extrêmement. Il fit le geste de tirer une ficelle et haussa les épaules en éclatant de rire. Monach ne devait pas non plus savoir tenir un fusil ni distinguer un perdreau mâle d'un perdreau femelle. Avait il jamais regardé le bec, le bout des ailes et le fer à cheval ?

— D'ailleurs, ajouta-t-il, il n'y a jamais eu un Dufouilloux juif... et quant au maniement des armes... les juifs n'ont jamais eu de généraux... Ah ! si, pourtant, Gédéon, comme dit ce diable de Courtaron... Et comment va-t-il, à propos ?

— Bien, dit Roger avec un mouvement brusque que son père ne remarqua pas.

On parla ensuite des manœuvres, des officiers que Roger y avait rencontrés.

— Tiens, tiens, Chafroy est mort, disait le général. Ils ont laissé mourir Chafroy, et d'Aucourt est passé colonel...

C'étaient des exclamations après chaque nom. Le général se fit expliquer les mouvements dans le plus grand détail. A propos d'une charge bien menée par le 9e dragons, son premier régiment, le général, qui était assis, se prit la tête entre les mains.

— Ah! les gredins... les gredins... Ils m'ont retiré mon commandement... parce que j'ai dit un soir à je ne sais plus qui, en sortant de la préfecture... qu'avec ces pierrots de la Chambre, tout était flambé... Eh! oui, tout est flambé... Un métier que j'aimais bien pourtant!

Il se tut, roulant en sa tête des pensées glorieuses, et tout à coup :

— Tiens, vois tu, tu n'aurais pas dû donner ta démission.

— Mais, répondit Roger, c'est vous même qui m'avez dit d'écrire au ministre, après le passe-droit qu'on m'a fait.

— Eh bien!... j'étais en colère... il ne fallait pas m'écouter.

Dans sa chambre, Roger trouva sur sa table la lettre de Mme de Tresmes, la décacheta et lut.

C'était la rupture définitive :

— Cela vaut mieux ainsi, dit-il tranquillement.

Et il déchira la lettre, songeant que le silence et le dédain sont plus décisifs pour un débarras d'amour que les explications les plus catégoriques.

Il avait appris par les lettres de sa mère la visite inopinée de Mme de Tresmes. Cette démarche inconvenante ne lui avait causé ni crainte ni colère. De retour, il ne s'inquiéta même point de savoir ce que la jeune femme avait pu dire ou faire aux Tourettes. Il était tout entier au présent. Il pensait à Lia, uniquement à elle, d'une façon constante, obstinée et maladive. Il y pensait jusqu'à ce que penser lui devint une souffrance. L'absence et la solitude donnaient une nouvelle vigueur à sa passion. Sans cesse il évoquait Lia malgré lui. La nuit, il menait ses rêves autour d'elle et les dirigeait avec une sorte de volonté consciente; le jour, dans ses songes éveillés, il la voyait si réellement devant ses yeux qu'il lui semblait qu'il eût pu la toucher. Il se racontait l'histoire de son amour, repassait les moindres détails en sa tête. Il la revoyait à Paris, à Luchon, songeait qu'il l'avait toujours aimée, et il se figurait le parc, leurs serments échangés; puis, son départ des Coqs, leur muet adieu, les obstacles méprisables, l'amour triomphant. Le général avait profité de la présence de son fils pour aller en Vendée chasser à courre chez des amis. Resté seul avec sa mère, Roger

eut un sentiment de malaise indéfinissable. Il ne savait que lui dire, demeurait anéanti, sans courage, en face d'elle.

Un dimanche, en assistant à la messe paroissiale dans le banc réservé au château, il s'attendrit au milieu de la lumière des cierges, de l'odeur de l'encens, des réponses nasillardes du maître d'école. Les enfants du village s'étaient levés après le sermon; ils entonnèrent le *Credo;* leurs voix glapissantes montaient au milieu d'un bruit grouillant de sabots. La générale remuait les lèvres récitant mentalement le Symbole des apôtres. L'ardeur et la tranquillité de sa foi se voyaient dans ses yeux. Elle avait communié le matin avant la messe, et elle était là confiante, reposée, l'âme dilatée, joyeuse, nourrie des vérités chrétiennes, vivant de l'amour de Jésus, toute pleine de son ineffable bonté.

« Pauvre femme! se dit Roger. Je sais que ma résolution va être un grand chagrin pour elle... que je vais la désespérer. »

Plusieurs fois, elle jeta à son fils un regard rempli de douceur. Vaincu par l'exemple et par une ancienne habitude, il se mit à prier comme aux premiers jours de son enfance, demandant à Dieu avec une sorte de ferveur machinale d'exaucer ses prières, de lui faire épouser Lia. Pouvait-il faire autrement que de l'aimer? Ses intentions n'étaient-elles pas honnêtes, son amour légitime? L'Église ne bénirait-elle pas leur union?

En sortant, sa mère fut un instant entourée sur la place par les salutations familières et respectueuses des gens du village. Elle rentra à pied au château, tendrement appuyée sur le bras de son fils, lui parlant de l'âme et du corps, de la vie qui est si dure aux pauvres, de la foi qui console, et des sentiments où elle était heureuse de le voir revenir.

Cette confiance, cette simplicité empêchèrent Roger de s'ouvrir. Tant de douceur lui inspirait une invincible timidité.

D'ailleurs il était convenu que l'abbé Glouvet devait préparer les voies, et que pour entamer les négociations avec sa mère, on attendrait son retour à Paris.

Cependant celle-ci observait son fils plus attentivement, depuis la conversation qu'elle avait eue avec Mme de Gomerre. Il était en effet changé, mystérieux et singulier dans ses airs. Elle s'étonnait qu'il ne lui parlât pas d'Hélène. Plusieurs fois, elle amena la conversation sur les Chênaies, l'invita aux confidences.

— Tu n'as rien à me dire? lui demanda-t-elle un jour.

— Non, ma mère, répondit Roger.

Il l'embrassa pourtant longuement, affectueusement, comme il faisait quand il était enfant pour obtenir quelque chose. Il fut sur le point de tout avouer, mais une sorte d'effroi et de pitié le prit au moment de parler.

Sa mère ne le poussa pas, par discrétion.

« Ce n'est pas à moi de commencer, se dit-elle. Il se recueille, se consulte avant de parler. Il hésite peut-être. Mme de Gomerre lui déplaît-elle assez pour qu'il la redoute comme belle-mère? Cela se peut, mais n'empêcherait rien. Trouve-t-il Hélène trop jeune? Craint-il de s'engager d'avance? Pourquoi se tait-il enfin, si Mme de Gomerre a deviné juste? Pourquoi ne se confie-t-il pas à moi, sa mère? Il sait combien je l'aime, qu'il peut tout me dire. »

Ce silence la chagrinait. Elle pensa alors que Mme de Gomerre s'était trompée, puis que l'amour est rusé et pudique, et elle ne sut plus que penser.

Le général, après avoir « porté bas quelques cerfs », comme il disait, revint avec ses chevaux éclopés. Il devenait lourd, dame!

Roger alors fut libre de retourner à Paris.

Il y arriva dans les premiers jours de novembre. Il trouva justement Monach à l'hôtel, qui disposait tout pour le retour. Le baron venait de faire placer dans les écuries des couronnes de cuivre au-dessus des boxes et commandait des paillassons tressés à ses couleurs.

Il fut avec Roger d'une prodigieuse amabilité, protesta de ses sentiments, s'excusa de la façon dont il l'avait reçu.

— Ce sera mieux aux Coqs, l'année prochaine, dit-il..., véritablement, ce sera mieux... et vous n'avez rien vu.

Il aurait du monde et des plaisirs de toutes sortes. Il avait même l'idée de faire jouer aux Coqs des opérettes représentées à Compiègne sous l'Empire. Lia y prendrait les rôles de Mme de Metternich : Lia était si bonne musicienne! Il dit aussi qu'il s'arrondissait, et le même homme qui marchandait le coq de bruyère au bûcheron du lac d'Oo, se vanta d'avoir payé 200.000 francs des terrains qui n'en valaient pas 50.

Roger se plut beaucoup avec le baron, et de son côté fut avec lui plein de déférence. Cependant les parents de Lia lui donnaient de l'inquiétude. Consentiraient-ils à ce mariage? Et à quelles conditions? L'empressement de Monach, son air engageant, ses politesses étaient de bon augure, mais, après tout, ne disaient rien sur le fond même de ses pensées.

Le baron sortait de la série des fêtes d'automne avec plus d'impatience encore que les années précédentes. Ces pratiques restreignaient tous ses moyens d'action, et il cherchait des prétextes pour se débarrasser de cet attirail religieux et en finir; il s'émancipait de plus en plus hors de la présence de sa mère, il prenait M. Deutz pour confident. Il se plaignait des cérémonies auxquelles ils venaient d'assister, des fêtes en général et de la Pâque même, des pains azymes, de l'os de mouton, du raifort et des portes qu'il faut laisser ouvertes pour permettre au Messie d'entrer. Comme il était instruit des choses de sa religion, il en raisonnait avec Deutz. La longueur des lectures du Pentateuque lui semblait inadmissible. Il se fâchait aussi contre la cuisine orthodoxe. Il trouvait la vie bonne et ne comprenait pas qu'on passât son temps à gémir sous le soleil de la dispersion. Il ne s'expliquait pas non plus que l'idéal de l'israélite moderne fût de retourner à Jérusalem pour y reconstruire le Temple, rétablir les sacrifices, égorger des bœufs et des moutons! Il nourrissait une sourde rancune contre le muet entêtement de sa mère, se révoltait, se sentant atteint dans ses intérêts autant que dans ses aises.

M. Deutz, qui avait plus d'intelligence que de tact, souriait spirituellement, accordant qu'il était ridicule d'attendre le Messie en faisant de l'escompte à Paris, raillait Moïse, disant que, si cette « vénérable personnalité » avait prévu la trichine et la syphilis du lièvre, elle n'avait pensé ni aux roux ni aux fromages à la glace. Puis, sur un ton sérieux le jeune savant reprenait que si le législateur avait défendu l'usage du beurre mêlé à la viande, c'était uniquement pour favoriser en Palestine la culture de l'olivier. Il voulait des réformes, de profondes réformes. Mais, par une inconséquence d'homme de profession, il regrettait que les jeunes gens ne sussent seulement plus lire l'hébreu. Lia le lisait assez bien. Un jour M. Deutz en félicita Monach.

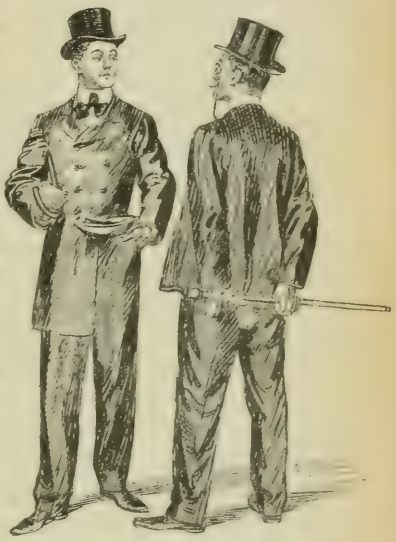
Celui-ci eut un geste irrité.

— Voilà une chose utile pour elle, vraiment!

Le baron laissa vaguement entrevoir que l'idée de donner sa fille à Roger le préoccupait et qu'il pourrait consentir à ce mariage pour peu qu'on sût lui forcer la main.

Roger cependant attendait impatiemment le retour de Lia à Paris. Il était nerveux, agité, n'avait de goût à rien. Il ne quittait pas sa chambre, tantôt assis dans son fauteuil et rêvant, tantôt le front collé aux vitres, regardant les fenêtres closes de la chambre

de Lia, et les feuilles tomber des arbres, une à une, dans le jardin. Il suivait, pour se distraire, le travail des jardiniers qui plantaient des massifs de chrysanthèmes et émondaient les arbres verts. Quelquefois, vers le soir, de petites corneilles noires arrivaient des jardins du ministère de l'Instruction publique et de l'hôtel de Guébriant. Elles passaient par-dessus les maisons, et s'abattaient en croassant sur les plus hautes branches des arbres. Ses jours s'écoulaient ainsi dans la solitude. Le kiosque repeint, la volière redorée, le firent un jour songer à Hélène. Il vit la grâce et la jeunesse de cette enfant qui passait devant lui comme une ombre. Ce ne fut qu'une ombre, et cette douce image s'évanouit. La pensée de Lia emportait toutes les autres.



Ils se regardèrent fixement.

Il ne se sentit point le courage de retourner au cirque, résolu même de donner sa démission et écrivit à Frébault pour lui dire de n'avoir plus à compter sur lui; mais le moment était mal choisi. Il y avait eu du nouveau depuis deux mois. Un cirque particulier allait se fonder sur le même plan. Frébault, qui ne badinait pas, tourna la chose au tragique, vint lui-même un matin chercher Roger, et l'emmena de force déjeuner au *Camp volant* avec Georgette.

Ah ça ! est-ce que Roger était aussi de la conspiration ? Lui aussi allait-il le planter là ? Le concurent était un prince italien qui avait dit qu'il l'enfoncerait, lui, Frébault !

« Il m'a déjà pris deux clowns, s'écria t-il bouleversé, hors de lui, sachant à peine ce qu'il disait... Deux clowns : le comte et le gros baron..., mes élèves. Ils étaient drôles... et puis après ? Ça va lui faire une belle jambe... Il n'arrivera à rien..., à rien. Est-ce qu'il travaille lui-même, cet Italien ? Il a des chevaux..., c'est un palefrenier, mais un artiste..., allons donc ! Seulement, il s'agit de se remuer... Je donnerai ma première représentation en décembre... Jamais il ne sera prêt dans un mois... Jamais.... je l'en défie ! »

Il développa son programme; il n'épargna aucun détail pendant que Georgette ne quittait pas Roger des yeux.

« Et il faudra se fendre, continuait Frébault en s'animant de plus en plus... Se fendre... montrer les biceps... faire un bruit à émeuter tout Paris. On parlera de nous, tonnerre ! on en parlera... »

Et en frappant un grand coup de poing qui fit sauter les verres sur la table, il s'écria :

« J'engagerais plutôt l'impératrice d'Autriche! »

Georgette prit cette boutade au sérieux, se fâcha pour de bon.

— Non, tu ne feras pas cela ! dit-elle... Tu m'as promis que je serais seule...

Frébault céda en riant. Il supplia Roger de ne pas l'abandonner. Il comptait si bien sur l'invention du combat avec Baulny, et il eut des paroles si péremptoires, que son ami n'osa lui résister. Et que refuser à ce bon enfant, qui se vouait avec conviction à rendre à la force physique son ancienne gloire, dans un temps où l'on était gouverné par des avocat pâles et malingres ?

En sortant du cirque, Roger rencontra Courtaron, qui descendait de son phaéton jaune et venait répéter. Les deux jeunes gens se saluèrent. Le marquis avait son sourire des Coqs. Roger eût voulu, d'un revers de main, effacer ce sourire équivoque.

— Tu vas bien ? dit Courtaron en prenant l'air le plus inoffensif.

— Oui,... et toi ?

— Moi aussi. Eh bien ! et Mme de Tresmes ? reprit le marquis.

— C'est fini, dit simplement Roger.

— Tout à fait ?

— Tout à fait.

— Tu as tort... et je t'ai déjà dit...

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Elles m'intéressent cependant, riposta le marquis.

Roger fit un violent effort pour se contenir, ne songeant pour l'instant qu'à ne pas compromettre Lia et à lui obéir en ce qu'elle désirait. Ils se regardèrent fixement. Ni l'un ni l'autre ne sourcilla. Et ils se séparèrent. — C'était la guerre.

Roger ne retrouva un peu de calme que lorsque Lia fut de retour à Paris. Ils se virent tous les jours, soit qu'ils se fissent des signes d'une fenêtre à l'autre, soit que Roger allât rendre visite aux Monach. La baronne arrangeait déjà son hiver, préparait ses salons. Elle courait avec sa fille les couturières, les modistes, étudiait les

journaux, à l'affût du ton et des modes. Son choix s'était porté pour elle-même sur deux robes faites pour la princesse de Galles et longuement décrites dans les chroniques du *high life*. Elle était allée voir aussi l'abbé Glouvet, lui avait donné et demandé des nouvelles de toutes ces dames. La duchesse des Baux serait de retour en décembre; Mme de Tresmes ne tarderait pas.

La baronne était en admiration devant l'abbé ; elle s'entendait fort bien avec lui sur le progrès et les besoins nouveaux de la vie moderne. C'est ainsi qu'elle avait installé à la gare de Draveil une boîte pour les journaux oubliés dans les wagons, « afin, disait-elle, de répandre les lumières dans les hospices ». Elle se félicita aussi de vivre dans un temps « où tout le monde avait sa place au soleil». L'abbé approuvait.

En présence de Roger, elle parlait plus volontiers de la soirée qui devait inaugurer ses salons. Elle n'attendrait pas que tout le monde fût de retour à Paris, mais elle tenait essentiellement à ce que la comtesse d'Épagnes assistât à cette fête.

Mme Monach semblait prendre un plaisir gourmand à voir Roger et Lia réunis sous ses yeux. Monach, de son côté, était encourageant, marquait nettement sa préférence. Il était encore fort plat devant Courtaron; mais, le dos tourné,il se vengeait et lui reprochait ses bienfaits.

— Le marquis nous néglige... Eh ! mon Dieu ! il n'y a pas à s'en plaindre, car on ne peut guère le voir gratuitement, dit-il un jour en ricanant, à Roger, devant sa fille.

Quand le jeune homme eut quitté le salon, il se tourna vers Lia et lui dit d'un certain ton dur et impératif qu'il conservait toujours avec les femmes de sa maison:

— Ce jeune homme est parfait.

Lia ne répondit pas, demeura impassible, répugnant de se soumettre à des confidences.

Roger, plus à l'aise que si ses parents eussent été là, voyait Lia sans cesse, l'entourait d'un respect ardent. Quand il pouvait être seul avec elle, il lui baisait longuement les mains, appuyait un front brûlant sur la peau fraîche de son poignet nu, et avait des envies de mordre comme ces bons gros chiens qui mordent sans serrer.

Lia s'inclinait vers lui en souriant, et sa voix prenait une douceur profonde.

— Je ne sais où je vais, mon bien-aimé, disait-elle, mais je sais

que je vais avec vous... Je suis si heureuse de me confier à vous!

Elle était inquiète pourtant et tourmentée. Elle craignait que Roger n'échappât à son amour et à ses combinaisons.

Elle écrivait aussi des lettres à son fiancé, qu'elle trouvait moyen de lui passer dans un serrement de mains. Ces billets étaient écrits en anglais et affectaient un tour poétique et littéraire qui lui était naturel. Elle peignait ses tristesses.

« Mon bien-aimé, disait-elle un jour, toutes les nuits je vous vois en rêve et je vous vois souriant, et je me précipite en sanglotant vers vous. Vous me regardez d'un air triste et vous secouez la tête, et vous vous mettez à pleurer de vraies larmes. Vous me dites tout bas un mot et vous me donnez un bouquet de roses blanches. Je m'éveille, le bouquet a disparu, et vous ne m'aimez plus. »

Roger avait beaucoup de mal à lire l'anglais. Il lui répondait simplement qu'il l'aimait, qu'ils seraient l'un à l'autre ; il dissipait ses craintes et l'assurait que tout s'éclaircirait pour eux. Enfin il voyait souvent l'abbé Glouvet, prenait de jour en jour plus de confiance et d'ailleurs était résolu à tout.

Monach venait enfin de faire déplacer le sous-préfet. Le général, qui, de la campagne, venait à Paris chaque mois, pour des motifs qu'il ne disait pas, ne manqua point, à son dernier voyage, de rendre visite à Monach.

Le baron l'invita à déjeuner chez lui. Le général accepta.

A table, le père de Roger se réjouissait de la déconfiture de son ennemi le sous-préfet. On saurait donc dans le pays qu'il n'avait pas perdu toute influence.

— On dit que le nouveau sous préfet est bien, s'écria-t-il en s'épanouissant..., mais il faudra qu'il file droit!

Il se croyait déjà du gouvernement, ne trouvait plus que les choses allassent si mal, pensait que la France pourrait s'en tirer. Et puis Lia l'avait conquis. Il ne tarissait point sur elle. Il la trouvait décidément étonnante. Elle savait mieux que lui la campagne d'Italie, qu'il avait faite. Et il admirait que « tant de beauté fût unie à tant de science ». Il eut du fromage au dessert. Que lui avait donc dit Courtaron? Mais ces gens étaient comme il faut! Il s'en fut enchanté, redéjeuna le lendemain.

Mme Monach ne perdait pas la tête. Elle choisit le moment favorable pour parler au comte d'Épagnes de sa soirée. Elle comptait sur lui et sur la générale, ne ferait rien sans eux.

— Ma femme viendra certainement, répondit le général... n'en

doutez pas, Madame... elle sera enchantée... J'en réponds. Savez-vous qu'il pleut continuellement aux Tourettes... et qu'il fait un temps de chien?... Nous serons ici dans les premiers jours de décembre.

La baronne prit avec lui des dispositions et la soirée fut fixée au lundi 10 décembre.

— Dites bien à la comtesse d'Épagnes de ne pas nous oublier.

— Suffit! suffit! c'est entendu... Nous arriverons l'avant-veille.

Et, quand il fut seul avec son fils, il lui dit :

— Monach m'a rendu service... Il faut bien faire quelque chose pour lui... dame..., c'est clair!

XIII

On ne peut plus mal en argent, perdu de dettes, jouant de ruses avec ses créanciers, acculé aux derniers expédients, Courtaron eût été saisi vingt fois, si son appartement et son écurie n'avaient point été mis, par précaution, au nom de M. Johnson. Mêlé avec cet homme en des affaires louches, affaires de courses et de prêts, il amenait des jeunes gens novices que l'Anglais obligeait sous bonnes références.

Épouser Lia, et promptement, était la seule chance qu'il eût de se relever. Aux Coqs, il s'était efforcé de rendre ce mariage nécessaire. Il avait échoué, il est vrai; mais il ne pensait pas que cet essai lui eût été absolument défavorable. Puis, à son propre étonnement, il avait mis en cette tentative une ardeur non feinte, qui, croyait-il, avait été capable d'émouvoir Lia, parce que les femmes ne détestent pas les audacieux. Mais la bonne affaire qu'il calculait n'était plus maintenant la seule chose qui l'animât. Depuis sa brutale aventure, le dépit de sa défaite avait donné même à sa poursuite une impétuosité qu'elle n'avait point auparavant. Il était devenu amoureux et possédait de cette passion, qui ennoblit, en quelque sorte, les actions les plus viles. Il trouvait moins d'indignité à son entreprise et des excuses, se réhabilitait à ses propres yeux, puisait dans ses nouveaux sentiments une meilleure énergie pour la disputer à Roger, qu'il détestait à présent, non plus avec les dédains qu'il avait à Luchon, mais avec tout le cœur qu'on a pour se défaire d'un adversaire incommode. Il sentait ainsi que rien ne vaut pour tenter la fortune, si aux calculs, aux tromperies,

aux mensonges, il ne vient pas se joindre encore cette sincérité qui augmente le ressort et l'élan.

Oui! il aimait maintenant cette belle jeune fille qui s'était laissé prendre les mains et embrasser par lui le premier; et il s'y attachait davantage encore depuis ses refus plaintifs et ses paroles suppliantes. Il agirait sur ce tempérament remué; il ramènerait ce cœur changeant, reprendrait cette âme ambitieuse! Oui, elle lui reviendrait, elle devait lui revenir! Il le fallait ainsi! Ses désirs coloraient les choses autour de lui. Il était assez modifié par l'espèce d'amour qui le tenait pour ne plus bien voir clair et perdre du sens exact qui le quittait rarement.

En effet, depuis le retour de Lia à Paris, de même qu'aux Coqs, après le départ de Roger, il n'y avait rien eu certes qui pût l'encourager à penser de la façon qu'il pensait.

La jeune fille au contraire avait toujours refusé le moindre entretien et, quand il se montrait, elle se séparait de lui par des regards infranchissables. Monach aussi se dérobait par des écarts imprévus auxquels il fallait toute la solidité de Courtaron pour résister. Sans la bonne foi, la bonne grâce et l'honorabilité meublante de sa mère, qui sait même si, malgré son aplomb, la maison ne lui eût pas été fermée? Il voyait au contraire Roger cajolé, fêté, pris et mené contre lui. Mais quand ses doutes l'assaillaient, loin de défaillir, il s'affermissait en en venant tout de suite aux pires pensées. Il n'en était plus aux ruses ni aux subtilités. Ses espérances grandissaient encore de ce qu'il se sentait capable de risquer pour parvenir à son but. Il tirait une nouvelle confiance des actions qu'il pouvait commettre. Sans prévoir le moyen qu'il emploierait, il était si bien décidé à tout, qu'il ne doutait point du résultat. Le besoin, l'amour et l'audace en avaient fait un homme redoutable.

Ce fut en ces dispositions d'esprit que Courtaron se rendit avec sa mère à la soirée du baron.

Depuis un mois, cette soirée était devenue tout le souci des Monach. Et d'abord, le baron n'avait pas consulté sa mère; il allait vivre dorénavant à sa guise et ne plus laisser la religion gêner ses intérêts. Il lui fit seulement entendre, en manière d'excuse, que cette fête était indispensable, qu'il étendait ainsi ses affaires, augmentait son crédit, rassemblait sa clientèle; et autres raisons pratiques qu'elle pût accepter. Libres de ce côté, le baron et la baronne s'étaient remués avec une infatigable activité.

Ils étaient depuis trop peu de temps à Paris, et leur fortune n'était pas encore assez bien constatée, pour qu'il leur eût été facile de se procurer de belles relations. C'est en faisant leur liste que la pénurie en apparut mieux. Ils comptaient bien sur la comtesse d'Épagnes, la duchesse des Baux, la vicomtesse de Tresmes, la marquise de Courtaron et sur quelques-unes de leurs amies. Mais ce n'était point assez. On invita « en bloc » les dames de l'œuvre et leurs maris. L'abbé Glouvet communiqua, pour renforcer les invitations, les listes de quêtes, où se trouvaient de beaux noms. Roger promit à Lia d'amener d'aciens camarades de régiment, Frébault et les copains du cirque. Le cercle des *Petits Pannés* fut invité avec tous ses tenants et aboutissants mondains.

Comme on craignait de manquer de monde, on invita tout ce qu'on put. Aux courses, aux premières, aux expositions, le baron et la baronne ne manquaient jamais de se faire présenter à tout ce qui brille et se montre à Paris, sportsmen réputés, étrangers riches ou marquants, médecins célèbres, auteurs dramatiques, peintres à la mode, musiciens joués, banquiers heureux, artistes applaudis, viveurs renommés, hommes politiques, gros industriels, diplomates accessibles par métier, et, quand il y avait des femmes, aux femmes de ces personnes en vue.

On se raccrocha à tout. On invita l'académicien qui avait fait passer à Lia ses examens, le sous-secrétaire d'État qui protégeait l'institution Granet, le général Daphis et ses quatre filles, un membre de l'Institut hébraïsant, ami de M. Deutz, le lord botaniste rencontré au lac d'Oo, qu'on savait être de passage à Paris, l'attaché militaire à l'ambassade de Prusse, avec qui Monach avait été en relations pendant la guerre, M. Le Fiot, qui devait procurer du monde de la haute bourgeoisie. On relança Miss, qui faisait en ce moment l'éducation d'une jeune comtesse. On invita les parents de cette jeune fille.

Partout la baronne allait disant qu'elle voulait faire de son salon un salon ouvert, neutre, un salon de rapprochement, annonçait les splendeurs de la fête, priait chacun d'amener ses amis, diligente et maladroite, comme une femme qui voudrait enfiler plusieurs aiguilles à la fois.

Beaucoup de gens acceptèrent, mais non pas ceux que les Monach désiraient le plus. Les grandes dames israélites, les privilégiées surtout, trouvèrent d'aimables défaites. Elles attendaient que les Monach eussent réussi avant de se déclarer. Le lord bota-

niste était souffrant ; la duchesse des Baux, qui trouvait décidément que la baronne était devenue un peu familière, refusa.

« La duchesse refuse ?... mais c'est une défection, s'écria Monach.

— Elle est en deuil du comte de Chambord, répondit la baronne.

Ce refus dérangea bien des choses, car la présence de la duchesse des Baux eût pu convaincre les gens les plus difficiles.

La soirée n'aurait pas le tour aussi aristocratique que le baron l'avait espéré. Mais il ne se décourageait jamais. C'était un début. Il ferait mieux une autre fois. Après ce premier coup de filet, il relâcherait le fretin et, peu à peu, il pourrait, comme d'autres, se montrer plus sévère et ménager ses invitations. Il fallait seulement user de ruse et de souplesse, inventer de rares séductions, surtout ne point ménager la dépense et, pour dépenser, avoir mille ressources ingénieuses, afin qu'en sortant chacun contât des prodiges. Le marquis, depuis quelques mois qu'il connaissait les Monach, les avait déjà assez bien dressés sur ce dernier point. Et si le baron, dont la tendance était d'humilier tout le monde avec son argent et à qui les nuances échappaient, n'avait pas trop bien profité de ses leçons, la baronne du moins, et Lia surtout, avaient pris quelques idées justes sur le luxe et les façons de l'entendre, bien qu'encore leur goût fût outré et dépassât souvent le ton.

C'est ainsi qu'à la soirée le luxe fut exubérant, inouï, mais non dépourvu de grâce ni d'agrément.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.

« Et laid!... » ajouta Mlle Manon, en chiffonnant coquettement son fichu.

VINGT ANS AVANT...

Dans une large et jolie chambrette de la rue Plâtrière, Mlle Louisette Gaudy, jeune et jolie ravaudeuse, devisait avec la demoiselle Manon et son chien Goliath, en attendant l'arrivée de son ami Jean-Paul, attaché au service de Mgr d'Artois.

— Alors, disait Manon, tu es sûre d'y aller... tu as de la chance! Maman, qui connaît un garde-française dont le frère sert chez M. de Jussieu, nous a dit que ce serait splendide... On tirera un feu d'artifice sur la place Louis XV, au lieu d'attendre la veille de la Saint-Jean. Toute la colonnade sera illuminée...

— Et puis je verrai Madame la Dauphine avec Mesdames de France...

— Si tu peux approcher...

— Ah! ça... je suis tranquille : Paul saura me faire faire place...

— Tu l'aimes, ton Paul?

— En voilà une question! Il est bon pour moi... Toutes mes fantaisies sont exécutées... Malheureusement il est pauvre...

— Et laid!... ajouta Mlle Manon en chiffonnant coquettement son fichu...

— Certes, il n'est pas beau... mais si dévoué!

— Je sais que c'est lui qui t'a soignée pendant ta maladie...

— Sans lui je serais défigurée... pleine de petits trous... Oh! cette variole!

— Il n'a pas l'air bon... Enfin, s'il te rend heureuse... A propos que fait-il?

— Tiens! cette bêtise!... de la médecine... chez Mgr d'Artois...

— Il est donc malade?

— Ah! je n'en sais pas plus. Paul n'est pas causeur... Mais voici l'heure et il est exact... Tu pars? attends encore un peu... Avoue-le, il te fait peur...

— Oui, là! Je suis franche; son regard dur et soupçonneux m'effraie... Au revoir!...

Plus légère qu'un oiseau, la jeune fille disparut dans l'étroit et sombre couloir qui conduisait à un escalier tortueux et humide.

Louisette resta un instant seule, caressant distraitement la tête de Goliath, qui fixait ses bons yeux de caniche sur le gracieux visage de sa maîtresse, tout auréolée de l'or de ses cheveux blonds.

***

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un pas lourd se fit entendre dans l'escalier... La porte s'ouvrit, et un homme à l'aspect rude, presque sauvage, pénétra dans la petite chambre.

Goliath se porta joyeusement à la rencontre du nouvel arrivant, qui le flatta de la main.

— Paix là! Goliath. C'est bon! tu es beau. Bonjour, Louisette! Déjà prête... Allons, tu n'es pas en retard...

Et sans plus de façon, Paul — car c'était lui — attira la jeune femme à lui et déposa sur son front un long baiser.

— Tu es gentil, dit Louisette en regardant son ami, je t'attendais avec impatience.

— En causant avec Manon?...

— Quel mal y a-t-il?

— Aucun. Je ne l'aime pas, cette petite...

Louisette eut un malicieux sourire que son ami ne parut pas remarquer.

Dans ces conditions, Louisette insista. (Naturellement, une jolie femme ne sourit pas ainsi pour rien, pour le plaisir. Où irions-nous, mon Dieu, si les jolis sourires qui trouent gentiment les petites fossettes n'étaient pas remarqués par les amoureux?)

Louisette insista donc :

— Ainsi, tu n'aimes pas mon amie Manon?

— Tu sais bien que je ne puis pas la souffrir.

— Comment, je « sais bien » ?

— Sûrement, tu sais bien, puisque tu me le demandes.

Sans s'arrêter à ce que cette psychologie, un peu paradoxale au au premier abord, avait de profondément humain, Louisette continua :

— Mais pourquoi n'aimes-tu pas Manon?

— Eh! parce que j'en suis jaloux.

— Oh!

— Oui, je l'avoue, j'en suis jaloux, horriblement jaloux.

— Comment, Paul, jaloux d'une femme?

— Certes oui, et cette jalousie m'exaspère d'autant plus qu'elle n'a pas sa raison d'être, je le sais bien. Mais que veux-tu, ma chérie, est-ce ma faute, si je t'aime autant que je le fais.

Mlle Louisette eut un autre sourire, de contentement parfait, cette fois, et s'approchant de son ami, qu'elle enveloppa de son enjôleur regard de blonde, elle lui dit doucement, de sa voix caressante :

— Alors, puisque tu aimes tant ta petite Louisette, nous allons partir tous les deux pour la fête, vite, vite. Tu veux, dis?... Oh! ne me refuse pas, tu serais méchant. Et puis d'ailleurs, c'est entendu, tu me l'as promis. Certainement, Monsieur, vous me l'avez promis.

— Écoute, dit Paul, tu tiens à aller à cette fête, je ne veux pas t'en empêcher... Je vais même t'y conduire; mais c'est à contre-cœur que je t'accompagne!... Cette foule aveugle, imbécile, qui se rue au passage d'un carrosse, qui se porte comme une vague immense au-devant d'un spectacle inepte...

— Ah! voilà que tu recommences avec tes histoires... Tu sais bien que je n'y connais rien à ta politique!... Tu devrais bien être plus prudent... Un agent de M. de Sartines pourrait t'entendre!... Du reste ce sera très amusant... on criera, on rira... J'aime le bruit, moi... Viens, Goliath, viens Paul, je suis prête...

Paul ne bougea pas.

Louisette eut un geste d'impatience.

— Et s'il allait t'arriver malheur? dans cette cohue, dit enfin le jeune homme, tout rêveur comme se parlant à lui-même.

— Oh! pourquoi dis-tu cela ?

— Je ne sais pas. J'ai des pressentiments...

— Le vilain méchant, qui veut faire pleurer sa petite Louison. Voyons, pourquoi veux-tu qu'il m'arrive malheur ? Est-ce que l'on doit redouter des choses pareilles quand on s'aime comme nous nous aimons?

— Hélas ce sont souvent les heureux que le malheur frappe !

— Mais non, mais non. Du reste, tu me l'as dit souvent : on ne doit croire que ce qui est, et la croyance aux pressentiments est, voyons comment dis-tu cela, ah ! j'y suis, est un reste de superstition... Ah! tu vois comme je suis savante depuis que je te connais.

Paul eut un sourire triste.

— Tu vois, continua Louisette, tu n'as rien à répondre.

— J'ai à répondre une seule chose : je ne voudrais pas te voir aller à cette fête. Ne me demande rien de plus : j'ai peur, voilà tout... Et cependant, ajouta-t-il après une seconde, tu sais bien que c'est là un sentiment qui ne m'est guère familier.

Louisette ne répliqua pas, mais dans ses grands yeux, le jeune homme vit de grosses larmes prêtes à couler.

Sa révolution tomba du coup et il s'écria :

— Ne pleure pas, chérie, ne pleure pas, et partons...

— Ah ! comme tu es gentil, s'écria la jeune fille en lui sautant au cou.

Et les larmes de Louisette se changèrent en un frais éclat de rire où chantait toute la grâce charmante de la jeunesse et de la gaieté.

La mine animée de la jolie fille, l'éclat rieur de ses grands yeux veloutés dissipèrent les nuages qui s'étaient amoncelés sur le front du jeune homme; il poussa un profond soupir, et donnant une chiquenaude à son jabot de dentelles qui éclatait sur le devant de son costume sombre, il descendit, précédant la jeune femme dont le gai babillage s'égrenait comme une bruyante et harmonieuse cascade...

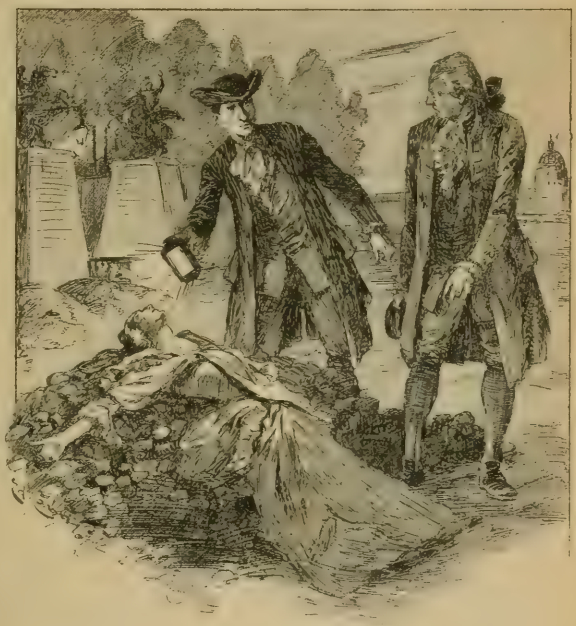
*
* *

Cette fin de mai était radieuse; la journée calme s'était écoulée dans un bain de soleil et d'effluves printaniers; le ciel, maintenant,

se zébrait de taches rousses qui allaient, en s'élargissant, se perdre dans l'horizon empourpré.

Dans les rues étroites, la foule bigarrée, égayée par une variété de couleurs chatoyantes, se pressait gaîment, se dirigeant vers la foire, que le prévôt des marchands, M. Bignon, et ses échevins avaient installée entre les arbres du boulevard du Nord de la capitale.

Quand Paul et son amie arrivèrent rue Royale, ils virent la foule plus compacte encore qui essayait de gagner la place pour éviter les carrosses lourds traînés par des chevaux fringants.



« Et moi... je vous dis qu'elle est morte », dit Marat.

La nuit venait; çà et là, dans les arbres du boulevard, des lanternes s'allumaient. Louisette, serrée contre son ami, avait perdu sa belle gaîté du départ. Un vague effroi lui venait en contemplant cette mer humaine. forcément calme, tellement elle était serrée dans cet espace étroit.

— J'ai peur! murmura-t-elle, tandis que Paul, regrettant déjà d'avoir cédé au caprice de la jeune femme, cherchait une issue pour fuir.

La rue Royale, nouvellement ouverte, n'était pas encore pavée; à chaque instant, des trappes s'ouvraient sous les pieds des spectateurs affolés.

De véritables fossés béants se présentaient comme autant de tombes ouvertes, et malheur à qui s'y laissait glisser.

Tout à coup un long murmure monta dans le ciel rouge :

— Le feu d'artifice! Le feu d'artifice!

La place Louis XV s'éclaira d'une vive lueur; toute cette cohue s'embrasa sous des reflets d'incendie.

— Que c'est beau! s'écria Louisette, dont le cœur battait avec violence.

— Le feu prend aux charpentes! cria un bourgeois.

On continua de regarder, anxieux, vaguement inquiets...

Des pompes arrivèrent, redoublant la gêne des malheureux, pressés, étouffés, qui hurlaient déjà.

— Sauvons-nous, implora Louisette, qui tremblait de tous ses membres.

Le jeune médecin jeta un coup d'œil désespéré autour de lui et osa dire, presque haut :

— Voilà ce qui arrive quand on va à la fête des aristocrates!...

***

Une bousculade effroyable eut lieu.

Ceux qui avaient assisté au feu d'artifice voulurent remonter vers le boulevard, tandis que ceux qui étaient sur le boulevard crurent pouvoir se rendre, toujours par la rue Royale, sur la place pour voir l'illumination des colonnades.

Les deux courants inverses se heurtèrent, puis entrèrent l'un dans l'autre, se serrant mortellement, s'étouffant, piétinant les plus faibles... Des râles sortaient de cette fourmilière humaine, des têtes livides ou violacées hurlaient; ce n'était plus une marche, c'était une lutte, un combat sauvage de deux forces formidables s'écrasant!... Des carrosses montèrent sur l'entassement humain qui palpitait dans la plus épouvantable convulsion.

Des hommes tirèrent leurs épées et la plus atroce boucherie commença.

. . . . . .

Sur un tas de pierres, une jeune femme, le visage tuméfié, la poitrine défoncée, râle, tandis qu'auprès d'elle deux hommes pleurent silencieusement.

— C'est terrible cela, Monsieur, dit simplement le plus âgé, en levant les bras au ciel.

— Où l'avez-vous trouvée? interrogea rudement l'autre, dont la douleur, comprimée à force d'énergie, éclatait cependant sur sa figure dure et sombre.

— C'est M. de Biron, colonel des gardes-françaises, qui a essayé de l'arracher à la foule... Lui-même a couru de grands dangers... Avec des soins on la sauvera peut-être. Je suis le docteur Guillotin. Vous pouvez compter sur moi, je ferai ce qui est humainement possible...

Dirigeant vers le visage de la jeune femme le filet de lumière qui jaillissait d'une lanterne qu'il tenait, Paul — on l'a reconnu — murmura d'une voix saccadée que l'émotion brisait...

— Et moi, je suis le docteur Paul Marat, et je vous dis qu'elle est morte...

Ce dernier mot fut jeté comme un rugissement, et, montrant le poing à je ne sais quel ennemi imaginaire, Jean-Paul Marat chargea le corps frêle de Louisette sur ses épaules et disparut dans la nuit qui s'alanguissait...

CHARLES FÉRAUD.

L'AMOUR ET LA MORT

Amour! Ta faux qui vole et fauche et vole et luit
Le long des jours souvent, souvent, le long des nuits,
Je l'ai vue pâle et lourde infiniment.

A ton épaule lasse, lasse, tristement,
Elle plaquait l'éclat courbé de son acier
Comme un croissant de lune en une aube d'été.

Et tu semblais au loin vers toute volupté
La Mort dont la faux vole et fauche et vole et luit,
Le long des jours, souvent, souvent, le long des nuits.

O Mort! Ta faux qui vole et fauche et fauche et luit
Le long des jours, souvent, souvent, le long des nuits,
Je l'ai vue belle, belle et bleue infiniment.

A ton épaule douce, douce, lentement
Elle éployait l'éclat bleui de son acier
Comme une aile d'azur s'essayant à voler.

Et tu semblais au loin sur toute volupté
L'Amour dont la faux vole et fauche et vole et luit
Le long des jours, souvent, souvent, le long des nuits.

Amour et Mort! Je vous ai vus loin des décombres
Mêler la volupté de vos deux infinis,
Le long des jours, souvent, souvent, le long des nuits.

A vos épaules de blancheur autrefois sombres
L'envergure d'un vol atténuait la faux
Qui semblait bonne et douce, douce à tout tombeau.

La faux qui vole et fauche, et fauche et vole et luit
Parmi le battement des ailes dans la nuit,
Comme une clarté d'or tremblante au fond de l'ombre.

ANDRÉ LEBEY.

LES MONACH [1]

(Suite.)

Des guirlandes de roses naturelles de toutes les couleurs se voyaient dans les salons à profusion. Elles attachaient les lustres, formaient des festons au-dessus des portes et des fenêtres. Il en courait autour des glaces, aux contours des cheminées, aux bordures des rideaux, au long des nappes du buffet, servi par Chevet. Mais ce qu'il y avait encore de plus surprenant, était contre les murs des ceps en espalier, chargés de leurs grappes, à la portée des mains. Ces vignes étaient soutenues par des treillages de bois peint en bleu et mêlées de lierre, qui montait le long des boiseries, au milieu des carquois dorés, des pipeaux, jusqu'aux pieds des déesses casquées des corniches. Il y en avait bien pour 50.000 francs, au dire de Monach.

« Ça manque un peu de femmes. »

Les salons étaient éclairés par un nouveau système électrique. Des fils incandescents, renfermés dans des boules de verre groupées en lustres, répandaient une lumière égale et vive. Au fond du dernier salon, un orchestre, dissimulé derrière un rideau d'arbres verts, jouait des menuets, des valses, des marches, des ouvertures.

— Que dites-vous de notre petit raout ? demanda le baron au marquis dès qu'il le vit entrer.

Et il s'attacha à ses pas.

— Ce n'est pas mal du tout, Monach, et je n'aurais pas cru

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

d'avance que vous fissiez si bien, pour la première fois que vous avez du monde, répondit Courtaron, qui ne quittait ni son monocle ni son impertinence.

— Hein ! que pensez-vous de ces guirlandes ? On ne verrait pas cela ailleurs, n'est-ce pas ?

La baronne vint se mêler à la conversation et dit en se tortillant :

— Ceci doit vous plaire, marquis, je vous ai entendu dire un jour que le luxe le plus distingué était le luxe des fleurs.

— Ai-je dit cela ?

— Oui ! oui ! vous l'avez dit, et ma fille s'en est souvenue pour commander notre petite fête.

— J'en suis ravi.

Quand la baronne les eut quittés, le marquis, qui ne voulait point désarmer, pensant bien qu'il serait perdu s'il allait se relâcher avec Monach, se mit en nouveaux frais d'insolence et, d'un air railleur, en promenant son regard sur la foule :

— Décidément, baron, vous avez très bien fait de ne pas donner un bal, et de vous en tenir à une simple soirée, dit-il ; ça manque un peu de femmes... ou du moins de femmes qu'il vaudrait la peine d'avoir.

Le général Daphis n'avait amené que deux de ses filles, et comme ce n'était pas le tour de Blanche, elle n'était point venue, au regret de Lia qui ne l'avait plus revue depuis la pension. M. Le Fiot voltigeait de propos en propos, autour de quelques femmes mariées, qu'on disait être ses maîtresses. Le membre de l'Institut hébraïsant avait honnêtement amené avec lui toute sa famille. Quelques jolies juives, mais aussi de très laides, étaient venues, ainsi que plusieurs élégantes de la colonie étrangère, qui vont n'importe où, en curieuses, et qui étaient là comme en un lieu public. On voyait encore des femmes de coulissiers, de gens d'affaires, d'ingénieurs lancés, quelques femmes du monde dont les maris titrés avaient joué à la Bourse et que le baron avait obligés. On se montrait aussi la femme d'un peintre affamé de commandes, la nièce d'un docteur électricien, la parente d'un directeur de journal financier, une jeune violoniste qui cherchait des leçons, la femme du sous-préfet de Draveil, qui était ambitieuse pour son mari et ne quittait pas la femme du sous-secrétaire d'État. Malgré tout, la réflexion du marquis était juste, et les habits noirs dominaient. L'académicien, l'attaché militaire de Prusse et la plupart

des invités s'étaient présentés en garçons, s'excusant à peine, disant n'importe quoi : que leurs filles avaient un rhume, que leurs femmes étaient en deuil. Sans le luxe prodigieux et les délicatesses du buffet, on se fût cru dans une société de casino distingué, tellement les gens se connaissaient peu et étaient mal appareillés.

Cependant Mme de Tresmes venait d'arriver en toilette mauve et très en beauté. Avec l'audace des femmes demi-éduquées, elle avait fait demander au comte de Paris la permission de quitter le noir. Car elle portait maintenant le deuil du Roi, comme elle avait porté celui du prince impérial, par éclectisme monarchique. Elle était venue s'asseoir dans le salon principal auprès de la générale, qui, avec la baronne, la marquise et quelques autres dames choisies, formaient un groupe séparé. La pauvre marquise se faisait apporter de temps en temps des grappes cueillies aux treilles, et souriait en branlant la tête, tandis qu'elle grappillait avec ses doigts fluets.

La baronne se pressait contre la générale, de façon qu'on ne savait plus trop qui des deux donnait la soirée à l'hôtel d'Épagnes, et que plusieurs invités les confondirent.

On présentait à la générale, à la file, des gens dont elle ne distinguait ni les noms ni les visages. Elle était en ce moment aux prises avec la femme d'un grand marchand d'antiquités, qui mariait sa fille à un comte et invitait la comtesse d'Épagnes à la soirée de contrat. « Ce ne sera qu'une petite sauterie, disait-elle, presque rien. »

Roger, de temps en temps, venait voir comment était sa mère, et Lia, au milieu de ses allées et venues, était empressée, soumise, aux petits soins et pleine d'attentions pour elle.

Arrivée l'avant-veille, comme le général avait promis, la mère de Roger ne voulait pas d'abord venir chez les Monach. Elle avait, pour refuser, montré une certaine fermeté. Les prières de son mari et de son fils furent si pressantes qu'elle céda, mais avec une sorte de crainte et de répugnance qu'elle ne s'expliquait pas. Peu à peu, les soucis de Mme de Gomerre, ravivés par des lettres continuelles, pleines de pointes et de sous-entendus, lui étaient passées dans l'âme ; elle en venait à redouter l'intimité qui semblait s'établir entre son fils et les Monach.

Mme de Tresmes n'était pas faite pour arranger les choses. L'œil au guet, enfiévrée, moqueuse, chaque fois que la baronne se déplaçait, elle se penchait vers la générale, et derrière son éventail :

« Quel monde! disait-elle. N'est-ce pas une horreur? »

Quelquefois même, elle lui prenait la main à la dérobée et murmurait avec un air de commisération, imitant, sans le savoir, Mme de Gomerre :

« Comme je plains les mères qui ont des fils! »

Mais ces coups un peu trop directs ne plaisaient pas non plus à la mère de Roger. Qui obligeait donc Mme de Tresmes à se montrer chez les Monach et à lui dire ce qu'elle lui disait?

Le général se voyait et s'entendait par-dessus tout. Il avait entrepris de faire réussir une fête qui, en somme, se donnait dans son hôtel et s'était mis ouvertement à protéger les Monach, plus encore par vanité que par reconnaissance.

Entouré pour le moment d'un groupe de jeunes officiers, dont quelques-uns étaient en uniforme, il leur parlait des bals des Tuileries sous l'Empire, de la présente expédition du Tonkin, et interpellait Daphis qui s'approchait d'un air rude et timide :

— Eh bien! mon vieux Daphis, tu ne bavardes pas, toi, et le gouvernement te maintient... Mais tu n'en penses pas moins, hein? n'est-ce pas?

Il s'interrompit pour faire admirer Lia à un jeune lieutenant qui venait d'arriver et baissa à peine la voix pour dire en la montrant :

— Hein! la mâtine!... je vous en souhaite une comme ça, mon ami!

Lia, le teint animé, les yeux brillants, le front calme et les lèvres dédaigneuses, s'avançait à travers la foule, qui s'écartait devant elle. Sa robe de crêpe de Chine rose, ajustée sans flots ni bouillons, tirant un peu sur le rose thé, s'harmonisait à la couleur des épaules, du dos, du cou et des bras et semblait continuer la peau. Des guirlandes de roses roses garnissaient en tous sens le corsage, la ceinture et la jupe. Ses cheveux noirs étaient montés en diadème. En la regardant, on avait ce sentiment, sinon cette pensée, que la beauté est un don précieux qui supplée à tout le reste, contient tout en soi, et donne à la femme le droit de tout entreprendre et de tout mépriser. La chaleur de la température augmentait autour d'elle le parfum de roses unique et discret qui s'exhalait de toutes parts.

Le marquis, dont une émotion véritable fit un peu trembler la voix, s'avança vers elle et la salua.

— Les fleurs vous réussissent, Mademoiselle, dit-il, en faisant allusion à la fête de charité.

Elle passa sans répondre, et montra qu'elle ne voulait pas le distinguer.

Courtaron se trouva immédiatement en face de Roger, qui suivait Lia de près, ne voyant qu'elle. Il était heureux, amoureux, au point de ne s'en pas cacher.

Il ne vit même pas le marquis.

« Grand dadais, va ! » pensa celui-ci en se détournant de son passage.

La situation était entre eux si tendue qu'ils eussent été peut-être jusqu'aux insultes. Le marquis n'allait pas perdre son temps en paroles.

En même temps, il vit Mme de Tresmes qui manœuvrait pour rejoindre Roger et qui finit par l'atteindre. Roger la salua froidement, tourna les talons, et la jeune femme resta debout contre une porte, les yeux fixés sur son amant, qui ne dissimulait même plus son manège et dont la tête, à cause de sa grande taille, dépassait les autres têtes.

Jusqu'ici, Mme de Tresmes, dépitée, avait tenu bon dans sa détermination et s'y était entêtée. Depuis son retour à Paris, bien souvent elle avait suivi Roger en voiture jusqu'au cirque sans qu'il s'en doutât, l'avait guetté dans les théâtres, cherché au Bois, attendu dans les gares; mais s'était retenue de lui parler, de lui écrire. Il fallait que la réconciliation vint de lui pour qu'elle fût durable. Elle redoutait aussi une explication positive, en reculait l'instant par la crainte de tout perdre en une fois. Enfin, elle aimait l'élégance et pensait qu'il était plus élégant de ne plus avoir l'air de courir après lui. Chez cette étourdie aussi, les sentiments s'étaient un peu calmés par le manque d'entretien, et elle éprouvait, comme beaucoup de femmes, que l'amour qui ne s'exerce pas se diminue. Mais, en voyant Roger, beau et triomphant autour de Lia, au milieu de ces fleurs et de ces lumières, son cœur se gonfla ; tout son amour et sa jalousie la reprirent.

— Que lui ai-je fait pour qu'il me traite ainsi ?

En la voyant, Courtaron eut un mince sourire.

Par une sorte d'attraction et devinant une complice, il s'approcha d'elle et la tira de sa contemplation :

— Vous l'aimez donc toujours ? dit-il.

— Oh ! oui, je l'aime...

Et, après une pause :

— Mais elle... je la hais.

Ils furent interrompus par Frébault, qui entrait bruyamment. Il portait un col anglais si haut, si roide, qu'il fit l'admiration du petit Raphaël, qui avait encore perfectionné son costume de soirée en ajoutant les chaussettes de soie cramoisie à jour et les escarpins vernis découverts.

— Toi qui es de la maison, dit Frébault à Courtaron en le prenant par l'épaule, présente-moi à la baronne.

— Suis-moi!

Arrivé devant Mme Monach, Frébault inclina la tête avec exagération et resta un instant plié comme un cerceau.

— Enchantée, Monsieur! dit Mme Monach... le marquis de Courtaron et le vicomte d'Épagnes m'ont beaucoup parlé de vous Monsieur, et d'ailleurs qui ne vous connaît pas?

Elle s'intéressait au cirque et, sachant qu'une répétition générale était prochaine, elle lui demanda la faveur d'une invitation pour elle et sa fille.

Lia quitta l'académicien en train de demander à Monach s'il ne regrettait point Régnier dans le *Mariage de Figaro*, à quoi le baron ne savait que répondre. Au temps où florissait Régnier, il allait de Francfort au théâtre de Darmstadt, où jouait la troupe du duc de Saxe-Meiningen, et ne pensait pas encore à avoir de loge aux Français.

Lia s'était approchée et, regardant Frébault avec curiosité :

— Les journaux ne sont pleins que de vous, Monsieur, lui dit elle avec un gracieux sourire.

— Mademoiselle...

Et la baronne continua :

— Cette répétition sera une véritable représentation, Monsieur

— Mon Dieu! oui, Madame, répondit Frébault en papillotant de l'œil gauche.

— Et quelles belles choses allez-vous nous donner, Monsieur

— Je veux vous en laisser la surprise, Madame.

— Oh! comme je vous comprends, Monsieur! Vous êtes un véritable amateur!

— Je m'en flatte, Madame.

En se retirant, Frébault fit semblant de s'empêtrer les jambes dans les jupes de ces dames, se dégagea par une pirouette très comique et dit au marquis en se perdant dans la foule :

— Notre programme est épatant. L'italien est enfoncé... J'étais seulement venu pour vous relancer, vous autres... Et de l'exacti

tude! au moins! après-demain, à 7 heures sonnant... sans quoi je serais implacable. Il y aura une forte amende. Ah ça! et où sont Roger et les autres?... Il faut toujours être sur leur dos... Le temps de les voir, et je file... Georgette est en voiture à la porte. Elle voulait s'habiller et venir ici;... j'ai eu toutes les peines du monde à l'en empêcher...

A mesure que la soirée s'avançait, tout le monde se familiarisait de plus en plus. Ce qui bientôt domina parmi les invités de toute espèce, fut un sans gêne irrespectueux pour le lieu et les gens chez qui l'on était reçu. Chacun se vengeait à sa façon de cette profusion et du luxe qu'il subissait. On jouissait du buffet avec une indiscrétion et une gloutonnerie répugnantes. On prenait des fleurs partout, dont on faisait des bouquets de corsage et de boutonnière. On pillait les vignes, et si brutalement en plusieurs endroits, que les ceps pendaient arrachés. Monach se promenait ravi; c'était signe que sa fête réussissait.

Ce n'étaient pas les moins comme il faut qui se lâchaient le plus, mais les mieux élevés qui osaient là ce qu'ils n'eussent osé nulle part ailleurs. Un copain du cirque proposa de semer des peaux de mandarine sur le parquet pour faire tomber. Un autre paria de de boire trente verres de punch. Un ancien élève de l'École polytechnique voulut organiser un monôme.

On faisait tout haut ses observations. Le baron avait un accent de Francfort qui provoqua cette réflexion faite sur un ton assez élevé :

— Ah çà! on n'entend que parler allemand ici!

Et comme un valet de pied lança le nom d'un faiseur turc, quelqu'un s'écria :

— Tous les peuples alors!

Un peintre farceur, qui se nommait Serizier, se fit annoncer :

— Serizier de Montmorency!

Il fut présenté comme duc au baron.

Ce qui pouvait paraître surprenant, c'est que le petit Raphaël se mêlait aux propos fâcheux, les excitait et écoutait complaisamment des plaisanteries connues sur le *Gotha* et le *Golgotha*.

Au milieu de la cohue, il n'y avait guère qu'une chose qu'on respectât : l'incomparable et magnifique beauté de Lia.

Le marquis, absorbé en ses réflexions, ne la quittait pas des yeux et accompagnait tous ses mouvements dans les remous de la foule, étudiait les expressions de son visage. Il était poussé vers

elle par une ardeur aveugle où les sensations les plus fines et les plus grossières se trouvaient mélangées. Il sentait qu'elle était faite pour lui et lui pour elle, s'illuminait à la pensée qu'elle serait à lui, qu'elle était là, là tout auprès de lui, qu'elle n'avait qu'à consentir, et qu'elle consentirait. Au milieu de ce luxe parfumé, il songeait aussi comme ils jouiraient ensemble de ces choses, au goût qu'ils mettraient en leurs dépenses, à la belle manière dont ils useraient de leur fortune, et comme ils balaieraient cette foule de malotrus et de pique-assiette. Il avait retrouvé toute la fraîcheur de ses vices.

Il poursuivait ce rêve banal, que tout le monde fait à sa façon, avec des raffinements d'homme délicat et un attendrissement égoïste qui mouillait ses yeux de larmes orgueilleuses, et lui soulevait fièrement les narines. L'idée d'être maître de sa vie, avec tout ce que la vie a de bon, de beau et d'aimable, lui prenait les nerfs si fort, qu'il appuya un instant son talon comme s'il eût voulu écraser quelque chose. Qui oserait donc la lui enlever? Il avait envie de la prendre dans ses bras et de l'emporter!

Il était si près d'elle en ce moment qu'il touchait sa robe. Elle ne sut comment une des guirlandes de sa jupe se détacha traînant à terre par un bout. Courtaron se baissa pour la prendre.

— Laissez cela, dit-elle sur un ton hautain.

Pour rattacher sa guirlande, elle s'en fut, traversant rapidement les salons et gagna la porte qui conduisait à son appartement particulier.

Le marquis, à sa poursuite, arriva au moment où la porte se fermait devant lui. Sans aucune hésitation ni réflexion, mû par une force étrangère à sa volonté même, Courtaron suivit Lia et l'atteignit dans un corridor, où une bougie de cire rose brûlait sur un guéridon.

— Arrêtez, Lia! arrêtez! s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Il la tenait par sa robe, il tomba à genoux.

— Je vous aime, Lia; entendez-vous bien, Lia, je vous aime, dit-il en un chuchotement passionné... Je vous aime à en mourir et vous faites de moi le plus malheureux des hommes.

Lia le regarda à ses pieds avec un air de triomphe.

— Non, rien, rien ne pourra m'ôter l'amour que j'ai pour vous, continuait le malheureux. Ne me voyez-vous pas à vos pieds, humilié, suppliant, soumis à toutes vos volontés?... Il n'y a que

vous pour moi... C'est vous seule que j'aime, c'est par vous seule que je respire... Oh! Lia, pardonnez-moi!... Pardonnez-moi ma stupide audace, ma folie funeste!... Combien depuis n'avez-vous pas été cruelle!... et comme vous vous êtes vengée!

Et, toujours à genoux, étreignant sa jupe au risque de tout arracher, il murmura en levant vers elle ses yeux égarés.

— Lia, je vous en prie, dites-moi, dites-moi que vous ne l'aimez pas!

— Relevez-vous, dit-elle enfin, en essayant de se dégager.

Elle se vit obligée de répéter :

— Relevez-vous!

Il lâcha la robe et obéit.

Quand il fut debout, face à face, elle lui dit lentement, avec solennité :

— Écoutez-moi maintenant.

Courtaron tomba à genoux, la tenant par sa robe.

Et après une pause, les yeux dans les yeux, la tête en avant et le corps en arrière, toute prête à fuir, elle reprit très fermement et très vite :

— Vous êtes un sot et un misérable!... J'aime Roger, et je n'aurai pas d'autre époux que lui.

Le marquis fit un geste pour la saisir. Elle leva son éventail entre eux avec un regard terrible, prit son moment, se dégagea et disparut.

Courtaron se remit mal de cette secousse. Non certes, il ne croyait pas que les choses fussent entre eux aussi avancées qu'elles étaient en réalité.

« Ah ! ils en sont là ! » se dit-il.

Il rentra dans le salon, le sourire aux lèvres, mais intérieurement bouleversé.

Il chercha Mme de Tresmes instinctivement. Il la vit au buffet, en galanterie avec le général, et, tout auprès de deux jolies Américaines, faites comme de petits garçons, qui s'amusaient à griser un jeune diplomate en mêlant du bourgogne à son champagne.

Quand Mme de Tresmes et Courtaron purent se rejoindre :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Le marquis, avec un dédain plein de pitié, répondit :

— Savez-vous ce que j'apprends ?

— Quoi donc ?

— Une chose incroyable...

— Dites...

— Et ridicule.

— Parlez donc !

— Le pauvre garçon est fou à lier et je n'aurais pas pu supposer, non, vraiment...

— Il l'épouse !

— Vous l'avez deviné, répondit Courtaron avec une apparente négligence.

Mme de Tresmes crut qu'elle allait défaillir, un brouillard passa sur ses yeux.

— Eh ! oui, reprit le marquis en ouvrant l'œil pour remettre son monocle. C'est une affaire entendue entre eux.

— Et de qui le tenez-vous ?

— De bonne source.

— De qui enfin ?

— De la bouche même de Lia.

— Il ne faut pas que cela soit ! chuchota Mme de Tresmes.

— Je plains Roger de tout mon cœur..., dit le marquis avec un air de résignation.

— Que faire ? mon Dieu ! que faire ? J'ai envie de crier...

Mme de Tresmes se laissa tomber sur un fauteuil, retint ses larmes tordant ses bras, tenant ses deux poings serrés entre ses genoux.

Leur dialogue allait par saccades.

— Mais que faire ? répéta-t-elle, que faire ?

— Je n'en sais rien, ma foi !

Après avoir longtemps médité, et comme à regret, et avec effort, le marquis reprit :

— Pauvre Roger !... s'il savait ce que je sais !...

— Que savez-vous ?

— Je ne puis rien dire.

— N'êtes-vous pas l'ami de Roger, reprit Mme de Tresmes avec une exaltation contenue ? N'est-ce pas à vous de le conseiller, de le détourner... de l'avertir ?

— Ces choses-là ne se font pas... et moi surtout je ne puis...

— Vous savez quelque chose sur elle ?

— Non pas, répondit le marquis, mais... Et avec une aisance perfide qui donnait beaucoup à entendre, il ajouta immédiatement, et comme avec un soupir de regret : « Mais je la connais bien. »

Mme de Tresmes hésitait encore à comprendre où le marquis en voulait venir. Serait-il possible ?... Non... Et qui sait ? Ce ne fut cependant qu'en outrant sa pensée, et par une sorte d'exagération furieuse, qu'elle demanda à Courtaron, en baissant la voix :

— Vous avez été son amant ?

Le marquis se tut, fit l'homme embarrassé, voulut la quitter, jouissant intérieurement de cette muette calomnie, et pensant en avoir fait assez pour jeter Mme de Tresmes entre Lia et Roger.

Mais celle-ci le retint et, avec une sorte d'épouvante mêlée de joie, et comme illuminée soudainement :

— Vous avez été son amant,... tout me le montre... vos regards... votre silence me le prouvent... Je veux arracher de vous cet aveu... Dites-moi que vous avez été son amant... dites-le moi.

— Jamais.

Mme de Tresmes se leva et l'entraîna dans un coin :

— Jurez-moi alors que vous ne l'avez pas été.

Le marquis eut un sourire de fatuité abominable, et se déroba en levant nonchalamment les épaules.

Mais Mme de Tresmes cherchait déjà Roger dans la foule. Elle voulait l'aborder et le reprendre. Elle le vit qui donnait le bras à sa mère et se dirigeait lentement vers la sortie.

La générale paraissait triste et effarouchée en traversant les salons. Ce n'était pas qu'elle fût fière à l'excès et tirât trop de vanité d'une naissance qui était honorable, sans être des plus hautes. Elle savait elle-même que le monde était changé, qu'il n'y avait plus

de société, à bien prendre, mais seulement une société riche, et que l'on ne pouvait plus être très difficile. Mais que la richesse fût le bien unique et qu'il fallût ainsi se livrer tout entière à des étrangers dont le passé était mal connu et dont les idées, les façons et les croyances semblaient d'abord si différentes, non pas! Et puis, l'empressement des Monach, et de Lia en particulier, la mettait en méfiance. Elle se croyait indigne de tous les hommages qu'on lui rendait, se promettait à elle-même de se tenir en garde. Elle s'accusait ensuite de sa propre facilité, de sa faiblesse d'âme qui avaient encouragé son mari et son fils. « C'est ma faute », se disait-elle. Mais elle recommanderait à son fils d'être prudent, elle lui dirait avec quelle peine elle le voyait se laisser prendre à tous ces agréments, l'avertirait, afin que son assiduité près de cette belle jeune fille ne pût donner le change et être prise pour une recherche indiscrète. Elle lui dirait cela, et il ne lui en voudrait pas, parce qu'elle le lui dirait comme elle pensait et du fond du cœur.

— Eh bien! ma mère, dit Roger, tandis qu'il remontait l'escalier, comment vous trouvez-vous?

— Un peu étourdie, répondit-elle.

Puis, arrivée sur le palier, où sa femme de chambre attendait, elle continua malicieusement :

— Figure-toi que je ne savais pas quoi dire à Mme Monach... J'étais à tout propos prise de court, et il me manquait mille choses pour la comprendre.

Et, pensant à la petite Hélène et à sa simplicité, elle ajouta en souriant :

— Tu ne saurais croire, mon cher enfant, à quel point je regrette les Gomerre!

Roger reparut dans les salons, le visage assombri, l'âme préoccupée. Il était temps, pensait-il, que l'abbé Glouvet se mît à l'œuvre. Lia, qui attendait son retour, lut l'inquiétude dans ses yeux et, devinant sans doute à mille indices que son fiancé n'obtiendrait pas tout de sa mère aussi facilement qu'ils avaient cru, s'approcha de lui, et l'emmenant dans un petit salon où déjà le monde n'était plus, demanda :

— Et votre mère?

— Elle est un peu fatiguée, répondit-il en baissant la tête.

— Quelle figure vous faites! dit-elle avec une sorte d'effroi pleine de menaces et de supplications à la fois.

Et comme Roger se penchait vers elle pour lui prendre la main

et l'assurer qu'il ne l'avait jamais mieux aimée et que les difficultés qu'il rencontrerait ne le rendraient que plus ferme, Mme de Tresmes apparut entre eux avec une pâleur livide et les sépara.

— Non! non!... Roger, dit-elle d'une voix suffoquée en lui prenant le bras.

Mais ses dents se mirent à claquer. Elle ne put ni n'osa dire la chose épouvantable qu'elle apportait et balbutia :

— Je vous reverrai, Roger... vous saurez plus tard.

Elle se redressa pour regarder Lia, qui soutint fièrement son regard. Puis, comme saisie de honte et cherchant un soutien, Mme de Tresmes, voyant Courtaron qui observait de loin cette scène, alla lui prendre le bras, l'entraîna et sortit avec lui, laissant Roger et Lia atterrés : l'un redoutant les éclats de cette jalousie inopportune, l'autre se demandant avec angoisse ce que le marquis avait bien pu souffler à cette femme.

XIV

Depuis 9 heures du soir, une belle file d'équipages stationnait avenue Kléber.

L'allée montante, qui mène au cirque, était couverte de toiles, et l'entrée, comme une entrée de foire, illuminée d'une guirlande et d'une étoile de verres de couleur entre deux mâts. La neige tombait, une neige molle et rare qui se changeait doucement en boue à mesure.

Sur les trottoirs, vivement éclairés par les lanternes des voitures, les cochers et les valets de pied parlaient entre eux, au milieu d'un bruit de gourmettes qui cliquetait dans le silence de ce quartier neuf et désert. Ils s'appelaient des noms de leurs maîtres, dont ils ne se plaignaient pas entre eux, la plupart par amour-propre, rivalisant, au contraire, sur leurs mérites, leurs titres, leur fortune. Les uns blaguaient les fiacres des fêtes officielles; d'autres discutaient la dernière séance de l'*Association des gens de maison*; quelques-uns révélaient des singularités d'intérieur, étalant des scandales domestiques, donnant des exemples mémorables de coulage. On citait un camarade, le cocher d'un bookmaker, qui venait de gagner un des gros lots dans le dernier tirage des obligations de la Ville de Paris. Quelques-uns dirent la vie qu'ils mène-

raient s'ils devenaient riches; leur rêve était, pour la plupart, une vie tranquille à la campagne, entre des rosiers et des choux. Quelques groupes entraient au cabaret du *Camp volant* en secouant leurs collets.

Mme Caminade avait pris de l'importance et de la dignité, depuis que des comtes et des marquis venaient chez elle. On la voyait trônant dans son comptoir, avec cet air et ce profil de Marie de Médicis, qu'ont beaucoup de vieilles femmes du Midi, commandant aux deux garçons affairés, le doigt sur le timbre et l'œil attentif à ce que rien ne manquât. Elle était en train de changer un billet de cent francs à un petit groom malsain, au regard effronté, lorsque M. Johnson apparut, dans l'entrebâillement de la porte qui communique avec le cirque, très agité, contre son ordinaire, et faisant signe à l'un des garçons. Mme Caminade crut devoir se déranger pour ce personnage et voir elle-même ce qu'il désirait.

— Qu'y a-t-il pour votre service? s'écria-t-elle en entrant dans la cuisine, où déjà M. Johnson déchirait des serviettes par bandes, tandis que le garçon apportait un broc, une cuvette, une bouteille d'eau-de-vie, du sel, tout ce qu'il faut pour un premier pansement : Qu'est-il donc arrivé, monsieur Johnson?... Un accident sans doute?

— Taisez-vous! reprit M. Johnson, avec placidité.

— Je comprends, répondit Mme Caminade et, en baissant la voix d'un air mystérieux et attendri, elle ajouta : Et quel est celui de nos bons messieurs?... Dites-moi, au moins, monsieur Johnson... Le garçon pourrait vous aider... ou moi-même... une main de femme est plus adroite.

— Taisez-vous! répliqua imperturbablement M. Johnson... Ne dites rien, voulez-vous...

Il emporta lui-même tout ce qu'il fallait, tournant le dos à Mme Caminade, qui, vexée de ce manque de confiance, se dit que tous ces Anglais étaient singuliers, si bien qu'il se répandit bientôt dans le cabaret qu'un de ces messieurs était blessé et que le bruit alla, jusque dans l'avenue, ranimer les propos des cochers.

Tous les invités avaient été exacts. Le public contenait ce qu'il y a à Paris d'élégance extérieure et de mode. C'était la composition choisie des concours hippiques avec ses mélanges, ses contrastes, ses libertés, de telle façon qu'on pouvait voir, entre autres choses, réunies dans une sorte d'égalité publique et de nulle conséquence, de nobles et élégantes dames avec des demi-mondaines

connues pour leur beauté, leur train, ou la qualité de leurs amants, et, de ce coudoiement, non seulement personne ne se choquait, mais n'y trouvait au contraire que du piquant et de l'attrait.

« Un événement parisien que cette répétition ! » C'était une de ces choses qu'il faut avoir vues. L'importance s'augmentait de ce que la salle était petite et le nombre des favorisés restreint. Frébault, par entraînement, avait donné plus de billets qu'il n'y avait de places, ce qui amena un désordre effroyable.

Les copains, en habit rouge et culotte blanche, faisaient l'office d'écuyers. Ils plaçaient à grand'peine les gens, dont quelques uns se fâchaient sérieusement, comme s'ils eussent payé et que ce fût un cirque ordinaire. On s'insurgeait de toute part. On criait par amusement. On jouait à la canaille par drôlerie. Cette foule parfumée devenait, comme toutes les foules, irresponsable, impersonnelle, gouailleuse, brutale, et réclamait des droits. « Enlevez-le ! » hurla-t-on auprès de Frébault. « On n'invite pas quand on n'a pas de place ! » s'écria quelqu'un de grave. C'étaient de terribles poussées, où quelques femmes, serrées de près, jetaient de petits cris et des éclats de rire aigus.

Frébault, dans les couloirs et les escaliers, s'excitait au milieu de la presse, de la chaleur et du bruit, s'exaltant dans ce désordre et se faisant à l'idée qu'il était devant un vrai public, exigeant, impitoyable. Il ripostait avec des attitudes d'athlète, une voix de boniment, et, par sport, inventait des vulgarités de parade.

Vers 10 heures, tout le monde, hommes et femmes, mêlés, pressés, empilés, malmenés, était placé, de quelque façon que ce fût, ayant en main le programme.

Mme de Tresmes, abattue, les yeux rouges et cernés, était debout tout contre l'entrée du passage qui donnait accès aux écuries, et s'appuyait du bout du doigt sur l'épaule du général, placé justement au-dessous d'elle. Non loin, Monach avait sa cravate défaite, son habit déchiré, et ricanait en montrant l'état où il avait été mis par la bousculade. En face, Lia, séparée de sa mère, s'était fait une place suffisante et très en vue ; de mine sérieuse, elle essayait de cacher ses perplexités sous un masque immobile. Elle ne regarda pas une fois Mme de Tresmes, ce qui sembla injurieux à celle-ci, et ne fit qu'activer son désir de la perdre dans le cœur de Roger. Si Mme de Tresmes n'avait pas vu tout de suite que le général serait impuissant à rien empêcher, elle lui aurait tout dit à

l'instant même. Mais c'était Roger qu'il fallait voir, Roger qu'il fallait convaincre.

Un grand lustre éclairait la salle tendue de toiles grises et sans ornement, par affectation de simplicité foraine.

Le spectacle commença.

Après quelques exercices équestres où Roger eut sa part, et différents tours de trapèze exécutés avec une grande adresse, mais auxquels le public ne fit pas de succès, vinrent trois femmes habillées en coureurs tyroliens. Elles poussaient devant elles une

Depuis 9 heures du soir, une belle file d'équipages stationnait avenue Kléber.

brouette où était une grenouille en liberté. Il s'agissait de faire trois fois le tour de la piste sans que la grenouille sautât à terre. Tout le monde fut mis en belle humeur par cette invention et s'anima d'enthousiasme. Dès lors, le public fut gagné. Tout maintenant devait réussir.

Sur un cheval noir comme la nuit, Georgette, en maillot bleu et en jupe indigo semée d'étoiles, se montra avec un masque de négresse, pendant que Frébault, en chapeau de clown et pris dans un sac de toile plaqué de soleils jaunes, faisait claquer la chambrière. Il disait des galanteries drôlatiques à l'écuyère et sollicitait les bravos pour elle. Après avoir raté quelques cerceaux, Geor-

gette se démasqua et l'on applaudit de voir apparaître son minois chiffonné, plus pâle que la lune. Frébault resta en scène et fit travailler l'oie avec mille fantaisies. Les exercices étaient accompagnés par un orchestre féroce, où les cuivres dominaient et jouaient faux par ordre, pour faire rire. Courtaron vint, vêtu de velours noir, en bottes de chevreau gris et coiffé d'un chapeau à plume, à la Charles Ier. Il tira merveilleusement à la carabine et au pistolet sur différents objets que M. Romain, l'équilibriste, lui

« Défends-toi ! Défends ta vie » cria Roger.

présentait gracieusement. M. Romain jongla aussi avec des oranges, que le marquis lui enlevait sous le nez.

Il y eut un assaut d'armes, et la première partie se termina par les exercices de six danseuses espagnoles, qui n'avaient encore été vues nulle part à Paris. Vêtues de voiles et de costumes à paillettes dorées, elles s'agitaient, prenaient des attitudes, au son des guitares, des mandolines, des castagnettes et, dans des épaulements

et des déhanchements voluptueux, elles semblaient se tordre sous une violente étreinte.

Cependant les applaudissements, la musique, les parfums de la salle, l'odeur de l'écurie, les changements de costumes et les *cock-tail* bus coup sur coup avaient surexcité Frébault. Il buvait son douzième *cock-tail*, lorsqu'on accourut lui dire que Baulny venait de recevoir une dépêche annoncant que son père était mourant. Que faire ?

Frébault se fit apporter l'armure et essaya de se la faire mettre sans vouloir convenir qu'elle n'était pas à sa mesure. Il pestait, grognait, jurait, lorsque tout à coup il avisa Courtaron qui était à peu près de la taille de Baulny. « Voilà mon affaire ! » se dit Frébault en se frappant le front. Il appela Courtaron, et, sans autre cérémonie, l'empoignant, il l'assit de force sur une chaise et héla quelques copains pour l'aider.

— Ah çà ! tu es fou ! s'écria le marquis en se débattant.

Frébault ne répondit pas, le prit par le cou et lui fit baisser la tête, tandis qu'il plaçait la dossière tant bien que mal et l'ajustait.

— Vous, occupez-vous des jambes, dit-il à ses aides.

— Tu es absurde ! reprit le marquis, qui commençait à se fâcher pour de bon.

— Tu auras beau faire, tu y passeras ! Ne suis-je pas ton directeur ? repartit Frébault en parlant très vite et par saccades.

Il y mettait une telle force et tant de volonté que toute résistance courtoise devenait impossible. Le marquis, moins vigoureux, se laissa faire en silence.

Quand il fut cuirassé, jambé, casqué :

— Voilà !... et maintenant, à cheval ! dit Frébault à qui les yeux sortaient hors de la tête... Suis-je le maître ici ?

Mais Courtaron sourit avec dédain et parut très décidé à ne pas bouger. Alors Frébault devint câlin, le conjura de ne pas le lâcher, lui dit que cet exercice était une des nouveautés du programme, le flatta, l'assura qu'il était très adroit, qu'il montait à ravir et que, d'ailleurs, le cheval de Baulny était très bien dressé.

— Allons ! dit-il... Fais-le pour moi,... je t'en prie, mon petit !... Puisque je t'en prie... Tu ne voudrais pas faire changer le numéro.

Il fit tant et si bien que le marquis se mit à rire et céda, par une sorte d'instinct et de désir de s'opposer à Roger.

— Soit ! dit-il.

A ce moment, Roger apparut à cheval tout armé. Il se montra irrité de la substitution qui s'était faite à son insu et s'en expliquait, lorsqu'un des copains s'approcha et lui tendit un billet.

— Voilà, dit-il, ce qu'une jolie femme m'a chargé de te remettre... Mes compliments, mon cher ! Et le copain fit claquer sa langue dans sa bouche en signe d'admiration.

— Plus tard, dit Roger.

— Non, c'est très pressé à ce qu'il paraît.

— Ouvre alors, dit Roger, gêné par ses gantelets.

Son ami ouvrit le papier et le lui remit, tout déplié, dans les mains.

C'était un billet de Mme de Tresmes.

Celle-ci avait perdu la tête en apprenant, de la bouche même du général, qu'après la représentation ils devaient aller souper avec les Monach au café Anglais et que Roger lui-même avait insisté pour que les choses s'arrangeassent ainsi. Elle arracha une feuille de son carnet, griffonna ce billet passionné, le remit à un habit rouge qui passait, en lui recommandant à voix basse de faire vite.

Et Roger lut, pendant qu'un valet d'écurie tenait son cheval impatient :

« Roger,

« Je vous aime encore assez pour ne vouloir que votre bien. « Croyez-moi, n'épousez pas cette fille. Elle vous abuse, « vous trompe, après s'être abandonnée à l'un de vos amis. « Croyez qu'il n'y a, de ma part, ni haine, ni vengeance, mais que « l'intérêt que je vous porte me force seul à vous écrire. Votre amie « dévouée,

« T. »

Roger, ne sachant où cacher ce billet, le glissa comme il put entre son gorgerin et sa cuirasse. Ce papier brûlait sa gorge comme du plomb fondu. Des gouttes de sueur perlaient et descendaient en larmes froides le long de ses joues ; ses oreilles bourdonnaient, ses doigts se crispaient sur le bois de sa lance et le sang lui montait aux yeux, poussé par les palpitations d'une jalousie longtemps amassée, retenue et tout à coup débordée. Il eut peur de lui-même, pendant une minute, ayant l'idée nette de l'excès où sa rage était

capable de l'emporter et comprenant qu'il pourrait commettre un crime. Non, il ne consentirait pas à ce combat. Ce simulacre ridicule l'irritait. Il renonçait à cette farce inutile, et il s'apprêtait à descendre de cheval, quand Frébault, ayant déjà juché le marquis sur sa haute selle à piquet, commanda qu'on lâchât les chevaux, qui se cabraient sur place, et hurla :

« En avant, la musique! »

De telle façon qu'emmené par son cheval, en même temps que poussé par celui de Courtaron, qui suivait, Roger entra malgré lui dans l'arène.

Un charivari affreux tiré de *Roland à Roncevaux* salua les deux cavaliers, précédés par l'annonce du changement d'adversaire.

Lia était aux premiers rangs, singulièrement intéressée de voir justement aux prises, l'un en face de l'autre, les deux hommes qui se disputaient sa beauté. Ses yeux inquiétants, son fier sourire, laissaient presque deviner le plaisir qu'elle avait de comparer leur force et leur adresse, l'espoir secret qu'ils allaient s'échauffer et peut-être verser du sang à cause d'elle. Qui sait même si cette espèce de curiosité n'était pas plus forte en elle que les vœux sincères qu'elle formait pour Roger qu'elle aimait, pour Roger, son défenseur! Qui eût pu pénétrer assez profondément cette âme pour savoir si elle ne préférait pas, par instinct, les incertitudes de la lutte, à la sûre victoire de son fiancé et si, comme les biches des bois, elle n'attendait pas, pour subir le vainqueur?

Et voilà que le combat s'animait d'une étrange façon. Les deux cavaliers n'en étaient plus aux saluts, aux passes courtoises; après quelques manœuvres maladroites qui firent rire le public, ils avaient jeté leurs lances et, ayant relevé leurs visières qui les empêchaient à peu près de voir, ils s'étaient abordés avec leurs longues épées émoussées, mais dont le poids faisait des armes dangereuses.

A travers le voile rouge qui le séparait du reste du monde, Roger vit Lia apparaître, belle et provocante, et il s'élança sur Courtaron, en criant d'une voix sourde :

« Défends-toi, défends ta vie! »

En voyant ce qu'il en était de cet énergumène, Courtaron accepta le combat, non pas seulement par nécessité, mais parce que l'ardeur aussi lui en était venue.

Les lames larges jetaient sous la lumière du lustre des éclairs qui se mêlaient aux reflets changeants des armures, et les deux

cavaliers confondus formaient une masse étincelante. Les chevaux soufflaient bruyamment, heurtaient leurs carapaces; leurs pieds, qui s'enfonçaient fortement dans le sol, lançaient la terre par paquets autour d'eux. On admirait la souplesse et l'élan des deux jeunes gens. Roger était superbe dans l'attaque, Courtaron prompt à la défense. Le public, à mesure, devenait frénétique.

Un coup paré bossela la grenouillère du marquis, qui riposta et enleva la plume blanche du casque de Roger. La poussière desséchait leur langue, la sueur leur piquait les yeux.

Ils s'arrêtèrent pendant un instant, épuisés, haletants, puis se dégagèrent, et chacun s'en fut au galop reprendre sa place. Après avoir fait une volte rapide et rassemblé leurs chevaux, ils fondirent de nouveau l'un sur l'autre. D'un coup furieux porté à la jointure de l'épaulière gauche, Roger entama Courtaron, qui lâcha son épée et les rênes, se renversa et, maintenu sur sa haute selle, raidi sur ses étriers, fut ainsi ramené au galop par son cheval aux écuries.

Les spectateurs applaudirent, croyant, dans le premier moment, que la scène était ainsi réglée.

Frébault, en postillon, debout déjà sur deux chevaux blancs harnachés de harnais à clochettes, se balançait, un pied sur chaque croupe, prêt à paraître, quand on vint lui dire l'accident arrivé à Courtaron.

— C'est bon, c'est bon, dit-il; et comme il mettait son amour-propre à ce qu'il n'y eût pas d'intervalle entre les exercices, il cria aussitôt d'une voix terrible : — Lâchez les carcans!

Il fit claquer son fouet pour écarter tout le monde et entra dans l'arène, avec un grand bruit de sonnailles.

Roger ne prit aucun souci de Courtaron, autour de qui M. Johnson s'empressait avec le zèle inquiet d'un créancier menacé.

Sans se rendre compte de la façon dont il avait quitté le cirque, Roger se retrouva sur la place de l'Étoile. Il releva le collet de son pardessus, tâta machinalement, dans sa poche, le billet de Mme de Tresmes encore mouillé de la sueur du combat, et traversa la place comme un homme privé de raison.

Il enfila la première avenue qui se présentait et s'enfonça dans la nuit, sous la neige lente et tranquille. Il allait, poussant tout droit, les pieds dans la boue, le visage échauffé par les flocons fondus. Il allait, mettant une attention stupide à distinguer les objets les plus indifférents, les pointes dorées des grilles du parc

Monceau, la lanterne rouge d'un bureau de tabac, le trot glissant d'un rat dans un ruisseau, l'échafaudage d'une maison en construction. Il isolait ces choses, qui prenaient alors en son cerveau un relief extraordinaire. Il lut distinctement, lettre par lettre, à la lueur d'un réverbère : « Boulevard de Clichy. » Il comptait jusqu'à cent, arrangeait des airs sur la cadence de ses pas. Sur un numéro de fiacre qu'il tira de sa poche, au lieu du billet de Mme de Tresmes, qu'il voulait relire, il paria sa vie, puis il oublia s'il avait gagné ou perdu.

Au-delà de la place Blanche il tomba dans les musiques forcenées, les lumières et les baraques de la fête de Montmartre, qui commence justement aux environs de Noël. Il lui sembla qu'il allait rentrer dans le cirque. Il se détourna alors brusquement, et se jeta au travers des rues qui s'emmêlent autour de la place Bréda. Au coin du carrefour, des femmes affamées et de tout âge tentaient d'arrêter sa course, chuchotaient à son oreille, lui tiraient les bras. Il descendit la rue Saint-Georges et arriva sur les grands boulevards, en proie aux sales visions du Paris nocturne. Il lui parut alors qu'il revoyait les mêmes femmes de tout à l'heure, mais habillées de soie, plus cossues, avec de gros bijoux, et qui stationnaient sous des parapluies. Il se trouva devant le café Anglais, où il devait souper avec Lia. Il entra, demanda si le comte d'Épagnes était arrivé. On lui dit qu'on ne l'avait pas encore vu, et il s'enfuit comme un animal poursuivi. En passant devant le café du Helder, il se souvint qu'une nuit, avec des camarades de Saumur, il avait soupé en face d'une assez jolie fille, qui fumait en mangeant des crevettes, et montrait un sou percé dans un porte-monnaie rempli de poudre de riz. Et le malheureux, l'âme embrouillée de colère et d'amour, essaya de trouver des ressemblances entre cette fille et Lia, afin de l'avilir en son cœur et se venger ainsi de la torture qu'il souffrait à cause d'elle.

Lorsqu'il rentra à l'hôtel, 1 heure du matin sonnait au ministère de la Guerre et à Sainte-Clotilde. Il renvoya son domestique et s'étendit tout habillé sur son lit. La jalousie lui devint une douleur physique. C'était comme des coups de bâtons dont il avait le corps moulu, l'âme exténuée. Eh quoi! souffrirait-il autant s'il pensait qu'elle était innocente? Aurait-il frappé cet homme, s'il l'avait cru repoussé par elle? Ce sang répandu n'était-il pas une preuve contre elle?

— Et je l'aime! je l'aime! grondait-il en mâchant l'oreiller, les membres tordus, gémissant.

Il eût voulu la voir, lui parler, savoir...

Il se leva, regarda par la fenêtre; la croisée de Lia était éclairée. Une lumière douce glissait entre la fente des doubles rideaux et faisait une raie pâle sur la neige.

Il sentit un peu de calme renaître en lui en pensant qu'elle était là, sous le même toit que lui, qu'elle ne pouvait lui échapper.

En ce moment, le cocher du général demanda la porte sur le ton élevé et chantant qui lui était ordinaire. La voix arrivait de la rue, par la cheminée, en passant par-dessus la cour et les toits. Il entendit la porte qui tournait lourdement sur ses gonds, le roulement de la voiture sur le sable de la cour, les pas du général dans les appartements, une toux de mauvaise humeur, un claquement de porte. Et tout rentra dans le silence.

Mais Roger n'était pas recouché depuis une minute, qu'il se leva de nouveau et alla à la fenêtre; son front rafraîchi s'appuya sur la vitre humide. Qui donc l'empêchait d'aller la voir? La chambre était au rez-de-chaussée, d'un accès facile. Il savait où était la clef du petit escalier qui conduisait au jardin. Le jardin n'était-il pas en commun? N'avait-il pas le droit de s'y promener aussi bien la nuit que le jour? Avec cette neige!... A cette heure!... Et pourquoi pas? Il pouvait être malade, avoir besoin d'air. Et puis, n'avait-il pas dû souper avec elle? Il n'était pas venu, que pouvait elle penser? N'avait-il pas le droit et le devoir de lui expliquer son absence?

Il imagina encore d'autres niaiseries de cette sorte, il devenait fou!

Il s'assit sur une chaise, se prit la tête entre ses mains, puis enfonça les paumes dans ses yeux desséchés. Oh! comme il souffrait! Mais un mot, pensait-il, un mot lui suffira pour se justifier. Et tout à coup ses sentiments se retournaient. De quel droit la soupçonnait-il? De qui donc venait cette horrible accusation? D'une femme exaspérée, furibonde, attachée à leur nuire dès le début de leur amour, d'une femme dont la folie était capable de tout inventer! Les motifs du billet étaient clairs. Il avait cru cela, lui! Il avait si peu estimé celle qu'il aimait! Il se méprisait, s'irritait, s'élevait contre lui-même, contre Courtaron et son mensonge abominable. Et maintenant, c'était parce qu'il n'avait jamais douté de Lia qu'il avait frappé cet homme, puni ce lâche, ce calomniateur!

Poussé par un irrésistible besoin de la voir, de s'agenouiller

devant elle, il sortit de sa chambre et, comme un voleur, s'enfuit à tâtons jusqu'au petit escalier. Le bois craqua sous ses premiers pas. Il s'arrêta, retint son souffle et comme l'escalier était très étroit, il appuya fortement ses deux coudes aux parois des murs et descendit, ne touchant les marches que de la pointe du pied. Il prit la clef, pendue à un clou, l'introduisit adroitement dans la serrure, la tourna sans bruit, se trouva dehors.

La neige ne tombait plus; mais, étendue en nappe sur le sol uni, elle éclairait les ténèbres par reflet. L'air était moite, la nuit paisible, sans lune, mais redevenue sereine et doucement constellée. Il regarda autour de lui, ne vit aucune lumière que celle de la chambre de Lia. Il prêta l'oreille, rien ne bougeait dans la maison. Il s'enfonça dans le jardin, fit le tour des murs comme pour se retarder, se donner le temps de la réflexion. Mais il arriva plus vite qu'il ne pensait auprès de la fenêtre, qu'il aborda de côté. Il s'arrêta pour écouter. Un cheval, qui rêvait dans une écurie voisine, frappait sa stalle à grands coups de pied; quelques gouttes d'eau tombaient des toits. Il eut honte, fut sur le point de fuir, mais une force invisible l'amena devant la fenêtre et lui fit plier les genoux. La respiration lui manquait, son sang affluait au cerveau et remplissait autour de lui l'espace silencieux d'un bourdonnement continu... Il resta quelque temps appuyé contre un soupirail, qui amenait des caves un souffle tiède comme une haleine.

Enfin, il regarda à travers la fente des rideaux.

Deux bougies de cire, placées sur la cheminée, encombrée de bibelots précieux, éclairaient la chambre tendue de soie bleue.

Lia était assise sur un petit fauteuil à pieds bas, les cheveux un peu relâchés et le corsage à moitié défait, mais encore habillée, telle à peu près qu'elle venait d'apparaître au cirque. L'un de ses bras nus pendait jusqu'à terre et sa main tortillait machinalement les franges du fauteuil. Souriante, épuisée, les joues animées de roses couleurs, elle songeait; ses pensées semblaient la contenter. Quelles qu'eussent été les causes qui venaient de délier la prudence de Roger et de lâcher sa fureur, elle jugeait que maintenant, quoi qu'on pût dire et faire contre elle, il l'aimait assez pour tout franchir et sauver leur amour jusqu'ici menacé.

(A suivre.) ROBERT DE BONNIÈRES.

EN FÊTE [1]

(Suite.)

IV

Timidement, glissant sur le parquet comme une souris, Mme Pâris, une petite vieille d'une soixantaine d'années, entièrement vêtue de noir, pénétra dans le cabinet où la lumière électrique éclairait d'une clarté violente et froide les murs tendus de Liberty, la chaise longue garnie de coussins, les chaises légères, la haute psyché, la grande table supportant les brosses, les fers à friser, les ciseaux et les pinces, tous les accessoires nécessaires aux raffinements de la toilette.

Derrière elle, venait M. Pâris, un homme aux épaules larges, au visage orné d'un double menton, coupé par une forte moustache blanche. Serré dans une redingote noire, gêné par un chapeau haute forme qu'il tenait à la main, M. Pâris, lourdement, comme s'il eût craint d'écraser des œufs, avançait sur ses larges pieds emprisonnés dans de grosses bottines aux bouts carrés.

En voyant son épouse s'arrêter, il fit de même; puis, Mme Pâris ayant salué, il s'inclina, avec un respect mélangé de crainte, devant une jeune femme qui, en train de se mirer dans la psyché, faisait, à coups de doigts légers, bouffer l'ondulation savante de ses cheveux relevés au-dessus du front.

Celle-ci, de taille élancée, poitrine bombée, hanches fortes, en l'épanouissement superbe des vingt-cinq ans, avait un visage gras et rond, dans lequel, sous des sourcils touffus qui se rejoignaient presque à la racine du nez, brillaient deux grands yeux noirs à l'expression volontaire: une bouche aux lèvres charnues, estompée aux commissures d'un léger duvet, s'ouvrait sur des dents blanches de jeune loup. Aucune finesse dans les attaches, aucune grâce dans le geste, mais en revanche, une admirable carnation,

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 29 juillet.

un débordement de santé et de force qui faisait de cette femme l'héroïne rêvée pour un homme plus épris de sensualité que de sentiments tendres.

— Comment vas-tu, ma petite Princesse? demanda Mme Pâris en tendant les lèvres et en se haussant sur la pointe des pieds afin d'arriver jusqu'aux joues de sa fille.

— Pas trop mal; un peu fatiguée cependant.

— Pourquoi?

Ah! pourquoi? Sans rendre le baiser à sa mère, la Princesse s'allongea sur la chaise longue; puis, les bras croisés sous la nuque, elle déclara, entre plusieurs bâillements significatifs, que son surmenage, elle le devait à Gaston.

Les yeux en boule de loto de M. Pâris s'arrondirent; ils prirent une expression étonnée.

— Gaston?

La Princesse eut un mouvement de mauvaise humeur :

— Eh bien, oui, Gaston, mon amant; M. d'Alvarays, si vous aimez mieux. On dirait que vous ne m'avez jamais entendue l'appeler par son petit nom. D'où tombez-vous? De la lune?

Au ton rogue de la Princesse, les yeux de M. Pâris se mirent à rouler dans leur orbite avec un effarement comique. Le digne homme, tout en faisant passer son chapeau d'une main dans l'autre, balbutia :

— Je croyais que M. d'Alvarays s'appelait Georges.

La Princesse se redressa sur la chaise longue, les bras levés au ciel. Ah! les plaisanteries allaient commencer! A chaque instant, elle serait interrompue pour entendre des calembredaines pareilles! Vraiment, ce n'était pas la peine qu'elle fût depuis si longtemps avec d'Alvarays, pour qu'on ne sût pas encore que celui-ci s'appelait Gaston!

— Je t'en prie, ma chérie, dit timidement Mme Pâris, ne t'emporte pas. Ton beau-père est, comme moi, un peu âgé; il lui est permis de se tromper.

La Princesse protesta. Son beau-père avait dix ans de moins que Mme Pâris, c'est-à-dire cinquante ans. A cet âge-là, à moins qu'un gâtisme prématuré ne s'appesantisse sur la cervelle, un homme jouit encore de toutes ses facultés. Mais elle ne voulait pas insister; elle savait que sa mère excuserait toujours son mari.

— Allons, mon enfant, laisse ton beau-père tranquille et conte-moi pourquoi tu es si fatiguée.

— Peuh! fit la Princesse, c'est très simple. Avec Gaston on ne peut jamais rester chez soi. Ce sont les courses, des parties de tennis ou de polo, ou encore des parties de chasse. Et le théâtre... et des dîners, et des soupers... On se couche à 5 heures du matin pour se lever à 8... C'est éreintant... Je me demande comment il fait pour y résister, lui... Moi, je t'avoue que certains jours, je suis fourbue.

Sur la physionomie de Mme Paris se peignit une tristesse compatissante. En effet, une telle existence devait être fatigante à la longue. Et dire que tant de gens en rêvaient! Mais, au moins, M. d'Alvarays était-il toujours gentil avec sa fille? L'aimait-il toujours autant?

— Trop, bougonna la Princesse.

M. Pâris intervint. On le voyait bien, que M. d'Alvarays était toujours amoureux! Tandis que le domestique le faisait attendre dans le vestibule, M. Pâris avait regardé le salon par la porte qui était restée entre-bâillée. Eh bien, il avait constaté que tout le mobilier de cette pièce venait d'être renouvelé.

Cette fois, la Princesse sursauta : quel besoin son beau-père avait-il de « fouiner » partout? Elle pariait qu'il était entré dans le salon, qu'il avait rayé le parquet avec les clous de ses gros souliers! Non, il était d'un sans gêne!

Il gémit :

— Je vous jure que je ne suis pas entré... Puis, tenez, regardez mes *souiers*, vous verrez qu'ils n'ont pas de clous. C'est pas vrai, ce que je dis, madame Pâris!

La Princesse allait répondre, quand soudain sa physionomie s'éclaira d'un sourire. Une voix grasse retentissait :

— Bonjour, tout le monde!

Et Bourrelier, un Bourrelier frais et luisant, frisé au petit fer, passé au cold-cream et à la poudre de riz, un Bourrelier qui, dans ce cadre, se sentait à l'aise et pouvait parler et rire bruyamment, s'avança dans le cabinet de toilette, les épaules effacées, le ventre en avant.

Il prit la main de la Princesse qu'il baisa avec un respect exagéré. Puis il dit bonjour aux Pâris, et, tout en frappant à grands coups de poing sur l'épaule du beau-père, il lui demanda de ses nouvelles : Avait-il toujours, outre un penchant pour l'hydromel, un amour aussi vif pour les jolies femmes? Et ses opinions, ne les avait-il pas modifiées? Restait-il fidèle au programme radical?

— Toujours! fit Pâris en étendant la main.

Bourrelier eut un geste méprisant : Dire qu'il existait des gens encore assez bêtes pour croire à la politique et s'intéresser à des programmes électoraux! Mais il en connaissait, lui, des députés, des radicaux comme des royalistes, des centre-gauchards comme des socialistes, et tous, ils n'avaient qu'un but : s'enrichir aux dépens des gogos.

Il fit demi-tour; il ne voulait pas continuer : tant de naïveté lui faisait mal. Il préféra s'adresser à Mme Pâris pour la féliciter de sa bonne mine. Positivement, elle ne changeait pas. Et, cependant, il la connaissait depuis vingt ans au moins!

Mme Pâris inclina la tête en répétant :

— Oui, vingt ans au moins, monsieur Léopold.

Car, pour elle, il était toujours monsieur Léopold, l'ancien petit employé qu'elle avait connu alors qu'elle tenait une boutique de papeterie à Neuilly.

A cette époque, elle était bien triste. Son amant, le père de la Princesse, un acheteur du Louvre, venait de mourir sans avoir reconnu l'enfant. Heureusement, il lui avait laissé une trentaine de mille francs, somme suffisante pour ouvrir le magasin où, chaque matin, M. Léopold, qui demeurait à côté, venait acheter un journal de courses. Et elle se rappelait les amabilités de Bourrelier envers elle et sa fillette. A madame Pâris, il apportait des fleurs; à l'enfant, des bonbons. Il était alors le grand ami de la fillette dont le prénom était Jeanne, mais que, à cause de sa fierté déjà apparente, on appelait plus volontiers la Princesse, surnom qu'elle avait gardé.

Plus tard, quand, après avoir conquis le grade d'essayeuse chez un couturier de la rue de la Paix, la Princesse céda à la loi naturelle qui porte les jeunes ouvrières vers les amours illégitimes; quand, grâce aux libéralités d'un docteur américain de passage à Paris, elle eut ses premiers meubles, madame Pâris, se trouvant seule, songea à calmer les douleurs que lui avaient causées et la mort de son amant et le départ de sa fille.

La consolation se présenta sous les traits de M. Pâris, qui à cette époque tenait à Montparnasse un fonds de marchand de vins. Elle aima et épousa ce digne citoyen, lequel, dès le lendemain du mariage, lui abandonna la direction de la boutique; car, beau garçon, très gai, et, pour ce, courtisé des bonnes et même de certaines commerçantes du quartier, il avait compris qu'on ne peut, à

la fois, mener à bien les affaires et s'engager dans des intrigues amoureuses. Aussi, donnant comme prétexte qu'il était secrétaire, adjoint d'un comité radical, fonction qui le forçait à rendre visite à nombre de personnages influents, délaissait-il le zinc du matin jusqu'au soir.

Ces absences, savamment mises à profit et utilisées par certaines caméristes et des boutiquières légères du quartier, étaient à la plus grande gloire de M. Pâris. Maintes fois, celles qui connaissaient l'existence d'Hercule purent se demander si, en admettant que ce héros fût ressuscité et qu'il eût engagé, sur le terrain amoureux, un match avec M. Pâris, il n'eût pas été honteusement battu par ce dernier.

A la longue, madame Pâris fut mise au courant des fredaines de son mari; mais son commerce l'absorbait trop pour qu'elle trouvât le loisir de faire des scènes. En outre, elle se savait vieillie; et comme les sens la laissaient parfaitement tranquille, elle n'éprouvait pas le besoin d'être jalouse à propos de choses qui lui semblaient sans importance. Seulement, elle ressentait une secrète joie à porter le nom d'un homme aussi remarquablement beau et qui parlait si bien dans les réunions publiques.

Mais l'âge vint : M. Pâris dut reconnaître que, si sa gaieté lui conquérait encore quelques innocentes, son physique n'obtenait plus le même succès; aussi accepta-t-il de se retirer à Colombes où, grâce au travail et aux économies de sa femme, il avait acheté une maisonnette avec un jardinet. Il fut le petit propriétaire de banlieue aux airs importants; et l'amour n'étant plus le seul but de de sa vie, il consacra les instants que lui laissait la politique à réaliser un projet caressé depuis longtemps. Il s'adonna à l'élevage des abeilles.

Cependant Bourrelier s'exclamait :

— Ah! Princesse, vous n'avez jamais été aussi en beauté que ce soir! Il me semble que vous avez modifié votre coiffure. Vous êtes superbe.

La Princesse sourit, flattée.

— Bourrelier, ne vous lancez pas encore dans des compliments exagérés.

Il se récria.

Elle l'interrompit :

— Est-ce que vous avez quelque chose d'important à me dire?

— Oui.

Elle se tourna vers sa mère :

— Dis donc, dînez-vous ici?

— Oui, si cela ne te dérange pas... Nous sommes venus pour faire quelques acquisitions... J'ai déjà couru toute la journée... Mais je n'ai pas fini... En attendant le dîner, j'irai jusqu'au bazar de l'Hôtel-de-Ville... J'ai besoin d'acheter des casseroles.

— Pendant ce temps, déclara gravement M. Pâris, je prendrai mon absinthe.

La Princesse s'inclina : naturellement, son beau-père allait se rendre dans un café. Le contraire l'eût étonnée. Ne pourrait-il jamais se passer d'alcool?

D'un mouvement de tête, il fit signe que non; et, sans répondre, il tira une petite bouteille de sa poche :

— Je vous ai apporté de l'hydromel... Vous me goûterez ça.

Il fit claquer sa langue contre son palais. C'était un cadeau rare : de l'hydromel, fabriqué par lui, un vrai velours, un nectar! Et il fallait le boire avec d'autant plus de recueillement que, cette année, une maladie grave s'était abattue sur les abeilles. A Colombes, il était le seul propriétaire qui eût pu faire du miel.

La Princesse ricana. Elle connaissait la signification de ce cadeau. En échange de la fiole d'hydromel, le beau-père allait réclamer du marc, de son vieux marc, à elle, qui lui revenait à dix francs la bouteille. Il s'entendait aux placements de père de famille.

M. Pâris fit tourner entre ses doigts son chapeau qu'il n'avait pas quitté :

— Votre marc est excellent, c'est vrai... Et si, par hasard, il vous en reste...

— Nous verrons ça, dit la Princesse en le poussant vers la porte. Je vous préviens que, ce soir, vous dînerez à l'office... J'ai du monde.

— Ne te dérange pas pour nous, murmura madame Pâris.

Et elle sortit, suivie de son mari qui, pour ne pas rayer le parquet avec ses souliers, marchait maintenant à la façon des danseuses, sur les pointes. Quand il fut dans l'antichambre, il s'arrêta :

— Mme Pâris, je n'ai pas d'argent.

— Tiens, p'tit père.

Elle fouilla dans sa poche, en tira une belle pièce de cinq francs qu'il enfouit dans son gousset. Sur quoi, il se coiffa d'un geste

noble, boutonna sa redingote et reprit l'air satisfait et rassuré que la Princesse avait le don de lui faire perdre.

Assis près de la Princesse toujours allongée sur la chaise longue, Bourrelier ne parlait plus. Il contemplait le visage de la jeune femme, le cou rond et gras émergeant des dentelles légères qui garnissaient la robe; il clignait de l'œil pour suivre la ligne des bras nus jusqu'au coude; il fixait les pieds, par trop petits, mais délicatement serrés dans des souliers, sur lesquels brillaient de coquettes boucles d'argent. Et Bourrelier ravi, ému aussi, s'oubliait dans cette contemplation, laissant son imagination vagabonder, tandis que de petites flammes roses coloraient ses joues et que ses yeux perçants luisaient étrangement.

Au bout de quelques minutes, il ne put retenir un soupir.

— Eh bien! demanda la Princesse, qu'avez-vous donc?

Il gémit :

— Vous le savez trop bien.

— Bon, bon, laissons cela; j'espère que vous êtes venu pour me dire des choses sérieuses et non des bêtises. Il refoula jusqu'au fond de sa poitrine tous les soupirs qu'il était sur le point d'exhaler; l'expression de sa physionomie changea; il reprit son masque d'homme d'affaires :

— Je vous apporte de la galette.

— Beaucoup?

Hé oui! De jour en jour, les actions des Mines d'or de la Plata, une société dont il était administrateur, montaient. Ce n'était pas cent pour cent qu'on donnait cette année aux actionnaires, mais deux cents pour cent.

D'un bond, la Princesse se releva sur la chaise longue : elle battit des mains et répéta :

— Deux cents pour cent... Mais alors?

— Il vous revient trente mille deux cent cinquante francs de dividende.

Elle s'exclama :

— Ah! que vous êtes chic!

Il fouilla dans la poche de son vêtement, en tira un paquet de billets de banque qu'il se mit à compter du bout de ses gros doigts aux ongles carrés. Pendant cette opération, il secouait la tête, tout en maugréant un peu : Oui, maintenant elle le trouvait gentil, elle avait confiance en lui; mais pendant combien de temps avait-il dû insister pour arriver à la convaincre? Elle craignait que les capi-

taux ne fussent mal placés. Avait-il dû batailler pour lui faire prendre ces actions! Et tout cela, quand deux ministres, retirés de la politique, offraient la forte somme pour les acquérir!

Elle s'était mise debout, et tapotant, de ses mains, soigneusement passées aux pâtes, les grosses joues de Bourrelier, elle murmura :

— Tu es un amour.

Ce tutoiement, ces caresses firent perdre toute mauvaise humeur au coulissier. A la façon des chats, il fit le gros dos, ronronna un peu, épanoui de plaisir. Il se leva à son tour, embrassa la Princesse qui se laissa faire. Mais comme il voulait recommencer :

— Ah! non, dit-elle, il ne faut pas abuser des bonnes choses!

Elle prit les billets qu'il lui tendait, les compta, elle aussi, lentement, très lentement, ne cachant pas la joie que lui donnait la vue de cette liasse, tandis qu'une lueur cupide tremblotait dans ses prunelles et que ses lèvres s'ouvraient dans un sourire de volupté. Elle passa dans sa chambre à coucher, rangea les billets dans son armoire à glace, sous une pile de mouchoirs, et elle revint retrouver Bourrelier qui l'attendait, impatient.

Quand elle fut de nouveau près de lui, il lui prit les mains; et très ému :

— Laissez-moi vous embrasser encore, implora-t-il. Elle eut un petit rire sec :

— Vous savez ce que je vous ai dit. C'est inutile.

Elle le regarda très calme, certaine qu'il n'oserait pas être plus entreprenant. Et, riant de nouveau comme si elle eût lancé une plaisanterie, elle ajouta :

— Qand nous serons mariés, nous verrons.

— Mais je vous épouse tout de suite, si vous voulez?

— Nous avons encore du temps devant nous.

Il resta de nouveau sans parler, la contemplant toujours; sa grosse face se congestionnait, ses petits yeux brillaient; ses mains avaient un léger tremblement. Ah! la Princesse n'était pas tendre pour lui, elle le faisait vraiment souffrir! Et, chaque fois qu'elle le repoussait ainsi, il éprouvait un nouvel étonnement.

Comment! tant de femmes, non seulement de celles dont la galanterie s'honorait, mais des dames ayant un mari et jouissant par cela même d'une certaine considération, tant de brunes ou blondes, voire des rousses, s'ingéniaient à lui plaire, car elles le savaient généreux; tant de créatures charmantes, au besoin per-

verses, le faisaient pressentir afin de lui accorder des rendez-vous, si nombreuses ces femmes, que, lorsqu'on parlait devant lui du sultan et du harem, il avait pour ce despote un sourire d'indulgente pitié; — et la seule personne qu'il désirait le repoussait!

Elle préférait rester avec d'Alvarays. Pourquoi? Celui-ci avait donné un hôtel, des voitures, un nombreux domestique, et beaucoup d'argent. Mais lui, Bourrelier, est-ce qu'il n'aurait pas encore mieux fait les choses? Il aurait offert le double, le triple, s'il l'eût fallu.

La Princesse parlait de mariage : eh bien! soit, il épouserait.

Tandis qu'il restait ainsi, muet et troublé dans son affolement d'homme sensuel, elle était allée à la glace, devant laquelle, de nouveau, elle arrangeait ses ondulations. Un petit sourire d'orgueil plissait ses lèvres. Ce pauvre Bourrelier, cet homme qu'on disait si fort, comme elle en jouait! Ah! certes, non, elle ne commettrait jamais la faute de se donner maintenant à lui.

Actuellement, avec Gaston, elle avait un train de maison brillant. Elle pouvait même faire des économies.

Or, puisque la destinée l'avait forcée à déchoir, il valait mieux vivre sa vie avec d'Alvarays, sportsman chic et connu, qu'avec Bourrelier, homme d'argent mal dégrossi. Même dans la déconsidération, il existe une certaine hiérarchie.

Maintenant, que réserve l'avenir aux plus prudentes? Il se pouvait qu'un jour sa liaison avec Gaston cessât. Alors, elle aurait toujours le temps de se tourner vers Bourrelier; et comme, grâce aux économies déjà faites et grâce à celles qu'elle réalisait encore, elle pourrait lui tenir la dragée haute, elle finirait peut-être par lui céder, mais en stipulant que tout se passerait correctement, devant un officier ministériel, maire ou adjoint.

Tous deux en étaient là de leurs réflexions, quand, dans l'encadrement de la porte, parut, toute mince, toute blonde, fine et jolie comme un bibelot d'étagère, une personne d'une vingtaine d'années.

— Tiens, fit la Princesse, voilà la Dubarry.

La nouvelle venue eut un sourire aimable; elle avança, très calme, et, d'une voix posée, demanda des nouvelles de l'honorable assistance.

— Nous allons bien... Et toi, et Silvany? interrogea la Princesse.

— Je croyais le trouver ici; tu ne l'as pas vu?

— Non.

— Alors, c'est qu'il dort encore.

Elle se tourna vers Bourrelier, et, toujours de son air tranquille, elle déclara que celui-ci lui inspirait le plus vif dégoût :

— Pourquoi ?

— Parce que Silvany a, grâce à vos conseils, perdu encore hier cent mille francs sur l'Extérieure.

Bourrelier éprouva un petit sentiment de satisfaction : Ah ! le baron, l'autre dimanche, l'avait mal reçu chez Mme d'Alvarays. Eh bien ! il l'avait fait « trinquer ». C'était sa revanche.

— Bah ! fit-il d'un air bonhomme ; ce n'est pas cela qui empêchera M. de Silvany de manger.

La Dubarry répondit qu'en effet son amant avait encore des ressources. Mais, tout de même, s'il continuait pendant des années à s'offrir des culottes de cette taille, il finirait bien par aller, un jour, tout nu comme un petit Jésus. Non seulement il perdait à la Bourse, mais il se ruinait encore dans un cercle. Il s'était fait décaver de cinq mille louis, la nuit précédente, au Franco-Russe. Ah ! si elle avait été préfet de police, comme elle aurait fermé toutes ces boîtes !

— Taisez-vous donc, dit Bourrelier. Si les tripots n'existaient pas, il y aurait des nuits où vous le regretteriez.

Elle leva vers lui ses yeux candides, et avec un accent anglais affecté :

— Vôlez-vô expliquer à moâ ?

Il cligna de l'œil. Pourquoi feignait-elle de ne pas comprendre ? Est-ce que, tous les soirs, quand le baron s'en allait jouer, elle ne filait pas, elle, à son tour, rejoindre d'autres amoureux ?

Elle prit un petit air dédaigneux. Le Monsieur était véritablement un simple d'esprit. Comment ! il s'imaginait qu'elle avait besoin de la nuit pour obéir aux faiblesses du cœur ? D'abord son amant était incapable d'un sentiment aussi vulgaire que celui de la jalousie ; ensuite, comme il dormait toute la journée, elle pouvait se rendre libre chaque après-midi. Or, si l'on sait mettre à profit les heures diurnes, il est inutile d'aller à des rendez-vous, la nuit.

— Je connais quelqu'un qui ne s'en plaint pas, dit Bourrelier ; ainsi le nommé Arthur...

La Princesse regarda son amie...

— Comment ! ce n'est plus Marcel, le lutteur ?...

La blonde enfant ne broncha pas. Elle conserva son air candide; ce fut à peine si un petit sourire plissa ses lèvres, qu'elle avait très grosses.

— Oh! Marcel! dit-elle; c'est fini depuis trois semaines. Les lutteurs, c'est trop gras.

— Tu vas bien!

La Dubarry donna les raisons de sa dernière défaillance. Un dimanche, elle s'était rendue dans un vélodrome où elle avait vu un coureur battre un record extraordinaire. Il l'avait tellement intéressée qu'elle tint absolument à ce qu'on le lui présentât. Et tout de suite ce héros était tombé amoureux d'elle.

— Alors tu ne lui as rien refusé?

— Il le fallait bien, ma chère. Sans ça, Arthur se serait tué.

Bourrelier et la Princesse éclatèrent de rire. La phrase que la Dubarry venait de prononcer était célèbre. Chaque fois que l'Enfant Candide avait un nouveau caprice, elle donnait comme excuse que, si elle n'avait pas cédé, son amoureux se serait suicidé.

Elle ne perdit pas son beau calme, disant pour sa seule défense qu'elle admirait la Princesse; celle-ci n'obéissait jamais à un coup de tête; elle, au contraire, était pleine de pitié et de compassion pour les pauvres petits garçons ou même les hommes mûrs qui lui demandaient la manne amoureuse. C'était si triste de voir pleurer quelqu'un!

— Ça ne fait rien, dit la Princesse; Arthur, c'est un fichu nom; j'espère que tu ne vas pas le meubler, celui-là?

Cette fois, la physionomie de la Dubarry s'éclaira d'une vive joie de triomphe.

Elle avait toutes les délicatesses. C'était sa marotte de ne pas s'abandonner, soit dans une chambre, soit dans un appartement où d'autres femmes avaient pu venir avant-elle; aussi, à chaque caprice nouveau, faisait-elle déménager l'être aimé pour l'emménager dans un endroit qu'elle meublait, réglant elle-même tous les mémoires des fournisseurs. Et, à la vérité, elle était très estimée des tapissiers parisiens, car, malgré son jeune âge, elle avait déjà fait travailler beaucoup ces industriels, tenant à justifier ainsi le nom de guerre qu'elle s'était librement donné.

— Si, si, s'écria-t-elle, toute joyeuse, je l'ai meublé! Arthur a maintenant un rez-de-chaussée rue d'Aumale. Et même je t'avouerai que je viens de payer une grosse note. Je suis sans le sou.

A ce moment, une femme de chambre pénétra dans le cabinet de toilette ; elle s'approcha de la Princesse à qui elle dit quelques mots à voix basse. Celle-ci demanda :

— Vous l'avez fait entrer dans ma chambre ?

— Oui, Madame.

— Bien ; j'y vais tout de suite.

Tandis que la domestique s'éloignait, la Princesse dit à sa petite amie :

— J'ai quelqu'un à recevoir. Je crois que Gaston dînera ici, ce soir. Si par hasard Silvany vient, veux-tu que je le garde ? Tu dîneras aussi ?

— Oui, à tout hasard, je repasserai dans une heure.

Les deux femmes s'embrassèrent ; Bourrelier prit à son tour congé de la Princesse en lui baisant la main.

La Dubarry et le coulissier sortirent du cabinet.

Dès qu'elle fut seule, la Princesse alla de nouveau à la glace ; elle s'assura de la grâce de sa coiffure et de l'élégance chiffonnée de sa toilette. Puis elle pénétra dans sa chambre à coucher où d'Osmers qui attendait, assis dans un fauteuil, se leva dès qu'elle parut.

— Te voilà, mon petit marquis ; comment se fait-il ?

D'Osmers s'avança et, prenant la Princesse par la taille, il lui donna un long baiser qu'elle lui rendit. Elle ne se dégagea pas des bras du marquis ; la tête renversée, de telle sorte que ses cheveux frôlaient les joues de d'Osmers, les yeux brillants et les lèvres humides, elle s'abandonnait, heureuse. Toute la dureté du visage disparaissait pour faire place à une réelle expression de douceur et de joie ; la voix elle-même sonnait en notes tendres et câlines. Elle joignit les mains derrière la nuque du marquis et toujours renversée, la poitrine offerte, elle le bécota de nouveau sous le menton.

Il était le seul homme qu'elle eût aimé. Jusqu'au jour où elle l'avait rencontré, elle avait nié les bêtises du cœur. Elle souriait et ne comprenait pas quand ses amies lui racontaient leurs fredaines. Est-ce que tous les hommes ne se ressemblaient pas ? A part le luxe, que pouvaient-ils donner de plus ?

Et elle était restée abasourdie, quand après avoir connu le marquis, il y avait déjà deux ans de cela, — quand, après avoir causé avec lui, elle s'était aperçue qu'elle éprouvait un sentiment nouveau, un sentiment qui la portait à une joie très vive si elle se trou-

vait avec d'Osmers, à une tristesse subite si elle en était séparée ou si elle le voyait s'entretenir avec d'autres femmes. Elle lutta contre ce qu'elle regardait comme une déchéance, une abdication de volonté. Elle jura qu'elle n'aimerait jamais le marquis.

Elle constata bientôt la vanité des serments : Un après-midi, elle se retrouva chez d'Osmers, la chevelure défaite, les mains brûlantes, criant : « Je t'adore ! » tandis que, comme aujourd'hui, il lui souriait doucement. Oh ! les ruses, alors, pour déjouer d'Alvarays, pour se rendre aux rendez-vous, pour avoir, ne fût-ce que pendant quelques minutes, l'amant chéri auprès de soi ! Pour la première fois de sa vie, elle ne songa pas un seul instant aux conséquences matérielles que lui rapporterait cet abandon, et lorsque, par la suite, elle fut convaincue que cet abandon ne lui rapporterait en effet rien du tout, elle trouva toute naturelle la conduite du marquis. Elle fut même heureuse de lui offrir certaines fois, des fleurs, et à sa fête, des cadeaux de prix.

Cette liaison dura un an, si adroitement cachée que, sauf la femme de chambre de la Princesse et le domestique du marquis, personne ne la soupçonna. Mais un jour elle prit peur. Elle craignit d'être trahie. De plus, en s'interrogeant, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait plus supporter Gaston et que peut-être elle arriverait à le quitter, après une scène violente. Pour aller où ? Chez le marquis ? Mais elle le savait écrasé de dettes, ne soutenant son train de vie luxueuse que par des combinaisons qu'il ne lui avait jamais avouées, qu'elle devinait bizarres néanmoins.

Elle se ressaisit. Elle retrouva assez d'énergie pour décider Gaston à un long voyage; et brusquement, sans avoir prévenu d'Osmers, sans avoir confié à qui que ce fût le lieu où elle se rendait, elle partit en Angleterre. Elle souffrit. Elle pleura, elle sanglota. Cent fois elle fut sur le point de dire à d'Alvarays : « Rentrons à Paris. »

Mais son orgueil et son entêtement finirent par prendre le dessus. Elle resta six mois éloignée du marquis. Quand elle revint, elle l'aimait encore; seulement, ce n'était plus la passion folle, éperdue, des débuts; elle était sûre de ne pas quitter d'Alvarays sur un coup de tête.

Le marquis avait délié les mains de la Princesse qui lui enserraient le cou; il l'attira sur un fauteuil et l'assit sur ses genoux. Pelotonnée contre lui, elle demanda :

— Dis pourquoi tu es venu? Voilà deux semaines que je ne sais

si tu es mort ou vivant. On ne t'a même pas vu aux courses.

— Il y a plus de quinze jours que je ne sors pas l'après-midi.

Elle le menaça du doigt :

— Une femme?

— Oui.

Elle fit une grimace :

— Tu sais, si tu dis vrai...

— Demande-moi au moins son nom.

— Et tu le diras?

— Tout de suite.

— Alors, parle!

Il prit un temps et lança :

— Cette dame s'appelle la Roulette.

Elle répéta sans comprendre :

— La Roulette?

Il confia que quelqu'un était venu lui apporter un système pour gagner à la roulette. Et comme la Princesse se mettait à rire, raillant sa crédulité, il dit que lui aussi avait eu d'abord le même scepticisme. Combien en avait il usé déjà de martingales, toutes pires les unes que les autres! Mais celle-ci le stupéfiait; depuis quelques jours, il l'expérimentait et jamais il n'avait sauté. A l'heure actuelle, si l'on avait joué sérieusement, on eût gagné une fortune.

Elle ne souriait plus, très intéressée tout à coup, partagée entre son incrédulité, et son âpreté au gain.

— Tu me montreras cela, un de ces après-midi?

— Oui; c'est avec l'intention de t'initier à mon système que je suis venu. Je vais encore faire des essais; et ensuite, tu passeras un jour chez moi. Je t'indiquerai la combinaison.

— Qui l'a trouvée?

— Oh! un petit garçon, employé à la Bourse.

Ils bavardèrent un quart d'heure, s'interrompant de temps en temps pour s'embrasser. Soudain, le marquis dit :

— Il faut que je m'en aille. D'Alvarays va venir.

— Il n'est que 6 heures. Il apparaîtra seulement pour le dîner.

— Non, il viendra avant; ce soir, il dîne avec sa femme.

Elle poussa un petit cri de surprise. Comment! Gaston dînait avec sa femme? « Chic, alors! » elle pourrait enfin se coucher de bonne heure. Mais, tout de même, elle était furieuse qu'il ne l'eût pas prévenue plus tôt.

Et soudain, oubliant ses fatigues, heureuse de se sentir dans les bras de son amant, elle se fit très câline et, d'une voix tendre, elle lui demanda de revenir la chercher, pour l'emmener ensuite au théâtre.

— C'est impossible; je dine avec d'Alvarays.

Elle se redressa stupéfaite. Ah! la plaisanterie devenait trop forte! Ni Gaston, ni le marquis; elle n'aurait personne ce soir? Et qui lui enlevait ces cavaliers? Mme d'Alvarays. Mais quelle idée avait-elle eue, celle-là, de revenir de la campagne? On ne l'avait jamais vue, on était bien tranquille. Et elle arrivait en trouble-fête! Depuis quinze jours qu'elle était rentrée à Paris, elle avait déjà pris Gaston pendant deux soirées. Est-ce qu'elle allait longtemps continuer?

Dépitée, la Princesse s'était accoudée à la cheminée et parlait, tout en donnant de petits coups de talon sur le parquet. Elle aurait admis encore que Mme d'Alvarays gardât Gaston, c'était son mari; mais elle allait trop loin, en lui enlevant aussi le marquis, le même soir.

— Elle est bien, cette femme-là?

D'Osmers esquissa une moue vague.

— J'espère bien que tu ne vas pas lui faire la cour, hein?

— Oh! répondit-il, avec un air qui signifiait que jamais une telle pensée n'aurait pu lui venir à l'esprit.

Elle haussa les épaules :

— Est-ce qu'on sait jamais? avec vous autres!... En tout cas, quand Gaston arrivera, ce que je lui servirai une scène de ma façon!...

Il tendit les lèvres :

— Allons! embrasse-moi et ne fais plus longtemps la méchante!

Elle ne résista pas au charme du marquis. Elle l'embrassa; mais tout en le reconduisant jusqu'à la porte, elle murmura, sifflant les mots entre ses dents :

— Je ne veux rien te dire, à toi; tu ne savais pas si j'aurais envie de sortir ou non, mais ce que Gaston va écoper!

V

Le marquis avait quitté l'hôtel de la Princesse depuis une demi-heure à peine, quand d'Alvarays arriva, en compagnie de Ponthieux

et de Rouvrée. Tout de suite, les trois hommes se rendirent au fumoir situé au rez-de-chaussée de l'hôtel, une pièce aux murs nus, où se trouvait un meuble semblable à une très haute malle, des tabourets cannés pareils à ceux des bars, et deux fauteuils en osier. Dans chaque coin de la pièce, un palmier dressait ses feuilles vertes.

— Sapristi! que j'ai soif! s'écria Ponthieux. Je t'en prie, Gaston, dis à Eugène qu'il nous fasse des absinthes battues, vite, vite!

D'Alvarays se tourna vers un valet de chambre qui, sur le seuil de la porte, attendait, respectueux.

— Eugène, vivement, trois absinthes battues!

Le domestique s'empressa. Il avait une physionomie glabre de séminariste défroqué, des gestes menus et obséquieux et un pas trottinant de vieille femme. Au commandement, il courba l'échine et se précipita vers le très haut meuble qui tenait une partie de la pièce. Il rabattit un couvercle; le meuble se changea en un bar où brillaient des verres, des seaux à glace, un gobelet en nickel destiné à battre les coktails, tandis que çà et là, hauts et minces, des chalumeaux de paille s'allongeaient dans de petits vases de cristal.

Rouvrée se mit dans un fauteuil. Gaston resta debout, se promenant de long en large. Ponthieux s'assit sur un tabouret, surveillant Eugène qui s'empressait à la confection des boissons; il tira une courte pipe de sa poche, la bourra de tabac et après l'avoir allumée à grands claquements de lèvres :

— Quand voit-on la Princesse? demanda-t-il.

— Elle m'a fait dire qu'elle descendait dans un instant, répondit d'Alvarays. Elle passe sa robe.

— Alors, ce sera long!

Ponthieux mit les bras sur le bar, posa la tête sur les bras et attendit, en fumant et en regardant Eugène.

— Ça ne fait rien, dit-il au bout de quelques minutes; si elle n'est pas contente, ce soir!

Gaston s'interrompit dans sa promenade :

— Oui, elle a fait une bonne journée.

— Quand je pense qu'elle gagne vingt mille francs sur ce veau-là!

— Et c'est elle qui l'a trouvé.

Rouvrée demanda :

— Sur quoi a-t-elle gagné vingt mille francs?

Ponthieux se retourna vers Rouvrée et descendit de son tabouret.

Les mains dans les poches, roulant du ventre, fumant sa courte pipe, il vint jusqu'au jeune homme affalé dans le fauteuil.

— C'est vrai, tu ignores! Eh bien! la Princesse a gagné avec Lune d'Or, une jument qui a couru aujourd'hui à Saint-Ouen et qui est partie à cent contre un. Il n'y a qu'elle pour avoir des veines pareilles. Et ce que j'admire, c'est que Gaston ait mis sur Lune d'Or ce que la Princesse lui avait dit de jouer. Moi, je sais que j'aurais fourré l'argent dans ma profonde, persuadé que la jument n'arriverait jamais.

A ce moment, il s'arrêta, un peu essoufflé; sa corpulence lui interdisait de parler longuement. Mais, soudain, il poussa un cri de joie. Eugène annonçait que les absinthes de ces messieurs étaient servies.

Les trois hommes vinrent vers le bar, s'assirent sur les hauts tabourets; pendant quelques secondes, un silence régna dans le fumoir : Ils buvaient.

Mais un froufrou de robe bruit sur le parquet. Et une voix au ton impérieux lança :

— Bon appétit, Messieurs!

Sans se retourner, tenant en main son verre, Ponthieux cria :

— Tiens! la Princesse!

Gaston, vivement, descendit de son tabouret, allant vers sa maîtresse. Celle-ci avait revêtu une robe de dîner qui laissait à nu les bras et les épaules. Et, sous la flambée de lumière, elle apparaissait superbe en son décolletage insolent.

Elle repoussa, d'un geste dur, son amant qui tendait les lèvres pour l'embrasser :

— Ah! non, écoute, tu pues trop l'absinthe!

Il s'arrêta, vexé. Ponthieux, qui s'était retourné, dit :

— Tiens! la Princesse a sa mine des mauvais jours.

— Elle aurait tort, dit Gaston.

— Pourquoi? demanda la Princesse, en le regardant fixement.

— Parce que Lune d'Or est arrivée.

Elle ne put réprimer un mouvement de joie. Décidément, Bourrelier possédait de rares qualités; c'était lui qui lui avait donné le tuyau. Bien renseigné, Bourrelier, mais veinard aussi.

Avec insolence, elle toisa Gaston :

— Et je parie que tu n'as pas joué mon cheval pour ton compte?

Il prit un air déconfit. Elle avait raison. Il n'avait seulement

pas risqué un louis sur le canasson. Comment croire qu'une bête pareille arriverait au poteau?

Il fouilla dans sa poche, en tira un paquet de billets de banque :

— Voici ton gain.

— Ah! ah! on partage?

Et une petite main s'abattit sur la liasse que la Princesse se disposait à prendre. C'était la Dubarry qui revenait, la Dubarry suivie de Silvany et d'une autre petite femme, toute jeune, dix-sept ans à peine, coiffée avec des frisons roux qui mettaient comme une fumée d'or autour d'un visage de vierge.

En voyant cette dernière, Rouvrée abandonna un instant l'air fatigué qui lui était habituel ;

— Ah! Mademoiselle de Pompadour!

Il se précipita et baisa, tel un marquis du dix-huitième siècle, la main de la nouvelle venue qui se laissa faire, sans étonnement.

— Où as-tu retrouvé Silvany? demanda la princesse à la Dubarry.

— Au Palais de Glace. Pompadour était là aussi. Je t'ai amené tout le monde.

— Comment, le baron va au Palais de Glace?

— Oui, dit Silvany; j'aime particulièrement cet endroit. Les patineuses sont charmantes à regarder; et puis il n'y a rien qui m'amuse comme de voir des gens se fatiguer quand, moi, je reste tranquille.

Mais Mlle de Pompadour avait fait un signe à la Dubarry; elle lui dit tout bas, à l'oreille, de demander à Rouvrée où en était la pièce qu'il leur avait promise.

— C'est vrai, et notre revue? fit la Dubarry.

Cette question rendit Rouvrée solennel. Pour occuper ses loisirs, il écrivait des pièces qu'il interprétait dans les salons. Pénétré de sa lourde mission d'auteur, il fronça le sourcil, puis il déclara qu'il travaillait beaucoup, que la revue serait bientôt prête. Il avait déjà trouvé le titre : *Paris-Cascade.*

Les deux petites femmes poussèrent des cris d'admiration. Le titre était tout à fait réussi.

Mais Ponthieux, qui avait repris une seconde absinthe, refroidit leur enthousiasme.

— Voilà déjà plus de six mois que Rouvrée nous parle de sa revue. Je vous dis, moi, qu'elle ne sera pas terminée.

— Oh! non, n'est-ce pas? firent ensemble les deux femmes.

Pompadour, plus démonstrative que la Dubarry, prit une des mains de Rouvrée :

— Quel rôle *que* j'aurai, moi?

Elle avançait une petite bouche suppliante, tandis que ses yeux vert de mer fixaient le jeune homme d'une façon câline. C'est qu'elle y tenait tant à avoir ce rôle! Depuis un mois, à l'Opéra où elle était danseuse, elle racontait à toutes ses petites amies qu'elle allait jouer la comédie, qu'elle chanterait même. La représentation aurait lieu à la Bodinière. Et voilà qui la mettrait au-dessus de ses camarades qui ne savaient, elles, que faire des entrechats et des jetés battus!

Elle répéta :

— Quel rôle que j'aurai, hein?

Rouvrée, très grave, déclara :

— Vous jouerez la Tomate.

— Parce que je suis rousse?

— Oui, un peu à cause de cela; mais dans ma pièce, la Tomate n'est pas un légume; c'est un personnage, un camelot qui passe en revue toutes les actualités de l'année.

— Et moi, demanda Dubarry, je fais toujours la commère?

— Toujours.

— La Tomate! répétait Pompadour. La Tomate. C'est-y long, c'que j'ai à dire?

— Très long.

— Oh! vous êtes mignon!

Et la Pompadour, pour marquer sa joie, esquissa un simulacre d'aile de pigeon. Rouvrée en profita pour la saisir dans ses bras et l'embrasser.

— J'étais sûr que ça finirait ainsi, dit Ponthieux. Ah! il la connaît, ce Rouvrée! Toujours pratique. Au lieu d'argent, il donne des rôles aux petites femmes.

La Pompadour lança un coup de poing à Ponthieux :

— Allons, le gros père, ne dis pas de bêtises! Si tu crois que pour un rôle!...

Rouvrée intervint. Il embrassa de nouveau la petite danseuse :

— Nous verrons ça, le soir de la première... Si vous avez beaucoup de succès?...

Elle leva un bras et une jambe en l'air :

— Ah! ça, je ne dis pas... Si j'ai beaucoup de succès!

Et, se laissant aller de nouveau dans les bras de « son auteur »

elle se mit à rire, d'un rire frais et joyeux qui découvrait de petites dents pointues et brillantes et faisait trembler la fumée d'or des cheveux.

Durant toute la scène, la Princesse n'avait pas bronché, gardant un visage impassible. En vain Gaston essayait-il de la faire parler. Elle ne lui répondait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a encore entre vous? demanda la Dubarry. Vous êtes fâchés?

— Pas du tout, fit sèchement la Princesse.

Mais Ponthieux affirma qu'il y avait certainement de la brouille dans le ménage. La Princesse n'avait même pas embrassé Gaston à son arrivée, et cependant celui-ci lui apportait vingt beaux billets de mille. Ce petit cadeau-là valait bien un bécot.

D'Alvarays fit un pas vers sa maîtresse ; elle recula ; et il resta tout pâle, interloqué, furieux de l'inutilité de ses avances. Cependant, malgré sa rage intérieure, il conservait un air suppliant, et le contraste était saisissant de cet homme si dur avec sa femme et si humble, si petit garçon vis-à-vis de sa maîtresse.

Décidée enfin à dire tout ce que depuis plus d'une demi-heure elle ruminait, elle demanda :

— Vous dînez ici, ce soir, n'est-ce pas ?

Gaston comprit alors la raison de la mauvaise humeur de la Princesse. Pour éviter une scène à laquelle il s'attendait, il n'avait pas voulu la prévenir plus tôt, et sans doute, — lui attribuant ainsi cette prescience dont les femmes se targuent si volontiers, — elle avait deviné qu'il l'abandonnerait.

Il balbutia :

— Non, je ne dînerai pas... je ne peux pas.

Elle jeta un regard circulaire :

— Je croyais que vous veniez me tenir compagnie... Je vous voyais tous en habit...

— En voilà une raison ! dit Ponthieux ; est-ce que nous n'y sommes pas tous les soirs ?

— Non, ce n'est pas une raison ; mais j'espérais que vous me feriez cette surprise. C'est arrivé plus d'une fois. Et vous voyez que j'avais bien cette idée, puisque je m'étais mise pour vous recevoir en grande toilette.

Elle toisa Gaston, passa devant lui, alla jusqu'au bar où elle demanda un vermouth-cocktail.

D'Alvarays l'y suivit et d'une voix très douce :

— Je suis obligé de dîner avec ma femme... J'ai invité Ponthieux, Silvany et le marquis...

— La Princesse oublie que nous sommes mariés, dit Ponthieux qui venait prendre une nouvelle consommation. Nous nous devons à nos épouses, au moins une fois, de temps en temps. Est-ce que nous ne leur avons pas juré aide et protection ?

La Princesse but une gorgée de vermouth :

— Je ne reproche rien à Gaston... Il est libre.

Celui-ci se fit très aimable :

— Mais, ma chère, tu te plaignais, ces jours-ci, d'être surmenée...

— Ces jours-ci, oui, mais aujourd'hui, je me sens tout à fait en train...

Elle acheva de boire son cocktail; puis tout en affectant de siffloter un refrain en vogue, elle vint s'asseoir dans un fauteuil où elle resta, sans mot dire, lèvres pincées, regard fixe, tambourinant des doigts sur les bras du fauteuil. La Pompadour et la Dubarry jugèrent que leur intervention était nécessaire; elles s'approchèrent de leur amie et lui conseillèrent de ne plus bouder. Gaston était marié; il y avait quelquefois des corvées terribles à remplir dans un ménage. Les hommes non plus ne s'amusent pas tous les jours.

— Que voulez-vous? Gaston était toujours avec moi. Il m'a habituée à sortir constamment, en sa compagnie. Maintenant, il préfère sa légitime. C'est son droit; je n'ai rien à lui dire et je ne lui dis rien, vous le voyez.

D'Alvarays s'était approché :

— Écoute, chérie; demain soir, nous irons où tu voudras.

— Mon cher, tu feras comme il te plaira. Lâche-moi puisque cela te fait plaisir. Mais tu comprends bien que si tu t'amuses de ton côté, je ne resterai pas ici à me décrocher la mâchoire en regardant le plafond. A quelle heure rentreras-tu?

Il eut un geste qui signifiait qu'il ignorait à quelle heure cette rentrée pourrait s'effectuer. Il était entendu qu'après le dîner il devait, lui et ses invités, se rendre à Montmartre.

— Ah! très bien, vous allez faire la fête. Et tu voudrais que je reste ici? Tu ne m'as pas regardée.

Elle se mit debout et elle affirma que, elle aussi, sortirait.

— Et avec qui?

Elle eut son haussement d'épaules habituel : il allait lui demander des comptes à présent? Ce serait excessif. Elle irait

au théâtre ou au concert avec un cavalier qui serait ravi de l'emmener. Mais le nom du gentleman n'intéressait personne ; elle le gardait pour elle. Quant à son amant, il pouvait l'abandonner autant qu'il voudrait, elle ne se fâcherait pas, elle serait même enchantée, puisque quelqu'un maintenant se chargeait de la divertir.

D'Alvarays était devenu très pâle ; cette scène devant ses amis lui apparaissait d'une méchanceté grotesque ; mais sa pâleur augmenta quand la Princesse lui révéla qu'un autre le remplacerait : et sa jalousie se réveilla intense, féroce, lui serrant la gorge.

Silvany, qui depuis le commencement de la scène n'avait rien dit, alla vers la Princesse. Il chercha à l'entraîner.

— Allons ! venez ; vous voyez que vous rendez M. d'Alvarays très malheureux.

Elle résista à la prière du baron ; elle continua de fixer Gaston avec des yeux qui le narguaient. Elle trouvait un évident plaisir à se moquer de lui et à le faire souffrir.

Il se roidit pour ne pas se laisser aller à la colère qui l'envahissait. Il demanda encore, d'un ton relativement doux, quel était ce cavalier si charmant ?

Alors, certaine de jeter son amant dans une rage folle, elle laissa tomber :

— Tu tiens absolument à le savoir ? C'est Bourrelier.

L'effet attendu se produisit instantanément. Les joues si pâles de Gaston devinrent rouges de colère.

— Tu sortirais avec lui ?

Elle se redressa dans une attitude de bataille. Et ce ne fut plus la femme noble d'allures, si hautaine et si étudiée dans ses manières. Le naturel reparut dans les gestes et dans les expressions. Crachant les mots grossiers, elle répliqua que Bourrelier valait bien Gaston ; c'était un boursier. Et après ? Il avait conquis par son travail, sa situation. Quant à d'Alvarays, qu'avait-il jamais fait ? Il était bienheureux que son père fût né avant lui.

La voix étranglée, il s'écria :

— Je te défends de sortir avec lui !

Elle s'avança vers son amant, et le défiant, dans un rire canaille :

— Tu me défends... Tu as le toupet de me défendre quelque chose ?

Ponthieux jugea que la scène avait suffisamment duré. Il prit le bras de Gaston :

— Allons, viens !

La Dubarry et la Pompadour firent chorus :

— Laisse-la ; elle a ses nerfs.

— Oui, tout ça, c'est bien ennuyeux, murmura Rouvrée de son ton gniangnian.

Gaston se rendit aux objurgations de Ponthieux. Il sentait que s'il restait, il dirait à la Princesse des mots fâcheux, qu'il irait peut-être jusqu'à un acte de violence. Sa colère céda devant la passion. Il sortit, sans répliquer, suivi de ses amis et des femmes qui s'étaient hâtés de dire au revoir à la Princesse.

Au bar, Eugène, calme, comme si rien ne se fût passé, rangeait les verres.

La Princesse commanda :

— Vous direz qu'on mette quatre couverts. J'ai ma mère et mon beau-père à dîner et M. Bourrelier. Vous téléphonerez à ce dernier que je l'attends. Qu'il vienne tout de suite.

Elle se frotta les mains : ah ! le nigaud de Gaston ! Il avait cru qu'elle irait faire la fête ! La belle idée vraiment ! Non, non, elle allait dîner, bien gentiment, bien bourgeoisement, en famille ; à 10 h. 1/2, elle mettrait tout le monde à la porte et elle s'en irait au dodo, « faire coucouche » toute seule.

— Pourvu, pensa-t-elle, que Gaston n'ait pas la fantaisie de revenir et de me réveiller !

Et avec la belle confiance d'une femme sûre de posséder un homme, elle murmura, joyeuse :

— Maintenant, quand il voudra sortir avec sa moitié, il saura ce que ça lui coûtera !

VI

— Dépêchons-nous, ma chère, nous sommes en retard ! dit Mme de Ponthieux.

Elle s'engouffra dans le coupé où déjà se trouvait Mme d'Alvarays.

Le valet de pied ferma la portière, attendit les ordres.

— Au restaurant Royal, vivement !

Les deux femmes arrangèrent leurs jupes, donnèrent un coup de main à leurs chapeaux :

— On va bien s'amuser, fit Lilette. Hein ? ma petite provinciale, tu dois préférer Paris à la campagne ?

— Oui, murmura Andhrée.

Et tandis que son amie continuait de jacasser, Mme d'Alvarays se blottit dans un coin du coupé, songeuse, A présent, elle ne pouvait pas se dissimuler que Gaston ne l'aimait plus. Depuis deux mois qu'elle était rentrée à Paris, combien d'heures avait-elle passées avec lui ? Le matin il partait surveiller ses chevaux ; la plupart du temps, obligé qu'il était d'aller aux courses, il ne rentrait pas déjeuner. Le soir, il prétextait des rendez-vous et il la laissait seule. Elle ne l'avait réellement possédé que deux fois, à cause de dîners mondains, auxquels il n'avait pu se dispenser de l'accompagner. C'était le premier soir qu'il l'emmenait se distraire, et encore avait-il fallu, pour arriver à ce résultat, que Mme de Ponthieux le demandât avec une certaine insistance.

Ainsi, qu'elle fût à la campagne ou à Paris, c'était toujours le même isolement.

Alors Andhrée eut une nouvelle peur. Elle se demanda avec angoisse si elle n'avait pas vieilli, si elle n'était plus désirable. Elle passa des heures à se contempler dans la glace ; et quoiqu'elle vît son visage sans rides, sa chevelure sans un cheveu blanc, elle n'arrivait pas à se convaincre qu'elle était restée belle.

Un quart d'heure après, le coupé stoppait devant le restaurant Royal.

Quand les deux femmes pénétrèrent dans le salon précédant le cabinet retenu par Gaston, celui-ci était déjà là avec d'Osmers, Ponthieux, Silvany et Rouvrée.

— Ah bien ! dit d'Alvarays, ce n'est pas malheureux ! Vous êtes en retard de vingt-cinq minutes.

Lilette prit un air déconfit, allongea ses doigts les uns contre les autres et baissa la tête, comme une pénitente qui réclame l'absolution.

— Pardonnez-moi, mon père. C'est ma faute, c'est ma très grande faute ! Mon coiffeur s'est fait attendre.

Mais Andhrée venait d'enlever son manteau de fourrure et Ponthieux ne put retenir un cri d'admiration :

— Sapristi ! Vous êtes rudement chic, ce soir !

Silvany et Rouvrée approuvèrent, tandis que le marquis lançait à Mme d'Alvarays un coup d'œil qui signifiait clairement qu'il partageait l'enthousiasme de ces messieurs. Cette admiration presque générale amena un sourire sur les lèvres d'Andhrée.

Elle chercha le regard de son mari; mais celui-ci frappait ses mains l'une contre l'autre :

— Allons, à table!

Et, sans plus s'inquiéter de sa femme, il offrit le bras à Lilette pour passer dans le cabinet.

La pièce, tendue de couleur claire, avec un plafond blanc où des amours roses se culbutaient au milieu de nuages bleus, donnait sur le boulevard des Italiens. A travers les rideaux, on voyait flamber les devantures des magasins situés en face: on entendait le roulement incessant des fiacres, le fracas saccadé des omnibus, des sons de trompe d'automobiles et des sonnailles de bicyclettes. Au milieu du cabinet s'allongeait une table ovale, avec la nappe blanche jonchée de violettes, d'œillets et de roses, une rangée de verres dressés devant l'assiette de chaque convive, tandis que des globes électriques dissimulés sous des ornements représentant des fleurs faisaient scintiller les couverts et le surtout d'argent massif,

Andhrée s'assit entre Ponthieux et Silvany; Gaston mit à sa droite Lilette et à sa gauche le marquis. Rouvrée obtint un bout de table.

— Ah! fit Lilette, monsieur Rouvrée, vous êtes en pénitence.

— Il l'a mérité, déclara Ponthieux. Vous ne vous doutez pas quelle vie de patachon mène ce gaillard-là. Il ne peut pas voir une jolie femme sans l'embrasser.

Rouvrée se récria, mollement d'ailleurs. Trop ladre pour s'offrir le luxe d'une maîtresse qui eût pu lui coûter cher, il ne s'engageait que dans des liaisons passagères, peu onéreuses. Mais il était ravi de laisser supposer qu'il incarnait parfois don Juan.

Ponthieux continua : sous son aspect lourd, il cachait un esprit vif, volontiers caustique; et rien ne l'amusait comme de blaguer Rouvrée qu'il regardait comme le plus nul des êtres.

— Oui, tout à l'heure, M. Rouvrée ici présent a fait du chantage... Il a promis un rôle à une jeune enfant ignorante de la vie, à des conditions que je ne veux pas dire...

Lilette poussa des cris! Si, si, son mari devait tout raconter et comme il disait non, elle insista pour qu'Andhrée se joignit à elle.

Mais, dès que Ponthieux eut déclaré qu'il s'agissait d'une artiste à qui Rouvrée avait promis un rôle dans une revue faite par lui et destinée à la Bodinière, Lilette oublia de manger la *turtle-supp* qu'on venait de servir. Une revue! Rouvrée faisait

des pièces! Mais il fallait qu'il en écrivît une pour elle; on la représenterait un soir dans son hôtel. Elle ferait la commère et le marquis le compère; car elle l'avait déjà vu jouer et il avait un très beau talent d'amateur. Andhrée aussi paraîtrait en scène.

— Oh! moi! fit celle-ci.

— Toi aussi; et tu seras très bien; je te montrerai. C'est si drôle d'être sur une estrade, tandis qu'un tas de gens vous regardent!

Grâce à Lilette et à son entrain, le dîner s'annonçait joyeux. Pendant le premier service on ne parla que de la revue, Mme de Ponthieux donnant des idées et disant déjà comment elle serait habillée, d'Osmers l'approuvant et pressant Mme d'Alvarays d'accepter; elle verrait quel plaisir on prenait aux répétitions; et comme elle répondait que jamais elle n'aurait assez d'aplomb pour paraître en public et se donner en spectacle, il affirma que c'était la chose du monde la plus facile, que tout dépendait des partenaires. Il parlait de sa voix aux inflexions caressantes, une douce voix qui avait l'air de chanter les syllabes, et il la regardait d'une façon câline, si câline qu'il finissait par l'émouvoir. Et, un petit frisson de vanité lui venait, en voyant que le marquis commençait une cour discrète. Elle n'avait donc pas vieilli? Elle restait donc capable d'être désirée.

A cette pensée, elle regarda son mari. Depuis les hors-d'œuvre, il avait à peine desserré les dents. Certes, il s'essayait à paraître aimable, mais malgré son affectation à rire parfois très haut des plaisanteries qu'il entendait, il n'arrivait pas, par instants, à pouvoir cacher une certaine inquiétude. Et, à mesure que le dîner s'avançait, cette inquiétude s'accentuait. Il répondait machinalement aux questions qu'on lui posait, absorbé par une unique pensée : revoir au plus tôt la Princesse.

On était arrivé à parler de Montmartre et de ses cabarets; puis, la conversation déviant, il fut question d'un volume de vers qui venait de paraître et que Silvany déclara être un chef-d'œuvre. Et soudain, Andhrée fut très surprise d'entendre le marquis s'engager avec Silvany dans une conversation littéraire où il faisait preuve d'un réel savoir. Elle l'avait cru jusqu'ici pareil à son mari, pris seulement par les choses de sport, dédaigneux des livres et de ceux qui s'y intéressaient. Elle éprouva un réel plaisir à l'entendre parler d'une façon ingénieuse, éloquente parfois, de volumes que là-bas, dans ses longues et solitaires après midi de

campagne, elle avait dévorés pour distraire ses souffrances et calmer ses ennuis. Et, par un brusque retour, elle songea au mépris affecté par Gaston pour les choses de l'esprit. On pouvait donc être à la fois homme de cheval et homme de goût? Et comme d'Osmers continuait de discourir, citant des auteurs qu'elle connaissait, elle se mêla à la conversation, prise à ce point qu'elle fut tout étonnée quand elle s'aperçut que le dîner était terminé.

Ils étaient au salon, le café était servi; Ponthieux s'écria :

— Mes enfants, il est 10 h. 1/2. Si nous allons à Montmartre, il faudrait se dépêcher.

— Vous ne m'en voudrez pas, dit Gaston, mais je ne pourrai vous accompagner.

— Hein?

Ponthieux ne continua pas. Il avait compris. D'Alvarays n'avait qu'une idée : retourner auprès de la Princesse.

Cependant, Andhrée avait entendu la phrase de son mari :

— Comment! vous ne venez pas!

— Je ne suis pas libre; j'ai un rendez-vous au cercle.

Andhrée le regarda fixement; ainsi, même ce soir, elle ne l'aurait pas! Et il ne cherchait seulement pas une excuse valable. Il donnait le plus banal des prétextes.

— Bien, fit-elle.

— Mais il est entendu, reprit vivement Gaston, que je ne vous dis pas de rentrer. Allez aussi à Montmartre.

Ponthieux comprit qu'il fallait venir au secours de Gaston. Celui-ci tout de même n'usait pas d'assez de diplomatie pour cacher ses frasques. Il frappa sur l'épaule de son ami :

— C'est vrai, j'avais oublié qu'on t'avait donné rendez-vous.

Et s'adressant à Andhrée :

— Ça c'est passé devant moi... Un propriétaire anglais qui repart demain... On ne peut pas laisser poser l'Angleterre.

Mais déjà elle avait tourné les talons, s'en allant vers Lilette qui causait avec le marquis; et Ponthieux, accompagnant sa phrase d'une grimace significative, murmura à l'oreille de Gaston :

— Mon vieux, ça n'a pas pris.

Onze heures sonnaient quand la bande sortit du restaurant. Il était trop tard pour se rendre dans un cabaret où l'on entendrait des chansonniers.

— Si l'on allait au Moulin-Rouge? proposa Lilette.

— Oh! moi, vous savez, dit Andhrée, j'irai où vous voudrez.

— C'est vrai, tu ne connais rien. Autant cet endroit qu'un autre.

Mais le marquis objecta :

— Croyez-vous que cela amusera Mme d'Alvarays ?

Lilette poussa les hauts cris. Eh bien ! il ferait beau voir qu'Andhrée ne s'amusât pas. Qu'est-ce que celle-ci désirait ? Faire la fête, connaître les endroits à la mode ? Il était donc ingénieux de commencer par le Moulin-Rouge, l'endroit classique, le lieu consacré, le temple du chahut...

Mugissements des pistons et des trombones, ronflement des basses, fanfares éclatantes des cors, roulements de tambours, coups de tonnerre de la grosse caisse ; de chaque côté de la salle, des files d'hommes et de femmes allant en sens inverse ; des rires, des cris, des voix clamant à tue-tête l'air que joue l'orchestre du Moulin ; une atmosphère d'alcool, de tabac, de maquillage, de peau surchauffée. Et, sur tout cela, la lumière électrique qui flambe, mettant des étincelles aux yeux peints des filles, accusant davantage la blancheur de leurs joues passées au blanc gras et à la poudre de riz.

(A suivre.) AUGUSTE GERMAIN.

TRILBY [1]

(Suite.)

Alors elle leur montra une superbe robe de brocart qu'elle avait découvert à....

— Combiang?

— Ah! ça, c'est 300 francs, Monsieur, mais...

— Je prong!

— Et voici les souliers qui vont avec et qui...

— Je pr...

Mais Taffy tirant Le Laird par le bras l'entraîna de force au dehors de cette séduisante grotte de sirènes...

Ils n'avaient pas fait dix mètres que Le Laird retourna sur ses pas et chuchota à l'oreille de Mme Vinard :

— Le pied de Trilby sur le mur avec le verre et tout le reste... Combiang?

— Ah! Monsieur!... c'est un peu difficile, vous savez... couper un mur comme ça! On parlera au propriétaire si vous voulez, et ça pourrait peut-être s'arranger si c'est en bois! Seulement il...

— Je prong! — dit Le Laird qui alla rejoindre les deux autres en faisant de la main à Mme Vinard un signe d'assentiment.

Rue Vieille-des-Trois-Mauvais-Ladres, les amis ne se reconnaissaient plus. Des maisons avaient été démolies juste à l'endroit où Le Laird avait vu Trilby pour la dernière fois et où elle s'était retournée pour lui envoyer un baiser. Ils traversèrent un vieux square abandonné depuis des temps infinis avec ses arbres noueux, ses allées tapissées d'une mousse humide et couvertes de feuilles séchées qui semblaient s'être accumulées là depuis des siècles, et formaient des tas de boue fétide autour de blocs de pierres supportant des débris de statues. Dans un coin désert ils retrouvaient une maisonnette qui, bien que presque en ruine, avait conservé des rideaux déguenillés à ses fenêtres brisées. Quelque pavillon de

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 17 juin.

Flore du siècle dernier, sans doute, lieu de rendez-vous, pour les dames poudrées, les abbés aimables et les seigneurs à talons rouges : joyeuse compagnie, chère, malgré sa frivolité, à la mémoire du dernier siècle.

Les trois amis se trouvèrent bientôt au jardin du Luxembourg. Des pioupious, des zouaves et des nounous s'y promenaient ou étaient assis sur des bancs gris de poussière, autour des bassins symétriques et prétentieux.

Plusieurs vieux couples caressant de vilains toutous réchauffaient au soleil leurs membres engourdis.

Ils entrèrent dans le musée. Les mêmes personnes semblaient faire les mêmes copies que du temps où ils avaient quitté Paris. Ils allèrent jeter un coup d'œil au *Labourage Nivernais* de Rosa Bonheur, à la *Malaria* d'Hébert, aux *Romains de la décadence*, de Couture. Tout en eux et autour d'eux était triste.

Aussi quittèrent-ils la salle. Ils hélèrent un fiacre et se firent conduire à Saint-Cloud, où un peu de gaieté leur revint.

Quand ils furent rentrés à l'hôtel afin de s'habiller pour dîner et aller au concert, Le Laird s'aperçut qu'il avait besoin *d'oon paire de gang blong*.

Tous trois se rendirent sur les boulevards. Un magasin de nouveautés de belle apparence les tenta ; ils y entrèrent. Le patron, un petit homme corpulent, les adressa à un jeune commis, fort élégant, qui se tenait derrière le comptoir et dit :

— Une paire de gants blancs pour monsieur.

Quelle ne fut pas leur surprise de se trouver en face de Dodor!

— Tiens!... vous ici! — s'écria l'irrésistible commis qui, sans l'ombre d'embarras et ravi de cette rencontre inattendue, présenta ses camarades au patron, M. Passefil. Il était facile de voir qu'en dépit de l'humble place qu'il occupait dans la maison, il était des mieux vus par toute la famille et spécialement par Mlle Hortense.

M. Passefil insista pour retenir les trois jeunes gens toute la soirée. Mais Le Laird empêcha l'affaire en invitant Dodor à venir dîner à l'hôtel, invitation qui fut acceptée avec empressement.

Grâce au nouveau convive, le repas fut plein d'entrain.

Dodor avait quitté l'armée sans un sou dans sa poche et était entré chez le père Passefil pour y faire de la comptabilité et servir la clientèle. Après deux ans, il avait acquis la confiance du bon-

homme et la sympathie de ces dames, avec quelque chose d'un peu plus tendre de la part de la demoiselle ; et bientôt il allait devenir l'associé et le gendre de M. Passefil qui s'était laissé persuader qu'un Rigolo de Lafarce était un mari fort acceptable pour sa fille.

L'honorable Jack Reevelys avait depuis longtemps renié son beau-frère, mais Mme Reevelys, le premier mécontentement passé, avait reconnu que Dodor pouvait plus mal faire que d'épouser Mlle Passefil ; en tout cas ce mariage le tiendrait éloigné de l'Angleterre et c'était bien là quelque chose ! Lors de son passage à Paris elle était venue rendre visite aux Passefil qu'elle avait plongés dans une admiration profonde, ce qui n'est pas étonnant car elle était une des lionnes de Londres.

— Et qu'est devenu l'Zouzou ? demanda Little Billee.

— Ah ! ce vieux Gontran ! Je ne le vois plus. Nous ne fréquentons pas la même société, voyez-vous ; il est sous-lieutenant aux Guides ; la mort de son frère l'a fait duc. J'ai entendu dire qu'il était un grand favori de l'impératrice qui s'amuse prodigieusement du récit de ses anciens exploits ! Il court après une héritière qu'il trouvera certainement avec un nom comme le sien ; il est déjà sur la trace — miss Lavinia Hunks. Vingt millions de dollars ! dit le *Figaro*.

Puis, il parla aussi des autres camarades, et on ne se quitta que lorsqu'il fut temps pour Taffy, Le Laird et Little Billee de se mettre en route pour le concert. On se reverrait le lendemain chez les Passefil où l'on devait dîner ensemble.

Deux longues files de voitures avançaient lentement vers la porte du cirque des Bachibouzoucks. Si cet établissement existe encore je l'ignore ; mais cela m'étonnerait fort vu la rage de démolition qui sévissait en France à l'époque du second Empire.

Taffy, Le Laird et Little Billee furent conduits à leurs places, et promenèrent autour d'eux des regards émerveillés.

La salle, presque pleine dans laquelle la foule entrait toujours, était magnifique ; toute blanche et or et ruisselante de lumières. Devant la porte des artistes avait été élevée une plate-forme recouverte de drap rouge. Des rideaux de même couleur en cachaient la vue aux spectateurs, et des petits pages se tenaient de chaque côté, prêts à tirer les cordons.

Au-dessous de cette plate-forme était une estrade destinée à l'orchestre. Une quarantaine de chaises et de chevalets groupés

autour du pupitre du chef d'orchestre, attendaient les musiciens.

Dans la loge impériale, sur le devant, se tenait un important personnage anglais, la poitrine barrée d'un large ruban bleu; il lorgnait la salle resplendissante dans l'éblouissement des lustres et des épaules nues. Tout le monde était debout, la tête noyée dans les flots de lumière.

On eût dit un tableau de Martin. Jamais la poitrine de Little Billee n'avait brûlé d'une plus folle impatience. Ayant jeté un coup d'œil sur son programme qu'il chiffonnait d'une main nerveuse, il vit que les tziganes (les premiers qui firent leur apparition en France) ouvriraient le concert par une danse hongroise. Ensuite Mme Svengali chanterait un air connu, sans accompagnement; puis l'orchestre ferait entendre d'autres airs parmi lesquels le *Nussbaum* de Schumann (exécuté à Paris pour la première fois). Après un entr'acte de dix minutes ce seraient des csardas, et la diva chanterait *Malbrough s'en va-t'en guerre*. Le programme se terminerait par un *Impromptu* sans paroles, de Chopin.

« Ah! ça, c'est 300 francs, Monsieur. »

A 9 heures moins cinq minutes, les musiciens vinrent prendre leurs sièges. Ils étaient vêtus de cet uniforme de hussard devenu si familier de nos jours mais qui était alors une nouveauté. Immédiatement nos peintres reconnurent, dans un des artistes, leur ancien camarade Gecko.

A 9 heures précises, Svengali apparut en une irréprochable tenue de soirée.

Il avait bel air en dépit de sa longue crinière noire, soigneusement frisée pour la circonstance, et des changements que le temps avait fait subir à toute sa personne.

Il salua de droite et de gauche en réponse au tonnerre d'applaudissements qui l'accueillaient, agita son bâton trois fois et la musique commença. L'orchestre de Svengali était incomparable et de plus, une chose nouvelle pour les Parisiens, qui dans leur enthousiasme, oublièrent que ce n'était là que l'ouverture d'un grand événement musical et bissèrent avec frénésie. Ce fut en vain. Svengali se contenta de saluer.

Il y eut un silence pendant lequel on eût pu entendre battre les cœurs.

Deux pages tirent ensemble les longs cordons de soie, les rideaux tressaillent, se séparent et s'ouvrent avec une symétrie parfaite.

« Tiens !... Vous ici ! s'écria l'irrésistible commis. »

Une femme est là.

Très grande, drapée dans une robe de drap blanc brodé d'ailes de papillons, ses épaules et ses bras nus resplendissant comme une neige vierge, les cheveux d'un châtain doré attachés sur le sommet de la tête par une étoile de diamants et retombant en onde jusqu'à ses pieds, elle avait les joues peintes, d'épais sourcils qui se rejoignaient presque en une ligne sombre, et des lèvres très rouges, entr'ouvertes, qui laissaient voir des dents lançant des étincelles.

Elle s'avance lentement, les bras ballants gracieusement le long du corps souple ; très simple elle s'incline légèrement vers la loge officielle et des deux côtés de la salle. Ses grands yeux gris regardent droit dans ceux de Svengali.

Le visage, aux contours divins, avait une expression bizarre, presque hagarde, mais d'une tendresse implorante, touchante, qui faisait fondre le cœur.

Émerveillée, toute la salle se lève devant cette femme surprenante.

Cette femme, *c'est... Trilby* !

Trilby, dont l'oreille était sourde à toute musique! Trilby, qui ne pouvait pas chanter une seule note sans détonner!! Trilby, qui eût été incapable de reconnaître le *do* du *fa*!!!

Qu'allait-il donc se passer?

Taffy tremblait comme devant une catastrophe certaine. Le Laird, la respiration coupée, était penché en avant, fixant la plate-forme. Little Billee, les yeux vacillants et positivement hors de la tête, guettait...

Les applaudissements que l'apparition surhumaine avait soulevés, s'apaisèrent enfin. Trilby, debout, les mains derrière le dos, le pied gauche posé sur un petit tabouret placé là à cette intention, les yeux toujours attachés sur ceux de Svengali, immobile, attendait le signal pour commencer.

Svengali, de son bâton, frappa les trois coups traditionnels et l'orchestre attaqua, puis se tournant légèrement du côté de Trilby, il leva son bâton celle-ci commença sans effort ni accompagnement, mais conduite par Svengali battant toujours la mesure comme si elle eût été un orchestre à elle seule.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot!
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot,
Ma chandelle est morte...
Je n'ai plus de feu!
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu!

Ceci était l'absurde rengaine que la Svengali avait choisie pour ses débuts devant le public le plus sensitif et le plus artistique qui soit. Elle chanta le même couplet trois fois : la première sans la moindre expression, c'étaient seulement les paroles et l'air; on eût dit un enfant qui chantonne, l'esprit ailleurs, ou une mère fredonnant pour endormir son bébé : mais l'organe était si doux, avait une saveur, une onction telles que les Catanali, les Jenny Lind, les Grisi, les Alboni, les Patti n'étaient plus que de pauvres exécutantes auprès de cette nouvelle étoile.

Si la Svengali avait eu des ailes et se fût soudain envolée comme une princesse enchantée, elle n'eût pas produit un effet plus sensationnel qu'en chantant *Au clair de la lune*.

Le Laird se mordait la moustache, Taffy s'essuyait le nez et les yeux, Little Billee, le visage enfoui dans ses mains, tremblait, pleurait à chaudes larmes.

La Svengali chanta une seconde fois le même couplet, sans élever davantage la voix qui prenait des inflexions tendres, caressantes comme des baisers : Pierrot et Colombine idéalisés, devinés au travers des nuées célestes apparaissaient à l'imagination exaltée sous la forme d'anges du Paradis. On avait la sensation d'être transporté à quelque âge d'or inoubliable.

Cependant la Svengali redescendit sur terre, y ramenant son public. Elle chanta le même couplet pour la troisième fois, mais maintenant d'une voix profonde, voilée, triste qui éclatait sombre et tragique : Pierrot et Colombine semblaient précipités au fond des Enfers. Ce n'étaient plus Pierrot et Colombine, mais Faust et Marguerite ! C'était le plus pathétique des drames exprimé par des changements subtils dans la qualité des sons d'une sympathie poignante qui remuait l'âme jusqu'en ses derniers fonds.

Quand la cantatrice se tut, une telle angoisse d'admiration étreignait les cœurs qu'on oubliait d'applaudir. Avec son grand et doux sourire elle attendait, sachant bien que le succès allait venir.

Il vint, en effet. Et ce fut un ouragan déchaîné ; les hommes agitaient leurs chapeaux avec transport, au milieu des applaudissements frénétiques, du tonnerre effrayant causé par les pieds, les parapluies et les cannes ; c'était à croire que la salle allait s'effondrer. En un instant la plate-forme disparut sous une avalanche de bouquets qui pleuvaient de toutes parts et que les petits pages ne suffisaient pas à ramasser. Trilby saluait de sa manière simple et modeste. C'était là son habituel triomphe qui ne manquait jamais quels que fussent l'auditoire, le pays et la chanson.

Little Billee, lui, n'avait pas applaudi. Toujours la tête dans les mains, les épaules secouées, il continuait de pleurer. Il se croyait le jouet d'un rêve, et restait immobile de crainte de s'éveiller. Quand Trilby s'était mise à chanter et que ses yeux s'étaient baissés dans la direction de Svengali, un tumulte de sensations anciennes l'avait assailli tandis que le bloc de glace qui écrasait son cœur se fondait. Le miracle était accompli, la puissance d'aimer de Little Billee était enfin brusquement revenue. Une ère nouvelle s'ouvrait pour lui, sa vie changeait et une immense joie le submergeait. Il s'assit. Il vit Le Laird et Taffy, à ses côtés, les yeux rivés sur Trilby. Cette fois ce n'était point un rêve et le bonheur qu'il éprouvait à le constater fut si vif qu'il lui fit mal comme une douleur.

Trilby chantait maintenant le *Nussbaum ;* chaque note séparé-

ment était une mélodie unie à la suivante par un lien magique. Elle chantait aussi simplement que la première fois, semblant dire : « Voyez le peu de cas que je fais du compositeur ! Voici une des plus belles romances qui aient été composées et dont les paroles sont dues à la plume d'un des plus grands poètes de France. Mais que m'importe cette musique et ces paroles ?...

« *Nussbaum* n'est ni mieux ni pis que *Mon ami Pierrot* quand c'est moi qui les chante, moi la Svengali... »

Ensuite elle chanta *Ben Bolt* en anglais.

Cette femme, c'est... Trilby !

Alors seulement Little Billee songea qu'il existait un Svengali, quelque part dans le monde ; il se rappela son petit flageolet fantastique : « Voilà gomment j'enseigne la betite Honorine ; voilà gomment j'enseigne il *bel canto* que j'ai retrouvé dans un rêve... moi Svengali. »

Little Billee évoque le bonheur passé avec la clarté d'autrefois ; ce bonheur à jamais perdu pour lui et qui était devenu celui de ces deux artistes triomphants dont l'un avait été son ami et l'autre sa fiancée, une créature adorée qui lui avait offert d'être sa maitresse, sa servante, son esclave, ne se trouvant pas digne d'être sa femme !

Trilby commença la chanson du *Printemps* de Charles Gounod (qui était présent et dans un état de grande agitation).

Pendant l'entr'acte chacun échangea ses impressions sur cette huitième merveille du monde, à l'exception de nos amis qui gardaient un profond silence.

La seconde partie du concert fut très courte et créa, si c'est possible, un enthousiasme plus grand encore que la première.

La diva chanta *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Elle commença sur le ton allègre et enlevé d'une marche militaire. On rit beaucoup au premier couplet :

Malbrough s'en va-t-en guerre...
Mironton, mironton, mirontaine !
Malbrough s'en va-t-en guerre...
Ne sais quand reviendra !
Ne sais quand reviendra !
Ne sais quand reviendra !

Le « mironton, mironton, mirontaine » rendait bien l'expression d'une résolution martiale et pleine de confiance.

Il reviendra-ż-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine !
Il reviendra-z-à Pâques...
Ou... à la Trinité !

On rit encore, bien que le « mironton, mironton, mirontaine » trahit une vague anxiété, comme l'aurore d'une inquiétude.

La Trinité se passe
Mironton, mironton, mirontaine !
Malbrough ne revient pas !

Ici, surtout dans le « mironton, mironton, mirontaine, » une crainte se révèle, si poignante, si aiguë, si humaine qu'elle passe dans le cœur de chacun y jetant un grand trouble.

Madame monte à sa tour
Mironton, mironton, mirontaine !
Madame monte à sa tour...
Si haut qu'elle peut monter !

Little Billee, la tête dans les mains, pleurait.

Oh ! comme on tremble avec elle ! Anne ! ma sœur Anne ! Ne vois-tu rien venir ?

Elle voit de loin son page,
Mironton, mironton, mirontaine !
Elle voit de loin son page...
Tout de noir habillé !

L'angoisse grandissante devient intolérable.

Mon page, mon beau page !
Mironton, mironton, mirontaine !
Mon page, mon beau page !
Quelle nouvelle apportez ?

Ici Little Billee commençe à pleurer et tout l'auditoire fait de même. Le « mironton, mirontaine » tient chacun en haleine.

Pauvre duchesse ! apprites-vous vraiment ainsi la triste nouvelle ?

Jusque là l'accompagnement avait été des plus simples, quelques accords ordinaires. C'est tout. Mais brusquement, sans que rien pût le faire pressentir, la voix de l'artiste devint si profondé-

ment solennelle, faisant vibrer les cordes les plus graves de son magnifique contralto, qu'une angoisse poignante étreignit l'auditoire. Les larmes cessent. Un silence solennel et de mauvais présage y succède tandis qu'un frisson court dans les veines, paralysant les corps. L'accompagnement s'élargit, prend une gravité lugubre :

Aux nouvelles que j'apporte,
Mironton, mironton, mirontaine !
Aux nouvelles que j'apporte...
Vos beaux yeux vont pleurer !

L'accompagnement devient une marche funèbre, qui étouffe dans un sanglot.

Le « mironton, mironton, mirontaine » n'est plus qu'un long et lamentable soupir.

Quittez vos habits roses,
Mironton, mironton, mirontaine !
Quittez vos habits roses...
Et vos satins brochés !

La cloche des trépassés semble pleurer dans la salle ; si doucement, si tendrement que le tintement devait en rester longtemps, peut-être toujours, dans l'oreille de ceux qui l'avaient entendu !

Le sieur Malbrough est mort,
Mironton, mironton, mirontaine !
Le sieur Malbrough est mort !
Est mort et enterré !

Et cette chanson comique de vingt-quatre lignes avait pris les proportions d'une grande épopée tragique, qui atterrait six mille personnes venues des quatre coins du monde pour l'entendre.

Après une seconde de cet oppressé silence qui, aux enterrements, succède à la dernière pelletée de terre jetée sur le corps, l'assistance, une fois de plus, éclata en applaudissements fous, et la Svengali eut à saluer pendant plus de cinq minutes.

Ainsi inclinée parmi tous ces bouquets, on eût dit un beau lys balancé par la brise au milieu d'un parterre de fleurs multicolores.

Alors ce fut le grand air final.

L'orchestre attaqua la corde, joua les quatre premiers accords de la base de l'*Impromptu* de Chopin ; et vive, agile, gracieuse, légère comme une nymphe, la Svengali vocalisa sans paroles cet étourdissant morceau que si peu de pianistes peuvent exécuter et

qu'aucun n'avait jamais rendu avec une telle géniosité. Plus les notes montaient plus elles devenaient douces, tout un épanouissement de nature heureuse : fraîcheur du matin, bouillonnement du ruisseau, tic-tac du moulin, souffle de la bise dans les taillis mouillés de rosée, chant de l'allouette volant dans le ciel sans nuage ; parfum de la fleur printanière, des bois mousseux et des prés fertiles ; tout le concert bourdonnant des bestioles ailées folâtrant dans l'espace.

Tout ceci était dans la voix de Trilby. C'était irrésistible.

Puis ce fut le mouvement lent, le magistral *adagio* avec ses variations capricieuses. Les notes de poitrine sont puissantes et profondes, semblables à une volée de cloches d'or. Puis le mouvement s'anime à nouveau, reprend *da capo*, mais plus prompt encore... plus vite !... plus vite !... haut et aigu : un fleuve de perles roulant sur du cristal et noyant l'orchestre. Et ni effort ni difficultés visibles. Trilby sourit de son large et angélique sourire, ses lèvres entr'ouvertes, ses dents étincelantes, tourne la tête de droite à gauche et en mesure, suivant les ordres du bâton de Svengali, et d'un mouvement prompt gracieux, de son cou blanc.

La voix se tait, meurt au loin, n'est plus qu'un souffle. Tout est fini. Ténèbres et silence.

Autre avalanche de bouquets et autres trépignements furieux accompagnés d'un cri mille fois répété :

— Vive la Svengali ! Vive la Svengali !

Svengali monta sur la plate-forme, prit la main de sa femme, qu'il baisa respectueusement ; et le couple fantastique disparut à reculons derrière le rideau qui tomba et se releva encore et encore.

Tels furent les débuts de la Svengali dans la première capitale du monde.

Le concert n'avait pas duré plus d'une heure, dont un quart, au moins, s'était passé en applaudissements.

Je ne suis pas musicien, hélas ! (le lecteur s'en sera sans doute aperçu), et je déplore l'insuffisance de cet impétueux et quelque peu ambitieux compte rendu des impressions ressenties il y a plus de trente années et qui ravive la mémoire de cette inoubliable soirée au cirque des Bachibouzoucks.

A mon grand regret, la place manque ici pour y transcrire la fameuse série de douze articles de Berlioz intitulés *la Svengali* qui furent publiés dans la *Lyre Eolienne* et dont l'édition est mainte-

nant épuisée : ou les rapsodies élaborées de Théophile Gautier *Madame Svengali, ange ou femme?* dans lesquelles l'auteur prouvait qu'il n'était pas plus nécessaire d'avoir le goût de la musique pour comprendre la voix de la Svengali que celui de l'esthétique pour admirer son visage. Il suffisait d'être tout bonnement humain. Je ne me souviens plus dans quel journal de Paris parut ce tribut rendu au talent de Trilby ; il n'est dans aucun des recueils de l'auteur. — Ou la diatribe fulgurante de Herr Blaguer sur la prima dona nommée *Svengalismus* par laquelle il s'efforçait de prouver que le talent porté à un tel degré devient du vice, une méprisable acrobatie des cordes vocales, un appel hysté-

Little Billee commence à pleurer, et tout l'auditoire de même.

rique au *morbides sentimentalismus*, et que ce développement monstrueux du larynx, cette culture et cet usage d'une anormale singularité physique sont la destruction et la ruine du réel art musical. Mais en voilà assez, de *guérismus* et de *Svengalismus*.

Les trois mousquetaires se dirigèrent vers les boulevards parmi une foule semblable à un fleuve immense et agité. Ils marchaient bras-dessus bras-dessous, « comme autrefois ! » Mais Little Billee, au milieu maintenant, car il avait besoin de sentir autant qu'il le pouvait, le contact des chers camarades qui, semblait il, venaient de lui être soudainement rendus, après cinq longues années de séparation ! Son cœur débordait d' « Amour de Dieu, Amour de l'Homme, Amour de l'Amour, Amour de la Vie, Amour de la Mort, Amour de tout ce qui fut, est et sera ici-bas et au-delà, comme autrefois ! ».

Il eût pu les serrer tous deux dans ses bras, là, devant tout le monde !

Et Trilby ! Que sentait-il pour elle dans le cœur qu'elle avait ranimé de son divin souffle ? Il ne pouvait le dire encore. C'était trop vaste et trop tumultueux aussi pour être réalisé ; et hélas c'était une joie mélangée de tant de tristesse, de regrets et d'irréparable qu'il préférait ne plus songer et rester dans une vague extase !

Svengali prit la main de sa femme et la baisa respectueusement.

Tel, un sourd, auquel l'ouïe vient d'être rendue et qui jouit silencieux, du délice physique d'entendre, sans désir de questionner, dans la crainte d'apprendre des choses tristes qui lui parviendront toujours assez tôt. Les yeux rouges, le visage tiré il croyait voir le ciel et son sourire extatique était semblable à celui qui illumine le visage des saints.

Taffy et Le Laird aussi rêvaient. La voix de Trilby chantait encore dans leurs oreilles, sa beauté était toujours devant leurs yeux, et ils restaient muets d'émotion contenue.

Après avoir vidé son bock, Le Liard déclara que ce n'était pas Trilby.

L'air était tiède et embaumé comme par une soirée de juillet. Ils s'arrêtèrent au premier café qu'ils aperçurent sur le boulevard de la Madeleine. — Comme autrefois. Ils commandèrent des bocks et s'assirent à une petite table sur la terrasse. Le café, ainsi que les autres, était déjà envahi par la foule grandissante, et le nom de la Svengali était dans toutes les bouches.

Le Laird parla le premier. Après avoir vidé son bock et allumé une cigarette il déclara, tapant la table de son poing :

— Tout de même je ne crois pas que ce soit Trilby !

C'était la première fois depuis cinq ans que ce nom était prononcé.

Grand Dieu ! s'exclama Taffy, comment peux-tu avoir le moindre doute ?

— Taffy a raison, acquiesça Little Billee. — C'est Trilby !

Alors Taffy expliqua que, même sans parler de l'impossibilité pour Trilby de chanter et de son aversion pour Svengali, il avait, avec sa lorgnette, attentivement dévisagé la virtuose et constaté que malgré une ressemblance excessive, il y avait des différences marquées. Le visage de celle-ci était plus mince et plus long, les yeux plus grands et l'expression différente. Elle était plus forte que Trilby et avait les épaules moins tombantes.

Mais les deux autres ne voulurent rien entendre, le traitèrent de fou, dirent qu'ils avaient reconnu le son nasillard de la voix de Trilby dans les notes basses. Puis, comme tous ceux qui étaient présents, ils discutèrent les mérites de la cantatrice.

Little Billee, avec une grande éloquence, une connaissance technique de la musique et un oubli de l'artiste qui surprirent ses amis et les rassurèrent, car ils étaient inquiets des effets que ce brusque événement pourrait produire sur lui, Little Billee exultait et une lumière vive éclatait dans ses yeux. La musique semblait l'avoir éveillé au sens de vivre et au bonheur de se trouver avec les camarades ; évidemment, sa passion était morte et ceux-ci en étaient tout heureux.

Mais Little Billee savait bien, lui, qu'il n'en était point ainsi. Il savait qu'au contraire, la vieille passion venait de se redresser, puissante dévastatrice, et si écrasante qu'il en était terrassé, ne sentait pas encore les affres de la jalousie qui allaient le dévorer et dont il devait mourir.

Elles ne se firent point longtemps attendre.

Au milieu d'une nuit fiévreuse traversée de mauvais rêves, il s'éveilla tenaillé par l'amour fou, désespéré et maintenant coupable qu'il avait aux entrailles pour Trilby ! la femme d'un autre : un autre plus célèbre que lui, et auquel elle devait d'être la première cantatrice du monde ; la reine de toutes les reines, — une déesse ! car qu'étaient tous les trônes royaux ou impériaux à côté de celui que le public lui avait élevé ? Et qu'elle était belle ! belle ! ! belle ! ! !

Et quel ne devait pas être son amour pour celui qui avait révélé son colossal génie à elle-même et au monde !

Un génie lui aussi cet homme, et beau et grand et imposant, possédant tout ce qui peut fasciner une femme comme elle !

L'image de ce couple, la main dans la main — maître et élève — souriant et saluant les six mille personnes à ses pieds, affola Little Billee qui ne put l'endurer plus longtemps. Il finit par se lever et, errant dans la chambre comme un animal dans sa cage, il appelait la paralysie du cerveau et du cœur qu'il avait maudite si longtemps, afin qu'elle revînt, en narcotique bienfaisant, endormir à nouveau ses facultés morales, et rester en lui, comme une amie consolatrice, jusqu'à sa mort.

Où irait-il pour fuir cette image qui s'acharnait. Il sentait que son amour, si riche de pensées et de douceur, brusquement ressuscités lui serait maintenant un désir enfiévré, pareil à celui d'un pauvre paria pour un peu de bien-être et de nourriture. Et pour comble de misère, tout à coup, la vision lui vint des étreintes de ces deux êtres. Alors la jalousie féroce des sens, ce fatal héritage des fils d'Adam, gronda dans sa chair; avec des yeux de dément, pris du désir de fuir, il courut à la chambre de Taffy, s'écriant :

— Oh, Taffy ! Taffy ! je crois que je deviens fou !... Et se tordant les mains dans un paroxysme de douleur, claquant des dents il essaya de conter sa souffrance. Mais il étouffait, suffoquait en des spasmes terribles. Vivement, Taffy enfila son pantalon, coucha Little Billee sur son lit et s'assit à ses pieds, ne le perdant pas de vue, redoutant une attaque comme la précédente. Il n'osa même pas aller éveiller Le Laird pour l'envoyer chercher un médecin.

Heureusement Little Billee fut pris de sanglots qui le soulagèrent. Il lui fallait toujours en arriver aux larmes quand il avait le cœur trop gros ; car il était resté l'enfant sensible et impressionnable à l'excès que sa mère avait couvé, et qui n'avait jamais été au collège. Et cela était son plus grand charme, le charme auquel nul ne résistait.

Peu à peu, il se calma et d'une voix mouillée dit :

— Combien lâche et imbécile je dois te paraitre de me laisser ainsi aller comme une femmelette ! Mais je ne pouvais plus ! J'ai marché une partie de la nuit jusqu'à ce que tout tournât autour de moi. Je devenais enragé.

Taffy, le coude appuyé sur son genou et le menton dans la main, répondit tranquillement :

— C'est comme moi.

— Comment, comme toi ?

— Oui, j'ai arpenté ma chambre pendant plus de deux heures.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison.

— Toi !

— Mais oui, j'aimais Trilby autant que tu l'aimes.

— Tu aimais Trilby !

— J'te crois, mon garçon !

— Allons donc !

— C'est comme ça !

— Mais elle ne s'en doutait pas !

— Oh, que si !

— Elle ne m'en a jamais parlé du moins.

— Vraiment? ça lui ressemble bien. Elle le savait en tout cas, car je lui ai demandé de m'épouser.

Peu à peu Little Billee se calma.

— Et quand ?

— Le jour où nous sommes allés à Meudon avec Jeannot dîner au *Garde Champêtre* et où elle a dansé le cancan avec Sandy.

— Pas possible ! Et elle a dit non ?

— Ça en a tout l'air.

— Pas possible ! ! Pourquoi t'a-t-elle refusé ?

— Probablement qu'elle était déjà éprise de toi. Il y en a toujours un autre !

— Pas possible ! ! ! *me* préférer à *toi* !

— Mon Dieu, oui. C'est vrai que ça semble bizarre au premier abord, mais des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter : C'est un tel dragon elle-même... la loi des contrastes vois-tu. Et puis elle est très maternelle au fond.

— Est-ce que le Laird est au courant ?

— Non, et je ne désire pas qu'il y soit... ni personne.

— Taffy, quel chic type tu es!

— Charmé que tu le penses. Quoiqu'il en soit, nous sommes tous deux dans le canal ; et il ne nous reste plus qu'à en tirer le meilleur parti possible. Voilà Trilby mariée à un mari qu'elle aime sans doute et, en tout cas, auquel elle doit — quelque canaille qu'il soit, — de la reconnaissance pour ce qu'il a fait d'elle. Donc c'est bien fini pour nous.

— Jamais ce ne sera fini pour moi... tu entends? Jamais... jamais... Ah! malédiction! elle m'eût épousé sans mon satané oncle et l'objection de ma mère! Quelle femme elle eût été! Songe à ce que doivent être son cerveau, son âme et son cœur pour qu'elle puisse chanter ainsi! Et, grand Dieu! quelle beauté! Oh! les sourcils, les joues, le menton! et l'attache du cou! as-tu jamais vu chose pareille?... Si seulement je n'avais pas fait la stupidité d'écrire à ma mère pour lui annoncer mon mariage, nous serions mariés depuis cinq ans déjà!... Nous demeurerions à Barbizon... où je peindrais des chefs-d'œuvre! Ah! malheur de malheur!

Zouzou était... un homme chic

— Allons, allons, te voilà reparti, à quoi bon! fit Taffy repris d'inquiétude. Little Billee appuya sa pauvre tête fatiguée sur l'oreiller et ferma les yeux.

— Taffy! appela-t-il au bout d'un moment : quel chic type tu es! Dieu sait ce que je pensais de toi... eh bien! ce n'est rien en comparaison de ce que je pense maintenant. Sur ce, me voilà calmé, je retourne me coucher. Bonne nuit!... Et pardon!

VII

Nos trois amis se levèrent tard, après un dur sommeil, même Le Laird qui s'était agité fiévreusement sur sa couche, le crâne tourmenté par la réincarnation de Trilby et les doutes qu'il avait sur son identité.

Ils allèrent finir la matinée au Louvre, mais ni les *Noces de Cana*, ni la *Petite Princesse*, de Velasquez, ni la *Lisa del Giocondo*, de Léonard de Vinci ne parvinrent à les captiver.

Il est inutile d'essayer de trouver dans tout Paris quelque chose valant la peine d'être admiré, à part Trilby dans l'auréole aveuglante de sa gloire. Il n'existe nulle autre princesse qu'elle, nul autre sourire que le sien. Ils n'ont que peu de temps à rester à Paris, et il leur faut une fois de plus s'enivrer coûte que coûte à cette coupe divine.

Comme d'instinct, ils retournent à la salle des Bachibouzoucks, à la porte de laquelle est une longue file de voitures, et on leur dit que tout est loué pour plusieurs semaines. Ils doivent renoncer à l'espoir d'étancher leur soif ardente. Ils achètent les journaux pour lire les comptes rendus des débuts de la Svengali. Les louanges atteignent des hauteurs vertigineuses ; mais qu'est-ce que cela !... Il faudrait inventer un nouveau langage pour prôner cette chose nouvelle !

Ils désirent faire une promenade, mais aucun but ne leur vient à l'idée, aucun, dans l'immense Paris où ils s'étaient promis de faire tant de choses que la semaine leur eût semblé trop courte.

Le journal leur apprend que la musique du régiment des Guides jouera dans l'après-midi au Pré-Catelan ; ils décident de s'y rendre puisqu'ils ne peuvent voir Trilby ; cela du moins tuera le temps jusqu'au moment d'aller dîner chez M. Passefil.

Aux alentours du Pré-Catelan c'était un encombrement de voitures, de chevaux et de valets de pied, tel qu'on eût pu croire que la saison battait son plein.

Ils s'assirent parmi les groupes pour écouter la musique qui était excellente (elle avait joué à Londres au Cristal-Palace), et, comme ils regardaient autour d'eux, ils aperçurent, en compagnie de trois dames, un élégant officier des Guides qui n'était autre que leur ancien camarade l'Zouzou. Il était avec sa mère, Mme et Miss Lavina Hunks, la fameuse héritière américaine, celle-ci atrocement laide. Ils saluèrent. L'Zouzou les reconnut tout de suite et accourut leur serrer la main.

Bien pris dans son uniforme vert, rouge et or, les manières distinguées, Zouzou était ce qu'il est convenu d'appeler un « homme chic ».

Il s'informa avec empressement de la santé de ces dames Bagot, pria Little Billee de le rappeler à leur aimable souvenir quand il leur écrirait, et félicita le jeune homme de sa bonne mine. (Little Billee avait une figure de revenant après sa terrible nuit).

On parla de Dodor. Il avait eu grand tort de quitter l'armée pour

dégringoler au petit commerce ! Avec un peu de patience et de conduite il eût gagné l'épaulette, et eût rencontré un parti convenable, car il était très joli garçon Dodor ! Bonne tournure et gentil ment né ! C'est très ancien, les Rigolot... une famille du Poitou ; tout à fait bien ! On avait peine à reconnaître dans l'homme du monde, sérieux et posé qui parlait ainsi, le pochard qui, une nuit, courait à la belle étoile après le chapeau de Little Billee, rue des Trois-Mauvais-Ladres, et le rapportait de la manière que l'on sait.

Little Billee n'ignorait pas que M. le duc de la Rochemartel-Boisségur avait dernièrement, à Compiègne, fait les délices d'un dîner de gala avec le récit exact de l'aventure dans tous ses horribles détails ! Il avait fait une description réaliste et pathétique du petit Anglais « Litrebili » qui ne pouvait pas se tenir sur ses jambes, et qui pleurait d'attendrissement dans les bras du caporal Dodor !

— Ah ! Monsieur Gontran !... Ce que je donnerais pour avoir vu ça !... — s'était exclamé Sa Majesté. — Un de mes zouaves... à quatre pattes dans la rue... un chapeau entre les dents... Oh ! c'est impayable...

Zouzou gardait le récit de ses frasques de la bohème exclusivement pour le cercle impérial auquel il était soupçonné de se rallier. Pour les autres, surtout pour la « crème » du Noble Faubourg qui se tenait éloignée des Tuileries, enfermée dans ses étroites limites, il était le monsieur gourmé et correct, digne fils d'un père très bien en cour à Frohsdorf et à Rome.

(A suivre.)

GEORGES DU MAURIER.
(Adaptation de Th. Batbedat).

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Robert de Bonnières. . . *Les Monach*. 5, 139, 171, 296, 330, 456, 542, 569
Auguste Germain . . . . *En Fête*. 513, 593
Georges du Maurier. . . *Trilby*. . . 41, 94, 212, 252, 377, 411, 490, 621
Louis de Robert. . . . . *L'Anneau*. 27, 119, 196, 276, 355, 435

RÉCITS, CONTES ET NOUVELLES

Henri Conti . . . . . *Le Crime d'un autre*. 65
Charles Féraud . . . . . *Vingt ans avant*. 561
Charles Grandmougin . . *Le Curé Péquignot*. 481
Paul Peltier . . . . . *Une Berquinade sous la Terreur*. . 241
Han Ryner . . . . . *Duel sur Duel* 316
Henri de Weindel. . . . *Le Point d'honneur*. 81

FANTAISIE LITTÉRAIRE

Pierre Vrignault . . . . *Arlequin* 230

VARIÉTÉS

Jean Carmant . . . . . *Le Général Galliéni et son œuvre* . 161
L. de Couvray. . . . . *Notre-Dame de Thermidor*. 401
Crémont. . . . . *Quelques étoiles du Centenaire de la Comédie-Française* 321
Frédéric Loliée . . . . . *Le dernier Roman d'Alphonse Karr*. 155
Francisque Sarcey. . . . *La Hollande* 55

POÉSIES

Jean Aicard. . . . . *La Cigale* 540
Pierre Dupont. . . . . *Ma Vigne*. 407
Léon Duvauchel. . . . . *Les Chevaux de labour*. 211
Auguste Lacaussade . . *La Pensée* 295
André Lebey . . . . . *L'Amour et la Mort*. 568
Léontine de Nittis. . . . *Les Nonnarelles*. 93
Gabriel Vicaire. . . . . *En Rêve* 354

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard. G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

BINDING SECT. MAR 11 1976

AP La Lecture
20
L4
sér.3
t.12

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

40